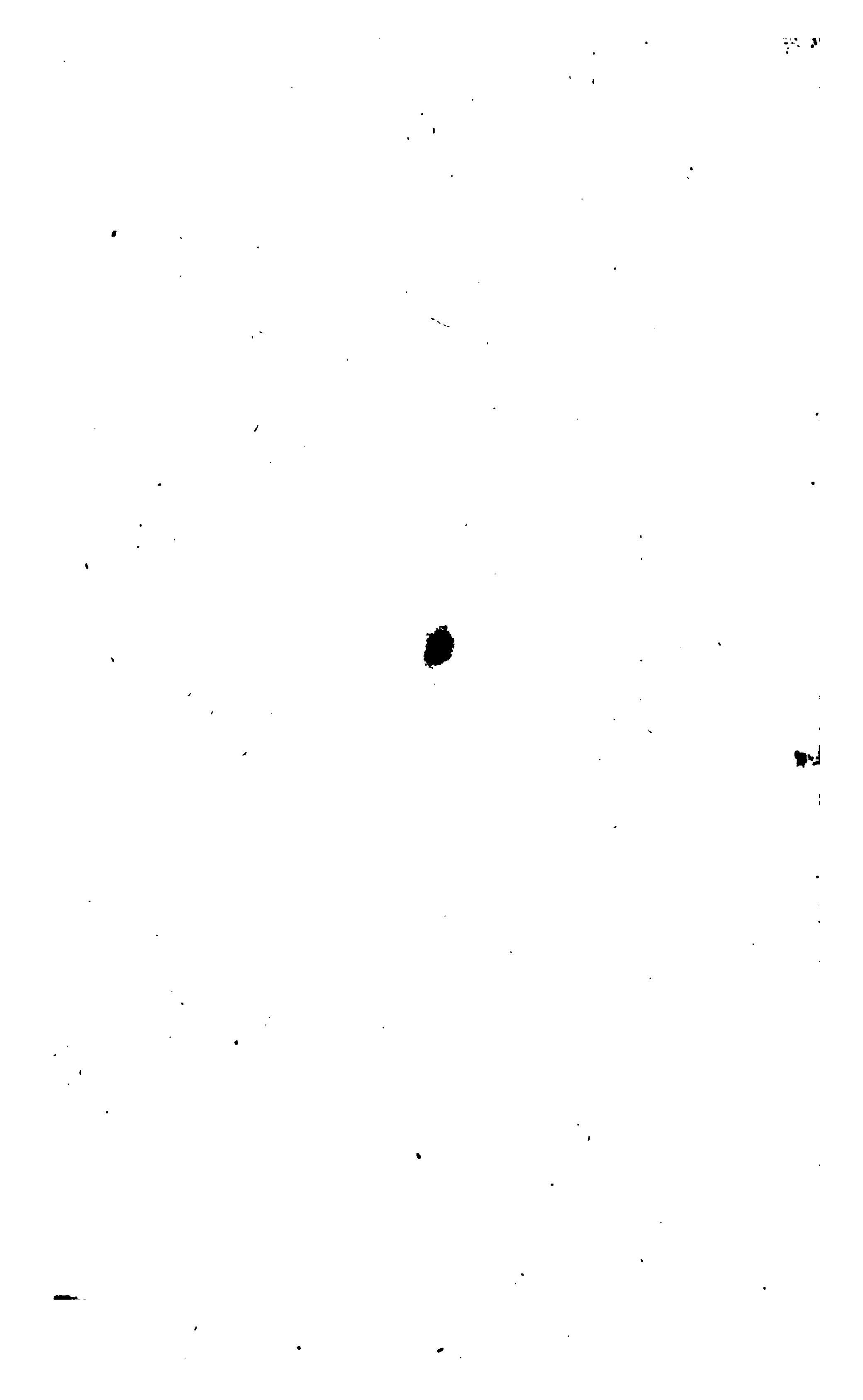

UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY
OCTAVIA WILLIAMS BATES
BEQUEST



OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

Voltaire, François Marie Arouet de

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUARANTIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

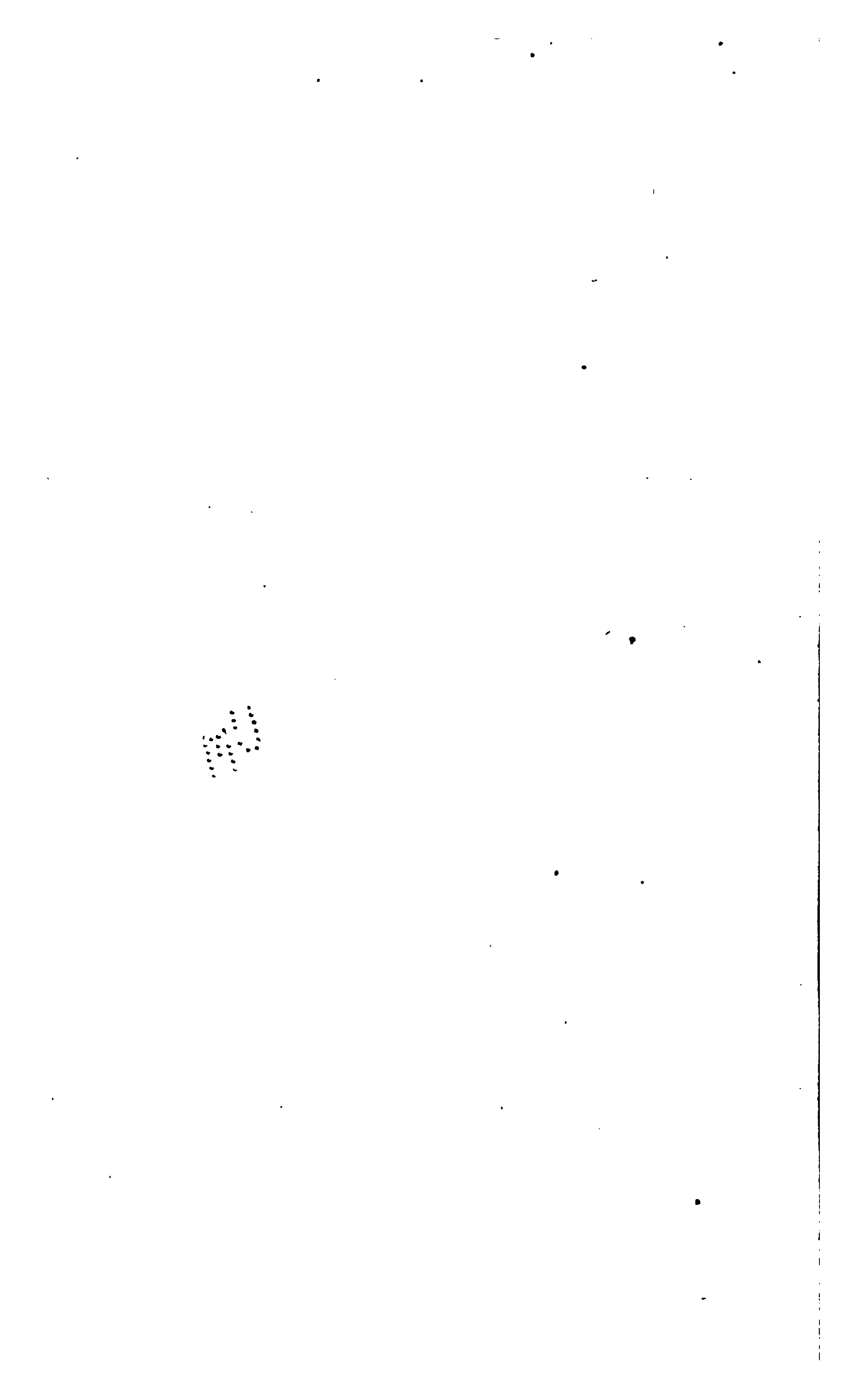
1784.



DICTIONNAIRE
PHILOSOPHIQUE.

DICTIONNAIRE

PHILOSOPHIQUE.



DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE.

E.

ENFER.

INFERUM, ſouterrain : les peuples qui enterraient les morts les mirent dans le ſouterrain ; leur ame y était donc avec eux. Telle eſt la première phyſique & la première métaphyſique des Egyptiens & des Grecs.

Les Indiens, beaucoup plus anciens, qui avaient inventé le dogme ingénieux de la métempſycoſe, ne crurent jamais que les ames fuſſent dans le ſouterrain.

Les Japonais, les Corréens, les Chinois, les peuples de la vaſte tartarie orientale & occidentale, ne ſurent pas un mot de la philoſophie du ſouterrain.

Les Grecs avec le temps firent du ſouterrain un vaſte royaume, qu'ils donnèrent libéralement à *Pluton* & à *Proſerpine* ſa femme. Ils leur aſſignèrent trois conſeillers d'Etat, trois femmes de charge, nommées les *furies*, trois parques pour filer, dévider & couper le fil de la vie des hommes. Et comme dans l'antiquité chaque héros avait ſon chien pour garder ſa porte, on donna à *Pluton* un gros chien qui avait trois têtes ; car tout allait par trois. Des trois conſeillers d'Etat, *Minos*, *Eaque* & *Radamante*, l'un jugeait la Grèce, l'autre l'Aſie mineure, (car

les Grecs ne connaiſſaient pas alors la grande Aſie) le troiſième était pour l'Europe.

Les poëtes ayant inventé ces enfers s'en moquèrent les premiers. Tantôt *Virgile* parle ſérieuſement des enfers dans l'Enéïde, parce qu'alors le ſérieux convient à ſon ſujet ; tantôt il en parle avec mépris dans ſes Géorgiques.

Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas,
Atque metus omnes & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, ſtrepitumque Acherontis avari!

Heureux qui peut ſonder les lois de la nature,
Qui des vains préjugés foule aux pieds l'impoſture,
Qui regarde en pitié le Styx & l'Achéron,
Et le triple Cerbère & la barque à Caron!

On déclamait ſur le théâtre de Rome ces vers de la *Troade*, auxquels quarante mille mains applaudiſſaient.

Tænara & aſpero
Regnum ſub domino, limen & obſidens
Cuſtos non facili Cerberus oſtio.
Rumores vacui, verbaque inania,
Et par ſollicito fabula ſomnio.

Le palais de Pluton, ſon portier à trois têtes,
Les couleuvres d'enfers à mordre toujours prêtes;
Le Styx, le Phlégéton ſont des contes d'enfans,
Des ſonges importuns, des mots vides de ſens.

Lucrèce, *Horace* s'expriment avec la même force. *Cicéron*, *Sénèque* en parlent de même en vingt endroits. Le grand empereur *Marc-Aurèle* raiſonne encore plus philoſophiquement qu'eux tous. (*a*) ,, Celui qui ,, craint la mort, craint ou d'être privé de tout ſens,

(*a*) Liv. VIII, n°. 62.

» ou d'éprouver d'autres ſenſations. Mais ſi tu n'as
» plus tes ſens, tu ne ſeras plus ſujet à aucune
» peine, à aucune miſère. Si tu as des ſens d'une
» autre eſpèce, tu ſeras une autre créature. »

Il n'y avait pas un mot à répondre à ce raiſonnement dans la philoſophie profane. Cependant, par la contradiction attachée à l'eſpèce humaine, & qui ſemble faire la baſe de notre nature, dans le temps même que *Cicéron* diſait publiquement : *Il n'y a point de vieille femme qui croie ces inepties*, *Lucrèce* avouait que ces idées feſaient une grande impreſſion ſur les eſprits ; il vient, dit-il pour les détruire.

Si certum finem eſſe viderent
Ærumnarum homines, aliqua ratione valerent
Religionibus atque minis obſiſtere vatum.
Nunc ratio nulla eſt reſtandi, nulla facultas ;
Æternas quoniam pœnas in morte timendum eſt.

Si l'on voyait du moins un terme à ſon malheur,
On ſoutiendrait ſa peine, on combattrait l'erreur,
On pourrait ſupporter le fardeau de la vie.
Mais d'un plus grand ſupplice elle eſt, dit-on, ſuivie.
Après des triſtes jours on craint l'éternité.

Il était donc vrai que parmi les derniers du peuple, les uns riaient de l'enfer, les autres en tremblaient. Les uns regardaient *Cerbère*, les furies & *Pluton* comme des fables ridicules ; les autres ne ceſſaient de porter des offrandes aux Dieux infernaux. C'était tout comme chez nous.

Et quocumque tamen miſeri venêre, parentant
Et nigras mactant pecudes, & Manibus divis

Inferias mittunt, multoque in rebus acerbis
Acrius admittunt animos ad religionem.

Ils conjurent ces Dieux qu'ont forgés nos caprices;
Ils fatiguent Pluton de leurs vains ſacrifices;
Le ſang d'un bélier noir coule ſous leurs couteaux;
Plus ils ſont malheureux, & plus ils ſont dévots.

Pluſieurs philoſophes qui ne croyaient pas aux fables des enfers, voulaient que la populace fût contenue par cette croyance. Tel fut *Timée* de Locres, tel fut le politique hiſtorien *Polybe*. L'*enfer*, dit-il, *eſt inutile aux ſages, mais néceſſaire à la populace inſenſée.*

Il eſt aſſez connu que la loi du Pentateuque n'annonça jamais un enfer. (*b*) Tous les hommes étaient plongés dans ce cahos de contradictions & d'incertitudes quand JESUS-CHRIST vint au monde.

(*b*) Dans le Dictionnaire encyclopédique, l'auteur de l'article théologique *Enfer*, ſemble ſe méprendre étrangement, en citant le Deutéronome au chapitre XXXII, v. 22 & ſuivans; il n'y eſt pas plus queſtion d'enfer que de mariage & de danſe. On fait parler DIEU ainſi: » Ils m'ont provoqué dans celui qui n'etait pas leur Dieu, & ils m'ont » irrité dans leurs vanites; & moi je les provoquerai dans celui qui n'eſt » pas mon peuple, & je les irriterai dans une nation folle. — Un » feu s'eſt allumé dans ma fureur, & il brûlera juſqu'au bord du » ſouterrain, & il dévorera la terre avec ſes germes, & il brûlera les » racines des montagnes. — J'accumulerai les maux ſur eux; je viderai » ſur eux mes flèches; je les ferai mourir de faim; les oiſeaux les » dévoreront d'une morſure amère; j'enverrai contre eux les dents des » bêtes avec la fureur des reptiles & des ſerpens. Le glaive les dévaſtera » au-dehors & la frayeur au-dedans, eux & les garçons, & les filles, & » les enfans à la mamelle avec les vieillards. »

Y a-t-il là, s'il vous plaît, rien qui deſigne des châtimens après la mort? des herbes ſèches, des ſerpens qui mordent, des filles & des enfans qu'on tue, reſſemblent-ils à l'enfer? N'eſt-il pas honteux de tronquer un paſſage pour y trouver ce qui n'y eſt pas? Si l'auteur s'eſt trompé on lui pardonne; s'il a voulu tromper il eſt inexcuſable.

Il confirma la doctrine ancienne de l'enfer ; non pas la doctrine des poëtes païens, non pas celle des prêtres égyptiens, mais celle qu'adopta le christianisme, à laquelle il faut que tout cède. Il annonça un royaume qui allait venir, & un enfer qui n'aurait point de fin.

Il dit expressément à Capharnaum en Galilée : (c) „ Quiconque appellera son frère *Raca* sera condamné „ par le sanhédrin ; mais celui qui l'appellera *fou* „ sera condamné au *gehenei hinnon*, gehenne du „ feu. „

Cela prouve deux choses, premièrement que JESUS-CHRIST ne voulait pas qu'on dît des injures ; car il n'appartenait qu'à lui, comme maître, d'appeler les prévaricateurs pharisiens *race de vipère*.

Secondement, que ceux qui disent des injures à leur prochain méritent l'enfer ; car la gehenna du feu était dans la vallée d'Hinnon, où l'on brûlait autrefois des victimes à *Moloch ;* & cette gehenna figure le feu d'enfer.

Il dit ailleurs, (d) „ Si quelqu'un sert d'achoppe- „ ment aux faibles qui croient en moi, il vaudrait „ mieux qu'on lui mît au cou une meule asinaire, „ & qu'on le jetât dans la mer.

„ Et si ta main te fait achoppement, coupe-là ; „ il est bon pour toi d'entrer manchot dans la vie, „ plutôt que d'aller dans la gehenna du feu inextin- „ guible, où le ver ne meurt point, & où le feu ne „ s'éteint point.

„ Et si ton pied te fait achoppement, coupe ton

(c) *Matthieu*, chap. V, v. 2.

(d) *Marc*, chap. IX, v. 42 & suivans.

„ pied ; il eſt bon d'entrer boiteux dans la vie éter-
„ nelle, plutôt que d'être jeté avec tes deux pieds
„ dans la gehenna inextinguible, où le ver ne meurt
„ point, & où le feu ne s'éteint point.

„ Et ſi ton œil te fait achoppement, arrache ton
„ œil; il vaut mieux entrer borgne dans le royaume
„ de DIEU, que d'être jeté avec tes deux yeux dans
„ la gehenna du feu, où le ver ne meurt point, &
„ où le feu ne s'éteint point.

„ Car chacun ſera ſalé par le feu, & toute victime
„ ſera ſalée par le ſel.

„ Le ſel eſt bon ; que ſi le ſel s'affadit, avec quoi
„ ſalerez-vous ?

„ Vous avez dans vous le ſel, conſervez la paix
„ parmi vous. „

Il dit ailleurs ſur le chemin de Jéruſalem : (*e*)
„ Quand le père de famille ſera entré & aura fermé
„ la porte, vous reſterez dehors, & vous heurterez,
„ diſant : Maître, ouvrez-nous ; & en répondant, il
„ vous dira : *Neſcio vos*, d'où êtes-vous ? & alors
„ vous commencerez à dire : Nous avons mangé &
„ bu avec toi, & tu as enſeigné dans nos carrefours ;
„ & il vous répondra *neſcio vos*, d'où êtes-vous ?
„ ouvriers d'iniquités ! & il y aura pleurs & grince-
„ mens de dents, quand vous verrez *Abraham*, *Iſaac*,
„ *Jacob* & tous les prophètes, & que vous ſerez
„ chaſſés dehors. „

Malgré les autres déclarations poſitives émanées du Sauveur du genre-humain, qui aſſurent la damnation éternelle de quiconque ne ſera pas de notre

(*e*) *Luc*, chap. XIII.

Eglise, *Origène* & quelques autres n'ont pas cru l'éternité des peines.

Les sociniens les rejettent, mais ils sont hors du giron. Les luthériens & les calvinistes, quoiqu'égarés hors du giron, admettent un enfer sans fin.

Dès que les hommes vécurent en société, ils durent s'appercevoir que plusieurs coupables échappaient à la sévérité des lois; ils punissaient les crimes publics; il fallut établir un frein pour les crimes secrets; la religion seule pouvait être ce frein. Les Persans, les Chaldéens, les Egyptiens, les Grecs imaginèrent des punitions après la vie; & de tous les peuples anciens que nous connaissons, les Juifs, comme nous l'avons déjà observé, furent les seuls qui n'admirent que des châtimens temporels. Il est ridicule de croire ou de feindre de coire, sur quelques passages très obscurs, que l'enfer était admis par les anciennes lois des Juifs, par leur Lévitique, par leur Décalogue, quand l'auteur de ces lois ne dit pas un seul mot qui puisse avoir le moindre rapport avec les châtimens de la vie future. On serait en droit de dire au rédacteur du Pentateuque: Vous êtes un homme inconséquent & sans probité, comme sans raison, très-indigne du nom de législateur que vous vous arrogez. Quoi! vous connaissez un dogme aussi réprimant, aussi nécessaire au peuple que celui de l'enfer, & vous ne l'annoncez pas expressément? & tandis qu'il est admis chez toutes les nations qui vous environnent, vous vous contentez de laisser deviner ce dogme par quelques commentateurs qui viendront quatre mille ans après vous, & qui donneront la torture à quelques-unes de vos paroles

pour y trouver ce que vous n'avez pas dit ? Ou vous êtes un ignorant qui ne favez pas que cette créance était univerfelle en Egypte, en Chaldée, en Perfe ; ou vous êtes un homme très-mal avifé, fi étant inftruit de ce dogme vous n'en avez pas fait la bafe de votre religion.

Les auteurs des lois juives pourraient tout au plus répondre: Nous avouons que nous fommes exceffivement ignorans, que nous avons appris à écrire fort tard, que notre peuple était une horde fauvage & barbare, qui de notre aveu erra près d'un demi-fiècle dans des déferts impraticables, qu'elle ufurpa enfin un petit pays par les rapines les plus odieufes, & par les cruautés les plus déteftables dont jamais l'hiftoire ait fait mention. Nous n'avions aucun commerce avec les nations policées ; comment voulez-vous que nous puffions (nous les plus terreftres des hommes) inventer un fyftème tout fpirituel ?

Nous ne nous fervions du mot qui répond à *ame*, que pour fignifier la *vie ;* nous ne connûmes notre DIEU & fes miniftres, fes anges, que comme des êtres corporels : la diftinction de l'ame & du corps, l'idée d'une vie après la mort, ne peuvent être que le fruit d'une longue méditation, & d'une philofophie très-fine. Demandez aux Hottentots & aux Nègres, qui habitent un pays cent fois plus étendu que le nôtre, s'ils connaiffent la vie à venir? Nous avons cru faire affez de perfuader à notre peuple, que DIEU puniffait les malfaiteurs jufqu'à la quatrième génération, foit par la lèpre, foit par des morts fubites, foit par la perte du peu de bien qu'on pouvait poffÉder.

On répliquerait à cette apologie: Vous avez inventé un fyftème dont le ridicule faute aux yeux, car le malfaiteur qui fe portait bien, & dont la famille profpérait, devait néceffairement fe moquer de vous.

L'apologifte de la loi judaïque répondrait alors : Vous vous trompez ; car pour un criminel qui raifonnait jufte, il y en avait cent qui ne raifonnaient point du tout. Celui qui ayant commis un crime ne fe fentait puni ni dans fon corps, ni dans celui de fon fils, craignait pour fon petit-fils. De plus, s'il n'avait pas aujourd'hui quelque ulcère puant, auquel nous étions très-fujets, il en éprouvait dans le cours de quelques années: il y a toujours des malheurs dans une famille, & nous fefions aifément accroire que ces malheurs étaient envoyés par une main divine, vengereffe des fautes fecrètes.

Il ferait aifé de répliquer à cette réponfe, & de dire : Votre excufe ne vaut rien, car il arrive tous les jours que de très-honnêtes gens perdent la fanté & leurs biens ; & s'il n'y a point de famille à laquelle il ne foit arrivé des malheurs, fi ces malheurs font des châtimens de DIEU, toutes vos familles étaient donc des familles de fripons.

Le prêtre juif pourrait répliquer encore ; il dirait qu'il y a des malheurs attachés à la nature humaine, & d'autres qui font envoyés expreffément de DIEU. Mais on ferait voir à ce raifonneur combien il eft ridicule de penfer que la fièvre & la grêle font tantôt une punition divine, tantôt un effet naturel.

Enfin, les pharifiens & les efféniens chez les Juifs, admirent la créance d'un enfer à leur mode : ce

dogme avait déjà passé des Grecs aux Romains, & fut adopté par les chrétiens.

Plusieurs pères de l'Eglise ne crurent point les peines éternelles ; il leur paraissait absurde de brûler pendant toute l'éternité un pauvre homme pour avoir volé une chèvre. *Virgile* a beau dire dans son sixième chant de l'éneide :

Sedet æternumque sedebit infelix Theseus.

Il prétend en vain que *Thésée* est assis pour jamais sur une chaise, & que cette posture est son supplice. D'autres croyaient que *Thésée* est un héros qui n'est point assis en enfer, & qu'il est dans les champs Elysées.

Il n'y a pas long-temps qu'un théologien calviniste nommé *Petit-Pierre*, prêcha & écrivit que les damnés auraient un jour leur grâce. Les autres ministres lui dirent qu'ils n'en voulaient point. La dispute s'échauffa ; on prétend que le roi leur souverain leur manda que puisqu'ils voulaient être damnés sans retour, il le trouvait très-bon, & qu'il y donnait les mains. Les damnés de l'église de Neuchâtel déposèrent le pauvre *Petit-Pierre* qui avait pris l'enfer pour le purgatoire. On a écrit que l'un d'eux lui dit : Mon ami, je ne crois pas plus à l'enfer éternel que vous ; mais sachez qu'il est bon que votre servante, votre tailleur, & surtout votre procureur y croient.

J'ajouterai, pour l'*illustration* de ce passage, une petite exhortation aux philosophes qui nient tout à plat l'enfer dans leurs écrits. Je leur dirai : Messieurs, nous ne passons pas notre vie avec *Cicéron*, *Atticus*,

Caton, *Marc-Aurèle*, *Epictète*, le chancelier de *l'Hofpital*, *La Motte-le-Vayer*, *Des-Ivetaux*, *René Defcartes*, *Newton*, *Locke*, ni avec le refpectable *Bayle*, qui était fi au-deffus de la fortune ; ni avec le vertueux trop incrédule *Spinofa*, qui n'ayant rien, rendit aux enfans du grand penfionnaire de *With* une penfion de trois cents florins que lui fefait le grand de *With*, dont les Hollandais mangèrent le cœur, quoiqu'il n'y eût rien à gagner en le mangeant. Tous ceux à qui nous avons à faire ne font pas des *Des-Barreaux* qui payait à des plaideurs la valeur de leur procès qu'il avait oublié de rapporter. Toutes les femmes ne font pas des *Ninon l'Enclos* qui gardait les dépôts fi religieufement, tandis que les plus graves perfonnages les violaient. En un mot, Meffieurs, tout le monde n'eft pas philofophe.

Nous avons à faire à force fripons qui ont peu réfléchi ; à une foule de petites gens, brutaux, ivrognes, voleurs. Prêchez-leur fi vous voulez qu'il n'y a point d'enfer, & que l'ame eft mortelle. Pour moi je leur crierai dans les oreilles qu'ils feront damnés s'ils me volent : J'imiterai ce curé de campagne qui ayant été outrageufement volé par fes ouailles, leur dit à fon prône : Je ne fais à quoi penfait JESUS-CHRIST de mourir pour des canailles comme vous.

C'eft un excellent livre pour les fots que le *Pédagogue chrétien* compofé par le révérend père d'*Outreman* de la compagnie de JESUS, & augmenté par révérend *Coulon* curé de Ville-Juif-les-Paris. Nous avons dieu merci cinquante & une éditions de ce livre, dans lequel il n'y a pas une page où l'on trouve une ombre de fens commun.

Frère *Outreman* affirme (page 157 édition *in*-4°)

qu'un miniſtre d'Etat de la reine *Eliſabeth*, nommé le *baron de Honſden*, qui n'a jamais exiſté, prédit au ſecrétaire d'Etat *Cécil* & à ſix autres conſeillers d'Etat qu'ils ſeraient damnés & lui auſſi; ce qui arriva, & qui arrive à tout hérétique. Il eſt probable que *Cécil* & les autres conſeillers n'en crurent point le baron de *Honſden*; mais ſi ce prétendu baron s'était adreſſé à ſix bourgeois, ils auraient pu le croire.

Aujourd'hui qu'aucun bourgeois de Londres ne croit à l'enfer, comment faut-il s'y prendre? quel frein aurons-nous? celui de l'honneur, celui des lois, celui même de la Divinité qui veut ſans doute que l'on ſoit juſte, ſoit qu'il y ait un enfer, ſoit qu'il n'y en ait point.

ENFERS.

NOTRE confrère qui a fait l'article *Enfer* n'a pas parlé de la deſcente de JESUS-CHRIST aux enfers; c'eſt un article de foi très-important; il eſt expreſſément ſpécifié dans le ſymbole dont nous avons déjà parlé. On demande d'où cet article de foi eſt tiré; car il ne ſe trouve dans aucun de nos quatre évangiles; & le ſymbole intitulé *des apôtres* n'eſt, comme nous l'avons obſervé, que du temps des ſavans prêtres *Jérôme*, *Auguſtin* & *Rufin*.

On eſtime que cette deſcente aux enfers de notre Seigneur, eſt priſe originairement de l'évangile de *Nicodème*, l'un des plus anciens.

Dans cet évangile le prince du Tartare & *Sathan*, après une longue converſation avec *Adam*, *Enoch*,

Elie le Thesbite & *David, entendent une voix comme le tonnerre, & une voix comme une tempête. David dit au prince du Tartare : Maintenant très-vilain & très-ſale prince de l'enſer, ouvre tes portes, & que le roi de gloire entre &c. ; diſant ces mots au prince, le Seigneur de majeſté ſurvint en forme d'homme, & il éclaira les ténèbres éternelles, & il rompit les liens indiſſolubles ; & par une vertu invincible, il viſita ceux qui étaient aſſis dans les profondes ténèbres des crimes, & dans l'ombre de la mort des péchés.*

JESUS-CHRIST parut avec *St Michel*, il vainquit la mort ; il prit *Adam* par la main ; le bon larron le ſuivait portant ſa croix. Tout cela ſe paſſa en enfer en préſence de *Carinus* & de *Lenthius*, qui reſſuſcitèrent exprès pour en rendre témoignage aux pontifes *Anne* & *Caïphe*, & au docteur *Gamaliel* alors maître de *St Paul*.

Cet évangile de *Nicodème* n'a depuis long-temps aucune autorité. Mais on trouve une confirmation de cette deſcente aux enfers dans la première épître de *St Pierre* à la fin du chapitre III *parce que le* CHRIST *eſt mort une fois pour nos péchés, le juſte pour les injuſtes, afin de nous offrir à* DIEU, *mort à la vérité en chair, mais reſſuſcité en eſprit par lequel il alla prêcher aux eſprits qui étaient en priſon.*

Pluſieurs pères ont eu des ſentimens différens ſur ce paſſage ; mais tous convinrent qu'au fond JESUS était deſcendu aux enfers après ſa mort. On fit ſur cela une vaine difficulté. Il avait dit ſur la croix au bon larron, vous ſerez aujourd'hui avec moi en paradis. Il lui manqua donc de parole en allant en enfer. Cette objection eſt aiſément répondue en diſant qu'il le mena d'abord en enfer, & enſuite en paradis.

Eufèbe de Céfarée dit (*a*) que ,, JESUS quitta fon ,, corps fans attendre que la mort le vînt prendre ; ,, qu'au contraire, il prit la mort toute tremblante, ,, qui embraffait fes pieds & qui voulait s'enfuir ; ,, qu'il l'arrêta, qu'il brifa les portes des cachots où ,, étaient renfermées les ames des faints ; qu'il les en ,, tira, les reffufcita, fe reffufcita lui-même, & les ,, mena en triomphe dans cette Jérufalem célefte, ,, *laquelle defcendait du ciel toutes les nuits*, & fut vue par ,, *St Juftin.* ,,

On difputa beaucoup pour favoir fi tous ces reffufcités moururent de nouveau avant de monter au ciel. *St Thomas* affure dans fa Somme (*b*) qu'ils remoururent. C'eft le fentiment du fin & judicieux *Calmet. Nous foutenons*, dit-il dans fa differtation fur cette grande queftion, *que les faints qui reffufcitèrent après la mort du Sauveur, moururent de nouveau pour reffufciter un jour.*

DIEU avait permis auparavant que les profanes gentils imitaffent par anticipation ces vérités facrées. La fable avait imaginé que les Dieux reffufcitèrent *Pélops*, qu'*Orphée* tira *Euridice* des enfers, du moins pour un moment ; qu'*Hercule* en délivra *Alcefte*, qu'*Efculape* reffufcita *Hippolyte* &c. &c. Diftinguons toujours la fable de la vérité, & foumettons notre efprit dans tout ce qui l'étonne, comme dans ce qui lui paraît conforme à fes faibles lumières.

(*a*) Evangile, chap. II. (*b*) III. part. queft. LIII.

ENTERREMENT.

ENTERREMENT.

EN lifant par un affez grand hafard les canons d'un concile de Brague, tenu en 563, je remarque que le quinzième canon défend d'entérrer perfonne dans les églifes. Des gens favans m'affurent que plufieurs autres conciles ont fait la même défenfe. De-là je conclus que dès ces premiers fiècles quelques bourgeois avaient eu la vanité de changer les temples en charnier pour y pourrir d'une manière diftinguée; je puis me tromper ; mais je ne connais aucun peuple de l'antiquité qui ait choifi les lieux facrés où l'on adorait la Divinité pour en faire des cloaques de morts.

Si on aimait tendrement chez les Egyptiens fon père, fa mère & fes vieux parens, qu'on fouffre avec bonté parmi nous, & pour lefquels on a rarement une paffion violente, il était fort agréable d'en faire des momies, & fort noble d'avoir une fuite d'aïeux en chair & en os dans fon cabinet. Il eft dit même qu'on mettait fouvent en gage chez l'ufurier, le corps de fon père & de fon grand-père. Il n'y a point à préfent de pays au monde où l'on trouvât un écu fur un pareil effet; mais comment fe pouvait-il faire qu'on mît en gage la momie paternelle, & qu'on allât la faire enterrer au-delà du lac Mœris en la tranfportant dans la barque à *Caron*, après que quarante juges, qui fe trouvaient à point nommé fur le rivage, avaient décidé que la momie avait vécu en perfonne honnête, & qu'elle était digne de paffer dans la barque moyennant un fou qu'elle avait foin de porter dans fa bouche?

Un mort ne peut guère à la fois faire une promenade ſur l'eau, & reſter dans le cabinet de ſon héritier ou chez un uſurier. Ce ſont là de ces petites contradictions de l'antiquité que le reſpect empêche d'examiner ſcrupuleuſement.

Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain qu'aucun temple du monde ne fut ſouillé de cadavres; on n'enterrait pas même dans les villes. Très-peu de familles eurent dans Rome le privilége de faire élever des mauſolées malgré la loi des douze tables qui en feſait une défenſe expreſſe.

Aujourd'hui quelques papes ont leurs mauſolées dans ſaint-Pierre; mais ils n'empuantiſſent pas l'égliſe, parce qu'ils ſont très-bien embaumés, enfermés dans de belles caiſſes de plomb, & recouverts de gros tombeaux de marbre, à travers leſquels un mort ne peut guère tranſpirer.

Vous ne voyez ni à Rome, ni dans le reſte de l'Italie, aucun de ces abominables cimetières entourer les égliſes; l'infection ne s'y trouve pas à côté de la magnificence, & les vivans n'y marchent point ſur des morts.

Cette horreur n'eſt ſoufferte que dans des pays où l'aſſerviſſement aux plus indignes uſages laiſſe ſubſiſter un reſte de barbarie qui fait honte à l'humanité.

Vous entrez dans la gothique cathédrale de Paris; vous y marchez ſur de vilaines pierres mal jointes, qui ne ſont point au niveau; on les a levées mille fois pour jeter ſous elles des caiſſes de cadavres.

Paſſez par le charnier qu'on appelle *St Innocent;* c'eſt un vaſte enclos conſacré à la peſte; les pauvres qui meurent très-ſouvent de maladies contagieuſes, y

ſont enterrés pêle-mêle ; les chiens y viennent quelquefois ronger les oſſemens ; une vapeur épaiſſe, cadavereuſe, infectée s'en exhale ; elle eſt peſtilentielle dans les chaleurs de l'été après les pluies. Et preſque à côté de cette voierie eſt l'opéra, le palais royal, le louvre des rois.

On porte à une lieue de la ville les immondices des privés, & on entaſſe depuis douze cents ans dans la même ville, les corps pourris dont ces immondices étaient produites.

L'arrêt que le parlement de Paris a rendu en 1764, l'édit du roi de 1775 contre ces abus, auſſi dangereux qu'infames, n'ont pu être exécutés, tant l'habitude & la ſottiſe ont de force contre la raiſon & contre les lois. En vain l'exemple de tant de villes de l'Europe fait rougir Paris ; il ne ſe corrige point. Paris ſera encore long-temps un mélange bizarre de la magnificence la plus recherchée, & de la barbarie la plus dégoûtante. (1)

Verſailles vient de donner un exemple qu'on devrait ſuivre par-tout ; un petit cimetière d'une paroiſſe très-nombreuſe infectait l'égliſe & les maiſons voiſines. Un ſimple particulier a réclamé contre cette coutume abominable ; il a excité ſes concitoyens ; il a bravé les cris de la barbarie, on a préſenté requête au conſeil. Enfin le bien public l'a emporté ſur l'uſage antique & pernicieux ; le cimetière a été transferé à un mille de diſtance.

(1) Depuis la mort de M. de *Voltaire*, le cimetière des Innocens a été fermé, mais il en ſubſiſte d'autres au milieu de Paris ; l'avarice des prêtres s'y joue également & des lois de l'Etat & de la vie des citoyens.

ENTHOUSIASME.

CE mot grec ſignifie *émotion d'entrailles*, *agitation intérieure*; les Grecs inventèrent-ils ce mot pour exprimer les ſecouſſes qu'on éprouve dans les nerfs, la dilatation & le reſſerrement des inteſtins, les violentes contractions du cœur, le cours précipité de ces eſprits de feu qui montent des entrailles au cerveau, quand on eſt vivement affecté ?

Ou bien donna-t-on d'abord le nom d'*enthouſiaſme*, de trouble des entrailles, aux contorſions de cette pythie qui ſur le trépied de Delphes recevait l'eſprit d'*Apollon* par un endroit qui ne ſemble fait que pour recevoir des corps ?

Qu'entendons-nous par enthouſiaſme? que de nuances dans nos affections ! approbation, ſenſibilité, émotion, trouble, ſaiſiſſement, paſſion, emportement, démence, fureur, rage. Voilà tous les états par leſquels peut paſſer cette pauvre ame humaine.

Un géomètre aſſiſte à une tragédie touchante ; il remarque ſeulement qu'elle eſt bien conduite. Un jeune homme à côté de lui eſt ému & ne remarque rien, une femme pleure, un autre jeune homme eſt ſi tranſporté, que pour ſon malheur il va faire auſſi une tragédie. Il a pris la maladie de l'enthouſiaſme.

Le centurion ou le tribun militaire qui ne regardait la guerre que comme un métier dans lequel il y avait une petite fortune à faire, allait au combat tranquillement comme un couvreur monte ſur un toit. *Céſar* pleurait en voyant la ſtatue d'*Alexandre*.

Ovide ne parlait d'amour qu'avec efprit. *Sapho* exprimait l'enthoufiafme de cette paffion ; & s'il eft vrai qu'elle lui coûta la vie, c'eft que l'enthoufiafme chez elle devint démence.

L'efprit de parti difpofe merveilleufement à l'enthoufiafme, il n'eft point de faction qui n'ait fes énergumènes. Un homme paffionné qui parle avec action, a dans fes yeux, dans fa voix, dans fes geftes, un poifon fubtil qui eft lancé comme un trait dans les gens de fa faction. C'eft par cette raifon que la reine *Elifabeth* défendit qu'on prêchât de fix mois en Angleterre fans une permiffion fignée de fa main, pour conferver la paix dans fon royaume.

St Ignace ayant la tête un peu échauffée lit la vie des pères du défert, après avoir lu des romans. Le voilà faifi d'un double enthoufiafme, il devient chevalier de la vierge *Marie*, il fait la veille des armes, il veut fe battre pour fa dame, il a des vifions ; la vierge lui apparaît & lui recommande fon fils ; elle lui dit que fa fociété ne doit porter d'autre nom que celui de JESUS.

Ignace communique fon enthoufiafme à un autre efpagnol nommé *Xavier*. Celui-ci court aux Indes dont il n'entend point la langue, de-là au Japon, fans qu'il puiffe parler japonais; n'importe, fon enthoufiafme paffe dans l'imagination de quelques jeunes jéfuites qui apprennent enfin la langue du Japon. Ceux-ci après la mort de *Xavier* ne doutent pas qu'il n'ait fait plus de miracles que les apôtres, & qu'il n'ait reffufcité fept ou huit morts pour le moins. Enfin, l'enthoufiafme devient fi épidémique qu'ils forment au Japon ce qu'ils appellent une *chrétienté*.

Cette chrétienté finit par une guerre civile & par cent mille hommes égorgés ; l'enthouſiaſme alors eſt parvenu à ſon dernier degré qui eſt le fanatiſme ; & ce fanatiſme eſt devenu rage.

Le jeune faquir qui voit le bout de ſon nez en feſant ſes prières, s'échauffe par degrés juſqu'à croire que s'il ſe charge de chaînes peſant cinquante livres, l'Etre ſuprême lui aura beaucoup d'obligation. Il s'endort l'imagination toute pleine de *Brama*, & il ne manque pas de le voir en ſonge. Quelquefois même dans cet état où l'on n'eſt ni endormi ni éveillé, des étincelles ſortent de ſes yeux, il voit *Brama* reſplendiſſant de lumière, il a des extaſes, & cette maladie devient ſouvent incurable.

La choſe la plus rare eſt de joindre la raiſon avec l'enthouſiaſme ; la raiſon conſiſte à voir toujours les choſes comme elles ſont. Celui qui dans l'ivreſſe voit les objets doubles eſt alors privé de la raiſon.

L'enthouſiaſme eſt préciſément comme le vin ; il peut exciter tant de tumulte dans les vaiſſeaux ſanguins, & de ſi violentes vibrations dans les nerfs, que la raiſon en eſt tout-à-fait détruite. Il peut ne cauſer que de légères ſecouſſes qui ne faſſent que donner au cerveau un peu plus d'activité ; c'eſt ce qui arrive dans les grands mouvemens d'éloquence, & ſurtout dans la poëſie ſublime. L'enthouſiaſme raiſonnable eſt le partage des grands poëtes.

Cet enthouſiaſme raiſonnable eſt la perfection de leur art, c'eſt ce qui fit croire autrefois qu'ils étaient inſpirés des Dieux, & c'eſt ce qu'on n'a jamais dit des autres artiſtes.

Comment le raiſonnement peut-il gouverner l'enthouſiaſme ? c'eſt qu'un poëte deſſine d'abord l'ordonnance de ſon tableau ; la raiſon alors tient le crayon. Mais veut-il animer ſes perſonnages & leur donner le caractère des paſſions ? alors l'imagination s'échauffe, l'enthouſiaſme agit: c'eſt un courſier qui s'emporte dans ſa carrière. Mais la carrière eſt régulièrement tracée.

L'enthouſiaſme eſt admis dans tous les genres de poéſie où il entre du ſentiment : quelquefois même il ſe fait place juſque dans l'églogue, témoin ces vers de la dixième églogue de *Virgile*.

Jam mihi per rupes videor Lucoſque ſonantes
Ire : libet Partho torquere Cydonia cornu
Spicula : tamquam hæc ſint noſtri medicina furoris,
Aut Deus ille malis hominum miteſcere diſcat.

Le ſtyle des épîtres, des ſatires réprouve l'enthouſiaſme ; auſſi n'en trouve-t-on point dans les ouvrages de *Boileau* & de *Pope*.

Nos odes, dit-on, ſont de véritables champs d'enthouſiaſme ; mais comme elles ne ſe chantent point parmi nous, elles ſont ſouvent moins des odes que des ſtances, ornées de réflexions ingénieuſes. Jetez les yeux ſur la plupart des ſtances de la belle ode à la Fortune de *Jean-Baptiſte Rouſſeau*

Vous chez qui la guerrière audace
Tient lieu de toutes les vertus,
Concevez Socrate à la place
Du fier meurtrier de Clitus :
Vous verrez un roi reſpectable,
Humain, généreux, équitable,

Un roi digne de vos autels;
Mais à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

Ce couplet eſt une courte diſſertation ſur le mérite perſonnel d'*Alexandre* & de *Socrate* ; c'eſt un ſentiment particulier, un paradoxe. Il n'eſt point vrai qu'*Alexandre* ſera le dernier des mortels. Le héros qui vengea la Grèce, qui ſubjugua l'Aſie, qui pleura *Darius*, qui punit ſes meurtriers, qui reſpecta la famille du vaincu, qui donna un trône au vertueux *Abdolonime*, qui rétablit *Porus*, qui bâtit tant de villes en ſi peu de temps, ne ſera jamais le dernier des mortels.

Tel qu'on nous vante dans l'hiſtoire,
Doit peut-être toute ſa gloire
A la honte de ſon rival :
L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul-Emile
Fit tout le ſuccès d'Annibal.

Voilà encore une réflexion philoſophique ſans aucun enthouſiaſme. Et de plus, il eſt très-faux que les fautes de *Varron* aient fait tous les ſuccès d'*Annibal* ; la ruine de Sagonte, la priſe de Turin, la défaite de *Scipion* père de l'Africain, les avantages remportés ſur *Sempronius*, la victoire de Trébie, la victoire de Trazimène, & tant de ſavantes marches, n'ont rien de commun avec la bataille de Cannes, où *Varron* fut vaincu, dit-on, par ſa faute. Des faits ſi défigurés doivent-ils être plus approuvés dans une ode que dans une hiſtoire?

De toutes les odes modernes, celle où il règne le plus grand enthousiasme, qui ne s'affaiblit jamais, & qui ne tombe ni dans le faux, ni dans l'ampoulé, est le *Timothée*, ou la fête d'*Alexandre* par *Dryden* : elle est encore regardée en Angleterre comme un chef-d'œuvre inimitable, dont *Pope* n'a pu approcher quand il a voulu s'exercer dans le même genre. Cette ode fut chantée ; & si on avait eu un musicien digne du poëte, ce serait le chef-d'œuvre de la poësie lyrique.

Ce qui est toujours fort à craindre dans l'enthousiasme, c'est de se livrer à l'ampoulé, au gigantesque, au galimatias. En voici un grand exemple dans l'ode sur la naissance d'un prince du sang royal.

> Où suis-je ? quel nouveau miracle
> Tient encor mes sens enchantés ?
> Quel vaste, quel pompeux spectacle
> Frappe mes yeux épouvantés !
> Un nouveau monde vient d'éclore :
> L'univers se reforme encore
> Dans les abymes du chaos ;
> Et pour réparer ses ruines,
> Je vois des demeures divines
> Descendre un peuple de héros.

Nous prendrons cette occasion pour dire qu'il y a peu d'enthousiasme dans l'ode sur la prise de Namur.

Le hasard m'a fait tomber entre les mains une critique très-injuste du poëme des saisons de M. de *Saint-Lambert*, & de la traduction des géorgiques de *Virgile* par M. *Delille*. L'auteur acharné à décrier tout ce qui est louable dans les auteurs vivans, & à louer ce qui est condamnable dans les morts, veut faire admirer cette strophe :

Je vois monter nos cohortes
La flamme & le fer en main,
Et ſur les monceaux de piques,
Des corps morts, de rocs, de briques,
S'ouvrir un large chemin.

Il ne s'aperçoit pas que les termes de *piques* & de *briques* font un effet très-déſagréable ; que ce n'eſt point un grand effort de monter ſur des *briques*, que l'image de *briques* eſt très-faible après celle des *morts ;* qu'on ne monte point ſur des monceaux de *piques*, & que jamais on n'a entaſſé de *piques* pour aller à l'aſſaut ; qu'on ne s'ouvre point un large chemin ſur des *rocs ;* qu'il fallait dire : *Je vois nos cohortes s'ouvrir un large chemin à travers les débris des rochers, au milieu des armes briſées, & ſur des morts entaſſés ;* alors il y aurait eu de la gradation, de la vérité, & une image terrible.

Le critique n'a été guidé que par ſon mauvais goût & par la rage de l'envie qui dévore tant de petits auteurs ſubalternes. Il faut pour s'ériger en critique être un *Quintilien*, un *Rollin ;* il ne faut pas avoir l'inſolence de dire cela eſt bon, ceci eſt mauvais, ſans en apporter des preuves convaincantes. Ce ne ſerait plus reſſembler à *Rollin* dans ſon Traité des études, ce ſerait reſſembler à *Fréron*, & être par conſéquent très-mépriſable.

ENVIE.

ON connaît assez tout ce que l'antiquité a dit de cette passion honteuse, & ce que les modernes ont répété. *Hésiode* est le premier auteur classique qui en ait parlé.

» Le potier porte envie au potier, l'artisan à » l'artisan, le pauvre même au pauvre, le musicien » au musicien, (ou si l'on veut donner un autre sens » au mot *Aoidos*) le poëte au poëte. »

Long-temps avant *Hésiode*, *Job* avait dit : *l'envie tue les petits.*

Je crois que *Mandeville*, auteur de la fable des abeilles, est le premier qui ait voulu prouver que l'envie est une fort bonne chose, une passion très-utile. Sa première raison est que l'envie est aussi naturelle à l'homme que la faim & la soif ; qu'on la découvre dans tous les enfans, ainsi que dans les chevaux & dans les chiens. Voulez-vous que vos enfans se haïssent, caressez l'un plus que l'autre ; le secret est infaillible.

Il prétend que la première chose que font deux jeunes femmes qui se rencontrent est de se chercher des ridicules, & la seconde de se dire des flatteries.

Il croit que sans l'envie les arts seraient médiocrement cultivés, & que *Raphaël* n'aurait pas été un grand peintre s'il n'avait pas été jaloux de *Michel-Ange.*

Mandeville a peut-être pris l'émulation pour l'envie ; peut-être aussi l'émulation n'est-elle qu'une envie qui se tient dans les bornes de la décence.

Michel-Ange pouvait dire à *Raphaël :* Votre envie ne vous a porté qu'à travailler encore mieux que moi ; vous ne m'avez point décrié, vous n'avez point cabalé contre moi auprès du pape, vous n'avez point tâché de me faire excommunier pour avoir mis des borgnes & des boiteux en paradis, & de fucculens cardinaux avec de belles femmes nues comme la main en enfer, dans mon tableau du jugement dernier. Allez, votre envie eft très-louable, vous êtes un brave envieux, foyons bons amis.

Mais fi l'envieux eft un miférable fans talens, jaloux du mérite, comme les gueux le font des riches ; fi preffé par l'indigence comme par la turpitude de fon caractère, il vous fait des *nouvelles du Parnaffe*, des *lettres de Mme la comteffe*, des *années littéraires*, cet animal étale une envie qui n'eft bonne à rien, & dont *Mandeville* ne pourra jamais faire l'apologie.

On demande pourquoi les anciens croyaient que l'œïl de l'envieux enforcelait les gens qui le regardaient. Ce font plutôt les envieux qui font enforcelés.

Defcartes dit : Que *l'envie pouffe la bile jaune qui vient de la partie inférieure du foie*, & *la bile noire qui vient de la rate, laquelle fe répand du cœur par les artères* &c. Mais comme nulle efpèce de bile ne fe forme dans la rate, *Defcartes* en parlant ainfi femblait ne pas trop mériter qu'on portât envie à fa phyfique.

Un certain *Voet* ou *Voetius*, poliffon en théologie, qui accufa *Defcartes* d'athéifme, était très-malade de la bile noire ; mais il favait encore moins que *Defcartes*, comment fa déteftable bile fe répandait dans fon fang.

Mme *Pernelle* a raifon :

Les envieux mourront ; mais non jamais l'envie.

Mais c'eſt un bon proverbe, qu'il faut mieux faire envie que pitié. Feſons donc envie autant que nous pourrons.

EPIGRAMME.

CE mot veut dire proprement *inſcription ;* ainſi une épigramme devait être courte. Celles de l'anthologie grecque ſont pour la plupart fines & gracieuſes ; elles n'ont rien des images groſſières que *Catulle* & *Martial* ont prodiguées, & que *Marot* & d'autres ont imitées. En voici quelques-unes traduites avec une briéveté dont on a ſouvent reproché à la langue françaiſe d'être privée. L'auteur eſt inconnu.

Sur les ſacrifices à Hercule.

Un peu de miel, un peu de lait
Rendent Mercure favorable ;
Hercule eſt bien plus cher, il eſt bien moins traitable,
Sans deux agneaux par jour il n'eſt point ſatisfait.
On dit qu'à mes moutons ce Dieu ſera propice.
Qu'il ſoit béni ! mais entre nous
C'eſt un peu trop en ſacrifice :
Qu'importe qui les mange ou d'Hercule ou des loups !

Sur Laïs qui remit ſon miroir dans le temple de Vénus.

Je le donne à Vénus puiſqu'elle eſt toujours belle,
Il redouble trop mes ennuis.
Je ne ſaurais me voir dans ce miroir fidelle
Ni telle que j'étais, ni telle que je ſuis.

Sur une ſtatue de Vénus.

Oui, je me montrai toute nue
Au Dieu Mars, au bel Adonis,
A Vulcain même, & j'en rougis;
Mais Praxitèle! où m'a-t-il vue?

Sur une ſtatue de Niobé.

Le fatal courroux des Dieux
Changea cette femme en pierre;
Le ſculpteur a fait bien mieux,
Il a fait tout le contraire.

Sur des fleurs à une fille grecque, qui paſſait pour être fière.

Je ſais bien que ces fleurs nouvelles
Sont loin d'égaler vos appas,
Ne vous énorgueilliſſez pas,
Le temps vous fannera comme elles.

Sur Léandre qui nageait vers la tour d'Héro pendant une tempête.

Epigramme imitée depuis par Martial.

Léandre conduit par l'amour
En nageant, diſait aux orages:
Laiſſez-moi gagner les rivages,
Ne me noyez qu'à mon retour.

A travers la faibleſſe de la traduction, il eſt aiſé d'entrevoir la délicateſſe & les grâces piquantes de ces

épigrammes. Qu'elles ſont différentes des groſſières images trop ſouvent peintes dans *Catulle* & dans *Martial!*

At nunc pro cervo mentula ſuppoſita eſt....
Uxor te cunnos neſcis habere duos.

Marot en a fait quelques-unes où l'on retrouve toute l'aménité de la Grèce.

Plus ne ſuis ce que j'ai été
Et ne le ſaurai jamais être,
Mon beau printemps & mon été
Ont fait le ſaut par la fenêtre.
Amour tu as été mon maître,
Je t'ai ſervi ſur tous les Dieux.
Oh! ſi je pouvais deux fois naître,
Comme je te ſervirais mieux!

Sans le printemps & l'été qui font *le ſaut par la fenêtre*, cette épigramme ſerait digne de *Callimaque.*

Je n'oſerais en dire autant de ce rondeau que tant de gens de lettres ont ſi ſouvent répété.

Au bon vieux temps un train d'amour régnait
Qui ſans grand art & dons ſe demenait,
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde
C'était donner toute la terre ronde,
Car ſeulement au cœur on ſe prenait;
Et ſi par cas à jouïr on venait,
Savez-vous bien comme on s'entretenait?
Vingt ans, trente ans; cela durait un monde
Au bon vieux temps.

Or eſt paſſé ce qu'amour ordonnait, (*a*)
Rien que pleurs feints, rien que changes on voit,
Qui voudra donc qu'à aimer je me fonde,
Il faut premier que l'amour on refonde,
Et qu'on le mène ainſi qu'on le menait
Au bon vieux temps.

Je dirais d'abord que peut-être ces rondeaux dont le mérite eſt de répéter à la fin de deux couplets les mots qui commencent ce petit poëme, ſont une invention gothique & puérile, & que les Grecs & les Romains n'ont jamais avili la dignité de leurs langues harmonieuſes par ces niaiſeries difficiles.

Enſuite je demanderais ce que c'eſt qu'*un train d'amour qui régne*, un *train qui ſe démène ſans dons*. Je pourrais demander ſi *venir à jouir par cas*, ſont des expreſſions délicates & agréables ; ſi *s'entretenir & ſe fonder à aimer* ne tiennent pas un peu de la barbarie du temps, que *Marot* adoucit dans quelques-unes de ſes petites poëſies.

Je penſerais que *refondre l'amour* eſt une image bien peu convenable, que ſi on le refond on ne le mène pas ; & je dirais enfin que les femmes pouvaient repliquer à *Marot :* Que ne le refonds-tu toi-même? quel gré te ſaura-t-on d'un amour tendre & conſtant, quand il n'y aura point d'autre amour ?

Le mérite de ce petit ouvrage ſemble conſiſter dans une facilité naïve. Mais que de naïvetés dégoûtantes

(*a*) Il eſt évident qu'alors on prononçait tous les *oi* rudement, *prenoit*, *démenoit*, *ordonnoit*, & non pas *ordonnait*, *démenait*, *prenait*, puiſque ces terminaiſons rimaient avec *voit*. Il eſt evident encore qu'on ſe permettait les *bâillemens*, les *hiatus*.

dans

dans presque tous les ouvrages de la cour de *François I*.

Ton vieux couteau Pierre Martel, rouillé
Semble ton *nez* ja retrait & mouillé.
Et le fourreau tant laid où tu l'enguaines
C'est que toujours as aimé vieilles guaines.
Et la ficelle à quoi il est lié
C'est qu'attaché feras & marié,
Quant au manche de corne connaît-on
Que tu feras cornu comme un mouton.
Voilà le fens, voilà la prophétie
De ton couteau dont je te remercie.

Est-ce un courtisan qui est l'auteur d'une telle épigramme? est-ce un matelot ivre dans un cabaret? *Marot* malheureusement n'en a que trop fait dans ce genre.

Les épigrammes qui ne roulent que sur des débauches de moines, & sur des obscénités, sont méprisées des honnêtes gens. Elles ne sont goûtées que par une jeunesse effrénée à qui le sujet plaît beaucoup plus que le style. Changez d'objet, mettez d'autres acteurs à la place; alors ce qui vous amusait paraîtra dans toute sa laideur.

ÉPIPHANIE.

La visibilité, l'apparition, l'illustration, le reluisant.

ON ne voit pas trop quel rapport ce mot peut avoir avec trois rois, ou trois mages qui vinrent d'Orient conduits par une étoile. C'est apparemment

cette étoile brillante qui valut à ce jour le titre d'*Epiphanie*.

On demande d'où venaient ces trois rois? en quel endroit ils s'étaient donné rendez-vous? Il y en avait un, dit-on, qui arrivait d'Afrique. Celui-là n'était donc pas venu de l'Orient. On dit que c'étaient trois mages; mais le peuple a toujours préféré trois rois. On célèbre par-tout la fête des rois, & nulle part celle des mages. On mange le gâteau des rois, & non pas le gâteau des mages. On crie: *Le roi boit*, & non pas *le mage boit*.

D'ailleurs, comme ils apportaient avec eux beaucoup d'or, d'encens & de myrrhe, il fallait bien qu'ils fussent de très-grands seigneurs. Les mages de ce temps-là n'étaient pas fort riches. Ce n'était pas comme du temps du faux *Smerdis*.

Tertullien est le premier qui ait assuré que ces trois voyageurs étaient des rois. *St Ambroise* & *St Césaire* d'Arles tiennent pour les rois. Et on cite en preuve ces passages du pseaume LXXI: *Les rois de Tarsis & des îles lui offriront des présens. Les rois d'Arabie & de Saba lui apporteront des dons*. Les uns ont appelé ces trois rois *Magalat*, *Galgalat*, *Saraïm*; les autres *Athos*, *Satos*, *Paratoras*. Les catholiques les connaissent sous le nom de *Gaspard*, *Melchior* & *Balthazar*. L'évêque *Osorius* rapporte que ce fut un roi de Cranganor dans le royaume de Calicut, qui entreprit ce voyage avec deux mages; & que ce roi de retour dans son pays, bâtit une chapelle à la Ste Vierge.

On demande combien ils donnèrent d'or à *Joseph* & à *Marie*? Plusieurs commentateurs assurent qu'ils firent les plus riches présens. Ils se fondent sur

l'Evangile de l'enfance, dans lequel il eſt dit que *Joſeph* & *Marie* furent volés en Egypte par *Titus* & *Dumachus*. Or, diſent-ils, on ne les aurait pas volés s'ils n'avaient pas eu beaucoup d'argent. Ces deux voleurs furent pendus depuis ; l'un fut le bon larron, & l'autre le mauvais larron. Mais l'Evangile de *Nicodème* leur donne d'autres noms ; il les appelle *Démas* & *Geſtas*.

Le même Evangile de l'enfance dit que ce furent des mages, & non pas des rois qui vinrent à Bethléem ; qu'ils avaient été à la vérité conduits par une étoile, mais que l'étoile ayant ceſſé de paraître quand ils furent dans l'étable, un ange leur apparut en forme d'étoile pour leur en tenir lieu. Cet évangile aſſure que cette viſite des trois mages avait été prédite par *Zoradaſlt* qui eſt le même que nous appelons *Zoroaſtre*.

Suarez a recherché ce qu'était devenu l'or que préſentèrent les trois rois, ou les trois mages. Il prétend que la ſomme devait être très-forte, & que trois rois ne pouvaient faire un préſent médiocre. Il dit que tout cet argent fut donné depuis à *Judas*, qui ſervant de maître-d'hôtel devint un fripon, & vola tout le tréſor.

Toutes ces puérilités n'ont fait aucun tort à la fête de l'Epiphanie qui fut d'abord inſtituée par l'Egliſe grecque, comme le nom le porte, & enſuite célébrée par l'Egliſe latine.

EPOPÉE.

Poëme épique.

PUISQUE *épos* signifiait *discours* chez les Grecs, un poëme épique était donc un discours ; & il était en vers parce que ce n'était pas encore la coutume de raconter en prose. Cela paraît bizarre, & n'en est pas moins vrai. Un *Phérécide* passe pour le premier grec qui se soit servi tout uniment de la prose pour faire une histoire moitié vraie, (*a*) moitié fausse, comme elles l'ont été presque toutes dans l'antiquité.

Orphée, *Linus*, *Tamiris*, *Musée*, prédécesseurs d'*Homère* n'écrivirent qu'en vers. *Hésiode* qui était certainement contemporain d'*Homère*, ne donne qu'en vers sa théogonie & son poëme des travaux & des jours. L'harmonie de la langue grecque invitait tellement les hommes à la poësie, une maxime resserrée dans un vers se gravait si aisément dans la mémoire, que les lois, les oracles, la morale, la théologie, tout était en vers.

D'Hésiode.

IL fit usage des fables qui depuis long-temps étaient reçues dans la Grèce. On voit clairement à la manière succinte dont il parle de *Prométhée* & d'*Epimetée*, qu'il suppose ces notions déjà familières à tous les Grecs. Il n'en parle que pour montrer qu'il faut

(*a*) Moitié vraie, c'est beaucoup.

travailler, & qu'un lâche repos dans lequel d'autres mythologistes ont fait consister la félicité de l'homme, est un attentat contre les ordres de l'Etre suprême.

Tâchons de présenter ici au lecteur une imitation de sa fable de *Pandore*, en changeant cependant quelque chose aux premiers vers, & en nous conformant aux idées reçues depuis *Hésiode;* car aucune mythologie ne fut jamais uniforme.

Prométhée autrefois pénétra dans les cieux.
Il prit le feu sacré, qui n'appartient qu'aux Dieux.
Il en fit part à l'homme; & la race mortelle
De l'esprit qui meut tout, obtint quelque étincelle.
Perfide! s'écria Jupiter irrité,
Ils seront tous punis de ta témérité;
Il appela Vulcain; Vulcain créa Pandore.
De toutes les beautés qu'en Vénus on adore
Il orna mollement ses membres délicats;
Les amours, les désirs forment ses premiers pas.
Les trois Grâces & Flore arrangent sa coiffure,
Et mieux qu'elles encore elle entend la parure.
Minerve lui donna l'art de persuader;
La superbe Junon celui de commander.
Du dangereux Mercure elle apprit à séduire,
A trahir ses amans, à cabaler, à nuire;
Et par son écolière il se vit surpassé.
Ce chef-d'œuvre fatal aux mortels fut laissé;
De Dieu sur les humains tel fut l'arrêt suprême:
Voilà votre supplice, & j'ordonne qu'on l'aime. (a)
Il envoie à Pandore un écrin précieux;
Sa forme & son éclat éblouissent les yeux;

(a) On a placé ici ces vers d'*Hésiode*, qui sont dans le texte, avant la création de *Pandore*.

Quels biens doit renfermer cette boîte si belle!
De la bonté des Dieux c'est un gage fidelle;
C'est-là qu'est renfermé le sort du genre-humain.
Nous serons tous des dieux.... elle l'ouvre; & soudain
Tous les fléaux ensemble inondent la nature.
Hélas! avant ce temps dans une vie obscure,
Les mortels moins instruits étaient moins malheureux,
Le vice & la douleur n'osaient approcher d'eux;
La pauvreté, les soins, la peur, la maladie
Ne précipitaient point le terme de leur vie.
Tous les cœurs étaient purs, & tous les jours sereins &c.

Si *Hésiode* avait toujours écrit ainsi, qu'il serait supérieur à *Homère!*

Ensuite *Hésiode* décrit les quatre âges fameux, dont il est le premier qui ait parlé. (du moins parmi les anciens auteurs qui nous restent) Le premier âge est celui qui précéda *Pandore*, temps auquel les hommes vivaient avec les dieux. L'âge de fer est celui du siége de Thèbes & de Troye. *Je suis*, dit-il, *dans le cinquième, & je voudrais n'être pas né.* Que d'hommes accablés par l'envie, par le fanatisme & par la tyrannie en ont dit autant depuis *Hésiode!*

C'est dans ce poëme des travaux & des jours qu'on trouve des proverbes qui se sont perpétués, comme, *le potier est jaloux du potier;* & il ajoute: *le musicien du musicien, & le pauvre même du pauvre.* C'est-là qu'est l'original de cette fable du rossignol tombé dans les serres du vautour. Le rossignol chanta en vain pour le fléchir, le vautour le dévore. *Hésiode* ne conclut pas *que ventre affamé n'a point d'oreilles;* mais que les tyrans ne sont point fléchis par les talens.

On trouve dans ce poëme cent maximes dignes des *Xénophons* & des *Catons*.

Les hommes ignorent le prix de la ſociété ; ils ne ſavent pas que la moitié vaut mieux que le tout.

L'iniquité n'eſt pernicieuſe qu'aux petits.

L'équité ſeule fait fleurir les cités.

Souvent un homme injuſte ſuffit pour ruiner ſa patrie.

Le méchant qui ourdit la perte d'un homme prépare ſouvent la ſienne.

Le chemin du crime eſt court & aiſé. Celui de la vertu eſt long & difficile ; mais près du but il eſt délicieux.

DIEU a poſé le travail pour ſentinelle de la vertu.

Enfin ſes préceptes ſur l'agriculture ont mérité d'être imités par *Virgile*. Il y a auſſi de très-beaux morceaux dans ſa *Théogonie*. L'*Amour* qui débrouille le chaos, *Vénus* qui née ſur la mer des parties génitales d'un Dieu, nourrie ſur la terre, toujours ſuivie de l'Amour, unit le ciel, la mer & la terre enſemble, ſont des emblêmes admirables.

Pourquoi donc *Héſiode* eut-il moins de réputation qu'*Homère* ? Il me ſemble qu'à mérite égal *Homère* dût être préféré par les Grecs ; il chantait leurs exploits & leurs victoires ſur les Aſiatiques leurs éternels ennemis. Il célébrait toutes les maiſons qui régnaient de ſon temps dans l'Achaïe & dans le Péloponèſe ; il écrivait la guerre la plus mémorable du premier peuple de l'Europe contre la plus floriſſante nation qui fût encore connue dans l'Aſie. Son poëme fut preſque le ſeul monument de cette grande époque. Point de ville, point de famille qui ne ſe crût honorée

de trouver ſon nom dans ces archives de la valeur. On aſſure même que long-temps après lui, quelques différends entre des villes grecques au ſujet des terrains limitrophes, furent décidés par des vers d'*Homère*. Il devint après ſa mort le juge des villes dans leſquelles on prétend qu'il demandait l'aumône pendant ſa vie. Et cela prouve encore que les Grecs avaient des poëtes long-temps avant d'avoir des géographes.

Il eſt étonnant que les Grecs ſe feſant tant d'honneur des poëmes épiques, qui avaient immortaliſé les combats de leurs ancêtres, ne trouvaſſent perſonne qui chantât les journées de Marathon, des Thermopiles, de Platée, de Salamine. Les héros de ce temps-là valaient bien *Agamemnon*, *Achille* & les *Ajax*.

Tirtée, capitaine, poëte & muſicien, tel que nous avons vu de nos jours le roi de Pruſſe, fit la guerre, & la chanta. Il anima les Spartiates contre les Meſſéniens par ſes vers, & remporta la victoire. Mais ſes ouvrages ſont perdus. On ne dit point qu'il ait paru de poëme épique dans le ſiècle de *Péricles;* les grands talens ſe tournèrent vers la tragédie; ainſi *Homère* reſta ſeul, & ſa gloire augmenta de jour en jour. Venons à ſon *Iliade*.

De l'Iliade.

CE qui me confirme dans l'opinion qu'*Homère* était de la colonie grecque établie à Smyrne, c'eſt cette foule de métaphores & de peintures dans le ſtyle oriental. La terre qui retentit ſous les pieds dans la marche de l'armée comme les foudres de *Jupiter* ſur

les monts qui couvrent le géant *Tiphée ;* un vent plus noir que la nuit qui vole avec les tempêtes ; *Mars* & *Minerve* suivis de la Terreur, de la Fuite, & de l'insatiable Discorde sœur & compagne de l'Homicide dieu des combats, qui s'élève dès qu'elle paraît, & qui en foulant la terre porte dans le ciel sa tête orgueilleuse. Toute l'*Iliade* est pleine de ces images ; & c'est ce qui fesait dire au sculpteur *Bouchardon* : Lorsque j'ai lu *Homère*, j'ai cru avoir vingt pieds de haut.

Son poëme qui n'est point du tout intéressant pour nous, était donc très-précieux pour tous les Grecs.

Ses dieux sont ridicules aux yeux de la raison, mais ils ne l'étaient pas à ceux du préjugé ; & c'était pour le préjugé qu'il écrivait.

Nous rions, nous levons les épaules en voyant des dieux qui se disent des injures, qui se battent entr'eux, qui se battent contre des hommes, qui sont blessés, & dont le sang coule ; mais c'était là l'ancienne théologie de la Grèce, & de presque tous les peuples asiatiques. Chaque nation, chaque petite peuplade avait sa divinité particulière qui la conduisait aux combats.

Les habitans des nuées, & des étoiles qu'on supposait dans les nuées, s'étaient fait une guerre cruelle. La guerre des anges contre les anges était le fondement de la religion des brachmanes, de temps immémorial. La guerre des Titans enfans du ciel & de la terre contre les dieux maîtres de l'Olympe, était le premier mystère de la religion grecque. *Typhon* chez les Egyptiens avait combattu contre *Oshiret*, que nous nommons *Osiris*, & l'avait taillé en pièces.

Madame *Dacier*, dans sa préface de l'*Iliade*, remarque très-sensément après *Eustache* évêque de Thessalonique, & *Huet* évêque d'Avranches, que chaque nation voisine des Hébreux avait son dieu des armées. En effet *Jephté* ne dit-il pas aux Ammonites: (*b*) *Vous possédez justement ce que votre dieu Chamos vous a donné, souffrez donc que nous ayons ce que notre* DIEU *nous donne.*

Ne voit-on pas le DIEU de Juda vainqueur dans les montagnes, (*c*) mais repoussé dans les vallées?

Quant aux hommes qui luttent contre les immortels, c'est encore une idée reçue; *Jacob* lutte une nuit entière contre un ange de DIEU. Si *Jupiter* envoie un songe trompeur au chef des Grecs, le Seigneur envoie un esprit trompeur au roi *Achab*. Ces emblèmes étaient fréquens, & n'étonnaient personne. *Homère* a donc peint son siècle; il ne pouvait pas peindre les siècles suivans.

On doit répéter ici que ce fut une étrange entreprise dans *la Motte* de dégrader *Homère*, & de le traduire; mais il fut encore plus étrange de l'abréger pour le corriger. Au lieu d'échauffer son génie en tâchant de copier les sublimes peintures d'*Homère*, il voulut lui donner de l'esprit; c'est la manie de la plupart des Français; une espèce de pointe qu'ils appellent un *trait*, une petite antithèse, un léger contraste de mots leur suffit. C'est un défaut dans lequel *Racine* & *Boileau* ne sont presque jamais tombés. Mais combien d'auteurs, combien d'hommes de génie même se sont laissés séduire par ces puérilités qui dessèchent & qui énervent tout genre d'éloquence!

(*b*) Chap. II, v. 24. (*c*) Juges, chap. I, v. 29.

En voici, autant que j'en puis juger, un exemple bien frappant.

Phénix au livre neuvième, pour apaiser la colère d'*Achille*, lui parle à-peu-près ainsi :

Les Prières, mon fils, devant vous éplorées,
Du souverain des Dieux sont les filles sacrées ;
Humbles, le front baissé, les yeux baignés de pleurs,
Leur voix triste & craintive exhale leurs douleurs.
On les voit d'une marche incertaine & tremblante
Suivre de loin l'Injure impie & menaçante,
L'Injure au front superbe, au regard sans pitié,
Qui parcourt à grands pas l'univers effrayé.
Elles demandent grâce.... & lorsqu'on les refuse
C'est au trône de Dieu que leur voix vous accuse ;
On les entend crier en lui tendant les bras :
Punissez le cruel qui ne pardonne pas ;
Livrez ce cœur farouche aux affronts de l'injure,
Rendez-lui tous les maux qu'il aime qu'on endure ;
Que le barbare apprenne à gémir comme nous.
Jupiter les exauce, & son juste courroux
S'appesantit bientôt sur l'homme impitoyable.

Voilà une traduction faible, mais assez exacte ; & malgré la gène de la rime & la sécheresse de la langue, on aperçoit quelques traits de cette grande & touchante image si fortement peinte dans l'original.

Que fait le correcteur d'*Homère*? il mutile en deux vers d'antithèses toute cette peinture.

On offense les Dieux ; mais par des sacrifices,
De ces Dieux irrités on fait des Dieux propices.

Ce n'est plus qu'une sentence triviale & froide. Il y a sans doute des longueurs dans le discours de

Phénix; mais ce n'était pas la peinture des Prières qu'il fallait retrancher.

Homère a de grands défauts, *Horace* l'avoue; tous les hommes de goût en conviennent; il n'y a qu'un commentateur qui puisse être assez aveugle pour ne les pas voir. *Pope* lui-même traducteur du poëte grec, dit que ,, c'est une vaste campagne, mais brute, où ,, l'on rencontre des beautés naturelles de toute espèce ,, qui ne se présentent pas aussi régulièrement que ,, dans un jardin régulier; que c'est une abondante ,, pépinière qui contient les semences de tous les ,, fruits; un grand arbre qui pousse des branches ,, superflues qu'il faut couper. ,,

Madame *Dacier* prend le parti de la vaste campagne, de la pépinière & de l'arbre; & veut qu'on ne coupe rien. C'était sans doute une femme au-dessus de son sexe, & qui a rendu de grands services aux lettres, ainsi que son mari; mais quand elle se fit homme, elle se fit commentateur; elle outra tant ce rôle, qu'elle donna envie de trouver *Homère* mauvais. Elle s'opiniâtra au point d'avoir tort avec M. de *la Motte* même. Elle écrivit contre lui en régent de collége; & *la Motte* répondit comme aurait fait une femme polie & de beaucoup d'esprit. Il traduisit très-mal l'Iliade; mais il l'attaqua fort bien.

Nous ne parlerons pas ici de l'*Odyssée;* nous en dirons quelque chose quand nous serons à l'*Arioste*.

De Virgile.

Il me semble que le second livre de l'Enéide, le quatrième & le sixième, sont autant au-dessus de tous

les poëtes grecs & de tous les latins sans exception, que les statues de *Girardon* sont supérieures à toutes celles qu'on fit en France avant lui.

On a souvent dit que *Virgile* a emprunté beaucoup de traits d'*Homère*, & que même il lui est inférieur dans ses imitations ; mais il ne l'a point imité dans ces trois chants dont je parle. C'est là qu'il est lui-même, c'est là qu'il est touchant & qu'il parle au cœur. Peut-être n'était-il point fait pour le détail terrible mais fatiguant des combats. *Horace* avait dit de lui avant qu'il eût entrepris l'Enéide :

Molle atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure camœnæ.

Facetum ne signifie pas ici *facétieux*, mais agréable. Je ne sais si on ne retrouve pas un peu de cette mollesse heureuse & attendrissante dans la passion fatale de *Didon*. Je crois du moins y retrouver l'auteur de ces vers admirables qu'on rencontre dans ses églogues.

Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error.

Certainement le chant de la descente aux enfers ne serait pas déparé par ces vers de la quatrième églogue.

Ille Deum vitam accipiet, divisque videbit
Permistos heroas, & ipse videbitur illis....
Pacatumque reget patriis virtutibus orbem.

Je crois revoir beaucoup de ces traits simples, élégans, attendrissans dans les trois beaux chants de l'Enéide.

Tout le quatrième chant est rempli de vers touchans qui font verser des larmes à ceux qui ont de l'oreille & du sentiment.

Dissimulare etiam sperasti, perfide, tantùm
Posse nefas, tacitusque meâ discedere terrâ !
Nec te noster amor, nec te data dextera quondam,
Nec moritura tenet crudeli funere Dido . . .
Conscendit furibunda rogos, ensemque recludit
Dardanium, non hos quæsitum munus in usus.

Il faudrait transcrire presque tout ce chant si on voulait en faire remarquer les beautés.

Et dans le sombre tableau des enfers, que de vers encore respirent cette mollesse touchante & noble à la fois !

Ne, pueri, ne tanta animis assuescite bella : . . .
Tuque prior, tu parce, genus qui ducis Olimpo :
Projice tela manu, sanguis meus.

Enfin, on sait combien de larmes fit verser à l'empereur *Auguste*, à *Livie*, à tout le palais ce seul demi-vers.

Tu Marcellus eris.

Homère n'a jamais fait répandre de pleurs. Le vrai poëte est, à ce qu'il me semble, celui qui remue l'ame & qui l'attendrit; les autres sont de beaux parleurs. Je suis loin de proposer cette opinion pour règle. *Je donne mon avis*, dit *Montagne*, *non comme bon*, *mais comme mien.*

De Lucain.

SI vous cherchez dans *Lucain* l'unité de lieu & d'action, vous ne la trouverez pas; mais où la trouveriez-vous ? Si vous espérez sentir quelque émotion, quelque intérêt, vous n'en éprouverez pas dans les

longs détails d'une guerre dont le fond eſt rendu très-ſec, & dont les expreſſions ſont ampoulées ; mais ſi vous voulez des idées fortes, des diſcours d'un courage philoſophique & ſublime, vous ne les verrez que dans *Lucain* parmi les anciens. Il n'y a rien de plus grand que le diſcours de *Labienus* à *Caton* aux portes du temple de Jupiter-Ammon, ſi ce n'eſt la réponſe de *Caton* même.

Hæremus cunčti ſuperis ; témploque tacente
Nil facimus non ſponte Dei.
. . . . . *Steriles nùm legit arenas*
Ut caneret paucis ; merſit ne hoc pulvere verum ?
Eſtne Dei ſedes niſi terra & pontus & aer,
Et cœlum & virtus ? Superos quid quærimus ultra ?
Jupiter eſt quodcumque vides quocumque moveris.

Mettez enſemble tout ce que les anciens poëtes ont dit des dieux, ce ſont des diſcours d'enfans en comparaiſon de ce morceau de *Lucain*. Mais dans un vaſte tableau où l'on voit cent perſonnages, il ne ſuffit pas qu'il y en ait un ou deux ſupérieurement deſſinés.

Du Taſſe.

BOILEAU a dénigré le clinquant du *Taſſe* ; mais qu'il y ait une centaine de paillettes d'or faux dans une étoffe d'or, on doit le pardonner. Il y a beaucoup de pierres brutes dans le grand bâtiment de marbre élevé par *Homère*. *Boileau* le ſavait, le ſentait, & il n'en parle pas. Il faut être juſte.

On renvoie le lecteur à ce qu'on a dit du *Taſſe*, dans l'*Eſſai ſur la poëſie épique*. (*) Mais il faut dire ici

(*) Volume de la Henriade.

qu'on ſait par cœur ſes vers en Italie. Si à Veniſe, dans une barque, quelqu'un récite une ſtance de la *Jéruſalem délivrée*, la barque voiſine lui répond par la ſtance ſuivante.

Si *Boileau* eût entendu ces concerts, il n'aurait eu rien à répliquer.

On connaît aſſez le *Taſſe*; je ne répéterai ici ni les éloges ni les critiques. Je parlerai un peu plus au long de l'*Arioſte*.

De l'Arioſte.

L'Odyſſée d'*Homère* ſemble avoir été le premier modèle du *Morgante*, de l'*Orlando amoroſo*, & de l'*Orlando furioſo*; & ce qui n'arrive pas toujours, le dernier de ces poëmes a été ſans contredit le meilleur.

Les compagnons d'*Ulyſſe* changés en pourceaux, les vents enfermés dans une peau de chèvre, des muſiciennes qui ont des queues de poiſſon, & qui mangent ceux qui approchent d'elles, *Ulyſſe* qui ſuit tout nud le chariot d'une belle princeſſe qui venait de faire la grande leſſive; *Ulyſſe* déguiſé en gueux qui demande l'aumône, & qui enſuite tue tous les amans de ſa vieille femme, aidé ſeulement de ſon fils & de deux valets, ſont des imaginations qui ont donné naiſſance à tous les romans en vers qu'on a faits depuis dans ce goût.

Mais le roman de l'*Arioſte* eſt ſi plein & ſi varié, ſi fécond en beautés de tous les genres, qu'il m'eſt arrivé plus d'une fois après l'avoir lu tout entier, de n'avoir d'autre déſir que d'en recommencer la lecture. Quel eſt donc le charme de la poëſie naturelle? Je n'ai

n'ai jamais pu lire un ſeul chant de ce poëme dans nos traductions en proſe.

Ce qui m'a ſurtout charmé dans ce prodigieux ouvrage, c'eſt que l'auteur toujours au-deſſus de ſa matière, la traite en badinant. Il dit les choſes les plus ſublimes ſans effort; & il les finit ſouvent par un trait de plaiſanterie qui n'eſt ni déplacé ni recherché. C'eſt à la fois l'Iliade, l'Odyſſée & dom Quichotte; car ſon principal chevalier errant devient fou comme le héros eſpagnol, & eſt infiniment plus plaiſant. Il y a bien plus, on s'intéreſſe à *Roland*, & perſonne ne s'intéreſſe à dom *Quichotte*, qui n'eſt repréſenté dans *Cervantes* que comme un inſenſé à qui on fait continuellement des malices.

Le fond du poëme qui raſſemble tant de choſes, eſt préciſément celui de notre roman de *Caſſandre*, qui eut tant de vogue autrefois parmi nous, & qui a perdu cette vogue abſolument, parce qu'ayant la longueur de l'*Orlando furioſo* il n'a aucune de ſes beautés; & quand il les aurait en proſe françaiſe, cinq ou ſix ſtances de l'*Arioſte* les éclipſeraient toutes. Ce fond du poëme eſt que la plupart des héros & les princeſſes qui n'ont pas péri pendant la guerre, ſe retrouvent dans Paris après mille aventures, comme les perſonnages du roman de *Caſſandre* ſe retrouvent dans la maiſon de *Polémon*.

Il y a dans l'*Orlando furioſo* un mérite inconnu à toute l'antiquité; c'eſt celui de ſes exordes. Chaque chant eſt comme un palais enchanté dont le veſtibule eſt toujours dans un goût différent, tantôt majeſtueux, tantôt ſimple, même groteſque. C'eſt de la morale,

ou de la gaieté, ou de la galanterie, & toujours du naturel & de la vérité.

Voyez ſeulement cet exorde du quarante-quatrième chant de ce poëme qui en contient quarante-ſix, & qui cependant n'eſt pas trop long, de ce poëme qui eſt tout en ſtances rimées, & qui cependant n'a rien de gêné; de ce poëme qui démontre la néceſſité de la rime dans toutes les langues modernes, de ce poëme charmant qui démontre ſurtout la ſtérilité & la groſſiéreté des poëmes épiques barbares, dans leſquels les auteurs ſe ſont affranchis du joug de la rime, parce qu'ils n'avaient pas la force de le porter; comme diſait *Pope*, & comme l'a écrit *Louis Racine* qui a eu raiſon alors.

Speſſo in poveri alberghi, e in picciol tetti,
Nelle calamitadi, e nei diſagi,
Meglio s'aggiongon d'amicizia i petti,
Che fra ricchezze invidioſe, ed agi
Delle piene d'inſidie, e di ſoſpetti
Corti regali, e ſplendidi palagi,
Dove la caritade è in tutto eſtinta;
Ne ſi vede amicizia ſe non finta.

Quindi avien, che tra principi, e ſignori
Patti, e convenzion' ſono ſi frali.
Fan' lega oggi rè, papi, imperatori;
Doman' ſaran' nemici capitali;
Perchè, qual' l'apparenze eſteriori,
Non hanno i cor, non han gli animi tali,
Chè non mirando al torto, più ch'al dritto
Attendon ſolamente al lor profitto.

On a imité ainſi plutôt que traduit cet exorde.

L'amitié sous le chaume habita quelquefois ;
On ne la trouve point dans les cours orageuses,
Sous les lambris dorés des prélats & des rois,
Séjour des faux sermens, des caresses trompeuses,
Des sourdes factions, des effrénés désirs ;
Séjour où tout est faux, & même les plaisirs.

Les papes, les césars apaisant leur querelle,
Jurent sur l'évangile une paix fraternelle ;
Vous les voyez demain l'un de l'autre ennemis ;
C'était pour se tromper qu'ils s'étaient réunis :
Nul serment n'est gardé, nul accord n'est sincère ;
Quand la bouche a parlé, le cœur dit le contraire.
Du ciel qu'ils attestaient ils bravaient le courroux ;
L'intérêt est le dieu qui les gouverne tous.

Il n'y a personne d'assez barbare pour ignorer qu'*Astolphe* alla dans le paradis reprendre le bon sens de *Roland*, que la passion de ce héros pour *Angélique* lui avait fait perdre, & qu'il le lui rendit très-proprement renfermé dans une phiole.

Le prologue du trente-cinquième chant est une allusion à cette aventure

Chi salirà per me, Madona, in cielo
A riportarne il mio perduto ingegno ?
Che poi ch'usci da' be' vostri occhi il telo,
Che'l cor mi fisse, og'nor perdendo vegno ;
Nè di tanta jattura mi querelo ;
Purchè non cresca, ma stia a questo segno.
Ch'io dubito, se più si va scemando,
Di venir tal, qual' ho descritto Orlando.

Per riaver l'ingegno mio mè aviso,
Che non bisogna, che per l'aria ïo poggi

Nel cerchio della luna, o in paradiso.
Che'l mio non credo che tant' alto alloggi.
Nè bei vostri occhi, e nel' sereno viso,
Nel' sen d'avorio, e alabastrini poggi
Se ne và errando; ed io con questa labbia
Lo corro; se vi par, ch'io l'o r'abbia.

Ceux qui n'entendent pas l'italien peuvent se faire quelque idée de ces strophes par la version française.

Oh si quelqu'un voulait monter pour moi
Au paradis! s'il y pouvait reprendre
Mon sens commun! s'il daignait me le rendre!..
Belle Aglaé je l'ai perdu pour toi;
Tu m'as rendu plus fou que Roland même;
C'est ton ouvrage: on est fou quand on aime
Pour retrouver mon esprit égaré
Il ne faut pas faire un si long voyage.
Tes yeux l'ont pris, il en est éclairé,
Il est errant sur ton charmant visage.
Sur ton beau sein ce trône des amours
Il m'abandonne. Un seul regard peut-être;
Un seul baiser peut le rendre à son maître;
Mais sous tes lois il restera toujours.

Ce *molle & facetum* de l'*Arioste*, cette urbanité, cet atticisme, cette bonne plaisanterie répandue dans tous ses chants, n'ont été ni rendues ni même senties par *Mirabaud* son traducteur, qui ne s'est pas douté que l'*Arioste* raillait de toutes ses imaginations. Voyez seulement le prologue du vingt-quatrième chant.

Chi mette il pie sù l'amorosa pania
Cerchi ritrarlo e non v'invecchi l'ale.

Che non e in somma amor se non insania
A giudicio dè savii, universale.
E se ben, come Orlando, ogni un' Smania,
Suo furor mostra a qualche altro segnale
E quale é di pazzia segno piu espresso
Che per altri voler, perde se stesso ?

Vari gli effetti son' ; ma la pazzia
E tutta una pero che gli fa uscire.
Gli è come una gran selva ove la via
Conviene a forza a chi va fallire;
Chi sù, chi giù, qui quà, qui là travia.
Per concludere in somma, ïo vi vo dire
A chi in amor s'invecchia, oltre ogni pena
Si convengon i ceppi, e la catena.

Ben me si potria dir, frate tu vaï
L'altui mostrando, e non vedi il tuo fallo.
Jo vi respondo che comprendo assaï
Or che di mente ho lucido intervallo
Ed ho gran' cura (e spero farlo omaï)
Di riposar mi, e d'uscir fuor di ballo.
Ma tosto far come vorei, no'l posso.
Che'l male è penetrato insino all'osso.

Voici comme *Mirabaud* traduit sérieusement cette plaisanterie.

» Que celui qui a mis le pied sur les gluaux de
» l'amour tâche de l'en tirer promptement, & de n'y
» pas laisser engluer ses aîles; car au jugement una-
» nime des plus sages, l'amour est une vraie folie.
» Quoique tous ceux qui s'y abandonnent comme
» *Roland* ne deviennent pas furieux, il n'y en a

„ cependant pas un ſeul qui ne faſſe voir combien
„ ſa raiſon eſt égarée.

„ Les effets de cette manie ſont différens, mais
„ une même cauſe les produit ; c'eſt comme une
„ épaiſſe forêt où l'un prend à droite, l'autre prend
„ à gauche ; ſans compter enfin toutes les autres
„ peines que l'amour fait ſouffrir, il nous ôte encore
„ la liberté & nous charge de fers.

„ Quelqu'un me dira peut-être : Eh, mon ami,
„ prenez pour vous-mêmes les avis que vous donnez
„ aux autres. C'eſt bien auſſi mon deſſein à préſent
„ que la raiſon m'éclaire ; je ſonge à m'affranchir
„ d'un joug qui me pèſe, & j'eſpère que j'y parvien-
„ drai. Il eſt pourtant vrai que le mal étant fort
„ enraciné, il me faudra pour en guérir beaucoup
„ plus de temps que je ne voudrais. „

Je crois reconnaître davantage l'eſprit de l'*Arioſte* dans cette imitation faite par un auteur inconnu.

Qui dans la glu du tendre amour s'empêtre
De s'en tirer n'eſt pas long-temps le maître ;
On s'y démène, on y perd ſon bon ſens,
Témoin Roland & d'autres perſonnages.
Tous gens de bien, mais fort extravagans ;
Ils ſont tous fous ; ainſi l'ont dit les ſages.
  Cette folie a différens effets,
Ainſi qu'on voit dans de vaſtes forêts,
A droite, à gauche, errer à l'aventure,
Des pélerins au gré de leur monture,
Leur grand plaiſir eſt de ſe fourvoyer ;
Et pour leur bien je voudrais les lier.
  A ce propos quelqu'un me dira, frère,
C'eſt bien prêché ; mais il fallait te taire.

Corrige-toi ſans ſermonner les gens.
Oui, mes amis, oui, je ſuis très-coupable,
Et j'en conviens quand j'ai de bons momens;
Je prétends bien changer avec le temps,
Mais juſqu'ici le mal eſt incurable.

Quand je dis que l'*Arioſte* égale *Homère* dans la deſcription des combats, je n'en veux pour preuve que ces vers.

Suona l'un brando, e l'altro, or baſſo, or alto:
Il martel di Vulcano era più tardo
Nella ſpelunca affumicata, dove
Battea all'incude i folgori di Giove.

. . . .
. . . .

Aſpro concerto, orribile armonia
D'alte querele, d'ululi e di ſtrida
Della miſera gente, che peria
Nel fondo, per cagion della ſua guida;
Iſtranamente concordar s'udia
Col fiero ſuon della fiama omicida.

. . . .
. . . .

L'alto rumor delle ſonore trombe
Di timpani, e di barbari ſtromenti
Giunte al continuo ſuon d'archi, di frombe
Di machine, di ruote, e di tormenti,
E quel, di che più per che'l ciel rimbombe
Gridi, tumulti, gemiti, e lamenti.
Rendono un' altro ſuon, ch'a quel s'accorda
Con che i vicin, cadendo, il Nilo aſſorda.

. . . .
. . . .

Alle squallide ripe dell'Acheronte
Sciolta del corpo, più freddo che ghiaccio,
Bestemmiando fuggi l'alma sdegnosa
Che fù si altera al mondo, e si orgogliosa.

Voici une faible traduction de ces beaux vers.

Entendez-vous leur armure guerrière
Qui retentit des coups de cimetère !
Moins violens, moins prompts sont les marteaux
Qui vont frappant les célestes carreaux,
Quand tout noirci de fumée & de poudre
Au mont Etna Vulcain forge la foudre.

. . . .
. . . .

Concert horrible, exécrable harmonie,
De cris aigus & de longs hurlemens,
Du bruit des cors, des plaintes des mourans,
Et du fracas des maisons embrasées
Que sous leurs toits la flamme a renversées.
Les instrumens de ruine & de mort
Volans en foule & d'un commun effort,
Et la trompette organe du carnage
De plus d'horreur emplissent ce rivage,
Que n'en ressent l'étonné voyageur
Alors qu'il voit tout le Nil en fureur,
Tombant des cieux qu'il touche & qu'il inonde,
Sur cent rochers précipiter son onde.

. . . .
. . . .

Alors, alors, cette ame si terrible,
Impitoyable, orgueilleuse, inflexible,
Fuit de son corps & sort en blasphémant,
Superbe encore à son dernier moment,

Et défiant les éternels abymes
Où s'engloutit la foule de ses crimes.

Il a été donné à l'*Arioste* d'aller & de revenir de ces descriptions terribles aux peintures les plus voluptueuses, & de ces peintures à la morale la plus sage. Ce qu'il a de plus extraordinaire encore, c'est d'intéresser vivement pour les héros & les héroïnes dont il parle, quoiqu'il y en ait un nombre prodigieux. Il y a presque autant d'événemens touchans dans son poëme que d'aventures grotesques ; son lecteur s'accoutume si bien à cette bigarrure, qu'il passe de l'un à l'autre sans en être étonné.

Je ne sais quel plaisant a fait courir le premier ce mot prétendu du cardinal d'Est, *Messer Lodovico, dove avete pigliato tante coglionerie ?* Le cardinal aurait dû ajouter : *Dove avete pigliato tante cose divine ?* Aussi est-il appelé en Italie *il divino Ariosto*.

Il fut le maître du *Tasse*. L'*Armide* est d'après l'*Alcine*. Le voyage des deux chevaliers qui vont désenchanter *Renaud*, est absolument imité du voyage d'*Astolphe*. Et il faut avouer encore que les imaginations fantasques qu'on trouve si souvent dans le poëme de *Roland le furieux*, sont bien plus convenables à un sujet mêlé de sérieux & de plaisant, qu'au poëme sérieux du *Tasse*, dont le sujet semblait exiger des mœurs plus sévères.

Ne passons pas sous silence un autre mérite qui n'est propre qu'à l'*Arioste* ; je veux parler des charmans prologues de tous ses chants.

Je n'avais pas osé autrefois le compter parmi les poëtes épiques ; je ne l'avais regardé que comme le

premier des grotesques ; mais en le relisant je l'ai trouvé aussi sublime que plaisant ; & je lui fais très-humblement réparation. Il est très-vrai que le pape *Léon X* publia une bulle en faveur de l'*Orlando furioso*, & déclara excommuniés ceux qui diraient du mal de ce poëme. Je ne veux pas encourir l'excommunication.

C'est un grand avantage de la langue italienne, ou plutôt c'est un rare mérite dans le *Tasse* & dans l'*Arioste* que des poëmes si longs, non-seulement rimés, mais rimés en stances, en rimes croisées, ne fatiguent point l'oreille, & que le poëte ne paraisse presque jamais gêné.

Le Trissin au contraire, qui s'est délivré du joug de la rime, semble n'en avoir que plus de contrainte, avec bien moins d'harmonie & d'élégance.

Spencer en Angleterre voulut rimer en stances son poëme de *la fée Reine ;* on l'estima, & personne ne le put lire.

Je crois la rime nécessaire à tous les peuples qui n'ont pas dans leur langue une mélodie sensible, marquée par les longues & par les brèves, & qui ne peuvent employer ces dactyles & ces spondées qui font un effet si merveilleux dans le latin.

Je me souviendrai toujours que je demandai au célèbre *Pope* pourquoi *Milton* n'avait pas rimé son *Paradis perdu*, & qu'il me répondit : *Because he could not*, parce qu'il ne le pouvait pas.

Je suis persuadé que la rime irritant, pour ainsi dire, à tout moment le génie, lui donne autant d'élancemens que d'entraves ; qu'en le forçant de tourner sa pensée en mille manières, elle l'oblige aussi

de penser avec plus de justesse, & de s'exprimer avec plus de correction. Souvent l'artiste en s'abandonnant à la facilité des vers blancs, & sentant intérieurement le peu d'harmonie que ces vers produisent, croit y suppléer par des images gigantesques qui ne sont point dans la nature. Enfin, il lui manque le mérite de la difficulté surmontée.

Pour les poëmes en prose, je ne sais ce que c'est que ce monstre. Je n'y vois que l'impuissance de faire des vers. J'aimerais autant qu'on me proposât un concert sans instrumens. Le *Cassandre* de *la Calprenède* sera, si l'on veut, un poëme en prose, j'y consens; mais dix vers du *Tasse* valent mieux.

De Milton.

Si *Boileau*, qui n'entendit jamais parler de *Milton*, absolument inconnu de son temps, avait pu lire le Paradis perdu, c'est alors qu'il aurait pu dire comme du *Tasse* :

> Quel objet enfin à présenter aux yeux
> Que le diable toujours hurlant contre les cieux!

Un épisode du *Tasse* est devenu le sujet d'un poëme entier chez l'auteur anglais; celui-ci a étendu ce que l'autre avait jeté avec discrétion dans la fabrique de son poëme.

Je me livre au plaisir de transcrire ce que dit le *Tasse* au commencement du quatrième chant.

> *Quinci avendo pur tutto il pensier volto*
> *A recar né cristiani ultima doglia ;*
> *Che sia comanda il popol suo racolto,*
> *(Concilio orrendo) entro la regia soglia.*
> *Come sia pur leggiera impresa (ahi stolto)*

Il repugnare alla divina voglia:
Stolto, ch'al ciel s'agguaglia, e'n obblio pone,
Come di dio la destra irata tuone.

Chiama gli abitator' dell'ombre eterne
Il rauco suon della tartarea tromba;
Tréman le spaziose atre caverne,
E l'aer cieco a quel rumor rimbomba.
Nè stridendo così dalle superne
Regione del cielo il folgor piomba
Nè sì scossa giàmai trema la terra,
Quand i vapori in' sen gravida serra.

Orrida maestà nel fero aspetto
Terrore accresce, e più superbo il rende.
Rosseggian gli occhi; e di veneno infetto,
Come infausta cometa, il guardo splende.
Gli involve il mento, e sù l'irsuto petto
Ispida, e folta la gran barba scende.
Ed in guisa di voragine profonda,
S'apre la bocca d'atro sangue immonda.

Quali i fumi sulfurei, ed infiammati
Escon di mon Gibello, e'l puzzo, e'l tuono;
Tal della fera bocca i negri fiati,
Tale il fetore, e le faville sono.
Mentré ei parlava, Cerbero i latrati
Ripresse, e l'Idra si fè' muta al suono:
Restò Cocito, e ne tremar' gli abissi,
E in questi detti il gran rimbombo udissi.

Tartarei numi, di seder più degni
Là sovra il sole, ond'è l'origin vostra,
Che meco già da' più felici regni
Spinse il gran caso in questa oribil chiostra;

Gli antichi altrui ſoſpetti, e i fieri ſdegni
Noti ſon troppo, e l'alta impreſa noſtra
Or colui regge a ſuo voler le ſtelle,
E noi ſiam giudicate alme rubelle.

Ed in vece del di ſereno, e puro,
Dell'aureo ſol, degli ſtellati giri,
N'hà qui rinchiuſi in queſto abiſſo oſcuro;
Nè vol, ch'al primo onor per noi s'aſpiri.
E poſcia (ahi quanto a ricordarlo è duro,
Queſto è quel, che più inaſpra i miei martiri.)
Nè bei ſeggi celeſti hà l'uom chiamato,
L'uom' vile, & di vil fango in terra nato.

Tout le poëme de *Milton* ſemble fondé ſur ces vers, qu'il a même entièrement traduits. Le *Taſſe* ne s'appeſantit point ſur les reſſorts de cette machine, la ſeule peut-être que l'auſtérité de ſa religion, & le ſujet d'une croiſade duſſent lui fournir. Il quitte le diable le plutôt qu'il peut, pour préſenter ſon Armide aux lecteurs; l'admirable *Armide*, digne de l'*Alcine* de *l'Arioſte* dont elle eſt imitée. Il ne fait point tenir de longs diſcours à *Belial*, à *Mammon*, à *Belzébut*, à *Satan*.

Il ne fait point bâtir une ſalle pour les diables; il n'en fait pas des géans pour les transformer en pygmées, afin qu'ils puiſſent tenir plus à l'aiſe dans la ſalle. Il ne déguiſe point enfin *Satan* en cormoran & en crapaud.

Qu'auraient dit les cours & les ſavans de l'ingénieuſe Italie, ſi le *Taſſe*, avant d'envoyer l'eſprit de ténèbres exciter *Hidraot* le père d'*Armide* à la vengeance, ſe fût arrêté aux portes de l'enfer pour s'entretenir avec la Mort & le Péché; ſi le Péché lui avait appris qu'il

était ſa fille, qu'il avait accouché d'elle par la tête ; qu'enſuite il devint amoureux de ſa fille ; qu'il en eut un enfant qu'on appela *la Mort*, que la mort (qui eſt ſuppoſée maſculin) coucha avec le péché, (qui eſt ſuppoſé féminin) & qu'elle lui fit une infinité de ſerpens qui rentrent à toute heure dans ſes entrailles, & qui en ſortent.

De tels rendez-vous, de telles jouiſſances ſont aux yeux des Italiens de ſinguliers épiſodes d'un poëme épique. Le *Taſſe* les a négligés, & il n'a pas eu la délicateſſe de transformer *Satan* en crapaud, pour mieux inſtruire *Armide*.

Que n'a-t-on point dit de la guerre des bons & des mauvais anges que *Milton* a imitée, de la gigantomachie de *Claudien*? *Gabriel* conſume deux chants entiers à raconter les batailles données dans le ciel contre DIEU même ; & enſuite la création du monde. On s'eſt plaint que ce poëme ne ſoit preſque rempli que d'épiſodes ; & quels épiſodes! c'eſt *Gabriel* & *Satan* qui ſe diſent des injures ; ce ſont des anges qui ſe font la guerre dans le ciel, & qui la font à DIEU. Il y a dans le ciel des dévots & des eſpèces d'athées. *Abdiel*, *Ariel*, *Arioc*, *Rimiel*, combattent *Moloch*, *Belzébuth*, *Niſroch*; on ſe donne de grands coups de ſabre ; on ſe jette des montagnes à la tête avec les arbres qu'elles portent, & les neiges qui couvrent leurs cîmes, & les rivières qui coulent à leurs pieds. C'eſt-là, comme on voit, la belle & ſimple nature !

On ſe bat dans le ciel à coups de canon ; encore cette imagination eſt-elle priſe de l'*Arioſte*; mais l'*Arioſte* ſemble garder quelque bienſéance dans cette invention. Voilà ce qui a dégoûté bien des lecteurs

italiens & français. Nous n'avons garde de porter notre jugement; nous laissons chacun sentir du dégoût ou du plaisir à sa fantaisie.

On peut remarquer ici que la fable de la guerre des géants contre les dieux, semble plus raisonnable que celle des anges, si le mot de *raisonnable* peut convenir à de telles fictions. Les géans de la fable étaient supposés les enfans du ciel & de la terre, qui redemandaient une partie de leur héritage à des dieux, auxquels ils étaient égaux en force & en puissance. Ces dieux n'avaient point créé les Titans; ils étaient corporels comme eux; mais il n'en est pas ainsi dans notre religion. DIEU est un être pur, infini, tout-puissant, créateur de toutes choses, à qui ses créatures n'ont pu faire la guerre, ni lancer contre lui des montagnes, ni tirer du canon.

Aussi cette imitation de la guerre des géans, cette fable des anges révoltés contre DIEU même, ne se trouve que dans les livres apocryphes attribués à *Enoch* dans le premier siècle de notre ère vulgaire, livre digne de toute l'extravagance du rabinisme.

Milton a donc décrit cette guerre. Il y a prodigué les peintures les plus hardies. Ici ce sont des anges à cheval, & d'autres qu'un coup de sabre coupe en deux, & qui se rejoignent sur le champ; là c'est la mort qui *lève le nez pour renifler l'odeur des cadavres* qui n'existent pas encore. Ailleurs elle frappe de *sa massue pétrifique sur le froid & sur le sec.* Plus loin c'est le froid, le chaud, le sec & l'humide qui se disputent l'empire du monde, & qui *conduisent en bataille rangée des embryons d'atomes.* Les questions les plus épineuses de la plus rebutante scholastique, sont traitées en plus

de vingt endroits dans les termes même de l'école. Des diables en enfer s'amusent à disputer sur la grâce, sur le libre arbitre, sur la prédestination, tandis que d'autres jouent de la flûte.

Au milieu de ces inventions, il soumet son imagination poëtique, & la restreint à paraphraser dans deux chants, les premiers chapitres de la Genèse.

God saw the light was good.
And light from darkness divided
Light the day and darkness night he nam'd.
Again god said let be the firmament...
And saw that it was good...

C'est un respect qu'il montre pour l'ancien testament, ce fondement de notre sainte religion.

Nous croyons avoir une traduction exacte de *Milton*, & nous n'en avons point. On a retranché, ou entièrement altéré plus de deux cents pages qui prouveraient la vérité de ce que j'avance.

En voici un précis que je tire du cinquième chant.

Après qu'*Adam* & *Eve* ont récité le pseaume CXLVIII, l'ange *Raphaël* descend du ciel sur ses six aîles, & vient leur rendre visite; & *Eve* lui prépare à dîner.
» Elle écrase des grappes de raisin & en fait du vin
» doux qu'on appelle *moust;* & de plusieurs graines,
» & des doux pignons pressés, elle tempéra de douces
» crêmes..... L'ange lui dit, bon jour, & se servit de
» la sainte salutation dont il usa long-temps après
» envers *Marie* la seconde *Eve :* Bon jour, mère des
» hommes, dont le ventre fécond remplira le monde
» de plus d'enfans qu'il n'y a de différens fruits des
» arbres de DIEU entassés sur ta table. La table était
» un gazon & des siéges de mousse tout autour, & sur
» son

» son ample quarré d'un bout à l'autre tout l'automne
» était empilé, quoique le printemps & l'automne
» dansassent dans ce lieu par la main. Ils firent quel-
» que temps conversation sans craindre que le dîner
» se refroidît. (*d*) Enfin, notre premier père com-
» mença ainsi.

» Envoyé céleste, qu'il vous plaise goûter des
» présens que notre nourricier, dont descend tout
» bien parfait & immense, a fait produire à la terre
» pour notre nourriture & pour notre plaisir; alimens
» peut-être insipides pour des natures spirituelles. Je
» sais seulement qu'un père céleste les donne à tous.

» A quoi l'ange répondit: Ce que celui, dont les
» louanges soient chantées, donne à l'homme, en partie
» spirituel, n'est pas trouvé un mauvais mets par les
» purs esprits; & ces purs esprits, ces substances
» intelligentes veulent aussi des alimens ainsi qu'il
» en faut à votre substance raisonnable. Ces deux
» substances contiennent en elles toutes les facultés
» basses des sens par lesquelles elles entendent, voient,
» flairent, touchent, goûtent, digèrent ce qu'elles
» ont goûté, en assimilent les parties, & changent
» les choses corporelles en incorporelles. Car, vois-
» tu, tout ce qui a été créé doit être soutenu &
» nourri; les élémens les plus grossiers alimentent
» les plus purs; la terre donne à manger à la mer,
» la terre & la mer à l'air; l'air donne de la pâture
» aux feux éthérés, & d'abord à la lune, qui est la
» plus proche de nous; c'est de-là qu'on voit sur son
» visage rond, ses taches & ses vapeurs non encore

(*d*) Mot pour mot : *Nor fear'd least dinner cool'd.*

» purifiées, & non encore tournées en ſa ſubſtance.
» La lune auſſi exhale de la nourriture de ſon conti-
» nent humide aux globes plus élevés. Le ſoleil qui
» départ ſa lumière à tous, reçoit auſſi de tous en
» récompenſe ſon aliment en exaltations humides,
» & le ſoir il ſoupe avec l'Océan.... Quoique dans le
» ciel les arbres de vie portent un fruit d'ambroſie,
» quoique nos vignes donnent du nectar; quoique
» tous les matins nous broſſions les branches d'arbres
» couvertes d'une roſée de miel, quoique nous
» trouvions le terrain couvert de graines perlées,
» cependant DIEU a tellement varié ici ſes préſens,
» & de nouvelles délices qu'on peut les comparer
» au ciel. Soyez ſûrs que je ne ſerai pas aſſez délicat
» pour n'en pas tâter avec vous.

» Ainſi ils ſe mirent à table, & tombèrent ſur les
» viandes; & l'ange n'en fit pas ſeulement ſemblant;
» il ne mangea pas en myſtère, ſelon la gloſe com-
» mune des théologiens, mais avec la vive dépêche
» d'une faim très-réelle, avec une chaleur concoctive
» & tranſſubſtantive; le ſuperflu du dîner tranſpire
» aiſément dans les pores des eſprits; il ne faut pas
» s'en étonner puiſque l'empirique alchimiſte avec
» ſon feu de charbon & de ſuie peut changer, ou
» croit pouvoir changer l'écume du plus groſſier
» métal en or auſſi parfait que celui de la mine.

» Cependant *Eve* ſervait à table toute nue, &
» couronnait leurs coupes de liqueurs délicieuſes;
» ô innocence! méritant paradis! c'était alors plus
» que jamais que les enfans de DIEU auraient été
» excuſables d'être amoureux d'un tel objet; mais
» dans leurs cœurs l'amour régnait ſans débauche.

» Ils ne connaiſſaient pas la jalouſie, enfer des
» amans outragés. »

Voilà ce que les traducteurs de *Milton* n'ont point du tout rendu ; voilà ce dont ils ont ſupprimé les trois quarts & atténué tout le reſte. C'eſt ainſi qu'on en a uſé quand on a donné des traductions de quelques tragédies de *Shakeſpeare;* elles ſont toutes mutilées & entiérement méconnaiſſables. Nous n'avons aucune traduction fidelle de ce célébre auteur dramatique que celle des trois premiers actes de ſon *Jules-Céſar*, imprimée à la ſuite de *Cinna*, dans l'édition de *Corneille* avec des commentaires.

Virgile annonce les deſtinées des deſcendans d'*Enée*, & les triomphes des Romains. *Milton* prédit le deſtin des enfans d'*Adam ;* c'eſt un objet plus grand, plus intéreſſant pour l'humanité ; c'eſt prendre pour ſon ſujet l'hiſtoire univerſelle. Il ne traite pourtant à fond que celle du peuple juif dans les onzième & douzième chants ; & voici mot à mot ce qu'il dit du reſte de la terre.

» L'ange *Michel* & *Adam* montèrent dans la *viſion*
» *de Dieu ;* c'était la plus haute montagne du
» paradis terreſtre, du haut de laquelle l'hémiſphère
» de la terre s'étendait dans l'aſpect le plus ample &
» le plus clair. Elle n'était pas plus haute, ni ne
» préſentait un aſpect plus grand que celle ſur laquelle
» le diable emporta le ſecond *Adam* dans le déſert,
» pour lui montrer tous les royaumes de la terre &
» leur gloire. Les yeux d'*Adam* pouvaient comman-
» der de là toutes les villes d'ancienne & de moderne
» renommée ; ſur le ſiége du plus puiſſant empire,
» depuis les futures murailles de Combalu, capitale

» du grand-kan du Catai, & de Samarcande sur
» l'Oxus, trône de *Tamerlan*, à Pékin des rois de la
» Chine, & de-là à Agra, & de-là à Lahor du grand
» mogol jusqu'à la Chersonèse d'or, ou jusqu'au
» siége du Persan dans Ecbatane, & depuis dans
» Ispahan, ou jusqu'au czar russe dans Moscou, ou
» au sultan venu du Turkestan dans Bysance. Ses
» yeux pouvaient voir l'empire du Négus jusqu'à
» son dernier port Ercoco, & les royaumes maritimes
» Mombaza, Quiloa & Melinde, & Sofala qu'on croit
» Ophir, jusqu'au royaume de Congo & Angola plus
» au sud. Ou bien de-là il voyait depuis le fleuve
» Niger jusqu'au mont Atlas, les royaumes d'Alman-
» zor, de Fez & de Maroc, Sus, Alger, Tremizen,
» & de-là l'Europe à l'endroit d'où Rome devait
» gouverner le monde. Peut-être il vit en esprit le
» riche Mexique siége de *Montezume*, & Cusco dans le
» Pérou plus riche siége d'*Atabalipa*, & la Guiane
» non encore dépouillée, dont la capitale est appelée
» *Eldorado* par les Espagnols. »

Après avoir fait voir tant de royaumes aux yeux d'*Adam*, on lui montre aussitôt un hôpital; & l'auteur ne manque pas de dire que c'est un effet de la gourmandise d'*Eve*.

» Il vit un lazaret où gisait nombre de malades,
» spasmes hideux, empreintes douloureuses, maux
» de cœur, d'agonie, toutes les sortes de fièvres,
» convulsions, épilepsies, terribles catarres, pierres
» & ulcères dans les intestins, douleurs de coliques,
» frénésies diaboliques, mélancolies soupirantes,
» folies lunatiques, atrophies, marasmes, peste dévo-
» rante au loin, hydropisies, asthmes, rhumes, &c. »

Toute cette viſion ſemble une copie de l'*Arioſte*; car *Aſtolphe*, monté ſur l'hippogryphe, voit en volant tout ce qui ſe paſſe ſur les frontières de l'Europe & ſur toute l'Afrique. Peut-être, ſi on l'oſe dire, la fiction de l'*Arioſte* eſt plus vraiſemblable que celle de ſon imitateur; car en volant il eſt tout naturel qu'on voie pluſieurs royaumes l'un après l'autre; mais on ne peut découvrir toute la terre du haut d'une montagne.

On a dit que *Milton* ne ſavait pas l'optique; mais cette critique eſt injuſte; il eſt très-permis de feindre qu'un eſprit céleſte découvre au père des hommes les deſtinées de ſes deſcendans. Il n'importe que ce ſoit du haut d'une montagne ou ailleurs. L'idée au moins eſt grande & belle.

Voici comme finit ce poëme.

La Mort & le Péché conſtruiſent un large pont de pierre qui joint l'enfer à la terre pour leur commodité & pour celle de *Satan*, quand ils voudront faire leur voyage. Cependant *Satan* revole vers les diables par un autre chemin; il vient rendre compte à ſes vaſſaux du ſuccès de ſa commiſſion; il harangue les diables, mais il n'eſt reçu qu'avec des ſifflets. DIEU le change en grand ſerpent, & ſes compagnons deviennent ſerpens auſſi.

Il eſt aiſé de reconnaître dans cet ouvrage, au milieu de ſes beautés, je ne ſais quel eſprit de fanatiſme & de férocité pédanteſque qui dominaient en Angleterre du temps de *Cromwell*, lorſque tous les Anglais avaient la bible & le piſtolet à la main. Ces abſurdités théologiques dont l'ingénieux *Butler* auteur d'*Hudibras* s'eſt tant moqué, furent traitées ſérieuſement par *Milton*. Auſſi cet ouvrage fut-il regardé par toute la

cour de *Charles II* avec autant d'horreur qu'on avait de mépris pour l'auteur.

Milton avait été quelque temps ſecrétaire pour la langue latine du parlement appelé le *rump*, ou le *croupion*. Cette place fut le prix d'un livre latin en faveur des meurtriers du roi *Charles I;* livre (il faut l'avouer) auſſi ridicule par le ſtyle que déteſtable par la matière; livre où l'auteur raiſonne à peu près comme lorſque, dans ſon Paradis perdu, il fait digérer un ange, & fait paſſer les excrémens par inſenſible tranſpiration; lorſqu'il fait coucher enſemble le Péché & la Mort, lorſqu'il transforme ſon *Satan* en cormoran & en crapaud, lorſqu'il fait des diables géans, qu'il change enſuite en pygmées pour qu'ils puiſſent raiſonner plus à l'aiſe & parler de controverſe &c.

Si on veut un échantillon de ce libelle ſcandaleux qui le rendit ſi odieux, en voici quelques-uns. *Saumaiſe* avait commencé ſon livre en faveur de la maiſon *Stuart* & contre les régicides, par ces mots.

L'horrible nouvelle du parricide commis en Angleterre, a bleſſé depuis peu nos oreilles & encore plus nos cœurs.

Milton répond à *Saumaiſe : Il faut que cette horrible nouvelle ait eu une épée plus longue que celle de ſaint Pierre qui coupa une oreille à Malchus, ou les oreilles hollandaiſes doivent être bien longues pour que le coup ait porté de Londres à la Haye; car une telle nouvelle ne pouvait bleſſer que des oreilles d'âne.*

Après ce ſingulier préambule, *Milton* traite de *puſillanimes* & de *lâches*, les larmes que le crime de la faction de *Cromwell* avait fait répandre à tous les hommes juſtes & ſenſibles. *Ce ſont*, dit-il, *des larmes telles qu'il en coula des yeux de la nymphe Salmacis, qui*

produisirent la fontaine dont les eaux énervaient les hommes, les dépouillaient de leur virilité, leur ôtaient le courage, & en fesaient des hermaphrodites. Or *Saumaise* s'appelait *Salmasius* en latin. *Milton* le fait descendre de la nymphe *Salmacis*. Il l'appelle *eunuque* & *hermaphrodite*, quoiqu'hermaphrodite soit le contraire d'eunuque. Il lui dit que ses pleurs sont ceux de *Salmacis* sa mère, & qu'ils l'ont rendu infame.

> *Infamis ne quem male fortibus undis*
> *Salmacis enervet.*

On peut juger si un tel pédant atrabilaire, défenseur du plus énorme crime, put plaire à la cour polie & délicate de *Charles II*, aux lords *Rochester*, *Roscommon*, *Buckingham*, aux *Waller*, aux *Couley*, aux *Congrèves*, aux *Wicherley*. Ils eurent tous en horreur l'homme & le poëme. A peine même sut-on que le Paradis perdu existait. Il fut totalement ignoré en France aussi-bien que le nom de l'auteur.

Qui aurait osé parler aux *Racines*, aux *Despréaux*, aux *Molières*, aux *la Fontaine* d'un poëme épique sur *Adam* & *Eve*? Quand les Italiens l'ont connu, ils ont peu estimé cet ouvrage moitié théologique & moitié diabolique, où les anges & les diables parlent pendant des chants entiers. Ceux qui savent par cœur l'*Arioste* & le *Tasse*, n'ont pu écouter les sons durs de *Milton*. Il y a trop de distance entre la langue italienne & l'anglaise.

Nous n'avions jamais entendu parler de ce poëme en France, avant que l'auteur de la *Henriade* nous en eût donné une idée dans le neuvième chapitre de son *Essai sur le poëme épique*. Il fut même le premier

(ſi je ne me trompe) qui nous fit connaître les poètes anglais, comme il fut le premier qui expliqua les découvertes de *Newton* & les ſentimens de *Locke*. Mais quand on lui demanda ce qu'il penſait du génie de *Milton*, il répondit : *Les Grecs recommandaient aux poëtes de ſacrifier aux grâces, Milton a ſacrifié au diable.*

On ſongea alors à traduire ce poëme épique anglais dont M. de *Voltaire* avait parlé avec beaucoup d'éloges à certains égards. Il eſt difficile de ſavoir préciſément qui en fut le traducteur. On l'attribue à deux perſonnes qui travaillèrent enſemble ; mais on peut aſſurer qu'ils ne l'ont point du tout traduit fidellement. Nous l'avons déjà fait voir, & il n'y a qu'à jeter les yeux ſur le début du poëme pour en être convaincu.

„ Je chante la déſobéiſſance du premier homme, „ & les funeſtes effets du fruit défendu, la perte „ d'un paradis, & le mal de la mort triomphant ſur „ la terre, juſqu'à ce qu'un Dieu-homme vienne „ juger les nations, & nous rétabliſſe dans le ſéjour „ bienheureux. „

Il n'y a pas un mot dans l'original qui réponde exactement à cette traduction. Il faut d'abord conſidérer qu'on ſe permet dans la langue anglaiſe des inverſions que nous ſouffrons rarement dans la nôtre. Voici mot à mot le commencement de ce poëme de *Milton*.

„ La première déſobéiſſance de l'homme, & le „ fruit de l'arbre défendu, dont le goût porta la „ mort dans le monde, & toutes nos miſères avec „ la perte d'Eden, juſqu'à ce qu'un plus grand- „ homme nous rétablît (*e*) & regagnât notre demeure

(*e*) Il y a dans pluſieurs éditions, *Reſtore us and regain*. J'ai choiſi cette leçon comme la plus naturelle. Il y a dans l'original : *La première*

„ heureuse ; Muse céleste, c'est là ce qu'il faut „ chanter. „

Il y a de très-beaux morceaux sans doute dans ce poëme singulier ; & j'en reviens toujours à ma grande preuve, c'est qu'ils sont retenus en Angleterre par quiconque se pique d'un peu de littérature. Tel est ce monologue de *Satan*, lorsque s'échappant du fond des enfers, & voyant pour la première fois notre soleil sortant des mains du créateur, il s'écrie :

„ Toi, sur qui mon tyran prodigue ses bienfaits,
„ Soleil, astre de feu, jour heureux que je hais,
„ Jour qui fais mon supplice, & dont mes yeux s'étonnent,
„ Toi qui sembles le Dieu des cieux qui t'environnent,
„ Devant qui tout éclat disparaît & s'enfuit,
„ Qui fais pâlir le front des astres de la nuit ;
„ Image du Très-Haut qui réglas ta carrière,
„ Hélas ! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière.
„ Sur la voûte des cieux élevé plus que toi,
„ Le trône où tu t'assieds s'abaissait devant moi ;
„ Je suis tombé ; l'orgueil m'a plongé dans l'abyme.
„ Hélas ! je fus ingrat, c'est là mon plus grand crime.
„ J'osai me révolter contre mon créateur,
„ C'est peu de me créer, il fut mon bienfaiteur ;
„ Il m'aimait : j'ai forcé sa justice éternelle
„ D'appesantir son bras sur ma tête rebelle ;
„ Je l'ai rendu barbare en sa sévérité,
„ Il punit à jamais, & je l'ai mérité.
„ Mais si le repentir pouvait obtenir grace !....
„ Non, rien ne fléchira ma haine & mon audace ;
„ Non, je déteste un maître ; & sans doute il vaut mieux
„ Régner dans les enfers qu'obéir dans les cieux.

desobéissance de l'homme &c. *Chantez, muse céleste.* Mais cette inversion ne peut être adoptée dans notre langue.

Les amours d'*Adam* & d'*Eve* sont traités avec une mollesse élégante & même attendrissante, qu'on n'attendrait pas du génie un peu dur, & du style souvent raboteux de *Milton*.

Du reproche de plagiat fait à Milton.

QUELQUES-UNS l'ont accusé d'avoir pris son poëme dans la tragédie du Bannissement d'Adam de *Grotius*, & dans la Sarcotis du jésuite *Mazénius*, imprimée à Cologne en 1654 & en 1661, long-temps avant que *Milton* donnât son Paradis perdu.

Pour *Grotius*, on savait assez en Angleterre que *Milton* avait transporté dans son poëme épique anglais quelques vers latins de la tragédie d'Adam. Ce n'est point du tout être plagiaire; c'est enrichir sa langue des beautés d'une langue étrangère. On n'accusa point *Euripide* de plagiat pour avoir imité dans un chœur d'*Iphigénie* le second livre de l'*Iliade*; au contraire, on lui sut très-bon gré de cette imitation, qu'on regarda comme un hommage rendu à *Homère* sur le théâtre d'Athènes.

Virgile n'essuya jamais de reproche pour avoir heureusement imité dans l'*Enéide* une centaine de vers du premier des poëtes grecs.

On a poussé l'accusation un peu plus loin contre *Milton*. Un écossais, nommé M. *Lauder*, très-attaché à la mémoire de *Charles I*, que *Milton* avait insultée avec l'acharnement le plus grossier, se crut en droit de flétrir la mémoire de l'accusateur de ce monarque. On prétendait que *Milton* avait fait une infame fourberie pour ravir à *Charles I* la triste gloire d'être

l'auteur de l'*Eikon Basilike;* livre long-temps cher aux royaliſtes, & que *Charles I* avait, dit-on, compoſé dans ſa priſon pour ſervir de conſolation à ſa déplorable infortune.

Lauder voulut donc vers l'année 1752 commencer par prouver que *Milton* n'était qu'un plagiaire, avant de prouver qu'il avait agi en fauſſaire contre la mémoire du plus malheureux des rois; il ſe procura des éditions du poëme de la Sarcotis. Il paraiſſait évident que *Milton* en avait imité quelques morceaux, comme il avait imité *Grotius* & le *Taſſe*.

Mais *Lauder* ne s'en tint pas là; il déterra une mauvaiſe traduction en vers latins du Paradis perdu du poëte anglais; & joignant pluſieurs vers de cette traduction à ceux de *Mazénius*, il crut rendre par-là l'accuſation plus grave, & la honte de *Milton* plus complète. Ce fut en quoi il ſe trompa lourdement; ſa fraude fut découverte. Il voulait faire paſſer *Milton* pour un fauſſaire, & lui-même fut convaincu de l'être. On n'examina point le poëme de *Mazénius*, dont il n'y avait alors que très-peu d'exemplaires en Europe. Toute l'Angleterre convaincue du mauvais artifice de l'Ecoſſais, n'en demanda pas davantage. L'accuſateur confondu fut obligé de déſavouer ſa manœuvre & d'en demander pardon.

Depuis ce temps on imprima une nouvelle édition de *Mazénius* en 1757. Le public littéraire fut ſupris du grand nombre de très-beaux vers dont la Sarcotis était parſemée. Ce n'eſt à la vérité qu'une longue déclamation de collége ſur la chute de l'homme. Mais l'exorde, l'invocation, la deſcription du jardin d'Eden, le portrait d'*Eve*, celui du diable, ſont préci-

fément les mêmes que dans *Milton*. Il y a bien plus, c'eſt le même ſujet, le même nœud, la même cataſtrophe. Si le diable veut dans *Milton* ſe venger ſur l'homme du mal que DIEU lui a fait, il a préciſément le même deſſein chez le jéſuite *Mazénius;* & il le manifeſte dans des vers dignes peut-être du ſiècle d'*Auguſte*.

Semel excidimus crudelibus aſtris,
Et conjuratas involvit terra cohortes.
Fata manent, tenet & ſuperos oblivio noſtri;
Indecore premimur, vulgi tolluntur inertes
Ac viles animæ, cœloque fruuntur aperto.
Nos divûm ſoboles, patriaque in ſede locandi
Pellimur exilio, mæſtoque Acheronte tenemur.
Heu! dolor & ſuperûm decreta indigna! fatiſcat
Orbis & antiquo turbentur cuncta tumultu,
Ac redeat deforme cahos; Styx atra ruinam
Terrarum excipiat, fatoque impellat eodem
Et cælum, & cæli cives; ut inulta cadamus
Turba, nec umbrarum pariter caligine raptam
Sarcoteam, inviſum caput, involvamus? ut aſtris
Regnantem, & nobis domina cervice minantem
Ignavi patiamur? adhuc tamen, improba, vivit!
Vivit adhuc, fruiturque Dei ſecura favore!
Cernimus! & quicquam furiarum abſconditur orco?
Vah! pudor, æternumque probrum ſtygis, occidat, amens
Occidat, & noſtræ ſubeat conſortia culpæ.
Hæc mihi ſecluſo cælis, ſolatia tantum
Excidii reſtant; juvat hac conſorte malorum
Poſſe frui, juvat ad noſtram ſeducere pœnam
Fruſtra exultantem, patriaque ex ſorte ſuperbam.
Ærumnas exempla levant; minor illa ruina eſt,
Quæ caput adverſi labens oppreſſerit hoſtis.

On trouve dans *Mazénius* & dans *Milton* de petits épiſodes, de légères excurſions abſolument ſemblables ; l'un & l'autre parlent de *Xerxès* qui couvrit la mer de ſes vaiſſeaux.

Quantus erat Xerxes medium qui contrahit orbem

Urbis in excidium.

Tous deux parlent ſur le même ton de la tour de Babel ; tous deux font la même deſcription du luxe, de l'orgueil, de l'avarice, de la gourmandiſe.

Ce qui a le plus perſuadé le commun des lecteurs du plagiat de *Milton*, c'eſt la parfaite reſſemblance du commencement des deux poëmes. Pluſieurs lecteurs étrangers, après avoir lu l'exorde, n'ont pas douté que tout le reſte du poëme de *Milton* ne fût pris de *Mazénius*. C'eſt une erreur bien grande, & aiſée à reconnaître.

Je ne crois pas que le poëte anglais ait imité en tout plus de deux cents vers du jéſuite de Cologne ; & j'oſe dire qu'il n'a imité que ce qui méritait de l'être. Ces deux cents vers ſont fort beaux ; ceux de *Milton* le ſont auſſi ; & le total du poëme de *Mazénius*, malgré ces deux cents beaux vers, ne vaut rien du tout.

Molière prit deux ſcènes entières dans la ridicule comédie du Pédant joué de *Cyrano de Bergerac*. Ces deux ſcènes ſont bonnes, diſait-il en plaiſantant avec ſes amis, elles m'appartiennent de droit, je reprends mon bien. On aurait été après cela très-mal reçu à traiter de plagiaire l'auteur du Tartuffe & du Miſanthrope.

Il eſt certain qu'en général *Milton*, dans ſon *Paradis*,

a volé de ſes propres aîles en imitant ; & il faut convenir que s'il a emprunté tant de traits de *Grotius* & du jéſuite de Cologne, ils ſont confondus dans la foule des choſes originales qui ſont à lui ; il eſt toujours regardé en Angleterre comme un très-grand poëte.

Il eſt vrai qu'il aurait dû avouer qu'il avait traduit deux cents vers d'un jéſuite ; mais de ſon temps, dans la cour de *Charles II*, on ne ſe ſouciait ni des jéſuites, ni de *Milton*, ni du Paradis perdu, ni du Paradis retrouvé. Tout cela était ou bafoué ou inconnu.

EPREUVE.

TOUTES les abſurdités qui aviliſſent la nature humaine, nous ſont donc venues d'Aſie, avec toutes les ſciences & tous les arts ! C'eſt en Aſie, c'eſt en Egypte qu'on oſa faire dépendre la vie & la mort d'un accuſé, ou d'un coup de dez, ou de quelque choſe d'équivalent ; ou de l'eau froide, ou de l'eau chaude, ou d'un fer rouge, ou d'un morceau de pain d'orge. Une ſuperſtition à peu près ſemblable exiſte encore, à ce qu'on prétend, dans les Indes, ſur les côtes de Malabar, & au Japon.

Elle paſſa d'Egypte en Grèce. Il y eut à Trezène un temple fort célèbre, dans lequel tout homme qui ſe parjurait, mourait ſur le champ d'apoplexie. *Hippolyte*, dans la tragédie de Phèdre parle ainſi à ſa maîtreſſe *Aricie :*

Aux portes de Trezène, & parmi ces tombeaux,
Des princes de ma race antiques ſépultures,

Eſt un temple ſacré formidable aux parjures.
C'eſt-là que les mortels n'oſent jurer en vain ;
Le perfide y reçoit un châtiment ſoudain ;
Et craignant d'y trouver la mort inévitable,
Le menſonge n'a point de frein plus redoutable.

Le ſavant commentateur du grand *Racine* fait cette remarque ſur les épreuves de Trezène.

„ M. de *la Motte* a dit qu'*Hippolyte* devait propoſer „ à ſon père de venir entendre ſa juſtification dans „ ce temple où l'on n'oſait jurer en vain. Il eſt vrai „ que *Théſée* n'aurait pu douter alors de l'innocence „ de ce jeune prince ; mais il eût eu une preuve „ trop convaincante contre *la vertu* de *Phèdre*, & „ c'eſt ce qu'*Hippolyte* ne voulait pas faire. M. de „ *la Motte* aurait dû ſe défier un peu de ſon goût, „ en ſoupçonnant celui de *Racine*, qui ſemble avoir „ prévu ſon objection. En effet, *Racine* ſuppoſe „ que *Théſée* eſt ſi prévenu contre *Hippolyte*, qu'il „ ne veut pas même l'admettre à ſe juſtifier par „ ſerment. „

Je dois dire que la critique de *la Motte* eſt de feu M. le marquis de *Laſſai*. Il la fit à table chez M. de *la Faye*, où j'étais avec feu M. de *la Motte*, qui promit qu'il en ferait uſage ; & en effet, dans ſes diſcours ſur la tragédie, (*a*) il fait honneur de cette critique à M. le marquis de *Laſſai*. Cette réflexion me parut très-judicieuſe, ainſi qu'à M. de *la Faye* & à tous les convives qui étaient, excepté moi, les meilleurs connaiſſeurs de Paris. Mais nous convînmes tous que c'était *Aricie* qui devait demander à *Théſée*

(*a*) *La Motte*, tome IV, page 308.

l'épreuve du temple de Trezène, d'autant plus que *Théſée* immédiatement après, parle aſſez long-temps à cette princeſſe, laquelle oublie la ſeule choſe qui pouvait éclairer le père & juſtifier le fils. Cet oubli me paraît inexcuſable. Ni M. de *Laſſai*, ni M. de *la Motte* ne devaient ſe défier de leur goût en cette occaſion. C'eſt en vain que le commentateur objeƈte que *Théſée* a déclaré à ſon fils qu'il n'en croira point ſes ſermens.

Toujours les ſcélérats ont recours au parjure.

Il y a une prodigieuſe différence entre un ſerment fait dans une chambre, & un ſerment fait dans un temple où les parjures ſont punis d'une mort ſubite. Si *Aricie* avait dit un mot, *Théſée* n'avait aucune excuſe de ne pas conduire *Hippolyte* dans ce temple; mais alors il n'y avait plus de cataſtrophe.

Hippolyte ne devait donc point parler de la vertu du temple de Trezène à ſon *Aricie;* il n'avait pas beſoin de lui faire ſerment de l'aimer; elle en était aſſez perſuadée. C'eſt une légère faute qui a échappé au tragique le plus ſage, le plus élégant & le plus paſſionné que nous ayons eu.

Après cette petite digreſſion, je reviens à la barbare folie des épreuves. Elle ne fut point reçue dans la république romaine. On ne peut regarder comme une des épreuves dont nous parlons, l'uſage de faire dépendre les grandes entrepriſes de la manière dont les poulets ſacrés mangeaient des veſces. Il ne s'agit ici que des épreuves faites ſur les hommes. On ne propoſa jamais aux *Manlius*, aux *Camilles*, aux *Scipions* de ſe juſtifier en mettant la main dans de l'eau bouillante ſans s'échauder.

Ces

Ces inepties barbares ne furent point admifes fous les empereurs. Mais nos Tartares qui vinrent détruire l'empire, (car la plupart de ces déprédateurs étaient originaires de Tartarie) remplirent notre Europe de cette jurifprudence qu'ils tenaient des Perfes. Elle ne fut point connue dans l'empire d'Orient jufqu'à *Juftinien*, malgré la déteftable fuperftition qui régnait alors. Mais depuis ce temps, les épreuves dont nous parlons y furent reçues. Cette manière de juger les hommes eft fi ancienne, qu'on la trouve établie chez les Juifs dans tous les temps.

Coré, *Dathan* & *Abiron* difputent le pontificat au grand-prêtre *Aaron* dans le défert; *Moïfe* leur ordonne d'apporter deux cents cinquante encenfoirs, & leur dit: Que DIEU choifira entre leurs encenfoirs & celui d'*Aaron*. A peine les révoltés eurent paru pour foutenir cette épreuve, qu'ils furent engloutis dans la terre, & que le feu du ciel frappa deux cents cinquante de leurs principaux adhérens; (*b*) après quoi le Seigneur fit encore mourir quatorze mille fept cents hommes du parti. La querelle n'en continua pas moins entre les chefs d'Ifraël & *Aaron* pour le facerdoce. On fe fervit alors de l'épreuve des verges, chacun préfenta fa verge; & celle d'*Aaron* fut la feule qui fleurit.

Quand le peuple de DIEU eut fait tomber les murs de Jérico au fon des trompettes, il fut vaincu par les habitans du village de Haï. Cette défaite ne parut pas naturelle à *Jofué;* il confulta le Seigneur qui lui répondit qu'Ifraël avait péché, que quelqu'un s'était approprié une part de ce qui était dévoué à

(*b*) Nombres, chap. XVI.

l'anathême dans Jérico. En effet, tout le butin avait dû être brûlé avec les hommes, les femmes, les enfans & les bêtes, & quiconque avait sauvé ou emporté quelque chose devait être exterminé. (*c*) *Josué*, pour découvrir le coupable, soumit toutes les tribus à l'épreuve du sort. Il tomba d'abord sur la tribu de *Juda*, ensuite sur la famille de *Zaré*, puis sur la maison où demeurait *Zabdi*, & enfin sur le petit-fils de *Zabdi*, nommé *Acan*.

L'écriture n'explique pas comment ces tribus errantes avaient alors des maisons. Elle ne dit pas non plus de quel sort on se servait ; mais il est certain, par le texte, qu'*Acan* étant convaincu de s'être approprié une petite lame d'or, un manteau d'écarlate & deux cents sicles d'argent, fut brûlé avec ses fils, ses brebis, ses bœufs, ses ânes & sa tente même dans la vallée d'Achor.

La terre promise fut partagée au sort ; (*d*) on tirait au sort les deux boucs d'expiation pour savoir lequel des deux serait offert en sacrifice, (*e*) tandis qu'on enverrait l'autre au désert.

Quand il fallut élire *Saül* pour roi, (*f*) on consulta le sort qui désigna d'abord la tribu de *Benjamin*, la famille de *Métri* dans cette tribu, & ensuite *Saül* fils de *Cis* dans la famille de *Métri*.

Le sort tomba sur *Jonathas* pour le punir d'avoir mangé un peu de miel au bout d'une verge. (*g*)

Les matelots de Joppé jetèrent le sort pour

(*c*) Josué, chap VII.
(*d*) Josué, chap. XIV.
(*e*) Lévit. chap. XVI.
(*f*) Liv. I, des Rois, chap. X.
(*g*) Liv. I, des Rois, chap. XIV, v. 42.

apprendre de DIEU quelle était la caufe de la tempête. (*h*) Le fort leur apprit que c'était *Jonas*, & ils le jetèrent dans la mer.

Toutes ces épreuves par le fort, qui n'étaient que des fuperftitions profanes chez les autres nations, étaient la voix de DIEU même chez le peuple chéri, & tellement la voix de DIEU que les apôtres tirèrent au fort la place de l'apôtre *Judas*. (*i*) Les deux concurrens étaient *St Mathias* & *Barfabas*. La Providence fe déclara pour *St Mathias*.

Le pape *Honorius* troifième du nom défendit par une décrétale que l'on fe fervît dorénavant de cette voie pour élire des évêques. Elle était affez commune, c'eft ce que les païens appelaient *fortilegium* fortilége, *Caton* dit dans la Pharfale :

Sortilegis egeant dubii.

Il y avait d'autres épreuves au nom du Seigneur chez les Juifs, comme les eaux de jaloufie. (*k*). Une femme foupçonnée d'adultère devait boire de cette eau mêlée avec de la cendre, & confacrée par le grand-prêtre. Si elle était coupable, elle enflait fur le champ & mourait. C'eft fur cette loi que tout l'Occident chrétien établit les épreuves dans les accufations juridiques, ne fachant pas que ce qui était ordonné par DIEU même dans l'ancien teftament, n'était qu'une fuperftition abfurde dans le nouveau.

Le duel fut une de ces épreuves, & elle a duré jufqu'au feizième fiècle. Celui qui tuait fon adverfaire avait toujours raifon.

(*h*) Jonas, chap. I.
(*i*) Actes des apôtres, chap. I.
(*k*) Nombres, chap. V, v. 17.

La plus terrible de toutes était de porter, dans l'eſpace de neuf pas, une barre de fer ardent ſans ſe brûler. Auſſi l'*Hiſtoire du moyen âge*, quelque fabuleuſe qu'elle ſoit, ne rapporte aucun exemple de cette épreuve, ni de celle qui conſiſtait à marcher ſur neuf coutres de charrue enflammées. On peut douter de toutes les autres, ou expliquer les tours de charlatans dont on ſe ſervait pour tromper les juges. Par exemple, il était très-aiſé de faire l'épreuve de l'eau bouillante impunément; on pouvait préſenter un cuvier à moitié plein d'eau fraîche & y verſer juridiquement de la chaude, moyennant quoi l'accuſé plongeait ſa main dans de l'eau tiède juſqu'au coude, & prenait au fond l'anneau béni qu'on y jetait.

On pouvait faire bouillir de l'huile avec de l'eau; l'huile commence à s'élever, à jaillir, à paraître bouillonner quand l'eau commence à frémir; & cette huile n'a encore acquis que très-peu de chaleur. On ſemble alors mettre ſa main dans l'eau bouillante; & on l'humecte d'une huile qui la préſerve.

Un champion peut très-facilement s'être endurci juſqu'à tenir quelques ſecondes un anneau jeté dans le feu, ſans qu'il reſte de grandes marques de brûlure.

Paſſer entre deux feux ſans ſe brûler n'eſt pas un grand tour d'adreſſe quand on paſſe fort vîte, & qu'on s'eſt bien pommadé le viſage & les mains. C'eſt ainſi qu'en uſa ce terrible *Pierre Aldobrandin*, *Petrus Igneus*, (ſuppoſé que ce conte ſoit vrai) quand il paſſa entre deux bûchers à Florence pour démontrer avec l'aide de DIEU, que ſon archevêque était un fripon & un débauché. Charlatans! charlatans! diſparaiſſez de l'hiſtoire.

C'était une plaiſante épreuve que celle d'avaler un morceau de pain d'orge, qui devait étouffer ſon homme s'il était coupable. J'aime bien mieux *Arlequin* que le juge interroge ſur un vol dont le docteur *Balouard* l'accuſe. Le juge était à table, & buvait d'excellent vin quand *Arlequin* comparut ; il prend la bouteille & le verre du juge ; il vide la bouteille, & lui dit : Monſieur, je veux que ce vin là me ſerve de poiſon, ſi j'ai fait ce dont on m'accuſe.

EQUIVOQUE.

FAUTE de définir les termes, & ſurtout faute de netteté dans l'eſprit, preſque toutes les lois qui devraient être claires comme l'arithmétique & la géométrie, ſont obſcures comme des logogryphes. La triſte preuve en eſt que preſque tous les procès ſont fondés ſur le ſens des lois, entendues preſque toujours différemment par les plaideurs, les avocats & les juges.

Tout le droit public de notre Europe eut pour origine des équivoques, à commencer par la loi ſalique. *Fille n'héritera point en terre ſalique.* Mais qu'eſt-ce que terre ſalique ? & fille n'héritera-t-elle point d'un argent comptant, d'un collier à elle légué qui vaudra mieux que la terre ?

Les citoyens de Rome ſaluent *Karl* fils de *Pepin le bref* l'auſtraſien, du nom d'*imperator.* Entendaient-ils par-là, nous vous conférons tous les droits d'*Octave*, de *Tibère*, de *Caligula*, de *Claude* ? nous vous donnons tout le pays qu'ils poſſédaient ? Mais ils ne pouvaient

le donner, puifque loin d'en être les maîtres, ils l'étaient à peine de leur ville. Jamais il n'y eut d'expreffion plus équivoque; & elle l'était tellement qu'elle l'eft encore.

L'évêque de Rome *Léon III*, qui, dit-on, déclara *Charlemagne* empereur, comprenait-il la force des termes qu'il prononçait? Les Allemands prétendent qu'il entendait que *Charles* ferait fon maître; la Daterie a prétendu qu'il voulait dire qu'il ferait maître de *Charlemagne*.

Les chofes les plus refpectables, les plus facrées, les plus divines n'ont-elles pas été obfcurcies par les équivoques des langues?

On demande à deux chrétiens de quelle religion ils font; l'un & l'autre répond : Je fuis catholique. On les croit tous deux de la même communion; cependant l'un eft de la grecque, l'autre de la latine, & tous deux irréconciliables. Si on veut s'éclaircir davantage, il fe trouve que chacun d'eux entend par catholique *univerfel*, & qu'en ce cas univerfel a fignifié *partie*.

L'ame de *St François* eft au ciel, eft en paradis. Un de ces mots fignifie l'*air*, l'autre veut dire *jardin*.

On fe fert du mot *efprit* pour exprimer vent, extrait, penfée, brandevin rectifié, apparition d'un corps mort.

L'équivoque a été tellement un vice néceffaire de toutes les langues formées, par ce qu'on appelle le *hafard* & par l'habitude, que l'auteur même de toute clarté & de toute vérité daigna condefcendre à la manière de parler de fon peuple, c'eft ce qui fait qu'*heloïm* fignifie en quelques endroits des *juges*, d'autres fois des *dieux*, & d'autres fois des *anges*.

Tu es Pierre & sur cette pierre je bâtirai mon assemblée, ferait une équivoque dans une langue & dans un sujet profane ; mais ces paroles reçoivent un sens divin de la bouche qui les prononce & du sujet auquel elles sont appliquées.

Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob; or DIEU *n'est pas le Dieu des morts, mais des vivans.* Dans le sens ordinaire ces paroles pouvaient signifier : Je suis le même Dieu qu'ont adoré *Abraham* & *Jacob*, comme la terre qui a porté *Abraham*, *Isaac* & *Jacob*, porte aussi leurs descendans; le soleil qui luit aujourd'hui est le soleil qui éclairait *Abraham*, *Isaac* & *Jacob*; la loi de leurs enfans est leur loi. Et cela ne signifie pas qu'*Abraham*, *Isaac* & *Jacob* soient encore vivans. Mais quand c'est le Messie qui parle, il n'y a plus d'équivoque ; le sens est aussi clair que divin. Il est évident qu'*Abraham*, *Isaac* & *Jacob* ne sont point au rang des morts, mais qu'ils vivent dans la gloire, puisque cet oracle est prononcé par le Messie; mais il fallait que ce fût lui qui le dît.

Les discours des prophètes juifs pouvaient être équivoques aux yeux des hommes grossiers qui n'en pénétraient pas le sens; mais ils ne le furent pas pour les esprits éclairés des lumières de la foi.

Tous les oracles de l'antiquité étaient équivoques; l'un prédit à *Crésus* qu'un puissant empire succombera ; mais sera-ce le sien? sera-ce celui de *Cyrus* ? L'autre dit à *Pirrhus* que les Romains peuvent le vaincre, & qu'il peut vaincre les Romains. Il est impossible que cet oracle mente.

Lorsque *Septime Sévère*, *Pescennius Niger* & *Clodius Albinus* disputaient l'empire, l'oracle de Delphes

(consulté malgré le jésuite *Baltus* qui prétend que les oracles avaient cessé) répondit : *Le brun est fort bon, le blanc ne vaut rien, l'africain est passable.* On voit qu'il y avait plus d'une manière d'expliquer un tel oracle.

Quand *Aurélien* consulta le Dieu de Palmyre, (& toujours malgré *Baltus*) le Dieu dit que les *colombes craignent le faucon*. Quelque chose qui arrivât, le Dieu se tirait d'affaire. Le faucon était le vainqueur ; les colombes étaient les vaincus.

Quelquefois des souverains ont employé l'équivoque aussi-bien que les Dieux. Je ne sais quel tyran ayant juré à un captif de ne le pas tuer, ordonna qu'on ne lui donnât point à manger, disant qu'il lui avait promis de ne le pas faire mourir, mais non de contribuer à le faire vivre. (*)

ESCLAVES.

SECTION PREMIERE.

POURQUOI appelons-nous *esclaves* ceux que les Romains appelaient *servi*, & les Grecs *douloi*. L'étymologie est ici fort en défaut, & les *Bochart* ne pourront faire venir ce mot de l'hébreu.

Le plus ancien monument que nous ayons de ce nom d'*esclave*, est le testament d'un *Ermangaut* archevêque de Narbonne, qui légue à l'évêque *Frédelon* son esclave *Anaph*, *Anaphum Slavonium*. Cet *Anaph* était bien heureux d'appartenir à deux évêques de suite.

(*) Voyez *abus des mots*.

Il n'eſt pas hors de vraiſemblance que les Slavons étant venus du fond du Nord avec tant de peuples indigens & conquérans piller ce que l'empire romain avait ravi aux nations, & ſurtout la Dalmatie & l'Illyrie, les Italiens aient appelé *ſchiavitu* le malheur de tomber entre leurs mains, & *ſchiavi* ceux qui étaient en captivité dans leurs nouveaux repaires.

Tout ce qu'on peut recueillir du fatras de l'Hiſtoire du moyen âge, c'eſt que du temps des Romains notre univers connu ſe diviſait en hommes libres & en eſclaves. Quand les Slavons, Alains, Huns, Hérules, Lombards, Oſtrogoths, Viſigoths, Vandales, Bourguignons, Francs, Normands, vinrent partager les dépouilles du monde, il n'y a pas d'apparence que la multitude des eſclaves diminuât ; d'anciens maîtres ſe virent réduits à la ſervitude ; le très-petit nombre enchaîna le grand, comme on le voit dans les colonies où l'on emploie les nègres, & comme il ſe pratique en plus d'un genre.

Nous n'avons rien dans les anciens auteurs concernant les eſclaves des Aſſyriens & des Egyptiens.

Le livre où il eſt le plus parlé d'eſclaves, eſt l'Iliade. D'abord la belle *Briſeis* eſt eſclave chez *Achille*. Toutes les Troyennes, & ſurtout les princeſſes, craignent d'être eſclaves des Grecs, & d'aller filer pour leurs femmes.

L'eſclavage eſt auſſi ancien que la guerre, & la guerre auſſi ancienne que la nature humaine.

On était ſi accoutumé à cette dégradation de l'eſpèce, qu'*Epictète*, qui aſſurément valait mieux que ſon maître, n'eſt jamais étonné d'être eſclave.

Aucun légiſlateur de l'antiquité n'a tenté d'abroger

la ſervitude ; au contraire, les peuples les plus enthouſiaſtes de la liberté, les Athéniens, les Lacédémoniens, les Romains, les Carthaginois, furent ceux qui portèrent les lois les plus dures contre les ſerfs. Le droit de vie & de mort ſur eux était un des principes de la ſociété. Il faut avouer que de toutes les guerres, celle de *Spartacus* eſt la plus juſte, & peut-être la ſeule juſte.

Qui croirait que les Juifs, formés, à ce qu'il ſemblait, pour ſervir toutes les nations tour à tour, euſſent pourtant quelques eſclaves auſſi. Il eſt prononcé dans leurs lois (*a*) qu'ils pourront acheter leurs frères pour ſix ans, & les étrangers pour toujours. Il était dit que les enfans d'*Eſaü* devaient être les ſerfs des enfans de *Jacob*. Mais depuis, ſous une autre économie, les Arabes qui ſe diſaient enfans d'*Eſaü*, réduiſirent les enfans de *Jacob* à l'eſclavage.

Les évangiles ne mettent pas dans la bouche de JESUS-CHRIST une ſeule parole qui rappelle le genre-humain à ſa liberté primitive, pour laquelle il ſemble né. Il n'eſt rien dit dans le nouveau teſtament de cet état d'opprobre & de peine auquel la moitié du genre-humain était condamnée ; pas un mot dans les écrits des apôtres & des pères de l'Egliſe pour changer des bêtes de ſomme en citoyens, comme on commença à le faire parmi nous vers le treizième ſiècle. S'il eſt parlé de l'eſclavage, c'eſt de l'eſclavage du péché.

Il eſt difficile de bien comprendre comment dans *St Jean* (*b*) les Juifs peuvent dire à JESUS : *Nous*

(*a*) Exode, chap. XXI. Lévitiq. chap. XXV &c. Geneſe chap. XXVII, XXXII.

(*b*) Chap. VIII.

n'avons jamais servi sous personne, eux qui étaient alors sujets des Romains, eux qui avaient été vendus au marché après la prise de Jérusalem ; eux dont dix tribus emmenées esclaves par *Salmanazar*, avaient disparu de la face de la terre, & dont deux autres tribus furent dans les fers des Babyloniens soixante & dix ans ; eux sept fois réduits en servitude dans leur terre promise de leur propre aveu ; eux qui dans tous leurs écrits parlaient de leur servitude en Egypte, dans cette Egypte qu'ils abhorraient, & où ils coururent en foule pour gagner quelque argent dès que *Alexandre* daigna leur permettre de s'y établir. Le révérend père dom *Calmet* dit qu'il faut entendre ici une *servitude intrinsèque*, ce qui n'est pas moins difficile à comprendre.

L'Italie, les Gaules, l'Espagne, une partie de l'Allemagne étaient habitées par des étrangers devenus maîtres, & par des natifs devenus serfs. Quand l'évêque de Séville *Opas* & le comte *Julien* appelèrent les Maures mahométans contre les rois chrétiens visigoths qui régnaient de-là les Pyrenées ; les mahométans, selon leur coutume, proposèrent aux peuples de se faire circoncire, ou de se battre, ou de payer en tribut de l'argent & des filles. Le roi *Roderic* fut vaincu, il n'y eut d'esclaves que ceux qui furent pris à la guerre.

Les colons gardèrent leurs biens & leur religion en payant. C'est ainsi que les Turcs en usèrent depuis en Grèce. Mais ils imposèrent aux Grecs un tribut de leurs enfans, les mâles pour être circoncis, & pour servir d'icoglans & de janissaires, les filles pour être élevées dans les sérails. Ce tribut fut depuis racheté

à prix d'argent. Les Turcs n'ont plus guère d'efclaves pour le fervice intérieur des maifons que ceux qu'ils achètent des Circaffiens, des Mingréliens & des petits Tartares.

Entre les Africains mufulmans, & les Européens chrétiens, la coutume de piller, de faire efclave tout ce qu'on rencontre fur mer a toujours fubfifté. Ce font des oifeaux de proie qui fondent les uns fur les autres; Algériens, Maroquins, Tunifiens vivent de piraterie. Les religieux de Malthe, fucceffeurs des religieux de Rhodes, jurent de piller & d'enchaîner tout ce qu'ils trouveront de mufulmans. Les galères du pape vont prendre des Algériens, ou font prifes fur les côtes méridionales d'Afrique. Ceux qui fe difent blancs vont acheter des nègres à bon marché, pour les revendre cher en Amérique. Les Penfilvaniens feuls ont renoncé depuis peu folemnellement à ce trafic qui leur a paru mal-honnête.

SECTION II.

J'AI lu depuis peu au mont Krapac où l'on fait que je demeure, un livre fait à Paris, plein d'efprit, de paradoxes, de vues & de courage, tel à quelques égards que ceux de *Montefquieu*, & écrit contre *Montefquieu*. (*) Dans ce livre on préfère hautement l'efclavage à la domefticité, & furtout à l'état libre de manœuvre. On y plaint le fort de ces malheureux hommes libres qui peuvent gagner leur vie où ils veulent par le travail pour lequel l'homme eft né, &

(* *Théorie des lois civiles* par M. *Linguet*.

qui eſt le gardien de l'innocence comme le conſolateur de la vie. Perſonne, dit l'auteur, n'eſt chargé de les nourrir, de les ſecourir, au lieu que les eſclaves étaient nourris & ſoignés par leurs maîtres ainſi que leurs chevaux. Cela eſt vrai ; mais l'eſpèce humaine aime mieux ſe pourvoir que dépendre ; & les chevaux nés dans les forêts les préfèrent aux écuries.

Il remarque avec raiſon que les ouvriers perdent beaucoup de journées, dans leſquelles il leur eſt défendu de gagner leur vie; mais ce n'eſt point parce qu'ils ſont libres, c'eſt parce que nous avons quelques lois ridicules & beaucoup trop de fêtes.

Il dit très-juſtement que ce n'eſt pas la charité chrétienne qui a briſé les chaînes de la ſervitude, puiſque cette charité les a reſſerrées pendant plus de douze ſiècles ; (c) & il pouvait encore ajouter que chez les chrétiens les moines mêmes, tout charitables qu'ils ſont, poſſèdent encore des eſclaves réduits à un état affreux ſous le nom de *mortaillables*, de *main-mortables*, de *ſerfs de glèbe*.

Il affirme, ce qui eſt très-vrai, que les princes chrétiens n'affranchirent les ſerfs que par avarice. C'eſt en effet, pour avoir l'argent amaſſé par ces malheureux, qu'ils leur ſignèrent des patentes de manumiſſion. Ils ne leur donnèrent pas la liberté, ils la vendirent. L'empereur *Henri V* commença ; il affranchit les ſerfs de Spire & de Worms au douzième ſiècle. Les rois de France l'imitèrent. Cela prouve de quel prix eſt la liberté, puiſque ces hommes groſſiers l'achetèrent très-chérement.

Enfin, c'eſt aux hommes ſur l'état deſquels on

(c) Voyez la ſect. III.

difpute, à décider quel eft l'état qu'ils préfèrent. Interrogez le plus vil manœuvre couvert de haillons, nourri de pain noir, dormant fur la paille dans une hutte entr'ouverte ; demandez-lui s'il voudrait être efclave, mieux nourri, mieux vêtu, mieux couché ; non-feulement il répondra en reculant d'horreur, mais il en eft à qui vous n'oferiez en faire la propofition.

Demandez enfuite à un efclave s'il déſirerait d'être affranchi, & vous verrez ce qu'il vous répondra. Par cela feul la queftion eft décidée. (1)

Confidérez encore que le manœuvre peut devenir fermier, & de fermier propriétaire. Il peut même en France parvenir à être confeiller du roi, s'il a gagné du bien. Il peut être en Angleterre franc-tenancier, nommer un député au parlement ; en Suède devenir lui-même un membre des Etats de la nation. Ces perfpectives valent bien celle de mourir abandonné dans le coin d'une étable de fon maître.

SECTION III.

PUFFENDORF dit (*d*) que l'efclavage a été établi *par un libre confentement des parties, & par un contrat de faire afin qu'on nous donne.*

Je ne croirai *Puffendorf* que quand il m'aura montré le premier contrat.

(1) Il eft très-poffible qu'un homme préfère l'efclavage à la mifère ; mais cette alternative n'eft pas une condition néceffaire de la vie humaine. D'ailleurs on eft fouvent à la fois efclave & miferable.

(*d*) Liv. VI, chap. III.

Grotius demande si un homme fait captif à la guerre a le droit de s'enfuir ? (& remarquez qu'il ne parle pas d'un prisonnier sur sa parole d'honneur) Il décide qu'il n'a pas ce droit. Que ne dit-il qu'ayant été blessé il n'a pas le droit de se faire panser ! la nature décide contre *Grotius*.

Voici ce qu'avance l'auteur de l'Esprit des lois, (*e*) après avoir peint l'esclavage des nègres avec le pinceau de *Molière*.

„ M. *Perri* dit que les Moscovites se vendent „ aisément ; j'en sais bien la raison ; c'est que leur „ liberté ne vaut rien. „

Le capitaine *Jean Perri* anglais, qui écrivait en 1714 l'Etat présent de la Russie, ne dit pas un mot de ce que l'Esprit des lois lui fait dire. Il n'y a dans *Perri* que quelques lignes touchant l'esclavage des Russes ; les voici : „ Le czar a ordonné que dans tous „ ses Etats personne à l'avenir ne se dirait son golup „ ou esclave, mais seulement raab qui signifie *sujet*. „ Il est vrai que ce peuple n'en a tiré aucun avantage „ réel ; car il est encore aujourd'hui effectivement „ esclave. „ (*f*)

L'auteur de l'Esprit des lois ajoute que suivant le récit de *Guillaume Dampier*, *tout le monde cherche à se vendre dans le royaume d'Achem*. Ce serait là un étrange commerce. Je n'ai rien vu dans le Voyage de *Dampier* qui approche d'une pareille idée. C'est dommage qu'un homme qui avait tant d'esprit, ait hasardé tant de choses, & cité faux tant de fois. (*g*)

(*e*) Liv. XV, chap. VI.

(*f*) Pag. 228, edition d'Amsterdam, 1717.

(*g*) Voyez à l'article *Lois* les grands changemens faits depuis en Russie. Voyez aussi quelques meprises de *Montesquieu*.

SECTION IV.

Serfs des corps, serfs de glèbe, main-morte &c.

ON dit communément qu'il n'y a plus d'esclaves en France, que c'est le royaume des Francs ; qu'esclave & franc sont contradictoires. Qu'on y est si franc, que plusieurs financiers y sont morts en dernier lieu avec plus de trente millions de francs acquis aux dépens des descendans des anciens Francs, s'il y en a. Heureuse la nation française d'être si franche ! Cependant comment accorder tant de liberté avec tant d'espèces de servitude, comme, par exemple, celle de la main-morte ?

Plus d'une belle dame à Paris, brillante dans une loge de l'opéra, ignore qu'elle descend d'une famille de Bourgogne ou du Bourbonnais, ou de la Franche-Comté, ou de la Marche, ou de l'Auvergne, & que sa famille est encore esclave mortaillable, main-mortable.

De ces esclaves, les uns sont obligés de travailler trois jours de la semaine pour leur seigneur ; les autres deux. S'ils meurent sans enfans leur bien appartient à ce seigneur ; s'ils laissent des enfans le seigneur prend seulement les plus beaux bestiaux, les meilleurs meubles à son choix dans plus d'une coutume. Dans d'autres coutumes, si le fils de l'esclave main-mortable n'est pas dans la maison de l'esclavage paternel depuis un an & un jour à la mort du père, il perd tout son bien & il demeure encore esclave, c'est-à-dire que s'il

gagne

gagne quelque bien par ſon induſtrie, ce pécule à ſa mort appartiendra au ſeigneur.

Voici bien mieux : un bon pariſien va voir ſes parens en Bourgogne ou en Franche-Comté, il demeure un an & un jour dans une maiſon main-mortable & s'en retourne à Paris, tous ſes biens, en quelque endroit qu'ils ſoient ſitués, appartiendront au ſeigneur foncier, en cas que cet homme meure ſans laiſſer de lignée.

On demande à ce propos comment la Comté de Bourgogne eut le ſobriquet de *franche* avec une telle ſervitude? C'eſt, ſans doute, comme les Grecs donnèrent aux furies le nom d'Euménides, *bons cœurs*.

Mais le plus curieux, le plus conſolant de toute cette juriſprudence, c'eſt que les moines ſont ſeigneurs de la moitié des terres main-mortables.

Si par haſard un prince du ſang, ou un miniſtre d'Etat, ou un chancelier, ou quelqu'un de leurs ſecrétaires jetait les yeux ſur cet article, il ſerait bon que dans l'occaſion il ſe reſſouvînt que le roi de France déclare à la nation, dans ſon ordonnance du 18 mai 1731, *que les moines & les bénéficiers poſſèdent plus de la moitié des biens de la Franche-Comté.*

Le marquis d'*Argenſon* dans le Droit public eccléſiaſtique auquel il eut la meilleure part, dit qu'en Artois, de dix-huit charrues, les moines en ont treize.

On appelle les moines eux-mêmes *gens de main-morte*, & ils ont des eſclaves. Renvoyons cette poſſeſſion monacale au chapitre des contradictions.

Quand nous avons fait quelques remontrances modeſtes ſur cette étrange tyrannie de gens qui ont juré à DIEU d'être pauvres & humbles, on nous

a répondu : Il y a ſix cents ans qu'ils jouiſſent de ce droit; comment les en dépouiller? Nous avons repliqué humblement : Il y a trente ou quarante mille ans, plus ou moins, que les fouines ſont en poſſeſſion de manger nos poulets, mais on nous accorde la permiſſion de les détruire quand nous les rencontrons.

N. B. C'eſt un péché mortel dans un chartreux de manger une demi-once de mouton, mais il peut en ſureté de conſcience manger la ſubſtance de toute une famille. J'ai vu les chartreux de mon voiſinage hériter cent mille écus d'un de leurs eſclaves main-mortable, lequel avait fait cette fortune à Francfort par ſon commerce. Il eſt vrai que la famille dépouillée a eu la permiſſion de venir demander l'aumône à la porte du couvent, car il faut tout dire.

Diſons donc que les moines ont encore cinquante ou ſoixante mille eſclaves main-mortables dans le royaume des Francs. On n'a pas penſé juſqu'à préſent, à réformer cette juriſprudence chrétienne qu'on vient d'abolir dans les Etats du roi de Sardaigne ; mais on y penſera. Attendons ſeulement quelques ſiècles, quand les dettes de l'Etat ſeront payées.

ESPACE.

QU'EST-CE que l'eſpace? *Il n'y a point d'eſpace, point de vide*, diſait *Leibnitz*, après avoir admis le vide ; mais quand il l'admettait il n'était pas encore brouillé avec *Newton*. Il ne lui diſputait pas encore le calcul des fluxions, dont *Newton* était l'inventeur. Quand leur diſpute eut éclaté, il n'y eut plus de vide, plus d'eſpace pour *Leibnitz*.

Heureuſement, quelque choſe que diſent les philoſophes ſur ces queſtions inſolubles, que l'on ſoit pour *Epicure*, pour *Gaſſendi*, pour *Newton*, ou pour *Deſcartes* & *Rohaut*, les règles du mouvement ſeront toujours les mêmes. Tous les arts mécaniques ſeront exercés ſoit dans l'eſpace pur, ſoit dans l'eſpace matériel.

Que Rohaut vainement ſèche pour concevoir
Comment tout étant plein, tout a pu ſe mouvoir.

Cela n'empêchera pas que nos vaiſſeaux n'aillent aux Indes, & que tous les mouvemens ne s'exécutent avec régularité, tandis que *Rohaut* ſéchera. L'eſpace pur, dites-vous, ne peut être ni matière ni eſprit. Or il n'y a dans le monde que matière & eſprit, donc il n'y a point d'eſpace.

Eh! meſſieurs, qui nous a dit qu'il n'y a que matière & eſprit, à nous qui connaiſſons ſi imparfaitement l'un & l'autre? Voilà une plaiſante déciſion: *Il ne peut être dans la nature que deux choſes, leſquelles nous ne connaiſſons pas*. Du moins *Montezume* raiſonnait plus juſte dans la tragédie anglaiſe de *Dryden*: *Que venez-vous me dire au nom de l'empereur Charles-Quint? il n'y a que deux empereurs dans le monde, celui du Pérou & moi*. *Montezume* parlait de deux choſes qu'il connaiſſait; mais nous autres nous parlons de deux choſes dont nous n'avons aucune idée nette.

Nous ſommes de plaiſans atômes. Nous feſons DIEU un eſprit à la mode du nôtre. Et parce que nous appelons *eſprit* la faculté que l'Etre ſuprême, univerſel, éternel, tout-puiſſant nous a donnée de combiner quelques idées dans notre petit cerveau, large de ſix

doigts tout au plus, nous nous imaginons que DIEU eſt un eſprit de cette même ſorte. (Toujours DIEU à notre image, bonnes gens !)

Mais s'il y avait des millions d'êtres qui fuſſent tout autre choſe que notre matière, dont nous ne connaiſſons que les apparences, & tout autre choſe que notre eſprit, notre ſouffle idéal, dont nous ne ſavons préciſément rien du tout ! & qui pourra m'aſſurer que ces millions d'êtres n'exiſtent pas ? & qui pourra ſoupçonner que DIEU, démontré exiſtant par ſes effets, n'eſt pas infiniment différent de tous ces êtres là, & que l'eſpace n'eſt pas un de ces êtres ?

Nous ſommes bien loin de dire avec *Lucrèce* :

Ergo præter inane & corpora tertia per ſe
Nulla poteſt rerum in numero natura referri.

Hors le corps & le vide il n'eſt rien dans le monde.

Mais oſerons-nous croire avec lui que l'eſpace infini exiſte ?

A-t-on jamais pu répondre à ſon argument ? *Lancez une flèche des bornes du monde, tombera-t-elle dans le rien, dans le néant ?*

Clarke, qui parlait au nom de *Newton*, prétend que l'*eſpace a des propriétés, qu'il eſt étendu, qu'il eſt meſurable, donc il exiſte.* Mais ſi on lui répond qu'on met quelque choſe là où il n'y avait rien, que répliqueront *Newton* & *Clarke* ?

Newton regarde l'eſpace comme le *ſenſorium* de DIEU. J'ai cru entendre ce grand mot autrefois, car j'étais jeune ; à préſent je ne l'entends pas plus que ſes explications de l'Apocalypſe. L'eſpace *ſenſorium* de DIEU, l'organe intérieur de DIEU ; je m'y perds & lui auſſi.

Il crut, au rapport de *Locke*, (*a*) qu'on pouvait expliquer la création, en supposant que DIEU, par un acte de sa volonté & de son pouvoir, avait rendu l'espace impénétrable. Il est triste qu'un génie tel que *Newton* ait dit des choses si inintelligibles.

ESPRIT.

SECTION PREMIERE.

ON consultait un homme, qui avait quelque connaissance du cœur humain, sur une tragédie qu'on devait représenter : il répondit qu'il y avait tant d'esprit dans cette pièce qu'il doutait de son succès. Quoi ? dira-on, est-ce là un défaut, dans un temps où tout le monde veut avoir de l'esprit, où l'on n'écrit que pour montrer qu'on en a, où le public applaudit même aux pensées les plus fausses, quand elles sont brillantes ? Oui, sans doute on applaudira le premier jour, & on s'ennuiera le second.

Ce qu'on appelle esprit, est tantôt une comparaison nouvelle, tantôt une illusion fine : ici l'abus d'un mot qu'on présente dans un sens, & qu'on laisse entendre dans un autre; là un rapport délicat entre deux idées peu communes : c'est une métaphore singulière; c'est une recherche de ce qu'un objet ne présente pas d'abord, mais de ce qui est en effet dans lui ; c'est l'art, ou de réunir deux choses éloignées, ou de diviser deux choses qui paraissent se joindre, ou de

(*a*) Cette anecdote est rapportée par le traducteur de l'*Essai sur l'entendement humain*, tom. IV, pag. 175.

les opposer l'une à l'autre ; c'est celui de ne dire qu'à moitié sa pensée pour la laisser deviner. Enfin, je vous parlerais de toutes les différentes façons de montrer de l'esprit, si j'en avais davantage ; mais tous ces brillans (& je ne parle pas des faux brillans) ne conviennent point, ou conviennent fort rarement à un ouvrage sérieux & qui doit intéresser. La raison en est, qu'alors c'est l'auteur qui paraît, & que le public ne veut voir que le héros. Or ce héros est toujours, ou dans la passion, ou en danger. Le danger & les passions ne cherchent point l'esprit. *Priam* & *Hécube* ne font point d'épigrammes, quand leurs enfans sont égorgés dans Troye embrasée : *Didon* ne soupire point en madrigaux, en volant au bûcher sur lequel elle va s'immoler : *Démosthènes* n'a point de jolies pensées, quand il anime les Athéniens à la guerre ; s'il en avait, il serait un rhéteur, & il est un homme d'Etat.

L'art de l'admirable *Racine* est bien au-dessus de ce qu'on appelle *esprit ;* mais si *Pyrrhus* s'exprimait toujours dans ce style :

> Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
> Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,
> Hélas ! fus-je jamais si cruel que vous l'êtes ?

si *Oreste* continuait toujours à dire : *Que les Scythes sont moins cruels qu'Hermione ;* ces deux personnages ne toucheraient point du tout : on s'apercevrait que la vraie passion s'occupe rarement de pareilles comparaisons, & qu'il y a peu de proportion entre les feux réels dont Troye fut consumée, & les feux de l'amour

de *Pyrrhus ;* entre les Scythes qui immolent des hommes, & *Hermione* qui n'aima point *Oreste*. *Cinna* dit en parlant de *Pompée :*

> Le ciel choisit sa mort, pour servir dignement
> D'une marque éternelle à ce grand changement ;
> Et devait cet honneur aux manes d'un tel homme,
> D'emporter avec eux la liberté de Rome.

Cette pensée a un très-grand éclat : il y a là beaucoup d'esprit, & même un air de grandeur qui impose. Je suis sûr que ces vers, prononcés avec l'enthousiasme & l'art d'un bon acteur, seront applaudis; mais je suis sûr que la pièce de *Cinna*, écrite toute dans ce goût, n'aurait jamais été jouée long-temps. En effet pourquoi le ciel devait-il faire l'honneur à *Pompée* de rendre les Romains esclaves après sa mort ? Le contraire serait plus vrai : les manes de *Pompée* devraient plutôt obtenir du ciel le maintien éternel de cette liberté pour laquelle on suppose qu'il combattit & qu'il mourut.

Que serait-ce donc qu'un ouvrage rempli de pensées recherchées & problématiques ? Combien sont supérieurs à toutes ces idées brillantes ces vers simples & naturels ?

> Cinna, tu t'en souviens, & veux m'assassiner !
> Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.

Ce n'est pas ce qu'on appelle *esprit ;* c'est le sublime & le simple qui font la vraie beauté.

Que dans Rodogune, *Antiochus* dise de sa maîtresse qui le quitte, après lui avoir indignement proposé de tuer sa mère :

> Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

Antiochus a de l'efprit; c'eft faire une épigramme contre *Rodogune*: c'eft comparer ingénieufement les dernières paroles qu'elle dit en s'en allant, aux flèches que les Parthes lançaient en fuyant, Mais ce n'eft point parce que fa maîtreffe s'en va, que la propofition de tuer fa mère eft révoltante : qu'elle forte, ou qu'elle demeure, *Antiochus* a également le cœur percé. L'épigramme eft donc fauffe; & fi *Rodogune* ne fortait pas, cette mauvaife épigramme ne pouvait plus trouver place.

Je choifis exprès ces exemples dans les meilleurs auteurs, afin qu'ils foient plus frappans. Je ne relève pas dans eux les pointes & les jeux de mots dont on fent le faux aifément : il n'y a perfonne qui ne rie, quand dans la tragédie de la Toifon d'or *Hipfipile* dit à *Médée*, en fefant allufion à fes fortiléges ;

> Je n'ai que des attraits, & vous avez des charmes.

Corneille trouva le théâtre & tous les genres de littérature infectés de ces puérilités, qu'il fe permit rarement. Je ne veux parler ici que de ces traits d'efprit, qui feraient admis ailleurs, & que le genre férieux réprouve. On pourrait appliquer à leurs auteurs ce mot de *Plutarque*, traduit avec cette heureufe naïveté d'*Amiot* : *Tu tiens fans propos beaucoup de bons propos.*

Il me revient dans la mémoire un des traits brillans que j'ai vu citer, comme un modèle, dans beaucoup d'ouvrages de goût, & même dans le Traité des études de feu M. *Rollin*. Ce morceau eft tiré de la belle oraifon funèbre du grand *Turenne*, compofée par *Fléchier*. Il eft vrai que dans cette oraifon, *Fléchier* égala prefque le fublime *Boffuet*, que j'ai appelé & que

j'appelle encore *le seul homme éloquent* parmi tant d'écrivains élégans ; mais il me semble que le trait dont je parle n'eût pas été employé par l'évêque de Meaux. Le voici.

„ Puissances ennemies de la France, vous vivez,
„ & l'esprit de la charité chrétienne m'interdit de faire
„ aucun souhait pour votre mort &c ; mais vous
„ vivez, & je plains dans cette chaire un vertueux
„ capitaine dont les intentions étaient pures &c. „

Une apostrophe dans ce goût eût été convenable à Rome dans la guerre civile, après l'assassinat de *Pompée*, ou dans Londres après le meurtre de *Charles I*, parce qu'en effet il s'agissait des intérêts de *Pompée* & de *Charles I.* Mais est-il décent de souhaiter adroitement en chaire la mort de l'empereur, du roi d'Espagne & des électeurs, & de mettre en balance avec eux le général d'armée d'un roi leur ennemi ; Les intentions d'un capitaine, qui ne peuvent être que de servir son prince, doivent-elles être comparées avec les intérêts politiques des têtes couronnées contre lesquelles il servait ? Que dirait-on d'un allemand qui eût souhaité la mort au roi de France, à propos de la perte du général *Merci* dont les intentions étaient pures ? (*a*) Pourquoi donc ce passage a-t-il toujours été loué par tous les rhéteurs ? C'est que la figure est en elle-même belle & pathétique ; mais ils n'examinaient point le fond & la convenance de la pensée. *Plutarque* eût dit à *Fléchier* : *tu as tenu sans propos un très-beau propos.*

(*a*) *Fléchier* avait tiré mot pour mot la moitié de cette oraison funèbre du maréchal de *Turenne*, de celle que l'évêque de Grenoble *Lingende* avait faite d'un duc de Savoie. Or ce morceau, qui était convenable pour un souverain, ne l'est pas pour un sujet.

Je reviens à mon paradoxe, que tous ces brillans, auxquels on donne le nom d'esprit, ne doivent point trouver place dans les grands ouvrages, faits pour instruire ou pour toucher : je dirai même qu'ils doivent être bannis de l'opéra. La musique exprime les passions, les sentimens, les images : mais où sont les accords qui peuvent rendre une épigramme ? *Quinault* était quelquefois négligé, mais il était toujours naturel.

De tous nos opéra, celui qui est le plus orné, ou plutôt accablé de cet esprit épigrammatique, est le Ballet du triomphe des arts, composé par un homme aimable, (*) qui pensa toujours finement, & qui s'exprima de même ; mais qui, par l'abus de ce talent, contribua un peu à la décadence des lettres, après les beaux jours de *Louis XIV*. Dans ce ballet, où *Pygmalion* anime sa statue, il lui dit :

Vos premiers mouvemens ont été de m'aimer.

Je me souviens d'avoir entendu admirer ce vers dans ma jeunesse par quelques personnes. Qui ne voit que les mouvemens du corps de la statue sont ici confondus avec les mouvemens du cœur, & que dans aucun sens la phrase n'est française ; que c'est en effet une pointe, une plaisanterie ? Comment se pouvait-il faire qu'un homme qui avait tant d'esprit, n'en eût pas assez pour retrancher ces fautes éblouissantes ? Ce même homme qui méprisait *Homère* & qui le traduisit, qui en le traduisant crut le corriger ; & en l'abrégeant crut le faire lire, s'avise de donner de l'esprit à *Homère*. C'est lui qui, en fesant reparaître *Achille* réconcilié avec les Grecs, prêts à le venger, fait crier à tout le camp :

Que ne vaincra-t-il point ? il s'est vaincu lui-même.

(*) *La Motte*.

Il faut être bien amoureux du bel esprit, pour faire dire une pointe à cinquante mille hommes.

Ces jeux de l'imagination, ces finesses, ces tours, ces traits saillans, ces gaietés, ces petites sentences coupées, ces familiarités ingénieuses qu'on prodigue aujourd'hui, ne conviennent qu'aux petits ouvrages de pur agrément. La façade du louvre de *Perrault* est simple & majestueuse. Un cabinet peut recevoir avec grâce de petits ornemens. Ayez autant d'esprit que vous voudrez, ou que vous pourrez, dans un madrigal, dans des vers légers; dans une scène de comédie, qui ne sera ni passionnée, ni naïve, dans un compliment, dans un petit roman, dans une lettre, où vous vous égayerez, pour égayer vos amis.

Loin que j'aie reproché à *Voiture* d'avoir mis de l'esprit dans ses lettres, j'ai trouvé, au contraire, qu'il n'en avait pas assez, quoiqu'il le cherchât toujours. On dit que les maîtres à danser font mal la révérence, parce qu'ils la veulent trop bien faire. J'ai cru que *Voiture* était souvent dans ce cas: ses meilleures lettres sont étudiées; on sent qu'il se fatigue pour trouver ce qui se présente si naturellement au comte *Antoine Hamilton*, à madame de *Sévigné*, & à tant d'autres dames qui écrivent sans efforts ces bagatelles, mieux que *Voiture* ne les écrivait avec peine. *Despréaux*, qui avait osé comparer *Voiture* à *Horace*, dans ses premières satires, changea d'avis quand son goût fut mûri par l'âge. Je sais qu'il importe très-peu aux affaires de ce monde que *Voiture* soit ou ne soit pas un grand génie, qu'il ait fait seulement quelques jolies lettres, ou que toutes ses plaisanteries soient des modèles. Mais pour nous autres, qui cultivons les

arts & qui les aimons, nous portons une vue attentive ſur ce qui eſt aſſez indifférent au reſte du monde. Le bon goût eſt pour nous en littérature ce qu'il eſt pour les femmes en ajuſtemens; & pourvu qu'on ne faſſe pas de ſon opinion une affaire de parti, il me ſemble qu'on peut dire hardiment qu'il y a dans *Voiture* peu de choſes excellentes, & que *Marot* ſerait aiſément réduit à peu de pages.

Ce n'eſt pas qu'on veuille leur ôter leur réputation; c'eſt au contraire qu'on veut ſavoir bien au juſte ce qui leur a valu cette réputation qu'on reſpecte, & quelles ſont les vraies beautés qui ont fait paſſer leurs défauts. Il faut ſavoir ce qu'on doit ſuivre & ce qu'on doit éviter; c'eſt là le véritable fruit d'une étude approfondie des belles-lettres; c'eſt ce que feſait *Horace*, quand il examinait *Lucilius* en critique. *Horace* ſe fit par-là des ennemis; mais il éclaira ſes ennemis mêmes.

Cette envie de briller & de dire d'une manière nouvelle ce que les autres ont dit, eſt la ſource des expreſſions nouvelles, comme des penſées recherchées. Qui ne peut briller par une penſée, veut ſe faire remarquer par un mot. Voilà pourquoi on a voulu en dernier lieu ſubſtituer *amabilités* au mot d'*agrémens*, *négligemment* à *négligence*, *badiner les amours* à *badiner avec les amours*? On a cent autres affectations de cette eſpèce. Si on continuait ainſi, la langue des *Boſſuets*, des *Racine*, des *Paſcal*, des *Corneille*, des *Boileau*, des *Fénélon*, deviendrait bientôt ſurannée. Pourquoi éviter une expreſſion qui eſt d'uſage, pour en introduire une qui dit préciſément la même choſe? Un mot nouveau n'eſt pardonnable que quand il eſt

abſolument néceſſaire, intelligible & ſonore ; on eſt obligé d'en créer en phyſique : une nouvelle découverte, une nouvelle machine, exigent un nouveau mot. Mais fait-on de nouvelles découvertes dans le cœur humain ? Y a-t-il une autre grandeur que celle de *Corneille* & de *Boſſuet* ? Y a-t-il d'autres paſſions que celles qui ont été maniées par *Racine*, effleurées par *Quinault* ? Y a-t-il une autre morale évangélique que celle du père *Bourdaloue* ?

Ceux qui accuſent notre langue de n'être pas aſſez féconde, doivent en effet trouver de la ſtérilité, mais c'eſt dans eux-mêmes : *Rem verba ſequuntur*. Quand on eſt bien pénétré d'une idée, quand un eſprit juſte & plein de chaleur poſſède bien ſa penſée, elle ſort de ſon cerveau, toute ornée des expreſſions convenables, comme *Minerve* ſortit toute armée du cerveau de *Jupiter*. Enfin la concluſion de tout ceci eſt qu'il ne faut rechercher ni les penſées, ni les tours, ni les expreſſions ; & que l'art, dans tous les grands ouvrages, eſt de bien raiſonner, ſans trop faire d'argumens ; de bien peindre, ſans vouloir tout peindre ; d'émouvoir, ſans vouloir toujours exciter les paſſions. Je donne ici de beaux conſeils, ſans doute. Les ai-je pris pour moi-même ? Hélas non !

> *Pauci, quos æquus amavit*
> *Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,*
> *Diis geniti potuere.*

SECTION II.

LE mot *esprit*, quand il signifie *une qualité de l'ame*, est un de ces termes vagues, auxquels tous ceux qui les prononcent attachent presque toujours des sens différens : Il exprime autre chose que jugement ; génie, goût, talent, pénétration ; étendue, grâce, finesse ; & il doit tenir de tous ces mérites : on pourrait le définir, *raison ingénieuse*.

C'est un mot générique qui a toujours besoin d'un autre mot qui le détermine ; & quand on dit, *Voilà un ouvrage plein d'esprit*, *un homme qui a de l'esprit*, on a grande raison de demander duquel. L'esprit sublime de *Corneille* n'est ni l'esprit exact de *Boileau*, ni l'esprit naïf de *la Fontaine ;* & l'esprit de *la Bruyère*, qui est l'art de peindre singulièrement, n'est point celui de *Mallebranche*, qui est de l'imagination avec de la profondeur.

Quand on dit qu'un homme a un *esprit judicieux*, on entend moins qu'il a ce qu'on appelle de l'esprit, qu'une raison épurée. Un esprit ferme, mâle, courageux, grand, petit, faible, léger, doux, emporté &c. signifie *le caractère & la trempe de l'ame*, & n'a point de rapport à ce qu'on entend dans la société par cette expression, *avoir de l'esprit*.

L'esprit dans l'acception ordinaire de ce mot, tient beaucoup du bel esprit, & cependant ne signifie pas précisément la même chose : car jamais ce terme *homme d'esprit* ne peut être pris en mauvaise part, & *bel esprit* est quelquefois prononcé ironiquement.

D'où vient cette différence ? C'est qu'*homme d'esprit*

ne signifie pas *esprit supérieur*, *talent marqué*, & que *bel esprit* le signifie. Ce mot *homme d'esprit* n'annonce point de prétention, & le *bel esprit* est une affiche : c'est un art qui demande de la culture, c'est une espèce de profession, & qui par-là expose à l'envie & au ridicule.

C'est en ce sens que le P. *Bouhours* aurait eu raison de faire entendre, d'après le cardinal *Duperron*, que les Allemands ne prétendaient pas à l'esprit, parce qu'alors leurs savans ne s'occupaient guère que d'ouvrages laborieux & de pénibles recherches, qui ne permettaient pas qu'on y répandît des fleurs, qu'on s'efforçât de briller, & que leb el esprit se mêlât au savant.

Ceux qui méprisent le génie d'*Aristote*, au lieu de s'en tenir à condamner sa physique, qui ne pouvait être bonne étant privée d'expériences, seraient bien étonnés de voir qu'*Aristote* a enseigné parfaitement dans sa rhétorique la manière de dire les choses avec esprit : il dit que cet art consiste à ne se pas servir simplement du mot propre, qui ne dit rien de nouveau ; mais qu'il faut employer une métaphore, une figure dont le sens soit clair & l'expression énergique ; il en apporte plusieurs exemples, & entr'autres ce que dit *Périclès* d'une bataille où la plus florissante jeunesse d'Athènes avait péri, *l'année a été dépouillée de son printemps*.

Aristote a bien raison de dire qu'il faut du nouveau. Le premier qui, pour exprimer que les plaisirs sont mêlés d'amertume, les regarda comme des roses accompagnées d'épines, eut de l'esprit ; ceux qui le répétèrent n'en eurent point.

Ce n'eſt pas toujours par une métaphore qu'on s'exprime ſpirituellement : c'eſt par un tour nouveau ; c'eſt en laiſſant deviner ſans peine une partie de ſa penſée : c'eſt ce qu'on appelle *fineſſe*, *délicateſſe* ; & cette manière eſt d'autant plus agréable qu'elle exerce & qu'elle fait valoir l'eſprit des autres.

Les alluſions, les allégories, les comparaiſons ſont un champ vaſte de penſées ingénieuſes ; les effets de la nature, la fable, l'hiſtoire préſentés à la mémoire, fourniſſent à une imagination heureuſe des traits qu'elle emploie à propos.

Il ne ſera pas inutile de donner des exemples de ces différens genres. Voici un madrigal de M. de *la Sablière*, qui a toujours été eſtimé des gens de goût :

Eglé tremble que dans ce jour,
L'hymen, plus puiſſant que l'amour,
N'enlève ſes tréſors ſans qu'elle oſe s'en plaindre.
Elle a négligé mes avis ;
Si la belle les eût ſuivis,
Elle n'aurait plus rien à craindre.

L'auteur ne pouvait, ce ſemble, ni mieux cacher, ni mieux faire entendre ce qu'il penſait, & ce qu'il craignait d'exprimer.

Le madrigal ſuivant paraît plus brillant & plus agréable : c'eſt une alluſion à la fable :

Vous êtes belle, & votre ſœur eſt belle ;
Entre vous deux, tout choix ſerait bien doux,
L'amour était blond comme vous,
Mais il aimait une brune comme elle.

En voici encore un autre fort ancien. Il eſt de

Bertaud

Bertaud, évêque de *Séez*, & paraît au-dessus des deux autres, parce qu'il réunit l'esprit & le sentiment :

> Quand je revis ce que j'ai tant aimé,
> Peu s'en fallut que mon feu rallumé
> N'en fît le charme en mon ame renaître,
> Et que mon cœur, autrefois son captif,
> Ne ressemblât l'esclave fugitif,
> A qui le sort fit rencontrer son maître.

De pareils traits plaisent à tout le monde, & caractérisent l'*esprit* délicat d'une nation ingénieuse.

Le grand point est de savoir jusqu'où cet esprit doit être admis. Il est clair que dans les grands ouvrages, on doit l'employer avec sobriété, par cela même qu'il est un ornement. Le grand art est dans l'à-propos.

Une pensée fine, ingénieuse, une comparaison juste & fleurie, est un défaut, quand la raison seule ou la passion doivent parler, ou bien quand on doit traiter de grands intérêts : ce n'est pas alors du faux bel esprit, mais c'est de l'esprit déplacé ; & toute beauté hors de sa place cesse d'être beauté.

C'est un défaut dans lequel *Virgile* n'est jamais tombé, & qu'on peut quelquefois reprocher au *Tasse*, tout admirable qu'il est d'ailleurs : ce défaut vient de ce que l'auteur, trop plein de ses idées, veut se montrer lui-même, lorsqu'il ne doit montrer que ses personnages.

La meilleure manière de connaître l'usage qu'on doit faire de l'esprit, est de lire le petit nombre de bons ouvrages de génie qu'on a dans les langues savantes & dans la nôtre.

Le *faux esprit* eſt autre choſe que de l'*eſprit déplacé :* ce n'eſt pas ſeulement une penſée fauſſe, car elle pourrait être fauſſe ſans être ingénieuſe ; c'eſt une penſée fauſſe & recherchée.

Il a été remarqué ailleurs qu'un homme de beaucoup d'eſprit, qui traduiſit, ou plutôt qui abrégea *Homère* en vers français, crut embellir ce poëte, dont la ſimplicité fait le caractère, en lui prêtant des ornemens. Il dit au ſujet de la réconciliation d'*Achille :*

Tout le camp s'écria, dans une joie extrême,
Que ne vaincra-t-il point ? il s'eſt vaincu lui-même.

Premièrement, de ce qu'on a dompté ſa colère, il ne s'enſuit pas du tout qu'on ne ſera point battu : ſecondement, toute une armée peut-elle s'accorder, par une inſpiration ſoudaine, à dire une pointe ?

Si ce défaut choque les juges d'un goût ſévère, combien doivent révolter tous ces traits forcés, toutes ces penſées alambiquées que l'on trouve en foule dans ces écrits, d'ailleurs eſtimables ? Comment ſupporter que dans un livre de mathématique on diſe que, *ſi Saturne venait à manquer, ce ſerait le dernier ſatellite qui prendrait ſa place, parce que les grands ſeigneurs éloignent toujours d'eux leurs ſucceſſeurs ?* Comment ſouffrir qu'on diſe qu'*Hercule* ſavait la phyſique, & qu'on *ne pouvait réſiſter à un philoſophe de cette force ?* L'envie de briller & de ſurprendre par des choſes neuves, conduit à ces excès.

Cette petite vanité a produit les jeux de mots dans toutes les langues, ce qui eſt la pire eſpèce du faux bel eſprit.

Le faux goût eſt différent du faux bel eſprit, parce

que celui-ci eſt toujours une affectation, un effort de faire mal; au lieu que l'autre eſt ſouvent une habitude de faire mal ſans effort, & de ſuivre par inſtinct un mauvais exemple établi.

L'intempérance & l'incohérence des imaginations orientales, eſt un faux goût; mais c'eſt plutôt un manque d'eſprit qu'un abus d'eſprit.

Des étoiles qui tombent des montagnes qui ſe fendent, des fleuves qui reculent, le ſoleil & la lune qui ſe diſſolvent, des comparaiſons fauſſes & giganteſques, la nature toujours outrée, ſont le caractère de ces écrivains, parce que dans ces pays où l'on n'a jamais parlé en public, la vraie éloquence n'a pu être cultivée, & qu'il eſt bien plus aiſé d'être ampoulé que d'être juſte, fin & délicat.

Le faux eſprit eſt préciſément le contraire de ces idées triviales & ampoulées; c'eſt une recherche fatigante de traits déliés, une affectation de dire en énigme ce que d'autres ont déjà dit naturellement, de rapprocher des idées qui paraiſſent incompatibles, de diviſer ce qui doit être réuni, de ſaiſir de faux rapports, de mêler, contre les bienſéances, le badinage avec le ſérieux, & le petit avec le grand.

Ce ſerait ici une peine ſuperflue d'entaſſer des citations dans leſquelles le mot d'*eſprit* ſe trouve. On ſe contentera d'en examiner une de *Boileau*, qui eſt rapportée dans le grand dictionnaire de *Trévoux* : *C'eſt le propre des grands eſprits, quand ils commencent à vieillir & a décliner, de ſe plaire aux contes & aux fables.* Cette réflexion n'eſt pas vraie. Un grand eſprit peut tomber dans cette faibleſſe; mais ce n'eſt pas le propre des

grands eſprits. Rien n'eſt plus capable d'égarer la jeuneſſe, que de citer les fautes des bons écrivains comme des exemples.

Il ne faut pas oublier de dire ici en combien de ſens différens le mot d'*eſprit* s'emploie; ce n'eſt point un défaut de la langue; c'eſt au contraire un avantage d'avoir ainſi des racines qui ſe ramifient en pluſieurs branches.

Eſprit d'un corps, *d'une ſociété*, pour exprimer les uſages, la manière de parler, de ſe conduire, les préjugés d'un corps.

Eſprit de parti, qui eſt à l'eſprit d'un corps ce que ſont les paſſions aux ſentimens ordinaires.

Eſprit d'une loi, pour en diſtinguer l'intention: c'eſt en ce ſens qu'on a dit, *la lettre tue & l'eſprit vivifie.*

Eſprit d'un ouvrage, pour en faire concevoir le caractère & le but.

Eſprit de vengeance, pour ſignifier *déſir* & *intention* de ſe venger.

Eſprit de diſcorde, *eſprit de révolte* &c.

On a cité dans un dictionnaire, *eſprit de politeſſe;* mais c'eſt d'après un auteur nommé *Bellegarde*, qui n'a nulle autorité. On doit choiſir avec un ſoin ſcrupuleux ſes auteurs & ſes exemples. On ne dit point *eſprit de politeſſe*, comme on dit *eſprit de vengeance*, *de diſſention*, *de faction;* parce que la politeſſe n'eſt point une paſſion animée par un motif puiſſant qui la conduiſe, lequel on appelle *eſprit* métaphoriquement.

Eſprit familier ſe dit dans un autre ſens, & ſignifie ces êtres mitoyens, ces génies, ces démons admis dans l'antiquité, comme l'*eſprit de Socrate* &c.

Esprit signifie quelquefois la plus subtile partie de la matière: on dit, *esprits animaux*, *esprits vitaux*, pour signifier ce qu'on n'a jamais vu, & ce qui donne le mouvement & la vie. Ces esprits qu'on croit couler rapidement dans les nerfs, sont probablement un feu subtil. Le docteur *Méad* est le premier qui semble en avoir donné des preuves dans la préface du *Traité sur les poisons*.

Esprit en chimie, est encore un terme qui reçoit plusieurs acceptions différentes, mais qui signifie toujours la partie subtile de la matière.

Il y a loin de l'*esprit* en ce sens, au *bon esprit*, au *bel esprit*. Le même mot, dans toutes les langues, peut donner des idées différentes, parce que tout est métaphore, sans que le vulgaire s'en aperçoive.

SECTION III.

CE mot n'est-il pas une grande preuve de l'imperfection des langages, du chaos où elles sont encore, & du hasard qui a dirigé presque toutes nos conceptions ?

Il plut aux Grecs, ainsi qu'à d'autres nations, d'appeler vent, souffle, *pneuma*, ce qu'ils entendaient vaguement par respiration, vie, ame. Ainsi ame & vent étaient en un sens la même chose dans l'antiquité. Et si nous disions que l'homme est une machine pneumatique, nous ne ferions que traduire les Grecs. Les Latins les imitèrent, & se servirent du mot *spiritus*, esprit, souffle. *Anima*, *spiritus*, furent la même chose.

Le *rouhak* des Phéniciens, & à ce qu'on prétend, des Chaldéens, signifiait de même *souffle* & *vent*.

Quand on traduisit la Bible en latin, on employa toujours indifféremment le mot souffle, esprit, vent, ame. *Spiritus* DEI *ferebatur super aquas*, le vent de DIEU, l'esprit de DIEU était porté sur les eaux.

Spiritus vitæ, le souffle de la vie, l'ame de la vie.

Inspiravit in faciem ejus spiraculum, ou *spiritum vitæ*, & il souffla sur sa face un souffle de vie. Et, selon l'hébreu, il souffla dans ses narines un souffle, un esprit de vie.

Hæc cum dixisset, insuflavit, & dixit eis: Accipite spiritum sanctum. Ayant dit cela, il souffla sur eux, & leur dit: Recevez le souffle saint, l'esprit saint.

Spiritus ubi vult spirat, & vocem ejus audis, sed nescis unde veniat, l'esprit, le vent souffle où il veut, & vous entendez sa voix (son bruit); mais vous ne savez d'où il vient.

Il y a loin de là à nos brochures du quai des augustins & du pont-neuf, intitulées Esprit de *Marivaux*, Esprit de *Desfontaines* &c.

Ce que nous entendons communément en français par esprit, bel esprit, trait d'esprit &c. signifie des pensées ingénieuses. Aucune autre nation n'a fait un tel usage du mot *spiritus*. Les Latins disaient *ingenium*, les Grecs *euphuia*, ou bien ils employaient des adjectifs. Les Espagnols disent, *agudo*, *agudezza*.

Les Italiens emploient communément le terme *ingegno*.

Les Anglais se servent du mot *wit*, *witty*, dont l'étymologie est belle, car ce mot autrefois signifiait *sage*.

Les Allemands disent *verständig ;* & quand ils veulent exprimer des pensées ingénieuses, vives,

agréables, ils disent riche en sensations, *sinn reich*. C'est de là que les Anglais, qui ont retenu beaucoup d'expressions de l'ancienne langue germanique & française, disent *sensible man*.

Ainsi presque tous les mots qui expriment des idées de l'entendement, sont des métaphores.

L'*ingegno*, l'*ingenium*, est tiré de ce qui engendre; l'*agudessa* de ce qui est pointu, le *sinn reich* des sensations, l'esprit du vent, & le *wit* de la sagesse.

En toute langue ce qui répond à esprit en général est de plusieurs sortes; & quand vous dites: Cet homme a de l'esprit, on est en droit de vous demander duquel?

Girard, dans son livre utile des définitions, intitulé: Synonymes français, conclut ainsi:

Il faut dans le commerce des dames de l'esprit ou du jargon qui en ait l'apparence. (Ce n'est pas leur faire honneur, elles méritent mieux) *L'entendement est de mise avec les politiques & les courtisans.*

Il me semble que l'entendement est nécessaire partout, & qu'il est bien extraordinaire de voir un entendement *de mise*.

Le génie est propre avec les gens à projets & à dépense.

Ou je me trompe, ou le génie de *Corneille* était fait pour tous les spectateurs; le génie de *Bossuet* pour tous les auditeurs, encore plus que propre avec les gens à dépense.

Le mot qui répond à *spiritus*, esprit, vent, souffle, donnant nécessairement à toutes les nations l'idée de l'air, elles supposèrent toutes que notre faculté de penser, d'agir, ce qui nous anime, est de l'air; & de-là notre ame fut de l'air subtil.

De-là les mânes, les esprits, les revenans, les ombres furent composés d'air. (*)

De-là nous disions, il n'y a pas long-temps : *Un esprit lui est apparu, il a un esprit familier ; il revient des esprits dans ce château ;* & la populace le dit encore.

Il n'y a guère que les traductions des livres hébreux en mauvais latin, qui aient employé le mot de *spiritus* en ce sens.

Manes; umbræ, simulacra, sont les expressions de *Cicéron* & de *Virgile.* Les Allemands disent *geist*, les Anglais *ghost*, les Espagnols, *duende*, *trasgo ;* les Italiens semblent n'avoir point de terme qui signifie *revenant.* Les Français seuls se sont servis du mot *esprit.* Le mot propre pour toutes les nations doit être *fantôme*, *imagination*, *rêverie*, *sottise*, *friponnerie.*

SECTION IV.

Bel esprit, esprit.

QUAND une nation commence à sortir de la barbarie, elle cherche à montrer ce que nous appelons *de l'esprit.*

Ainsi aux premières tentatives qu'on fit sous *François I*, vous voyez dans *Marot* des pointes, des jeux de mots, qui feraient aujourd'hui intolérables.

> Romorentin sa perte rememore,
> Cognac s'en cogne en sa poitrine blême,
> Anjou fait joug, Angoulême est de même.

Ces belles idées ne se présentent pas d'abord pour

(*) Voyez *Ame.*

marquer la douleur des peuples. Il en a coûté à l'imagination pour parvenir à cet excès de ridicule.

On pourrait apporter plusieurs exemples d'un goût si dépravé ; mais tenons-nous-en à celui-ci qui est le plus fort de tous.

Dans la seconde époque de l'esprit humain en France, au temps de *Balzac*, de *Mairet*, de *Rotrou*, de *Corneille*, on applaudissait à toute pensée qui surprenait par des images nouvelles qu'on appelait *esprit*. On reçut très-bien ces vers de la tragédie de Pyrame.

> Ah ! voici le poignard qui du sang de son maître
> S'est souillé lâchement ; il en rougit, le traître.

On trouvait un grand art à donner du sentiment à ce poignard, à le faire rougir de honte d'être teint du sang de *Pyrame* autant que du sang dont il était coloré.

Personne ne se récria contre *Corneille* quand dans sa tragédie d'Andromède, *Phinée* dit au soleil :

> Tu luis, Soleil, & ta lumière
> Semble se plaire à m'affliger.
> Ah ! mon amour te va bien obliger
> A quitter soudain ta carrière.
> Viens, Soleil, viens voir la beauté
> Dont le divin éclat me dompte,
> Et tu fuiras de honte
> D'avoir moins de clarté.

Le soleil qui fuit parce qu'il est moins clair que le visage d'*Andromède*, vaut bien le poignard qui rougit.

Si de tels efforts d'ineptie trouvaient grâce devant un public dont le goût s'eſt formé ſi difficilement, il ne ſaut pas être ſurpris que des traits d'eſprit qui avaient quelque lueur de beauté aient long-temps ſéduit.

Non-ſeulement on admirait cette traduction de l'eſpagnol ;

> Ce ſang qui tout verſé fume encor de courroux
> De ſe voir répandu pour d'autres que pour vous.

Non-ſeulement on trouvait une fineſſe très-ſpirituelle dans ce vers d'*Hipſipile* à *Médée* dans la Toiſon d'or :

> Je n'ai que des attraits & vous avez des charmes.

Mais on ne s'apercevait pas ; & peu de connaiſſeurs s'aperçoivent encore, que dans le rôle impoſant de *Cornélie* l'auteur met preſque toujours de l'eſprit où il fallait ſeulement de la douleur. Cette femme dont on vient d'aſſaſſiner le mari, commence ſon diſcours étudié à *Céſar*, par un *car* :

> Céſar, car le deſtin que dans tes fers je brave,
> M'a fait ta priſonnière & non pas ton eſclave ;
> Et tu ne prétends pas qu'il m'abaiſſe le cœur
> Juſqu'à te rendre hommage & te nommer ſeigneur.

Elle s'interrompt ainſi dès le premier mot, pour dire une choſe recherchée & fauſſe. Jamais une citoyenne romaine ne fut eſclave d'un citoyen romain ; jamais un romain ne fut appelé *ſeigneur* ; & ce mot *ſeigneur* n'eſt parmi nous qu'un terme d'honneur & de rempliſſage uſité au théâtre.

Fille de Scipion, & pour dire encor plus,
Romaine, mon courage eſt encore au-deſſus.

Outre le défaut ſi commun à tous les héros de *Corneille*, de s'annoncer ainſi eux-mêmes, de dire : Je ſuis grand, j'ai du courage, admirez-moi, il y a ici une affectation bien condamnable de parler de ſa naiſſance quand la tête de *Pompée* vient d'être préſentée à *Céſar*. Ce n'eſt point ainſi qu'une affliction véritable s'exprime. La douleur ne cherche point à dire *encor plus*. Et ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'en voulant dire encore plus, elle dit beaucoup moins. Etre romaine eſt ſans doute moins que d'être fille de *Scipion* & femme de *Pompée*. L'infame *Septime* aſſaſſin de *Pompée*, était romain comme elle. Mille romains étaient des hommes très-médiocres ; mais être femme & fille des plus grands des romains, c'était là une vraie ſupériorité. Il y a donc dans ce diſcours de l'eſprit faux & déplacé, ainſi qu'une grandeur fauſſe & déplacée.

Enſuite elle dit, d'après *Lucain*, qu'elle doit rougir d'être en vie.

Je dois rougir *pourtant*, après un tel malheur,
De n'avoir pu mourir d'un excès de douleur.

Lucain après le beau ſiècle d'*Auguſte*, cherchait de l'eſprit, parce que la décadence commençait ; & dans le ſiècle de *Louis XIV* on commença par vouloir étaler de l'eſprit, parce que le bon goût n'était pas encore entièrement formé comme il le fut depuis.

Céſar, de ta victoire écoute moins le bruit,
Elle n'eſt que l'effet du malheur qui me ſuit.

Quel mauvais artifice, quelle idée fauſſe autant

qu'imprudente ! *César* ne doit point, selon elle, écouter *le bruit* de sa victoire. Il n'a vaincu à Pharsale que parce que *Pompée* a épousé *Cornélie !* Que de peine pour dire ce qui n'est ni vrai, ni vraisemblable, ni convenable, ni touchant !

Deux fois du monde entier j'ai causé la disgrace.

C'est le *bis nocui mundo* de *Lucain*. Ce vers présente une très-grande idée. Elle doit surprendre, il n'y manque que la vérité. Mais il faut bien remarquer que si ce vers avait seulement une faible lueur de vraisemblance, & s'il était échappé aux emportemens de la douleur il serait admirable ; il aurait alors toute la vérité, toute la beauté de la convenance théâtrale.

Heureuse en mes malheurs si ce triste hymenée
Pour le bonheur du monde à Rome m'eût donnée,
Et si j'eusse avec moi porté dans ta maison
D'un astre envenimé l'invincible poison ;
Car enfin n'attends pas que j'abaisse ma haine ;
Je te l'ai déjà dit, César, je suis romaine ;
Et quoique ta captive, un cœur tel que le mien,
De peur de s'oublier ne te demande rien.

C'est encore de *Lucain ;* elle souhaite dans la Pharsale d'avoir épousé *César*, & de n'avoir eu à se louer d'aucun de ses maris.

Atque utinam in thalamis invisi Cæsaris essem
Infelix conjux & nulli læta marito.

Ce sentiment n'est point dans la nature ; il est à la fois gigantesque & puérile ; mais du moins ce n'est pas à *César* que *Cornélie* parle ainsi dans *Lucain*.

Corneille au contraire fait parler *Cornélie* à *César* même ; il lui fait dire qu'elle souhaite d'être sa femme, pour porter dans sa maison le *poison invincible d'un astre envenimé ;* car, ajoute-t-elle, ma haine ne peut s'abaisser, & je t'ai déjà dit que je suis romaine, & je ne te demande rien. Voilà un singulier raisonnement ; je voudrais t'avoir épousé pour te faire mourir, car je ne te demande rien.

Ajoutons encore que cette veuve accable *César* d'injures dans le moment où *César* vient de pleurer la mort de *Pompée*, & qu'il a promis de la venger.

Il est certain que si l'auteur n'avait pas voulu donner de l'esprit à *Cornélie*, il ne serait pas tombé dans ces défauts qui se font sentir aujourd'hui après avoir été applaudis si long-temps. Les actrices ne peuvent plus guère les pallier par une fierté étudiée & des éclats de voix séducteurs.

Pour mieux connaître combien l'esprit seul est au-dessous des sentimens naturels, comparez *Cornélie* avec elle-même, quand elle dit des choses toutes contraires dans la même tirade ;

Encore ai-je sujet de rendre grâce aux dieux
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux,
Que César y commande & non pas Ptolomée.
Hélas ! & sous quel astre, ô ciel ! m'as-tu formée !
Si je leur dois des vœux de ce qu'ils ont permis
Que je rencontre ici mes plus grands ennemis,
Et tombe entre leurs mains plutôt qu'aux mains d'un prince,
Qui doit à mon époux son trône & sa province.

Passons sur la petite faute de style, & considérons combien ce discours est décent & douloureux ; il va

au cœur, tout le reſte éblouit l'eſprit un moment & enſuite le révolte.

Ces vers naturels charment tous les ſpectateurs ;

> O vous ! à ma douleur, objet terrible & tendre,
> Eternel entretien de haine & de pitié,
> Reſtes du grand Pompée, écoutez ſa moitié &c.

C'eſt par ces comparaiſons qu'on ſe forme le goût, & qu'on s'accoutume à ne rien aimer que le vrai mis à ſa place. (*)

Cléopâtre dans la même tragédie s'exprime ainſi à ſa confidente *Charmion :*

> Apprends qu'une princeſſe aimant ſa renommée,
> Quand elle dit qu'elle aime eſt ſure d'être aimée ;
> Et que les plus beaux feux dont ſon cœur ſoit épris
> N'oſeraient l'expoſer aux hontes d'un mépris.

Charmion pouvait lui répondre : Madame, je n'entends pas ce que c'eſt que les beaux feux d'une princeſſe qui n'oſeraient l'expoſer à des hontes. Et à l'égard des princeſſes qui ne diſent qu'elles aiment que quand elles ſont ſures d'être aimées, je fais toujours le rôle de confidente à la comédie, & vingt princeſſes m'ont avoué leurs beaux feux ſans être ſures de rien, & principalement l'infante du *Cid*.

Allons plus loin. *Céſar*, *Céſar* lui-même, ne parle à *Cléopâtre* que pour montrer de l'eſprit alambiqué :

> Mais, ô Dieux ! ce moment que je vous ai quittée
> D'un trouble bien plus grand a mon ame agitée,
> Et ces ſoins importans qui m'arrachaient à vous
> Contre ma grandeur même allumaient mon courroux ;

(*) Voyez *Goût*.

Je lui voulais du mal de m'être si contraire.
Mais je lui pardonnais au simple souvenir
Du bonheur qu'à ma flamme elle fait obtenir,
C'est elle dont je tiens cette haute espérance
Qui flatte mes désirs d'une illustre apparence.
C'était pour acquérir un droit si précieux
Que combattait par-tout mon bras ambitieux.
Et dans Pharsale même il a tiré l'épée
Plus pour le conserver que pour vaincre Pompée.

Voilà donc *César* qui veut du mal à sa grandeur de l'avoir éloigné un moment de *Cléopâtre*, mais qui pardonne à sa grandeur en se souvenant que cette grandeur lui a fait obtenir le bonheur de sa flamme. Il tient la haute espérance d'une illustre apparence ; & ce n'est que pour acquérir le droit précieux de cette illustre apparence que son bras ambitieux a donné la bataille de Pharsale.

On dit que cette sorte d'esprit, qui n'est, il faut le dire, que du galimatias, était alors l'esprit du temps. C'est cet abus intolérable que *Molière* proscrivit dans ses Précieuses ridicules.

Ce sont ces défauts trop fréquens dans *Corneille* que *la Bruyère* désigna en disant : (*a*) *J'ai cru dans ma première jeunesse que ces endroits étaient clairs, intelligibles pour les acteurs, pour le parterre & l'amphithéâtre, que leurs auteurs s'entendaient eux-mêmes, & que j'avais tort de n'y rien comprendre. Je suis détrompé.* Nous avons relevé ailleurs l'affectation singulière où est tombé *la Motte* dans son abrégé de l'Iliade,

(*a*) *Caractères de la Bruyère*, chap. *des ouvrages de l'esprit.*

en fesant parler avec esprit toute l'armée des Grecs à la fois :

> Tout le camp s'écria dans une joie extrême :
> Que ne vaincra-t-il point? il s'est vaincu lui-même.

C'est là un trait d'esprit, une espèce de pointe & de jeu de mots. Car s'ensuit-il de ce qu'un homme a dompté sa colère qu'il sera vainqueur dans le combat? Et comment cent mille hommes peuvent-ils dans un même instant s'accorder à dire un rébus, ou si l'on veut, un bon mot?

SECTION V.

EN Angleterre, pour exprimer qu'un homme a beaucoup d'esprit, on dit qu'il a de grandes parties, *great parts*. D'où cette manière de parler qui étonne aujourd'hui les Français, peut-elle venir? d'eux-mêmes. Autrefois nous nous servions de ce mot *parties* très-communément dans ce sens-là. *Clélie Cassandre*, nos autres anciens romans ne parlent que des parties de leurs héros & de leurs héroïnes, & ces parties sont leur esprit. On ne pouvait mieux s'exprimer. En effet, qui peut avoir tout? Chacun de nous n'a que sa petite portion d'intelligence, de mémoire, de sagacité, de profondeur d'idées, d'étendue, de vivacité, de finesse. Le mot de *parties* est le plus convenable pour des êtres aussi faibles que l'homme. Les Français ont laissé échapper de leurs dictionnaires une expression dont les Anglais se sont saisis. Les Anglais se sont enrichis plus d'une fois à nos dépens.

Plusieurs écrivains philosophes se sont étonnés de

ce

ce que tout le monde prétendant à l'esprit, personne n'ose se vanter d'en avoir.

L'envie, a-t-on dit, *permet à chacun d'être le panégyriste de sa probité & non de son esprit.* L'envie permet qu'on fasse l'apologie de sa probité, non de son esprit, pourquoi ? c'est qu'il est très-nécessaire de passer pour homme de bien, & point du tout d'avoir la réputation d'homme d'esprit.

On a ému la question, si tous les hommes sont nés avec le même esprit, les mêmes dispositions pour les sciences, & que tout dépend de leur éducation & des circonstances où ils se trouvent. Un philosophe, qui avait droit de se croire né avec quelque supériorité, prétendit que les esprits sont égaux ; cependant on a toujours vu le contraire. De quatre cents enfans élevés ensemble sous les mêmes maîtres, dans la même discipline, à peine y en a-t-il cinq ou six qui fassent des progrès bien marqués. Le grand nombre est toujours des médiocres, & parmi ces médiocres il y a des nuances ; en un mot les esprits diffèrent plus que les visages.

SECTION VI.

Esprit faux.

NOUS avons des aveuglès, des borgnes, des bigles, des louches, des vues longues, des vues courtes, ou distinctes, ou confuses, ou faibles, ou infatigables. Tout cela est une image assez fidelle de notre entendement. Mais on ne connaît guère de vue fausse.

Il n'y a guère d'hommes qui prenne toujours un coq pour un cheval, ni un pot de chambre pour une maifon. Pourquoi rencontre-t-on fouvent des efprits affez juftes d'ailleurs, qui font abfolument faux fur des chofes importantes? Pourquoi ce même Siamois qui ne fe laiffera jamais tromper quand il fera queftion de lui compter trois roupies, croit-il fermement aux métamorphofes de *Sammonocodom*? Par quelle étrange bizarrerie des hommes fenfés reffemblent-ils à dom *Quichotte*, qui croyait voir des géans où les autres hommes ne voyaient que des moulins à vent? Encore dom *Quichotte* était plus excufable que le Siamois qui croit que *Sammonocodom* eft venu plufieurs fois fur la terre, & que le Turc qui eft perfuadé que *Mahomet* a mis la moitié de la lune dans fa manche. Car dom *Quichotte*, frappé de l'idée qu'il doit combattre des géans, peut fe figurer qu'un géant doit avoir le corps auffi gros qu'un moulin, & les bras auffi longs que les aîles du moulin : mais de quelle fuppofition peut partir un homme fenfé pour fe perfuader que la moitié de la lune eft entrée dans une manche, & qu'un *Sammonocodom* eft defcendu du ciel pour venir jouer au cerf-volant à Siam, couper une forêt, & faire des tours de paffe-paffe?

Les plus grands génies peuvent avoir l'efprit faux fur un principe qu'ils ont reçu fans examen. *Newton* avait l'efprit très-faux quand il commentait l'Apocalypfe.

Tout ce que certains tyrans des ames défirent, c'eft que les hommes qu'ils enfeignent aient l'efprit faux. Un faquir élève un enfant qui promet beaucoup; il emploie cinq ou fix années à lui enfoncer dans la tête que le dieu *Fo* apparut aux hommes en éléphant

blanc, & il persuade l'enfant qu'il sera fouetté après sa mort pendant cinq cents mille années, s'il ne croit pas ces métamorphoses. Il ajoute qu'à la fin du monde l'ennemi du dieu *Fo* viendra combattre contre cette divinité.

L'enfant étudie & devient un prodige; il argumente sur les leçons de son maître; il trouve que *Fo* n'a pu se changer qu'en éléphant blanc, parce que c'est le plus beau des animaux. Les rois de Siam & du Pégu, dit-il, se sont faits la guerre pour un éléphant blanc; certainement si *Fo* n'avait pas été caché dans cet éléphant, ces rois n'auraient pas été si insensés que de combattre pour la possession d'un simple animal.

L'ennemi de *Fo* viendra le défier à la fin du monde; certainement cet ennemi sera un rhinocéros, car le rhinocéros combat l'éléphant. C'est ainsi que raisonne dans un âge mûr l'élève savant du faquir, & il devient une des lumières des Indes; plus il a l'esprit subtil, plus il l'a faux, & il forme ensuite des esprits faux comme lui.

On montre à tous ces énergumènes un peu de géométrie, & ils l'apprennent assez facilement; mais, chose étrange! leur esprit n'est pas redressé pour cela; ils aperçoivent les vérités de la géométrie, mais elle ne leur apprend point à peser les probabilités; ils ont pris leur pli, ils raisonneront de travers toute leur vie, & j'en suis fâché pour eux.

Il y a malheureusement bien des manières d'avoir l'esprit faux. 1°. De ne pas examiner si le principe est vrai lors même qu'on en déduit des conséquences justes, & cette manière est commune. (*)

(*) Voyez *Conséquence*.

2°. De tirer des conſéquences fauſſes d'un principe reconnu pour vrai. Par exemple, un domeſtique eſt interrogé ſi ſon maître eſt dans ſa chambre, par des gens qu'il ſoupçonne d'en vouloir à ſa vie : s'il était aſſez ſot pour leur dire la vérité ſous prétexte qu'il ne faut pas mentir, il eſt clair qu'il aurait tiré une conſéquence abſurde d'un principe très-vrai.

Un juge qui condamnerait un homme qui a tué ſon aſſaſſin, parce que l'homicide eſt défendu, ſerait auſſi inique que mauvais raiſonneur.

De pareils cas ſe ſubdiviſent en mille nuances différentes. Le bon eſprit, l'eſprit juſte eſt celui qui les démêle; de-là vient qu'on a vu tant de jugemens iniques; non que le cœur des juges fût méchant, mais parce qu'ils n'étaient pas aſſez éclairés.

ESSENIENS.

PLUS une nation eſt ſuperſtitieuſe & barbare, obſtinée à la guerre malgré ſes défaites, partagée en factions flottantes entre la royauté & le ſacerdoce, enivrée de fanatiſme, plus il ſe trouve chez un tel peuple un nombre de citoyens qui s'uniſſent pour vivre en paix.

Il arrive qu'en temps de peſte un petit canton s'interdit la communication avec les grandes villes. Il ſe préſerve de la contagion qui règne; mais il reſte en proie aux autres maladies.

Tels on a vu les gymnoſophiſtes aux Indes, telles furent quelques ſectes de philoſophes chez les Grecs; tels les pythagoriciens en Italie & en Grèce, & les thérapeutes en Egypte, tels ſont aujourd'hui les primitifs nommés *quakers*, & les *dunkards* en Penſilvanie,

& tels furent à peu près les premiers chrétiens qui vécurent ensemble loin des villes.

Aucune de ces sociétés ne connut cette effrayante coutume de se lier par serment au genre de vie qu'elles embrassaient; de se donner des chaînes perpétuelles, de se dépouiller religieusement de la nature humaine dont le premier caractère est la liberté; de faire enfin ce que nous appelons des *vœux*. Ce fut *St Basile* qui le premier imagina ces vœux, ce serment de l'esclavage. Il introduisit un nouveau fléau sur la terre, & il tourna en poison ce qui avait été inventé comme remède.

Il y avait en Syrie des sociétés toutes semblables à celles des esséniens. C'est le juif *Philon* qui nous le dit dans le *Traité de la liberté des gens de bien.* La Syrie fut toujours superstitieuse & factieuse, toujours opprimée par des tyrans. Les successeurs d'*Alexandre* en firent un théâtre d'horreurs. Il n'est pas étonnant que parmi tant d'infortunés, quelques-uns plus humains & plus sages que les autres, se soient éloignés du commerce des grandes villes, pour vivre en commun dans une honnête pauvreté, loin des yeux de la tyrannie.

On se réfugia dans de semblables asiles en Egypte pendant les guerres civiles des derniers *Ptolomées ;* & lorsque les armées romaines subjuguèrent l'Egypte, les thérapeutes s'établirent dans un désert auprès du lac Mœris.

Il paraît très-probable qu'il y eut des thérapeutes grecs, égyptiens & juifs. *Philon*, (*b*) après avoir loué *Anaxagore*, *Démocrite* & les autres philosophes qui embrassèrent ce genre de vie, s'exprime ainsi :

(*b*) *Philon*, de la vie contemplative.

„ On trouve de pareilles sociétés en plusieurs pays;
„ la Grèce & d'autres contrées jouissent de cette conso-
„ lation : elle est très-commune en Egypte dans
„ chaque nôme, & surtout dans celui d'Alexandrie.
„ Les plus gens de bien, les plus austères se sont retirés
„ au-dessus du lac Mœris dans un lieu désert, mais
„ commode, qui forme une pente douce. L'air y est
„ très-sain, les bourgades assez nombreuses dans le
„ voisinage du désert &c. „

Voilà donc par-tout des sociétés qui ont tâché d'échapper aux troubles, aux factions, à l'insolence, à la rapacité des oppresseurs. Toutes, sans exception, eurent la guerre en horreur; ils la regardèrent précisément du même œil que nous voyons le vol & l'assassinat sur les grands chemins.

Tels furent à peu près les gens de lettres qui s'assemblèrent en France, & qui fondèrent l'académie. Ils échappaient aux factions & aux cruautés qui désolaient le règne de *Louis XIII*. Tels furent ceux qui fondèrent la société royale de Londres, pendant que les fous barbares nommés *puritains* & *épiscopaux*, s'égorgeaient pour quelques passages de trois ou quatre vieux livres inintelligibles.

Quelques savans ont cru que JESUS-CHRIST qui daigna paraître quelque temps dans le petit pays de Capharnaüm, dans Nazareth & dans quelques autres bourgades de la Palestine, était un de ces esséniens qui fuyaient le tumulte des affaires, & qui cultivaient en paix la vertu. Mais ni dans les quatre évangiles reçus, ni dans les apocryphes, ni dans les Actes des apôtres, ni dans leurs lettres, on ne lit le nom d'*essénien*.

Quoique le nom ne s'y trouve pas, la ressemblance

s'y trouve en plusieurs points, confraternité, biens en commun, vie austère, travail des mains, détachement des richesses & des honneurs, & surtout horreur pour la guerre. Cet éloignement est si grand, que JESUS-CHRIST commande de tendre l'autre joue quand on vous donne un soufflet, & de donner votre tunique quand on vous vole votre manteau. C'est sur ce principe que les chrétiens se conduisirent pendant près de deux siècles, sans autels, sans temples, sans magistratures, tous exerçant des métiers, tous menant une vie cachée & paisible.

Leurs premiers écrits attestent qu'il ne leur était pas permis de porter les armes. Ils ressemblaient en cela parfaitement à nos pensilvains, à nos anabaptistes, à nos memnonistes d'aujourd'hui, qui se piquent de suivre l'évangile à la lettre. Car quoiqu'il y ait dans l'évangile plusieurs passages qui étant mal entendus, peuvent inspirer la violence, comme les marchands chassés à coups de fouet hors des parvis du temple, le *contrains-les d'entrer*, les cachots dans lesquels on précipite ceux qui n'ont pas fait profiter l'argent du maître à cinq pour un, ceux qui viennent au festin sans avoir la robe nuptiale; quoique, dis-je, toutes ces maximes y semblent contraires à l'esprit pacifique, cependant, il y en a tant d'autres qui ordonnent de souffrir au lieu de combattre, qu'il n'est pas étonnant que les chrétiens aient eu la guerre en exécration pendant environ deux cents ans.

Voilà sur quoi se fonde la nombreuse & respectable société des pensilvains, ainsi que les petites sectes qui l'imitent. Quand je les appelle *respectables*, ce n'est point par leur aversion pour la splendeur de l'Eglise

catholique. Je plains ſans doute, comme je le dois, leurs erreurs. C'eſt leur vertu, c'eſt leur modeſtie, c'eſt leur eſprit de paix que je reſpecte.

Le grand philoſophe *Bayle* n'a-t-il donc pas eu raiſon de dire qu'un chrétien des premiers temps ſerait un très-mauvais ſoldat, ou qu'un ſoldat ſerait un très-mauvais chrétien?

Ce dilemme paraît ſans replique; & c'eſt, ce me ſemble, la différence entre l'ancien chriſtianiſme & l'ancien judaïſme.

La loi des premiers Juifs dit expreſſément: Dès que vous ſerez entrés dans le pays dont vous devez vous emparer, mettez tout à feu & à ſang, égorgez ſans pitié vieillards, femmes, enfans à la mamelle, tuez juſqu'aux animaux, ſaccagez tout, brûlez tout, c'eſt votre DIEU qui vous l'ordonne. Ce catéchiſme n'eſt pas annoncé une fois, mais vingt; & il eſt toujours ſuivi.

Mahomet perſécuté par les Mecquois ſe défend en brave homme. Il contraint ſes perſécuteurs vaincus à ſe mettre à ſes pieds, à devenir ſes proſélytes; il établit ſa religion par la parole & par l'épée.

JESUS, placé entre les temps de *Moïſe* & de *Mahomet* dans un coin de la Galilée, prêche le pardon des injures, la patience, la douceur, la ſouffrance, meurt du dernier ſupplice, & veut que ſes premiers diſciples meurent ainſi.

Je demande en bonne foi ſi *St Barthelemi*, *St André*, *St Matthieu*, *St Barnabé* auraient été reçus parmi les cuiraſſiers de l'empereur, ou dans les trabans de *Charles XII*? *St Pierre* même, quoiqu'il ait coupé l'oreille à *Malchus*, aurait-il été propre à faire un bon

chef de file? Peut-être *St Paul* accoutumé d'abord au carnage, & ayant eu le malheur d'être un persécuteur sanguinaire, est le seul qui aurait pu devenir guerrier. L'impétuosité de son tempérament & la chaleur de son imagination en auraient pu faire un capitaine redoutable. Mais malgré ces qualités il ne chercha point à se venger de *Gamaliel* par les armes. Il ne fit point comme les *Judas*, les *Theudas*, les *Barcochebas* qui levèrent des troupes; il suivit les préceptes de JESUS, il souffrit, & même il eut, à ce qu'on prétend, la tête tranchée.

Faire une armée de chrétiens était donc, dans les premiers temps, une contradiction dans les termes.

Il est clair que les chrétiens n'entrèrent dans les troupes de l'empire que quand l'esprit qui les animait fut changé. Ils avaient dans les deux premiers siècles de l'horreur pour les temples, les autels, les cierges, l'encens, l'eau lustrale; *Porphire* les comparait aux renards qui disent, *ils sont trop verds*. Si vous pouviez avoir, disait-il, de beaux temples brillans d'or avec de grosses rentes pour les desservans, vous aimeriez les temples passionnément. Ils se donnèrent ensuite tout ce qu'ils avaient abhorré. C'est ainsi qu'ayant détesté le métier des armes, ils allèrent enfin à la guerre. Les chrétiens, dès le temps de *Dioclétien*, furent aussi différens des chrétiens du temps des apôtres, que nous sommes différens des chrétiens du troisième siècle.

Je ne conçois pas comment un esprit aussi éclairé & aussi hardi que celui de *Montesquieu*, a pu condamner sévèrement un autre génie bien plus méthodique que le sien, & combattre cette vérité annoncée par *Bayle*, (c)

(c) *Continuation des pensées diverses*, article CXXIV.

qu'une société de vrais chrétiens pourrait vivre heureusement ensemble, mais qu'elle se défendrait mal contre les attaques d'un ennemi.

,, Ce seraient, dit *Montesquieu*, des citoyens infi-
,, niment éclairés sur leurs devoirs, & qui auraient un
,, très-grand zèle pour les remplir. Ils sentiraient
,, très-bien les droits de la défense naturelle. Plus
,, ils croiraient devoir à la religion, plus ils penseraient
,, devoir à la patrie. Les principes du christianisme
,, bien gravés dans le cœur seraient infiniment plus
,, forts que ce faux honneur des monarchies, ces
,, vertus humaines des républiques, & cette crainte
,, servile des Etats despotiques. ,,

Assurément l'auteur de l'*Esprit des lois* ne songeait pas aux paroles de l'évangile quand il dit, que les vrais chrétiens sentiraient très-bien les droits de la défense naturelle. Il ne se souvenait pas de l'ordre de donner sa tunique quand on vous vole le manteau, & de tendre l'autre joue quand on a reçu un soufflet. Voilà les principes de la défense naturelle très-clairement anéantis. Ceux que nous appelons *quakers* ont toujours refusé de combattre; mais ils auraient été écrasés dans la guerre de 1756 s'ils n'avaient pas été secourus & forcés à se laisser secourir par les autres Anglais. (*)

N'est-il pas indubitable que ceux qui penseraient en tout comme des martyrs, se battraient fort mal contre des grenadiers? Toutes les paroles de ce chapitre de l'*Esprit des lois* me paraissent fausses. *Les principes du christianisme bien gravés dans le cœur seraient infiniment plus forts* &c. Oui, plus forts pour

(*) Voyez l'article *Eglise primitive*.

les empêcher de manier l'épée, pour les faire trembler de répandre le ſang de leur prochain, pour leur faire regarder la vie comme un fardeau dont le ſouverain bonheur eſt d'être déchargé.

On les enverrait, dit *Bayle*, *comme des brebis au milieu des loups, ſi on les feſait aller repouſſer de vieux corps d'infanterie, ou charger des régimens de cuiraſſiers.*

Bayle avait très-grande raiſon. *Monteſquieu* ne s'eſt pas aperçu qu'en le réfutant, il ne voyait que les chrétiens mercenaires & ſanguinaires d'aujourd'hui, & non pas des premiers chrétiens. Il ſemble qu'il ait voulu prévenir les injuſtes accuſations qu'il a eſſuyées des fanatiques, en leur ſacrifiant *Bayle;* & il n'y a rien gagné. Ce ſont deux grands-hommes qui paraiſſent d'avis différent, & qui auraient eu toujours le même s'ils avaient été également libres.

Le faux honneur des monarchies, les vertus humaines des républiques, la crainte ſervile des Etats deſpotiques. Rien de tout cela ne fait les ſoldats, comme le prétend l'*Eſprit des lois.* Quand nous levons un régiment dont le quart déſerte au bout de quinze jours, il n'y a pas un ſeul des enrôlés qui penſe à l'honneur de la monarchie; ils ne ſavent ce que c'eſt. Les troupes mercenaires de la république de Veniſe connaiſſent leur paye, & non la vertu républicaine, de laquelle on ne parle jamais dans la place St Marc. Je ne crois pas en un mot qu'il y ait un ſeul homme ſur la terre qui s'enrôle dans un régiment par vertu.

Ce n'eſt point non plus par une crainte ſervile que les Turcs & les Ruſſes ſe battent avec un acharnement & une fureur de lions & de tigres; on n'a point ainſi du courage par crainte. Ce n'eſt pas non plus par

dévotion que les Ruſſes ont battu les armées de *Mouſtapha*. Il ſerait à déſirer, ce me ſemble, qu'un homme ſi ingénieux eût plus cherché à faire connaître le vrai qu'à montrer ſon eſprit. Il faut s'oublier entièrement quand on veut inſtruire les hommes, & n'avoir en vue que la vérité.

ETATS, GOUVERNEMENS.

Quel eſt le meilleur ?

JE n'ai juſqu'à préſent connu perſonne qui n'ait gouverné quelqu'Etat. Je ne parle pas de MM. les miniſtres, qui gouvernent en effet, les uns deux ou trois ans, les autres ſix mois, les autres ſix ſemaines; je parle de tous les autres hommes qui, à ſouper ou dans leur cabinet, étalent leur ſyſtème de gouvernement, réforment les armées, l'Egliſe, la robe & la finance.

L'abbé de *Bourzeis* ſe mit à gouverner la France vers l'an 1645, ſous le nom du cardinal de *Richelieu*, & fit ce teſtament politique dans lequel il veut enrôler la nobleſſe dans la cavalerie pour trois ans, faire payer la taille aux chambres des comptes & aux parlemens, priver le roi du produit de la gabelle; il aſſure ſurtout que pour entrer en campagne avec cinquante mille hommes, il faut par économie en lever cent mille. Il affirme que *la Provence ſeule a beaucoup plus de beaux ports de mer, que l'Eſpagne & l'Italie enſemble.*

L'abbé de *Bourzeis* n'avait pas voyagé. Au reſte,

ſon ouvrage fourmille d'anachroniſmes & d'erreurs ; il fait ſigner le cardinal de *Richelieu* d'une manière dont il ne ſigna jamais, ainſi qu'il le fait parler comme il n'a jamais parlé. Au ſurplus, il emploie un chapitre entier à dire que *la raiſon doit être la règle d'un Etat*, & à tâcher de prouver cette découverte ; cet ouvrage de ténèbres, ce bâtard de l'abbé de *Bourzeis* a paſſé long-temps pour le fils légitime du cardinal de *Richelieu* ; & tous les académiciens, dans leurs diſcours de réception, ne manquaient pas de louer démeſurément ce chef-d'œuvre de politique.

Le ſieur *Gatien de Courtils* voyant le ſuccès du teſtament politique de *Richelieu*, fit imprimer à la Haye le teſtament de *Colbert*, avec une belle lettre de M. *Colbert* au roi. Il eſt clair que ſi ce miniſtre avait fait un pareil teſtament, il eût fallu l'interdire ; cependant ce livre a été cité par quelques auteurs.

Un autre gredin, dont on ignore le nom, ne manqua pas de donner le teſtament de *Louvois*, plus mauvais encore, s'il ſe peut, que celui de *Colbert* ; un abbé de *Chèvremont* fit teſter auſſi *Charles* duc de Lorraine. Nous avons eu les teſtamens politiques du cardinal *Albéroni*, du maréchal de *Belle-Iſle*, & enfin, celui de *Mandrin*.

M. de *Boiſguilbert*, auteur du détail de la France, imprimé en 1695, donna le projet inexécutable de la dixme royale, ſous le nom du maréchal de *Vauban*.

Un fou nommé *la Jonchère*, qui n'avait pas de pain, fit en 1720 un projet de finance en quatre volumes, & quelques ſots ont cité cette production comme un ouvrage de *la Jonchère* le tréſorier général, s'imaginant qu'un tréſorier ne peut faire un mauvais livre de finances.

Mais il faut convenir que des hommes très-sages, très-dignes peut-être de gouverner, ont écrit sur l'administration des Etats, soit en France, soit en Espagne, soit en Angleterre. Leurs livres ont fait beaucoup de bien; ce n'est pas qu'ils aient corrigé les ministres qui étaient en place quand ces livres parurent, car un ministre ne se corrige point & ne peut se corriger; il a pris sa croissance, plus d'instructions, plus de conseils, il n'a pas le temps de les écouter, le courant des affaires l'emporte; mais ces bons livres forment les jeunes gens destinés aux places, ils forment les princes, & la seconde génération est instruite.

Le fort & le faible de tous les gouvernemens a été examiné de près dans les derniers temps. Dites-moi donc, vous qui avez voyagé, qui avez lu & vu, dans quel Etat, dans quelle sorte de gouvernement voudriez-vous être né? Je conçois qu'un grand seigneur terrien en France ne serait pas fâché d'être né en Allemagne; il serait souverain, au lieu d'être sujet. Un pair de France serait fort aise d'avoir les priviléges de la pairie anglaise, il serait législateur.

L'homme de robe & le financier se trouveraient mieux en France qu'ailleurs.

Mais quelle patrie choisirait un homme sage, libre, un homme d'une fortune médiocre, & sans préjugés?

Un membre du conseil de Pondichéri, assez savant, revenait en Europe par terre avec un brame, plus instruit que les brames ordinaires. Comment trouvez-vous le gouvernement du grand-mogol? dit le conseiller. Abominable, répondit le brame: comment voulez-vous qu'un Etat soit heureusement gouverné par des Tartares? Nos raïas, nos omras, nos nababs

ſont fort contens, mais les citoyens ne le ſont guère; & des millions de citoyens ſont quelque choſe.

Le conſeiller & le brame traverſèrent en raiſonnant toute la haute Aſie. Je fais une réflexion, dit le brame, c'eſt qu'il n'y a pas une république dans toute cette vaſte partie du monde. Il y a eu autrefois celle de Tyr, dit le conſeiller, mais elle n'a pas duré long-temps; il y en avait encore une autre vers l'Arabie pétrée, dans un petit coin nommé la Paleſtine, ſi on peut honorer du nom de république une horde de voleurs & d'uſuriers, tantôt gouvernée par des juges, tantôt par des eſpèces de rois, tantôt par des grands pontifes, devenue eſclave ſept ou huit fois, & enfin chaſſée du pays qu'elle avait uſurpé.

Je conçois, dit le brame, qu'on ne doit trouver ſur la terre que très-peu de républiques. Les hommes ſont rarement dignes de ſe gouverner eux-mêmes. Ce bonheur ne doit appartenir qu'à des petits peuples, qui ſe cachent dans les îles, ou entre des montagnes, comme des lapins qui ſe dérobent aux animaux carnaſſiers; mais à la longue ils ſont découverts & dévorés.

Quand les deux voyageurs furent arrivés dans l'Aſie mineure, le conſeiller dit au brame: Croiriez-vous bien qu'il y a eu une république formée dans un coin de l'Italie, qui a duré plus de cinq cents ans, & qui a poſſédé cette Aſie mineure, l'Aſie, l'Afrique, la Grèce, les Gaules, l'Eſpagne, & l'Italie entière? Elle ſe tourna donc bien vîte en monarchie, dit le brame? Vous l'avez deviné, dit l'autre. Mais cette monarchie eſt tombée, & nous feſons tous les jours de belles diſſertations pour trouver les cauſes de ſa

décadence & de ſa chute. Vous prenez bien de la peine, dit l'Indien ; cet empire eſt tombé parce qu'il exiſtait. Il faut bien que tout tombe ; j'eſpère bien qu'il en arrivera tout autant à l'empire du grand-mogol.

A propos, dit l'Européen, croyez-vous qu'il faille plus d'honneur dans un Etat deſpotique, & plus de vertu dans une république ? L'Indien s'étant fait expliquer ce qu'on entend par honneur, répondit que l'honneur était plus néceſſaire dans une république, & qu'on avait bien plus beſoin de vertu dans un Etat monarchique. Car, dit-il, un homme qui prétend être élu par le peuple ne le ſera pas s'il eſt déshonoré ; au lieu qu'à la cour il pourra aiſément obtenir une charge, ſelon la maxime d'un grand prince, qu'un courtiſan pour réuſſir doit n'avoir ni honneur ni humeur. A l'égard de la vertu, il en faut prodigieuſement dans une cour pour oſer dire la vérité. L'homme vertueux eſt bien plus à ſon aiſe dans une république, il n'a perſonne à flatter.

Croyez-vous, dit l'homme d'Europe, que les lois & les religions ſoient faites pour les climats, de même qu'il faut des fourrures à Moſcou, & des étoffes de gaze à Délhé ? Oui, ſans doute, dit le brame ; toutes les lois qui concernent la phyſique, ſont calculées pour le méridien qu'on habite ; il ne faut qu'une femme à un Allemand, & il en faut trois ou quatre à un Perſan.

Les rites de la religion ſont de même nature. Comment voudriez-vous, ſi j'étais chrétien, que je diſſe la meſſe dans ma province, où il n'y a ni pain ni vin ? A l'égard des dogmes, c'eſt autre choſe ; le climat n'y fait rien. Votre religion n'a-t-elle pas

commencé

commencé en Asie, d'où elle a été chassée ; n'existe-t-elle pas vers la mer Baltique, où elle était inconnue ?

Dans quel Etat, sous quelle domination aimeriez-vous mieux vivre ? dit le conseiller. Par-tout ailleurs que chez moi, dit son compagnon ; & j'ai trouvé beaucoup de Siamois, de Tunquinois, de Persans, & de Turcs qui en disaient autant. Mais, encore une fois, dit l'Européen, quel Etat choisiriez-vous ? Le brame répondit : Celui où l'on n'obéit qu'aux lois. C'est une vieille réponse, dit le conseiller ? Elle n'en est pas plus mauvaise, dit le brame. Où est ce pays-là ? dit le conseiller. Le brame dit : Il faut le chercher. Voyez l'article *Genève*, dans l'Encyclopédie. (1)

ETATS-GENERAUX.

IL y en a toujours eu dans l'Europe, & probablement dans toute la terre, tant il est naturel d'assembler la famille, pour connaître ses intérêts & pourvoir à ses besoins. Les Tartares avaient leur *Cour-ilté*. Les Germains, selon *Tacite*, s'assemblaient pour délibérer. Les Saxons & les peuples du nord eurent leur *Wittenagemot*. Tout fut états-généraux dans les républiques grecques & romaines.

Nous n'en voyons point chez les Egyptiens, chez les Perses, chez les Chinois, parce que nous n'avons que des fragmens fort imparfaits de leurs histoires ; nous ne les connaissons guère que depuis le temps où leurs rois furent absolus, ou du moins depuis le temps où ils n'avaient que les prêtres pour contrepoids de leur autorité.

(1) Cet article a été écrit vers 1757.

Quand les comices furent abolis à Rome, les gardes prétoriennes prirent leur place ; des ſoldats inſolens, avides, barbares & lâches furent la république. *Septime Sévère* les vainquit & les caſſa.

Les états-généraux de l'empire ottoman ſont les janiſſaires & les ſpahis ; dans Alger & dans Tunis c'eſt la milice.

Le plus grand & le plus ſingulier exemple de ces états généraux eſt la diète de Ratisbonne qui dure depuis cent ans, où ſiégent continuellement les repréſentans de l'empire, les miniſtres des électeurs, des princes, des comtes, des prélats & des villes impériales, leſquelles ſont au nombre de trente-ſept.

Les ſeconds états-généraux de l'Europe ſont ceux de la Grande-Bretagne. Ils ne ſont pas toujours aſſemblés comme la diète de Ratisbonne, mais ils ſont devenus ſi néceſſaires que le roi les convoque tous les ans.

La chambre des communes répond préciſément aux députés des villes reçus dans la diète de l'empire ; mais elle eſt en beaucoup plus grand nombre, & jouit d'un pouvoir bien ſupérieur. C'eſt proprement la nation. Les pairs & les évêques ne ſont en parlement que pour eux, & la chambre des communes y eſt pour tout le pays. Ce parlement d'Angleterre n'eſt autre choſe qu'une imitation perfectionnée de quelques états-généraux de France.

En 1355, ſous le roi *Jean*, les trois états furent aſſemblés à Paris pour ſecourir le roi *Jean* contre les Anglais. Ils lui accordèrent une ſomme conſidérable, à cinq livres cinq ſous le marc, de peur que le roi n'en changeât la valeur numéraire. Ils réglèrent l'impôt néceſſaire pour recueillir cet argent ; & ils

établirent neuf commiſſaires pour préſider à la recette. Le roi promit pour lui & pour ſes ſucceſſeurs de ne faire dans l'avenir aucun changement dans la monnaie.

Qu'eſt-ce que promettre pour ſoi & pour ſes héritiers ? ou c'eſt ne rien promettre, ou c'eſt dire : Ni moi, ni mes héritiers n'avons le droit d'altérer la monnaie, nous ſommes dans l'impuiſſance de faire le mal.

Avec cet argent, qui fut bientôt levé, on forma aiſément une armée, qui n'empêcha pas le roi *Jean* d'être fait priſonnier à la bataille de Poitiers.

On devait rendre compte aux états au bout de l'année de l'emploi de la ſomme accordée. C'eſt ainſi qu'on en uſe aujourd'hui en Angleterre avec la chambre des communes. La nation anglaiſe a conſervé tout ce que la nation françaiſe a perdu.

Les états-généraux de Suède ont une coutume plus honorable encore à l'humanité, & qui ne ſe trouve chez aucun peuple. Ils admettent dans leurs aſſemblées deux cents payſans qui font un corps ſéparé des trois autres, & qui ſoutiennent la liberté de ceux qui travaillent à nourrir les hommes.

Les états-généraux de Danemarck prirent une réſolution toute contraire en 1660; ils ſe dépouillèrent de tous leurs droits en faveur du roi. Ils lui donnèrent un pouvoir abſolu & illimité. Mais ce qui eſt plus étrange, c'eſt qu'ils ne s'en ſont point repentis juſqu'à préſent.

Les états-généraux en France n'ont point été aſſemblés depuis 1613, & les *cortez* d'Eſpagne ont duré cent ans après. On les aſſembla encore en 1712 pour

confirmer la renonciation de *Philippe V* à la couronne de France. Ces états-généraux n'ont point été convoqués depuis ce temps.

ETERNITÉ.

J'ADMIRAIS dans ma jeuneſſe tous les raiſonnemens de *Samuel Clarke;* j'aimais ſa perſonne quoiqu'il fût un arien déterminé ainſi que *Newton*, & j'aime encore ſa mémoire parce qu'il était bon homme; mais le cachet de ſes idées, qu'il avait mis ſur ma cervelle encore molle, s'effaça quand cette cervelle ſe fut un peu fortifiée. Je trouvai, par exemple, qu'il avait auſſi mal combattu l'éternité du monde, qu'il avait mal établi la réalité de l'eſpace infini.

J'ai tant de reſpect pour la Genèſe & pour l'Egliſe qui l'adopte, que je la regarde comme la ſeule preuve de la création du monde depuis cinq mille ſept cents dix-huit ans, ſelon le comput des Latins, & depuis ſept mille deux cents ſoixante & dix-huit ans ſelon les Grecs.

Toute l'antiquité crut au moins la matière éternelle; & les plus grands philoſophes attribuèrent auſſi l'éternité à l'ordre de l'univers.

Ils ſe ſont tous trompés, comme on ſait; mais on peut croire ſans blaſphème que l'Eternel, formateur de toutes choſes, fit d'autres mondes que le nôtre.

Voici ce que dit ſur ces mondes & ſur cette éternité un auteur inconnu dans une petite feuille, qui peut aiſément ſe perdre, & qu'il eſt peut-être bon de conſerver.

Foliis tantum ne carmina manda.

S'il y a dans cet écrit quelques propositions téméraires, la petite société qui travaille à la rédaction du recueil, les désavoue de tout son cœur. (*)

EVANGILE.

C'EST une grande question de savoir quels sont les premiers évangiles. C'est une vérité constante, quoi qu'en dise *Abadie*, qu'aucun des premiers pères de l'Eglise inclusivement jusqu'à *Irénée* ne cite aucun passage des quatre évangiles que nous connaissons. Au contraire, les alloges, les théodosiens rejetèrent constamment l'évangile de *St Jean*, & ils en parlaient toujours avec mépris, comme l'avance *St Epiphane* dans sa trente-quatrième homélie. Nos ennemis remarquent encore que non-seulement les plus anciens pères ne citent jamais rien de nos évangiles; mais qu'ils rapportent plusieurs passages qui ne se trouvent que dans les évangiles apocryphes rejetés du canon.

St Clément, par exemple, rapporte que notre Seigneur ayant été interrogé sur le temps où son royaume aviendrait, répondit : *Ce sera quand deux ne feront qu'un, quand le déhors ressemblera au dedans, & quand il n'y aura ni mâle ni femelle.* Or il faut avouer que ce passage ne se trouve dans aucun de nos évangiles. Il y a cent exemples qui prouvent cette vérité ; on les peut recueillir dans l'examen critique de M. *Fréret* secrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres de Paris.

Le savant *Fabricius* s'est donné la peine de rassembler

(*) Voyez le dialogue intitulé *les Adorateurs* &c.

les anciens évangiles que le temps a conservés; celui de *Jacques* paraît le premier. Il est certain qu'il a encore beaucoup d'autorité dans quelques églises d'Orient. Il est appelé *premier évangile*. Il nous reste la passion & la résurrection qu'on prétend écrites par *Nicodème*. Cet évangile de *Nicodème* est cité par *St Justin* & par *Tertullien*, c'est là qu'on trouve les noms des accusateurs de notre Sauveur, *Annas*, *Caïphas*, *Soumas*, *Dathan*, *Gamaliel*, *Judas*, *Lévi*, *Nephtali*; l'attention de rapporter ces noms donne une apparence de candeur à l'ouvrage. Nos adversaires ont conclu que puisqu'on supposa tant de faux évangiles reconnus d'abord pour vrais, on peut aussi avoir supposé ceux qui sont aujourd'hui l'objet de notre croyance. Ils insistent beaucoup sur la foi des premiers hérétiques qui moururent pour ces évangiles apocryphes. Il y eut donc, disent-ils, des faussaires, des séducteurs & des gens séduits qui moururent pour l'erreur; ce n'est donc pas une preuve de la vérité de notre religion que des martyrs soient morts pour elle.

Ils ajoutent de plus, qu'on ne demanda jamais aux martyrs : Croyez-vous à l'évangile de *Jean*, ou à l'évangile de *Jacques*? Les païens ne pouvaient fonder des interrogatoires sur des livres qu'ils ne connaissaient pas : les magistrats punirent quelques chrétiens très-injustement comme perturbateurs du repos public; mais ils ne les interrogèrent jamais sur nos quatre évangiles. Ces livres ne furent un peu connus des Romains que sous *Dioclétien*; & ils eurent à peine quelque publicité dans les dernières années de *Dioclétien*. C'était un crime abominable, irrémissible à un chrétien de faire voir un évangile à un gentil. Cela est si vrai, que

vous ne rencontrez le mot d'*évangile* dans aucun auteur profane.

Les sociniens rigides ne regardent donc nos quatre divins évangiles que comme des ouvrages clandestins fabriqués environ un siècle après JESUS-CHRIST, & cachés soigneusement aux gentils pendant un autre siècle; ouvrages, disent-ils, grossiérement écrits par des hommes grossiers qui ne s'adressèrent long-temps qu'à la populace de leur parti. Nous ne voulons pas répéter ici leurs autres blasphèmes. Cette secte, quoiqu'assez répandue, est aujourd'hui aussi cachée que l'étaient les premiers évangiles. Il est d'autant plus difficile de les convertir, qu'ils ne croient que leur raison. Les autres chrétiens ne combattent contre eux que par la voix sainte de l'Ecriture : ainsi il est impossible que les uns & les autres étant toujours ennemis, puissent jamais se rencontrer.

Pour nous, restons toujours inviolablement attachés à nos quatre évangiles avec l'Eglise infaillible; réprouvons les cinquante évangiles qu'elle a réprouvés; n'examinons point pourquoi notre Seigneur JESUS-CHRIST permit qu'on fît cinquante évangiles faux, cinquante histoires fausses de sa vie, & soumettons-nous à nos pasteurs qui sont les seuls sur la terre éclairés du St Esprit.

Qu'*Abadie* soit tombé dans une erreur grossière en regardant comme authentiques les lettres, si ridiculement supposées, de *Pilate* à *Tibère*, & la prétendue proposition de *Tibère* au sénat, de mettre JESUS-CHRIST au rang des Dieux. Si *Abadie* est un mauvais critique & un très-mauvais raisonneur, l'Eglise est-elle moins

éclairée ? devons-nous moins la croire ? devons-nous lui être moins ſoumis ?

EUCHARISTIE.

DANS cette queſtion délicate, nous ne parlerons point en théologiens. Soumis de cœur & d'eſprit à la religion dans laquelle nous ſommes nés, aux lois ſous leſquelles nous vivons, nous n'agiterons point la controverſe ; elle eſt trop ennemie de toutes les religions qu'elle ſe vante de ſoutenir, de toutes les lois qu'elle feint d'expliquer, & ſurtout de la concorde qu'elle a bannie de la terre dans tous les temps.

Une moitié de l'Europe anathématiſe l'autre au ſujet de l'euchariſtie, & le ſang a coulé des rivages de la mer baltique aux pieds des Pyrenées, pendant près de deux cents ans, pour un mot qui ſignifie *douce charité.*

Vingt nations dans cette partie du monde ont en horreur le ſyſtème de la tranſſubſtantiation catholique. Elles crient que ce dogme eſt le dernier effort de la folie humaine. Elles atteſtent ce fameux paſſage de *Cicéron*, qui dit, (*a*) que les hommes ayant épuiſé toutes les épouvantables démences dont ils ſont capables, ne ſe ſont point encore aviſés de manger le Dieu qu'ils adorent. Elles diſent que preſque toutes les opinions populaires étant fondées ſur des équivoques, ſur l'abus des mots, les catholiques romains n'ont fondé leur ſyſtème de l'euchariſtie & de la tranſſubſtantiation que ſur une équivoque ; qu'ils ont pris au propre ce

(*a*) Voyez la *Divination* de *Cicéron*.

qui n'a pu être dit qu'au figuré, & que la terre depuis ſeize cents ans a été enſanglantée pour des logomachies, pour des mal-entendus.

Leurs prédicateurs dans les chaires, leurs ſavans dans leurs livres, les peuples dans leurs diſcours répètent ſans ceſſe que JESUS-CHRIST ne prit point ſon corps avec ſes deux mains pour le faire manger à ſes apôtres; qu'un corps ne peut être en cent mille endroits à la fois, dans du pain & dans un calice; que du pain qu'on rend en excrémens, & du vin qu'on rend en urine ne peuvent être le Dieu formateur de l'univers. Que ce dogme peut expoſer la religion chrétienne à la dériſion des plus ſimples, au mépris & à l'exécration du reſte du genre-humain.

C'eſt là ce que diſent les *Tillotſon*, les *Smaldrige*, les *Turretin*, les *Claude*, les *Daillé*, les *Amyraut*, les *Meſtrezat*, les *Dumoulin*, les *Blondel*, & la foule innombrable des réformateurs du ſeizième ſiècle; tandis que le mahométan paiſible, maître de l'Afrique, de la plus belle partie de l'Europe & de l'Aſie rit avec dédain de nos diſputes, & que le reſte de la terre les ignore.

Encore une fois, je ne controverſe point, je crois d'une foi vive tout ce que la religion catholique apoſtolique enſeigne ſur l'euchariſtie, ſans y comprendre un ſeul mot.

Voici mon ſeul objet. Il s'agit de mettre aux crimes le plus grand frein poſſible. Les ſtoïciens diſaient qu'ils portaient DIEU dans leur cœur; ce ſont les expreſſions de *Marc-Aurèle* & d'*Epictète* les plus vertueux de tous les hommes, & qui étaient, ſi on oſe le dire, des dieux ſur la terre. Ils entendaient par ces

mots *je porte* DIEU *dans moi*, la partie de l'ame divine universelle qui anime toutes les intelligences.

La religion catholique va plus loin; elle dit aux hommes : Vous aurez physiquement dans vous ce que les stoïciens avaient métaphysiquement. Ne vous informez pas de ce que je vous donne à manger & à boire, ou à manger simplement Croyez seulement que c'est DIEU que je vous donne; il est dans votre estomac. Votre cœur le souillera-t-il par des injustices, par des turpitudes ? Voilà donc des hommes qui reçoivent DIEU dans eux au milieu d'une cérémonie auguste, à la lueur de cent cierges, après une musique qui a enchanté leurs sens, au pied d'un autel brillant d'or. L'imagination est subjuguée, l'ame est saisie & attendrie. On respire à peine, on est détaché de tout lien terrestre, on est uni avec DIEU, il est dans notre chair & dans notre sang. Qui osera, qui pourra commettre après cela une seule faute, en recevoir seulement la pensée ? Il était impossible, sans doute, d'imaginer un mystère qui retînt plus fortement les hommes dans la vertu.

Cependant, *Louis XI*, en recevant DIEU dans lui, empoisonne son frère ; l'archevêque de Florence en fesant DIEU, & les *Pazzi* en recevant DIEU, assassinent les *Médicis* dans la cathédrale. Le pape *Alexandre VI* au sortir du lit de sa fille bâtarde, donne DIEU à son bâtard *César Borgia*, & tous deux font périr par la corde, par le poison, par le fer quiconque possède deux arpens de terre à leur bienséance.

Jules II fait & mange DIEU; mais la cuirasse sur le dos & le casque en tête, il se souille de sang & de carnage. *Léon X* tient DIEU dans son estomac,

fes maîtreffes dans fes bras, & l'argent extorqué par les indulgences dans fes coffres & dans ceux de fa fœur.

Troll, archevêque d'Upfal, fait égorger fous fes yeux les fénateurs de Suède, une bulle du pape à la main. *Vangalen*, évêque de Munfter, fait la guerre à tous fes voifins, & devient fameux par fes rapines.

L'abbé *N*.... eft plein de DIEU, ne parle que de DIEU, donne à DIEU toutes les femmes ou imbécilles ou folles qu'il peut diriger & vole l'argent des pénitens.

Que conclure de ces contradictions? que tous ces gens-là n'ont pas cru véritablement en DIEU, qu'ils ont encore moins cru qu'ils euffent mangé le corps de DIEU & bu fon fang; qu'ils n'ont jamais imaginé avoir DIEU dans leur eftomac; que s'ils l'avaient cru fermement, ils n'auraient jamais commis aucun de ces crimes réfléchis; qu'en un mot, le remède le plus fort contre les atrocités des hommes, a été le plus inefficace. Plus l'idée en était fublime, plus elle a été rejetée en fecret par la malice humaine.

Non-feulement tous nos grands criminels qui ont gouverné, mais qui ont voulu extorquer une petite part au gouvernement en fous-ordre, n'ont pas cru qu'ils recevaient DIEU dans leurs entrailles, mais ils n'ont pas cru réellement en DIEU; du moins ils en ont entièrement effacé l'idée de leur tête. Leur mépris pour le facrement qu'ils fefaient & qu'ils conféraient, a été porté jufqu'au mépris de DIEU même. Quelle eft donc la reffource qui nous refte contre la déprédation, l'infolence, la violence, la calomnie, la perfécution? De bien perfuader l'exiftence de DIEU au

puiſſant qui opprime le faible. Il ne rira pas du moins de cette opinion; & s'il n'a pas cru que DIEU fût dans ſon eſtomac, il pourra croire que DIEU eſt dans toute la nature. Un myſtère incompréhenſible l'a rebuté. Pourra-t-il dire que l'exiſtence d'un DIEU rémunérateur & vengeur eſt un myſtère incompréhenſible? Enfin, s'il ne s'eſt pas ſoumis à la voix d'un évêque catholique qui lui a dit: Voilà DIEU qu'un homme, conſacré par moi, a mis dans ta bouche, réſiſtera-t-il à la voix de tous les aſtres & de tous les êtres animés qui lui crient: C'eſt DIEU qui nous a formés?

EVEQUE.

SAMUEL *Ornik* natif de Bâle, était, comme on ſait, un jeune homme très-aimable, qui d'ailleurs ſavait par cœur ſon nouveau Teſtament en grec & en allemand. Ses parens le firent voyager à l'âge de vingt ans. On le chargea de porter des livres au coadjuteur de Paris, du temps de la fronde. Il arrive à la porte de l'archevêché; le ſuiſſe lui dit que monſeigneur ne voit perſonne. Camarade, lui dit *Ornik*, vous êtes rude à vos compatriotes; les apôtres laiſſèrent approcher tout le monde, & JESUS-CHRIST voulait qu'on laiſſât venir à lui tous les petits enfans. Je n'ai rien à demander à votre maître, au contraire je viens lui apporter. Entrez donc, dit le ſuiſſe.

Il attend une heure dans une première anti-chambre. Comme il était fort naïf, il attaque de converſation un domeſtique qui aimait fort à dire tout ce qu'il ſavait de ſon maître. Il faut qu'il ſoit puiſſamment

riche, dit *Ornik*, pour avoir cette foule de pages & d'eſtafiers que je vois courir dans la maiſon. Je ne ſais pas ce qu'il a de revenu, répond l'autre; mais j'entends dire à *Joli* & à l'abbé *Charier*, qu'il a déjà deux millions de dettes. Il faudra, dit *Ornik*, qu'il envoie fouiller dans la gueule d'un poiſſon pour payer ſon corban. Mais quelle eſt cette dame qui ſort d'un cabinet, & qui paſſe? C'eſt madame de *Pomereu* l'une de ſes maîtreſſes. — Elle eſt vraiment fort jolie. Mais je n'ai point lu que les apôtres euſſent une telle compagnie dans leur chambre à coucher, les matins. — Ah! voilà, je crois, monſieur qui va donner audience. — Dites ſa grandeur, monſeigneur. — Hélas! très-volontiers. *Ornik* ſalue ſa grandeur, lui préſente ſes livres, & en eſt reçu avec un ſourire très-gracieux. On lui dit quatre mots, & on monte en carroſſe eſcorté de cinquante cavaliers. En montant, monſeigneur laiſſe tomber une gaîne. *Ornik* eſt tout étonné que monſeigneur porte une ſi grande écritoire dans ſa poche. — Ne voyez-vous pas que c'eſt ſon poignard, lui dit le cauſeur. Tout le monde porte régulièrement ſon poignard quand on va au parlement. Voilà une plaiſante manière d'officier, dit *Ornik*, & il s'en va fort étonné.

Il parcourt la France & s'édifie de ville en ville; de-là il paſſe en Italie. Quand il eſt ſur les terres du pape, il rencontre un de ces évêques à mille écus de rente, qui allait à pied. *Ornik* était très-honnête; il lui offre une place dans ſa cambiature. Vous allez ſans doute, monſeigneur, conſoler quelque malade? — Monſieur, j'allais chez mon maître. — Votre maître! c'eſt JESUS-CHRIST ſans doute? — Monſieur, c'eſt le

cardinal *Azolin*, je ſuis ſon aumônier. Il me donne des gages bien médiocres, mais il m'a promis de me placer auprès de *Dona Olimpia*, la belle-ſœur favorite *di noſtro ſignore.* — Quoi! vous êtes aux gages d'un cardinal! mais ne ſavez-vous pas qu'il n'y avait point de cardinaux du temps de JESUS-CHRIST & de S[t] *Jean*? — Eſt-il poſſible? s'écria le prélat italien. — Rien n'eſt plus vrai; vous l'avez lu dans l'Evangile. — Je ne l'ai jamais lu, répliqua l'évêque, je ne ſais que l'office de Notre-Dame. — Il n'y avait, vous dis-je, ni cardinaux ni évêques, & quand il y eut des évêques, les prêtres furent preſque leurs égaux, à ce que *Jérôme* aſſure en pluſieurs endroits. — Sainte Vierge, dit l'italien, je n'en ſavais rien. Et des papes? — Il n'y en avait pas plus que de cardinaux. — Le bon évêque ſe ſigna; il crut être avec l'eſprit malin, & ſauta en-bas de la cambiature.

EUPHEMIE.

ON trouve ces mots au grand Dictionnaire encyclopédique à propos du mot Euphémie, *les perſonnes peu inſtruites croient que les Latins n'avaient pas la délicateſſe d'éviter les paroles obſcènes. C'eſt une erreur.*

C'eſt une vérité aſſez honteuſe pour ces reſpectables Romains. Il eſt bien vrai que ni dans le ſénat, ni ſur les théâtres on ne prononçait les termes conſacrés à la débauche; mais l'auteur de cet article avait oublié l'épigramme infame d'*Auguſte* contre *Fulvie* & les lettres d'*Antoine*, & les turpitudes affreuſes d'*Horace*, de *Catulle*, de *Martial*. Ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt que ces

groſſièretés dont nous n'avons jamais approché, ſe trouvent mêlées dans *Horace* à des leçons de morale. C'eſt dans la même page l'école de *Platon* avec les figures de l'*Aretin*. Cette Euphémie, cet adouciſſement était bien cynique.

EXAGERATION.

C'EST le propre de l'eſprit humain d'exagérer. Les premiers écrivains agrandirent la taille des premiers hommes, leur donnèrent une vie dix fois plus longue que la nôtre, ſuppoſèrent que les corneilles vivaient trois cents ans, les cerfs neuf cents, & les nymphes trois mille années. Si *Xerxès* paſſe en Grèce, il traîne quatre millions d'hommes à ſa ſuite. Si une nation gagne une bataille, elle a preſque toujours perdu peu de guerriers, & tué une quantité prodigieuſe d'ennemis. C'eſt peut-être en ce ſens qu'il eſt dit dans les pſeaumes, *Omnis homo mendax*.

Quiconque fait un récit a beſoin d'être le plus ſcrupuleux de tous les hommes, s'il n'exagère pas un peu pour ſe faire écouter. C'eſt-là ce qui a tant décrédité les voyageurs; on ſe défie toujours d'eux. Si l'un a vu un chou grand comme une maiſon, l'autre a vu la marmite faite pour ce chou. Ce n'eſt qu'une longue unanimité de témoignages valides qui met à la fin le ſceau de la probabilité aux récits extraordinaires.

La poëſie eſt ſurtout le champ de l'exagération. Tous les poëtes ont voulu attirer l'attention des hommes par des images frappantes. Si un Dieu marche dans l'Iliade, il eſt au bout du monde à la troiſième

enjambée. Ce n'était pas la peine de parler des montagnes pour les laiſſer à leur place; il fallait les faire ſauter comme des chèvres, ou les fondre comme de la cire.

L'ode dans tous les temps a été conſacrée à l'exagération. Auſſi plus une nation devient philoſophe, plus les odes à enthouſiaſme, & qui n'apprennent rien aux hommes, perdent de leur prix.

De tous les genres de poëſie, celui qui charme le plus les eſprits inſtruits & cultivés, c'eſt la tragédie. Quand la nation n'a pas encore le goût formé, quand elle eſt dans ce paſſage de la barbarie à la culture de l'eſprit, alors preſque tout dans la tragédie eſt giganteſque & hors de la nature.

Rotrou qui avec du génie travailla préciſément dans le temps de ce paſſage, & qui donna dans l'année 1656 ſon Hercule mourant, commence par faire parler ainſi ſon héros :

Pérè de la clarté, grand aſtre, ame du monde,
Quels termes n'a franchis ma courſe vagabonde ?
Sur quels bords a-t-on vu tes rayons étalés
Où ces bras triomphans ne ſe ſoient ſignalés ?
J'ai porté la terreur plus loin que ta carrière,
Plus loin qu'où tes rayons ont porté ta lumière ;
J'ai forcé des pays que le jour ne voit pas,
Et j'ai vu la nature au-delà de mes pas.
Neptune & ſes tritons ont vu d'un œil timide
Promener mes vaiſſeaux ſur leur campagne humide.
L'air tremble comme l'onde au ſeul bruit de mon nom,
Et n'oſe plus ſervir la haine de Junon.
Mais qu'en vain j'ai purgé le ſéjour où nous ſommes !
Je donne aux immortels la peur que j'ôte aux hommes.

On

On voit par ces vers combien l'exagéré, l'ampoulé, le forcé, étaient encore à la mode ; & c'eſt ce qui doit faire pardonner à *Pierre Corneille*.

Il n'y avait que trois ans que *Mairet* avait commencé à ſe rapprocher de la vraiſemblance & du naturel dans ſa *Sophoniſbe*. Il fut le premier en France qui non-ſeulement fit une pièce régulière, dans laquelle les trois unités ſont exactement obſervées, mais qui connut le langage des paſſions & qui mit de la vérité dans le dialogue. Il n'y a rien d'exagéré, rien d'ampoulé dans cette pièce. L'auteur tomba dans un vice tout contraire : c'eſt la naïveté & la familiarité qui ne ſont convenables qu'à la comédie. Cette naïveté plut alors beaucoup.

La première entrevue de *Sophoniſbe* & de *Maſſiniſſe* charma toute la cour. La coquetterie de cette reine captive, qui veut plaire à ſon vainqueur, eut un prodigieux ſuccès. On trouva même très-bon que de deux ſuivantes qui accompagnaient *Sophoniſbe* dans cette ſcène, l'une dit à l'autre, en voyant *Maſſiniſſe* attendri : *Ma compagne, il ſe prend.* Ce trait comique était dans la nature, & les diſcours ampoulés n'y ſont pas ; auſſi cette pièce reſta plus de quarante années au théâtre.

L'exagération eſpagnole reprit bientôt ſa place dans l'imitation du Cid que donna *Pierre Corneille*, d'après *Guillain de Caſtro* & *Baptiſta Diamante*, deux auteurs qui avaient traité ce ſujet avec ſuccès à Madrid. *Corneille* ne craignit point de traduire ces vers de *Diamante :*

> *Su ſangre ſennor que en humo*
> *Su ſentimiento eſplicava*,

Por la boca que la vierté
De verſe alli derramada
Por otro, que por ſu rey.

Son ſang ſur la pouſſière écrivait mon devoir.

. . . .

Ce ſang qui tout ſorti fume encor de courroux
De ſe voir répandu pour d'autres que pour vous.

Le comte de *Gormas* ne prodigue pas des exagérations moins fortes quand il dit :

Mon nom ſert de rempart à toute la Caſtille,
Grenade & l'Arragon tremblent quand ce fer brille.

. . . .

Le prince, pour eſſai de générofité,
Gagnerait des combats marchant à mon côté.

Non-ſeulement ces rodomontades étaient intolérables, mais elles étaient exprimées dans un ſtyle qui feſait un énorme contraſte avec les ſentimens ſi naturels & ſi vrais de *Chimène* & de *Rodrigue*.

Toutes ces images bourſoufflées ne commencèrent à déplaire aux eſprits bien faits, que lorſqu'enfin la politeſſe de la cour de *Louis XIV* apprit aux Français que la modeſtie doit être la compagne de la valeur ; qu'il faut laiſſer aux autres le ſoin de nous louer ; que ni les guerriers, ni les miniſtres, ni les rois ne parlent avec emphaſe, & que le ſtyle bourſoufflé eſt le contraire du ſublime.

On n'aime point aujourd'hui qu'*Auguſte* parle de l'*empire abſolu qu'il a ſur tout le monde, & de ſon pouvoir ſouverain ſur la terre & ſur l'onde ;* on n'entend plus qu'en ſouriant *Emilie* dire à *Cinna :*

Pour être plus qu'un roi tu te crois quelque choſe.

Jamais il n'y eut en effet d'exagération plus outrée. Il n'y avait pas long-temps que des chevaliers romains des plus anciennes familles, un *Septime*, un *Achillas* avaient été aux gages de *Ptolomée* roi d'Egypte. Le ſénat de Rome pouvait ſe croire au-deſſus des rois ; mais chaque bourgeois de Rome ne pouvait avoir cette prétention ridicule. On haïſſait le nom de roi à Rome, comme celui de maître, *dominus*, mais on ne le mépriſait pas. On le mépriſait ſi peu que *Céſar* l'ambitionna, & ne fut tué que pour l'avoir recherché. *Octave* lui-même dans cette tragédie, dit à *Cinna :*

> Aujourd'hui même encor je te donne Emilie,
> Ce digne objet des vœux de toute l'Italie,
> Et qu'ont miſe ſi haut mon amour & mes ſoins,
> Qu'en te couronnant roi, je t'aurais donné moins.

Le diſcours d'*Emilie* eſt donc non-ſeulement exagéré, mais entièrement faux.

Le jeune *Ptolomée* exagère bien davantage lorſqu'en parlant d'une bataille qu'il n'a point vue, & qui s'eſt donnée à ſoixante lieues d'Alexandrie, il décrit des *fleuves teints de ſang rendus plus rapides par le débordement des parricides ; des montagnes de morts privés d'honneurs ſuprêmes, que la nature force à ſe venger eux-mêmes, & dont les troncs pourris exhalent de quoi faire la guerre au reſte des vivans ; & la déroute orgueilleuſe de Pompée qui croit que l'Egypte, en dépit de la guerre, ayant ſauvé le ciel pourra ſauver la terre, & pourra prêter l'épaule au monde chancelant.*

Ce n'eſt point ainſi que *Racine* fait parler *Mithridate* d'une bataille dont il ſort.

Je ſuis vaincu : Pompée a ſaiſi l'avantage
D'une nuit qui laiſſait peu de place au courage.
Mes ſoldats preſque nus dans l'ombre intimidés,
Les rangs de toutes parts mal pris & mal gardés,
Le déſordre par-tout redoublant les alarmes,
Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes,
Les cris que les rochers renvoyaient plus affreux,
Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux.
Que pouvait la valeur dans ce trouble funeſte?
Les uns ſont morts, la fuite a ſauvé tout le reſte;
Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,
Qu'au bruit de mon trépas que je laiſſe après moi.

C'eſt-là parler en homme. Le roi *Ptolomée* n'a parlé qu'en poëte ampoulé & ridicule.

L'exagération s'eſt réfugiée dans les oraiſons funèbres, on s'attend toujours à l'y trouver : on ne regarde jamais ces pièces d'éloquence que comme des déclamations ; c'eſt donc un grand mérite dans *Boſſuet*, d'avoir ſu attendrir & émouvoir dans un genre qui ſemble fait pour ennuyer.

EXPIATION.

DIEU fit du repentir la vertu des mortels.

C'EST peut-être la plus belle inſtitution de l'antiquité, que cette cérémonie ſolemnelle, qui réprimait les crimes, en avertiſſant qu'ils doivent être punis ; & qui calmait le déſeſpoir des coupables en leur feſant racheter leurs tranſgreſſions par des eſpèces de pénitences. Il faut néceſſairement que les remords aient prévenu les expiations; car les maladies ſont

plus anciennes que la médecine, & tous les besoins ont existé avant les secours.

Il fut donc avant tous les cultes une religion naturelle qui troubla le cœur de l'homme, quand il eut dans son ignorance ou dans son emportement commis une action inhumaine. Un ami dans une querelle a tué son ami, un frère a tué son frère, un amant jaloux & frénétique a même donné la mort à celle sans laquelle il ne pouvait vivre. Un chef d'une nation a condamné un homme vertueux, un citoyen utile. Voilà des hommes désespérés, s'ils sont sensibles. Leur conscience les poursuit ; rien n'est plus vrai ; & c'est le comble du malheur. Il ne reste plus que deux partis, ou la réparation, ou l'affermissement dans le crime. Toutes les ames sensibles cherchent le premier parti, les monstres prennent le second.

Dès qu'il y eut des religions établies, il y eut des expiations ; les cérémonies en furent ridicules : car quel rapport entre l'eau du Gange & un meurtre ? comment un homme réparait-il un homicide en se baignant ? Nous avons déjà remarqué cet excès de démence & d'absurdité, d'avoir imaginé que ce qui lave le corps lave l'ame, & enlève les taches des mauvaises actions.

L'eau du Nil eut ensuite la même vertu que l'eau du Gange : on ajoutait à ces purifications d'autres cérémonies : j'avoue qu'elles furent encore plus impertinentes. Les Egyptiens prenaient deux boucs, & tiraient au sort lequel des deux on jetterait en-bas chargé des péchés des coupables. On donnait à ce bouc le nom d'*Hazazel*, l'expiateur. Quel rapport, je vous prie, entre un bouc & le crime d'un homme ?

Il eſt vrai que depuis, DIEU permit que cette cérémonie fût ſanctifiée chez les Juifs nos pères, qui prirent tant de rites égyptiaques ; mais ſans doute, c'était le repentir & non le bouc qui purifiait les ames juives.

Jaſon ayant tué *Abſyrthe* ſon beau-frère, vient, dit-on, avec *Médée* plus coupable que lui, ſe faire abſoudre par *Circé* reine & prêtreſſe d'Æa, laquelle paſſa depuis pour une grande magicienne. *Circé* les abſout avec un cochon de lait & des gâteaux au ſel. Cela peut faire un aſſez bon plat ; mais cela ne peut guère ni payer le ſang d'*Abſyrthe*, ni rendre *Jaſon* & *Médée* plus honnêtes gens, à moins qu'ils ne témoignent un repentir ſincère en mangeant leur cochon de lait.

L'expiation d'*Oreſte*, qui avait vengé ſon père par le meurtre de ſa mère, fut d'aller voler une ſtatue chez les Tartares de Crimée. La ſtatue devait être bien mal faite ; & il n'y avait rien à gagner ſur un pareil effet. On fit mieux depuis, on inventa les myſtères : les coupables pouvaient y recevoir leur abſolution en ſubiſſant des épreuves pénibles, & en jurant qu'ils mèneraient une nouvelle vie. C'eſt de ce ſerment que les récipiendaires furent appelés chez toutes les nations d'un nom qui répond à initiés, *qui ineunt vitam novam*, qui comencent une nouvelle carrière, qui entrent dans le chemin de la vertu.

Nous avons vu, à l'article *Baptême*, que les catéchumènes chrétiens n'étaient appelés *initiés* que lorſqu'ils étaient baptiſés.

Il eſt indubitable qu'on n'était lavé de ſes fautes dans ces myſtères, que par le ſerment d'être vertueux :

cela eſt ſi vrai que l'hiérophante, dans tous les myſtères de la Grèce, en congédiant l'aſſemblée, prononçait ces deux mots égyptiens : *Koth*, *ompheth*, veillez, ſoyez purs ; ce qui eſt à la fois une preuve que les myſtères viennent originairement d'Egypte, & qu'ils n'étaient inventés que pour rendre les hommes meilleurs.

Les ſages dans tous les temps firent donc ce qu'ils purent pour inſpirer la vertu, & pour ne point réduire la faibleſſe humaine au déſeſpoir ; mais auſſi il y a des crimes ſi horribles qu'aucun myſtère n'en accorda l'expiation. *Néron*, tout empereur qu'il était, ne put ſe faire initier aux myſtères de *Cérès*. *Conſtantin*, au rapport de *Zozime*, ne put obtenir le pardon de ſes crimes : il était ſouillé du ſang de ſa femme, de ſon fils & de tous ſes proches. C'était l'intérêt du genre-humain que de ſi grands forfaits demeuraſſent ſans expiation, afin que l'abſolution n'invitât pas à les commettre, & que l'horreur univerſelle pût arrêter quelquefois les ſcélérats.

Les catholiques romains ont des expiations qu'on appelle *pénitences*. Nous avons vu à l'article *Auſtérités* quel fut l'abus d'une inſtitution ſi ſalutaire.

Par les lois des barbares qui détruiſirent l'empire romain, on expiait les crimes avec de l'argent ; cela s'appelait compoſer, *componat cum decem*, *viginti*, *triginta ſolidis*. Il en coûtait deux cents ſous de ce temps-là pour tuer un prêtre, & quatre cents pour tuer un évêque : de ſorte qu'un évêque valait préciſément deux prêtres.

Après avoir ainſi compoſé avec les hommes, on compoſa enſuite avec DIEU, lorſque la confeſſion fût

généralement établie. Enfin le pape *Jean XXII*, qui fesait argent de tout, rédigea le tarif des péchés.

L'abſolution d'un inceſte, quatre tournois pour un laïque ; *ab inceſtu pro laïco in foro conſcientiæ turonenſes quatuor*. Pour l'homme & la femme qui ont commis l'inceſte, dix-huit tournois, quatre ducats & neuf carlins. Cela n'eſt pas juſte ; ſi un ſeul ne paye que quatre tournois, les deux ne devaient que huit tournois.

La ſodomie & la beſtialité ſont miſes au même taux ; avec la cauſe inhibitoire au titre XLIII, cela monte à quatre-vingt-dix tournois, douze ducats & ſix carlins : *cum inhibitione turonenſes* 90, *ducatos* 12, *carlinos* 6 &c.

Il eſt bien difficile de croire que *Léon* X ait eu l'imprudence de faire imprimer cette taxe en 1514, comme on l'aſſure ; mais il faut conſidérer que nulle étincelle ne paraiſſait alors de l'embraſement qu'excitèrent depuis les réformateurs, que la cour de Rome s'endormait ſur la crédulité des peuples, & négligeait de couvrir ſes exactions du moindre voile. La vente publique des indulgences, qui ſuivit bientôt après, fait voir que cette cour ne prenait aucune précaution pour cacher des turpitudes auxquelles tant de nations étaient accoutumées. Dès que les plaintes contre les abus de l'Egliſe romaine éclatèrent, elle fit ce qu'elle put pour ſupprimer le livre ; mais elle ne put y parvenir.

Si j'oſe dire mon avis ſur cette taxe, je crois que les éditions ne ſont pas fidelles ; les prix ne ſont du tout point proportionnés : ces prix ne s'accordent pas avec ceux qui ſont allégués par d'*Aubigné*, grand-

père de madame de *Maintenon* dans la Confeſſion de *Sanci* : il évalue un pucelage à ſix gros, & l'inceſte avec ſa mère & ſa ſœur à cinq gros ; ce compte eſt ridicule. Je penſe qu'il y avait en effet une taxe établie dans la chambre de la daterie pour ceux qui venaient ſe faire abſoudre à Rome, ou marchander des diſpenſes ; mais que les ennemis de Rome y ajoutèrent beaucoup pour la rendre plus odieuſe. Conſultez *Bayle* aux articles *Bank*, *Pinet*, *Drelincourt*.

Ce qui eſt très-certain, c'eſt que jamais ces taxes ne furent autoriſées par aucun concile ; que c'était un abus énorme inventé par l'avarice, & reſpecté par ceux qui avaient intérêt à ne le pas abolir. Les vendeurs & les acheteurs y trouvaient également leur compte : ainſi preſque perſonne ne réclama juſqu'aux troubles de la réformation. Il faut avouer qu'une connaiſſance bien exacte de toutes ces taxes ſervirait beaucoup à l'hiſtoire de l'eſprit humain.

EXTREME.

Nous eſſayerons ici de tirer de ce mot *extrême* une notion qui pourra être utile.

On diſpute tous les jours ſi à la guerre la fortune ou la conduite fait les ſuccès.

Si dans les maladies la nature agit plus que la médecine pour guérir ou pour tuer.

Si dans la juriſprudence il n'eſt pas très-avantageux de s'accommoder quand on a raiſon, & de plaider quand on a tort.

Si les belles-lettres contribuent à la gloire d'une nation ou à ſa décadence.

S'il faut ou s'il ne faut pas rendre le peuple superstitieux.

S'il y a quelque chose de vrai en métaphysique, en histoire, en morale.

Si le goût est arbitraire, & s'il est en effet un bon & un mauvais goût &c. &c.

Pour décider tout d'un coup toutes ces questions, prenez un exemple de ce qu'il y a de plus extrême dans chacune; comparez les deux extrémités opposées, & vous trouverez d'abord le vrai.

Vous voulez savoir si la conduite peut décider infailliblement du succès à la guerre; voyez le cas le plus extrême, les situations les plus opposées où la conduite seule triomphera infailliblement. L'armée ennemie est obligée de passer dans une gorge profonde de montagnes; votre général le sait, il fait une marche forcée, il s'empare des hauteurs, il tient les ennemis enfermés dans un défilé, il faut qu'ils périssent ou qu'ils se rendent. Dans ce cas extrême la fortune ne peut avoir nulle part à la victoire. Il est donc démontré que l'habileté peut décider du succès d'une campagne; de cela seul il est prouvé que la guerre est un art.

Ensuite imaginez une position avantageuse, mais moins décisive; le succès n'est pas si certain, mais il est toujours très-probable. Vous arrivez ainsi de proche en proche jusqu'à une parfaite égalité entre les deux armées, qui décidera alors? la fortune, c'est-à-dire, un événement imprévu : un officier-général tué lorsqu'il va exécuter un ordre important, un corps qui s'ébranle sur un faux bruit, une terreur panique, & mille autres cas auxquels la prudence ne peut remédier; mais il reste toujours certain qu'il y a un art, une tactique.

Il en faut dire autant de la médecine, de cet art d'opérer de la tête & de la main, pour rendre à la vie un homme qui va la perdre.

Le premier qui ſaigna & purgea à propos un homme tombé en apoplexie, le premier qui imagina de plonger un biſtouri dans la veſſie pour en tirer un caillou, & de refermer la plaie; le premier qui ſut prévenir la gangrène dans une partie du corps, étaient ſans doute des hommes preſque divins, & ne reſſemblaient pas aux médecins de *Molière*.

Deſcendez de cet exemple palpable à des expériences moins frappantes & plus équivoques; vous voyez des fièvres, des maux de toute eſpèce, qui ſe guériſſent ſans qu'il ſoit bien prouvé ſi c'eſt la nature ou le médecin qui les a guéries; vous voyez des maladies dont l'iſſue ne peut ſe deviner; vingt médecins s'y trompent, celui qui a le plus d'eſprit, le coup d'œil plus juſte, devine le caractère de la maladie. Il y a donc un art; & l'homme ſupérieur en connaît les fineſſes. Ainſi *la Peyronie* devina qu'un homme de la cour devait avoir avalé un os pointu qui lui avait cauſé un ulcère, & le mettait en danger de mort. Ainſi *Boerhaave* devina la cauſe de la maladie auſſi inconnue que cruelle d'un comte de *Vaſſenaar*. Il y a donc réellement un art de la médecine; mais dans tout art il y a des *Virgile* & des *Mævius*.

Dans la juriſprudence, prenez une cauſe nette, dans laquelle la loi parle clairement; une lettre de change bien faite, bien acceptée, il faudra par tout pays que l'accepteur ſoit condamné à la payer. Il y a donc une juriſprudence utile, quoique dans mille cas, les jugemens ſoient arbitraires pour le malheur

du genre-humain, parce que les lois ſont mal faites.

Voulez-vous ſavoir ſi les belles-lettres font du bien à une nation, comparez les deux extrêmes, *Cicéron* & un ignorant groſſier. Voyez ſi c'eſt *Pline* ou *Attila* qui fit la décadence de Rome.

On demande ſi l'on doit encourager la ſuperſtition dans le peuple, voyez ſurtout ce qu'il y a de plus extrême dans cette funeſte matière, les St Barthelemi, les maſſacres d'Irlande, les croiſades; la queſtion eſt bientôt réſolue.

Y a-t-il du vrai en métaphyſique? Saiſiſſez d'abord les points les plus étonnans & les plus vrais; quelque choſe exiſte, donc quelque choſe exiſte de toute éternité. Un Etre éternel exiſte par lui-même; cet Etre peut n'être ni méchant ni inconſéquent. Il faut ſe rendre à ces vérités; preſque tout le reſte eſt abandonné à la diſpute, & l'eſprit le plus juſte démêle la vérité lorſque les autres cherchent dans les ténèbres.

Y a-t-il un bon & un mauvais goût? Comparez les extrêmes; voyez ces vers de *Corneille* dans *Cinna*.

Octave oſe accuſer le deſtin d'injuſtice,
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton ſupplice,
Et que par ton exemple à ta perte guidés,
Ils violent des droits que tu n'a pas gardés.

Comparez-les à ceux-ci dans *Othon*.

Dis-moi donc, lorſqu'Othon s'eſt offert à Camille,
A-t-il été content, a-t-elle été facile?
Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet?
Comment l'a-t-elle pris, & comment l'a-t-il fait?

Par cette comparaiſon des deux extrêmes, il eſt

bientôt décidé qu'il exifte un bon & un mauvais goût.

Il en eft en toutes chofes comme des couleurs, les plus mauvais yeux diftinguent le blanc & le noir, les yeux meilleurs, plus exercés, difcernent les nuances qui fe rapprochent.

Ufque adeo quod tangit idem eft; tamen ultima diftant.

EZECHIEL.

De quelques paffages finguliers de ce prophète, & de quelques ufages anciens.

ON fait affez aujourd'hui qu'il ne faut pas juger des ufages anciens par les modernes : qui voudrait réformer la cour d'*Alcinoüs* dans l'Odyffée, fur celle du grand Turc, ou de *Louis XIV*, ne ferait pas bien reçu des favans : qui reprendrait *Virgile* d'avoir repréfenté le roi *Evandre* couvert d'une peau d'ours, & accompagné de deux chiens, pour recevoir des ambaffadeurs, ferait un mauvais critique.

Les mœurs des anciens Egyptiens & Juifs font encore plus différentes des nôtres, que celles du roi *Alcinoüs*, de *Naufica* fa fille, & du bon homme *Evandre*. *Ezéchiel* efclave chez les Chaldéens eut une vifion près de la petite rivière de Chobar qui fe perd dans l'Euphrate.

On ne doit point être étonné qu'il ait vu des animaux à quatre faces, & à quatre aîles, avec des pieds de veau, ni des roues qui marchaient toutes feules, & qui avaient l'efprit de vie; ces fymboles

plaisent même à l'imagination; mais plusieurs critiques se sont révoltés contre l'ordre que le Seigneur lui donna de manger pendant trois cents quatre-vingt-dix jours, du pain d'orge, de froment & de millet couvert d'excrémens humains.

Le prophète s'écria, pouah! pouah! pouah! mon ame n'a point été jusqu'ici pollue; & le Seigneur lui répondit : Hé bien, je vous donne de la fiente de bœuf au lieu d'excrément d'homme, & vous pétrirez votre pain avec cette fiente.

Comme il n'est point d'usage de manger de telles confitures sur son pain, la plupart des hommes trouvent ces commandemens indignes de la majesté divine. Cependant il faut avouer que de la bouze de vache & tous les diamans du grand mogol sont parfaitement égaux, non-seulement aux yeux d'un être divin, mais à ceux d'un vrai philosophe; & à l'égard des raisons que DIEU pouvait avoir d'ordonner un tel déjeûner au prophète, ce n'est pas à nous de les demander.

Il suffit de faire voir que ces commandemens qui nous paraissent étranges, ne le parurent pas aux Juifs.

Il est vrai que la synagogue ne permettait pas, du temps de *St Jérôme*, la lecture d'*Ezechiel* avant l'âge de trente ans; mais c'était parce que dans le chapitre XVIII, il dit que le fils ne portera plus l'iniquité de son père, & qu'on ne dira plus, les pères ont mangé des raisins verds, & les dents des enfans en sont agacées.

En cela il se trouvait expressément en contradiction avec *Moïse* qui, au chapitre XXVIII des Nombres, assure que les enfans portent l'iniquité des pères, jusqu'à la troisième & quatrième génération.

Ezéchiel au chapitre XX fait dire encore au Seigneur,

qu'il a donné aux Juifs des *préceptes qui ne ſont pas bons.* Voilà pourquoi la ſynagogue interdiſait aux jeunes gens une lecture qui pouvait faire douter de l'irréfragabilité des lois de *Moïſe.*

Les cenſeurs de nos jours ſont encore plus étonnés du chapitre XVI d'*Ezéchiel:* voici comme le prophète s'y prend pour faire connaître les crimes de Jéruſalem. Il introduit le Seigneur parlant à une fille, & le Seigneur dit à la fille : Lorſque vous naquîtes , on ne vous avait point encore coupé le boyau du nombril, on ne vous avait point ſalée, vous étiez toute nue, j'eus pitié de vous ; vous êtes devenue grande, votre ſein s'eſt formé, votre poil a paru, j'ai paſſé, je vous ai vue, j'ai connu que c'était le temps des amans; j'ai couvert votre ignominie ; je me ſuis étendu ſur vous avec mon manteau ; vous avez été à moi ; je vous ai lavée, parfumée, bien habillée, bien chauſſée; je vous ai donné une écharpe de coton, des bracelets, un collier ; je vous ai mis une pierrerie au nez, des pendans d'oreilles, & une couronne ſur la tête &c.

Alors , ayant confiance à votre beauté , vous avez forniqué pour votre compte avec tous les paſſans.... Et vous avez bâti un mauvais lieu... & vous vous êtes proſtituée juſque dans les places publiques, & vous avez ouvert vos jambes à tous les paſſans.... & vous avez couché avec des Egyptiens.... & enfin, vous avez payé des amans, & vous leur avez fait des préſens, afin qu'ils couchaſſent avec vous.... & en payant au lieu d'être payée, vous avez fait le contraire des autres filles.... Le proverbe eſt, telle mère , telle fille, & c'eſt ce qu'on dit de vous &c.

On s'élève encore davantage contre le chap. XXIII.

Une mère avait deux filles qui ont perdu leur virginité de bonne heure ; la plus grande s'appelait *Oolla*; & la petite *Oliba... Oolla a été folle des jeunes ſeigneurs, magiſtrats, cavaliers ; elle a couché avec des Egyptiens dès ſa première jeuneſſe.... Oliba ſa ſœur a bien plus forniqué encore avec des officiers, des magiſtrats & des cavaliers bien faits ; elle a découvert ſa turpitude, elle a multiplié ſes fornications, elle a recherché avec emportement les embraſſemens de ceux qui ont leur membre comme un âne, & qui répandent leur ſemence comme des chevaux....*

Ces deſcriptions qui effarouchent tant d'eſprits faibles ne ſignifient pourtant que les iniquités de Jéruſalem & de Samarie ; les expreſſions qui nous paraiſſent libres ne l'étaient point alors. La même naïveté ſe montre ſans crainte, dans plus d'un endroit de l'Ecriture. Il y eſt ſouvent parlé d'ouvrir la vulve. Les termes dont elle ſe ſert pour exprimer l'accouplement de *Booz* avec *Ruth*, de *Juda* avec ſa belle-fille, ne ſont point déshonnêtes en hébreu, & le ſeraient en notre langue.

On ne ſe couvre point d'un voile quand on n'a pas honte de ſa nudité ; comment dans ces temps-là aurait-on rougi de nommer les génitoires, puiſqu'on touchait les génitoires de ceux à qui l'on feſait quelque promeſſe ; c'était une marque de reſpect, un ſymbole de fidélité, comme autrefois parmi nous les ſeigneurs châtelains mettaient leurs mains entre celles de leurs ſeigneurs paramonts.

Nous avons traduit les génitoires par cuiſſe. *Eliezer* met la main ſous la cuiſſe d'*Abraham* : *Joſeph* met la main ſous la cuiſſe de *Jacob*. Cette coutume était fort ancienne en Egypte. Les Egyptiens étaient ſi éloignés

d'attacher

d'attacher de la turpitude à ce que nous n'ofons ni découvrir, ni nommer, qu'ils portaient en proceffion une grande figure du membre viril nommé phallum, pour remercier les dieux de faire fervir ce membre à la propagation du genre-humain.

Tout cela prouve affez que nos bienféances ne font pas les bienféances des autres peuples. Dans quel temps y a-t-il eu chez les Romains plus de politeffe que du temps du fiècle d'*Augufte*? cependant *Horace* ne fait nulle difficulté de dire dans une pièce morale:

Nec metuo, ne dum futuo vir rure recurrat.

Augufte fe fert de la même expreffion dans une épigramme contre *Fulvie.*

Un homme qui prononcerait parmi nous le mot qui répond à *futuo*, ferait regardé comme un crocheteur ivre; ce mot, & plufieurs autres dont fe fervent *Horace* & d'autres auteurs, nous paraît encore plus indécent que les expreffions d'*Ezéchiel.* Défefons-nous de tous nos préjugés quand nous lifons d'anciens auteurs, ou que nous voyageons chez des nations éloignées. La nature eft la même par-tout, & les ufages par-tout différens.

Je rencontrai un jour dans Amfterdam un rabbin tout plein de ce chapitre. Ah! mon ami, dit-il, que nous vous avons obligation! Vous avez fait connaître toute la fublimité de la loi mofaïque, le déjeûner d'*Ezéchiel*, fes belles attitudes fur le côté gauche; *Oolla* & *Oliba* font chofes admirables, ce font des types, mon frère, des types, qui figurent qu'un jour le peuple juif fera maître de toute la terre; mais pourquoi en avez-vous omis tant d'autres qui font

à peu près de cette force ? pourquoi n'avez-vous pas représenté le Seigneur disant au sage *Osée*, dès le second verset du premier chapitre : *Osée, prends une fille de joie, & fais-lui des fils de fille de joie.* Ce sont ses propres paroles. *Osée* prit la demoiselle, il en eut un garçon, & puis une fille, & puis encore un garçon, & c'était un type, & ce type dura trois années. Ce n'est pas tout, dit le Seigneur, au troisième chapitre : Va-t-en prendre une femme qui soit non-seulement débauchée, mais adultère ; *Osée* obéit, mais il lui en coûta quinze écus, & un septier & demi d'orge ; car vous savez que dans la terre promise il y avait très-peu de froment. Mais savez-vous ce que tout cela signifie ? Non, lui dis-je ; ni moi non plus, dit le rabbin.

Un grave savant s'approcha & nous dit que c'était des fictions ingénieuses & toutes remplies d'agrément. Ah, monsieur, lui répondit un jeune homme fort instruit, si vous voulez des fictions, croyez-moi, préférez celles d'*Homère*, de *Virgile* & d'*Ovide* ; quiconque aime les prophéties d'*Ezéchiel* mérite de déjeûner avec lui.

EZOURVEDAM.

QU'EST-CE donc que cet Ezourvédam qui est à la bibliothèque du roi de France ? C'est un ancien commentaire, qu'un ancien brame composa autrefois avant l'époque d'*Alexandre* sur l'ancien Védam, qui était lui-même bien moins ancien que le livre du Shasta.

Reſpeƈons, vous dis-je, tous ces anciens indiens. Ils inventèrent le jeu des échecs, & les Grecs allaient apprendre chez eux la géométrie.

Cet Ezourvédam fut en dernier lieu traduit par un brame, correſpondant de la malheureuſe compagnie françaiſe des Indes. Il me fut apporté au mont Krapak, où j'obſerve les neiges depuis long-temps ; & je l'envoyai à la grande bibliothèque royale de Paris, où il eſt mieux placé que chez moi.

Ceux qui voudront le conſulter verront qu'après pluſieurs révolutions produites par l'Eternel, il plut à l'Eternel de former un homme qui s'appelait *Adimo*, & une femme dont le nom répondait à celui de la vie.

Cette anecdote indienne eſt-elle priſe des livres juifs ? Les Juifs l'ont-ils copiée des Indiens ? où peut-on dire que les uns & les autres l'ont écrite d'original, & que les beaux eſprits ſe rencontrent ?

Il n'était pas permis aux Juifs de penſer que leurs écrivains euſſent rien puiſé chez les brachmanes dont ils n'avaient pas entendu parler. Il ne nous eſt pas permis de penſer ſur *Adam* autrement que les Juifs. Par conſéquent je me tais, & je ne penſe point.

F.

FABLE

IL eſt vraiſemblable que les fables dans le goût de celles qu'on attribue à *Eſope*, & qui ſont plus anciennes que lui, furent inventées en Aſie par les premiers peuples ſubjugués : des hommes libres n'auraient pas eu toujours beſoin de déguiſer la vérité : on ne peut guère parler à un tyran qu'en paraboles, encore ce détour même eſt-il dangereux.

Il ſe peut très-bien auſſi que les hommes aimant naturellement les images & les contes, les gens d'eſprit ſe ſoient amuſés à leur en faire ſans aucune autre vue. Quoi qu'il en ſoit, telle eſt la nature de l'homme, que la fable eſt plus ancienne que l'hiſtoire.

Chez les Juifs qui ſont une peuplade toute nouvelle (*a*) en comparaiſon de la Chaldée & de Tyr ſes voiſines, mais fort ancienne par rapport à nous, on voit des fables toutes ſemblables à celles d'*Eſope* dès le temps des juges, c'eſt-à-dire, mille deux cents trente-trois ans avant notre ère, ſi on peut compter ſur de telles ſupputations.

Il eſt donc dit dans les Juges, que *Gédéon* avait ſoixante & dix fils, qui étaient *ſortis de lui parce qu'il*

(*a*) Il eſt prouvé que la peuplade hébraïque n'arriva en Paleſtine que dans un temps où le Canaan avait déjà d'aſſez puiſſantes villes ; Tyr, Sidon, Berith, floriſſaient. Il eſt dit que *Joſué* détruiſit Jérico & la ville des lettres, des archives, des écoles, appelée *Cariat Sepher* ; donc les juifs n'étaient alors que des étrangers qui portaient le ravage chez des peuples policés.

avait plusieurs femmes, & qu'il eut d'une servante un autre fils nommé *Abimélec.*

Or cet *Abimélec* écrasa sur une même pierre soixante & neuf de ses frères, selon la coutume ; & les Juifs pleins de respect & d'admiration pour *Abimélec* allèrent le couronner roi sous un chêne auprès de la ville de Mélo, qui d'ailleurs est peu connue dans l'histoire.

Joatham le plus jeune des frères, échappé seul au carnage, (comme il arrive toujours dans les anciennes histoires) harangua les Juifs ; il leur dit que les arbres allèrent un jour se choisir un roi. On ne voit pas trop comment des arbres marchent ; mais s'ils parlaient, ils pouvaient bien marcher. Ils s'adressèrent d'abord à l'olivier, & lui dirent : Règne. L'olivier répondit : Je ne quitterai pas le soin de mon huile pour régner sur vous. Le figuier dit qu'il aimait mieux ses figues que l'embarras du pouvoir suprême. La vigne donna la préférence à ses raisins. Enfin les arbres s'adressèrent au buisson ; le buisson répondit : *Je régnerai sur vous, je vous offre mon ombre ; & si vous n'en voulez pas, le feu sortira du buisson & vous dévorera.*

Il est vrai que la fable pèche par le fond ; parce que le feu ne sort point d'un buisson ; mais elle montre l'antiquité de l'usage des fables.

Celle de l'estomac & des membres, qui servit à calmer une sédition dans Rome, il y a environ deux mille trois cents ans, est ingénieuse & sans défaut. Plus les fables sont anciennes, plus elles sont allégoriques.

L'ancienne fable de *Vénus*, telle qu'elle est rapportée dans *Hésiode*, n'est-elle pas une allégorie de la nature entière ? Les parties de la génération sont tombées

de l'Ether ſur le rivage de la mer : *Vénus* naît de cette écume précieuſe ; ſon premier nom eſt celui d'*Amante* de l'organe de la génération *Philometès* : y a-t-il une image plus ſenſible ?

Cette *Vénus* eſt la déeſſe de la beauté ; la beauté ceſſe d'être aimable, ſi elle marche ſans les grâces ; la beauté fait naître l'amour ; l'amour a des traits qui percent les cœurs ; il porte un bandeau qui cache les défauts de ce qu'on aime ; il a des aîles, il vient vîte & fuit de même.

La ſageſſe eſt conçue dans le cerveau du maître des Dieux ſous le nom de *Minerve ;* l'ame de l'homme eſt un feu divin que *Minerve* montre à *Prométhée*, qui ſe ſert de ce feu divin pour animer l'homme.

Il eſt impoſſible de ne pas reconnaître dans ces fables une peinture vivante de la nature entière. La plupart des autres fables ſont ou la corruption des hiſtoires anciennes, ou le caprice de l'imagination. Il en eſt des anciennes fables comme de nos contes modernes : il y en a de moraux qui ſont charmans ; il en eſt qui ſont inſipides.

Les fables des anciens peuples ingénieux ont été groſſièrement imitées par des peuples groſſiers ; témoins celles de *Bacchus*, d'*Hercule*, de *Prométhée*, de *Pandore* & tant d'autres ; elles étaient l'amuſement de l'ancien monde. Les barbares qui en entendirent parler confuſément, les firent entrer dans leur mythologie ſauvage ; & enſuite ils oſèrent dire, c'eſt nous qui les avons inventées. Hélas ! pauvres peuples ignorés & ignorans, qui n'avez connu aucun art ni agréable ni utile, chez qui même le nom de géométrie ne parvint jamais, pouvez-vous dire que vous avez inventé quelque

chose ? Vous n'avez su ni trouver des vérités, ni mentir habilement.

La plus belle fable des Grecs est celle de *Psyché*. La plus plaisante fut celle de la matrone d'*Ephèse*.

La plus jolie parmi les modernes fut celle de la folie, qui ayant crevé les yeux à l'amour, est condamnée à lui servir de guide.

Les fables attribuées à *Esope* sont toutes des emblèmes, des instructions aux faibles, pour se garantir des forts autant qu'ils le peuvent. Toutes les nations un peu savantes les ont adoptées. *La Fontaine* est celui qui les a traitées avec le plus d'agrément : il y en a environ quatre-vingts qui sont des chefs-d'œuvre de naïveté, de grâces, de finesse, quelquefois même de poësie ; c'est encore un des avantages du siècle de *Louis XIV* d'avoir produit un *la Fontaine*. Il a trouvé si bien le secret de se faire lire sans presque le chercher, qu'il a eu en France plus de réputation que l'inventeur même.

Boileau ne l'a jamais compté parmi ceux qui fesaient honneur à ce grand siècle ; sa raison ou son prétexte était qu'il n'avait jamais rien inventé. Ce qui pouvait encore excuser *Boileau*, c'était le grand nombre de fautes contre la langue & contre la correction du style : fautes que *la Fontaine* aurait pu éviter, & que ce sévère critique ne pouvait pardonner. C'était la cigale, qui *ayant chanté tout l'été, s'en alla crier famine chez la fourmi sa voisine*, qui lui dit, *qu'elle la payera avant l'oust, foi d'animal, intérêt & principal*, & à qui la fourmi *répond : Vous chantiez, j'en suis fort aise ; hé bien dansez maintenant.*

C'était le loup qui voyant la marque du collier du

chien, lui dit : *Je ne voudrais pas même à ce prix un trésor*. Comme si les trésors étaient à l'usage des loups.

C'était la *race escarbote qui est en quartier d'hiver comme la marmote*.

C'était l'astrologue qui se laissa cheoir, & à qui on dit : *Pauvre bête, penses-tu lire au-dessus de ta tête* ? En effet, *Copernic*, *Galilée*, *Cassini*, *Halley*, ont très-bien lu au-dessus de leur tête ; & le meilleur des astronomes peut se laisser tomber sans être une pauvre bête.

L'astrologie judiciaire est à la vérité une charlatanerie très-ridicule ; mais ce ridicule ne consistait pas à regarder le ciel, il consistait à croire ou à vouloir faire croire qu'on y lit ce qu'on n'y lit point. Plusieurs de ces fables ou mal choisies, ou mal écrites, pouvaient mériter en effet la censure de *Boileau*.

Rien n'est plus insipide que la femme noyée, dont on dit qu'il faut chercher le corps en remontant le cours de la rivière, parce que cette femme avait été contredisante.

Le tribut des animaux envoyé au roi *Alexandre* est une fable, qui, pour être ancienne, n'en est pas meilleure. Les animaux n'envoient point d'argent à un roi ; & un lion ne s'avise pas de voler de l'argent.

Un satyre qui reçoit chez lui un passant, ne doit point le renvoyer sur ce qu'il souffle d'abord dans ses doigts, parce qu'il a trop froid ; & qu'ensuite en prenant l'*écuelle aux dents* il souffle sur son potage qui est trop chaud. L'homme avait très-grande raison, & le satyre était un sot. D'ailleurs on ne prend point l'écuelle avec les dents.

Mère écreviffe qui reproche à sa fille de ne pas aller

droit, & la fille qui lui répond que ſa mère va tortu, n'a point paru une fable agréable.

Le buiſſon & le canard en ſociété avec une chauve-ſouris pour des marchandiſes, *ayant des comptoirs*, *des facteurs*, *des agens*, *payant le principal & les intérêts*, & *ayant des ſergens à leur porte*, n'a ni vérité, ni naturel, ni agrément.

Un buiſſon qui ſort de ſon pays avec une chauve-ſouris pour aller trafiquer, eſt une de ces imaginations froides & hors de la nature que *la Fontaine* ne devait pas adopter.

Un logis plein de chiens, & des chats *vivant entr'eux comme couſins*, *ſe brouillant pour un pot de potage*, ſemble bien indigne d'un homme de goût.

La *pie-margot-caquet-bon-bec* eſt encore pire ; l'aigle lui dit qu'elle n'a que faire de ſa compagnie, parce qu'elle parle trop. Sur quoi *la Fontaine* remarque qu'il faut à la cour *porter habit de deux paroiſſes*.

Que ſignifie un milan préſenté par un oiſeleur à un roi, auquel il prend le bout du nez avec ſes griffes ?

Un ſinge qui avait épouſé une fille pariſienne & qui la battait, eſt un très-mauvais conte qu'on avait fait à *la Fontaine*, & qu'il eut le malheur de mettre en vers.

De telles fables & quelques autres pourraient ſans doute juſtifier *Boileau* : il ſe pouvait même que *la Fontaine* ne ſût pas diſtinguer ſes mauvaiſes fables des bonnes.

Madame de *la Sablière* appelait *la Fontaine un fablier*, qui portait naturellement des fables, comme un prunier des prunes. Il eſt vrai qu'il n'avait qu'un ſtyle, & qu'il écrivait un opéra de ce même ſtyle

dont il parlait de *Janot Lapin* & de *Rominagrobis*. Il dit dans l'opéra de Daphné ;

J'ai vu le temps qu'une jeune fillette,
Pouvait ſans peur aller au bois ſeulette :
Maintenant, maintenant les bergers ſont loups.
Je vous dis, je vous dis, filles gardez-vous.

Jupiter vous vaut bien ;
Je ris auſſi quand l'amour veut qu'il pleure :
Vous autres Dieux n'attaquez rien
Qui ſans vous étonner s'oſe défendre une heure.

Que vous êtes reprenante.
Gouvernante !

Malgré tout cela, *Boileau* devait rendre juſtice au mérite ſingulier du bon homme ; c'eſt ainſi qu'il l'appelait ; & être enchanté avec tout le public du ſtyle de ſes bonnes fables.

La Fontaine n'était pas né inventeur ; ce n'était pas un écrivain ſublime, un homme d'un goût toujours ſûr, un des premiers génies du grand ſiècle ; & c'eſt encore un défaut très-remarquable dans lui de ne pas parler correctement ſa langue. Il eſt dans cette partie très-inférieur à *Phèdre ;* mais c'eſt un homme unique dans les excellens morceaux qu'il nous a laiſſés : ils ſont en grand nombre, ils ſont dans la bouche de tous ceux qui ont été élevés honnêtement : ils contribuent même à leur éducation : ils iront à la dernière poſtérité ; ils conviennent à tous les hommes, à tous les âges ; & ceux de *Boileau* ne conviennent guère qu'aux gens de lettres.

De quelques fanatiques qui ont voulu profcrire les anciennes fables.

IL y eut parmi ceux qu'on nomme *janféniftes*, une petite fecte de cerveaux durs & creux, qui voulurent profcrire les belles fables de l'antiquité, fubftituer *St Profper* à *Ovide*, & *Santeuil* à *Horace*. Si on les avait crus, les peintres n'auraient plus repréfenté *Iris* fur l'arc-en-ciel, ni *Minerve* avec fon égide ; mais *Nicole* & *Arnauld* combattant contre des jéfuites & contre des proteftans, mademoifelle *Perrier* guérie d'un mal aux yeux par une épine de la couronne de JESUS-CHRIST, arrivée de Jérufalem à Port-royal. Le confeiller *Carré de Montgeron* préfentant à *Louis XV* le recueil des convulfions de *St Médard*, & *St Ovide* reffufcitant des petits garçons.

Aux yeux de ces fages auftères, *Fénélon* n'était qu'un idolâtre qui introduifait l'enfant *Cupidon* chez la nymphe *Eucharis*, à l'exemple du poëme impie de l'Enéide.

Pluche, à la fin de fa fable du ciel, intitulée *Hiftoire*, fait une longue differtation pour prouver qu'il eft honteux d'avoir dans fes tapifferies des figures prifes des métamorphofes d'*Ovide*; & que *Zéphire* & *Flore*, *Vertumne* & *Pomone* devraient être bannis des jardins de Verfailles. (*b*) Il exhorte l'académie des belles-lettres à s'oppofer à ce mauvais goût, & il dit qu'elle feule eft capable de rétablir les belles-lettres. (*c*)

(*b*) *Hift. du ciel*, tom. II, pag. 398.

(*c*) Voyez dans les *Poëfies mêlées* l'*apologie de la fable* que nous indiquons à notre cher lecteur, pour le prémunir contre la mauvaife humeur de ces ennemis des beaux arts.

D'autres rigoriftes, plus févères que fages, ont voulu profcrire depuis peu l'ancienne mythologie, comme un recueil de contes puériles indignes de la gravité reconnue de nos mœurs. Il ferait trifte pourtant de brûler *Ovide*, *Homère*, *Héfiode*, & toutes nos belles tapifferies, & nos tableaux, & nos opéra: beaucoup de fables après tout, font plus philofophiques que ces meffieurs ne font philofophes. S'ils font grâce aux contes familiers d'*Efope*, pourquoi faire main-baffe fur ces fables fublimes, qui ont été refpectées du genre-humain, dont elles ont fait l'inftruction? Elles font mêlées de beaucoup d'infipidités, car quelle chofe eft fans mélange? Mais tous les fiècles adopteront la boîte de *Pandore*, au fond de laquelle fe trouve la confolation du genre-humain; les deux tonneaux de *Jupiter*, qui verfent fans ceffe le bien & le mal; la nue embraffée par *Ixion*, emblème & châtiment d'un ambitieux; & la mort de *Narciffe*, qui eft la punition de l'amour-propre. Y a-t-il rien de plus fublime que *Minerve*, la divinité de la fageffe, formée dans la tête du maître des dieux? Y a-t-il rien de plus vrai & de plus agréable que la déeffe de la beauté, obligée de n'être jamais fans fes grâces? Les déeffes des arts, toutes filles de *Mémoire*, ne nous avertiffent-elles pas, auffi-bien que *Locke*, que nous ne pouvons fans mémoire avoir le moindre jugement, la moindre étincelle d'efprit? Les flèches de l'*Amour*, fon bandeau, fon enfance; *Flore* careffée par *Zéphyre* &c. ne font-ils pas les emblèmes fenfibles de la nature entière? Ces fables ont furvécu aux religions, qui les confacraient; les temples des dieux d'Egypte, de la Grèce, de Rome, ne font plus, & *Ovide* fubfifte. On peut détruire les

objets de la crédulité, mais non ceux du plaifir; nous aimerons à jamais ces images vraies & riantes. *Lucrèce* ne croyait pas à ces dieux de la fable; mais il célébrait la nature fous le nom de *Vénus*.

Alma Venus cæli fubter labentia figna
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes.
Concelebras, per te quoniam genus omne animantum
Concipitur, vifitque exortum lumina folis &c.

Tendre Vénus, ame de l'univers,
Par qui tout naît, tout refpire, & tout aime;
Toi dont les feux brûlent au fond des mers,
Toi qui régis la terre & le ciel même &c.

Si l'antiquité dans fes ténébres s'était bornée à reconnaître la divinité dans ces images, aurait-on beaucoup de reproches à lui faire? L'ame productrice du monde était adorée par les fages; elle gouvernait les mers fous le nom de *Neptune*, les airs fous l'emblème de *Junon*, les campagnes fous celui de *Pan*. Elle était la divinité des armées fous le nom de *Mars*; on animait tous ces attributs : *Jupiter* était le feul dieu. La chaîne d'or, avec laquelle il enlevait les dieux inférieurs & les hommes, était une image frappante de l'unité d'un être fouverain. Le peuple s'y trompait; mais que nous importe le peuple?

On demande tous les jours pourquoi les magiftrats grecs & romains permettaient qu'on tournât en ridicule fur le théâtre ces mêmes divinités, qu'on adorait dans les temples? On fait là une fuppofition fauffe : on ne fe moquait point des dieux fur le théâtre, mais des fottifes attribuées à ces dieux par ceux qui avaient

corrompu l'ancienne mythologie. Les consuls & les préteurs trouvaient bon qu'on traitât gaiement sur la scène l'aventure des deux *Sosies*; mais ils n'auraient pas souffert qu'on eût attaqué devant le peuple le culte de *Jupiter* & de *Mercure*. C'est ainsi que mille choses, qui paraissent contradictoires, ne le sont point. J'ai vu sur le théâtre d'une nation savante & spirituelle des aventures tirées de la *Légende dorée*; dira-t-on pour cela que cette nation permet qu'on insulte aux objets de la religion? Il n'est pas à craindre qu'on devienne païen pour avoir entendu à Paris l'opéra de *Proserpine*, ou pour avoir vu à Rome les noces de *Psyché* peintes dans un palais du pape par *Raphaël*. La fable forme le goût, & ne rend personne idolâtre.

Les belles fables de l'antiquité ont encore ce grand avantage sur l'histoire, qu'elles présentent une morale sensible : ce sont des leçons de vertu, & presque toute l'histoire est le succès des crimes. *Jupiter*, dans la fable, descend sur la terre pour punir *Tantale* & *Lycaou*; mais dans l'histoire, nos *Tantales* & nos *Lycaons* sont les dieux de la terre. *Baucis* & *Philemon* obtiennent que leur cabane soit changée en un temple : nos *Baucis* & nos *Philemons* voient vendre par le collecteur des tailles leurs marmites, que les dieux changent en vases d'or dans *Ovide*.

Je sais combien l'histoire peut nous instruire, je sais combien elle est nécessaire; mais en vérité il faut lui aider beaucoup pour en tirer des règles de conduite. Que ceux qui ne connaissent la politique que dans les livres, se souviennent toujours de ces vers de *Corneille* :

> Les exemples récens suffiraient pour m'instruire,
> Si par l'exemple seul on devait se conduire;

Mais fouvent l'un fe perd où l'autre s'eft fauvé,
Et pas où l'un périt, un autre eft confervé.

Henri VIII, tyran de fes parlemens, de fes miniftres, de fes femmes, des confciences & des bourfes, vit & meurt paifiblé. Le bon, le brave *Charles I* périt fur un échafaud. Notre admirable héroïne, *Marguerite d'Anjou*, donne en vain douze batailles en perfonne contre les Anglais, fujets de fon mari. *Guillaume III* chaffe *Jacques II* d'Angleterre fans donner bataille. Nous avons vu de nos jours la famille impériale de *Perfe* égorgée, & des étrangers fur fon trône. Pour qui ne regarde qu'aux événemens, l'hiftoire femble accufer la Providence, & les belles fables morales la juftifient. Il eft clair qu'on trouve dans elles l'utile & l'agréable. Ceux qui dans ce monde ne font ni l'un ni l'autre, crient contr'elles. Laiffons-les dire, & lifons *Homère* & *Ovide*, auffi-bien que *Tite-Live* & *Rapin-Thoiras*. Le goût donne des préférences; le fanatifme donne les exclufions.

Tous les arts font amis, ainfi qu'ils font divins :
Qui veut les féparer eft loin de les connaître.
L'hiftoire nous apprend ce que font les humains,
La fable ce qu'ils doivent être.

FACILE (GRAMMAIRE.)

FACILE ne fignifie pas feulement une chofe aifément faite, mais encore qui paraît l'être. Le pinceau du *Corrège* eft facile. Le ftyle de *Quinault* eft beaucoup plus facile que celui de *Defpréaux*, comme le ftyle d'*Ovide* l'emporte en facilité fur celui de *Perfe*.

Cette facilité en peinture, en musique, en éloquence, en poësie, consiste dans un naturel heureux, qui n'admet aucun tour de recherche, & qui peut se passer de force & de profondeur. Ainsi les tableaux de *Paul Véronèse* ont un air plus facile & moins fini que ceux de *Michel-Ange*. Les symphonies de *Rameau* sont supérieures à celles de *Lulli*, & semblent moins faciles. *Bossuet* est plus véritablement éloquent & plus facile que *Fléchier*. *Rousseau*, dans ses épîtres, n'a pas à beaucoup près la facilité & la vérité de *Despréaux*.

Le commentateur de *Despréaux* dit que ce poëte exact & laborieux avait appris à l'illustre *Racine* à faire difficilement des vers ; & que ceux qui paraissent faciles sont ceux qui ont été faits avec le plus de difficulté.

Il est très-vrai qu'il en coûte souvent pour s'exprimer avec clarté : il est vrai qu'on peut arriver au naturel par des efforts ; mais il est vrai aussi qu'un heureux génie produit souvent des beautés faciles sans aucune peine, & que l'enthousiasme va plus loin que l'art.

La plupart des morceaux passionnés de nos bons poëtes sont sortis achevés de leur plume, & paraissent d'autant plus faciles qu'ils ont en effet été composés sans travail : l'imagination alors conçoit & enfante aisément. Il n'en est pas ainsi dans les ouvrages didactiques ; c'est là qu'on a besoin d'art pour paraître facile. Il y a, par exemple, beaucoup moins de facilité que de profondeur dans l'admirable *Essai sur l'homme* de *Pope*.

On peut faire facilement de très-mauvais ouvrages qui n'auront rien de gêné, qui paraîtront faciles, &

c'est

c'eſt le partage de ceux qui ont, ſans génie, la malheureuſe habitude de compoſer. C'eſt en ce ſens, qu'un perſonnage de l'ancienne comédie, qu'on nomme italienne, dit à un autre :

Tu fais de méchans vers admirablement bien.

Le terme de *facile* eſt une injure pour une femme, & eſt quelquefois dans la ſociété une louange pour un homme ; c'eſt ſouvent un défaut dans un homme d'Etat.

Les mœurs d'*Atticus* étaient faciles ; c'était le plus aimable des Romains. La facile *Cléopâtre* ſe donna à *Antoine* auſſi aiſément qu'à *Céſar*. Le facile *Claude* ſe laiſſait gouverner par *Agrippine*. *Facile* n'eſt là par rapport à *Claude* qu'un adouciſſement ; le mot propre eſt *faible*.

Un homme facile eſt en général un eſprit qui ſe rend aiſément à la raiſon, aux remontrances ; un cœur qui ſe laiſſe fléchir aux prières : & *faible* eſt celui qui laiſſe prendre ſur lui trop d'autorité.

FACTION.

De ce qu'on entend par ce mot.

LE mot *faction* venant du latin *facere*, on l'emploie pour ſignifier l'état d'un ſoldat à ſon poſte, en faction, les quadrilles ou les troupes des combattans dans le cirque ; les factions vertes, bleues, rouges & blanches.

La principale acception de ce terme ſignifie *un parti*

féditieux dans un Etat. Le terme de *parti* par lui-même n'a rien d'odieux, celui de *faction* l'eft toujours.

Un grand-homme & un médiocre peuvent avoir aifément un parti à la cour, dans l'armée, à la ville, dans la littérature.

On peut avoir un parti par fon mérite, par la chaleur & le nombre de fes amis, fans être chef de parti.

Le maréchal de *Catinat*, peu confidéré à la cour, s'était fait un grand parti dans l'armée, fans y prétendre.

Un chef de parti eft toujours un chef de faction: tels ont été le cardinal de *Retz*, *Henri* duc de *Guife*, & tant d'autres.

Un parti féditieux, quand il eft encore faible, quand il ne partage pas tout l'Etat, n'eft qu'une faction.

La faction de *Céfar* devint bientôt un parti dominant qui engloutit la république.

Quand l'empereur *Charles VI* difputait l'Efpagne à *Philippe V*, il avait un parti dans ce royaume, & enfin il n'y eut plus qu'une faction. Cependant on peut dire toujours *le parti de Charles VI.*

Il n'en eft pas ainfi des hommes privés. *Defcartes* eut long-temps un parti en France; on ne peut dire qu'il eut une faction.

C'eft ainfi qu'il y a des mots fynonymes en plufieurs cas, qui ceffent de l'être dans d'autres.

FACULTÉ.

TOUTES les puiſſances du corps & de l'entendement ne ſont-elles pas des facultés, & qui pis eſt des facultés très-ignorées, de franches qualités occultes, à commencer par le mouvement dont perſonne n'a découvert l'origine ?

Quand le préſident de la faculté de médecine, dans le Malade imaginaire, demande à *Thomas Diaſoirus quare opium facit dormire?* *Thomas* répond très-pertinemment, *quia eſt in eo virtus dormitiva quæ facit ſopire*, parce qu'il y a dans l'opium une faculté ſoporative qui fait dormir. Les plus grands phyſiciens ne peuvent guère mieux dire.

Le ſincère chevalier de *Jaucour* avoue, à l'article *Sommeil*, qu'on ne peut former ſur la cauſe du ſommeil que de ſimples conjectures. Un autre *Thomas*, plus révéré que *Diaſoirus*, n'a pas répondu autrement que ce bachelier de comédie, à toutes les queſtions qu'il propoſe dans ſes volumes immenſes.

Il eſt dit à l'article *Faculté* du grand Dictionnaire encyclopédique, *que la faculté vitale une fois établie dans le principe intelligent qui nous anime, on conçoit aiſément que cette faculté excitée par les impreſſions que le ſenſorium vital tranſmet à la partie du ſenſorium commun, détermine l'influx alternatif du ſuc nerveux dans les fibres motrices des organes vitaux, pour faire contracter alternativement ces organes.*

Cela revient préciſément à la réponſe du jeune médecin *Thomas*, *quia eſt in eo virtus alternativa quæ*

facit alternare. Et ce *Thomas Diafoirus* a du moins le mérite d'être plus court.

La faculté de remuer le pied quand on le veut, celle de fe reffouvenir du paffé, celle d'ufer de fes cinq fens, toutes nos facultés en un mot, ne font-elles pas à la *Diafoirus* ?

Mais la penfée! nous difent les gens qui favent le fecret; la penfée, qui diftingue l'homme du refte des animaux!

> *Sanctius his animal mentifque capacius altæ.*
> Cet animal fi faint, plein d'un efprit fublime.

Si faint qu'il vous plaira; c'eft ici que *Diafoirus* triomphe plus que jamais. Tout le monde au fond répond *quia eft in eo virtus penfativa quæ facit penfare.* Perfonne ne faura jamais par quel myftère il penfe.

Cette queftion s'étend donc à tout dans la nature entière. Je ne fais s'il n'y aurait pas dans cet abyme même une preuve de l'exiftence de l'Etre fuprême. Il y a un fecret dans tous les premiers refforts de tous les êtres, à commencer par un galet des bords de la mer, & à finir par l'anneau de faturne & par la voie lactée. Or comment ce fecret fans que perfonne le fût? il faut bien qu'il y ait un être qui foit au fait.

Des favans, pour éclairer notre ignorance, nous difent qu'il faut faire des fyftèmes, qu'à la fin nous trouverons le fecret. Mais nous avons tant cherché fans rien trouver, qu'à la fin on fe dégoûte. C'eft la philofophie pareffeufe, nous crient-ils; non, c'eft le repos raifonnable de gens qui ont couru en vain. Et après tout, philofophie pareffeufe vaut mieux que théologie turbulente & chimères métaphyfiques.

FAIBLE.

FOIBLE, qu'on prononce *faible*, & que plufieurs écrivent ainfi, eft le contraire de *fort*, & non de *dur* & de *folide*. Il peut fe dire de prefque tous les êtres. Il reçoit fouvent l'article *de* : le *fort* & le *faible* d'une épée ; *faible* de reins ; armée *faible* de cavalerie ; ouvrage philofophique *faible* de raifonnement &c.

Le faible du cœur n'eft point le faible de l'efprit ; le faible de l'ame n'eft point celui du cœur. Une ame faible eft fans reffort & fans action ; elle fe laiffe aller à ceux qui la gouvernent.

Un cœur faible s'amollit aifément, change facilement d'inclinations, ne réfifte point à la féduction, à l'afcendant qu'on veut prendre fur lui, & peut fubfifter avec un efprit fort ; car on peut penfer fortement, & agir faiblement. L'efprit faible reçoit les impreffions fans les combattre, embraffe les opinions fans examen, s'effraie fans caufe, tombe naturellement dans la fuperftition.

Un ouvrage peut être faible par les penfées ou par le ftyle : par les penfées, quand elles font trop communes, ou, lorfqu'étant juftes, elles ne font pas affez approfondies ; par le ftyle, quand il eft dépourvu d'images, de tours, de figures qui réveillent l'attention. Les oraifons funèbres de *Mafcaron* font faibles, & fon ftyle n'a point de vie, en comparaifon de *Boffuet*.

Toute harangue eft faible, quand elle n'eft pas relevée par des tours ingénieux, & par des expreffions énergiques ; mais un plaidoyer eft faible, quand, avec

tout le fecours de l'éloquence, & toute la véhémence de l'action, il manque de raifon. Nul ouvrage philofophique n'eft faible, malgré la faibleffe d'un ftyle lâche, quand le raifonnement eft jufte & profond. Une tragédie eft faible, quoique le ftyle en foit fort, quand l'intérêt n'eft pas foutenu. La comédie la mieux écrite eft faible, fi elle manque de ce que les Latins, appelaient *vis comica*, la force comique : c'eft ce que *Céfar* reproche à *Térence* :

Lenibus atque utinam fcriptis adjuncta foret vis.

C'eft furtout en quoi a péché fouvent la comédie nommée *larmoyante*. Les vèrs faibles ne font pas ceux qui péchent contre les règles, mais contre le génie; qui dans leur mécanique font fans variété, fans choix de termes, fans heureufes inverfions, & qui, dans leur poëfie, confervent trop la fimplicité de la profe. On ne peut mieux fentir cette différence, qu'en comparant les endroits que *Racine*, & *Campiftron* fon imitateur, ont traités.

FANATISME.

SECTION PREMIERE.

C'EST l'effet d'une fauffe confcience qui affervit la religion aux caprices de l'imagination & aux déréglemens des paffions.

En général il vient de ce que les légiflateurs ont eu des vues trop étroites, ou de ce qu'on a paffé les bornes qu'ils fe prefcrivaient. Leurs lois n'étaient faites que pour une fociété choifie. Etendues par

le zèle à tout un peuple, & transportées par l'ambition d'un climat à l'autre, elles devaient changer & s'accommoder aux circonstances des lieux & des personnes. Mais qu'est-il arrivé ? c'est que certains esprits d'un caractère plus proportionné à celui du petit troupeau pour lequel elles avaient été faites, les ont reçues avec la même chaleur, en sont devenus les apôtres & même les martyrs, plutôt que de démordre d'un seul *iota*. Les autres au contraire moins ardens, ou plus attachés à leurs préjugés d'éducation, ont lutté contre le nouveau joug, & n'ont consenti à l'embrasser qu'avec des adoucissemens ; & de-là le schisme entre les rigoristes & les mitigés, qui les rend tous furieux, lès uns pour la servitude, & les autres pour la liberté.

Imaginons une immense rotonde, un panthéon à mille autels ; & placés au milieu du dôme, figurons-nous un dévot de chaque secte éteinte ou subsistante, aux pieds de la divinité qu'il honore à sa façon, sous toutes les formes bizarres que l'imagination a pu créer. A droite, c'est un contemplatif étendu sur une natte, qui attend, le nombril en l'air, que la lumière céleste vienne investir son ame. A gauche, c'est un énergumène prosterné qui frappe du front contre la terre, pour en faire sortir l'abondance. Là c'est un saltimbanque qui danse sur la tombe de celui qu'il invoque. Ici c'est un pénitent immobile & muet comme la statue devant laquelle il s'humilie. L'un étale ce que la pudeur cache, parce que DIEU ne rougit pas de sa ressemblance ; l'autre voile jusqu'à son visage, comme si l'ouvrier avait horreur de son ouvrage.

Un autre tourne le dos au Midi, parce que c'eſt là le vent du démon ; un autre tend les bras vers l'Orient, où DIEU montre ſa face rayonnante. De jeunes filles en pleurs meurtriſſent leur chair encore innocente, pour apaiſer le démon de la concupiſcence par des moyens capables de l'irriter ; d'autres dans une poſture toute oppoſée, ſollicitent les approches de la Divinité. Un jeune homme pour amortir l'inſtrument de la virilité, y attache des anneaux de fer d'un poids proportionné à ſes forces ; un autre arrête la tentation dès ſa ſource, par une amputation tout-à-fait inhumaine, & ſuſpend à l'autel les dépouilles de ſon ſacrifice.

Voyons-les tous ſortir du temple, & pleins du DIEU qui les agite, répandre la frayeur & l'illuſion ſur la face de la terre. Ils ſe partagent le monde, & bientôt le feu s'allume aux quatre extrémités ; les peuples écoutent & les rois tremblent. Cet empire que l'enthouſiaſme d'un ſeul exerce ſur la multitude qui le voit ou l'entend, la chaleur que les eſprits raſſemblés ſe communiquent ; tous ces mouvemens tumultueux, augmentés par le trouble de chaque particulier, rendent en peu de temps le vertige général. C'eſt aſſez d'un ſeul peuple enchanté à la ſuite de quelques impoſteurs, la ſéduction multipliera les prodiges, & voilà tout le monde à jamais égaré. L'eſprit humain, une fois ſorti des routes lumineuſes de la nature, n'y rentre plus ; il erre autour de la vérité, ſans en rencontrer autre choſe que des lueurs, qui, ſe mêlant aux fauſſes clartés dont la ſuperſtition l'environne, achèvent de l'enfoncer dans les ténèbres.

Il eſt affreux de voir comment l'opinion d'apaiſer le ciel par le maſſacre, une fois introduite, s'eſt univerſellement répandue dans preſque toutes les religions ; & combien on a multiplié les raiſons de ce ſacrifice, afin que perſonne ne pût échapper au couteau. Tantôt ce ſont des ennemis qu'il faut immoler à *Mars* exterminateur ; les Scythes égorgent à ſes autels le centième de leurs priſonniers, & par cet uſage de la victoire, on peut juger de la juſtice de la guerre : auſſi chez d'autres peuples ne la feſait-on que pour avoir de quoi fournir aux ſacrifices ; de ſorte qu'ayant d'abord été inſtitués, ce ſemble, pour en expier les horreurs, ils ſervirent enfin à les juſtifier.

Tantôt ce ſont des hommes juſtes qu'un Dieu barbare demande pour victimes : les Gètes ſe diſputent l'honneur d'aller porter à *Zamolxis* les vœux de la patrie. Celui qu'un heureux ſort deſtine au ſacrifice eſt lancé à force de bras ſur des javelots dreſſés : s'il reçoit un coup mortel en tombant ſur les piques, c'eſt de bon augure pour le ſuccès de la négociation & pour le mérite du député ; mais s'il ſurvit à ſa bleſſure, c'eſt un méchant dont le Dieu n'a point affaire.

Tantôt ce ſont des enfans à qui les dieux redemandent une vie qu'ils viennent de leur donner ; juſtice affamée du ſang de l'innocence, dit *Montagne*. Tantôt c'eſt le ſang le plus cher : les Carthaginois immolent leurs propres fils à *Saturne*, comme ſi le temps ne les dévorait pas aſſez tôt. Tantôt c'eſt le ſang le plus beau : cette même *Ameſtris* qui avait fait enfouir douze hommes vivans dans la terre,

pour obtenir de *Pluton*, par cette offrande, une plus longue vie ; cette *Ameſtris* ſacrifie encore à cette inſatiable divinité quatorze jeunes enfans des premières maiſons de la Perſe, parce que les ſacrificateurs ont toujours fait entendre aux hommes qu'ils devaient offrir à l'autel ce qu'ils avaient de plus précieux. C'eſt ſur ce principe que chez quelques nations on immolait les premiers nés, & que chez d'autres on les rachetait par des offrandes plus utiles aux miniſtres du ſacrifice. C'eſt ce qui autoriſa ſans doute en Europe la pratique de quelques ſiècles, de vouer les enfans au célibat dès l'âge de cinq ans, & d'empriſonner dans le cloître les frères du prince héritier comme on les égorge en Aſie.

Tantôt c'eſt le ſang le plus pur : n'y a-t-il pas des Indiens qui exercent l'hoſpitalité envers tous les hommes, & qui ſe font un mérite de tuer tout étranger vertueux & ſavant qui paſſera chez eux, afin que ſes vertus & ſes talens leur demeurent ? Tantôt c'eſt le ſang le plus ſacré : chez la plupart des idolâtres, ce ſont les prêtres qui font la fonction des bourreaux à l'autel ; & chez les Sibériens on tue les prêtres, pour les envoyer prier dans l'autre monde à l'intention du peuple.

Mais voici d'autres fureurs & d'autres ſpectacles. Toute l'Europe paſſe en Aſie par un chemin inondé du ſang des Juifs qui s'égorgent de leurs propres mains pour ne pas tomber ſous le fer de leurs ennemis. Cette épidémie dépeuple la moitié du monde habité ; rois, pontifes, femmes, enfans & vieillards, tout cède au vertige ſacré qui fait égorger pendant deux ſiècles des nations innombrables ſur le

tombeau d'un Dieu de paix. C'eſt alors qu'on vit des oracles menteurs, des ermites guerriers ; les monarques dans les chaires & les prélats dans les camps ; tous les états ſe perdre dans une populace inſenſée ; les montagnes & les mers franchies ; de légitimes poſſeſſions abandonnées pour voler à des conquêtes qui n'étaient plus la terre promiſe ; les mœurs ſe corrompre ſous un ciel étranger ; des princes, après avoir dépouillé leurs royaumes pour racheter un pays qui ne leur avait jamais appartenu, achever de les ruiner pour leur rançon perſonnelle ; des milliers de ſoldats égarés ſous pluſieurs chefs, n'en reconnaître aucun, hâter leur défaite par la défection, & cette maladie ne finir que pour faire place à une contagion encore plus horrible.

Le même eſprit de fanatiſme entretenait la fureur des conquêtes éloignées : à peine l'Europe avait réparé ſes pertes, que la découverte d'un nouveau monde hâta la ruine du nôtre. A ce terrible mot : Allez & forcez, l'Amérique fut déſolée & ſes habitans exterminés ; l'Afrique & l'Europe s'épuiſèrent en vain pour la repeupler, le poiſon de l'or & du plaiſir ayant énervé l'eſpèce, le monde ſe trouva déſert, & fut menacé de le devenir tous les jours davantage par les guerres continuelles qu'allumera ſur notre continent l'ambition de s'étendre dans ces îles étrangères.

Comptons maintenant les milliers d'eſclaves que le fanatiſme a faits, ſoit en Aſie, où l'incirconciſion était une tache d'infamie ; ſoit en Afrique, où le nom de chrétien était un crime ; ſoit en Amérique, où le prétexte du baptême étouffa l'humanité.

Comptons les milliers d'hommes que l'on a vu périr ou sur les échafauds dans les siècles de persécution, ou dans les guerres civiles par la main de leurs concitoyens, ou de leurs propres mains par des macérations excessives. Parcourons la surface de la terre, & après avoir vu d'un coup d'œil tant d'étendards déployés au nom de la religion, en Espagne contre les Maures, en France contre les Turcs, en Hongrie contre les Tartares, tant d'ordres militaires fondés pour convertir les infidelles à coups d'épées, s'entr'égorger aux pieds de l'autel qu'ils devaient défendre : détournons nos regards de ce tribunal affreux élevé sur le corps des innocens & des malheureux, pour juger les vivans comme DIEU jugera les morts, mais avec une balance bien différente.

En un mot, toutes les horreurs de quinze siècles renouvelées plusieurs fois dans un seul, des peuples sans défense égorgés aux pieds des autels, des rois poignardés ou empoisonnés, un vaste Etat réduit à sa moitié par ses propres citoyens, la nation la plus belliqueuse & la plus pacifique divisée d'avec elle-même, le glaive tiré entre le fils & le père, des usurpateurs, des tyrans, des bourreaux, des parricides & des sacriléges violant toutes les conventions divines & humaines par esprit de religion : voilà l'histoire du fanatisme & ses exploits. (1)

(1) Cet article est tiré mot pour mot de l'article *Fanatisme* de l'Encyclopédie, par M. *Delegre*, M. de *Voltaire* n'a fait ici que l'abréger & le mettre dans un autre ordre.

SECTION II.

Si cette expreſſion tient encore à ſon origine, ce n'eſt que par un filet bien mince.

Fanaticus était un titre honorable ; il ſignifiait *deſſervant* ou *bienfaiteur d'un temple*. Les antiquaires, comme le dit le dictionnaire de Trévoux, ont retrouvé des inſcriptions dans leſquelles des romains conſidérables prenaient ce titre de *fanaticus*.

Dans la harangue de *Cicéron pro domo ſua*, il y a un paſſage où le mot *fanaticus* me paraît difficile à expliquer. Le ſéditieux & débauché *Clodius* qui avait fait exiler *Cicéron* pour avoir ſauvé la république, non-ſeulement avait pillé & démoli les maiſons de ce grand-homme ; mais afin que *Cicéron* ne pût jamais rentrer dans ſa maiſon de Rome, il en avait conſacré le terrain, & les prêtres y avaient bâti un temple à la Liberté, ou plutôt à l'Eſclavage dans lequel *Céſar*, *Pompée*, *Craſſus* & *Clodius* tenaient alors la république : tant la religion dans tous les temps a ſervi à perſécuter les grands-hommes.

Lorſqu'enfin, dans un temps plus heureux, *Cicéron* fut rappelé, il plaida devant le peuple pour obtenir que le terrain de ſa maiſon lui fût rendu, & qu'on la rebâtît aux frais du peuple romain. Voici comme il s'exprime dans ſon plaidoyer contre *Clodius*.

Aſpicite, pontifices, aſpicite hominem religioſum, monete eum modum eſſe religionis nimium, eſſe ſuperſtitioſum, non oportere ; quid tibi neceſſe fuit anili ſuperſtitione, homo fanatice, ſacrificium quod alienæ domi fieret inviſere?

Le mot *fanaticus* ſignifie-t-il en cette place, inſenſé

fanatique, impitoyable fanatique, abominable fanatique, comme on l'entend aujourd'hui ? où bien ſignifie-t-il pieux, conſécrateur, homme religieux, dévot zélateur des temples ? ce mot eſt-il ici une injure ou une louange ironique ? je n'en ſais pas aſſez pour décider, mais je vais traduire.

„ Regardez, pontifes, regardez cet homme reli-
„ gieux, avertiſſez-le que la religion même a ſes
„ bornes, qu'il ne faut pas être ſi ſcrupuleux. Quel
„ beſoin, vous conſécrateur, vous fanatique, quel
„ beſoin avez-vous de recourir à des ſuperſtitions
„ de vieille pour aſſiſter à un ſacrifice qui ſe feſait
„ dans une maiſon étrangère ? „

Cicéron fait ici alluſion aux myſtères de la bonne déeſſe, que *Clodius* avait profanés en ſe gliſſant déguiſé en femme avec une vieille, pour entrer dans la maiſon de *Céſar*, & pour y coucher avec ſa femme : c'eſt donc ici évidemment une ironie.

Cicéron appelle *Clodius* homme religieux ; l'ironie doit donc être ſoutenue dans tout ce paſſage. Il ſe ſert de termes honorables pour mieux faire ſentir la honte de *Clodius*. Il me paraît donc qu'il emploie le mot *fanatique* comme un mot honorable, comme un mot qui emporte avec lui l'idée de conſécrateur, de pieux, de zélé deſſervant d'un temple.

On put depuis donner ce nom à ceux qui ſe crurent inſpirés par les Dieux.

Les Dieux à leur interprète
Ont fait un étrange don,
Ne peut-on être prophète
Sans qu'on perde la raiſon ?

Le même dictionnaire de Trévoux dit que les anciennes chroniques de France appellent *Clovis fanatique & païen*. Le lecteur désirerait qu'on nous eût désigné ces chroniques. Je n'ai point trouvé cette épithète de *Clovis* dans le peu de livres que j'ai vers le mont Krapak où je demeure.

On entend aujourd'hui par fanatisme une folie religieuse, sombre & cruelle. C'est une maladie de l'esprit qui se gagne comme la petite vérole. Les livres la communiquent beaucoup moins que les assemblées & les discours. On s'échauffe rarement en lisant; car alors on peut avoir le sens rassis. Mais quand un homme ardent & d'une imagination forte parle à des imaginations faibles, ses yeux sont en feu, & ce feu se communique; ses tons, ses gestes ébranlent tous les nerfs des auditeurs. Il crie: DIEU vous regarde, sacrifiez ce qui n'est qu'humain; combattez les combats du Seigneur: & on va combattre.

Le fanatisme est à la superstition ce que le transport est à la fièvre, ce que la rage est à la colère.

Celui qui a des extases, des visions, qui prend des songes pour des réalités, & ses imaginations pour des prophéties, est un fanatique novice qui donne de grandes espérances; il pourra bientôt tuer pour l'amour de DIEU.

Barthelemi Diaz fut un fanatique profès. Il avait à Nuremberg un frère *Jean Diaz* qui n'était encore qu'enthousiaste luthérien, vivement convaincu que le pape est l'antechrist, ayant le signe de la bête. *Barthelemi* encore plus vivement persuadé que le pape est Dieu en terre, part de Rome pour aller convertir

ou tuer ſon frère ; il l'aſſaſſine ; voilà du parfait : & nous avons ailleurs rendu juſtice à ce *Diaz*.

Polyeucte qui va au temple, dans un jour de ſolemnité, renverſer & caſſer les ſtatues & les ornemens, eſt un fanatique moins horrible que *Diaz*, mais non moins ſot. Les aſſaſſins du duc *François de Guiſe*, de *Guillaume* prince d'Orange, du roi *Henri III*, du roi *Henri IV* & de tant d'autres, étaient des énergumènes malades de la même rage que *Diaz*.

Le plus grand exemple de fanatiſme eſt celui des bourgeois de Paris qui coururent aſſaſſiner, égorger, jeter par les fenêtres, mettre en pièces, la nuit de la S[t] Barthelemi leurs concitoyens qui n'allaient point à la meſſe. *Guyon*, *Patouillet*, *Chaudon*, *Nonotte*, l'ex-jéſuite *Paulian* ne ſont que des fanatiques du coin de la rue, des miſérables à qui on ne prend pas garde. Mais, un jour de S[t] Barthelemi, ils feraient de grandes choſes.

Il y a des fanatiques de ſang-froid ; ce ſont les juges qui condamnent à la mort ceux qui n'ont d'autre crime que de ne pas penſer comme eux, & ces juges-là ſont d'autant plus coupables, d'autant plus dignes de l'exécration du genre-humain, que n'étant pas dans un excès de fureur comme les *Cléments*, les *Châtels*, les *Ravaillacs*, les *Damiens*, il ſemble qu'ils pourraient écouter la raiſon.

Il n'eſt d'autre remède à cette maladie épidémique que l'eſprit philoſophique qui, répandu de proche en proche, adoucit enfin les mœurs des hommes, & qui prévient les accès du mal ; car dès que ce mal fait des progrès, il faut fuir & attendre que l'air ſoit purifié. Les lois & la religion ne ſuffiſent pas contre

la

la peste des ames ; la religion, loin d'être pour elles un aliment salutaire, se tourne en poison dans les cerveaux infectés. Ces misérables ont sans cesse présent à l'esprit l'exemple d'*Aod* qui assassine le roi *Eglon ;* de *Judith* qui coupe la tête d'*Holopherne*, en couchant avec lui ; de *Samuël* qui hâche en morceaux le roi *Agag ;* du prêtre *Joad* qui assassine sa reine à la porte-aux-chevaux &c. &c. &c. Ils ne voient pas que ces exemples, qui sont respectables dans l'antiquité, sont abominables dans le temps présent : ils puisent leurs fureurs dans la religion même qui les condamne.

Les lois sont encore très-impuissantes contre ces accès de rage ; c'est comme si vous lisiez un arrêt du conseil à un frénétique. Ces gens-là sont persuadés que l'Esprit-saint qui les pénètre est au-dessus des lois, que leur enthousiasme est la seule loi qu'ils doivent entendre.

Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, & qui en conséquence est sûr de mériter le ciel en vous égorgeant ?

Lorsqu'une fois le fanatisme a gangrené un cerveau, la maladie est presqu'incurable. J'ai vu des convulsionnaires qui, en parlant des miracles de *St. Pâris*, s'échauffaient par degrés parmi eux ; leurs yeux s'enflammaient, tout leur corps tremblait, la fureur défigurait leur visage, & ils auraient tué quiconque les eût contredit.

Oui, je les ai vus ces convulsionnaires, je les ai vus tordre leurs membres & écumer. Ils criaient : *Il faut du sang*. Ils sont parvenus à faire assassiner leur roi par un laquais, & ils ont fini par ne crier que contre les philosophes.

Ce sont presque toujours les fripons qui conduisent les fanatiques, & qui mettent le poignard entre leurs mains ; ils ressemblent à ce Vieux de la montagne qui fesait, dit-on, goûter les joies du paradis à des imbécilles, & qui leur promettait une éternité de ces plaisirs dont il leur avait donné un avant-goût, à condition qu'ils iraient assassiner tous ceux qu'il leur nommerait. Il n'y a eu qu'une seule religion dans le monde qui n'ait pas été souillée par le fanatisme, c'est celle des lettrés de la Chine. Les sectes des philosophes étaient non-seulement exemptes de cette peste, mais elles en étaient le remède.

Car l'effet de la philosophie est de rendre l'ame tranquille ; & le fanatisme est incompatible avec la tranquillité. Si notre sainte religion a été si souvent corrompue par cette fureur infernale, c'est à la folie des hommes qu'il faut s'en prendre.

Ainsi du plumage qu'il eut
Icare pervertit l'usage ;
Il le reçut pour son salut,
Il s'en servit pour son dommage.

BERTAUD, *évêque des Sées.*

SECTION III.

LES fanatiques ne combattent pas toujours les combats du Seigneur ; ils n'assassinent pas toujours des rois & des princes. Il y a parmi eux des tigres, mais on y voit encore plus de renards.

Quel tissu de fourberies, de calomnies, de larcins, tissu par les fanatiques de la cour de Rome contre

les fanatiques de la cour de *Calvin;* des jésuites contre les jansénistes *& vicissim!* & si vous remontez plus haut, l'histoire ecclésiastique, qui est l'école des vertus, est aussi celle des scélératesses employées par toutes les sectes les unes contre les autres. Elles ont toutes le même bandeau sur les yeux, soit quand il faut incendier les villes & les bourgs de leurs adversaires, égorger les habitans, les condamner aux supplices, soit quand il faut simplement tromper, s'enrichir & dominer. Le même fanatisme les aveugle; elles croient bien faire : tout fanatique est fripon en conscience, comme il est meurtrier de bonne foi pour la bonne cause.

Lisez, si vous pouvez, les cinq ou six mille volumes de reproches que les jansénistes & les molinistes se sont faits pendant cent ans sur leurs friponneries; & voyez si *Scapin* & *Trivelin* en approchent.

Une des bonnes friponneries théologiques qu'on ait faites, est, à mon gré, celle d'un petit évêque; (on nous assure dans la relation que c'était un évêque biscayen; nous trouverons bien un jour son nom & son évêché) son diocèse était partie en Biscaye, & partie en France.

Il y avait dans la partie de France une paroisse qui fut habitée autrefois par quelques maures de Maroc. Le seigneur de la paroisse n'est point mahométan; il est très-bon catholique comme tout l'univers doit l'être, attendu que le mot *catholique* veut dire universel.

M. l'évêque soupçonna ce pauvre seigneur, qui n'était occupé qu'à faire du bien, d'avoir eu de mauvaises pensées, de mauvais sentimens dans le

fond de son cœur, je ne sais quoi qui sentait l'hérésie. Il l'accusa même d'avoir dit en plaisantant qu'il y avait d'honnêtes gens à Maroc comme en Biscaye, & qu'un honnête marocain pouvait à toute force n'être pas le mortel ennemi de l'Etre suprême qui est le père de tous les hommes.

Notre fanatique écrivit une grande lettre au roi de France, seigneur suzerain de ce pauvre petit seigneur de paroisse. Il pria dans sa lettre le seigneur suzerain de transférer le manoir de cette ouaille infidelle en basse-Bretagne ou en basse-Normandie, selon le bon plaisir de sa majesté, afin qu'il n'infectât plus les Basques de ses mauvaises plaisanteries.

Le roi de France & son conseil se moquèrent, comme de raison, de cet extravagant.

Notre pasteur biscayen, ayant appris quelque temps après que sa brebis française était malade, défendit aux portes-Dieu du canton de la communier, à moins qu'elle ne donnât un billet de confession par lequel il devait apparaître que le mourant n'était point circoncis, qu'il condamnait de tout son cœur l'hérésie de *Mahomet*, & toute autre hérésie dans ce goût, comme le calvinisme & le jansénisme, & qu'il pensait en tout comme lui évêque biscayen.

Les billets de confession étaient alors fort à la mode. Le mourant fit venir chez lui son curé qui était un ivrogne imbécille, & le menaça de le faire pendre par le parlement de Bordeaux, s'il ne lui donnait pas tout-à-l'heure le viatique dont lui mourant se sentait un extrême besoin. Le curé eut peur, il administra mon homme, lequel, après la cérémonie, déclara hautement devant témoins, que le

pasteur biscayen l'avait faussement accusé auprès du roi d'avoir du goût pour la religion musulmane ; qu'il était bon chrétien, & que le biscayen était un calomniateur. Il signa cet écrit par-devant notaire ; tout fut en règle ; il s'en porta mieux, & le repos de la bonne conscience le guérit bientôt entièrement.

Le petit biscayen outré qu'un vieux moribond se fût moqué de lui, résolut de s'en venger ; & voici comme il s'y prit.

Il fit fabriquer en son patois, au bout de quinze jours, une prétendue profession de foi que le curé prétendit avoir entendue. On la fit signer par le curé & par trois ou quatre paysans qui n'avaient point assisté à la cérémonie. Ensuite on fit contrôler cet acte de faussaire, comme si ce contrôle l'avait rendu authentique.

Un acte non signé par la partie seule intéressée, un acte signé par des inconnus, quinze jours après l'événement, un acte désavoué par les témoins véritables, était visiblement un crime de faux ; & comme il s'agissait de matière de foi, ce crime menait visiblement le curé avec ses faux témoins aux galères dans ce monde, & en enfer dans l'autre.

Le petit seigneur châtelain, qui était goguenard & point méchant, eut pitié de l'ame & du corps de ces misérables ; il ne voulut point les traduire devant la justice humaine, & se contenta de les traduire en ridicule. Mais il a déclaré que dès qu'il serait mort il se donnerait le plaisir de faire imprimer toute cette manœuvre de son biscayen avec les preuves, pour amuser le petit nombre de lecteurs qui aiment ces anecdotes, & point du tout pour instruire l'univers.

Car il y a tant d'auteurs qui parlent à l'univers, qui s'imaginent rendre l'univers attentif, qui croient l'univers occupé d'eux, que celui-ci ne croit pas être lu d'une douzaine de perſonnes dans l'univers entier. Revenons au fanatiſme.

C'eſt cette rage de proſélytiſme, cette fureur d'amener les autres à boire de ſon vin, qui amena le jéſuite *Caſtel* & le jéſuite *Routh* auprès du célèbre *Monteſquieu* lorſqu'il ſe mourait. Ces deux énergumènes voulaient ſe vanter de lui avoir perſuadé les mérites de l'attrition & de la grâce ſuffiſante. Nous l'avons converti, diſaient-ils; c'était dans le fond une bonne ame; il aimait fort la compagnie de JESUS. Nous avons eu un peu de peine à le faire convenir de certaines vérités fondamentales; mais comme dans ces momens-là on a toujours l'eſprit plus net, nous l'avons bientôt convaincu.

Ce fanatiſme de convertiſſeur eſt ſi fort, que le moine le plus débauché quitterait ſa maîtreſſe pour aller convertir une ame à l'autre bout de la ville.

Nous avons vu le père *Poiſſon* cordelier à Paris, qui ruina ſon couvent pour payer ſes filles de joie, & qui fut enfermé pour ſes mœurs dépravées : c'était un des prédicateurs de Paris les plus courus, & un des convertiſſeurs les plus acharnés.

Tel était le célèbre curé de Verſailles *Fantin*. Cette liſte pourrait être longue, mais il ne faut pas révéler les fredaines de certaines perſonnes conſtituées en certaines places. Vous ſavez ce qui arriva à *Cham* pour avoir révélé la turpitude de ſon père; il devint noir comme du charbon.

Prions DIEU ſeulement en nous levant & en nous

couchant, qu'il nous délivre des fanatiques, comme les pélerins de la Mecque prient DIEU de ne point rencontrer *de visages tristes* sur leur chemin.

SECTION IV.

LUDLOW, enthousiaste de la liberté plutôt que fanatique de religion, ce brave homme qui avait plus de haine pour *Cromwell* que pour *Charles I*, rapporte que les milices du parlement étaient toujours battues par les troupes du roi, dans le commencement de la guerre civile ; comme le régiment des portes-cochères ne tenait pas du temps de la fronde contre le grand *Condé* ; *Cromwell* dit au général *Fairfax* : Comment voulez-vous que des portes-faix de Londres, & des garçons de boutique indisciplinés résistent à une noblesse animée par le fantôme de l'honneur ? présentons-leur un plus grand fantôme, le fanatisme. Nos ennemis ne combattent que pour le roi, persuadons à nos gens qu'ils font la guerre pour DIEU.

Donnez-moi une patente, je vais lever un régiment de frères meurtriers, & je vous réponds que j'en ferai des fanatiques invincibles.

Il n'y manqua pas, il composa son régiment des frères rouges, de fous mélancoliques ; il en fit des tigres obéissans. *Mahomet* n'avait pas été mieux servi par ses soldats.

Mais pour inspirer ce fanatisme, il faut que l'esprit du temps vous seconde. Un parlement de France essayerait en vain aujourd'hui de lever un régiment de portes-cochères ; il n'ameuterait pas seulement dix femmes de la halle.

Il n'appartient qu'aux habiles de faire des fanatiques & de les conduire ; mais ce n'eſt pas aſſez d'être fourbe & hardi, nous avons déjà vu que tout dépend de venir au monde à propos.

SECTION V.

LA géométrie ne rend donc pas toujours l'eſprit juſte. Dans quel précipice ne tombe-t-on pas encore avec ces liſières de la raiſon ? Un fameux proteſtant, (*) que l'on comptait entre les premiers mathématiciens de nos jours, & qui marchait ſur les traces des *Newton*, des *Leibnitz*, des *Bernouilli*, s'aviſa, au commencement de ce ſiècle, de tirer des corollaires aſſez ſinguliers. Il eſt dit qu'avec un grain de foi on tranſportera des montagnes ; & lui, par une analyſe toute géométrique, ſe dit à lui-même : J'ai beaucoup de grains de foi, donc je ferai plus que tranſporter des montagnes. Ce fut lui qu'on vit à Londres en l'année 1707, accompagné de quelques ſavans, & même de ſavans qui avaient de l'eſprit, annoncer publiquement qu'ils reſſuſciteraient un mort dans tel cimetière que l'on voudrait. Leurs raiſonnemens étaient toujours conduits par la ſynthèſe. Ils diſaient : Les vrais diſciples doivent faire des miracles ; nous ſommes les vrais diſciples, nous ferons donc tout ce qu'il nous plaira. De ſimples ſaints de l'Egliſe romaine, qui n'étaient point géomètres, ont reſſuſcité beaucoup d'honnêtes gens ; donc à plus forte raiſon, nous qui avons réformé les réformés, nous reſſuſciterons qui nous voudrons.

(*) *Fatio Duillier.*

Il n'y a rien à répliquer à ces argumens; ils ſont dans la meilleure forme du monde. Voilà ce qui a inondé l'antiquité de prodiges ; voilà pourquoi les temples d'*Eſculape* à Epidaure, & dans d'autres villes, étaient pleins d'*ex voto ;* les voûtes étaient ornées de cuiſſes redreſſées, de bras remis, de petits enfans d'argent; tout était miracle.

Enfin le fameux proteſtant géomètre dont je parle était de ſi bonne foi, il aſſura ſi poſitivement qu'il reſſuſciterait les morts, & cette propoſition plauſible fit tant d'impreſſion ſur le peuple, que la reine *Anne* fut obligée de lui donner un jour, une heure & un cimetière à ſon choix pour faire ſon miracle loyalement & en préſence de la juſtice. Le ſaint géomètre choiſit l'Egliſe cathédrale de S[t] Paul pour faire ſa démonſtration : le peuple ſe rangea en haie, des ſoldats furent placés pour contenir les vivans & les morts dans le reſpect ; les magiſtrats prirent leurs places ; le greffier écrivit tout ſur les regiſtres publics; on ne peut trop conſtater les nouveaux miracles. On déterra un corps au choix du ſaint; il pria, il ſe jeta à genoux, il fit de très-pieuſes contorſions ; ſes compagnons l'imitèrent ; le mort ne donna aucun ſigne de vie ; on le reporta dans ſon trou, & on punit légérement le reſſuſciteur & ſes adhérens. J'ai vu depuis un de ces pauvres gens ; il m'a avoué qu'un d'eux était en péché véniel, & que le mort en pâtit, ſans quoi la réſurrection était infaillible.

S'il était permis de révéler la turpitude de gens à qui l'on doit le plus ſincère reſpect, je dirais ici que *Newton*, le grand *Newton*, a trouvé dans l'Apocalypſe, que le pape eſt l'antechriſt, & bien d'autres choſes

de cette nature ; je dirais qu'il était arien très-férieufement. Je fais que cet écart de *Newton* eft à celui de mon autre géomètre, comme l'unité eft à l'infini : il n'y a point de comparaifon à faire. Mais quelle pauvre efpèce que le genre-humain, fi le grand *Newton* a cru trouver dans l'Apocalypfe l'hiftoire préfente de l'Europe !

Il femble que la fuperftition foit une maladie épidémique, dont les ames les plus fortes ne font pas toujours exemptes. Il y a en Turquie des gens de très-bon fens, qui fe feraient empaler pour certains fentimens d'*Abubeker*. Ces principes une fois admis, ils raifonnent très-conféquemment : les Navariciens, les Radariftes, les Jabariftes fe damnent chez eux réciproquement avec des argumens très-fubtils; ils tirent tous des conféquences plaufibles ; mais ils n'ofent jamais examiner les principes.

Quelqu'un répand dans le monde qu'il y a un géant haut de foixante & dix pieds; bientôt après tous les docteurs examinent de quelle couleur doivent être fes cheveux, de quelle grandeur eft fon pouce, quelles dimenfions ont fes ongles : on crie, on cabale, on fe bat; ceux qui foutiennent que le petit doigt du géant n'a que quinze lignes de diamètre font brûler ceux qui affirment que le petit doigt a un pied d'épaiffeur. Mais, Meffieurs, votre géant exifte-t-il ? dit modeftement un paffant. Quel doute horrible ! s'écrient tous ces difputans ; quel blafphème ! quelle abfurdité ! Alors ils font tous une petite trève pour lapider le paffant, & après l'avoir affaffiné en cérémonie, de la manière la plus édifiante, ils fe battent entr'eux comme de coutume, au fujet du petit doigt & des ongles.

FANTAISIE.

FANTAISIE fignifiait autrefois l'*imagination*, & on ne fe fervait guère de ce mot, que pour exprimer cette faculté de l'ame qui reçoit les objets fenfibles.

Defcartes, *Gaffendi*, & tous les philofophes de leur temps, difent que *les efpèces*, *les images des chofes fe peignent en la fantaifie;* & c'eft de-là que vient le mot *fantôme*. Mais la plupart des termes abftraits font reçus à la longue dans un fens différent de leur origine, comme des inftrumens que l'induftrie emploie à des ufages nouveaux.

Fantaifie veut dire aujourd'hui *un défir fingulier*, *un goût paffager* : il a eu la fantaifie d'aller à la Chine : la fantaifie du jeu, du bal lui a paffé.

Un peintre fait un portrait de fantaifie, qui n'eft d'après aucun modèle. Avoir des fantaifies, c'eft avoir des goûts extraordinaires qui ne font pas de durée. Fantaifie en ce fens eft moins que *bifarrerie* & que *caprice*.

Le caprice peut fignifier un *dégoût fubit & déraifonnable*. Il a eu la fantaifie de la mufique, & il s'en eft dégoûté par caprice.

La bifarrerie donne une idée d'inconféquence & de mauvais goût, que la fantaifie n'exprime pas ; il a eu la fantaifie de bâtir, mais il a conftruit fa maifon dans un goût bifarre.

Il y a encore des nuances entre avoir des fantaifies & être fantafque : le fantafque approche beaucoup plus du bifarre.

Ce mot désigne un caractère inégal & brusque. L'idée d'agrément est exclue du mot fantasque, au lieu qu'il y a des fantaisies agréables.

On dit quelquefois en conversation familière, *des fantaisies musquées ;* mais jamais on n'a entendu par ce mot, *des bisarreries d'hommes d'un rang supérieur, qu'on n'ose condamner*, comme le dit le dictionnaire de Trévoux : au contraire, c'est en les condamnant qu'on s'exprime ainsi ; & *musquée* en cette occasion, est une *explétive* qui ajoute à la force du mot, comme on dit *sottise pommée*, *folie fieffée*, pour dire, sottise & folie complète.

FASTE.

Des différentes significations de ce mot.

FASTE vient originairement du latin *fasti*, jours de fête ; c'est en ce sens qu'*Ovide* l'entend dans son poëme, intitulé *Les Fastes*.

Godeau a fait sur ce modèle les *Fastes de l'Eglise*, mais avec moins de succès : la religion des Romains païens était plus propre à la poësie que celle des chrétiens ; à quoi on peut ajouter qu'*Ovide* était un meilleur poëte que *Godeau*.

Les fastes consulaires n'étaient que la liste des consuls.

Les fastes des magistrats étaient les jours où il était permis de plaider ; & ceux auxquels on ne plaidait pas s'appelaient *nefastes*, *nefasti*, parce qu'alors on ne pouvait parler, *fari*, en justice.

. Ce mot *nefaſtus*, en ce ſens, ne ſignifiait pas *malheureux ;* au contraire *nefaſtus* & *nefandus* furent l'attribut des jours infortunés en un autre ſens, qui ſignifiait, jours dont on ne doit point parler, jours dignes de l'oubli; *ille nefaſto te poſuit die.*

Il y avait chez les Romains d'autres faſtes encore, *faſti urbis*, *faſti ruſtici;* c'était un calendrier de l'uſage de la ville & de la campagne.

On a toujours cherché dans ces jours de ſolemnité à étaler quelqu'appareil dans ſes vêtemens, dans ſa ſuite, dans ſes feſtins. Cet appareil étalé dans d'autres jours, s'eſt appelé *faſte*. Il n'exprime que la magnificence dans ceux qui, par leur état, doivent repréſenter; il exprime la vanité dans les autres.

Quoique le mot de *faſte* ne ſoit pas toujours injurieux, *faſtueux* l'eſt toujours. Un religieux qui fait parade de ſa vertu, met du faſte juſque dans l'humilité même.

FAVEUR.

De ce qu'on entend par ce mot.

FAVEUR, du mot latin *favor*, ſuppoſe plutôt un bienfait qu'une récompenſe.

On brigue ſourdement la faveur; on mérite & on demande hautement des récompenſes.

Le dieu *Faveur*, chez les mythologiſtes romains, était fils de la Beauté & de la Fortune.

Toute faveur porte l'idée de quelque choſe de gratuit; il m'a fait la faveur de m'introduire, de me

présenter, de recommander mon ami, de corriger mon ouvrage.

La faveur des princes est l'effet de leur goût, & de la complaisance assidue; la faveur du peuple suppose quelquefois du mérite, & plus souvent un hasard heureux.

Faveur diffère beaucoup de *grâce*. Cet homme est en faveur auprès du roi, & cependant il n'en a point encore obtenu de grâces.

On dit, *il a été reçu en grâce;* on ne dit point *il a été reçu en faveur*, quoiqu'on dise *être en faveur :* c'est que la faveur suppose un goût habituel; & que *faire grâce*, *recevoir en grâce*, c'est pardonner, c'est moins que donner sa faveur.

Obtenir grâce, c'est l'effet d'un moment; obtenir la faveur est l'effet du temps. Cependant on dit également, *faites-moi la grâce*, *faites-moi la faveur* de recommander mon ami.

Des lettres de recommandation s'appelaient autrefois *des lettres de faveur*. *Sévère* dit dans la tragédie de Polyeucte :

> Je mourrais mille fois plutôt que d'abuser
> Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouser.

On a la faveur, la bienveillance, non la grâce du prince & du public. On obtient la faveur de son auditoire par la modestie : mais il ne vous fait pas grâce, si vous êtes trop long.

Les mois des *gradués*, avril & octobre, dans lesquels un collateur peut donner un bénéfice simple au gradué le moins ancien, sont des mois de faveur & de grâce.

Cette expreſſion, *faveur*, ſignifiant une bienveillance gratuite qu'on cherche à obtenir du prince ou du public, la galanterie l'a étendue à la complaiſance des femmes ; & quoiqu'on ne diſe point il a eu des faveurs du roi, on dit il a eu les faveurs d'une dame.

L'équivalent de cette expreſſion n'eſt point connu en Aſie, où les femmes ſont moins reines.

On appelait autrefois *faveurs*, des rubans, des gants, des boucles, des nœuds d'épée donnés par une dame.

Le comte d'*Eſſex* portait à ſon chapeau un gant de la reine *Eliſabeth*, qu'il appelait faveur de la reine.

Enfin l'ironie ſe ſervit de ce mot pour ſignifier les ſuites fâcheuſes d'un commerce haſardé : faveurs de *Vénus*, faveurs cuiſantes.

FAVORI ET FAVORITE.

De ce qu'on entend par ces mots.

CES mots ont un ſens, tantôt plus reſſerré, tantôt plus étendu. Quelquefois *favori* emporte l'idée de puiſſance, quelquefois ſeulement il ſignifie un homme qui plaît à ſon maître.

Henri III eut des favoris qui n'étaient que des mignons ; il en eut qui gouvernèrent l'Etat, comme les ducs de *Joyeuſe* & d'*Epernon*. On peut comparer un favori à une pièce d'or, qui vaut ce que veut le prince.

Un ancien a dit : *Qui doit être le favori d'un roi?*

c'eſt le peuple. On appelle les bons poëtes *les favoris des muſes*, comme les gens heureux, *les favoris de la fortune*, parce qu'on ſuppoſe que les uns & les autres ont reçu ces dons ſans travail. C'eſt ainſi qu'on appelle un terrain fertile & bien ſitué, *le favori de la nature.*

La femme qui plaît le plus au ſultan s'appelle parmi nous la ſultane favorite : on a fait l'hiſtoire des *favorites;* c'eſt-à-dire, des maîtreſſes des plus grands princes.

Pluſieurs princes en Allemagne ont des maiſons de campagne qu'on appelle la *favorite.*

Favori d'une dame ne ſe trouve plus que dans les romans & les hiſtoriettes du ſiècle paſſé.

FAUSSETÉ.

FAUSSETÉ eſt le contraire de la vérité. Ce n'eſt pas proprement le menſonge dans lequel il entre toujours du deſſein.

On dit qu'il y a eu cent mille hommes écraſés dans le tremblement de terre de Lisbonne, ce n'eſt pas un menſonge, c'eſt une fauſſeté.

La fauſſeté eſt preſque toujours encore plus qu'erreur. La fauſſeté tombe plus ſur les faits, l'erreur ſur les opinions.

C'eſt une erreur de croire que le ſoleil tourne autour de la terre ; c'eſt une fauſſeté d'avancer que *Louis XIV* dicta le teſtament de *Charles II.*

La fauſſeté d'un acte eſt un crime plus grand que le ſimple menſonge ; elle déſigne une impoſture juridique, un larcin fait avec la plume.

Un

Un homme a de la fausseté dans l'esprit, quand il prend presque toujours à gauche; quand ne considérant pas l'objet entier, il attribue à un côté de l'objet ce qui appartient à l'autre, & que ce vice de jugement est tourné chez lui en habitude.

Il y a de la fausseté dans le cœur, quand on s'est accoutumé à flatter & à se parer de sentimens qu'on n'a pas; cette fausseté est pire que la dissimulation, & c'est ce que les Latins appelaient *simulatio*.

Il y a beaucoup de faussetés dans les historiens, des erreurs chez les philosophes, des mensonges dans presque tous les écrits polémiques, & encore plus dans les satiriques.

Les esprits faux sont insupportables, & les cœurs faux sont en horreur.

Fausseté des vertus humaines.

QUAND le duc de *la Rochefoucauld* eut écrit ses pensées sur l'amour-propre, & qu'il eut mis à découvert ce ressort de l'homme, un monsieur *Esprit*, de l'oratoire, écrivit un livre captieux, intitulé : *De la fausseté des vertus humaines.* Cet *Esprit* dit qu'il n'y a point de vertu; mais par grâce il termine chaque chapitre en renvoyant à la charité chrétienne. Aussi selon le sieur *Esprit*, ni *Caton*, ni *Aristide*, ni *Marc-Aurèle*, ni *Epictète*, n'étaient des gens de bien : mais on n'en peut trouver que chez les chrétiens. Parmi les chrétiens il n'y a de vertu que chez les catholiques; parmi les catholiques, il fallait encore en excepter les jésuites, ennemis des oratoriens; partant

la vertu ne ſe trouvait guère que chez les ennemis des jéſuites.

Ce M. *Eſprit* commence par dire que la prudence n'eſt pas une vertu ; & ſa raiſon eſt qu'elle eſt ſouvent trompée. C'eſt comme ſi on diſait que *Céſar* n'était pas un grand capitaine, parce qu'il fut battu à Dirrachium.

Si M. *Eſprit* avait été philoſophe, il n'aurait pas examiné la prudence comme une vertu, mais comme un talent, comme une qualité utile, heureuſe; car un ſcélérat peut être très-prudent, & j'en ai connu de cette eſpèce. O la rage de prétendre que

Nul n'aura de vertu que nous & nos amis !

Qu'eſt-ce que la vertu, mon ami? c'eſt de faire du bien : fais-nous-en , & cela ſuffit. Alors nous te ferons grâce du motif. Quoi! ſelon toi , il n'y aura nulle différence entre le préſident de *Thou* & *Ravaillac*? entre *Cicéron* & ce *Popilius* auquel il avait ſauvé la vie, & qui lui coupa la tête pour de l'argent ? & tu déclareras *Epictète* & *Porphire* des coquins, pour n'avoir pas ſuivi nos dogmes? Une telle inſolence révolte. Je n'en dirai pas davantage, car je me mettrais en colère.

FÉCOND.

FÉCOND eſt le ſynonyme de *fertile*, quand il s'agit de la culture des terres. On peut dire également *un terrain fécond* & *fertile*, *fertiliſer* & *féconder un champ*.

La maxime, qu'il n'y a point de ſynonymes, veut dire ſeulement qu'on ne peut ſe ſervir dans toutes

les occaſions des mêmes mots : ainſi une femelle de quelque eſpèce qu'elle ſoit n'eſt point fertile, elle eſt féconde.

On féconde des œufs, on ne les fertiliſe pas; la nature n'eſt pas fertile, elle eſt féconde. Ces deux expreſſions ſont quelquefois également employées au figuré & au propre : un eſprit eſt fertile ou fécond en grandes idées.

Cependant les nuances ſont ſi délicates qu'on dit, un orateur fécond & non pas un orateur fertile; fécondité & non fertilité de paroles; cette méthode, ce principe, ce ſujet eſt d'une grande fécondité & non pas d'une grande fertilité; la raiſon en eſt qu'un principe, un ſujet, une méthode produiſent des idées qui naiſſent les unes des autres, comme des êtres ſucceſſivement enfantés; ce qui a rapport à la génération.

Bienheureux Scundéri dont la fertile plume.

Le mot fertile eſt là bien placé, parce que cette plume s'exerçait, ſe répandait ſur toutes ſortes de ſujets.

Le mot fécond convient plus au génie qu'à la plume.

Il y a des temps féconds en crimes, & non pas fertiles en crimes.

L'uſage enſeigne toutes ces petites différences.

FÉLICITÉ.

Des différens usages de ce terme.

FÉLICITÉ est l'état permanent, du moins pour quelque temps, d'une ame contente; & cet état est bien rare.

Le bonheur vient du dehors; c'est originairement une *bonne heure :* un bonheur vient, on a un bonheur; mais on ne peut dire, *il m'est venu une félicité*, *j'ai eu une félicité ;* & quand on dit, cet homme jouit d'une félicité parfaite, *une* alors n'est pas pris numériquement, & signifie seulement qu'on croit que sa félicité est parfaite.

On peut avoir un bonheur sans être heureux : un homme a eu le bonheur d'échapper à un piége, & n'en est quelquefois que plus malheureux; on ne peut pas dire de lui qu'il a éprouvé la félicité.

Il y a encore de la différence entre *un* bonheur & *le* bonheur, différence que le mot *félicité* n'admet point.

Un bonheur est un événement heureux : le bonheur pris indécisivement signifie une suite de ces événemens.

Le plaisir est un sentiment agréable & passager : le bonheur, considéré comme sentiment, est une suite de plaisirs; la prospérité, une suite d'heureux événemens; la félicité, une jouissance intime de sa prospérité.

L'auteur des Synonymes dit que *le bonheur est pour les*

riches, la félicité pour les sages, la béatitude pour les pauvres d'esprit ; mais le bonheur paraît plutôt le partage des riches qu'il ne l'eſt en effet, & la félicité eſt un état dont on parle plus qu'on ne l'éprouve.

Ce mot ne ſe dit guère en proſe au pluriel, par la raiſon que c'eſt un état de l'ame, comme tranquillité, ſageſſe, repos; cependant la poëſie, qui s'élève au-deſſus de la proſe, permet qu'on diſe dans Polyeucte :

> Où leurs félicités doivent être infinies.
> Que vos félicités, s'il ſe peut, ſoient parfaites.

Les mots, en paſſant du ſubſtantif au verbe, ont rarement la même ſignification. *Féliciter* qu'on emploie au lieu de *congratuler*, ne veut pas dire *rendre heureux;* il ne dit pas même ſe réjouir avec quelqu'un de ſa *félicité :* il veut dire ſimplement *faire compliment* ſur un ſuccès, ſur un événement agréable; il a pris la place de *congratuler*, parce qu'il eſt d'une prononciation plus douce & plus ſonore.

FEMME.

Phyſique & morale.

En général elle eſt bien moins forte que l'homme, moins grande, moins capable de longs travaux; ſon ſang eſt plus aqueux, ſa chair moins compacte, ſes cheveux plus longs, ſes membres plus arrondis, les bras moins muſculeux, la bouche plus petite, les feſſes plus relevées, les hanches plus écartées, le ventre

plus large. Ces caractères distinguent les femmes dans toute la terre, chez toutes les espèces depuis la Laponie jusqu'à la côte de Guinée, en Amérique comme à la Chine.

Plutarque, dans son troisième livre des *propos de table*, prétend que le vin ne les enivre pas aussi aisément que les hommes; & voici la raison qu'il apporte de ce qui n'est pas vrai. Je me sers de la traduction d'*Amyot*.

» Le tempérament des femmes est fort humide; » ce qui leur rend la charnure ainsi molle, lissée & » luisante, avec leurs purgations menstruelles. Quand » donc le vin vient à tomber en une si grande hu- » midité, alors se trouvant vaincu il perd sa couleur » & sa force, & devient décoloré & éveux; & en » peut-on tirer quelque chose des paroles mêmes » d'*Aristote* : car il dit que ceux qui boivent à grands » traits sans reprendre haleine, que les anciens appe- » laient *amusizein*, ne s'enivrent pas si facilement, » parce que le vin ne leur demeure guère dedans » le corps; ains étant pressé & poussé à force, il passe » tout outre à travers. Or le plus communément » nous voyons que les femmes boivent ainsi, & si » est vraisemblable que leurs corps, à cause de la » continuelle attraction des humeurs qui se fait par » contre-bas pour leurs purgations menstruelles, est » plein de plusieurs conduits, & percé de plusieurs » tuyaux & écheveaux esquels le vin venant à tom- » ber en fort vîtement & facilement sans se pouvoir » attacher aux parties nobles & principales, lesquelles » étant troublées, l'ivresse s'en ensuit. »

Cette physique est tout-à-fait digne des anciens.

Les femmes vivent un peu plus que les hommes, c'eſt-à-dire qu'en une génération on trouve plus de vieilles que de vieillards. C'eſt ce qu'ont pu obſerver en Europe tous ceux qui ont fait des relevés exacts des naiſſances & des morts. Il eſt à croire qu'il en eſt ainſi dans l'Aſie & chez les négreſſes, les rouges, les cendrées comme chez les blanches. *Natura eſt ſemper ſibi conſona.*

Nous avons rapporté ailleurs un extrait d'un journal de la Chine, qui porte qu'en l'année 1725 la femme de l'empereur *Yontchin* ayant fait des libéralités aux pauvres femmes de la Chine qui paſſaient ſoixante & dix ans, (*a*) on compta dans la ſeule province de Kanton, parmi celles qui reçurent ces préſens, 98220 femmes de ſoixante & dix ans paſſés, 48893 âgées de plus de quatre-vingts ans, & 3453 d'environ cent années. Ceux qui aiment les cauſes finales diſent que la nature leur accorde une plus longue vie qu'aux hommes, pour les récompenſer de la peine qu'elles prennent de porter neuf mois des enfans, de les mettre au monde & de les nourrir. Il n'eſt pas à croire que la nature donne des récompenſes; mais il eſt probable que le ſang des femmes étant plus doux, leurs fibres s'endurciſſent moins vîte.

Aucun anatomiſte, aucun phyſicien n'a jamais pu connaître la manière dont elles conçoivent. *Sanchez* a eu beau aſſurer, *Mariam & Spiritum ſanctum emiſiſſe ſemen in copulatione & ex ſemine amborum natum eſſe Jeſum*, cette abominable impertinence de *Sanchez*, d'ailleurs

(*a*) Lettre très-inſtructive du jéſuite *Conſtantin* au jéſuite *Soucict*, dix-neuvième recueil.

très-ſavant, n'eſt adoptée aujourd'hui par aucun naturaliſte.

Les émiſſions périodiques de ſang qui affaibliſſent toujours les femmes pendant cette époque, les maladies qui naiſſent de la ſuppreſſion, les temps de groſſeſſe; la néceſſité d'alaiter les enfans & de veiller continuellement ſur eux, la délicateſſe de leurs membres les rendent peu propres aux fatigues de la guerre & à la fureur des combats. Il eſt vrai, comme nous l'avons dit, qu'on a vu dans tous les temps & preſque dans tous les pays, des femmes à qui la nature donna un courage & des forces extraordinaires, qui combattirent avec les hommes, qui ſoutinrent de prodigieux travaux; mais après tout, ces exemples ſont rares. Nous renvoyons à l'article *Amazones*.

Le phyſique gouverne toujours le moral. Les femmes étant plus faibles de corps que nous, ayant plus d'adreſſe dans leurs doigts beaucoup plus ſouples que les nôtres, ne pouvant guère travailler aux ouvrages pénibles de la maçonnerie, de la charpente, de la métallurgie, de la charrue, étant néceſſairement chargées des petits travaux plus légers de l'intérieur de la maiſon, & ſurtout du ſoin des enfans, menant une vie plus ſédentaire, elles doivent avoir plus de douceur dans le caractère que la race maſculine; elles doivent moins connaître les grands crimes. Et cela eſt ſi vrai, que dans tous les pays policés il y a toujours cinquante hommes au moins d'exécutés à mort contre une ſeule femme.

Monteſquieu, dans ſon Eſprit des lois, (*b*) en promettant de parler de la condition des femmes dans

(*b*) L. VII & X. Voyez l'article *Amour* dans lequel on a déjà indiqué cette bévue.

les divers gouvernemens, avance que *chez les Grecs les femmes n'étaient pas regardées comme dignes d'avoir part au véritable amour, & que l'amour n'avait chez eux qu'une forme qu'on n'ose dire.* Il cite *Plutarque* pour son garant.

C'est une méprise qui n'est guère pardonnable qu'à un esprit tel que *Montesquieu*, toujours entraîné par la rapidité de ses idées, souvent incohérentes.

Plutarque, dans son chapitre de l'*amour*, introduit plusieurs interlocuteurs. Et lui-même, sous le nom de *Daphneus*, réfute avec la plus grande force les discours que tient *Protagène* en faveur de la débauche des garçons.

C'est dans ce même dialogue qu'il va jusqu'à dire qu'il y a dans l'amour des femmes quelque chose de divin. Il compare cet amour au soleil qui anime la nature. Il met le plus grand bonheur dans l'amour conjugal. Enfin il finit par le magnifique éloge de la vertu d'*Epponine*. Cette mémorable aventure s'était passée sous les yeux mêmes de *Plutarque* qui vécut quelque temps dans la maison de *Vespasien*. Cette héroïne, apprenant que son mari *Sabinus* vaincu par les troupes de l'empereur s'était caché dans une profonde caverne entre la Franche-Comté & la Champagne, s'y enferma seule avec lui, le servit, le nourrit pendant plusieurs années, en eut des enfans. Enfin étant prise avec son mari & présentée à *Vespasien* étonné de la grandeur de son courage, elle lui dit : *J'ai vécu plus heureuse sous la terre dans les ténèbres que toi à la lumière du soleil au faîte de la puissance.* *Plutarque* affirme donc précisément le contraire de ce que *Montesquieu* lui fait dire ; il s'énonce même en faveur des femmes avec un enthousiasme très-touchant.

Il n'eſt pas étonnant qu'en tout pays l'homme ſe ſoit rendu le maître de la femme, tout étant fondé ſur la force. Il a d'ordinaire beaucoup de ſupériorité par celle du corps & même de l'eſprit.

On a vu des femmes très-ſavantes comme il en fut de guerrières ; mais il n'y en a jamais eu d'inventrices.

L'eſprit de ſociété & d'agrément eſt communément leur partage. Il ſemble généralement parlant qu'elles ſoient faites pour adoucir les mœurs des hommes.

Dans aucune république elles n'eurent jamais la moindre part au gouvernement ; elles n'ont jamais régné dans les empires purement électifs ; mais elles règnent dans preſque tous les royaumes héréditaires de l'Europe, en Eſpagne, à Naples, en Angleterre, dans pluſieurs Etats du Nord, dans pluſieurs grands fiefs qu'on nomme *féminins*.

La coutume qu'on appelle *loi ſalique* les a excluës du royaume de France ; & ce n'eſt pas, comme le dit *Mézerai*, qu'elles fuſſent incapables de gouverner, puiſqu'on leur a preſque toujours accordé la régence.

On prétend que le cardinal *Mazarin* avouait que pluſieurs femmes étaient dignes de régir un royaume, & qu'il ajoutait qu'il était toujours à craindre qu'elles ne ſe laiſſaſſent ſubjuguer *par des amans incapables de gouverner douze poules*. Cependant *Iſabelle* en Caſtille, *Eliſabeth* en Angleterre, *Marie-Thérèſe* en Hongrie ont bien démenti ce prétendu bon mot attribué au cardinal *Mazarin*. Et aujourd'hui nous voyons dans le Nord une légiſlatrice auſſi reſpectée que le ſouverain de la Grèce, de l'Aſie mineure, de la Syrie & de l'Egypte eſt peu eſtimé.

L'ignorance a prétendu long-temps que les femmes ſont eſclaves pendant leur vie chez les mahométans, & qu'après leur mort elles n'entrent point dans le paradis. Ce ſont deux grandes erreurs, telles qu'on en a débité toujours ſur le mahométiſme. Les épouſes ne ſont point du tout eſclaves. Le ſura ou chapitre IV du Koran leur aſſigne un douaire. Une fille doit avoir la moitié du bien dont hérite ſon frère. S'il n'y a que des filles, elles partagent entr'elles les deux tiers de la ſucceſſion, & le reſte appartient aux parens du mort; chacune des deux lignes en aura la ſixième partie, & la mère du mort a auſſi un droit dans la ſucceſſion. Les épouſes ſont ſi peu eſclaves qu'elles ont permiſſion de demander le divorce, qui leur eſt accordé quand leurs plaintes ſont jugées légitimes.

Il n'eſt pas permis aux muſulmans d'épouſer leur belle-ſœur, leur nièce, leur ſœur de lait, leur belle-fille élevée ſous la garde de leur femme. Il n'eſt pas permis d'épouſer les deux ſœurs. En cela ils ſont bien plus ſévères que les chrétiens, qui tous les jours achètent à Rome le droit de contracter de tels mariages qu'ils pourraient faire *gratis*.

Polygamie.

Mahomet a réduit le nombre illimité des épouſes à quatre. Mais comme il faut être extrêmement riche pour entretenir quatre femmes ſelon leur condition, il n'y a que les plus grands ſeigneurs qui puiſſent uſer d'un tel privilége. Ainſi la pluralité des femmes ne fait point aux Etats muſulmans le tort que nous leur reprochons ſi ſouvent, & ne les dépeuple pas comme

on le répète tous les jours dans tant de livres écrits au hasard.

Les Juifs, par un ancien usage établi selon leurs livres depuis *Lamech*, ont toujours eu la liberté d'avoir à la fois plusieurs femmes. *David* en eut dix-huit; & c'est depuis ce temps que les rabins déterminèrent à ce nombre la polygamie des rois, quoiqu'il soit dit que *Salomon* en eut jusqu'à sept cents.

Les mahométans n'accordent pas publiquement aujourd'hui aux juifs la pluralité des femmes; ils ne les croient pas dignes de cet avantage; mais l'argent toujours plus fort que la loi, donne quelquefois en Orient & en Afrique aux juifs qui sont riches, la permission que la loi leur refuse.

On a rapporté sérieusement que *Lélius Cinna* tribun du peuple, publia après la mort de *César*, que ce dictateur avait voulu promulguer une loi qui donnait aux femmes le droit de prendre autant de maris qu'elles voudraient. Quel homme sensé ne voit que c'est là un conte populaire & ridicule inventé pour rendre *César* odieux? Il ressemble à cet autre conte qu'un sénateur romain avait proposé en plein sénat, de donner permission à *César* de coucher avec toutes les femmes qu'il voudrait: de pareilles inepties déshonorent l'histoire, & font tort à l'esprit de ceux qui les croient. Il est triste que *Montesquieu* ait ajouté foi à cette fable.

Il n'en est pas de même de l'empereur *Valentinien I* qui, se disant chrétien, épousa *Justine* du vivant de *Severa* sa première femme, mère de l'empereur *Gratien*. Il était assez riche pour entretenir plusieurs femmes.

Dans la première race des rois francs, *Gontran*, *Cherebert*, *Sigibert*, *Chilperic*, eurent plusieurs femmes

à la fois. *Gontran* eut dans ſon palais *Venerande*, *Mercatrude* & *Oſtregile*, reconnues pour femmes légitimes. *Cherebert* eut *Meroflède*, *Marcovèſe*, & *Théodogile*.

Il eſt difficile de concevoir comment l'ex-jéſuite *Nonotte* a pu, dans ſon ignorance, pouſſer la hardieſſe juſqu'à nier ces faits, juſqu'à dire que les rois de cette première race n'uſèrent point de la polygamie, & juſqu'à défigurer dans un libelle en deux volumes plus de cent vérités hiſtoriques avec la confiance d'un régent qui dicte des leçons dans un collége? Des livres dans ce goût ne laiſſent pas de ſe vendre quelque temps dans les provinces où les jéſuites ont encore un parti; ils ſéduiſent quelques perſonnes peu inſtruites.

Le père *Daniel* plus ſavant, plus judicieux, avoue la polygamie des rois francs ſans aucune difficulté; il ne nie pas les trois femmes de *Dagobert I;* il dit expreſſément que *Théodebert* épouſa *Deuterie*, quoiqu'il eût une autre femme nommée *Viſigalde*, & quoique *Deuterie* eût un mari. Il ajoute qu'en cela il imita ſon oncle *Clotaire*, lequel épouſa la veuve de *Clodomir* ſon frère, quoiqu'il eût déjà trois femmes.

Tous les hiſtoriens font les mêmes aveux. Comment après tous ces témoignages ſouffrir l'impudence d'un ignorant qui parle en maître, & qui oſe dire en débitant de ſi énormes ſottiſes, que c'eſt pour la défenſe de la religion, comme s'il s'agiſſait dans un point d'hiſtoire de notre religion vénérable & ſacrée que des calomniateurs mépriſables font ſervir à leurs ineptes impoſtures!

De la polygamie permise par quelques papes & par quelques réformateurs.

L'abbé de *Fleuri* auteur de l'*Histoire ecclésiastique*, rend plus de justice à la vérité dans tout ce qui concerne les lois & les usages de l'Eglise. Il avoue que *Boniface* apôtre de la basse Allemagne, ayant consulté l'an 726 le pape *Grégoire II* pour savoir en quels cas un mari peut avoir deux femmes, *Grégoire II* lui répondit, le 22 novembre de la même année, ces propres mots : *Si une femme est attaquée d'une maladie qui la rende peu propre au devoir conjugal, le mari peut se marier à une autre : mais il doit donner à la femme malade les secours nécessaires.* Cette décision paraît conforme à la raison & à la politique ; elle favorise la population qui est l'objet du mariage.

Mais ce qui ne paraît ni selon la raison, ni selon la politique, ni selon la nature, c'est la loi qui porte qu'une femme séparée de corps & de biens de son mari ne peut avoir un autre époux, ni le mari prendre une autre femme. Il est évident que voilà une race perdue pour la peuplade ; & que si cet époux & cette épouse séparés ont tous deux un tempérament indomptable, ils sont nécessairement exposés & forcés à des péchés continuels dont les législateurs doivent être responsables devant DIEU, si....

Les décrétales des papes n'ont pas toujours eu pour objet ce qui est convenable au bien des Etats & à celui des particuliers. Cette même décrétale du pape *Grégoire II*, qui permet en certains cas la bigamie, prive à jamais de la société conjugale les garçons &

les filles que leurs parens auront voués à l'Eglise dans leur plus tendre enfance. Cette loi semble aussi barbare qu'injuste ; c'est anéantir à la fois des familles, c'est forcer la volonté des hommes avant qu'ils aient une volonté, c'est rendre à jamais les enfans esclaves d'un vœu qu'ils n'ont point fait, c'est détruire la liberté naturelle, c'est offenser DIEU & le genre-humain.

La polygamie de *Philippe* landgrave de Hesse, dans la communion luthérienne en 1539, est assez publique. J'ai connu un des souverains dans l'empire d'Allemagne, dont le père ayant épousé une luthérienne, eut permission du pape de se marier à une catholique, & qui garda ses deux femmes.

Il est public en Angleterre, & on voudrait le nier en vain, que le chancelier *Cowper* épousa deux femmes qui vécurent ensemble dans sa maison avec une concorde singulière qui fit honneur à tous trois. Plusieurs curieux ont encore le petit livre que ce chancelier composa en faveur de la polygamie.

Il faut se défier des auteurs qui rapportent que dans quelques pays les lois permettent aux femmes d'avoir plusieurs maris. Les hommes qui par-tout ont fait les lois, sont nés avec trop d'amour-propre, sont trop jaloux de leur autorité, ont communément un tempérament trop ardent en comparaison de celui des femmes, pour avoir imaginé une telle jurisprudence. Ce qui n'est pas conforme au train ordinaire de la nature est rarement vrai. Mais ce qui est fort ordinaire, surtout dans les anciens voyageurs, c'est d'avoir pris un abus pour une loi.

L'auteur de l'*Esprit des lois* prétend (*c*) que sur la côte de Malabar, dans la caste des Naires, les hommes ne peuvent avoir qu'une femme, & qu'une femme au contraire peut avoir plusieurs maris; il cite des auteurs suspects, & surtout *Pirard*. On ne devrait parler de ces coutumes étranges qu'en cas qu'on eût été long-temps témoin oculaire. Si on en fait mention, ce doit être en doutant; mais quel est l'esprit vif qui sache douter?

La lubricité des femmes, dit-il, (*d*) *est si grande à Patane, que les hommes sont contraints de se faire certaines garnitures pour se mettre à l'abri de leurs entreprises.*

Le président de *Montesquieu* n'alla jamais à Patane. M. *Linguet* ne remarque-t-il pas très-judicieusement que ceux qui imprimèrent ce conte étaient des voyageurs qui se trompaient, ou qui voulaient se moquer de leurs lecteurs? Soyons justes, aimons le vrai, ne nous laissons pas séduire, jugeons par les choses & non par les noms.

Suite des réflexions sur la polygamie.

Il semble que le pouvoir & non la convention ait fait toutes les lois, surtout en Orient. C'est là qu'on voit les premiers esclaves, les premiers eunuques, le trésor du prince composé de ce qu'on a pris au peuple.

Qui peut vêtir, nourrir & amuser plusieurs femmes, les a dans sa ménagerie, & leur commande despotiquement.

(*c*) Liv. XVI, chap. V.

(*d*) Liv. XVI, chap. X.

Ben-Aboul-Kiba

Ben-Aboul-Kiba dans ſon *Miroir des fidelles*, rapporte qu'un des viſirs du grand *Soliman* tint ce diſcours à un agent du grand *Charles-Quint :*

» Chien de chrétien, pour qui j'ai d'ailleurs une eſtime toute particulière, peux-tu bien me reprocher d'avoir quatre femmes ſelon nos ſaintes lois, tandis que tu vides douze quartaux par an, & que je ne bois pas un verre de vin? Quel bien fais-tu au monde en paſſant plus d'heures à table que je n'en paſſe au lit? Je peux donner quatre enfans chaque année pour le ſervice de mon auguſte maître; à peine en peux-tu fournir un. Et qu'eſt-ce que l'enfant d'un ivrogne? Sa cervelle ſera offuſquée des vapeurs du vin qu'aura bu ſon père. Que veux-tu d'ailleurs que je devienne, quand deux de mes femmes ſont en couche? ne faut-il pas que j'en ſerve deux autres, ainſi que ma loi me le commande? Que deviens-tu, quel rôle joues-tu dans les derniers mois de la groſſeſſe de ton unique femme, & pendant ſes couches & pendant ſes maladies? Il faut que tu reſtes dans une oiſiveté honteuſe, ou que tu cherches une autre femme. Te voilà néceſſairement entre deux péchés mortels qui te feront tomber tout roide après ta mort du pont aigu au fond de l'enfer.

» Je ſuppoſe que dans nos guerres contre les chiens de chrétiens, nous perdions cent mille ſoldats; voilà près de cent mille filles à pourvoir. N'eſt-ce pas aux riches à prendre ſoin d'elles? Malheur à tout muſulman aſſez tiède pour ne pas donner retraite chez lui à quatre jolies filles, en qualité de ſes légitimes épouſes, & pour ne pas les traiter ſelon leurs mérites.

» Comment donc ſont faits dans ton pays la

trompette du jour que tu appelles *coq*, l'honnête bélier prince des troupeaux, le taureau ſouverain des vaches? chacun d'eux n'a-t-il pas ſon ſérail? Il te ſied bien vraiment de me reprocher mes quatre femmes, tandis que notre grand prophète en a eu dix-huit, *David* le juif autant, & *Salomon* le juif ſept cents de compte fait, avec trois cents concubines! tu vois combien je ſuis modeſte. Ceſſe de reprocher la gourmandiſe à un ſage qui fait de ſi médiocres repas. Je te permets de boire; permets-moi d'aimer. Tu changes de vins, ſouffre que je change de femmes. Que chacun laiſſe vivre les autres à la mode de leur pays. Ton chapeau n'eſt point fait pour donner des lois à mon turban. Ta fraiſe & ton petit manteau ne doivent point commander à mon doliman. Achève de prendre ton café avec moi, & va-t-en careſſer ton allemande, puiſque tu es réduit à elle ſeule. »

Réponſe de l'Allemand.

« Chien de muſulman, pour qui je conſerve une vénération profonde, avant d'achever mon café, je veux confondre tes propos. Qui poſſède quatre femmes poſſède quatre harpies, toujours prêtes à ſe calomnier, à ſe nuire, à ſe battre. Le logis eſt l'antre de la diſcorde, aucune d'elles ne peut t'aimer. Chacune n'a qu'un quart de ta perſonne, & ne pourrait tout au plus te donner que le quart de ſon cœur. Aucune ne peut te rendre la vie agréable, ce ſont des priſonnières qui n'ayant jamais rien vu n'ont rien à te dire; elles ne connaiſſent que toi, par conſéquent tu les ennuies. Tu es leur maître abſolu, donc elles te haïſſent. Tu es

obligé de les faire garder par un eunuque qui leur donne le fouet quand elles ont fait trop de bruit. Tu oſes te comparer à un coq! mais jamais un coq n'a fait fouetter ſes poules par un chapon. Prends tes exemples chez les animaux, reſſemble-leur tant que tu voudras. Moi je veux aimer en homme; je veux donner tout mon cœur & qu'on me donne le ſien. Je rendrai compte de cet entretien ce ſoir à ma femme, & j'eſpère qu'elle en ſera contente. A l'égard du vin que tu me reproches, apprends que s'il eſt mal d'en boire en Arabie, c'eſt une habitude très-louable en Allemagne. Adieu.»

FERMETÉ.

FERMETÉ, vient de *ferme*, & ſignifie autre choſe que *ſolidité* & *dureté;* une toile ſerrée, un ſable battu, ont de la fermeté ſans être durs ni ſolides.

Il faut toujours ſe ſouvenir que les modifications de l'ame ne peuvent s'exprimer que par des images phyſiques: on dit *la fermeté de l'ame*, *de l'eſprit;* ce qui ne ſignifie pas plus *ſolidité* ou *dureté* qu'au propre.

La fermeté eſt l'exercice du courage de l'eſprit; elle ſuppoſe une réſolution éclairée : l'opiniâtreté au contraire ſuppoſe de l'aveuglement.

Ceux qui ont loué la fermeté du ſtyle de *Tacite*, n'ont pas tant de tort que le prétend le P. *Bouhours:* c'eſt un terme haſardé, mais placé, qui exprime l'énergie & la force des penſées & du ſtyle.

On peut dire que *la Bruyère* a un ſtyle ferme, & que d'autres écrivains n'ont qu'un ſtyle dur.

FERRARE.

CE que nous avons à dire ici de Ferrare n'a aucun rapport à la littérature, principal objet de nos queſtions; mais il en a un très-grand avec la juſtice qui eſt plus néceſſaire que les belles-lettres, & bien moins cultivée, ſurtout en Italie.

Ferrare était conſtamment un fief de l'empire ainſi que Parme & Plaiſance. Le pape *Clément VIII* en dépouilla *Céſar d'Eſt* à main armée, en 1597. Le prétexte de cette tyrannie était bien ſingulier pour un homme qui ſe dit l'humble vicaire de JESUS-CHRIST.

Le duc *Alphonſe d'Eſt* premier du nom, ſouverain de Ferrare, de Modène, d'Eſt, de Carpi, de Rovigno, avait épouſé une ſimple citoyenne de Ferrare nommée *Laura Euſtochia*, dont il avait eu trois enfans avant ſon mariage, reconnus par lui ſolemnellement en face d'égliſe. Il ne manqua à cette reconnaiſſance aucune des formalités preſcrites par les lois. Son ſucceſſeur *Alphonſe d'Eſt* fut reconnu duc de Ferrare. Il épouſa *Julie d'Urbin* fille de *François* duc d'Urbin, dont il eut cet infortuné *Céſar d'Eſt*, héritier inconteſtable de tous les biens de la maiſon, & déclaré héritier par le dernier duc mort le 27 octobre 1597. Le pape *Clément VIII* du nom d'*Aldobrandin*, originaire d'une famille de négocians de Florence, oſa prétexter que la grand'mère de *Céſar d'Eſt* n'était pas aſſez noble, & que les enfans qu'elle avait mis au monde devaient être regardés comme des bâtards. La première raiſon eſt ridicule & ſcandaleuſe dans un évêque; la ſeconde eſt inſoutenable dans tous les tribunaux de

l'Europe. Car si le duc n'était pas légitime, il devait perdre Modène & ses autres Etats; & s'il n'y avait point de vice dans sa naissance, il devait garder Ferrare comme Modène.

L'acquisition de Ferrare était trop belle pour que le pape ne fît pas valoir toutes les décrétales & toutes les décisions des braves théologiens qui assurent que le pape *peut rendre juste ce qui est injuste*. En conséquence il excommunia d'abord *César d'Est;* & comme l'excommunication prive nécessairement un homme de tous ses biens, le père commun des fidelles leva des troupes contre l'excommunié pour lui ravir son héritage au nom de l'Eglise. Ces troupes furent battues; mais le duc de Modène & de Ferrare vit bientôt ses finances épuisées & ses amis refroidis.

Ce qu'il y eut de plus déplorable, c'est que le roi de France *Henri IV* se crut obligé de prendre le parti du pape pour balancer le crédit de *Philippe II* à la cour de Rome. C'est ainsi que le bon roi *Louis XII*, moins excusable, s'était déshonoré en s'unissant avec le monstre *Alexandre VI* & son exécrable bâtard le duc *Borgia*. Il fallut céder; alors le pape fit envahir Ferrare par le cardinal *Aldobrandin*, qui entra dans cette florissante ville avec mille chevaux & cinq mille fantassins.

Il est bien triste qu'un homme tel que *Henri IV* ait descendu à cette indignité qu'on appelle *politique*. Les *Catons*, les *Metellus*, les *Scipions*, les *Fabricius*, n'auraient point ainsi trahi la justice pour plaire à un prêtre. Et à quel prêtre!

Depuis ce temps Ferrare devint déserte, son terroir inculte se couvrit de marais croupissans. Ce pays avait

été ſous la maiſon d'*Eſt* un des plus beaux de l'Italie; le peuple regretta toujours ſes anciens maîtres. Il eſt vrai que le duc fut dédommagé ; on lui donna la nomination à un évêché & à une cure ; & on lui fournit même quelques minots de ſel des magaſins de Cervia. Mais il n'eſt pas moins vrai que la maiſon de Modène a des droits inconteſtables & impreſcriptibles ſur ce duché de Ferrare, dont elle eſt ſi indignement dépouillée.

Maintenant, mon cher lecteur, ſuppoſons que cette ſcène ſe fût paſſée du temps où JESUS-CHRIST reſſuſcité apparaiſſait à ſes apôtres, & que *Simon Barjone* ſurnommé *Pierre* eût voulu s'emparer des Etats de ce pauvre duc de Ferrare. Imaginons que le duc va demander juſtice en Béthanie au Seigneur JESUS; n'entendez-vous pas notre Seigneur qui envoie chercher ſur le champ *Simon*, & qui lui dit : *Simon* fils de *Jone*, je t'ai donné les clefs du royaume des cieux; on ſait comme ces clefs ſont faites, mais je ne t'ai pas donné celles de la terre. Si on t'a dit que le ciel entoure le globe & que le contenu eſt dans le contenant, t'es-tu imaginé que les royaumes d'ici-bas t'appartiennent, & que tu n'as qu'à t'emparer de tout ce qui te convient? Je t'ai déjà défendu de dégaîner. Tu me parais un compoſé fort bizarre, tantôt tu coupes, à ce qu'on dit, une oreille à *Malchus*, tantôt tu me renies; ſois plus doux & plus honnête, ne prends ni le bien ni les oreilles de perſonne, de peur qu'on ne te donne ſur les tiennes.

FERTILISATION.

SECTION PREMIERE.

1°. JE propoſe des vues générales ſur la fertiliſation. Il ne s'agit pas ici de ſavoir en quel temps il faut ſemer des navets vers les Pyrenées & vers Dunkerque; il n'y a point de payſan qui ne connaiſſe ces détails mieux que tous les maîtres & tous les livres. Je n'examine point les vingt & une manières de parvenir à la multiplication du blé, parmi leſquelles il n'y en a pas une de vraie; car la multiplication des germes dépend de la préparation des terres, & non de celle des grains. Il en eſt du blé comme de tous les autres fruits. Vous aurez beau mettre un noyau de pêche dans de la ſaumure ou de la leſſive, vous n'aurez de bonnes pêches qu'avec des abris & un ſol convenable.

2°. Il y a dans toute la zone tempérée de bons, de médiocres & de mauvais terroirs. Le ſeul moyen, peut-être, de rendre les bons encore meilleurs, de fertiliſer les médiocres, & de tirer parti des mauvais, eſt que les ſeigneurs des terres les habitent.

Les médiocres terrains, & ſurtout les mauvais, ne pourront jamais être amendés par des fermiers; ils n'en ont ni la faculté ni la volonté; ils afferment à vil prix, font très-peu de profit, & laiſſent la terre en plus mauvais état qu'ils ne l'ont priſe.

3°. Il faut de grandes avances pour améliorer de vaſtes champs. Celui qui écrit ces réflexions, a trouvé

dans un très-mauvais pays un vafte terrain inculte, qui appartenait à des colons. Il leur a dit : Je pourrais le cultiver à mon profit par le droit de déshérence, je vais le défricher pour vous & pour moi à mes dépens. Quand j'aurai changé ces bruyères en pâturages, nous y engraifferons des beftiaux ; ce petit canton fera plus riche & plus peuplé.

Il en eft de même des marais qui étendent fur tant de contrées la ftérilité & la mortalité. Il n'y a que les feigneurs qui puiffent détruire ces ennemis du genre-humain. Et fi ces marais font trop vaftes, le gouvernement feul eft affez puiffant pour faire de telles entreprifes ; il y a plus à gagner que dans une guerre.

4°. Les feigneurs feuls feront long-temps en état d'employer le femoir. Cet inftrument eft coûteux ; il faut fouvent le rétablir ; nul ouvrier de campagne n'eft en état de le conftruire ; aucun colon ne s'en chargera ; & fi vous lui en donnez un, il épargnera trop la femence & fera de médiocres récoltes.

Cependant, cet inftrument employé à propos doit épargner environ le tiers de la femence, & par conféquent enrichir le pays d'un tiers ; voilà la vraie multiplication. Il eft donc très-important de le rendre d'ufage, & de long-temps il n'y aura que les riches qui pourront s'en fervir.

5°. Les feigneurs peuvent faire la dépenfe du vancribleur, qui, quand il eft bien conditionné, épargne beaucoup de bras & de temps. En un mot, il eft clair que fi la terre ne rend pas ce qu'elle peut donner, c'eft que les fimples cultivateurs ne font pas en état de faire les avances. La culture de la terre eft

une vraie manufacture : il faut pour que la manufacture fleuriſſe que l'entrepreneur ſoit riche.

6°. La prétendue égalité des hommes, que quelques ſophiſtes mettent à la mode, eſt une chimère pernicieuſe. S'il n'y avait pas trente manœuvres pour un maître, la terre ne ſerait pas cultivée. Quiconque poſſède une charrue, a beſoin de deux valets & de pluſieurs hommes de journée. Plus il y aura d'hommes qui n'auront que leurs bras pour toute fortune, plus les terres ſeront en valeur. Mais pour employer utilement ces bras, il faut que les ſeigneurs ſoient ſur les lieux. (1)

7°. Il ne faut pas qu'un ſeigneur s'attende en feſant cultiver ſa terre ſous ſes yeux, à faire la fortune d'un entrepreneur des hôpitaux ou des fourrages de l'armée, mais il vivra dans la plus honorable abondance. (*)

8°. S'il fait la dépenſe d'un étalon, il aura en quatre ans de beaux chevaux qui ne lui coûteront rien ; il y gagnera, & l'Etat auſſi.

Si le fermier eſt malheureuſement obligé de vendre tous les veaux & toutes les geniſſes pour être en état de payer le roi & ſon maître, le même ſeigneur fait

(1) La queſtion de ſavoir ſi un grand terrain cultivé par un ſeul propriétaire donne un produit brut ou un produit net plus grand ou moindre que le même terrain partagé en petites propriétés, cultivées chacune par le poſſeſſeur, n'a point encore été complètement réſolue. Il eſt vrai qu'en général, dans toute manufacture, plus on diviſe le travail entre des ouvriers occupés chacun d'une même choſe, plus on obtient de perfection & d'économie.

Mais juſqu'à quel point ce principe ſe peut-il appliquer à l'agriculture, ou plus généralement à un art dont les procédés ſucceſſifs ſont aſſujettis à certaines périodes, à l'ordre des ſaiſons ?

(*) Voyez *Agriculture*.

élever ces genisses & quelques veaux. Il a au bout de trois ans des troupeaux considérables sans frais. Tous ces détails produisent l'agréable & l'utile. Le goût de ces occupations augmente chaque jour ; le temps affaiblit presque toutes les autres.

9°. S'il y a de mauvaises récoltes, des dommages, des pertes, le seigneur est en état de les réparer. Le fermier & le métayer ne peuvent même les supporter. Il est donc essentiel à l'Etat que les possesseurs habitent souvent leurs domaines.

10°. Les évêques qui résident font du bien aux villes. Si les abbés commendataires résidaient, ils feraient du bien aux campagnes ; leur absence est préjudiciable.

11°. Il est d'autant plus nécessaire de songer aux richesses de la terre, que les autres peuvent aisément nous échapper ; la balance du commerce peut ne nous être plus favorable ; nos espèces peuvent passer chez l'étranger, les biens fictifs peuvent se perdre, la terre reste.

12°. Nos nouveaux besoins nous imposent la nécessité d'avoir de nouvelles ressources. Les Français & les autres peuples n'avaient point imaginé du temps de *Henri IV* d'infecter leurs nez d'une poudre noire & puante, & de porter dans leurs poches des linges remplis d'ordure, qui auraient inspiré autrefois l'horreur & le dégoût. Cet article seul coûte au moins à la France six millions par an. Le déjeûner de leurs pères n'était pas préparé par les quatre parties du monde ; ils se passaient de l'herbe & de la terre de la Chine, des roseaux qui croissent en Amérique & des fèves de l'Arabie. Ces nouvelles denrées, &

beaucoup d'autres que nous payons argent comptant, peuvent nous épuiſer. Une compagnie de négocians qui n'a jamais pu en quarante années donner un ſou de dividende à ſes actionnaires ſur le produit de ſon commerce, & qui ne les paie que d'une partie du revenu du roi, peut être à charge à la longue. L'agriculture eſt donc la reſſource indiſpenſable.

13°. Pluſieurs branches de cette reſſource ſont négligées. Il y a, par exemple, trop peu de ruches, tandis qu'on fait une prodigieuſe conſommation de bougies. Il n'y a point de maiſon un peu forte où l'on n'en brûle pour deux ou trois écus par jour. Cette ſeule dépenſe entretiendrait une famille économe. Nous conſommons cinq ou ſix fois plus de bois de chauffage que nos pères; nous devons donc avoir plus d'attention à planter & à entretenir nos plants; c'eſt ce que le fermier n'eſt pas même en droit de faire; c'eſt ce que le ſeigneur ne fera que lorſqu'il gouvernera lui-même ſes poſſeſſions.

14°. Lorſque les poſſeſſeurs des terres ſur les frontières y réſident, les manœuvres, les ouvriers étrangers viennent s'y établir; le pays ſe peuple inſenſiblement, il ſe forme des races d'hommes vigoureux. La plupart des manufactures corrompent la taille des ouvriers; leur race s'affaiblit. Ceux qui travaillent aux métaux abrègent leurs jours. Les travaux de la campagne, au contraire, fortifient & produiſent des générations robuſtes, pourvu que la débauche des jours de fêtes n'altère pas le bien que font le travail & la ſobriété.

15°. On ſait aſſez quelles ſont les funeſtes ſuites de l'oiſive intempérance attachée à ces jours qu'on croit conſacrés à la religion, & qui ne le ſont qu'aux

cabarets. On ſait quelle ſupériorité le retranchement de ces jours dangereux a donné aux proteſtans ſur nous. Notre raiſon commence enfin à ſe développer au point de nous faire ſentir confuſément que l'oiſiveté & la débauche ne ſont pas ſi précieuſes devant DIEU qu'on le croyait. Plus d'un évêque a rendu à la terre pendant quarante jours de l'année ou environ, des hommes qu'elle demandait pour la cultiver. Mais ſur les frontières, où beaucoup de nos domaines ſe trouvent dans l'évêché d'un étranger, il arrive trop ſouvent, ſoit par contradiction, ſoit par une infame politique, que ces étrangers ſe plaiſent à nous accabler d'un fardeau que les plus ſages de nos prélats ont ôté à nos cultivateurs, à l'exemple du pape. Le gouvernement peut aiſément nous délivrer de ce très-grand mal que ces étrangers nous font. Ils ſont en droit d'obliger nos colons à entendre une meſſe le jour de St Roch; mais au fond, ils ne ſont pas en droit d'empêcher les ſujets du roi de cultiver après la meſſe une terre qui appartient au roi, & dont il partage les fruits. Et ils doivent ſavoir qu'on ne peut mieux s'acquitter de ſon devoir envers DIEU qu'en le priant le matin, & en obéiſſant le reſte du jour à la loi qu'il nous a impoſée de travailler.

16°. Pluſieurs perſonnes ont établi des écoles dans leurs terres, j'en ai établi moi-même; mais je les crains. Je crois convenable que quelques enfans apprennent à lire, à écrire, à chiffrer; mais que le grand nombre, ſurtout les enfans des manœuvres ne ſachent que cultiver, parce qu'on n'a beſoin que d'une plume pour deux ou trois cents bras. La culture de la terre ne demande qu'une intelligence

très-commune ; la nature a rendu faciles tous les travaux auxquels elle a destiné l'homme : il faut donc employer le plus d'hommes qu'on peut à ces travaux faciles, & les leur rendre nécessaires. (2)

17°. Le seul encouragement des cultivateurs est le commerce des denrées. Empêcher les blés de sortir du royaume, c'est dire aux étrangers que nous en manquons, & que nous sommes de mauvais économes. Il y a quelquefois cherté en France, mais rarement disette. Nous fournissons les cours de l'Europe de danseurs & de perruquiers ; il vaudrait mieux les fournir de froment. Mais c'est à la prudence du gouvernement d'étendre ou de resserrer ce grand objet de commerce. Il n'appartient pas à un particulier qui ne voit que son canton, à proposer des vues à ceux qui voient & qui embrassent le bien général du royaume.

18°. La réparation & l'entretien des chemins de traverse, est un objet important. Le gouvernement s'est signalé par la confection des voies publiques, qui font à la fois l'avantage & l'ornement de la France. Il a aussi donné des ordres très-utiles pour les chemins de traverse ; mais ces ordres ne sont pas si bien exécutés que ceux qui regardent les grands

(2) Le temps de l'enfance, celui qui précède l'âge où un enfant peut être assujetti à un travail régulier, est plus que suffisant pour apprendre à lire, à écrire, à compter, pour acquérir même des notions élémentaires d'arpentage, de physique & d'histoire naturelle. Il ne faut pas craindre que ces connaissances dégoûtent des travaux champêtres. C'est précisément parce que presqu'aucun homme du peuple ne sait bien écrire, que cet art devient un moyen de se procurer avec moins de peine une subsistance plus abondante que par un travail mécanique. Ce n'est que par l'instruction qu'on peut espérer d'affaiblir dans le peuple les préjugés, ses tyrans éternels auxquels presque par-tout les grands obéissent même en les méprisant.

chemins. Le même colon qui voiturerait ſes denrées de ſon village au marché voiſin en une heure de temps avec un cheval, y parvient à peine avec deux chevaux en trois heures, parce qu'il ne prend pas le ſoin de donner un écoulement aux eaux, de combler une ornière, de porter un peu de gravier; & ce peu de peine qu'il s'eſt épargnée, lui cauſe à la fin de très-grandes peines & de grands dommages.

19°. Le nombre des mendians eſt prodigieux, &, malgré les lois, on laiſſe cette vermine ſe multiplier. Je demanderais qu'il fût permis à tous les ſeigneurs de retenir & faire travailler à un prix raiſonnable, tous les mendians robuſtes, hommes & femmes qui mendieront ſur leurs terres.

20°. S'il m'était permis d'entrer dans des vues plus générales, je répéterais ici combien le célibat eſt pernicieux. Je ne ſais s'il ne ferait point à propos d'augmenter d'un tiers la taille & la capitation, de quiconque ne ſerait pas marié à vingt-cinq ans. (3) Je ne ſais s'il ne ſerait pas utile d'exempter d'impôts quiconque aurait ſept enfans mâles, tant que le père & les ſept enfans vivraient enſemble. M. *Colbert* exempta tous ceux qui auraient douze enfans; mais ce cas arrive ſi rarement que la loi était inutile.

21°. On a fait des volumes ſur tous les avantages qu'on peut retirer de la campagne, ſur les améliorations, ſur les blés, les légumes, les pâturages,

(3) Cette loi ne ſerait ni juſte ni utile; le célibat, dans aucun ſyſtème raiſonnable de morale, ne peut être regardé comme un delit, & une ſurcharge d'impôt ſerait une véritable amende. D'ailleurs, ſi cette punition eſt aſſez forte pour l'emporter ſur les raiſons qui eloignent du mariage, elle en fera faire de mauvais, & la population qui réſultera de ces mariages ne ſera ni fort nombreuſe ni fort utile.

les animaux domeſtiques & ſur mille ſecrets preſque tous chimériques. (4) Le meilleur ſecret eſt de veiller ſoi-même à ſon domaine.

SECTION II.

Pourquoi certaines terres ſont mal cultivées.

JE paſſai un jour par de belles campagnes bordées d'un côté d'une forêt adoſſée à des montagnes, & de l'autre par une vaſte étendue d'eau ſaine & claire qui nourrit d'excellens poiſſons. C'eſt le plus bel aſpect de la nature ; il termine les frontières de pluſieurs Etats ; la terre y eſt couverte de bétail, & elle le ſerait de fleurs & de fruits toute l'année ſans les vents & les grêles qui déſolent ſouvent cette contrée délicieuſe & qui la changent en Sibérie.

Je vis à l'entrée de cette petite province une maiſon bien bâtie, où demeuraient ſept ou huit hommes bien faits & vigoureux. Je leur dis : Vous cultivez ſans doute un héritage fertile dans ce beau ſéjour ? Nous, Monſieur, nous avilir à rendre féconde la terre qui doit nourrir l'homme ! nous ne ſommes pas faits pour cet indigne métier. Nous pourſuivons les cultivateurs qui portent le fruit de leurs travaux d'un pàys dans un autre ; nous les chargeons de fers : notre emploi eſt celui des héros. Sachez que

(4) La ſcience de l'agriculture a fait peu de progrès juſqu'ici ; & c'eſt le ſort commun à toutes les parties des ſciences qui emploient l'obſervation plutôt que l'expérience ; elles dépendent du temps & des événemens, plus que du genie des hommes. Telle eſt la médecine, telle eſt encore la meteréologie.

dans ce pays de deux lieues ſur ſix, nous avons quatorze maiſons auſſi reſpectables que celle-ci, conſacrées à cet uſage. La dignité dont nous ſommes revêtus nous diſtingue des autres citoyens ; & nous ne payons aucune contribution, parce que nous ne travaillons à rien qu'à faire trembler ceux qui travaillent.

Je m'avançais tout confus vers une autre maiſon ; je vis dans un jardin bien tenu, un homme entouré d'une nombreuſe famille ; je croyais qu'il daignait *cultiver ſon jardin*. J'appris qu'il était revêtu de la charge de contrôleur du grenier à ſel.

Plus loin demeurait le directeur de ce grenier, dont les revenus étaient établis ſur les avanies faites à ceux qui viennent acheter de quoi donner un peu de goût à leur bouillon. Il y avait des juges de ce grenier où ſe conſerve l'eau de la mer réduite en figures irrégulières ; des élus dont la dignité conſiſtait à écrire les noms des citoyens, & ce qu'ils doivent au fiſc ; des agens qui partageaient avec les receveurs de ce fiſc ; des hommes revêtus d'offices de toute eſpèce, les uns conſeillers du roi n'ayant jamais donné de conſeil, les autres ſecrétaires du roi n'ayant jamais ſu le moindre de ſes ſecrets. Dans cette multitude de gens qui ſe pavanaient de par le roi, il y en avait un aſſez grand nombre de revêtus d'un habit ridicule & chargés d'un grand ſac qu'ils ſe feſaient remplir de la part de DIEU.

Il y en avait d'autres plus proprement vêtus, & qui avaient des appointemens plus réglés pour ne rien faire. Ils étaient originairement payés pour chanter de grand matin ; & depuis pluſieurs ſiècles ils ne chantaient qu'à table. Enfin,

Enfin, je vis dans le lointain quelques ſpectres à demi-nus qui écorchaient avec des bœufs auſſi décharnés qu'eux un ſol encore plus amaigri ; je compris pourquoi la terre n'était pas auſſi fertile qu'elle pouvait l'être.

FETES.

SECTION PREMIERE.

UN pauvre gentilhomme du pays d'Haguenau cultivait ſa petite terre, & *Ste Ragonde*, ou *Radegonde*, était la patrone de ſa paroiſſe. Or il arriva que le jour de la fête de *Ste Ragonde*, il fallut donner une façon à un champ de ce pauvre gentilhomme, ſans quoi tout était perdu. Le maître après avoir aſſiſté dévotement à la meſſe avec tout ſon monde, alla labourer ſa terre, dont dépendait le maintien de ſa famille ; & le curé & les autres paroiſſiens allèrent boire ſelon l'uſage.

Le curé en buvant apprit l'énorme ſcandale qu'on oſait donner dans ſa paroiſſe, par un travail profane : il alla, tout rouge de colère & de vin, trouver le cultivateur, & lui dit : Monſieur, vous êtes bien inſolent & bien impie, d'oſer labourer votre champ au lieu d'aller au cabaret comme les autres. Je conviens, Monſieur, dit le gentilhomme, qu'il faut boire à l'honneur de la ſainte, mais il faut auſſi manger, & ma famille mourrait de faim ſi je ne labourais pas. Buvez & mourez, lui dit le curé. Dans quelle loi, dans quel concile cela eſt-il écrit ? dit le cultivateur.

Dans *Ovide*, dit le curé. J'en appelle comme d'abus, dit le gentilhomme. Dans quel endroit d'*Ovide* avez-vous lu que je dois aller au cabaret plutôt que de labourer mon champ, le jour de *Ste Ragonde* ?

Vous remarquerez que le gentilhomme & le pasteur avaient très-bien fait leurs études. Lisez la Métamorphose des filles de *Minée*, dit le curé. Je l'ai lue, dit l'autre, & je soutiens que cela n'a nul rapport à ma charrue. Comment, impie, vous ne vous souvenez pas que les filles de *Minée* furent changées en chauves-souris pour avoir filé un jour de fête ? Le cas est bien différent, repliqua le gentilhomme : ces demoiselles n'avaient rendu aucun honneur à *Bacchus ;* & moi j'ai été à la messe de *Ste Ragonde ;* vous n'avez rien à me dire ; vous ne me changerez point en chauve-souris. Je ferai pis, dit le prêtre ; je vous ferai mettre à l'amende. Il n'y manqua pas. Le pauvre gentilhomme fut ruiné ; il quitta le pays avec sa famille & ses valets, passa chez l'étranger, se fit luthérien, & sa terre resta inculte plusieurs années.

On conta cette aventure à un magistrat de bon sens & de beaucoup de piété. Voici les réflexions qu'il fit à propos de *Ste Ragonde*.

Ce sont, disait-il, les cabaretiers, sans doute, qui ont inventé ce prodigieux nombre de fêtes : la religion des paysans & des artisans consiste à s'enivrer le jour d'un saint qu'ils ne connaissent que par ce culte : c'est dans ces jours d'oisiveté & de débauche que se commettent tous les crimes : ce sont les fêtes qui remplissent les prisons, & qui font vivre les archers, les greffiers, les lieutenans-criminels & les bourreaux : voilà parmi nous la seule excuse des fêtes : les champs

catholiques reſtent à peine cultivés, tandis que les campagnes hérétiques labourées tous les jours produiſent de riches moiſſons.

A la bonne heure que les cordonniers aillent le matin à la meſſe de *St Crépin*, parce que *crepido* ſignifie *empeigne;* que les feſeurs de vergettes fêtent *Ste Barbe* leur patrone; que ceux qui ont mal aux yeux entendent la meſſe de *Ste Claire;* qu'on célèbre ſaint... dans pluſieurs provinces; mais qu'après avoir rendu ſes devoirs aux ſaints, on rende ſervice aux hommes, qu'on aille de l'autel à la charrue: c'eſt l'excès d'une barbarie & d'un eſclavage inſupportable, de conſacrer ſes jours à la nonchalance & au vice. Prêtres, commandez (s'il eſt néceſſaire) qu'on prie *Roch*, *Euſtache* & *Fiacre*, le matin; Magiſtrats, ordonnez qu'on laboure vos champs le jour de *Fiacre*, d'*Euſtache* & de *Roch.* C'eſt le travail qui eſt néceſſaire; il y a plus, c'eſt lui qui ſanctifie.

FETES DES SAINTS.

SECTION II.

Lettre d'un ouvrier de Lyon à Messeigneurs de la commission établie à Paris pour la réformation des ordres religieux, imprimée dans les papiers publics en 1766.

MESSEIGNEURS,

JE suis ouvrier en soie, & je travaille à Lyon depuis dix-neuf ans. Mes journées ont augmenté insensiblement, & aujourd'hui je gagne trente-cinq sous. Ma femme qui travaille en passemens, en gagnerait quinze s'il lui était possible d'y donner tout son temps; mais comme les soins du ménage, les maladies de couches ou autres, la détournent étrangement, je réduis son profit à dix sous, ce qui fait quarante-cinq sous journellement que nous apportons au ménage. Si l'on déduit de l'année quatre-vingt-deux jours de dimanches ou de fêtes, l'on aura deux cents quatre-vingt-quatre jours profitables, qui à quarante-cinq sous font six cents trente-neuf livres. Voilà mon revenu.

Voici les charges.

J'ai huit enfans vivans, & ma femme est sur le point d'accoucher du onzième, car j'en ai perdu deux. Il y a quinze ans que je suis marié. Ainsi je puis compter

annuellement vingt-quatre livres pour les frais de couches & de baptême, cent huit livres pour l'année de deux nourrices, ayant communément deux enfans en nourrice, quelquefois même trois. Je paye de loyer à un quatrième cinquante-fept livres, & d'impofition quatorze livres. Mon profit fe trouve donc réduit à quatre cents trente-fix livres, ou à vingt-cinq fous trois deniers par jour, avec lefquels il faut fe vêtir, fe meubler, acheter le bois, la chandelle, & faire vivre ma femme & fix enfans.

Je ne vois qu'avec effroi arriver des jours de fête. Il s'en faut très-peu, je vous en fais ma confeffion, que je ne maudiffe leur inftitution. Elles ne peuvent avoir été inftituées, difais-je, que par les commis des aides, par les cabaretiers, & par ceux qui tiennent les guinguettes.

Mon père m'a fait étudier jufqu'à ma feconde, & voulait à toute force que je fuffe moine, me fefant entrevoir dans cet état un afile affuré contre le befoin; mais j'ai toujours penfé que chaque homme doit fon tribut à la fociété, & que les moines font des guêpes inutiles qui mangent le travail des abeilles. Je vous avoue pourtant que quand je vois *Jean C**** avec lequel j'ai étudié, & qui était le garçon le plus pareffeux du collége, poffeder les premières places chez les prémontrés, je ne puis m'empêcher d'avoir quelques regrets de n'avoir pas écouté les avis de mon père.

Je fuis à la troifième fête de Noël, j'ai engagé le peu de meubles que j'avais, je me fuis fait avancer une femaine par mon bourgeois, je manque de pain, comment paffer la quatrième fête? Ce n'eft pas tout;

j'en entrevois encore quatre autres dans la ſemaine prochaine. Grand DIEU ! huit fêtes dans quinze jours ! eſt-ce vous qui l'ordonnez ?

Il y a un an que l'on me fait eſpérer que les loyers vont diminuer par la ſuppreſſion d'une des maiſons des capucins & des cordeliers. Que de maiſons inutiles dans le centre d'une ville comme Lyon ! les jacobins, les dames de *St Pierre* &c. pourquoi ne pas les écarter dans les fauborgs ſi on les juge néceſſaires ? Que d'habitans plus néceſſaires encore tiendraient leurs places !

Toutes ces réflexions m'ont engagé à m'adreſſer à vous, Meſſeigneurs, qui avez été choiſis par le roi pour détruire des abus. Je ne ſuis pas le ſeul qui penſe ainſi ; combien d'ouvriers dans Lyon & ailleurs, combien de laboureurs dans le royaume ſont réduits à la même néceſſité que moi ? Il eſt viſible que chaque jour de fête coûte à l'Etat pluſieurs millions. Ces conſidérations vous porteront à prendre à cœur les intérêts du peuple qu'on dédaigne un peu trop.

J'ai l'honneur d'être, &c.

BOCEN.

Nous avons cru que cette requête, qui a été réellement préſentée, pourrait figurer dans un ouvrage utile.

SECTION III.

ON connaît assez les fêtes que *Jules César* & les empereurs qui lui succédèrent donnèrent au peuple romain ; la fête des vingt-deux mille tables, servies par vingt-deux mille maîtres-d'hôtel ; les combats de vaisseaux sur des lacs qui se formaient tout d'un coup &c., n'ont pas été imitées par les seigneurs hérules, lombards ou francs, qui ont voulu aussi qu'on parlât d'eux.

Un welche nommé *Cahusac*, n'a pas manqué de faire un long article sur ces fêtes dans le grand Dictionnaire encyclopédique. Il dit : *Que le ballet de Cassandre fut donné à Louis XIV par le cardinal Mazarin qui avait de la gaieté dans l'esprit, du goût pour les plaisirs dans le cœur & dans l'imagination, moins de faste que de galanterie ; que le roi dansa dans ce ballet à l'âge de treize ans, avec les proportions marquées, & les attitudes dont la nature l'avait embelli.* Ce *Louis XIV*, né avec des attitudes, & ce faste de l'imagination du cardinal *Mazarin*, sont dignes du beau style qui est aujourd'hui à la mode. Notre *Cahusac* finit par décrire une fête charmante, d'un genre neuf & élégant donnée à la reine *Marie Leczinska*. Cette fête finit par le discours ingénieux d'un allemand ivre, qui dit : *Est-ce la peine de faire tant de dépense en bougie pour ne faire voir que de l'eau?* A quoi un gascon répondit : *Eh sandis, je meurs de faim ; on vit donc de l'air à la cour des rois de France!*

Il est triste d'avoir inséré de pareilles platitudes dans un dictionnaire des arts & des sciences.

FEU.

SECTION PREMIERE.

LE feu eſt-il autre choſe qu'un élément qui nous éclaire, qui nous échauffe & qui nous brûle ?

La lumière n'eſt-elle pas toujours du feu, quoique le feu ne ſoit pas toujours lumière ; & *Boerhaave* n'a-t-il pas raiſon ?

Le feu le plus pur, tiré de nos matières combuſtibles, n'eſt-il pas toujours groſſier, toujours chargé des corps qu'il embraſe, & très-différent du feu élémentaire ?

Comment le feu eſt-il répandu dans toute la nature dont il eſt l'ame ?

> *Ignis ubique latet, naturam amplectitur omnem,*
> *Cuncta parit, renovat, dividit, unit, alit.*

Quel homme peut concevoir comment un morceau de cire s'enflamme & comment il n'en reſte rien à nos yeux, quoique rien ne ſe ſoit perdu ?

Pourquoi *Newton* dit-il toujours en parlant des rayons de la lumière, *de natura radiorum, lucis utrum corpora ſint nec ne non diſputans* ; n'examinant point ſi les rayons de lumière ſont des corps ou non ?

N'en parlait-il qu'en géomètre ? en ce cas ce doute était inutile. Il eſt évident qu'il doutait de la nature du feu élémentaire, & qu'il doutait avec raiſon.

Le feu élémentaire eſt-il un corps à la manière des autres, comme l'eau & la terre ? Si c'était un

corps de cette eſpèce, ne graviterait-il pas comme toute matière? s'échapperait-il en tout ſens du corps lumineux en droite ligne? aurait-il une progreſſion uniforme? Et pourquoi jamais la lumière ne ſe meut-elle en ligne courbe quand elle eſt libre dans ſon cours rapide?

Le feu élémentaire ne pourrait-il pas avoir des propriétés de la matière à nous ſi peu connues, & d'autres propriétés de ſubſtances à nous entièrement inconnues?

Ne pourrait-il pas être un milieu entre la matière & des ſubſtances d'un autre genre? & qui nous a dit qu'il n'y a pas un millier de ces ſubſtances? Je ne dis pas que cela ſoit, mais je dis qu'il n'eſt point prouvé que cela ne puiſſe pas être.

J'avais eu autrefois un ſcrupule en voyant un point bleu & un point rouge ſur une toile blanche, tous deux ſur une même ligne, tous deux à une égale diſtance de mes yeux, tous deux également expoſés à la lumière, tous deux me réfléchiſſant la même quantité de rayons, & feſant le même effet ſur les yeux de cinq cents mille hommes. Il faut néceſſairement que tous ces rayons ſe croiſent en venant à nous. Comment pourraient-ils cheminer ſans ſe croiſer; & s'ils ſe croiſent comment puis-je voir? Ma ſolution était qu'ils paſſaient les uns ſur les autres. On a adopté ma difficulté & ma ſolution dans le Dictionnaire encyclopédique, à l'article *Lumière*; mais je ne ſuis point du tout content de ma ſolution; car je ſuis toujours en droit de ſuppoſer que les rayons ſe croiſent tous à moitié chemin; que par conſéquent ils doivent tous ſe réfléchir, ou

qu'ils font pénétrables. Je fuis donc fondé à foupçonner que les rayons de lumière fe pénètrent, & qu'en ce cas ils ont quelque chofe qui ne tient point du tout de la matière. Ce foupçon m'effraie, j'en conviens ; ce n'eft pas fans un prodigieux remords que j'admettrais un être qui aurait tant d'autres propriétés des corps, & qui ferait pénétrable. Mais auffi je ne vois point comment on peut répondre bien nettement à ma difficulté. Je ne la propofe donc que comme un doute & comme une ignorance.

Il était très-difficile de croire, il y a environ cent ans, que les corps agiffaient les uns fur les autres, non-feulement fans fe toucher & fans aucune émiffion, mais à des diftances effrayantes ; cependant cela s'eft trouvé vrai, & on n'en doute plus. Il eft difficile aujourd'hui de croire que les rayons du foleil fe pénètrent : mais qui fait ce qui arrivera?

Quoi qu'il en foit, je ris de mon doute ; & je voudrais pour la rareté du fait que cette incompréhenfible pénétration pût être admife. La lumière a quelque chofe de fi divin qu'on ferait tenté d'en faire un degré pour monter à des fubftances encore plus pures.

A mon fecours *Empedocle*, à moi *Démocrite*; venez admirer les merveilles de l'électricité ; voyez fi ces étincelles qui traverfent mille corps en un clin d'œil font de la matière ordinaire ; jugez fi le feu élémentaire ne fait pas contracter le cœur, & ne lui communique pas cette chaleur qui donne la vie. Jugez fi cet être n'eft pas la fource de toutes les fenfations, & fi ces fenfations ne font pas l'unique origine de toutes nos chétives penfées, quoique des

pédans ignorans & insolens aient condamné cette proposition comme on condamne un plaideur à l'amende.

Dites-moi si l'Etre suprême qui préside à toute la nature, ne peut pas conserver à jamais ces monades élémentaires auxquelles il a fait des dons si précieux. *Igneus est ollis vigor & celestis origo.*

Le célébre *le Cat* appelle ce fluide vivifiant, (*a*) *un être amphibie, affecté par son auteur d'une nuance supérieure, qui le lie avec l'être immatériel, & par-là l'ennoblit & l'élève à la nature mitoyenne qui le caractérise, & fait la source de toutes ses propriétés.*

Vous êtes de l'avis de *le Cat;* j'en ferais aussi si j'osais : mais il y a tant de sots & tant de méchans que je n'ose pas. Je ne puis que penser tout bas à ma façon au mont Krapak. Les autres penseront comme ils pourront, soit à Salamanque, soit à Bergame.

SECTION II.

De ce qu'on entend par cette expression au moral.

LE feu, surtout en poësie, signifie souvent l'*amour*, & on l'emploie plus élégamment au pluriel qu'au singulier. *Corneille* dit souvent un *beau feu*, pour un amour vertueux & noble. Un homme a du feu dans la conversation, cela ne veut pas dire qu'il a des idées brillantes & lumineuses, mais des expressions vives animées par les gestes.

(*a*) Dissertation de *le Cat* sur le fluide des nerfs, pag. 36.

Le feu dans les écrits ne ſuppoſe pas non plus néceſſairement de la lumière & de la beauté, mais de la vivacité, des figures multipliées, des idées preſſées.

Le feu n'eſt un mérite dans les diſcours & dans les ouvrages, que quand il eſt bien conduit.

On a dit que les poëtes étaient animés d'un feu divin quand ils étaient ſublimes : on n'a point de génie ſans feu, mais on peut avoir du feu ſans génie.

FICTION.

UNE fiction qui annonce des vérités intéreſſantes & neuves n'eſt-elle pas une belle choſe? n'aimez-vous pas le conte arabe du ſultan qui ne voulait pas croire qu'un peu de temps pût paraître très-long, & qui diſputait ſur la nature du temps avec ſon derviche? Celui-ci le prie pour s'en éclaircir de plonger ſeulement la tête un moment dans le baſſin où il ſe lavait. Auſſitôt le ſultan ſe trouve tranſporté dans un déſert affreux; il eſt obligé de travailler pour gagner ſa vie. Il ſe marie, il a des enfans qui deviennent grands & qui le battent. Enfin il revient dans ſon pays & dans ſon palais; il y retrouve ſon derviche qui lui a fait ſouffrir tant de maux pendant vingt-cinq ans. Il veut le tuer. Il ne s'apaiſe que quand il ſait que tout cela s'eſt paſſé dans l'inſtant qu'il s'eſt lavé le viſage en fermant les yeux.

Vous aimez mieux la fiction des amours de *Didon* & d'*Enée*, qui rendent raiſon de la haine immortelle de Carthage contre Rome, & celle qui développe

dans l'Elysée les grandes destinées de l'empire romain.

Mais n'aimez-vous pas aussi dans l'*Arioste* cette *Alcine* qui a la taille de *Minerve* & la beauté de *Vénus*, qui est si charmante aux yeux de ses amans, qui les enivre de voluptés si ravissantes, qui réunit tous les charmes & toutes les grâces? Quand elle est enfin réduite à elle-même, & que l'enchantement est passé, ce n'est plus qu'une petite vieille ratatinée & dégoûtante.

Pour les fictions qui ne figurent rien, qui n'enseignent rien, dont il ne résulte rien, sont-elles autre chose que des mensonges? & si elles sont incohérentes, entassées sans choix, comme il y en a tant, sont-elles autre chose que des rêves?

Vous m'assurez pourtant qu'il y a de vieilles fictions très-incohérentes, fort peu ingénieuses, & assez absurdes, qu'on admire encore. Mais prenez garde si ce ne sont pas les grandes images répandues dans ces fictions qu'on admire, plutôt que les inventions qui amènent ces images. Je ne veux pas disputer: mais voulez-vous être sifflé de toute l'Europe, & ensuite oublié pour jamais? donnez-nous des fictions semblables à celles que vous admirez.

FIERTÉ.

FIERTÉ est une des expressions qui, n'ayant d'abord été employées que dans un sens odieux, ont été ensuite détournées à un sens favorable.

C'est un crime, quand ce mot signifie la vanité hautaine, altière, orgueilleuse, dédaigneuse. C'est presque une louange, quand il signifie la hauteur d'une ame noble.

C'eſt un juſte éloge dans un général qui marche avec fierté à l'ennemi. Les écrivains ont loué la fierté de la démarche de *Louis XIV:* ils auraient dû ſe contenter d'en remarquer la nobleſſe.

La fierté de l'ame, ſans hauteur, eſt un mérite compatible avec la modeſtie. Il n'y a que la fierté dans l'air & dans les manières qui choque; elle déplaît dans les rois mêmes.

La fierté dans l'extérieur, dans la ſociété, eſt l'expreſſion de l'orgueil: la fierté dans l'ame eſt de la grandeur.

Les nuances ſont ſi délicates, qu'eſprit fier eſt un blâme, ame fière une louange; c'eſt que par eſprit fier on entend un homme qui penſe avantageuſement de ſoi-même; & par ame fière on entend des ſentimens élevés.

La fierté annoncée par l'extérieur eſt tellement un défaut, que les petits qui louent baſſement les grands de ce défaut, ſont obligés de l'adoucir, ou plutôt de le relever par une épithète, *cette noble fierté.* Elle n'eſt pas ſimplement la vanité, qui conſiſte à ſe faire valoir par les petites choſes; elle n'eſt pas la préſomption, qui ſe croit capable des grandes; elle n'eſt pas le dédain, qui ajoute encore le mépris des autres à l'air de la grande opinion de ſoi-même; mais elle s'allie intimement avec tous ces défauts.

On s'eſt ſervi de ce mot dans les romans & dans les vers, ſurtout dans les opéra, pour exprimer la ſévérité de la pudeur; on y rencontre par-tout, vaine fierté, rigoureuſe fierté.

Les poëtes ont eu peut-être plus de raiſon qu'ils ne penſaient. La fierté d'une femme n'eſt pas ſimplement

la pudeur févère, l'amour du devoir, mais le haut prix que fon amour-propre met à fa beauté.

On a dit quelquefois, la fierté du pinceau, pour fignifier des touches libres & hardies.

FIEVRE.

CE n'eft pas en qualité de médecin, mais de malade que je veux dire un mot de la fièvre. Il faut quelquefois parler de fes ennemis : celui-là m'a attaqué pendant plus de vingt ans. *Fréron* n'a jamais été plus acharné.

Je demande pardon à *Sydenham* qui définit la fièvre *un effort de la nature qui travaille de tout fon pouvoir à chaffer la matière peccante.* On pourrait définir ainfi la petite vérole, la rougeole, la diarrhée, les vomiffemens, les éruptions de la peau, & vingt autres maladies. Mais fi ce médecin définiffait mal, il agiffait bien. Il guériffait, parce qu'il avait de l'expérience, & qu'il favait attendre.

Boerhaave, dans fes aphorifmes, dit : *La contraction plus fréquente, & la réfiftance augmentée vers les vaiffeaux capillaires donnent une idée abfolue de toute fièvre aiguë.*

C'eft un grand maître qui parle ; mais il commence par avouer que la nature de la fièvre eft très-cachée.

Il ne nous dit point quel eft ce principe fecret qui fe développe à des heures réglées dans des fièvres intermittentes, quel eft ce poifon interne qui fe renouvelle après un jour de relâche, où eft ce foyer qui s'éteint, & fe rallume à des momens marqués. Il femble que toutes les caufes foient faites pour être ignorées.

On ſait à-peu-près qu'on aura la fièvre après des excès, ou dans l'intempérie des ſaiſons. On ſait que le quinquina pris à propos la guérira : c'eſt bien aſſez ; on ignore le comment. J'ai lu quelque part ces petits vers qui me paraiſſent d'une plaiſanterie aſſez philoſophique.

Dieu mûrit à Moka dans le golfe arabique
Ce café néceſſaire aux pays des frimats :
Il met la fièvre en nos climats,
Et le remède en Amérique.

Tout animal qui ne meurt pas de mort ſubite périt par la fièvre. Cette fièvre paraît l'effet inévitable des liqueurs qui compoſent le ſang, ou ce qui tient lieu de ſang. C'eſt pourquoi les métaux, les minéraux, les marbres durent ſi long-temps, & les hommes ſi peu. La ſtructure de tout animal prouve aux phyſiciens qu'il a dû de tout temps jouir d'une très-courte vie. Les théologiens ont eu, ou ont étalé d'autres ſentimens. Ce n'eſt pas à nous d'examiner cette queſtion. Les phyſiciens, les médecins ont raiſon *in ſenſu humano ;* & les théologiens ont raiſon *in ſenſu divino.* Il eſt dit au Deutéronome (chap. 28, v. 22) que ſi les *Juifs n'obſervent pas la loi, ils tomberont dans la pauvreté, ils ſouffriront le froid & le chaud, & ils auront la fièvre.* Il n'y a jamais eu que le Deutéronome & le Médecin-malgré-lui qui aient menacé les gens de leur donner la fièvre.

Il paraît impoſſible que la fièvre ne ſoit pas un accident naturel à un corps animé, dans lequel circulent tant de liqueurs, comme il eſt impoſſible que ce corps animé ne ſoit point écraſé par la chute d'un rocher.

Le

Le ſang fait la vie. C'eſt lui qui fournit à chaque viſcère, à chaque membre, à la peau, à l'extrémité des poils & des ongles les liqueurs, les humeurs qui leur ſont propres.

Ce ſang, par lequel l'animal eſt en vie, eſt formé par le chyle. Ce chyle eſt envoyé de la mère à l'enfant dans la groſſeſſe. Le lait de la nourrice produit ce même chyle, dès que l'enfant eſt né. Plus il ſe nourrit enſuite de différens alimens, plus ce chyle eſt ſujet à s'aigrir. Lui ſeul formant le ſang, & ce ſang étant compoſé de tant d'humeurs différentes ſi ſujettes à ſe corrompre, ce ſang circulant dans tout le corps humain plus de cinq cents cinquante fois en vingt-quatre heures avec la rapidité d'un torrent, il eſt étonnant qu'un homme n'ait pas plus ſouvent la fièvre; il eſt étonnant qu'il vive. A chaque articulation, à chaque glande, à chaque paſſage il y a un danger de mort; mais auſſi, il y a autant de ſecours que de dangers. Preſque toute membrane s'élargit & ſe reſſerre ſelon le beſoin. Toutes les veines ont des écluſes qui s'ouvrent & qui ſe ferment; qui donnent paſſage au ſang, & qui s'oppoſent à un retour par lequel la machine ſerait détruite. Le ſang gonflé dans tous ſes canaux s'épure de lui-même : c'eſt un fleuve qui entraîne mille immondices; il s'en décharge par la tranſpiration, par les ſueurs, par toutes les ſécrétions, par toutes les évacuations. La fièvre eſt elle-même un ſecours; elle eſt une guériſon, quand elle ne tue pas.

L'homme, par ſa raiſon, accélère la cure, avec des amers & ſurtout du régime. Il prévient le retour des accès. Cette raiſon eſt un aviron avec lequel il

peut courir quelque temps la mer de ce monde, quand la maladie ne l'engloutit pas.

On demande comment la nature a pu abandonner les animaux, son ouvrage, à tant d'horribles maladies dont la fièvre est presque toujours la compagne. Comment & pourquoi tant de désordres avec tant d'ordre ; la destruction par tout à côté de la formation ? Cette difficulté me donne souvent la fièvre ; mais je vous prie de lire les lettres de *Memmius*. (*) Peut-être vous soupçonnerez alors que l'incompréhensible artisan des mondes, des animaux, des végétaux, ayant tout fait pour le mieux, n'a pu faire mieux.

FIGURE.

SI on veut s'instruire, il faut lire attentivement tous les articles du grand dictionnaire de l'Encyclopédie, au mot *Figure*.

Figure de la terre par M. d'*Alembert* ; ouvrage aussi clair que profond, & dans lequel on trouve tout ce qu'on peut savoir sur cette matière.

Figure de rhétorique par *César Dumarsais* ; instruction qui apprend à penser & à écrire, & qui fait regretter, comme bien d'autres articles, que les jeunes gens ne soient pas à portée de lire commodément des choses si utiles. Ces trésors cachés dans un dictionnaire de vingt-deux volumes in-folio d'un prix excessif, devraient être entre les mains de tous les étudians pour trente sous.

Figure humaine par rapport à la peinture & à la

(*) *Philosophie*, tome I.

ſculpture ; excellente leçon donnée par M. *Vatelet* à tous les artiſtes.

Figure, en phyſiologie; article très-ingénieux, par M. d'*Abbés de Caberoles*.

Figure, en arithmétique & en algèbre par M. *Mallet*.

Figure, en logique, en métaphyſique & belles-lettres, par M. le chevalier de *Jaucour*, homme au-deſſus des philoſophes de l'antiquité, en ce qu'il a préféré la retraite, la vraie philoſophie, le travail infatigable à tous les avantages que pouvait lui procurer ſa naiſſance, dans un pays où l'on préfère cet avantage à tout le reſte, excepté à l'argent.

Figure, ou forme de la terre.

COMMENT, *Platon*, *Ariſtote*, *Eratoſthènes*, *Poſſidonius* & tous les géomètres de l'Aſie, de l'Egypte & de la Grèce ayant reconnu la ſphéricité de notre globe, arriva-t-il que nous crûmes ſi long-temps la terre plus longue que large d'un tiers, & que de là nous vinrent les degrés de longitude & de latitude; dénomination qui atteſte continuellement notre ancienne ignorance ?

Le juſte reſpect pour la Bible, qui nous enſeigne tant de vérités plus néceſſaires & plus ſublimes, fut la cauſe de cette erreur univerſelle parmi nous.

On avait trouvé dans le pſeaume CIII, que DIEU a étendu le ciel ſur la terre comme une peau ; & de ce qu'une peau a d'ordinaire plus de longueur que de largeur, on en avait conclu autant pour la terre.

St Athanaſe s'exprime avec autant de chaleur contre

les bons astronomes que contre les partisans d'*Arius* & d'*Eusèbe*. *Fermons*, dit-il, *la bouche à ces barbares, qui, parlant sans preuve, osent avancer que le ciel s'étend aussi sous la terre.* Les pères regardaient la terre comme un grand vaisseau entouré d'eau, la proue était à l'Orient & la poupe à l'Occident.

On voit encore dans *Cosmas*, moine du quatrième siècle, une espèce de carte géographique où la terre a cette figure.

Tortato, évêque d'Avila, sur la fin du quinzième siècle, déclare dans son commentaire sur la Genèse, que la foi chrétienne est ébranlée, pour peu qu'on croie la terre ronde.

Colombo, *Vespuce* & *Magellan* ne craignirent point l'excommunication de ce savant évêque; & la terre reprit sa rondeur malgré lui.

Alors on courut d'une extrémité à l'autre; la terre passa pour une sphère parfaite. Mais l'erreur de la sphère parfaite était une méprise de philosophes, & l'erreur d'une terre plate & longue était une sottise d'idiots.

Dès qu'on commença à bien savoir que notre globe tourne sur lui-même en vingt-quatre heures, on aurait pu juger de cela seul, qu'une forme véritablement ronde ne saurait lui appartenir. Non-seulement la force centrifuge élève considérablement les eaux dans la région de l'équateur, par le mouvement de la rotation en vingt-quatre heures; mais elles y sont encore élevées d'environ vingt-cinq pieds, deux fois par jour par les marées; il serait donc impossible que les terres vers l'équateur ne fussent perpétuellement inondées; or elles ne le sont pas; donc la région de

l'équateur eſt beaucoup plus élevée à proportion que le reſte de la terre ; donc la terre eſt un ſphéroïde élevé à l'équateur, & ne peut être une ſphère parfaite. Cette preuve ſi ſimple avait échappé aux plus grands génies, parce qu'un préjugé univerſel permet rarement l'examen.

On ſait qu'en 1672, *Richer* dans un voyage à la Cayenne près de la ligne, entrepris par l'ordre de *Louis XIV* ſous les auſpices de *Colbert* le père de tous les arts ; *Richer*, dis-je, parmi beaucoup d'obſervations trouva que le pendule de ſon horloge ne feſait plus ſes oſcillations, ſes vibrations auſſi fréquentes que dans la latitude de Paris, & qu'il fallait abſolument raccourcir le pendule d'une ligne & de plus d'un quart. La phyſique & la géométrie n'étaient pas alors à beaucoup près ſi cultivées qu'elles le ſont aujourd'hui ; quel homme eût pu croire que de cette remarque ſi petite en apparence, & que d'une ligne de plus ou de moins puſſent ſortir les plus grandes vérités phyſiques ? On trouva d'abord qu'il fallait néceſſairement que la peſanteur fût moindre ſous l'équateur dans notre latitude, puiſque la ſeule peſanteur fait l'oſcillation d'un pendule. Par conſéquent, puiſque la peſanteur des corps eſt d'autant moins forte que ces corps ſont plus éloignés du centre de la terre, il fallait abſolument que la région de l'équateur fût beaucoup plus élevée que la nôtre, plus éloignée du centre ; ainſi la terre ne pouvait être une vraie ſphère.

Beaucoup de philoſophes firent, à propos de ces découvertes, ce que font tous les hommes quand il faut changer ſon opinion ; on diſputa ſur l'expérience

de *Richer*; on prétendit que nos pendules ne fesaient leurs vibrations moins promptes vers l'équateur, que parce que la chaleur alongeait ce métal; mais on vit que la chaleur du plus brûlant été l'alonge d'une ligne sur trente pieds de longueur; & il s'agissait ici d'une ligne & un quart, d'une ligne & demie, ou même de deux lignes, sur une verge de fer longue de trois pieds huit lignes.

Quelques années après, MM. *Varin*, *Deshayes*, *Feuillée*, *Couplet*, répétèrent vers l'équateur la même expérience du pendule; il le fallut toujours raccourcir, quoique la chaleur fût très-souvent moins grande sous la ligne même qu'à quinze ou vingt degrés de l'équateur. Cette expérience a été confirmée de nouveau par les académiciens que *Louis XV* a envoyés au Pérou, qui ont été obligés vers Quitto, sur des montagnes où il gelait, de raccourcir le pendule à secondes d'environ deux lignes. (*a*)

A peu près au même temps, les académiciens, qui ont été mesurer un arc du méridien au nord, ont trouvé qu'à Pello, par-delà le cercle polaire, il faut alonger le pendule pour avoir les mêmes oscillations qu'à Paris; par conséquent la pesanteur est plus grande au cercle polaire que dans les climats de la France, comme elle est plus grande dans nos climats que vers l'équateur. Si la pesanteur est plus grande au Nord, le Nord est donc plus près du centre de la terre que l'équateur; la terre est donc applatie vers les pôles.

Jamais l'expérience & le raisonnement ne concoururent avec tant d'accord à prouver une vérité. Le

(*a*) Ceci était écrit en 1736.

célébre *Huyghens*, par le calcul des forces centrifuges, avait prouvé que la diminution dans la pesanteur qui en résulte pour une sphère n'était pas assez grande pour expliquer les phénomènes ; & que par conséquent la terre devait être un sphéroïde applati aux pôles. *Newton* par les principes de l'attraction avait trouvé les mêmes rapports à peu de chose près : il faut seulement observer qu'*Huyghens* croyait que cette force inhérente aux corps qui les détermine vers le centre du globe, cette gravité primitive, est par-tout la même. Il n'avait pas encore vu les découvertes de *Newton ;* il ne considérait donc la diminution de la pesanteur que par la théorie des forces centrifuges. L'effet des forces centrifuges diminue la gravité primitive sous l'équateur. Plus les cercles dans lesquels cette force centrifuge s'exerce deviennent petits, plus cette force cède à celle de la gravité ; ainsi, sous le pôle même, la force centrifuge, qui est nulle, doit laisser à la gravité primitive toute son action. Mais ce principe d'une gravité toujours égale tombe en ruine par la découverte que *Newton* a faite, & dont nous avons tant parlé ailleurs, qu'un corps transporté, par exemple, à dix diamètres du centre de la terre, pèse cent fois moins qu'à un diamètre.

C'est donc par les lois de la gravitation, combinées avec celles de la force centrifuge, qu'on fait voir véritablement quelle figure la terre doit avoir. *Newton* & *Grégori* ont été si sûrs de cette théorie, qu'ils n'ont pas hésité d'avancer que les expériences sur la pesanteur étaient plus sures pour faire connaître la figure de la terre, qu'aucune mesure géographique.

Louis XIV avait signalé son règne par cette

méridienne, qui traverse la France ; l'illustre *Dominique Cassini* l'avait commencée avec son fils ; il avait en 1701 tiré du pied des Pyrenées à l'observatoire une ligne aussi droite qu'on le pouvait, à travers les obstacles presque insurmontables que les hauteurs des montagnes, les changemens de la réfraction dans l'air, & les altérations des instrumens opposaient sans cesse à cette vaste & délicate entreprise ; il avait donc en 1701 mesuré six degrés dix-huit minutes de cette méridienne. Mais de quelque endroit que vînt l'erreur, il avait trouvé les degrés vers Paris, c'est-à-dire vers le Nord, plus petits que ceux qui allaient aux Pyrenées vers le Midi ; cette mesure démentait & celle de *Norvood*, & la nouvelle théorie de la terre applatie aux pôles. Cependant cette nouvelle théorie commençait à être tellement reçue, que le secrétaire de l'académie n'hésita point dans son histoire de 1701 à dire que les mesures nouvelles prises en France prouvaient que la terre est un sphéroïde dont les pôles sont applatis. Les mesures de *Dominique Cassini* entraînaient à la vérité une conclusion toute contraire ; mais comme la figure de la terre ne fesait pas encore en France une question, personne ne releva pour lors cette conclusion fausse. Les degrés du méridien de Collioure à Paris passèrent pour exactement mesurés ; & le pôle, qui par ces mesures devait nécessairement être alongé, passa pour applati.

Un ingénieur nommé M. *des Roubais*, étonné de la conclusion, démontra que par les mesures prises en France, la terre devait être un sphéroïde oblong, dont le méridien qui va d'un pôle à l'autre, est plus

long que l'équateur, & dont les pôles font alongés. (*b*) Mais de tous les phyficiens à qui il adreffa fa differtation, aucun ne voulut la faire imprimer, parce qu'il femblait que l'académie eût prononcé, & qu'il paraiffait trop hardi à un particulier de réclamer. Quelque temps après, l'erreur de 1701 fut reconnue ; on fe dédit, & la terre fut alongée, par une jufte conclufion tirée d'un faux principe. La méridienne fut continuée fur ce principe de Paris à Dunkerque ; on trouva toujours les degrés du méridien plus petits en allant vers le Nord. On fe trompa toujours fur la figure de la terre comme on s'était trompé fur la nature de la lumière. Environ ce temps-là, des mathématiciens qui fefaient les mêmes opérations à la Chine, furent étonnés de voir de la différence entre leurs degrés, qu'ils penfaient devoir être égaux, & de les trouver, après plufieurs vérifications, plus petits vers le Nord que vers le Midi. C'était encore une puiffante raifon pour croire le fphéroïde oblong, que cet accord des mathématiciens de France & de ceux de la Chine. On fit plus encore en France, on mefura des parallèles à l'équateur. Il eft aifé de comprendre que fur un fphéroïde oblong, nos degrés de longitude doivent être plus petits que fur une fphère. M. de *Caffini* trouva le parallèle qui paffe par Saint-Malo, plus court de mille trente-fept toifes, qu'il n'aurait dû être dans l'hypothèfe d'une terre fphérique. Ce degré était donc incomparablement plus court qu'il n'eût été fur un fphéroïde à pôles alongés.

Toutes ces fauffes mefures prouvèrent qu'on

(*b*) Son mémoire eft dans le Journal littéraire.

avait trouvé les degrés comme on avait voulu les trouver : elles renversèrent pour un temps en France la démonstration de *Newton* & d'*Huyghens* ; & on ne douta pas que les pôles ne fussent d'une figure toute opposée à celle dont on les avait crus d'abord ; on ne savait où l'on en était.

Enfin les nouveaux académiciens qui allèrent au cercle polaire en 1736, ayant vu par d'autres mesures, que le degré était dans ces climats plus long qu'en France, on douta entr'eux & messieurs *Cassini*. Mais bientôt après on ne douta plus ; car les mêmes astronomes qui revenaient du pôle, examinèrent encore ce degré mesuré en 1677 par *Picard* au nord de Paris ; ils vérifièrent que ce degré est de cent vingt-trois toises plus long que *Picard* ne l'avait déterminé. Si donc *Picard*, avec ses précautions, avait fait son degré de cent vingt-trois toises trop court, il était fort vraisemblable qu'on eût ensuite trouvé les degrés vers le Midi plus longs qu'ils ne devaient être. Ainsi la première erreur de *Picard*, qui servait de fondement aux mesures de la méridienne, servait aussi d'excuse aux erreurs presque inévitables que de très-bons astronomes avaient pu commettre dans ces opérations.

Malheureusement d'autres mesureurs trouvèrent au cap de Bonne-Espérance que les degrés du méridien ne s'accordaient pas avec les nôtres. D'autres mesures prises en Italie contredirent aussi nos mesures françaises. Elles étaient toutes démenties par celles de la Chine. On se remit donc à douter, & on soupçonna très-raisonnablement, à mon avis, que la terre était bosselée.

Pour les Anglais, quoiqu'ils aiment à voyager, ils s'épargnèrent cette fatigue, & s'en tinrent à leur théorie.

La différence d'un axe à l'autre n'est guère que de cinq de nos lieues ; différence immense pour ceux qui prennent parti, mais insensible pour ceux qui ne considèrent les mesures du globe que par les usages utiles qui en résultent. Un géographe ne pourrait guère dans une carte faire apercevoir cette différence, ni aucun pilote savoir s'il fait route sur un sphéroïde ou sur une sphère.

Cependant on osa avancer que la vie des navigateurs dépendait de cette question. O charlatanisme ! entrerez-vous jusque dans les degrés du méridien ?

Figuré, exprimé en figure.

ON dit un *ballet figuré*, qui représente ou qu'on croit représenter une action, une passion, une saison, ou qui simplement forme des figures par l'arrangement des danseurs deux à deux, quatre à quatre : *copie figurée*, parce qu'elle exprime précisément l'ordre & la disposition de l'original : *vérité figurée* par une fable, par une parabole : l'*Eglise figurée* par la jeune épouse du Cantique des cantiques : l'*ancienne Rome figurée* par Babylone : *style figuré* par les expressions métaphoriques qui figurent les choses dont on parle, & qui les défigurent quand les métaphores ne sont pas justes.

L'imagination ardente, la passion, le désir, souvent trompé, produisent le style figuré. Nous ne l'admettons point dans l'histoire, car trop de

métaphores nuiſent à la clarté ; elles nuiſent même à la vérité, en diſant plus ou moins que la choſe même.

Les ouvrages didactiques réprouvent ce ſtyle. Il eſt bien moins à ſa place dans un ſermon que dans une oraiſon funèbre, parce que le ſermon eſt une inſtruction dans laquelle on annonce la vérité, l'oraiſon funèbre, une déclamation dans laquelle on exagère.

La poëſie d'enthouſiaſme, comme l'épopée, l'ode, eſt le genre qui reçoit le plus ce ſtyle. On le prodigue moins dans la tragédie où le dialogue doit être auſſi naturel qu'élevé ; encore moins dans la comédie, dont le ſtyle doit être plus ſimple.

C'eſt le goût qui fixe les bornes qu'on doit donner au ſtyle figuré dans chaque genre. *Balthazar Gratian* dit *que les penſées partent des vaſtes côtes de la mémoire, s'embarquent ſur la mer de l'imagination, arrivent au port de l'eſprit pour être enregiſtrées à la douane de l'entendement.* C'eſt préciſément le ſtyle d'*Arlequin.* Il dit à ſon maître : *La balle de vos commandemens a rebondi ſur la raquette de mon obéiſſance.* Avouons que c'eſt-là ſouvent ce ſtyle oriental qu'on tâche d'admirer.

Un autre défaut du ſtyle figuré eſt l'entaſſement des figures incohérentes. Un poëte en parlant de quelques philoſophes, les a appelés :

(*c*) D'ambitieux pygmées,
Qui ſur leurs pieds vainement redreſſés,
Et ſur des monts d'argumens entaſſés,
De jour en jour ſuperbes Encélades,
Vont redoublant leurs folles eſcalades.

(*c*) Vers d'une épître de *Jean-Baptiſte Rouſſeau* à *Louis Racine*, fils de *Jean Racine.*

Quand on écrit contre les philoſophes, il faudrait mieux écrire. Comment des pygmées ambitieux redreſſés ſur leurs pieds ſur des montagnes d'argumens, continuent-ils des eſcalades ? Quelle image fauſſe & ridicule! quelle platitude recherchée!

Dans une allégorie du même auteur, intitulée *la liturgie de Cythère*, vous trouvez ces vers-ci:

> De toutes parts, autour de l'inconnue,
> Ils vont tomber comme grêle menue,
> Moiſſons de cœurs ſur la terre jonchés,
> Et des dieux même à ſon char attachés.
> De par Vénus nous verrons cette affaire.
> Si s'en retourne aux cieux dans ſon ſérail;
> En ruminant comment il pourra faire
> Pour ramener la brebis au bercail.

Des moiſſons de cœurs jonchés ſur la terre comme de la grêle menue; & parmi ces cœurs palpitans à terre des dieux attachés au char de l'inconnue; l'amour qui va de par Vénus ruminer dans ſon ſérail au ciel, comment il pourra faire pour ramener au bercail cette brebis entourée de cœurs jonchés! Tout cela forme une figure ſi fauſſe, ſi puérile à la fois & ſi groſſière, ſi incohérente, ſi dégoûtante, ſi extravagante, ſi platement exprimée, qu'on eſt étonné qu'un homme qui fesait bien des vers dans un autre genre, & qui avait du goût, ait pu écrire quelque choſe de ſi mauvais.

On eſt encore plus ſurpris que ce ſtyle appelé *marotique* ait eu pendant quelque temps des approbateurs. Mais on ceſſe d'être ſurpris quand on lit les épîtres en vers de cet auteur; elles ſont preſque

toutes hérissées de ces figures peu naturelles, & contraires les unes aux autres.

Il y a une épître à *Marot* qui commence ainsi :

Ami Marot, honneur de mon pupitre,
Mon premier maître, acceptez cette épître
Que vous écrit un humble nourrisson
Qui sur Parnasse a pris votre écusson,
Et qui jadis en maint genre d'escrime
Vint chez vous seul étudier la rime.

Boileau avait dit dans son épître à *Molière* :

Dans les combats d'esprit savant maître d'escrime.

Du moins la figure était juste. On s'escrime dans un combat ; mais on n'étudie point la rime en s'escrimant. On n'est point l'honneur du pupitre d'un homme qui s'escrime. On ne prend point sur le Parnasse un écusson pour rimer à nourrisson. Tout cela est incompatible, tout cela jure.

Une figure beaucoup plus vicieuse est celle-ci :

Au demeurant assez haut de stature,
Large de croupe, épais de fourniture,
Flanqué de chair, gabionné de lard,
Tel en un mot que la nature & l'art,
En maçonnant les remparts de son ame,
Songèrent plus au fourreau qu'à la lame.

La nature & l'art qui maçonnent les remparts d'une ame, ces remparts maçonnés qui se trouvent être une fourniture de chair & un gabion de lard, sont assurément le comble de l'impertinence. Le plus vil faquin

travaillant pour la foire St Germain aurait fait des vers plus raisonnables. Mais quand ceux qui sont un peu au fait se souviennent que ce ramas de sottises fut écrit contre un des premiers hommes de la France par sa naissance, par ses places & par son génie, qui avait été le protecteur de ce rimeur, qui l'avait secouru de son crédit & de son argent, & qui avait beaucoup plus d'esprit, d'éloquence & de science que son détracteur, alors on est saisi d'indignation contre le misérable arrangeur de vieux mots impropres rimés richement ; & en louant ce qu'il a de bon, l'on déteste cet horrible abus du talent.

Voici une figure du même auteur non moins fausse & non moins composée d'images, qui se détruisent l'une l'autre.

> Incontinent vous l'allez voir s'enfler
> De tout le vent que peut faire souffler,
> Dans les fourneaux d'une tête échauffée,
> Fatuité sur sottise greffée.

Le lecteur sent assez que la fatuité devenue un arbre greffé sur l'arbre de la sottise, ne peut être un soufflet, & que la tête ne peut être un fourneau. Toutes ces contorsions d'un homme qui s'écarte ainsi du naturel, ne ressemblent pas assurément à la marche décente, aisée & mesurée de *Boileau*. Ce n'est pas là l'art poëtique.

Y a-t-il un amas de figures plus incohérentes, plus disparates que cet autre passage du même poëte :

> Oui, tout auteur qui veut, sans perdre haleine,
> Boire à longs traits aux sources d'Hippocrène,

Doit s'impofer l'indifpenfable loi
De s'éprouver, de defcendre chez foi,
Et d'y chercher ces femences de flamme
Dont le vrai feul doit embrafer notre ame,
Sans quoi jamais le plus fier écrivain
Ne put prétendre à cet effor divin.

Quoi ! pour boire à longs traits il faut defcendre dans foi, & y chercher des femences de feu dont le vrai embrafe, fans quoi le plus fier écrivain n'atteindra point à un effor ? Quel monftrueux affemblage ! quel inconcevable galimatias !

On peut dans une allégorie ne point employer les figures, les métaphores, dire avec fimplicité ce qu'on a inventé avec imagination. *Platon* a plus d'allégories encore que de figures ; il les exprime fouvent avec élégance & fans fafte.

Prefque toutes les maximes des anciens Orientaux & des Grecs font dans un ftyle figuré. Toutes ces fentences font des métaphores, de courtes allégories, & c'eft là que le ftyle figuré fait un très-grand effet en ébranlant l'imagination & en fe gravant dans la mémoire.

Nous avons vu que *Pythagore* dit, *dans la tempête adorez l'écho*, pour fignifier *dans les troubles civils retirez-vous à la campagne. N'attifez pas le feu avec l'épée*, pour dire, *n'irritez pas les efprits échauffés*.

Il y a dans toutes les langues beaucoup de proverbe communs qui font dans le ftyle figuré.

Figure

Figure, en théologie.

Il eſt très-certain, & les hommes les plus pieux en conviennent, que les figures & les allégories ont été pouſſées trop loin. On ne peut nier que le morceau de drap rouge mis par la courtiſanne *Rahab* à ſa fenêtre pour avertir les eſpions de *Joſué*, regardé par quelques pères de l'Egliſe comme une figure du ſang de Jesus-Christ, ne ſoit un abus de l'eſprit qui veut trouver du myſtère à tout.

On ne peut nier que S[t] *Ambroiſe* dans ſon livre de *Noé* & de l'*Arche*, n'ait fait un très-mauvais uſage de ſon goût pour l'allégorie, en diſant que la petite porte de l'arche était une figure de notre derrière, par lequel ſortent les excrémens.

Tous les gens ſenſés ont demandé comment on peut prouver que ces mots hébreux *maher-ſalal-has-bas*, *prenez vîte les dépouilles*, ſont une figure de Jesus-Christ. Comment *Moïſe* étendant les mains pendant la bataille contre les Madianites, peut-il être la figure de Jesus-Christ? comment *Juda* qui lie ſon ânon à la vigne, & qui lave ſon manteau dans le vin, eſt-il auſſi une figure? comment *Ruth* ſe gliſſant dans le lit de *Booz* peut-elle figurer l'Egliſe? comment *Sara* & *Rachel* ſont-elles l'Egliſe, & *Agar* & *Lia* la ſynagogue? comment les baiſers de la Sunamite ſur la bouche figurent-ils le mariage de l'Egliſe?

On ferait un volume de toutes ces énigmes, qui ont paru aux meilleurs théologiens des derniers temps plus recherchées qu'édifiantes.

Le danger de cet abus eſt parfaitement reconnu par l'abbé *Fleuri*, auteur de l'*Hiſtoire eccléſiaſtique*. C'eſt

un reste de rabinisme, un défaut dans lequel le savant *St Jérôme* n'est jamais tombé ; cela ressemble à l'explication des songes, à l'*oneiromancie*. Qu'une fille voie de l'eau bourbeuse en rêvant, elle sera mal mariée ; qu'elle voie de l'eau claire, elle aura un bon mari. Une araignée signifie *de l'argent* &c.

Enfin, la postérité éclairée pourra-t-elle le croire ? On a fait pendant plus de quatre mille ans une étude sérieuse de l'intelligence des songes.

Figures symboliques.

TOUTES les nations s'en sont servi, comme nous l'avons dit à l'article *Emblème ;* mais qui a commencé ? sont-ce les Egyptiens ? il n'y a pas d'apparence. Nous croyons avoir prouvé plus d'une fois que l'Egypte est un pays tout nouveau, & qu'il a fallu plusieurs siècles pour préserver la contrée des inondations & pour la rendre habitable. Il est impossible que les Egyptiens aient inventé les signes du zodiaque, puisque les figures qui désignent les temps de nos semailles & de nos moissons, ne peuvent convenir aux leurs. Quand nous coupons nos blés, leur terre est couverte d'eau ; quand nous semons, ils voient approcher le temps de recueillir. Ainsi le bœuf de notre zodiaque, & la fille qui porte des épis, ne peuvent venir d'Egypte. (*)

C'est une preuve évidente de la fausseté de ce paradoxe nouveau que les Chinois sont une colonie égyptienne. Les caractères ne sont point les mêmes, les Chinois marquent la route du soleil par vingt-huit constellations ; & les Egyptiens, d'après les Chaldéens, en comptaient douze ainsi que nous.

(*) Voyez la *Philosophie de l'histoire. Essai sur les mœurs &c.* tom. I.

Les figures qui défignent les planètes, font à la Chine & aux Indes toutes différentes de celles d'Egypte & de l'Europe ; les fignes des métaux différens, la manière de conduire la main en écrivant non moins différente. Donc rien ne paraît plus chimérique que d'avoir envoyé les Egyptiens peupler la Chine.

Toutes ces fondations fabuleufes faites dans les temps fabuleux, ont fait perdre un temps irréparable à une multitude prodigieufe de favans, qui fe font tous égarés dans leurs laborieufes recherches, & qui auraient pu être utiles au genre-humain dans des arts véritables.

Pluche, dans fon hiftoire, ou plutôt dans fa *Fable du ciel*, nous certifie que *Cham* fils de *Noé* alla régner en Egypte où il n'y avait perfonne ; que fon fils *Menés* fut le plus grand des légiflateurs, que *Thot* était fon premier miniftre.

Selon lui & felon fes garans, ce *Thot* ou un autre inftitua des fêtes en l'honneur du déluge, & les cris de joie *Io bacché*, fi fameux chez les Grecs, étaient des lamentations chez les Egyptiens. *Bacché* venait de l'hébreux *Beke* qui fignifie *fanglots*, & cela dans un temps où le peuple hébreu n'exiftait pas. Par cette explication, joie veut dire *trifteffe*, & chanter fignifie *pleurer*.

Les Iroquois font plus fenfés, ils ne s'informent point de ce qui fe paffa fur le lac Ontario il y a quelques milliers d'années ; ils vont à la chaffe au lieu de faire des fyftèmes.

Les mêmes auteurs affurent que les fphinx dont l'Egypte était orné, fignifiaient la *furabondance*, parce que des interprètes ont prétendu qu'un mot hébreu

ſpang voulait dire *un excès ;* comme ſi la langue hébraïque, qui eſt en grande partie dérivée de la phénicienne, avait ſervi de leçon à l'Egypte. & quel rapport d'un ſphinx à une abondance d'eau ? Les ſcholiaſtes futurs ſoutiendront un jour avec plus de vraiſemblance, que nos maſcarons qui ornent la clef des cintres de nos fenêtres, ſont des emblèmes de nos maſcarades; & que ces fantaiſies annonçaient qu'on donnait le bal dans toutes les maiſons décorées de maſcarons.

Figure, ſens figuré, allégorique, myſtique, tropologique, typique &c.

C'EST ſouvent l'art de voir dans les livres tout autre choſe que ce qui s'y trouve. Par exemple, que *Romulus* faſſe périr ſon frère *Rémus*, cela ſignifiera la mort du duc de *Berri* frère de *Loüis XI*. *Régulus* priſonnier à Carthage, ce ſera *ſaint Louis* captif à la Maſſoure.

On remarque très-juſtement dans le grand Dictionnaire encyclopédique, que pluſieurs pères de l'Egliſe ont pouſſé peut-être un peu trop loin ce goût des figures allégoriques; ils ſont reſpectables juſque dans leurs écarts.

Si les ſaints pères ont quelquefois abuſé de cette méthode, on pardonne à ces petits excès d'imagination en faveur de leur ſaint zèle.

Ce qui peut les juſtifier encore, c'eſt l'antiquité de cet uſage, que nous avons vu pratiqué par les premiers philoſophes. Il eſt vrai que les figures ſymboliques employées par les pères ſont dans un goût différent.

Par exemple, lorſque *St Auguſtin* veut trouver les quarante-deux générations de la généalogie de JESUS, annoncées par *St Matthieu* qui n'en rapporte que quarante & une, *Auguſtin* dit (*d*) qu'il faut compter deux fois *Jéconias*, parce que *Jéconias* eſt la *pierre angulaire* qui appartient à deux murailles; que ces deux murailles figurent l'ancienne loi & la nouvelle, & que *Jéconias* étant ainſi *pierre angulaire*, figure JESUS-CHRIST qui eſt la *vraie pierre angulaire*.

Le même ſaint, dans le même ſermon, dit (*e*) que le nombre de quarante doit dominer, & il abandonne *Jéconias* & ſa pierre angulaire comptée pour deux générations. Le nombre de quarante, dit-il, ſignifie la vie; car dix ſont la parfaite béatitude, étant multipliés par quatre, qui figurent le temps en comptant les quatre ſaiſons.

Dans le même ſermon encore, il explique pourquoi *St Luc* donne ſoixante & dix-ſept ancêtres à JESUS-CHRIST, cinquante-ſix juſqu'au patriarche *Abraham*, & vingt & un d'*Abraham* à DIEU même. Il eſt vrai que ſelon le texte hébreu il n'y en aurait que ſoixante & ſeize, car la bible hébraïque ne compte point un *Caïnan* qui eſt interpolé dans la Bible grecque appelée *des Septante*.

Voici ce que dit *St Auguſtin*.

» Le nombre de ſoixante & dix-ſept figure l'aboli-
» tion de tous les péchés par le baptême......... le
» nombre dix ſignifie juſtice & béatitude réſultante
» de la créature, qui eſt ſept avec la Trinité qui fait
» trois. C'eſt par cette raiſon que les commandemens

(*d*) Sermon XLI, article IX. (*e*) Article XXII.

» de DIEU sont au nombre de dix. Le nombre onze
» signifie le péché, parce qu'il transgresse dix......
» Ce nombre de soixante & dix-sept est le produit
» de onze figures du péché multiplié par sept & non
» par dix; car le nombre sept est le symbole de la
» créature. Trois représentent l'ame qui est quelque
» image de la Divinité & quatre représentent le corps
» à cause de ses quatre qualités &c. » (*f*)

On voit dans ces explications un reste des mystères de la cabâle & du quaternaire de *Pythagore*. Ce goût fut très-long-temps en vogue.

St Augustin va plus loin sur les dimensions de la matière. (*g*) La largeur, c'est la dilatation du cœur qui opère les bonnes œuvres; la longueur, c'est la persévérance. La hauteur, c'est l'espoir des récompenses. Il pousse très-loin cette allégorie; il l'applique à la croix, & en tire de grandes conséquences.

L'usage de ces figures avait passé des Juifs aux chrétiens, long-temps avant *saint Augustin*. Ce n'est pas à nous de savoir dans quelles bornes on devait s'arrêter.

Les exemples de ce défaut sont innombrables. Quiconque a fait de bonnes études ne hasardera de telles figures ni dans la chaire ni dans l'école. Il n'y en a point d'exemple chez les Romains & chez les Grecs, pas même dans les poëtes.

On trouve seulement dans les Métamorphoses d'*Ovide* des inductions ingénieuses tirées des fables qu'on donne pour fables.

Pyrrha & *Deucalion* ont jeté des pierres entre leurs

(*f*) Article XXIII. (*g*) Sermon LIII, art. XIV.

jambes par derrière, des hommes en sont nés. *Ovide* dit :

Inde genus durum sumus experiensque laborum
Et documenta damus qua simus origine nati.
Formés par des cailloux, soit fable ou vérité,
Hélas! le cœur de l'homme en a la dureté.

Apollon aime *Daphné*, & *Daphné* n'aime point *Apollon;* c'est que l'*Amour* a deux espèces de flèches, les unes d'or & perçantes, les autres de plomb & écachées.

Apollon a reçu dans le cœur une flèche d'or, *Daphné* une de plomb.

Ecce sagittifera promsit duo tela pharetra
Diversorum operum; fugat hoc, facit illud amorem.
Quod facit auratum est; & Cuspide fulget acuta
Quod fugat obtusum est, & habet sub arundine plumbum &c.
Fatal Amour, tes traits sont différens,
Les uns sont d'or, ils sont doux & perçans;
Ils font qu'on aime; & d'autres au contraire
Sont d'un vil plomb qui rend froid & sévère.
O Dieu d'amour! en qui j'ai tant de foi,
Prends tes traits d'or pour Aminte & pour moi.

Toutes ces figures sont ingénieuses & ne trompent personne. Quand on dit que *Vénus* la déesse de la beauté, ne doit point marcher sans les Grâces, on dit une vérité charmante. Ces fables qui étaient dans la bouche de tout le monde, ces allégories si naturelles avaient tant d'empire sur les esprits, que peut-être les premiers chrétiens voulurent les combattre en les imitant. Ils ramassèrent les armes de la mythologie

pour la détruire; mais ils ne purent s'en servir avec la même adresse; ils ne songèrent pas que l'austérité sainte de notre religion ne leur permettait pas d'employer ces ressources, & qu'une main chrétienne aurait mal joué sur la lyre d'*Apollon*.

Cependant, le goût de ces figures typiques & prophétiques était si enraciné, qu'il n'y eut guère de prince, d'homme d'Etat, de pape, de fondateur d'ordre auquel on n'appliquât des allégories, des allusions prises de l'écriture sainte. La flatterie & la satire puisèrent à l'envi dans la même source.

On disait au pape *Innocent III: Innocens eris à maledictione*, quand il fit une croisade sanglante contre le comte de Toulouse.

Lorsque *François Martorillo* de Paule fonda les minimes, il se trouva qu'il était prédit dans la Genèse, *Minimus cum patre nostro*.

Le prédicateur qui prêcha devant *Jean d'Autriche* après la célèbre bataille de Lépante, prit pour son texte, *Fuit homo missus à Deo cui nomen erat Joannes;* & cette allusion était fort belle si les autres étaient ridicules. On dit qu'on la répéta pour *Jean Sobieski* après la délivrance de Vienne, mais le prédicateur n'était qu'un plagiaire.

Enfin, ce fut un usage si constant, qu'aucun prédicateur de nos jours n'a jamais manqué de prendre une allégorie pour son texte. Une des plus heureuses est le texte de l'oraison funèbre du duc de *Candale*, prononcée devant sa sœur qui passait pour un modèle de vertu; *Dic quia soror mea es, ut mihi bene eveniat propter te*. Dites que vous êtes ma sœur, afin que je sois bien traité à cause de vous.

Il ne faut pas être furpris fi les cordeliers pouffèrent trop loin ces figures en faveur de *St François* d'Affife dans le fameux & très-peu connu livre des *Conformités de St François d'Affife avec* JESUS-CHRIST. On y voit foixante & quatre prédictions de l'avénement de *St François*, tant dans l'ancien Teftament que dans le nouveau; & chaque prédiction contient trois figures qui fignifient la fondation des cordeliers. Ainfi ces pères fe trouvent prédits cent quatre-vingt-douze fois dans la Bible.

Depuis *Adam* jufqu'à *St Paul*, tout a figuré le bienheureux *François d'Affife*. Les Ecritures ont été données pour annoncer à l'univers les fermons de *François* aux quadrupèdes, aux poiffons & aux oifeaux, fes ébats avec fa femme de neige, fes paffe-temps avec le diable, fes aventures avec frère *Elie* & frère *Pacifique*.

On a condamné ces pieufes rêveries qui allaient jufqu'au blafphème. Mais l'ordre de *St François* n'en a point pâti; il a renoncé à ces extravagances trop communes dans les fiècles de barbarie. (*)

FIN DU MONDE.

LA plupart des philofophes grecs crurent le monde éternel dans fon principe, éternel dans fa durée. Mais, pour cette petite partie du monde, ce globe de pierre, de boue, d'eau, de minéraux & de vapeurs, que nous habitons, on ne favait qu'en penfer; on le trouvait très-deftructible. On difait même qu'il avait été bouleverfé plus d'une fois, & qu'il le ferait encore.

(*) Voyez *Emblème*.

Chacun jugeait du monde entier par ſon pays, comme une commère juge de tous les hommes par ſon quartier.

Cette idée de la fin de notre petit monde & de ſon renouvellement frappa ſurtout les peuples ſoumis à l'empire romain, dans l'horreur des guerres civiles de *Céſar* & de *Pompée*. *Virgile*, dans ſes Géorgiques, fait alluſion à cette crainte généralement répandue dans le commun peuple.

Impiaque æternam timuerunt ſæcula noctem.

L'univers étonné, que la terreur pourſuit,
Tremble de retomber dans l'éternelle nuit.

Lucain s'exprime bien plus poſitivement, quand il dit :

Hos, Cæſar, populos ſi nunc non uſſerit ignis,
Uret cum terris, uret cum gurgite ponti.
Communis mundo ſupereſt rogus.
Qu'importe du bûcher le triſte & faux honneur?
Le feu conſumera le ciel, la terre & l'onde ;
Tout deviendra bûcher ; la cendre attend le monde.

Ovide ne dit-il pas après *Lucrèce* ?

Eſſe quoque in fatis reminiſcitur adfore tempus,
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cæli
Ardeat, & mundi moles operoſa laboret.
Ainſi l'ont ordonné les deſtins implacables.
L'air, la terre, & les mers, & les palais des dieux,
Tout ſera conſumé d'un déluge de feux.

Conſultez *Cicéron* lui-même, le ſage *Cicéron*. Il vous dit dans ſon livre de la *Nature des Dieux*, (*a*) le

(*a*) *De naturâ Deorum*, liv. II.

meilleur livre peut-être de toute l'antiquité, fi ce n'eft celui des devoirs de l'homme, appelé les *Offices;* il dit : *Ex quo eventurum noftri putant id, de quo panetium addubitare dicebant, ut ad extremum omnis mundis ignefceret, cum, humore confumpto, neque terra ali poffet, neque remeare aër, cujus ortus, aquâ omni exhauftâ, effe non poffet; ita relinqui nihil præter ignem, à quo rurfum animante ac* DEO *renovatio mundi fieret, atque idem ornatus oriretur.* ,, Suivant les ftoïciens, le monde ,, entier ne fera que du feu; l'eau étant confumée, ,, plus d'aliment pour la terre; l'air ne pourra plus ,, fe former, puifque c'eft de l'eau qu'il reçoit fon ,, être : ainfi le feu reftera feul. Ce feu étant DIEU, ,, & ranimant tout, renouvellera le monde, & lui ,, rendra fa première beauté. ,,

Cette phyfique des ftoïciens eft, comme toutes les anciennes phyfiques, affez abfurde. Mais elle prouve que l'attente d'un embrafement général était univerfelle.

Etonnez-vous encore davantage. Le grand *Newton* penfe comme *Cicéron*. Trompé par une fauffe expérience de *Boyle*, (*b*) il croit que l'humidité du globe fe deffèche à la longue, & qu'il faudra que DIEU lui prête une main réformatrice, *manum emendatricem.* Voilà donc les deux plus grands hommes de l'ancienne Rome, & de l'Angleterre moderne, qui penfent qu'un jour le feu l'emportera fur l'eau.

Cette idée d'un monde, qui devait périr & fe renouveler, était enracinée dans les cœurs des peuples de l'Afie mineure, de la Syrie, de l'Egypte, depuis les guerres civiles des fucceffeurs d'*Alexandre*. Celles

(*b*) Queftion à la fin de fon *Optique*.

des Romains augmentèrent la terreur des nations, qui en étaient les victimes. Elles attendaient la destruction de la terre; & on espérait une nouvelle terre, dont on ne jouirait pas. Les Juifs, enclavés dans la Syrie, & d'ailleurs répandus par-tout, furent saisis de la crainte commune.

Aussi il ne paraît pas que les Juifs fussent étonnés, quand JESUS leur disait, selon *St Matthieu* & *St Luc*: (*c*) *Le ciel & la terre passeront*. Il leur disait souvent: *Le règne de* DIEU *approche*. Il prêchait l'évangile du règne.

St Pierre annonce (*d*) que l'Evangile a été prêché aux morts, & que la fin du monde approche. *Nous attendons*, dit-il, *de nouveaux cieux, & une nouvelle terre.*

St Jean, dans sa première épître, dit: (*e*) *Il y a dès-à-présent plusieurs antechrists, ce qui nous fait connaître que la dernière heure approche.*

St Luc prédit dans un bien plus grand détail la fin du monde, & le jugement dernier. Voici ses paroles. (*f*)

» Il y aura des signes dans la lune & dans les » étoiles; des bruits de la mer & des flots; les » hommes, séchant de crainte, attendront ce qui » doit arriver à l'univers entier. Les vertus des cieux » seront ébranlées. Et alors ils verront le fils de » l'homme venant dans une nuée, avec grande » puissance & grande majesté. En vérité, je vous

(*c*) *Matth.* chap. XXIV. *Luc*, chap. XVI.
(*d*) I. Epître de *saint Pierre*, chap. IV.
(*e*) *Jean*, chap. II, v. 18.
(*f*) *Luc*, chap. XXI.

„ dis que la génération préſente ne paſſera point
„ que tout cela ne s'accompliſſe. „

Nous ne diſſimulons point que les incrédules nous reprochent cette prédiction même. Ils veulent nous faire rougir de ce que le monde exiſte encore. La génération paſſa, diſent-ils, & rien de tout cela ne s'accomplit. *Luc* fait donc dire à notre Sauveur ce qu'il n'a jamais dit, ou bien il faudrait conclure que JESUS-CHRIST s'eſt trompé lui-même ; ce qui ſerait un blaſphème. On ferme la bouche à ces impies en leur diſant que cette prédiction qui paraît ſi fauſſe ſelon la lettre, eſt vraie ſelon l'eſprit ; que l'univers entier ſignifie la Judée, & que la fin de l'univers ſignifie l'empire de *Titus* & de ſes ſucceſſeurs.

St Paul s'explique auſſi fortement ſur la fin du monde dans ſon épître à ceux de Theſſalonique.
„ Nous qui vivons, & qui vous parlons, nous ſerons
„ emportés dans les nuées, pour aller au-devant
„ du Seigneur au milieu de l'air. „

Selon ces paroles expreſſes de JESUS & de *St Paul*, le monde entier devait finir ſous *Tibère*, ou au plus tard ſous *Néron*. Cette prédiction de *Paul* ne s'accomplit pas plus que celle de *Luc*.

Ces prédictions allégoriques n'étaient pas ſans doute pour le temps où vivaient les évangéliſtes, & les apôtres. Elles étaient pour un temps à venir, que DIEU cache à tous les hommes.

Tu ne quæſieris (ſcire nefas) quem mihi, quem tibi
Finem dî dederint, Leuconoe; neu Babylonios
Tentaris numeros, ut melius, quidquid erit, pati.

Il demeure toujours certain que tous les peuples

alors connus attendaient la fin du monde, une nouvelle terre, un nouveau ciel. Pendant plus de dix ſiècles on a vu une multitude de donations aux moines commençant par ces mots : *Adventante mundi veſpero* &c. *La fin du monde étant prochaine, moi, pour le remède de mon ame, & pour n'être point rangé parmi les boucs* &c. *je donne telles terres à tel couvent.* La crainte força les ſots à enrichir les habiles.

Les Egyptiens fixaient cette grande époque après trente-ſix mille cinq cents années révolues. On prétend qu'*Orphée* l'avait fixée à cent mille & vingt ans.

L'hiſtorien *Flavien Joſephe* aſſure qu'*Adam* ayant prédit que le monde périrait deux fois, l'une par l'eau, & l'autre par le feu, les enfans de *Seth* voulurent avertir les hommes de ce déſaſtre. Ils firent graver des obſervations aſtronomiques ſur deux colonnes, l'une de briques pour réſiſter au feu qui devait conſumer le monde, & l'autre de pierres pour réſiſter à l'eau, qui devait le noyer. Mais que pouvaient penſer les Romains quand un eſclave juif leur parlait d'un *Adam* & d'un *Seth* inconnus à l'univers entier ? ils riaient.

Joſephe ajoute que la colonne de pierre ſe voyait encore, de ſon temps, dans la Syrie.

On peut conclure, de tout ce que nous avons dit, que nous ſavons fort peu de choſes du paſſé, que nous ſavons aſſez mal le préſent, rien du tout de l'avenir ; & que nous devons nous en rapporter à DIEU, maître de ces trois temps, & de l'éternité.

FINESSE.

Des différentes ſignifications de ce mot.

FINESSE ne ſignifie ni au propre, ni au figuré, *mince*, *léger*, *délié*, d'une contexture rare, faible, ténue; ce terme exprime quelque choſe de délicat & de fini.

Un drap léger, une toile lâche, une dentelle faible, un galon mince, ne ſont pas toujours fins.

Ce mot a du rapport avec *finir* : de-là viennent les fineſſes de l'art; ainſi on dit la fineſſe du pinceau de *Vanderwerff*, de *Mieris* : on dit un *cheval fin*, de l'*or fin*, un *diamant fin*. Le cheval fin eſt oppoſé au cheval groſſier; le diamant fin au faux; l'or fin ou affiné à l'or mêlé d'alliage.

La fineſſe ſe dit communément des choſes déliées, & de la légéreté de la main-d'œuvre. Quoiqu'on diſe un cheval fin, on ne dit guère la fineſſe d'un cheval. On dit la fineſſe des cheveux, d'une dentelle, d'une étoffe. Quand on veut, par ce mot, exprimer le défaut ou le mauvais emploi de quelque choſe, on ajoute l'adverbe *trop*. Ce fil s'eſt caſſé, il était trop fin, cette étoffe eſt trop fine pour la ſaiſon.

La fineſſe, dans le ſens figuré, s'applique à la conduite, aux diſcours, aux ouvrages d'eſprit. Dans la conduite, fineſſe exprime toujours, comme dans les arts, quelque choſe de délié; elle peut quelquefois ſubſiſter ſans habileté : il eſt rare qu'elle ne ſoit pas mêlée d'un peu de fourberie; la politique l'admet, & la ſociété la réprouve.

Le proverbe des *finesses cousues de fil blanc*, prouve que ce mot, au sens figuré, vient du sens propre de *couture fine*, *d'étoffe fine*.

La finesse n'est pas tout-à-fait la subtilité. On tend un piége avec finesse, on en échappe avec subtilité; on a une conduite fine, on joue un tour subtil. On inspire la défiance, en employant toujours la finesse : on se trompe presque toujours, en entendant finesse à tout.

La finesse dans les ouvrages d'esprit, comme dans la conversation, consiste dans l'art de ne pas exprimer directement sa pensée, mais de la laisser aisément apercevoir : c'est une énigme dont les gens d'esprit devinent tout d'un coup le mot.

Un chancelier offrant un jour sa protection au parlement, le premier président se tournant vers sa compagnie : *Messieurs*, dit-il, *remercions M. le chancelier; il nous donne plus que nous ne lui demandons;* c'est là une réponse très-fine.

La finesse dans la conversation, dans les écrits, diffère de la délicatesse; la première s'étend également aux choses piquantes & agréables, au blâme & à la louange même, aux choses mêmes indécentes, couvertes d'un voile, à travers lequel on les voit sans rougir.

On dit des choses hardies avec finesse.

La délicatesse exprime des sentimens doux & agréables, des louanges fines; ainsi la finesse convient plus à l'épigramme, la délicatesse au madrigal. Il entre de la délicatesse dans les jalousies des amans; il n'y entre point de finesse.

Les louanges que donnait *Despréaux* à *Louis XIV* ne

ne sont pas toujours également délicates ; les satires ne sont pas toujours assez fines.

Quand *Iphigénie*, dans *Racine*, a reçu l'ordre de son père de ne plus revoir *Achille*, elle s'écrie :

Dieux plus doux, vous n'aviez demandé que ma vie !

Le véritable caractère de ce vers est plutôt la délicatesse que la finesse.

FLATTERIE.

JE ne vois pas un monument de flatterie dans la haute antiquité, nulle flatterie dans *Hésiode* ni dans *Homère*. Leurs chants ne sont point adressés à un grec élevé en quelque dignité, ou à madame sa femme, comme chaque chant des Saisons de *Thomson* est dédié à quelque riche, & comme tant d'épîtres en vers oubliées, sont dédiées en Angleterre à des hommes ou à des dames de considération, avec un petit éloge & les armoiries du patron ou de la patrone à la tête de l'ouvrage.

Il n'y a point de flatterie dans *Démosthènes*. Cette façon de demander harmonieusement l'aumône commence, si je ne me trompe, à *Pindare*. On ne peut tendre la main plus emphatiquement.

Chez les Romains, il me semble que la grande flatterie date depuis *Auguste*. *Jules-César* eut à peine le temps d'être flatté. Il ne nous reste aucune épître dédicatoire à *Sylla*, à *Marius*, à *Carbon*, ni à leurs femmes, ni à leurs maîtresses. Je crois bien que l'on présenta de mauvais vers à *Lucullus* & à *Pompée*; mais dieu merci nous nous ne les avons pas.

C'eſt un grand ſpectacle de voir *Cicéron*, l'égal de *Céſar* en dignité, parler devant lui en avocat pour un roi de la Bythinie & de la petite Arménie, nommé *Déjotar*, accuſé de lui avoir dreſſé des embûches, & même d'avoir voulu l'aſſaſſiner. *Cicéron* commence par avouer qu'il eſt interdit en ſa préſence. Il l'appelle le vainqueur du monde, *victorem orbis terrarum*. Il le flatte; mais cette adulation ne va pas encore juſqu'à la baſſeſſe; il lui reſte quelque pudeur.

C'eſt avec *Auguſte* qu'il n'y a plus de meſure. Le ſénat lui décerne l'apothéoſe de ſon vivant. Cette flatterie devient le tribut ordinaire payé aux empereurs ſuivans; ce n'eſt plus qu'un ſtyle. Perſonne ne peut plus être flatté quand ce que l'adulation a de plus outré eſt devenu ce qu'il y a de plus commun.

Nous n'avons pas eu en Europe de grands monumens de flatterie juſqu'à *Louis XIV;* ſon père *Louis XIII* fut très-peu fêté; il n'eſt queſtion de lui que dans une ou deux odes de *Malherbe*. Il l'appelle à la vérité ſelon la coutume, *roi le plus grand des rois*, comme les poëtes eſpagnols le diſent au roi d'Eſpagne, & les poëtes anglais *Laureat* au roi d'Angleterre; mais la meilleure part des louanges eſt toujours pour le cardinal de *Richelieu*,

> Dont l'ame toute grande eſt une ame hardie,
> Qui pratique ſi bien l'art de nous ſecourir,
> Que pourvu qu'il ſoit cru, nous n'avons maladie
> Qu'il ne ſache guérir. (*a*)

Pour *Louis XIV*, ce fut un déluge de flatteries. Il

(*a*) Ode de *Malherbe*. Mais pourquoi *Richelieu* ne guériſſait-il pas *Malherbe* de la maladie de faire des vers ſi plats?

ne reſſemblait pas à celui qu'on prétend avoir été étouffé ſous les feuilles de roſes qu'on lui jetait. Il ne s'en porta que mieux.

La flatterie quand elle a quelques prétextes plauſibles, peut n'être pas auſſi pernicieuſe qu'on le dit. Elle encourage quelquefois aux grandes choſes; mais l'excès eſt vicieux comme celui de la ſatire.

La Fontaine a dit, & prétend avoir dit après *Eſope :*

On ne peut trop louer trois ſortes de perſonnes,
Les Dieux, ſa maîtreſſe & ſon roi.
Eſope le diſait ; j'y ſouſcris quant à moi,
Ce ſont maximes toujours bonnes.

Eſope n'a rien dit de cela, & on ne voit point qu'il ait flatté aucun roi, ni aucune concubine. Il ne faut pas croire que les rois ſoient bien flattés de toutes les flatteries dont on les accable. La plupart ne viennent pas juſqu'à eux.

Une ſottiſe fort ordinaire eſt celle des orateurs qui ſe fatiguent à louer un prince qui n'en ſaura jamais rien. Le comble de l'opprobre eſt qu'*Ovide* ait loué *Auguſte* en datant *De Ponto.*

Le comble du ridicule pourrait bien ſe trouver dans les complimens que les prédicateurs adreſſent aux rois quand ils ont le bonheur de jouer devant leurs majeſtés. *Au révérend, révérend père Gaillard prédicateur du roi :* Ah! révérend père, ne prêches-tu que pour le roi? es-tu comme le ſinge de la foire qui ne ſautait que pour lui?

FLEURI.

FLEURI, qui eſt en fleur, arbre fleuri, roſier fleuri; on ne dit point des fleurs qu'elles fleuriſſent, on le dit des plantes & des arbres. Teint fleuri, dont la carnation ſemble un mélange de blanç & de couleur de roſe. On a dit quelquefois, c'eſt un eſprit fleuri, pour ſignifier un homme qui poſſède une littérature légère, & dont l'imagination eſt riante.

Un diſcours fleuri eſt rempli de penſées plus agréables que fortes, d'images plus brillantes que ſublimes, de termes plus recherchés qu'énergiques: cette métaphore eſt juſtement priſe des fleurs, qui ont de l'éclat ſans ſolidité.

Le ſtyle fleuri ne meſſied. pas dans ces harangues publiques, qui ne ſont que des complimens; les beautés légères ſont à leur place, quand on n'a rien de ſolide à dire; mais le ſtyle fleuri doit être banni d'un plaidoyer, d'un ſermon, de tout livre inſtructif.

En banniſſant le ſtyle fleuri, on ne doit pas rejeter les images douces & riantes qui entreraient naturellement dans le ſujet: quelques fleurs ne ſont pas condamnables; mais le ſtyle fleuri doit être proſcrit dans un ſujet ſolide.

Ce ſtyle convient aux pièces de pur agrément, aux idylles, aux églogues, aux deſcriptions des ſaiſons, des jardins: il remplit avec grâce une ſtance de l'ode la plus ſublime, pourvu qu'il ſoit relevé par des ſtances d'une beauté plus mâle. Il convient peu à la comédie, qui, étant l'image de la vie commune, doit être généralement dans le ſtyle de la converſation ordinaire.

Il eſt encore moins admis dans la tragédie, qui eſt l'empire des grandes paſſions & des grands intérêts ; & ſi quelquefois il eſt reçu dans le genre tragique & dans le comique, ce n'eſt que dans quelques deſcriptions où le cœur n'a point de part, & qui amuſent l'imagination avant que l'ame ſoit touchée ou occupée.

Le ſtyle fleuri nuirait à l'intérêt dans la tragédie, & affaiblirait le ridicule dans la comédie. Il eſt très à ſa place dans un opéra français, où d'ordinaire on effleure plus les paſſions qu'on ne les traite.

Le ſtyle fleuri ne doit pas être confondu avec le ſtyle doux.

Ce fut dans ces jardins où, par mille détours,
Inachus prend plaiſir à prolonger ſon cours ;
Ce fut ſur ce charmant rivage
Que ſa fille volage
Me promit de m'aimer toujours.
Le zéphyr fut témoin, l'onde fut attentive,
Quand la nymphe jura de ne changer jamais ;
Mais le zéphyr léger, & l'onde fugitive,
Ont bientôt emporté les ſermens qu'elle a faits.

C'eſt-là le modèle du ſtyle fleuri. On pourrait donner pour exemple du ſtyle doux, qui n'eſt pas le doucereux, & qui eſt moins agréable que le ſtyle fleuri, ces vers d'un autre opéra :

Plus j'obſerve ces lieux, & plus je les admire ;
Ce fleuve coule lentement,
Et s'éloigne à regret d'un ſéjour ſi charmant.

Le premier morceau eſt fleuri, preſque toutes les paroles ſont des images riantes ; le ſecond eſt plus dénué de ces fleurs, il n'eſt que doux.

FLEUVES.

Ils ne vont pas à la mer avec autant de rapidité que les hommes vont à l'erreur. Il n'y a pas longtemps qu'on a reconnu que tous les fleuves sont produits par les neiges éternelles qui couvrent les cîmes des hautes montagnes ; ces neiges par les pluies, ces pluies par les vapeurs de la terre & des mers ; & qu'ainsi tout est lié dans la nature.

J'ai vu dans mon enfance soutenir des thèses où l'on prouvait que les fleuves & toutes les fontaines venaient de la mer. C'était le sentiment de toute l'antiquité. Ces fleuves passaient dans de grandes cavernes, & de-là se distribuaient dans toutes les parties du monde.

Lorsqu'*Aristée* va pleurer la perte de ses abeilles chez *Cirène* sa mère, déesse de la petite rivière Enipée en Thessalie, la rivière se sépare d'abord & forme deux montagnes d'eau à droite & à gauche pour le recevoir selon l'ancien usage ; après quoi il voit ces belles & longues grottes par lesquelles passent tous les fleuves de la terre ; le Pô qui descend du mont Viso en Piémont & qui traverse l'Italie, le Teveron qui vient de l'Apennin, le Phase qui tombe du Caucase dans la mer Noire &c.

Virgile adoptait là une étrange physique : elle ne devait au moins être permise qu'aux poëtes.

Ces idées furent toujours si accréditées, que le *Tasse*, quinze cents ans après, imita entièrement *Virgile* dans son quatorzième chant, en imitant bien

plus heureuſement l'*Arioſte*. Un vieux magicien chré-tien mène ſous terre les deux chevaliers qui doivent ramener *Renaud* d'entre les bras d'*Armide*, comme *Meliſſe* avait arraché *Roger* aux careſſes d'*Alcine*. Ce bon vieillard fait deſcendre *Renaud* dans ſa grotte d'où partent tous les fleuves qui arroſent notre terre. C'eſt dommage que les fleuves de l'Amérique ne s'y trouvent pas. Mais puiſque le Nil, le Danube, la Seine, le Jourdain, le Volga ont leur ſource dans cette caverne, cela ſuffit. Ce qu'il y a de plus conforme encore à la phyſique des anciens, c'eſt que cette caverne eſt au centre de la terre. C'était là que *Maupertuis* voulait aller faire un tour.

Après avoir avoué que les rivières viennent des montagnes, & que les unes & les autres ſont des pièces eſſentielles à la grande machine, gardons-nous des ſyſtèmes qu'on fait journellement.

Quand *Maillet* imagina que la mer avait formé les montagnes, il devait dédier ſon livre à *Cyrano de Bergerac*. Quand on a dit que les grandes chaînes de ces montagnes s'étendent d'Orient en Occident, & que la plus grande partie des fleuves court toujours auſſi à l'Occident, on a plus conſulté l'eſprit ſyſtémati-que que la nature.

A l'égard des montagnes, débarquez au cap de Bonne-Eſpérance, vous trouverez une chaîne de mon-tagnes qui règne du Midi au Nord juſqu'au Monomo-tapa. Peu de gens ſe ſont donnés le plaiſir de voir ce pays, & de voyager ſous la ligne en Afrique. Mais Calpé & Abila regardent directement le nord & le midi. De Gibraltar au fleuve de la Guadiana, en tirant droit au Nord, ce ſont des montagnes contiguës.

La nouvelle Caſtille & la vieille en ſont couvertes, toutes les directions ſont du Sud au Nord, comme celles des montagnes de toute l'Amérique. Pour les fleuves, ils coulent en tout ſens, ſelon la diſpoſition des terrains.

Le Guadalquivir va droit au Sud depuis Villa-nueva juſqu'à Saint-Lucar. La Guadiana de même depuis Badajoz. Toutes les rivières dans le golfe de Veniſe, excepté le Pô, ſe jettent dans la mer vers le Midi. C'eſt la direction du Rhône, de Lyon à ſon embouchure. Celle de la Seine eſt au Nord-nord-oueſt. Le Rhin depuis Bâle court droit au Septentrion. La Meuſe de même depuis ſa ſource juſqu'aux terres inondées. L'Eſcaut de même.

Pourquoi donc chercher à ſe tromper, pour avoir le plaiſir de faire des ſyſtèmes, & de tromper quelques ignorans? qu'en reviendra-t-il quand on aura fait accroire à quelques gens, bientôt détrompés, que tous les fleuves & toutes les montagnes ſont dirigés de l'Orient à l'Occident, ou de l'Occident à l'Orient; que tous les monts ſont couverts d'huîtres, (ce qui n'eſt aſſurément pas vrai) qu'on a trouvé des ancres de vaiſſeau ſur la cîme des montagnes de la Suiſſe, que ces montagnes ont été formées par les courans de l'Océan; que les pierres à chaux ne ſont autre choſe que des coquilles? (*) Quoi! faut-il traiter aujourd'hui la phyſique comme les anciens traitaient l'hiſtoire?

Pour revenir aux fleuves, aux rivières, ce qu'il y a de mieux à faire, c'eſt de prévenir les inondations, c'eſt de faire des rivières nouvelles, c'eſt-à-dire, des canaux, autant que l'entrepriſe eſt praticable. C'eſt

(*) Voyez le volume de *Phyſique*.

un des plus grands ſervices qu'on puiſſe rendre à une nation. Les canaux de l'Egypte étaient auſſi néceſſaires que les pyramides étaient inutiles.

Quant à la quantité d'eau que les lits des fleuves portent, & à tout ce qui regarde le calcul, liſez l'article *Fleuve* de M. d'*Alembert*. Il eſt, comme tout ce qu'il a fait, clair, précis, vrai, écrit du ſtyle propre au ſujet ; il n'emprunte point le ſtyle du Télémaque pour parler de phyſique.

FLIBUSTIERS.

On ne ſait pas d'où vient le nom de *Flibuſtiers*, & cependant la génération paſſée vient de nous raconter les prodiges que ces flibuſtiers ont faits ; nous en parlons tous les jours, nous y touchons. Qu'on cherche après cela des origines & des étymologies, & ſi l'on croit en trouver, qu'on s'en défie.

Du temps du cardinal de *Richelieu*, lorſque les Eſpagnols & les Français ſe déteſtaient encore, parce que *Ferdinand* le catholique s'était moqué de *Louis XII*, & que *François I* avait été pris à la bataille de Pavie par une armée de *Charles-Quint ;* lorſque cette haine était ſi forte que le fauſſaire auteur du roman politique & de l'ennui politique ſous le nom de cardinal de *Richelieu*, ne craignait point d'appeler les Eſpagnols *nation inſatiable & perfide qui rendait les Indes tributaires de l'enfer ;* lorſqu'enfin on ſe fut ligué en 1635 avec la Hollande contre l'Eſpagne, lorſque la France n'avait rien en Amérique, & que les Eſpagnols couvraient les mers de leurs galions ; alors les flibuſtiers commencèrent à paraître. C'étaient d'abord des

aventuriers français qui avaient tout au plus la qualité de corsaires.

Un d'eux nommé *le Grand*, natif de Dieppe, s'associa avec une cinquantaine de gens déterminés, & alla tenter fortune avec une barque qui n'avait pas même de canon. Il aperçut, vers l'île Hispaniola (St Dominique) un galion éloigné de la grande flotte espagnole : il s'en approche comme un patron qui venait lui vendre des denrées ; il monte suivi des siens ; il entre dans la chambre du capitaine qui jouait aux cartes, le couche en joue, le fait son prisonnier avec son équipage, & revient à Dieppe avec son galion chargé de richesses immenses. Cette aventure fut le signal de quarante ans d'exploits inouïs.

Flibustiers français, anglais, hollandais, allaient s'associer ensemble dans les cavernes de St Domingue, des petites îles de St Christophe & de la Tortue. Ils se choisissaient un chef pour chaque expédition : c'est la première origine des rois. Des cultivateurs n'auraient jamais voulu un maître ; on n'en a pas besoin pour semer du blé, le battre & le vendre.

Quand les flibustiers avaient fait un gros butin, ils en achetaient un petit vaisseau & du canon. Une course heureuse en produisait vingt autres. S'ils étaient au nombre de cent, on les croyait mille. Il était difficile de leur échapper, encore plus de les suivre. C'étaient des oiseaux de proie qui fondaient de tous côtés, & qui se retiraient dans des lieux inaccessibles ; tantôt ils rasaient quatre à cinq cents lieues de côtes, tantôt ils avançaient à pied ou à cheval deux cents lieues dans les terres.

Ils surprirent, ils pillèrent les riches villes de

Chagra, de Mecaizabo, de la Vera-Cruz, de Panama, de Porto-rico, de Campêche, de l'île S[te] Catherine, & les fauxbourgs de Carthagène.

L'un de ces flibustiers, nommé l'*Olonois*, pénétra jusqu'aux portes de la Havane, suivi de vingt hommes seulement. S'étant ensuite retiré dans son canot, le gouverneur envoie contre lui un vaisseau de guerre avec des soldats & un bourreau. L'*Olonois* se rend maître du vaisseau, il coupe lui-même la tête aux sóldats espagnols qu'il a pris, & renvoie le bourreau au gouverneur. (*a*) Jamais les Romains ni les autres peuples brigands ne firent des actions si étonnantes. Le voyage guerrier de l'amiral *Anson* autour du monde n'est qu'une promenade agréable en comparaison du passage des flibustiers dans la mer du Sud, & de ce qu'ils essuyèrent en terre ferme.

S'ils avaient pu avoir une politique égale à leur indomptable courage, ils auraient fondé un grand empire en Amérique. Ils manquaient de filles; mais au lieu de ravir & d'épouser des Sabines, comme on le dit des Romains, ils en firent venir de la Salpêtrière de Paris; cela ne forma pas une génération.

Ils étaient plus cruels envers les Espagnols que les Israëlites ne le furent jamais envers les Cananéens. On parle d'un Hollandais nommé *Roc*, qui mit plusieurs Espagnols à la broche, & qui en fit manger à ses camarades. Leurs expéditions furent des tours de voleurs, & jamais des campagnes de conquérans; aussi ne les appelait-on dans toutes les Indes occidentales que *los ladrones*. Quand ils surprenaient une ville, & qu'ils entraient dans la maison d'un père de

(*a*) Cet *Olonois* fut pris & mangé depuis par les Sauvages.

famille, ils le mettaient à la torture pour découvrir ſes tréſors. Cela prouve aſſez ce que nous dirons à l'article *Queſtion*, que la torture fut inventée par les voleurs de grand chemin.

Ce qui rendit tous leurs exploits inutiles, c'eſt qu'ils prodiguèrent en débauches auſſi folles que monſtrueuſes tout ce qu'ils avaient acquis par la rapine & par le meurtre. Enfin il ne reſte plus d'eux que leur nom, & encore à peine. Tels furent les flibuſtiers.

Mais quel peuple en Europe ne fut pas flibuſtier? ces Goths, ces Alains, ces Vandales, ces Huns, étaient-ils autre choſe? Qu'était *Rollon* qui s'établit en Normandie, & *Guillaume Fier-à-bras*, ſinon des flibuſtiers plus habiles? *Clovis* n'était-il pas un flibuſtier, qui vint des bords du Rhin dans les Gaules?

FOI OU FOY.

QU'EST-CE que la foi? Eſt-ce de croire ce qui paraît évident? non; il m'eſt évident qu'il y a un Etre néceſſaire, éternel, ſuprême, intelligent; ce n'eſt pas là de la foi, c'eſt de la raiſon. Je n'ai aucun mérite à penſer que cet Etre éternel, infini, que je connais comme la vertu, la bonté même, veut que je ſois bon & vertueux. La foi conſiſte à croire non ce qui ſemble vrai, mais ce qui ſemble faux à notre entendement. Les Aſiatiques ne peuvent croire que par la foi le voyage de *Mahomet* dans les ſept planètes, les incarnations du dieu *Fo*, de *Vitſnou*, de *Xaca*, de *Brama*, de *Sammonocodom* &c. &c. &c. Ils ſoumettent leur entendement, ils tremblent d'examiner, ils ne veulent être ni empalés ni brûlés; ils diſent: Je crois.

Nous ſommes bien éloignés de faire ici la moindre alluſion à la foi catholique. Non-ſeulement nous la vénérons, mais nous l'avons : nous ne parlons que de la foi menſongère des autres nations du monde, de cette foi qui n'eſt pas foi, & qui ne conſiſte qu'en paroles.

Il y a foi pour les choſes étonnantes, & foi pour les choſes contradictoires & impoſſibles.

Vitſnou s'eſt incarné cinq cents fois, cela eſt fort étonnant ; mais enfin, cela n'eſt pas phyſiquement impoſſible ; car ſi *Vitſnou* a une ame, il peut avoir mis ſon ame dans cinq cents corps pour ſe réjouir. L'Indien, à la vérité, n'a pas une foi bien vive ; il n'eſt pas intimement perſuadé de ces métamorphoſes ; mais enfin, il dira à ſon bonze : J'ai la foi ; vous voulez que *Vitſnou* ait paſſé par cinq cents incarnations, cela vous vaut cinq cents roupies de rente ; à la bonne heure ; vous irez crier contre moi, vous me dénoncerez, vous ruinerez mon commerce ſi je n'ai pas la foi. Hé bien, j'ai la foi, & voilà de plus dix roupies que je vous donne. L'Indien peut jurer à ce bonze qu'il croit, ſans faire un faux ſerment ; car après tout il ne lui eſt pas démontré que *Vitſnou* n'eſt pas venu cinq cents fois dans les Indes.

Mais ſi le bonze exige de lui qu'il croie une choſe contradictoire, impoſſible, que deux & deux font cinq, que le même corps peut être en mille endroits différens, qu'être & n'être pas c'eſt préciſément la même choſe, alors, ſi l'Indien dit qu'il a la foi, il a menti ; & s'il jure qu'il croit, il fait un parjure. Il dit donc au bonze : Mon révérend père, je ne peux vous aſſurer que je crois ces abſurdités là, quand

elles vous vaudraient dix mille roupies de rente au lieu de cinq cents.

Mon fils, répond le bonze, donnez vingt roupies, & DIEU vous fera la grâce de croire tout ce que vous ne croyez point.

Comment voulez-vous, répond l'Indien, que DIEU opère ſur moi ce qu'il ne peut opérer ſur lui-même? Il eſt impoſſible que DIEU faſſe ou croie les contradictoires. Je veux bien vous dire, pour vous faire plaiſir, que je crois ce qui eſt obſcur ; mais je ne puis vous dire que je crois l'impoſſible. DIEU veut que nous ſoyons vertueux, & non pas que nous ſoyons abſurdes. Je vous ai donné dix roupies, en voilà encore vingt, croyez à trente roupies, ſoyez homme de bien ſi vous pouvez, & ne me rompez plus la tête.

Il n'en eſt pas ainſi des chrétiens ; la foi qu'ils ont pour des choſes qu'ils n'entendent pas eſt fondée ſur ce qu'ils entendent ; ils ont des motifs de crédibilité. JESUS-CHRIST a fait des miracles dans la Galilée ; donc nous devons croire tout ce qu'il a dit. Pour ſavoir ce qu'il a dit, il faut conſulter l'Egliſe. L'Egliſe a prononcé que les livres qui nous annoncent JESUS-CHRIST ſont authentiques ; il faut donc croire ces livres. Ces livres nous diſent que qui n'écoute pas l'Egliſe doit être regardé comme un publicain ou comme un païen ; donc nous devons écouter l'Egliſe pour n'être pas honnis comme des fermiers-généraux ; donc nous devons lui ſoumettre notre raiſon, non par une crédulité enfantine ou aveugle, mais par une croyance docile que la raiſon même autoriſe. Telle eſt la foi chrétienne, & ſurtout la foi romaine, qui eſt la foi

par excellence. La foi luthérienne, calviniſte, anglicane eſt une méchante foi.

SECTION II.

LA foi divine ſur laquelle on a tant écrit, n'eſt évidemment qu'une incrédulité ſoumiſe; car il n'y a certainement en nous que la faculté de l'entendement qui puiſſe croire; & les objets de la foi ne ſont point les objets de l'entendement. On ne peut croire que ce qui paraît vrai; rien ne peut paraître vrai que par l'une de ces trois manières, ou par l'intuition, le ſentiment, *j'exiſte, je vois le ſoleil*, ou par des probabilités accumulées qui tiennent lieu de certitude, il y a *une ville nommée Conſtantinople*, ou par voie de démonſtration *les triangles ayant même baſe & même hauteur ſont égaux*.

La foi n'étant rien de tout cela ne peut donc pas plus être une croyance, une perſuaſion, qu'elle ne peut être jaune ou rouge. Elle ne peut donc être qu'un anéantiſſement de la raiſon, un ſilence d'adoration devant des choſes incompréhenſibles. Ainſi en parlant philoſophiquement, perſonne ne croit la Trinité, perſonne ne croit que le même corps puiſſe être en mille endroits à la fois; & celui qui dit : Je crois ces myſtères, s'il réfléchit ſur ſa penſée, verra, à n'en pouvoir douter, que ces mots veulent dire : Je reſpecte ces myſtères; je me ſoumets à ceux qui me les annoncent. Car ils conviennent avec moi que ma raiſon ni la leur ne les croit pas ; or il eſt clair que quand ma raiſon n'eſt pas perſuadée, je ne le ſuis pas. Ma raiſon & moi ne peuvent être deux êtres différens. Il eſt abſolument contradictoire que le *moi* trouve vrai

ce que l'entendement de moi trouve faux. La foi n'eſt donc qu'une incrédulité ſoumiſe.

Mais pourquoi cette ſoumiſſion dans la révolte invincible de mon entendement ? on le ſait aſſez, c'eſt parce qu'on a perſuadé à mon entendement que les myſtères de ma foi ſont propoſés par DIEU même. Alors tout ce que je puis faire, en qualité d'être raiſonnable, c'eſt de me taire & d'adorer. C'eſt ce que les théologiens appellent foi externe, & cette foi externe n'eſt & ne peut être que le reſpect pour des choſes incompréhenſibles, en vertu de la confiance qu'on a dans ceux qui les enſeignent.

Si DIEU lui-même me diſait : La penſée eſt couleur d'olive, un nombre quarré eſt amer ; je n'entendrais certainement rien du tout à ces paroles, je ne pourrais les adopter, ni comme vraies, ni comme fauſſes. Mais je les répéterai s'il me l'ordonne, je les ferai répéter au péril de ma vie. Voilà la foi ; ce n'eſt que l'obéiſſance.

Pour fonder cette obéiſſance, il ne s'agit donc que d'examiner les livres qui la demandent, notre entendement doit donc examiner les livres de l'ancien & du nouveau Teſtament comme il diſcute *Plutarque* & *Tite-Live*, & s'il voit dans ces livres des preuves inconteſtables, des preuves au-deſſus de toute exception ſenſible à toutes ſortes d'eſprits, & reçues de toute la terre, que DIEU lui-même eſt l'auteur de ces ouvrages, alors il doit captiver ſon entendement ſous le joug de la foi.

SECTION

SECTION III.

NOUS avons long-temps balancé si nous imprimerions cet article Foi, *que nous avions trouvé dans un vieux livre. Notre respect pour la chaire de St Pierre nous retenait. Mais des hommes pieux nous ayant convaincus que le pape Alexandre VI n'avait rien de commun avec St Pierre, nous nous sommes enfin déterminés à remettre en lumière ce petit morceau sans scrupule.*

UN jour le prince *Pic* de la Mirandole rencontra le pape *Alexandre VI* chez la courtisanne *Emilia*, pendant que *Lucrèce* fille du St Père était en couche & qu'on ne savait dans Rome si l'enfant était du pape ou de son fils le duc de *Valentinois*, ou du mari de *Lucrèce Alfonse* d'Arragon, qui passait pour impuissant. La conversation fut d'abord fort enjouée. Le cardinal *Bembo* en rapporte une partie. Petit *Pic*, dit le pape, qui crois-tu le père de mon petit-fils? je crois que c'est votre gendre, répondit *Pic*. Eh comment peux-tu croire cette sottise? Je la crois par la foi. Mais ne sais-tu pas bien qu'un impuissant ne fait point d'enfans? la foi consiste, repartit *Pic*, à croire les choses parce qu'elles sont impossibles; & de plus l'honneur de votre maison exige que le fils de *Lucrèce* ne passe point pour être le fruit d'un inceste. Vous me faites croire des mystères plus incompréhensibles. Ne faut-il pas que je sois convaincu qu'un serpent a parlé, que depuis ce temps tous les hommes furent damnés, que l'ânesse de *Balaam* parla aussi fort éloquemment, & que les murs de Jéricho tombèrent au son des trompettes? *Pic* enfila tout de suite une kyrielle de toutes les choses

admirables qu'il croyait. *Alexandre* tomba ſur ſon ſopha à force de rire. Je crois tout cela comme vous, diſait-il, car je ſens bien que je ne peux être ſauvé que par la foi, & que je ne le ſerai point par mes œuvres. Ah ! S_t Père, dit *Pic*, vous n'avez beſoin ni d'œuvres ni de foi ; cela eſt bon pour les pauvres profanes comme nous ; mais vous qui êtes Vice-dieu, vous pouvez croire & faire tout ce qu'il vous plaira. Vous avez les clefs du ciel ; & ſans doute *St Pierre* ne vous fermera pas la porte au nez. Mais pour moi, je vous avoue que j'aurais beſoin d'une puiſſante protection, ſi n'étant qu'un pauvre prince j'avais couché avec ma fille, & ſi je m'étais ſervi du ſtylet & de la cantarella auſſi ſouvent que votre ſainteté. *Alexandre VI* entendait raillerie. Parlons ſérieuſement, dit-il au prince de la Mirandole. Dites-moi quel mérite on peut avoir à dire à DIEU qu'on eſt perſuadé de choſes dont en effet on ne peut être perſuadé ? Quel plaiſir cela peut-il faire à DIEU ? Entre nous, dire qu'on croit ce qu'il eſt impoſſible de croire, c'eſt mentir.

Pic de la Mirandole fit un grand ſigne de croix. Eh ! Dieu paternel, s'écria-t-il, que votre ſainteté me pardonne, vous n'êtes pas chrétien. Non, ſur ma foi, dit le pape. Je m'en doutais, dit *Pic* de la Mirandole.

FOLIE.

QU'EST-CE que la folie ? c'eſt d'avoir des penſées incohérentes & la conduite de même. Le plus ſage des hommes veut-il connaître la folie ? qu'il réfléchiſſe ſur la marche de ſes idées pendant ſes rêves. S'il a une digeſtion laborieuſe dans la nuit, mille idées

incohérentes l'agitent; il femble que la nature nous puniffe d'avoir pris trop d'alimens, ou d'en avoir fait un mauvais choix, en nous donnant des penfées; car on ne penfe guère en dormant que dans une mauvaife digeftion. Les rêves inquiets font réellement une folie paffagère.

La folie pendant la veille eft de même une maladie qui empêche un homme néceffairement de penfer & d'agir comme les autres. Ne pouvant gérer fon bien, on l'interdit; ne pouvant avoir des idées convenables à la fociété, on l'en exclut; s'il eft dangereux, on l'enferme; s'il eft furieux, on le lie. Quelquefois on le guérit par les bains, par la faignée, par le régime.

Cet homme n'eft point privé d'idées; il en a comme tous les autres hommes pendant la veille, & fouvent quand il dort. On peut demander comment fon ame fpirituelle, immortelle, logée dans fon cerveau, recevant toutes les idées par les fens très-nettes & très-diftinctes, n'en porte cependant jamais un jugement fain? Elle voit les objets comme l'ame d'*Ariftote* & de *Platon*, de *Locke* & de *Newton* les voyaient; elle entend les mêmes fons, elle a le même fens du toucher; comment donc, recevant les perceptions que les plus fages éprouvent, en fait-elle un affemblage extravagant fans pouvoir s'en difpenfer?

Si cette fubftance fimple & éternelle a pour fes actions les mêmes inftrumens qu'ont les ames des cerveaux les plus fages, elle doit raifonner comme eux. Qui peut l'en empêcher? Je conçois bien à toute force que fi mon fou voit du rouge, & les fages du bleu; fi quand les fages entendent de la mufique, mon fou entend le braiment d'un âne: fi quand ils

ſont au ſermon, mon fou croit être à la comédie: ſi quand ils entendent oui, il entend non; alors ſon ame doit penſer au rebours des autres. Mais mon fou a les mêmes perceptions qu'eux; il n'y a nulle raiſon apparente pour laquelle ſon ame ayant reçu par ſes ſens tous ſes outils, ne peut en faire d'uſage. Elle eſt pure, dit-on, elle n'eſt ſujette par elle-même à aucune infirmité; la voilà pourvue de tous les ſecours néceſſaires: quelque choſe qui ſe paſſe dans ſon corps, rien ne peut changer ſon eſſence; cependant on la mène dans ſon étui aux petites-maiſons.

Cette réflexion peut faire ſoupçonner que la faculté de penſer, donnée de DIEU à l'homme, eſt ſujette au dérangement comme les autres ſens. Un fou eſt un malade dont le cerveau pâtit, comme le goutteux eſt un malade qui ſouffre aux pieds & aux mains; il penſait par le cerveau, comme il marchait avec les pieds, ſans rien connaître ni de ſon pouvoir incompréhenſible de marcher, ni de ſon pouvoir non moins incompréhenſible de penſer. On a la goutte au cerveau comme aux pieds. Enfin après mille raiſonnemens, il n'y a peut-être que la foi ſeule qui puiſſe nous convaincre qu'une ſubſtance ſimple & immatérielle puiſſe être malade.

Les doctes ou les docteurs diront au fou: Mon ami, quoique tu aies perdu le ſens commun, ton ame eſt auſſi ſpirituelle, auſſi pure, auſſi immortelle que la nôtre; mais notre ame eſt bien logée, & la tienne l'eſt mal; les fenêtres de la maiſon ſont bouchées pour elle; l'air lui manque, elle étouffe. Le fou, dans ſes bons momens, leur répondrait: Mes amis, vous ſuppoſez à votre ordinaire ce qui eſt en queſtion. Mes fenêtres ſont auſſi-bien ouvertes que les vôtres, puiſque

je vois les mêmes objets, & que j'entends les mêmes paroles; il faut donc néceſſairement que mon ame faſſe un mauvais uſage de ſes ſens, ou que mon ame ne ſoit elle-même qu'un ſens vicié, une qualité dépravée. En un mot, ou mon ame eſt folle par elle-même, ou je n'ai point d'ame.

Un des docteurs pourra répondre : Mon confrère, DIEU a créé peut-être des ames folles, comme il a créé des ames ſages. Le fou repliquera : Si je croyais ce que vous me dites, je ſerais encore plus fou que je ne le ſuis. De grâce, vous qui en ſavez tant, dites-moi pourquoi je ſuis fou ?

Si les docteurs ont encore un peu de ſens, ils lui répondront : Je n'en ſais rien. Ils ne comprendront pas pourquoi une cervelle a des idées incohérentes; ils ne comprendront pas mieux pourquoi une autre cervelle a des idées régulières & ſuivies. Ils ſe croiront ſages, & ils ſeront auſſi fous que lui.

Si le fou a un bon moment, il leur dira : Pauvres mortels qui ne pouvez ni connaître la cauſe de mon mal, ni le guérir, tremblez de devenir entièrement ſemblables à moi & même de me ſurpaſſer. Vous n'êtes pas de meilleure maiſon que le roi de France *Charles VI*, le roi d'Angleterre *Henri VI*, & l'empereur *Venceſlas*, qui perdirent la faculté de raiſonner dans le même ſiècle. Vous n'avez pas plus d'eſprit que *Blaiſe Paſcal*, *Jacques Abadie* & *Jonathan Swift*, qui ſont tous trois morts fous. Du moins le dernier fonda pour nous un hôpital. Voulez-vous que j'aille vous y retenir une place ?

NB. Je ſuis fâché pour *Hippocrate* qu'il ait preſcrit le ſang d'ânon pour la folie, & encore plus fâché que

le *Manuel des dames* dise qu'on guérit la folie en prenant la galle. Voilà de plaisantes recettes; elles paraissent inventées par les malades.

FONTE.

Il n'y a point d'ancienne fable, de vieille absurdité que quelque imbécille ne renouvelle, & même avec une hauteur de maître, pour peu que ces rêveries antiques aient été autorisées par quelque auteur ou classique ou théologien.

Lycophron (autant qu'il m'en souvient) rapporte qu'une horde de voleurs qui avait été justement condamnée en Ethiopie par le roi *Actisan* à perdre le nez & les oreilles, s'enfuit jusqu'aux cataractes du Nil, & de là pénétra jusqu'au désert de Sable, dans lequel elle bâtit enfin le temple de *Jupiter-Ammon*.

Lycophron, & après lui *Théopompe*, raconte que ces brigands réduits à la plus extrême misère, n'ayant ni sandales, ni habits, ni meubles, ni pain, s'avisèrent d'élever une statue d'or à un Dieu d'Egypte. Cette statue fut commandée le soir & faite pendant la nuit. Un membre de l'université, qui est fort attaché à *Lycophron* & aux voleurs éthiopiens, prétend que rien n'était plus ordinaire dans la vénérable antiquité que de jeter en fonte une statue d'or en une nuit, de la réduire ensuite en poudre impalpable en la jetant dans le feu, & de la faire avaler à tout un peuple.

Mais où ces pauvres gens qui n'avaient point de chausses avaient-ils trouvé tant d'or? — Comment, Monsieur, dit le savant, oubliez-vous qu'ils avaient volé de quoi acheter toute l'Afrique, & que les pendans

d'oreille de leurs filles valaient ſeuls neuf millions cinq cents mille livres au cours de ce jour ?

D'accord ; mais il faut un peu de préparation pour fondre une ſtatue ; M. *le Moine* a employé plus de deux ans à faire celle de *Louis XV*.

Oh ! notre *Jupiter-Ammon* était haut de trois pieds tout au plus. Allez-vous-en chez un potier d'étain, ne vous fera-t-il pas ſix aſſiettes en un ſeul jour ?

Monſieur, une ſtatue de *Jupiter* eſt plus difficile à faire que des aſſiettes d'étain ; & je doute même beaucoup que vos voleurs euſſent de quoi fondre auſſi vîte des aſſiettes, quelqu'habiles larrons qu'ils aient été. Il n'eſt pas vraiſemblable qu'ils euſſent avec eux l'attirail néceſſaire à un potier ; ils devaient commencer par avoir de la farine. Je reſpecte fort *Lycophron ;* mais ce profond grec & ſes commentateurs encore plus creux que lui, connaiſſent ſi peu les arts, ils ſont ſi ſavans dans tout ce qui eſt inutile, ſi ignorans dans tout ce qui concerne les beſoins de la vie, les choſes d'uſage, les profeſſions, les métiers, les travaux journaliers, que nous prendrons cette occaſion de leur apprendre comment on jette en fonte une figure de métal. Ils ne trouveront cette opération ni dans *Lycophron*, ni dans *Manethon*, ni dans *Artapan*, ni même dans la Somme de *St Thomas*.

1°. On fait un modèle en terre graſſe.

2°. On couvre ce modèle d'un moule en plâtre, en ajuſtant les fragmens de plâtre les uns aux autres.

3°. Il faut enlever par parties le moule de plâtre de deſſus le modèle de terre.

4°. On rajuſte le moule de plâtre encore par parties, & on met ce moule à la place du modèle de terre.

5°. Ce moule de plâtre étant devenu une eſpèce de modèle, on jette en dedans de la cire fondue, reçue auſſi par parties : elle entre dans tous les creux de ce moule.

6°. On a grand ſoin que cette cire ſoit par-tout de l'épaiſſeur qu'on veut donner au métal dont la ſtatue ſera faite.

7°. On place ce moule ou modèle dans un creux qu'on appelle *foſſe*, laquelle doit être à peu près du double plus profonde que la figure que l'on doit jeter en fonte.

8°. Il faut poſer ce moule dans ce creux ſur une grille de fer, élevée de dix-huit pouces pour une figure de trois pieds, & établir cette grille ſur un maſſif.

9°. Aſſujettir fortement ſur cette grille des barres de fer droites ou penchées, ſelon que la figure l'exige, leſquelles barres de fer s'approchent de la cire d'environ ſix lignes.

10°. Entourer chaque barre de fer de fil d'archal, de ſorte que tout le vide ſoit rempli de fil de fer.

11°. Remplir de plâtre & de briques pilés tout le vide qui eſt entre les barres & la cire de la figure ; comme auſſi le vide qui eſt entre cette grille & le maſſif de brique qui la ſoutient ; & c'eſt ce qui s'appelle *le noyau*.

12°. Quand tout cela eſt bien refroidi, l'artiſte enlève le moule de plâtre qui couvre la cire, laquelle cire reſte, eſt réparée à la main, & devient alors le modèle de la figure ; & ce modèle eſt ſoutenu par l'armature de fer & par le noyau dont on a parlé.

13°. Quand ces préparations ſont achevées, on entoure ce modèle de bâtons perpendiculaires de cire,

dont les uns s'appellent des *jets*, & les autres des *évents*. Ces jets & ces évents descendent plus bas d'un pied que la figure, & s'élèvent aussi plus qu'elle, de manière que les évents sont plus hauts que les jets. Ces jets sont entre-coupés par d'autres petits rouleaux de cire qu'on appelle *fournisseurs*, placés en diagonale de bas en haut entre les jets & le modèle auquel ils sont attachés. Nous verrons au numéro 17 de quel usage sont ces bâtons de cire.

14°. On passe sur le modèle, sur les évents & sur les jets quarante à cinquante couches d'une eau grasse qui est sortie de la composition d'une terre rouge, & de fiente de cheval macérée pendant une année entière; & ces couches durcies forment une enveloppe d'un quart de pouce.

15°. Le modèle, les évents & les jets ainsi disposés, on entoure le tout d'une enveloppe composée de cette terre, de sable rouge, de bourre & de cette fiente de cheval qui a été bien macérée, le tout pétri dans cette eau grasse. Cet enduit forme une pâte molle, mais solide & résistante au feu.

16°. On bâtit tout autour du modèle un mur de maçonnerie ou de brique, & entre le modèle & le mur on laisse en bas l'espace d'un cendrier d'une profondeur proportionnée à la figure.

17°. Ce cendrier est garni de barres de fer en grillage. Sur ce grillage on pose de petites bûches de bois que l'on allume, ce qui forme un feu tout autour du moule, & qui fait fondre ces bâtons de cire tout couverts de couches d'eau grasse, & de la pâte dont nous avons parlé numéro 14 & 15; alors la cire étant fondue, il reste les tuyaux de cette pâte solide,

dont les uns ſont les jets & les autres les évents & les fourniſſeurs. C'eſt par les jets & les fourniſſeurs que le métal fondu entrera, & c'eſt par les évents que l'air ſortant empêchera la matière enflammée de tout détruire.

18°. Après toutes ces diſpoſitions, on fait fondre ſur le bord de la foſſe le métal dont on doit former la ſtatue. Si c'eſt du bronze, on ſe ſert du fourneau de briques doubles; ſi c'eſt de l'or, on ſe ſert de pluſieurs creuſets : lorſque la matière eſt liquéfiée par l'action du feu, on la laiſſe couler par un canal dans la foſſe préparée. Si malheureuſement elle rencontre des bulles d'air ou de l'humidité, tout eſt détruit avec fracas, & il faut recommencer pluſieurs fois.

19°. Ce fleuve de feu, qui eſt deſcendu au creux de la foſſe, remonte par les jets & par les fourniſſeurs, entre dans le moule, & en remplit les creux. Ces jets, ces fourniſſeurs & les évents ne ſont plus que des tuyaux formés par ces quarante ou cinquante couches de l'eau graſſe & de cette pâte dont on les a long-temps enduits avec beaucoup d'art & de patience, & c'eſt par ces branches que le métal liquéfié & ardent vient ſe loger dans la ſtatue.

20o. Quand le métal eſt bien refroidi, on retire le tout. Ce n'eſt qu'une maſſe aſſez informe dont il faut enlever toutes les aſpérités, & qu'on répare avec divers inſtrumens.

J'omets beaucoup d'autres préparations que meſſieurs les encyclopédiſtes, & ſurtout M. *Diderot*, ont expliquées bien mieux que je ne pourrais faire, dans leur ouvrage qui doit éterniſer tous les arts avec leur gloire. Mais pour avoir une idée nette des

procédés de cet art, il faut voir opérer. Il en eſt ainſi dans tous les arts, depuis le bonnetier juſqu'au diamantaire. Jamais perſonne n'apprit dans un livre ni à faire des bas au métier, ni à brillanter des diamans, ni à faire des tapiſſeries de haute-liſſe. Les arts & métiers ne s'apprennent que par l'exemple & le travail.

Ayant eu le deſſein de faire élever une petite ſtatue équeſtre du roi en bronze, dans une ville qu'on bâtit à une extrémité du royaume, je demandai, il n'y a pas long-temps, au *Phidias* de la France, à M. *Pigal*, combien il faudrait de temps pour faire ſeulement le cheval de trois pieds de haut; il me répondit par écrit : *Je demande ſix mois au moins*. J'ai ſa déclaration datée du 3 juin 1770.

M. *Guenée* ancien profeſſeur du collége Dupleſſis, qui en ſait ſans doute plus que M. *Pigal* ſur l'art de jeter des figures en fonte, a écrit contre ces vérités dans un livre intitulé, *Lettres de quelques juifs portugais & allemands, avec des réflexions critiques, & un petit commentaire extrait d'un plus grand. A Paris, chez Laurent Prault*, 1769, *avec approbation & privilége du roi*.

Ces lettres ont été écrites ſous le nom de meſſieurs les juifs *Joſeph Ben Jonathan*, *Aaron Mathataï* & *David Winker*.

Ce profeſſeur, ſecrétaire des trois juifs, dit dans ſa lettre ſeconde : ,, Entrez ſeulement, Monſieur, chez ,, le premier fondeur ; je vous réponds que ſi vous ,, lui fourniſſez les matières dont il pourrait avoir ,, beſoin, que vous le preſſiez & que vous le payez ,, bien, il vous fera un pareil ouvrage en moins ,, d'une ſemaine. Nous n'avons pas cherché long-

» temps, & nous en avons trouvé deux qui ne
» demandaient que trois jours. Il y a déjà loin de
» trois jours à trois mois, & nous ne doutons pas
» que si vous cherchez bien, vous pourrez en trou-
» ver qui le feront encore plus promptement. »

M. le professeur secrétaire des juifs n'a consulté apparemment que des fondeurs d'assiettes d'étain, ou d'autres petits ouvrages qui se jettent en sable. S'il s'était adressé à M. *Pigal* ou à M. *le Moine*, il aurait un peu changé d'avis.

C'est avec la même connaissance des arts que ce monsieur prétend que de réduire l'or en poudre, en le brûlant pour le rendre potable & le faire avaler à toute une nation, est la chose du monde la plus aisée & la plus ordinaire en chimie. Voici comme il s'exprime.

» Cette possibilité de rendre l'or potable a été
» répétée cent fois depuis *Stahl* & *Sénac*, dans les
» ouvrages & dans les leçons de vos plus célèbres
» chimistes, d'un *Baron*, d'un *Macquer* &c.; tous
» sont d'accord sur ce point. Nous n'avons actuel-
» lement sous les yeux que la nouvelle édition de
» la chimie de *le Févre*. Il l'enseigne comme tous les
» autres; & il ajoute que rien n'est plus certain,
» & qu'on ne peut plus avoir là-dessus le moindre
» doute.

» Qu'en pensez-vous, Monsieur? le témoignage
» de ces habiles gens ne vaut-il pas bien celui de
» vos critiques. Et de quoi s'avisent aussi ces incir-
» concis? ils ne savent pas de chimie, & ils se
» mêlent d'en parler; ils auraient pu s'épargner ce
» ridicule.

„ Mais vous, Monſieur, quand vous tranſcriviez „ cette futile objection, ignoriez-vous que le dernier „ chimiſte ſerait en état de la réfuter ? La chimie „ n'eſt pas votre fort, on le voit bien : auſſi la bile „ de *Rouelle* s'échauffe, ſes yeux s'allument, & ſon „ dépit éclate lorſqu'il lit par haſard ce que vous „ en dites en quelques endroits de vos ouvrages. „ Faites des vers, Monſieur, & laiſſez-là l'art des „ *Pott* & des *Margraff*.

„ Voilà donc la principale objection de vos écri- „ vains, celle qu'ils avançaient avec le plus de „ confiance, pleinement détruite. „

Je ne ſais ſi M. le ſecrétaire de la ſynagogue ſe connaît en vers, mais aſſurément il ne ſe connaît pas en or. J'ignore ſi M. *Rouelle* ſe met en colère quand on n'eſt pas de ſon opinion, mais je ne me mettrai pas en colère contre M. le ſecrétaire ; je lui dirai avec ma tolérance ordinaire, dont je ferai toujours profeſſion, que je ne le prierai jamais de me ſervir de ſecrétaire, attendu qu'il fait parler ſes maîtres, MM. *Joſeph*, *Mathataï* & *David Winker*, en francs ignorans. (*)

Il s'agiſſait de ſavoir ſi on peut, ſans miracle, fondre une figure d'or dans une ſeule nuit, & réduire cette figure en poudre le lendemain, en la jetant dans le feu. Or, monſieur le ſecrétaire, il faut que vous ſachiez, vous & maître *Aliboron* votre digne panégyriſte, qu'il eſt impoſſible de pulvériſer l'or en le jetant au feu ; l'extrême violence du feu le liquéfie, mais ne le calcine point.

C'eſt de quoi il eſt queſtion, monſieur le ſecrétaire ;

(*) Voyez l'article *Juif*.

j'ai ſouvent réduit de l'or en pâte avec du mercure, je l'ai diſſous avec de l'eau régale, mais je ne l'ai jamais calciné en le brûlant. Si on vous a dit que M. *Rouelle* calcine de l'or au feu, on s'eſt moqué de vous; ou bien on vous a dit une ſottiſe que vous ne deviez pas répéter, non plus que toutes celles que vous tranſcrivez ſur l'or potable.

L'or potable eſt une charlatanerie; c'eſt une friponnerie d'impoſteur qui trompe le peuple : il y en a de pluſieurs eſpèces. Ceux qui vendent leur or potable à des imbécilles, ne font pas entrer deux grains d'or dans leur liqueur; où s'ils en mettent un peu, ils l'ont diſſous dans de l'eau régale, & ils vous jurent que c'eſt de l'or potable ſans acide; ils dépouillent l'or autant qu'ils le peuvent de ſon eau régale, ils la chargent d'huile de romarin. Ces préparations ſont très-dangereuſes; ce ſont de véritables poiſons, & ceux qui en vendent méritent d'être réprimés.

Voilà, Monſieur, ce que c'eſt que votre or potable, dont vous parlez un peu au haſard, ainſi que de tout le reſte.

Cet article eſt un peu vif, mais il eſt vrai & utile. Il faut confondre quelquefois l'ignorance orgueilleuſe de ces gens qui croient pouvoir parler de tous les arts, parce qu'ils ont lu quelques lignes de *ſaint Auguſtin*. (1)

(1) M. l'abbé *G*... a été trompé par ceux qu'il a conſultés; il faut très-peu de temps, à la vérité pour jeter en fonte une petite ſtatue dont le moule eſt préparé; mais il en faut beaucoup pour former un moule. Or, on ne peut ſuppoſer que les Juifs aient eu la précaution d'apporter d'Egypte le moule où ils devaient couler le veau d'or.

FORCE PHYSIQUE.

QU'EST-CE que force? où réside-t-elle? d'où vient-elle? périt-elle? subsiste-t-elle toujours la même?

On s'est complu à nommer *force* cette pesanteur qu'exerce un corps sur un autre. Voilà une boule de deux cents livres; elle est sur ce plancher; elle le presse, dit-on, avec une force de deux cents livres. Et vous appelez cela une *force morte*. Or, ces mots de *force* & de *morte* ne sont-ils pas un peu contradictoires? ne vaudrait-il pas autant dire mort vivant, oui & non?

Cette boule pèse; d'où vient cette pesanteur? & cette pesanteur est-elle une force? Si cette boule n'était arrêtée par rien, elle se rendrait directement au centre de la terre. D'où lui vient cette incompréhensible propriété?

Elle est soutenue par mon plancher; & vous donnez à mon plancher libéralement la force d'inertie. Inertie signifie *inactivité*, *impuissance*. Or, n'est-il pas singulier qu'on donne à l'impuissance le nom de *force*?

Quelle est la force vive qui agit dans votre bras & dans votre jambe? quelle en est la source? comment peut-on supposer que cette force subsiste

Le célèbre chimiste *Stahl*, après avoir montré que le foie de soufre peut dissoudre l'or, ajoute qu'en supposant qu'il y eût des fontaines sulfureuses dans le désert, on pourrait expliquer par-là l'opération attribuée à *Moïse*. C'est une plaisanterie un peu leste qu'on peut pardonner à un physicien; mais qu'un théologien aussi grave que M. l'abbé *G*.... ne devait pas se permettre de répéter.

quand vous êtes mort? va-t-elle se loger ailleurs comme un homme change de maison quand la sienne est détruite?

Comment a-t-on pu dire qu'il y a toujours égalité de forces dans la nature? il faudrait donc qu'il y eût toujours égal nombre d'hommes ou d'être actifs équivalens.

Pourquoi un corps en mouvement communique-t-il sa force à un corps qu'il rencontre?

Ni la géométrie, ni la mécanique, ni la métaphysique ne répondent à ces questions. Veut-on remonter au premier principe de la force des corps & du mouvement, il faudra remonter encore à un principe supérieur. Pourquoi y a-t-il quelque chose?

Force mécanique.

On présente tous les jours des projets pour augmenter la force des machines qui sont en usage, pour augmenter la portée des boulets de canon avec moins de poudre, pour élever des fardeaux sans peine, pour dessécher des marais en épargnant le temps & l'argent, pour remonter promptement des rivières sans chevaux, pour élever facilement beaucoup d'eau & pour ajouter à l'activité des pompes.

Tous ces feseurs de projets sont trompés eux-mêmes les premiers, comme *Lass* le fut par son systême.

Un bon mathématicien, pour prévenir ces continuels abus, a donné la règle suivante :

Il faut dans toute machine considérer quatre quantités. 1o. La puissance du premier moteur,

ſoit homme, ſoit cheval, ſoit l'eau, ou le vent, ou le feu.

2°. La vîteſſe de ce premier moteur, dans un temps donné.

3°. La peſanteur ou réſiſtance de la matière qu'on veut faire mouvoir.

4°. La vîteſſe de cette matière en mouvement, dans le même temps donné.

De ces quatre quantités, le produit des deux premières eſt toujours égal à celui des deux dernières, ces produits ne ſont que les quantités du mouvement.

Trois de ces quantités étant connues, on trouve toujours la quatrième.

Un machiniſte, il y a quelques années, préſenta à l'hôtel-de-ville de Paris le modèle en petit d'une pompe, par laquelle il aſſurait qu'il éléverait à cent trente pieds de hauteur, cent mille muids d'eau par jour. Un muid d'eau pèſe cinq cents ſoixante livres, ce ſont cinquante-ſix millions de livres qu'il faut élever en vingt-quatre heures, & ſix cents quarante-huit livres par chaque ſeconde.

Le chemin & la vîteſſe ſont de cent trente pieds par ſeconde.

La quatrième quantité eſt le chemin, ou la vîteſſe du premier moteur.

Que ce moteur ſoit un cheval, il fait trois pieds par ſeconde tout au plus.

Multipliez ce poids de ſix cents quarante-huit livres par cent trente pieds d'élévation, auquel on doit le porter, vous aurez quatre-vingt-quatre mille deux cents quarante, leſquels diviſés par la vîteſſe

qui eſt trois, vous donnent vingt-huit mille quatre-vingts.

Il faut donc que le moteur ait une force de vingt-huit mille quatre-vingts pour élever l'eau dans une ſeconde.

La force des hommes n'eſt eſtimée que vingt-cinq livres, & celle des chevaux de cent ſoixante & quinze.

Or, comme il faut élever à chaque ſeconde une force de vingt-huit mille quatre-vingts, il réſulte de-là que pour exécuter la machine propoſée à l'hôtel-de-ville de Paris, on avait beſoin de onze cents vingt-trois hommes ou de cent ſoixante chevaux, encore aurait-il fallu ſuppoſer que la machine fût ſans frottement. Plus la machine eſt grande, plus les frottemens ſont conſidérables, ils vont ſouvent à un tiers de la force mouvante ou environ; ainſi il aurait fallu, ſuivant un calcul très-modéré, deux cents treize chevaux, ou quatorze cents quatre-vingt dix-ſept hommes.

Ce n'eſt pas tout; ni les hommes, ni les chevaux ne peuvent travailler vingt-quatre heures ſans manger & ſans dormir. Il eût donc fallu doubler au moins le nombre des hommes, ce qui aurait exigé deux mille neuf cents quatre-vingt-quatorze hommes, ou quatre cents vingt-ſix chevaux.

Ce n'eſt pas tout encore; ces hommes & ces chevaux, en douze heures, doivent en prendre quatre pour manger & ſe repoſer. Ajoutez donc un tiers; il aurait fallu à l'inventeur de cette belle machine l'équivalent de cinq cents ſoixante-huit chevaux, ou trois mille neuf cents quatre-vingt-douze hommes.

Le célébre maréchal de *Saxe* tomba dans le même mécompte, quand il conſtruiſit une galère qui devait remonter la rivière de Seine en vingt-quatre heures, par le moyen de deux chevaux qui devaient faire mouvoir des rames.

Vous trouvez dans l'hiſtoire ancienne de *Rollin*, remplie d'ailleurs d'une morale judicieuſe, les paroles ſuivantes :

„ *Archimède* ſe met en devoir de ſatisfaire la juſte „ & raiſonnable curioſité de ſon parent & de ſon „ ami *Hièron* roi de Syracuſe. Il choiſit une des „ galères qui étaient dans le port, la fait tirer à terre „ avec beaucoup de travail & à force d'hommes, y „ fait mettre ſa charge ordinaire, & par-deſſus ſa „ charge autant d'hommes qu'elle en peut tenir. „ Enſuite ſe mettant à quelque diſtance, aſſis à ſon „ aiſe, ſans travail, ſans le moindre effort, en „ remuant ſeulement de la main le bout d'une „ machine à pluſieurs cordes & poulies qu'il avait „ préparée, il ramena la galère à lui par terre auſſi „ doucement, & auſſi uniment que ſi elle n'avait „ fait que fendre les flots. „

Quand l'on conſidère, après ce récit, qu'une galère remplie d'hommes, chargée de ſes mâts, de ſes rames, & de ſon poids ordinaire, devait peſer au moins quatre cents mille livres ; qu'il fallait une force ſupérieure pour la tenir en équilibre & la faire mouvoir ; que cette force devait être au moins de quatre cents vingt mille livres ; que les frottemens pouvaient être la moitié de la puiſſance employée pour ſoulever un pareil poids ; que par conſéquent la machine devait avoir environ ſix cents mille livres

de force. Or on ne fait guère jouer une telle machine en un tour de main, *sans le moindre effort.*

C'eſt de *Plutarque* que l'eſtimable auteur de l'Hiſtoire ancienne a tire ce conte. Mais quand *Plutarque* a dit une choſe abſurde, tout ancien qu'il eſt, un moderne ne doit pas la répéter.

FORCE.

CE mot a été tranſporté du ſimple au figuré. *Force* ſe dit de toutes les parties du corps qui ſont en mouvement, en action ; la force du cœur, que quelques-uns ont faite de quatre cents livres, & d'autres de trois onces, la force des viſcères, des poumons, de la voix ; à force de bras.

On dit par analogie faire force de voiles, de rames; raſſembler ſes forces ; connaître, meſurer ſes forces ; aller, entreprendre au-delà de ſes forces ; le travail de l'encyclopédie eſt au-deſſus des forces de ceux qui ſe ſont déchaînés contre ce livre. On a long-temps appelé *forces* de grands ciſeaux ; & c'eſt pourquoi dans les Etats de la ligue, on fit une eſtampe de l'ambaſſadeur d'Eſpagne, cherchant avec ſes lunettes ſes ciſeaux qui étaient à terre, avec ce jeu de mots pour inſcription : *J'ai perdu mes forces.*

Le ſtyle familier admet encore force gens, force gibier, force fripons, force mauvais critiques. On dit, à force de travailler, il s'eſt épuiſé ; le fer s'affaiblit à force de le polir.

La métaphore qui a tranſporté ce mot dans la morale, en a fait une vertu cardinale. La force, en

ce ſens, eſt le courage de ſoutenir l'adverſité, & d'entreprendre des choſes vertueuſes & difficiles, *animi fortitudo*.

La force de l'eſprit eſt la pénétration & la profondeur, *ingenii vis*. La nature la donne comme celle du corps : le travail modéré les augmente, & le travail outré les diminue.

La force d'un raiſonnement conſiſte dans une expoſition claire des preuves expoſées dans leur jour, & une concluſion juſte ; elle n'a point lieu dans les théorèmes mathématiques, parce qu'une démonſtration ne peut recevoir plus ou moins d'évidence, plus ou moins de force ; elle peut ſeulement procéder par un chemin plus long ou plus court, plus ſimple ou plus compliqué. La force du raiſonnement a ſurtout lieu dans les queſtions problématiques. La force de l'éloquence n'eſt pas ſeulement une ſuite de raiſonnemens juſtes & vigoureux, qui ſubſiſteraient avec la ſéchereſſe ; cette force demande de l'embonpoint, des images frappantes, des termes énergiques. Ainſi on a dit que les ſermons de *Bourdaloue* avaient plus de force, ceux de *Maſſillon* plus de grâces. Des vers peuvent avoir de la force, & manquer de toutes les autres beautés. La force d'un vers dans notre langue vient principalement de dire quelque choſe dans chaque hémiſtiche :

> Et monté ſur le faîte, il aſpire à deſcendre.
> L'Eternel eſt ſon nom ; le monde eſt ſon ouvrage.

Ces deux vers pleins de force & d'élégance ſont le meilleur modèle de la poëſie.

La force, dans la peinture, eſt l'expreſſion des

muſcles que des touches reſſenties ſont paraître en action ſous la chair qui les couvre. Il y a trop de force quand ces muſcles ſont trop prononcés. Les attitudes des combattans ont beaucoup de force dans les batailles de *Conſtantin* deſſinées par *Raphaël* & par *Jules Romain*, & dans celles d'*Alexandre* peintes par *le Brun*. La force outrée eſt dure dans la peinture, ampoulée dans la poëſie.

Des philoſophes ont prétendu que la force eſt une qualité inhérente à la matière; que chaque particule inviſible, ou plutôt monade, eſt douée d'une force active : mais il eſt auſſi difficile de démontrer cette aſſertion, qu'il le ſerait de prouver que la blancheur eſt une qualité inhérente à la matière, comme le dit le dictionnaire de Trévoux à l'article *Inhérent*.

La force de tout animal a reçu ſon plus haut degré quand l'animal a pris toute ſa croiſſance. Elle décroît quand les muſcles ne reçoivent plus une nourriture égale; & cette nourriture ceſſe d'être égale quand les eſprits animaux n'impriment plus à ces muſcles le mouvement accoutumé. Il eſt ſi probable que ces eſprits animaux ſont du feu, que les vieillards manquent de mouvement, de force, à meſure qu'ils manquent de chaleur.

FORNICATION.

LE dictionnaire de Trévoux dit que c'eſt un terme de théologie. Il vient du mot latin *fornix*, petites chambres voûtées dans leſquelles ſe tenaient les femmes publiques à Rome. On a employé ce terme

pour signifier *le commerce des personnes libres.* Il n'est point d'usage dans la conversation, & n'est guère reçu aujourd'hui que dans le style marotique. La décence l'a banni de la chaire. Les casuistes en fesaient un grand usage, & le distinguaient en plusieurs espèces. On a traduit par le mot de *fornication* les infidélités du peuple juif pour des dieux étrangers, parce que chez les prophètes ces infidélités sont appelées *impuretés*, *souillures.* C'est par la même extension qu'on a dit que les Juifs avaient rendu aux faux dieux un hommage *adultère.*

FRANC OU FRANQ; FRANCE, FRANÇOIS, FRANÇAIS.

L'ITALIE a toujours conservé son nom, malgré le prétendu établissement d'*Enée* qui aurait dû y laisser quelques traces de la langue, des caractères & des usages de Phrygie, s'il était jamais venu avec *Acathe*, *Cloante* & tant d'autres dans le canton de Rome alors presque désert. Les Goths, les Lombards, les Francs, les Allemands ou Germains qui envahirent l'Italie tour-à-tour, lui laissèrent au moins son nom.

Les Tyriens, les Africains, les Romains, les Vandales, les Visigoths, les Sarrasins ont été les maîtres de l'Espagne les uns après les autres; le nom d'*Espagne* est demeuré. La Germanie a toujours conservé le sien; elle a joint seulement celui d'Allemagne qu'elle n'a reçu d'aucun vainqueur.

Les Gaulois sont presque les seuls peuples d'Occident qui aient perdu leur nom. Ce nom était celui de

Walch ou *Wuelch;* les Romains ſubſtituaient toujours un *G* au *W* qui eſt barbare ; de Welche ils firent *Galli*, *Gallia*. On diſtingua la Gaule celtique, la belgique, l'aquitanique, qui parlaient chacune un jargon différent. (*)

Qui étaient & d'où venaient ces Franqs, leſquels, en très-petit nombre & en très-peu de temps s'emparèrent de toutes les Gaules que *Céſar* n'avait pu entièrement ſoumettre qu'en dix années ? Je viens de lire un auteur qui commence par ces mots : *Les Francs dont nous deſcendons*. Hé, mon ami, qui vous a dit que vous deſcendez en droite ligne d'un franc ? *Hildvic* ou *Clodvic*, que nous nommons *Clovis*, n'avait probablement pas plus de vingt mille hommes mal vêtus & mal armés quand il ſubjugua environ huit ou dix millions de welches ou gaulois tenus en ſervitude par trois ou quatre légions romaines. Nous n'avons pas une ſeule maiſon en France qui puiſſe fournir, je ne dis pas la moindre preuve, mais la moindre vraiſemblance qu'elle ait un franc pour ſon origine.

Quand des pirates des bords de la mer Baltique vinrent au nombre de ſept ou huit mille tout au plus ſe faire donner la Normandie en fief & la Bretagne en arrière-fief, laiſſèrent-ils des archives par leſquelles on puiſſe faire voir qu'ils ſont les pères de tous les Normands d'aujourd'hui ?

Il y a bien long-temps que l'on a cru que les Franqs venaient des Troyens. (*a*) *Ammien Marcellin*, qui vivait au quatrième ſiècle, dit : *Selon pluſieurs anciens écrivains, des troupes de troyens fugitifs s'établirent ſur les bords du Rhin alors déſerts.* Paſſe encore pour *Enée ;* il

(*) Voyez *Langue*. (*a*) Liv. XII.

pouvait aifément chercher un afile au bout de la Méditerranée, mais *Francus* fils d'*Hector* avait trop de chemin à faire pour aller vers Duffeldorp, Vorms, Ditz, Aldved, Solm, Errenbeiftein &c.

Fredegaire ne doute pas que les Franqs ne fe fuffent d'abord retirés en Macédoine, & qu'ils n'aient porté les armes fous *Alexandre*, après avoir combattu fous *Priam*. Le moine *Otfrid* en fait fon compliment à l'empereur *Louis le germanique*.

Le géographe de Ravenne, moins fabuleux, affigne la première habitation de la horde des Franqs parmi les Cimbres, au-delà de l'Elbe, vers la mer Baltique. Ces Franqs pourraient bien être quelques reftes de ces barbares Cimbres défaits par *Marius*; & le favant *Leibnitz* eft de cette opinion.

Ce qui eft bien certain, c'eft que du temps de *Conftantin* il y avait au-delà du Rhin des hordes de Franqs ou Sicambres qui exerçaient le brigandage. Ils fe raffemblaient fous des capitaines de bandits, fous des chefs que les hiftoriens ont eu le ridicule d'appeler *rois*; *Conftantin* les pourfuivit lui-même dans leurs repaires, en fit pendre plufieurs, en livra d'autres aux bêtes dans l'amphithéâtre de Trèves pour fon divertiffement : deux de leurs prétendus rois nommés *Afcaric* & *Ragaife* périrent par ce fupplice; c'eft fur quoi les panégyriftes de *Conftantin* s'extafient, & fur quoi il n'y avait pas tant à fe récrier.

La prétendue loi falique, écrite, dit-on, par ces barbares, eft une des abfurdes chimères dont on nous ait jamais bercés. Il ferait bien étrange que les Francs euffent écrit dans leurs marais un code confidérable,

& que les Français n'eussent eu aucune coutume écrite qu'à la fin du règne de *Charles VII.* Il vaudrait autant dire que les Algonquins & les Chicachas avaient une loi par écrit. Les hommes ne sont jamais gouvernés par des lois authentiques consignées dans les monumens publics, que quand ils ont été rassemblés dans des villes, qu'ils ont eu une police réglée, des archives & tout ce qui caractérise une nation civilisée. Dès que vous trouvez un code dans une nation qui était barbare du temps de ce code, qui ne vivait que de rapine & de brigandage, qui n'avait pas une ville fermée, soyez très-sûrs que ce code est supposé & qu'il a été fait dans des temps très-postérieurs. Tous les sophismes, toutes les suppositions n'ébranleront jamais cette vérité dans l'esprit des sages.

Ce qu'il y a de plus ridicule, c'est qu'on nous donne cette loi salique en latin; comme si des sauvages errans au-delà du Rhin, avaient appris la langue latine. On la suppose d'abord rédigée par *Clovis*, & on le fait parler ainsi :

Lorsque la nation illustre des francs était encore réputée barbare, les premiers de cette nation dictèrent la loi salique. On choisit parmi eux quatre des principaux, Visogast, Bodogast, Sologast & Vindogast &c.

Il est bon d'observer que c'est ici la fable de *la Fontaine :*

> Notre magot prit pour ce coup
> Le nom d'un port pour un nom d'homme.

Ces noms sont ceux de quelques cantons francs dans le pays de Vorms. Quelle que soit l'époque où les coutumes nommées *loi salique* aient été rédigées sur

une ancienne tradition, il eſt bien certain que les francs n'étaient pas de grands légiſlateurs.

Que voulait dire originairement le mot *Franq*? Une preuve qu'on n'en ſait rien du tout, c'eſt que cent auteurs ont voulu le deviner. Que voulait dire Hun, Alain, Goth, Welche, Picard ? Et qu'importe ?

Les armées de *Clovis* étaient-elles toutes compoſées de Franqs ? il n'y a pas d'apparence. *Childeric* le franq avait fait des courſes juſqu'à Tournay. On dit *Clovis* fils de *Childeric* & de la reine *Bazine* femme du roi *Bazin*. Or *Bazin* & *Bazine* ne ſont pas aſſurément des noms allemands, & on n'a jamais vu la moindre preuve que *Clovis* fût leur fils. Tous les cantons germains éliſaient leurs chefs ; & le canton des Franqs avait ſans doute élu *Clodvic* ou *Clovis*, quel que fût ſon père. Il fit ſon expédition dans les Gaules, comme tous les autres barbares avaient entrepris les leurs dans l'empire romain.

Croira-t-on de bonne foi que l'hérule *Odo* ſurnommé *Acer* par les Romains, & connu parmi nous ſous le nom d'*Odoacre*, n'ait eu que des hérules à ſa ſuite, & que *Genſeric* n'ait conduit en Afrique que des vandales ? Tous les miſérables ſans profeſſion & ſans talent qui n'ont rien à perdre, & qui eſpèrent gagner beaucoup, ne ſe joignent-ils pas toujours au premier capitaine de voleurs qui lève l'étendard de la deſtruction ?

Dès que *Clovis* eut le moindre ſuccès, ſes troupes furent groſſies ſans doute de tous les belges qui voulurent avoir part au butin ; & cette armée ne s'en appela pas moins l'*armée des Francs*. L'expédition

était très-aisée. Déjà les Visigoths avaient envahi un tiers des Gaules, & les Burgundiens un autre tiers. Le reste ne tint pas devant *Clovis*. Les Francs partagèrent les terres des vaincus, & les Welches les labourèrent.

Alors le mot *Franq* signifia un *possesseur libre*, tandis que les autres étaient esclaves. De là vinrent les mots de *franchise* & d'*affranchir :* Je vous fais franq, je vous rends homme libre. De là *francalenus*, tenant librement; *franq aleu*, *franq dad*, *franq chamen*, & tant d'autres termes moitié latins, moitié barbares, qui composèrent si long-temps le malheureux patois dont on se servit en France.

De là un franq en argent ou en or, pour exprimer la monnaie du roi des Franqs, ce qui n'arriva que long-temps après, mais qui rappelait l'origine de la monarchie. Nous disons encore *vingt francs*, *vingt livres*, & cela ne signifie rien par soi-même ; cela ne donne aucune idée ni du poids ni du titre de l'argent ; ce n'est qu'une expression vague par laquelle les peuples ignorans ont presque toujours été trompés, ne sachant en effet combien ils recevaient, ni combien ils payaient réellement.

Charlemagne ne se regardait pas comme un franq; il était né en Austrasie, & parlait la langue allemande. Son origine venait d'*Arnoul* évêque de Metz, précepteur de *Dagobert*. Or, un homme choisi pour précepteur n'était pas probablement un franq. Ils fesaient tous gloire de la plus profonde ignorance, & ne connaissaient que le métier des armes. Mais ce qui donne le plus de poids à l'opinion que *Charlemagne* regardait les Franqs comme étrangers à

lui, c'eſt l'article IV d'un de ſes capitulaires ſur ſes métairies : *Si les Franqs*, dit-il, *commettent quelques délits dans nos poſſeſſions, qu'ils ſoient jugés ſuivant leurs lois.*

La race carlovingienne paſſa toujours pour allemande ; le pape *Adrien IV*, dans ſa lettre aux archevêques de Mayence, de Cologne & de Trèves, s'exprime en ces termes remarquables : *L'empire fut transféré des Grecs aux Allemands. Leur roi ne fut empereur qu'après avoir été couronné par le pape... Tout ce que l'empereur poſſède, il le tient de nous. Et comme Zacharie donna l'empire grec aux Allemands, nous pouvons donner celui des Allemands aux Grecs.*

Cependant la France ayant été partagée en orientale & en occidentale, & l'orientale étant l'Auſtraſie, ce nom de *France* prévalut au point que, même du temps des empereurs ſaxons, la cour de Conſtantinople les appelait toujours *prétendus empereurs franqs*, comme il ſe voit dans les lettres de l'évêque *Luitprand* envoyé de Rome à Conſtantinople.

De la nation françaiſe.

LORSQUE les Francs s'établirent dans le pays des premiers welches, que les Romains appelaient *Gallia*, la nation ſe trouva compoſée des anciens celtes ou gaulois ſubjugués par *Céſar*, des familles romaines qui s'y étaient établies, des germains qui y avaient déjà fait des émigrations, & enfin des francs qui ſe rendirent maîtres du pays ſous leur chef *Clovis*. Tant que la monarchie qui réunit la Gaule & la Germanie ſubſiſta, tous les peuples depuis la ſource du Veſer

jusqu'aux mers des Gaules, portèrent le nom de *Francs*. Mais lorsqu'en 843, au congrès de Verdun, sous *Charles le chauve*, la Germanie & la Gaule furent séparées, le nom de *Francs* resta aux peuples de la France occidentale, qui retint seule le nom de *France*.

On ne connut guère le nom de *Français* que vers le dixième siècle. Le fond de la nation est de familles gauloises, & les traces du caractère des anciens gaulois ont toujours subsisté.

En effet, chaque peuple a son caractère comme chaque homme; & ce caractère général est formé de toutes les ressemblances que la nature & l'habitude ont mises entre les habitans d'un même pays, au milieu des variétés qui les distinguent. Ainsi le caractère, le génie, l'esprit français, résultent de ce que les différentes provinces de ce royaume ont entr'elles de semblable. Les peuples de la Guienne & ceux de la Normandie diffèrent beaucoup; cependant on reconnaît en eux le génie français, qui forme une nation de ces différentes provinces, & qui les distingue des Italiens & des Allemands. Le climat & le sol impriment évidemment aux hommes, comme aux animaux & aux plantes, des marques qui ne changent point. Celles qui dépendent du gouvernement, de la religion, de l'éducation, s'altèrent. C'est-là le nœud qui explique comment les peuples ont perdu une partie de leur ancien caractère & ont conservé l'autre. Un peuple qui a conquis autrefois la moitié de la terre n'est plus reconnaissable aujourd'hui sous un gouvernement sacerdotal : mais le fond de son ancienne grandeur d'ame subsiste encore, quoique caché sous la faiblesse.

Le gouvernement barbare des Turcs a énervé de même les Egyptiens & les Grecs, sans avoir pu détruire le fond du caractère & la trempe de l'esprit de ces peuples.

Le fond du Français est tel aujoud'hui, que *César* a peint le gaulois, prompt à se résoudre, ardent à combattre, impétueux dans l'attaque, se rebutant aisément. *César*, *Agatias* & d'autres disent que de tous les barbares, le gaulois était le plus poli. Il est encore, dans le temps le plus civilisé, le modèle de la politesse de ses voisins, quoiqu'il montre de temps en temps des restes de sa légéreté, de sa pétulance & de sa barbarie.

Les habitans des côtes de la France furent toujours propres à la marine: les peuples de la Guienne composèrent toujours la meilleure infanterie : ceux qui habitent les campagnes de Blois & de Tours ne sont pas, dit le *Tasse* :

> *. . Gente robusta, e faticosa.*
> *La terra molle, e lieta, e dilettosa*
> *Simili a se gli abitator', produce.*

Mais comment concilier le caractère des parisiens de nos jours avec celui que l'empereur *Julien*, le premier des princes & des hommes après *Marc-Aurèle*, donne aux parisiens de son temps ? *J'aime ce peuple*, dit-il dans son Mosopogon, *parce qu'il est sérieux & sévère comme moi*. Ce sérieux qui semble banni aujourd'hui d'une ville immense, devenue le centre des plaisirs, devait régner dans une ville alors petite, dénuée d'amusemens : l'esprit des parisiens a changé en cela, malgré le climat.

L'affluence du peuple, l'opulence, l'oisiveté, qui ne peut s'occuper que des plaisirs & des arts, & non du gouvernement, ont donné un nouveau tour d'esprit à un peuple entier.

Comment expliquer encore par quels degrés ce peuple a passé des fureurs qui le caractérisèrent du temps du roi *Jean*, de *Charles VI*, de *Charles IX*, de *Henri III* & de *Henri IV* même, à cette douce facilité de mœurs que l'Europe chérit en lui? C'est que les orages du gouvernement & ceux de la religion poussèrent la vivacité des esprits aux emportemens de la faction & du fanatisme, & que cette même vivacité, qui subsistera toujours, n'a aujourd'hui pour objet que les agrémens de la société. Le parisien est impétueux dans ses plaisirs, comme il le fut autrefois dans ses fureurs. Le fond du caractère, qu'il tient du climat, est toujours le même. S'il cultive aujourd'hui tous les arts dont il fut privé si long-temps, ce n'est pas qu'il ait un autre esprit, puisqu'il n'a point d'autres organes; mais c'est qu'il a eu plus de secours; & ces secours, il ne se les est pas donnés lui-même, comme les Grecs & les Florentins, chez qui les arts sont nés comme des fruits naturels de leur terroir: le français les a reçus d'ailleurs; mais il a cultivé heureusement ces plantes étrangères; & ayant tout adopté chez lui, il a presque tout perfectionné.

Le gouvernement des Français fut d'abord celui de tous les peuples du Nord: tout se réglait dans les assemblées générales de la nation: les rois étaient les chefs de ces assemblées; & ce fut presque la seule administration des Français dans les deux premières races, jusqu'à *Charles le simple*.

Lorsque

Lorſque la monarchie fut démembrée, dans la décadence de la race carlovingienne, lorſque le royaume d'Arles s'éleva, & que les provinces furent occupées par des vaſſaux peu dépendans de la couronne, le nom de Français fut plus reſtreint; ſous *Hugues-Capet*, *Robert*, *Henri* & *Philippe*, on n'appela *Français* que les peuples en-deçà de la Loire. On vit alors une grande diverſité dans les mœurs, comme dans les lois des provinces demeurées à la couronne de France. Les ſeigneurs particuliers qui s'étaient rendus les maîtres de ces provinces, introduiſirent de nouvelles coutumes dans leurs nouveaux Etats. Un breton, un flamand, ont aujourd'hui quelque conformité, malgré la différence de leur caractère, qu'ils tiennent du ſol & du climat : mais alors ils n'avaient entr'eux preſque rien de ſemblable.

Ce n'eſt guère que depuis *François I*, que l'on vit quelque uniformité dans les mœurs & dans les uſages. La cour ne commença que dans ce temps à ſervir de modèle aux provinces réunies ; mais en général, l'impétuoſité dans la guerre, & le peu de diſcipline, furent toujours le caractère dominant de la nation.

La galanterie & la politeſſe commencèrent à diſtinguer les Français ſous *François I*. Les mœurs devinrent atroces depuis la mort de *François II*. Cependant au milieu de ces horreurs, il y avait toujours à la cour une politeſſe que les Allemands & les Anglais s'efforçaient d'imiter. On était déjà jaloux des Français dans le reſte de l'Europe, en cherchant à leur reſſembler. Un perſonnage d'une comédie de

Shakespeare dit qu'*à toute force on peut être poli, sans avoir été à la cour de France.*

Quoique la nation ait été taxée de légéreté par *César* & par tous les peuples voisins, cependant ce royaume si long-temps démembré, & si souvent prêt à succomber, s'est réuni & soutenu principalement par la sagesse des négociations, l'adresse & la patience, mais surtout par la division de l'Allemagne & de l'Angleterre. La Bretagne n'a été réunie au royaume que par un mariage; la Bourgogne, par droit de mouvance, & par l'habileté de *Louis XI;* le Dauphiné, par une donation qui fut le fruit de la politique; le comté de Toulouse, par un accord soutenu d'une armée; la Provence, par de l'argent. Un traité de paix a donné l'Alsace; un autre traité a donné la Lorraine. Les Anglais ont été chassés de France autrefois, malgré les victoires les plus signalées, parce que les rois de France ont su temporiser & profiter de toutes les occasions favorables. Tout cela prouve que si la jeunesse française est légère, les hommes d'un âge mûr qui la gouvernent ont toujours été très-sages. Encore aujourd'hui la magistrature, en général, a des mœurs sévères, comme du temps de l'empereur *Julien*. Si les premiers succès en Italie, du temps de *Charles VIII*, furent dûs à l'impétuosité guerrière de la nation, les disgraces qui les suivirent vinrent de l'aveuglement d'une cour qui n'était composée que de jeunes gens. *François I* ne fut malheureux que dans sa jeunesse, lorsque tout était gouverné par des favoris de son âge; & il rendit son royaume florissant dans un âge plus avancé.

Les Français se servirent toujours des mêmes armes

que leurs voiſins, & eurent à peu près la même diſcipline dans la guerre. Ils ont été les premiers qui ont quitté l'uſage de la lance & des piques. La bataille d'Yvri commença à décrier l'uſage des lances, qui fut bientôt aboli; & ſous *Louis XIV* les piques ont été oubliées. Ils portèrent des tuniques & des robes juſqu'au ſeizième ſiècle. Ils quittèrent ſous *Louis le jeune* l'uſage de laiſſer croître la barbe, & le reprirent ſous *François I*; & on ne commença à ſe raſer entièrement que ſous *Louis XIV*. Les habillemens changèrent toujours, & les Français, au bout de chaque ſiècle, pouvaient prendre les portraits de leurs aïeux pour des portraits d'étrangers.

FRANÇOIS.

SECTION PREMIERE.

ON prononce aujourd'hui *français*, & quelques auteurs l'écrivent de même; ils en donnent pour raiſon qu'il faut diſtinguer *François* qui ſignifie une *nation*, de *François* qui eſt un nom propre, comme *St François*, ou *François I*.

Toutes les nations adouciſſent à la longue la prononciation des mots qui ſont le plus en uſage; c'eſt ce que les Grecs appelaient *euphonie*. On prononçait la diphthongue *oi* rudement, au commencement du ſeizième ſiècle. La cour de *François I* adoucit la langue comme les eſprits: de-là vient qu'on ne dit plus *françois* par un *o*, mais *français*; qu'on dit, il *aimait*, il *croyait*, & non pas il *aimoit*, il *croyoit* &c.

La langue françaiſe ne commença à prendre quelque forme que vers le dixième ſiècle ; elle naquit des ruines du latin & du celte, mêlée de quelques mots tudeſques. Ce langage était d'abord le *romanum ruſticum*, le romain ruſtique ; & la langue tudeſque fut la langue de la cour, juſqu'au temps de *Charles le chauve ;* le tudeſque demeura la ſeule langue de l'Allemagne, après la grande époque du partage en 433. Le romain ruſtique, la langue romance prévalut dans la France occidentale ; le peuple du pays de Vaud, du Valais, de la vallée d'Engadine & quelques autres cantons, conſervent encore aujourd'hui des veſtiges manifeſtes de cet idiome.

A la fin du dixième ſiècle, le *français* ſe forma ; on écrivit en *français* au commencement du onzième ; mais ce *français* tenait encore plus du romain ruſtique, que du *français* d'aujourd'hui. Le roman de *Philomena*, écrit au dixième ſiècle en romain ruſtique, n'eſt pas dans une langue fort différente des lois normandes. On voit encore les origines celtes, latines & allemandes. Les mots qui ſignifient les parties du corps humain, ou des choſes d'un uſage journalier, & qui n'ont rien de commun avec le latin ou l'allemand, ſont de l'ancien gaulois ou celte, comme *tête*, *jambe*, *ſabre*, *pointe*, *aller*, *parler*, *écouter*, *regarder*, *aboyer*, *crier*, *coutume*, *enſemble*, & pluſieurs autres de cette eſpèce. La plupart des termes de guerre étaient francs ou allemands : *Marche*, *halte*, *maréchal*, *bivouac*, *reitre*, *lanſquenet*. Preſque tout le reſte eſt latin ; & les mots latins furent tous abrégés, ſelon l'uſage & le génie des nations du Nord : ainſi de *palatium*, palais ; de *lupus*,

loup ; d'*Auguste*, août ; de *Junius*, juin ; d'*unctus*, oint ; de *purpura*, pourpre ; de *pretium*, prix &c.... A peine restait-il quelques vestiges de la langue grecque, qu'on avait si long-temps parlée à Marseille.

On commença au douzième siècle à introduire dans la langue quelques termes de la philosophie d'*Aristote* ; & vers le seizième siècle, on exprima par des termes grecs toutes les parties du corps humain, leurs maladies, leurs remèdes : de-là les mots de *cardiaque*, *céphalique*, *podagre*, *apoplectique*, *asthmatique*, *iliaque*, *empyème*, & tant d'autres. Quoique la langue s'enrichît alors du grec, & que depuis *Charles VIII* elle tirât beaucoup de secours de l'italien déjà perfectionné, cependant elle n'avait pas pris encore une consistance régulière. *François I* abolit l'ancien usage de plaider, de juger, de contracter en latin ; usage qui attestait la barbarie d'une langue dont on n'osait se servir dans les actes publics ; usage pernicieux aux citoyens dont le sort était réglé dans une langue qu'ils n'entendaient pas. On fut alors obligé de cultiver le *français ;* mais la langue n'était ni noble ni régulière. La syntaxe était abandonnée au caprice. Le génie de la conversation étant tourné à la plaisanterie, la langue devint très-féconde en expressions burlesques & naïves, & très-stérile en termes nobles & harmonieux : de-là vient que dans les dictionnaires de rimes on trouve vingt termes convenables à la poësie comique, pour un d'un usage plus relevé ; & c'est encore une raison pour laquelle *Marot* ne réussit jamais dans le style sérieux, & qu'*Amiot* ne put rendre qu'avec naïveté l'élégance de *Plutarque*.

Le *français* acquit de la vigueur ſous la plume de *Montagne* ; mais il n'eut point encore d'élévation & d'harmonie. *Ronſard* gâta la langue en tranſportant dans la poëſie françaiſe les compoſés grecs dont ſe ſervaient les philoſophes & les médecins. *Malherbe* répara un peu le tort de *Ronſard*. La langue devint plus noble & plus harmonieuſe par l'établiſſement de l'académie françaiſe, & acquit enfin dans le ſiècle de *Louis XIV*, la perfection où elle pouvait être portée dans tous les genres.

Le génie de cette langue eſt la clarté & l'ordre : car chaque langue a ſon génie, & ce génie conſiſte dans la facilité que donne le langage de s'exprimer plus ou moins heureuſement, d'employer ou de rejeter les tours familiers aux autres langues. Le *français* n'ayant point de déclinaiſons, & étant toujours aſſervi aux articles, ne peut adopter les inverſions grecques & latines ; il oblige les mots à s'arranger dans l'ordre naturel des idées. On ne peut dire que d'une ſeule manière, *Plancus a pris ſoin des affaires de Céſar* ; voilà le ſeul arrangement qu'on puiſſe donner à ces paroles : exprimez cette phraſe en latin : *Res Cæſaris Plancus diligenter curavit* ; on peut arranger ces mots de cent vingt manières, ſans faire tort au ſens & ſans gêner la langue. Les verbes auxiliaires qui alongent & qui énervent les phraſes dans les langues modernes, rendent encore la langue françaiſe peu propre pour le ſtyle lapidaire. Les verbes auxiliaires, ſes pronoms, ſes articles, ſon manque de participes déclinables, & enfin ſa marche uniforme, nuiſent au grand enthouſiaſme de la poëſie : elle a moins de reſſources en ce genre que l'italien & l'anglais ; mais cette gêne & cet

esclavage même la rendent plus propre à la tragédie & à la comédie, qu'aucune langue de l'Europe. L'ordre naturel dans lequel on est obligé d'exprimer ses pensées & de construire ses phrases, répand dans cette langue une douceur & une facilité qui plaît à tous les peuples; & le génie de la nation se mêlant au génie de la langue, a produit plus de livres agréablement écrits, qu'on n'en voit chez aucun autre peuple.

La liberté & la douceur de la société n'ayant été long-temps connues qu'en France, le langage en a reçu une délicatesse d'expression, & une finesse pleine de naturel qui ne se trouvent guère ailleurs. On a quelquefois outré cette finesse; mais les gens de goût ont su toujours la réduire dans de justes bornes.

Plusieurs personnes ont cru que la langue française s'était appauvrie depuis le temps d'*Amiot* & de *Montagne* : en effet, on trouve dans ces auteurs plusieurs expressions qui ne sont plus recevables; mais ce sont, pour la plupart, des termes familiers auxquels on a substitué des équivalens. Elle s'est enrichie de quantité de termes nobles & énergiques; & sans parler ici de l'éloquence des choses, elle a acquis l'éloquence des paroles. C'est dans le siècle de *Louis XIV*, comme on l'a dit, que cette éloquence a eu son plus grand éclat, & que la langue a été fixée. Quelques changemens que le temps & le caprice lui préparent, les bons auteurs du dix-septième & du dix-huitième siècles serviront toujours de modèle.

On ne devait pas attendre que le *français* dût se distinguer dans la philosophie. Un gouvernement long-temps gothique étouffa toute lumière pendant

plus de douze cents ans ; & des maîtres d'erreurs, payés pour abrutir la nature humaine, épaissirent encore les ténèbres. Cependant aujourd'hui il y a plus de philosophie dans Paris que dans aucune ville de la terre, & peut-être que dans toutes les villes ensemble, excepté Londres. Cet esprit de raison pénètre même dans les provinces. Enfin le génie français est peut-être égal aujourd'hui à celui des Anglais en philosophie ; peut-être supérieur à tous les autres peuples, depuis quatre-vingts ans dans la littérature ; & le premier, sans doute, pour les douceurs de la société, pour cette politesse si aisée, si naturelle, qu'on appelle improprement *urbanité*.

SECTION II.

Langue française.

IL ne nous reste aucun monument de la langue des anciens Welches, qui fesaient, dit-on, une partie des peuples celtes ou keltes, espèce de sauvages dont on ne connaît que le nom, & qu'on a voulu en vain illustrer par des fables. Tout ce que l'on sait, est que les peuples que les Romains appelaient *Galli*, dont nous avons pris le nom de Gaulois, s'appelaient *Welches;* c'est le nom qu'on donne encore aux Français dans la basse Allemagne, comme on appelait cette Allemagne *Teutch*.

La province de Galles, dont les peuples sont une colonie de Gaulois, n'a d'autre nom que celui de *Welch*.

Un reste de l'ancien patois s'est encore conservé chez quelques rustres dans cette province de Galles, dans la basse-Bretagne, dans quelques villages de France.

Quoique notre langue soit une corruption de la latine, mêlée de quelques expressions grecques, italiennes, espagnoles, cependant nous avons retenu plusieurs mots, dont l'origine paraît être celtique. Voici un petit catalogue de ceux qui sont encore d'usage, & que le temps n'a presque point altérés.

A.

Abattre, acheter, achever, affoller, aller, aleu, franc-aleu.

B.

Bagage, bagarre, bague, bailler, balayer, ballot, ban, arrière-ban, banc, bannal, barre, batreau, barrière, bataille, bateau, battre, bec, bègue, béguin, béquée, béqueter, berge, berne, bivouac, bléche, blé, blesser, bloc, blocaille, blond, bois, botte, bouche, boucher, bouchon, boucle, brigand, brin, brize de vent, broche, brouiller, brouffailles, bru, mal rendu par belle-fille.

C.

Cabas, caille, calme, calotte, chance, chat, claque, cliquetis, clou, coi, coiffe, coq, couard, couette, cracher, craquer, cric, croc, croquer.

D.

Da, (cheval) nom qui s'est conservé parmi les enfans, dada; d'abord, dague, danse, devis, devise, deviser, digue, dogue, drap, drogue, drôle.

E.

Echalas, effroi, embarras, épave, eſt, ainſi que oueſt, nord & ſud.

F.

Fiffre, flairer, fléche, fou, fracas, frapper, fraſque, fripon, frire, froc.

G.

Gabelle, gaillard, gain, galland, galle, garant, garre, garder, gauche, gobelet, gobet, gogue, gourde, gouſſe, gras, grelot, gris, gronder, gros, guerre, guetter.

H.

Hagard, halle, halte, hanap, hanneton, haquenée, harraſſer, hardes, harnois, havre, haſard, heaume, heurter, hors, hucher, huer.

L.

Ladre, laid, laquais, leude, homme de pied; logis, lopin, lors, lorſque, lot, lourd.

M.

Magaſin, maille, maraud, marche, maréchal, marmot, marque, mâtin, mazette, mener, meurtre, morgue, moue, moufle, mouton.

N.

Nargue, narguer, niais.

O.

Oſche ou hoche, petite entaillure que les boulangers font encore à de petites baguettes pour marquer le nombre des pains qu'ils fourniſſent, ancienne

manière de tout compter chez les Welches. C'eſt ce qu'on appelle encore *taille*. Oui, ouf.

P.

Palefroi, pantois, parc, piaffe, piailler, picorer.

R.

Race, racler, radotter, rançon, rat, ratiſſer, regarder, renifler, requinquer, rêver, rincer, riſque, roſſe, ruer.

S.

Saiſir, ſaiſon, ſalaire, ſalle, ſavate, ſoin, ſot, ce nom ne convenait-il pas un peu à ceux qui l'ont dérivé de l'hébreu? comme ſi les Welches avaient autrefois étudié à Jéruſalem. Soupe.

T.

Talut, tanné (couleur,) tantôt, tappe, tic, trace, trappe, trapu, traquer, qu'on n'a pas manqué de faire venir de l'hébreu, tant les Juifs & nous étions voiſins autrefois. Tringle, troc, trognon, trompe, trop, trou, troupe, trouſſe, trouve.

V.

Vacarme, valet, vaſſal.

Voyez à l'article *Grec* les mots qui peuvent être dérivés originairement de la langue grecque.

De tous les mots ci-deſſus, & de tous ceux qu'on y peut joindre, il en eſt qui probablement ne ſont pas de l'ancienne langue gauloiſe, mais de la teutonne. Si on pouvait prouver l'origine de la moitié, c'eſt beaucoup.

Mais quand nous aurons bien conſtaté leur généalogie, quel fruit en pourrons-nous tirer? Il

n'eſt pas queſtion de ſavoir ce que notre langue fut, mais ce qu'elle eſt. Il importe peu de connaître quelques reſtes de ces ruines barbares, quelques mots d'un jargon qui reſſemblait, dit l'empereur *Julien*, au hurlement des bêtes. Songeons à conſerver dans ſa pureté la belle langue qu'on parlait dans le grand ſiècle de *Louis XIV*.

Ne commence-t-on pas à la corrompre ? N'eſt-ce pas corrompre une langue, que de donner aux termes employés par les bons auteurs une ſignification nouvelle ? Qu'arriverait-il, ſi vous changiez ainſi le ſens de tous les mots ? On ne vous entendrait, ni vous, ni les bons écrivains du grand ſiècle.

Il eſt ſans doute très-indifférent en ſoi, qu'une ſyllabe ſignifie une choſe ou une autre. J'avouerai même que ſi on aſſemblait une ſociété d'hommes qui euſſent l'eſprit & l'oreille juſtes, & s'il s'agiſſait de réformer la langue, qui fut ſi barbare juſqu'à la naiſſance de l'académie, on adoucirait la rudeſſe de pluſieurs expreſſions ; on donnerait de l'embonpoint à la ſéchereſſe de quelques autres, & de l'harmonie à des ſons rebutans. *Oncle*, *ongle*, *radoub*, *perdre*, *borgne*, pluſieurs mots terminés durement auraient pu être adoucis. *Epieu*, *lieu*, *dieu*, *moyeu*, *ſeu*, *bleu*, *peuple*, *nuque*, *plaque*, *porche*, auraient pu être plus harmonieux. Quelle différence du mot *Theos* au mot DIEU ! de *populos* à peuples ! de *locus* à lieu !

Quand nous commençâmes à parler la langue des Romains nos vainqueurs, nous la corrompîmes. D'*Auguſtus* nous fîmes aoſt, août ; de *pavo* paon ; de *Cadomum* Caën ; de *Junius* juin ; d'*unctus* oint ; de

purpura pourpre ; de *pretium* prix. C'eſt une propriété des barbares d'abréger tous les mots. Ainſi les Allemands & les Anglais, firent d'*eccleſia* kirk, church ; de *foras* furth ; de *condemnare* damn. Tous les nombres romains devinrent des monoſyllabes dans preſque tous les patois de l'Europe. Et notre mot vingt, pour *viginti*, n'atteſte-t-il pas encore la vieille ruſticité de nos pères ? La plupart des lettres que nous avons retranchées, & que nous prononcions durement, ſont nos anciens habits de ſauvages : chaque peuple en a des magaſins.

Le plus inſupportable reſte de la barbarie welche & gauloiſe, eſt dans nos terminaiſons en *oin ;* coin, ſoin, oint, grouin, foin, point, loin, marſouin, tintouin, pourpoint. Il faut qu'un langage ait d'ailleurs de grands charmes, pour faire pardonner ces ſons, qui tiennent moins de l'homme que de la plus dégoûtante eſpèce des animaux.

Mais enfin, chaque langue a des mots déſagréables, que les hommes éloquens ſavent placer heureuſement, & dont ils ornent la ruſticité. C'eſt un très-grand art ; c'eſt celui de nos bons auteurs. Il faut donc s'en tenir à l'uſage qu'ils ont fait de la langue reçue.

Il n'eſt rien de choquant dans la prononciation d'*oin*, quand ces terminaiſons ſont accompagnées de ſyllabes ſonores. Au contraire, il y a beaucoup d'harmonie dans ces deux phraſes : *Les tendres ſoins que j'ai pris de votre enfance. Je ſuis loin d'être inſenſible à tant de vertus & de charmes.*

Mais il faut ſe garder de dire, comme dans la tragédie de Nicomède :

Non; mais il m'a furtout laiffé ferme en ce point,
D'eftimer beaucoup Rome, & ne la craindre point.

Le fens eft beau. Il fallait l'exprimer en vers plus mélodieux. Les deux rimes de *point* choquent l'oreille. Perfonne n'eft révolté de ces vers dans l'Andromaque:

On le verrait encor nous partager fes foins;
Il m'aimerait peut-être; il le feindrait du moins.
Adieu, tu peux partir; je demeure en Epire.
Je renonce à la Grèce, à Sparte, à fon empire,
A toute ma famille &c.

Voyez comme les derniers vers foutiennent les premiers, comme ils répandent fur eux la beauté de leur harmonie!

On peut reprocher à la langue françaife un trop grand nombre de mots fimples, auxquels manque le compofé, & de termes compofés qui n'ont point le fimple primitif. Nous avons des *architraves* & point de *traves;* un homme eft *implacable*, & n'eft point *placable;* il y a des gens *inaimables*, & cependant *inaimable* ne s'eft pas encore dit.

C'eft par la même bizarrerie que le mot de *garçon* eft très-ufité, & que celui de *garce* eft devenu une injure groffière. *Vénus* eft un mot charmant, *vénérien* donne une idée affreufe.

Le latin eut quelques fingularités pareilles. Les Latins difaient *poffibile* & ne difaient pas *impoffibile.* Ils avaient le verbe *providere* & non le fubftantif *providentia. Cicéron* fut le premier qui l'employa comme un mot technique.

Il me femble que, lorfqu'on a eu dans un fiècle

un nombre ſuffiſant de bons écrivains, devenus claſſiques, il n'eſt plus guère permis d'employer d'autres expreſſions que les leurs, & qu'il faut leur donner le même ſens, ou bien dans peu de temps le ſiècle préſent n'entendrait plus le ſiècle paſſé.

Vous ne trouverez dans aucun auteur du ſiècle de *Louis XIV*, que *Rigault* ait peint les portraits *au parfait*, que *Benſerade* ait *perſifflé* la cour, que le ſurintendant *Fouquet* ait eu *un goût décidé* pour les beaux arts &c.

Le miniſtère prenait alors des engagemens & non pas des *erremens.* On tenait, on rempliſſait, on accompliſſait ſes promeſſes; on ne les *réaliſait* pas. On citait les anciens, on ne *feſait pas des citations.* Les choſes avaient du rapport les unes aux autres, des reſſemblances, des analogies, des conformités; on les rapprochait, on en tirait des inſtructions, des conſéquences: aujourd'hui on imprime qu'un article d'une déclaration du roi *a trait* à un arrêt de la cour des aides. Si on avait demandé à *Patru*, à *Péliſſon*, à *Boileau*, à *Racine*, ce que c'eſt qu'*avoir trait*, ils n'auraient ſu que répondre. On recueillait ſes moiſſons; aujourd'hui on les *récolte.* On était exact, ſévère, rigoureux, minutieux même; à préſent on s'aviſe d'être *ſtrict.* Un avis était ſemblable à un autre; il n'en était pas différent; il lui était conforme; il était fondé ſur les mêmes raiſons; deux perſonnes étaient du même ſentiment, avaient la même opinion &c. cela s'entendait. Je lis dans vingt mémoires nouveaux, que les états ont eu un avis *parallèle* à celui du parlement; que le parlement de Rouen n'a pas une opinion *parallèle* à celui de Paris,

comme fi *parallèle* pouvait fignifier conforme ; comme fi deux chofes parallèles ne pouvaient pas avoir mille différences.

Aucun auteur du bon fiècle n'ufa du mot de *fixer*, que pour fignifier arrêter, rendre ftable, invariable.

Et fixant de fes vœux l'inconftance fatale,
Phèdre depuis long-temps ne craint plus de rivale.
. . . .
C'eft à ce jour heureux qu'il fixa fon retour.
. . . .
Egayer la chagrine, & fixer la volage.

Quelques gafcons hafardèrent de dire : *J'ai fixé cette dame*, pour je l'ai regardée fixement ; j'ai fixé mes yeux fur elle. De-là eft venu la mode de dire : *Fixer une perfonne.* Alors vous ne favez point fi on entend par ce mot: j'ai rendu cette perfonne moins incertaine, moins volage ; ou fi on entend, je l'ai obfervée, j'ai fixé mes regards fur elle. Voilà un nouveau fens attaché à un mot reçu, & une nouvelle fource d'équivoques.

Prefque jamais les *Péliffons*, les *Boffuets*, les *Fléchiers*, les *Maffillons*, les *Fénélons*, les *Racines*, les *Quinault*, les *Boileaux; Molière* même & *la Fontaine*, qui tous deux ont commis beaucoup de fautes contre la langue, ne fe font fervi du terme *vis-à-vis*, que pour exprimer une pofition de lieu. On difait : L'aîle droite de l'armée de *Scipion* vis-à-vis l'aîle gauche d'*Annibal*. Quand *Ptolomée* fut vis-à-vis de *Céfar*, il trembla.

Vis-à-vis eft l'abrégé de vifage à vifage ; & c'eft une expreffion qui ne s'employa jamais dans la poëfie noble, ni dans le difcours oratoire.

Aujourd'hui

Aujourd'hui l'on commence à dire : *Coupable vis-à-vis de vous, bienfeſant vis-à-vis de nous, difficile vis-à-vis de nous, mécontent vis-à-vis de nous*, au lieu de coupable, bienfeſant envers nous, difficile avec nous, mécontent de nous.

J'ai lu dans un écrit public : *Le roi mal ſatisfait vis-à-vis de ſon parlement*. C'eſt un amas de barbariſmes. On ne peut être mal ſatisfait. *Mal* eſt le contraire de *ſatis*, qui ſignifie aſſez. On eſt peu content, mécontent; on ſe croit mal ſervi, mal obéi. On n'eſt ni ſatisfait, ni mal ſatisfait, ni content, ni mécontent, ni bien, ni mal obéi vis-à-vis quelqu'un, mais de quelqu'un. *Mal ſatisfait* eſt de l'ancien ſtyle des bureaux. Des écrivains peu correcls ſe ſont permis cette faute.

Preſque tous les écrits nouveaux ſont infectés de l'emploi vicieux de ce mot *vis-à-vis*. On a négligé ces expreſſions ſi faciles, ſi heureuſes, ſi bien miſes à leur place par les bons écrivains ; *envers*, *pour*, *avec*, *à l'égard*, *en faveur de*.

Vous me dites qu'un homme eſt bien diſpoſé *vis-à-vis* de moi, qu'il a un reſſentiment *vis-à-vis* de moi, que le roi veut ſe conduire en père *vis-à-vis* de la nation. Dites que cet homme eſt bien diſpoſé pour moi, à mon égard, en ma faveur; qu'il a du reſſentiment contre moi; que le roi veut ſe conduire en père du peuple; qu'il veut agir en père avec la nation, envers la nation : ou bien vous parlerez fort mal.

Quelques auteurs, qui ont parlé allobroge en français, ont dit *élogier* au lieu de louer, ou faire un éloge ; *par contre* au lieu d'au contraire ; *éduquer* pour

élever, ou donner de l'éducation ; *égaliser* les fortunes pour égaler.

Ce qui peut le plus contribuer à gâter la langue, à la replonger dans la barbarie, c'est d'employer dans le barreau, dans les conseils d'Etat, des expressions gothiques, dont on se servait dans le quatorzième siècle : *Nous aurions reconnu ; nous aurions observé ; nous aurions statué ; il nous aurait paru aucunement utile.*

Hé, mes pauvres législateurs ! qui vous empêche de dire : *Nous avons reconnu ; nous avons statué ; il nous a paru utile ?*

Le sénat romain, dès le temps des *Scipions*, parlait purement, & on aurait sifflé un sénateur qui aurait prononcé un solécisme. Un parlement croît se donner du relief en disant au roi qu'il ne peut *obtempérer*. Les femmes ne peuvent entendre ce mot qui n'est pas français. Il y a vingt manières de s'exprimer intelligiblement.

C'est un défaut trop commun d'employer des termes étrangers pour exprimer ce qu'ils ne signifient pas. Ainsi de *celata*, qui signifie un casque en italien, on fit le mot *salade* dans les guerres d'Italie ; de *bowling green*, gazon où l'on joue à la boule, on a fait boulingrin ; *rost beef*, bœuf rôti, a produit chez nos maîtres-d'hôtel du bel air des bœufs rôtis d'agneau, des bœufs rôtis de perdreaux. De l'habit de cheval *riding-coat* on a fait redingote, & du sallon du sieur *Devaux* à Londres, nommé *vaux-hall*, on a fait un *facs-hall* à Paris. Si on continue, la langue française si polie redeviendra barbare. Notre théâtre l'est déjà par des imitations abominables ; notre langage le sera de même. Les solécismes, les barbarismes,

le ſtyle bourſoufflé, guindé, inintelligible, ont inondé la ſcène depuis *Racine*, qui ſemblait les avoir bannis pour jamais par la pureté de ſa diction toujours élégante. On ne peut diſſimuler qu'excepté quelques morceaux d'*Electre*, & ſurtout de *Rhadamiſte*, tout le reſte des ouvrages de l'auteur eſt quelquefois un amas de ſolécíſmes & de barbariſmes, jeté au haſard en vers qui révoltent l'oreille.

Il parut, il y a quelques années, un dictionnaire néologique, dans lequel on montrait ces fautes dans tout leur ridicule. Mais malheureuſement, cet ouvrage, plus ſatirique que judicieux, était fait par un homme un peu groſſier, qui n'avait ni aſſez de juſteſſe dans l'eſprit, ni aſſez d'équité pour ne pas mêler indifféremment les bonnes & les mauvaiſes critiques.

Il parodie quelquefois très-groſſièrement les morceaux les plus fins & les plus délicats des éloges des académiciens, prononcés par *Fontenelle;* ouvrage qui en tout ſens fait honneur à la France. Il condamne dans *Crébillon*, *fais-toi d'autres vertus* &c.; *l'auteur*, dit-il, veut dire, *pratique d'autres vertus.* Si l'auteur qu'il reprend s'était ſervi de ce mot *pratique*, il aurait été fort plat. Il eſt beau de dire : Je me fais des vertus conformes à ma ſituation. *Cicéron* a dit : *Facere de neceſſitate virtutem;* d'où nous eſt venu le proverbe, *faire de néceſſité vertu.* *Racine* a dit dans Britannicus,

> Qui, dans l'obſcurité nourriſſant ſa douleur,
> S'eſt fait une vertu conforme à ſon malheur.

Ainſi *Crébillon* avait imité *Racine;* & il ne fallait pas blâmer dans l'un ce qu'on admire dans l'autre.

Mais il eſt vrai qu'il eût fallu manquer abſolument

de goût & de jugement, pour ne pas reprendre les vers ſuivans qui péchent tous, ou contre la langue, ou contre l'élégance, ou contre le ſens commun.

Mon fils, je t'aime encor tout ce qu'on peut aimer.

. . . .

Tant le ſort entre nous a jeté de myſtère.
Les Dieux ont leur juſtice, & le trône a ſes mœurs.

. . . .

Agénor inconnu ne compte point d'aïeux,
Pour me juſtifier d'un amour odieux.

. . . .

Ma raiſon s'arme en vain de quelques étincelles.

. . . .

Ah ! que les malheureux éprouvent de tourmens !

. . . .

Un captif tel que moi
Honorerait ſes fers même ſans qu'il fût roi.

. . . .

Un guerrier généreux, que la vertu couronne,
Vaut bien un roi formé par le ſecours des lois.
Le premier qui fut roi n'eut pour lui que ſa voix.

. . . .

Je ne ſuis point ta mère ; & je n'en ſens du moins
Les entrailles, l'amour, le remords, ni les ſoins.

. . . .

Je crois que tu n'es point coupable;
Mais ſi tu l'es tu n'es qu'un homme déteſtable.

. . . .

Mais vous me payerez ſes funeſtes appas.
C'eſt vous qui leur gagnez ſur moi la préférence.

. . . .

Seigneur, enfin la paix si long-temps attendue,
M'est redonnée ici par le même héros,
Dont la seule valeur nous causa tant de maux.

. . . .

Autour d'un vase affreux dont il était rempli,
Du sang de Nonnius avec soin recueilli,
Au fond de ton palais j'ai rassemblé leur troupe.

Ces phrases obscures, ces termes impropres, ces fautes de syntaxe, ce langage inintelligible, ces pensées si fausses & si mal exprimées; tant d'autres tirades où l'on ne parle que des Dieux & des enfers, parce qu'on ne sait pas faire parler les hommes; un style boursoufflé & plat à la fois, hérissé d'épithètes inutiles, de maximes monstrueuses exprimées en vers dignes d'elles, (*a*) c'est-là ce qui a succédé au style de *Racine*. Et pour achever la décadence de la langue & du goût, ces pièces visigothes & vandales, ont été suivies de pièces plus barbares encore.

(*a*) Voici quelques-unes de ces maximes détestables qu'on ne doit jamais étaler sur le théâtre.

Mais, Seigneur, sans compter ce qu'on appelle crime,
Quoi! toujours des sermens esclaves malheureux,
Notre honneur dépendra d'un vain respect pour eux.
Pour moi que touche peu cet honneur chimérique,
J'appelle à ma raison d'un joug si tyrannique.
Me venger & régner, voilà mes souverains,
Tout le reste pour moi n'a que des titres vains.
De froids remords voudraient en vain y mettre obstacle,
Je ne consulte plus que ce superbe oracle.

(*Tragédie de* XERXÈS.)

Quelles plates & extravagantes atrocités! *appeler à sa raison d'un joug; mes souverains sont me venger & régner; de froids remords qui veulent mettre obstacle à ce superbe oracle*! quelle foule de barbarismes & d'idées barbares!

La profe n'eft pas moins tombée. On voit dans des livres férieux & faits pour inftruire, une affectation qui indigne tout lecteur fenfé.

Il faut mettre fur le compte de l'amour-propre ce qu'on met fur le compte des vertus.

L'efprit fe joue à pure perte dans ces queftions où l'on a fait les frais de penfer.

Les éclipfes étaient en droit d'effrayer les hommes.

Epicure avait un extérieur à l'uniffon de fon ame.

L'empereur Claudius renvia fur Augufte.

La religion était en collufion avec la nature.

Cléopâtre était une beauté privilégiée.

L'air de gaieté brillait fur les enfeignes de l'armée.

Le triumvir Lépide fe rendit nul.

Un conful fe fit chef d'émeute dans la république.

Mécénas était d'autant plus éveillé qu'il affichait le fommeil.

Julie affectée de pitié élève à fon amant fes tendres fupplications.

Elle cultiva l'efpérance.

Son ame épuifée fe fond comme l'eau.

Sa philofophie n'eft point parlière.

Son amant ne veut pas mefurer fes maximes à fa toife, & prendre une ame aux livrées de la maifon.

Tels font les excès d'extravagance où font tombés des demi-beaux efprits qui ont eu la manie de fe fingularifer.

On ne trouve pas dans *Rollin* une feule phrafe qui tienne de ce jargon ridicule, & c'eft en quoi il

eſt très-eſtimable, puiſqu'il a réſiſté au torrent du mauvais goût.

Le défaut contraire à l'affectation eſt le ſtyle négligé, lâche & rampant, l'emploi fréquent des expreſſions populaires & proverbiales.

Le général pourſuivit ſa pointe.

Les ennemis furent battus à plate couture.

Ils s'enfuirent à vauderoute.

Il ſe prêta à des propoſitions de paix, après avoir chanté victoire.

Les légions vinrent au-devant de Druſus par manière d'acquit.

Un ſoldat romain ſe donnant à dix as par jour corps & ame.

La différence *qu'il y avait entr'eux était*, au lieu de dire dans un ſtyle plus concis, *la différence entr'eux était.* Le plaiſir *qu'il y a à cacher ſes démarches à ſon rival*, au lieu de dire *le plaiſir de cacher ſes démarches à ſon rival.*

Lors de la bataille de Fontenoi, au lieu de dire *dans le temps de la bataille*, *l'époque de la bataille*, *tandis*, *lorſque l'on donnait la bataille.*

Par une négligence encore plus impardonnable, & faute de chercher le mot propre, quelques écrivains ont imprimé, *il l'envoya faire faire la revue des troupes.* Il était ſi aiſé de dire, *il l'envoya paſſer les troupes en revue; il lui ordonna d'aller faire la revue.*

Il s'eſt gliſſé dans la langue un autre vice; c'eſt d'employer des expreſſions poëtiques dans ce qui doit être écrit du ſtyle le plus ſimple. Des auteurs de journaux & même de quelques gazettes, parlent des *forfaits* d'un coupeur de bourſe condamné à être

fouetté *dans ces lieux*. Des janiſſaires ont *mordu la pouſſière*. Les troupes n'ont pu réſiſter à *l'inclémence des airs*. On annonce une hiſtoire d'une petite ville de province, avec les preuves, & une table des matières, en feſant l'éloge de la *magie* du ſtyle de l'auteur. Un apothicaire donne avis au public qu'il débite une drogue nouvelle à trois livres la bouteille; il dit qu'*il a interrogé la nature & qu'il l'a forcée d'obéir à ſes lois*.

Un avocat, à propos d'un mur mitoyen, dit que le droit de ſa partie *eſt éclairé du flambeau des préſomptions*.

Un hiſtorien, en parlant de l'auteur d'une ſédition, vous dit qu'*il alluma le flambeau de la diſcorde*. S'il décrit un petit combat, il dit *que ces vaillans chevaliers deſcendaient dans le tombeau, en y précipitant leurs ennemis victorieux*.

Ces puérilités ampoulées ne devaient pas reparaître après le plaidoyer de maître *Petit-Jean* dans les Plaideurs. Mais enfin, il y aura toujours un petit nombre d'eſprits bien faits qui conſervera les bienſéances du ſtyle & le bon goût, ainſi que la pureté de la langue. Le reſte ſera oublié.

FRANC ARBITRE.

DEPUIS que les hommes raisonnent, les philosophes ont embrouillé cette matière, mais les théologiens l'ont rendue inintelligible par leurs absurdes subtilités sur la grâce. *Locke* est peut-être le premier homme qui ait eu un fil dans ce labyrinthe ; car il est le premier qui, sans avoir l'arrogance de croire partir d'un principe général, ait examiné la nature humaine par analyse. On dispute depuis trois mille ans si la volonté est libre ou non; *Locke* (*a*) fait voir d'abord que la question est absurde, & que la liberté ne peut pas plus appartenir à la volonté que la couleur & le mouvement.

Que veut dire ce mot *être libre?* Il veut dire *pouvoir*, ou bien il n'a point de sens. Or que la volonté *puisse*, cela est aussi ridicule au fond que si on disait qu'elle est jaune ou bleue, ronde ou quarrée. La volonté est le vouloir, & la liberté est le pouvoir. Voyons pied à pied la chaîne de ce qui se passe en nous sans nous offusquer l'esprit d'aucun terme de l'école ni d'aucun principe antécédent.

On vous propose de monter à cheval, il faut absolument que vous fassiez un choix, car il est bien clair que vous irez ou que vous n'irez pas. Il n'y a point de milieu. Il est donc de nécessité absolue que vous vouliez le oui ou le non. Jusque-là il est démontré que la volonté n'est pas libre. Vous voulez monter à cheval? pourquoi? C'est, dira un ignorant, parce que je le veux. Cette réponse est un idiotisme, rien

(*a*) Voyez l'*Essai sur l'entendement humain*, chapitre de la *Puissance*.

ne se fait ni ne se peut faire sans raison, sans cause; votre vouloir en a donc une. Quelle est-elle? l'idée agréable de monter à cheval qui se présente dans votre cerveau, l'idée dominante, l'idée déterminante; mais, direz-vous, ne puis-je résister à une idée qui me domine? Non, car quelle serait la cause de votre résistance? Aucune. Vous ne pouvez obéir par votre volonté qu'à une idée qui vous dominera davantage.

Or vous recevez toutes vos idées, vous recevez donc votre vouloir. Vous voulez donc nécessairement. Le mot de *liberté* n'appartient donc en aucune manière à la volonté.

Vous me demandez comment le penser & le vouloir se forment en vous. Je vous réponds que je n'en sais rien. Je ne sais pas plus comment on fait des idées, que je ne sais comment le monde a été fait. Il ne nous est donné que de chercher à tâtons ce qui se passe dans notre incompréhensible machine.

La volonté n'est donc point une faculté qu'on puisse appeler libre. Une volonté libre est un mot absolument vide de sens, & ce que les scolastiques ont appelé d'indifférence, c'est-à-dire de vouloir sans cause, est une chimère qui ne mérite pas d'être combattue.

Où sera donc la liberté? dans la puissance de faire ce qu'on veut. Je veux sortir de mon cabinet, la porte est ouverte, je suis libre d'en sortir.

Mais, dites-vous, si la porte est fermée, & que je veuille rester chez moi j'y demeure librement. Expliquons-nous. Vous exercez alors le pouvoir que vous avez de demeurer, vous avez cette puissance, mais vous n'avez pas celle de sortir.

La liberté sur laquelle on a écrit tant de volumes

n'eſt donc, réduite à ſes juſtes termes, que la puiſſance d'agir.

Dans quel ſens faut-il donc prononcer ce mot *l'homme eſt libre*? dans le même ſens qu'on prononce les mots de ſanté, de force, de bonheur. L'homme n'eſt pas toujours fort, toujours ſain, toujours heureux.

Une grande paſſion, un grand obſtacle lui ôtent ſa liberté, ſa puiſſance d'agir.

Le mot de *liberté*, de *franc-arbitre*, eſt donc un mot abſtrait, un mot général comme beauté, bonté, juſtice. Ces termes ne diſent pas que tous les hommes ſoient toujours beaux, bons & juſtes, auſſi ne ſont-ils pas toujours libres.

Allons plus loin; cette liberté n'étant que la puiſſance d'agir, quelle eſt cette puiſſance? Elle eſt l'effet de la conſtitution & de l'état actuel de nos organes. *Leibnitz* veut réſoudre un problème de géométrie, il tombe en apoplexie, il n'a certainement pas la liberté de réſoudre ſon problème. Un jeune homme vigoureux, amoureux éperdûment, qui tient ſa maîtreſſe facile entre ſes bras, eſt-il libre de dompter ſa paſſion? non ſans doute. Il a la puiſſance de jouir, & n'a pas la puiſſance de s'abſtenir. *Locke* a donc eu très-grande raiſon d'appeler la liberté *puiſſance*. Quand eſt-ce que ce jeune homme pourra s'abſtenir malgré la violence de ſa paſſion? quand une idée plus forte déterminera en ſens contraire les reſſorts de ſon ame & de ſon corps.

Mais quoi, les autres animaux auront donc la même liberté, la même puiſſance? Pourquoi non? Ils ont des ſens, de la mémoire, du ſentiment, des perceptions comme nous. Ils agiſſent avec ſpontanéité

comme nous. Il faut bien qu'ils aient auſſi, comme nous, la puiſſance d'agir en vertu de leurs perceptions, en vertu du jeu de leurs organes.

On crie : S'il eſt ainſi tout n'eſt que machine, tout eſt dans l'univers aſſujetti à des lois éternelles. Hé bien, voudriez-vous que tout ſe fît au gré d'un million de caprices aveugles ? Ou tout eſt la ſuite de la néceſſité de la nature des choſes, ou tout eſt l'effet de l'ordre éternel d'un maître abſolu ; dans l'un & dans l'autre cas nous ne ſommes que des roues de la machine du monde.

C'eſt un vain jeu d'eſprit, c'eſt un lieu commun de dire que ſans la liberté prétendue de la volonté, les peines & les récompenſes ſont inutiles. Raiſonnez, & vous concluerez tout le contraire.

Si quand on exécute un brigand, ſon complice qui le voit expirer a la liberté de ne ſe point effrayer du ſupplice, ſi ſa volonté ſe détermine d'elle-même, il ira du pied de l'échafaud aſſaſſiner ſur le grand chemin ; ſi ſes organes frappés d'horreur lui font éprouver une terreur inſurmontable, il ne volera plus. Le ſupplice de ſon compagnon ne lui devient utile, & n'aſſure la ſociété qu'autant que ſa volonté n'eſt pas libre.

La liberté n'eſt donc & ne peut être autre choſe que la puiſſance de faire ce qu'on veut. Voilà ce que la philoſophie nous apprend. Mais ſi on conſidère la liberté dans le ſens théologique, c'eſt une matière ſi ſublime que des regards profanes n'oſent pas s'élever juſqu'à elle. (*)

(*) Voyez *Liberté*.

FRANCHISE.

MOT qui donne toujours une idée de liberté dans quelque ſens qu'on le prenne ; mot venu des Francs, qui étaient libres : il eſt ſi ancien que lorſque le *Cid* aſſiégea & prit Tolède, dans l'onzième ſiècle, on donna des *franchies* ou *franchiſes* aux français qui étaient venus à cette expédition, & qui s'établirent à Tolède. Toutes les villes murées avaient des franchiſes, des libertés, des priviléges juſque dans la plus grande anarchie du pouvoir féodal. Dans tous les pays d'Etats, le ſouverain jurait à ſon avénement de garder leurs franchiſes.

Ce nom, qui a été donné généralement aux droits des peuples, aux immunités, aux aſiles, a été plus particulièrement affecté aux quartiers des ambaſſadeurs à Rome. C'était un terrain autour des palais ; & ce terrain était plus ou moins grand, ſelon la volonté de l'ambaſſadeur. Tout ce terrain était un aſile aux criminels ; on ne pouvait les y pourſuivre. Cette franchiſe fut reſtreinte ſous *Innocent XI* à l'enceinte des palais. Les égliſes & les couvens en Italie ont la même franchiſe, & ne l'ont point dans les autres Etats. Il y a dans Paris pluſieurs lieux de franchiſe, où les débiteurs ne peuvent être ſaiſis pour leurs dettes par la juſtice ordinaire, & où les ouvriers peuvent exercer leurs métiers ſans être paſſés maîtres. Les ouvriers ont cette franchiſe dans le faubourg S[t] Antoine ; mais ce n'eſt pas un aſile comme le Temple.

Cette franchiſe, qui exprime ordinairement la liberté d'une nation, d'une ville, d'un corps, a bientôt après ſignifié la liberté d'un diſcours, d'un conſeil qu'on

donne, d'un procédé dans une affaire : mais il y a une grande nuance entre *parler avec franchise*, & *parler avec liberté*. Dans un discours à son supérieur, la liberté est une hardiesse ou mesurée ou trop forte; la franchise se tient plus dans les justes bornes, & est accompagnée de candeur. Dire son avis avec liberté, c'est ne pas craindre; le dire avec franchise, c'est se conduire ouvertement & noblement. Parler avec trop de liberté, c'est marquer de l'audace; parler avec trop de franchise, c'est trop ouvrir son cœur.

FRANÇOIS XAVIER.

IL ne ferait pas mal de savoir quelque chose de vrai concernant le célèbre *François Xavero*, que nous nommons *Xavier*, surnommé l'apôtre des Indes. Bien des gens s'imaginent encore qu'il établit le christianisme sur toute la côte méridionale de l'Inde, dans une vingtaine d'îles, & surtout au Japon. Il n'y a pas trente ans qu'à peine était-il permis d'en douter dans l'Europe.

Les jésuites n'ont fait nulle difficulté de le comparer à *St Paul*. Ses voyages & ses miracles avaient été écrits en partie par *Turcelin* & *Orlandin*, par *Lucéna*, par *Partoli*, tous jésuites; mais très-peu connus en France: moins on était informé des détails, plus sa réputation était grande.

Lorsque le jésuite *Bouhours* composa son histoire, *Bouhours* passait pour un très-bel esprit, il vivait dans la meilleure compagnie de Paris; (je ne parle pas de la compagnie de Jésus) mais de celle des gens du

monde les plus diſtingués par leur eſprit & par leur ſavoir. Perſonne n'eut un ſtyle plus pur & plus éloigné de l'affectation : il fut même propoſé dans l'académie françaiſe de paſſer par-deſſus les règles de ſon inſtitution pour recevoir le père *Bouhours* dans ſon corps. (*a*)

Il avait encore un plus grand avantage, celui du crédit de ſon ordre, qui alors par un preſtige preſque inconcevable gouvernait tous les princes catholiques.

La ſaine critique, il eſt vrai, commençait à s'établir; mais ſes progrès étaient lents : on ſe piquait alors en général de bien écrire plutôt que d'écrire des choſes véritables.

Bouhours fit les vies de *St Ignace*, & de *St François Xavier*, ſans preſque s'attirer de reproches : à peine releva-t-on ſa comparaiſon de *St Ignace* avec *Céſar*, & de *Xavier* avec *Alexandre* : ce trait paſſa pour une fleur de rhétorique.

J'ai vu au collége des jéſuites de la rue St Jacques un tableau de douze pieds de long ſur douze de hauteur, qui repréſentait *Ignace* & *Xavier* montant au ciel chacun dans un char magnifique, attelé de quatre chevaux blancs; le Père éternel en-haut décoré d'une belle barbe blanche, qui lui pendait juſqu'à la ceinture; JESUS-CHRIST & la vierge *Marie* à ſes côtés, le St Eſprit au-deſſous d'eux en forme de pigeon, & des anges joignant les mains & baiſſant la tête pour recevoir père *Ignace* & père *Xavier*.

Si quelqu'un ſe fût moqué publiquement de ce tableau, le révérend père *la Chaiſe*, confeſſeur du roi,

(*a*) Sa réputation de bon écrivain était ſi bien établie, que *la Bruyère* dit dans ſes Caractères, *Capys croit écrire comme Bouhours* ou *Rabutin*.

n'aurait pas manqué de faire donner une lettre de cachet au ricaneur ſacrilége.

Il faut avouer que *François Xavier* eſt comparable à *Alexandre*, en ce qu'ils allèrent tous deux aux Indes, comme *Ignace* reſſemble à *Céſar* pour avoir été en Gaule; mais *Xavier* vainqueur du démon alla bien plus loin que le vainqueur de *Darius*. C'eſt un plaiſir de le voir paſſer, en qualité de convertiſſeur volontaire, d'Eſpagne en France, de France à Rome, de Rome à Lisbonne, de Lisbonne au Mozambique, après avoir fait le tour de l'Afrique; il reſte long-temps au Mozambique, où il reçoit de DIEU le don de prophétie; enſuite il paſſe à Mélinde, & diſpute ſur l'Alcoran avec les mahométans, (*b*) qui entendent ſans doute ſa langue auſſi-bien qu'il entend la leur; il trouve même des caciques, quoiqu'il n'y en ait qu'en Amérique. Le vaiſſeau portugais arrive à l'île Zocotora, qui eſt ſans contredit celle des Amazones; il y convertit tous les inſulaires, il y bâtit une égliſe : de-là il arrive à Goa; (*c*) il y voit une colonne ſur laquelle *S*[t] *Thomas* avait gravé qu'un jour *S*[t] *Xavier* viendrait rétablir la religion chrétienne qui avait fleuri autrefois dans l'Inde. *Xavier* lut parfaitement les anciens caractères ſoit hébreux, ſoit indiens dans leſquels cette prophétie était écrite. Il prend auſſitôt une clochette, aſſemble tous les petits garçons autour de lui, leur explique le *Credo* & les baptiſe. (*d*) Son grand plaiſir ſurtout était de marier les Indiens avec leurs maîtreſſes.

On le voit courir de Goa au cap Comorin, à la côte de la Pêcherie, au royaume de Travancor; dès

(*b*) Tom. I, pag. 86. (*c*) Pag. 92. (*d*) Pag. 102.

qu'il

qu'il eſt arrivé dans un pays, ſon plus grand ſoin eſt de le quitter : il s'embarque ſur le premier vaiſſeau portugais qu'il trouve, vers quelque endroit que ce vaiſſeau dirige ſa route il n'importe à *Xavier* : pourvu qu'il voyage il eſt content : on le reçoit par charité, il retourne deux ou trois fois à Goa, à Cochin, à Cori, à Negapatan, à Méliapour. Un vaiſſeau part pour Malaca, voilà *Xavier* qui court à Malaca avec le déſeſpoir dans le cœur de n'avoir pu voir Siam, Pégu & le Tonquin.

Vous le voyez dans l'île de Sumatra, à Borneo, à Macaſſar, dans les îles Moluques, & ſurtout à Ternate & à Amboyne. Le roi de Ternate avait dans ſon immenſe ſérail cent femmes en qualité d'épouſes, & ſept ou huit cents concubines. La première choſe que fait *Xavier* eſt de les chaſſer toutes. Vous remarquerez d'ailleurs que l'île de Ternate n'a que deux lieues de diamètre.

De-là trouvant un autre vaiſſeau portugais qui part pour l'île de Ceilan, il retourne à Ceilan, il fait pluſieurs tours de Ceilan à Goa & à Cochin. Les Portugais trafiquaient déjà au Japon. Un vaiſſeau part pour ce pays, *Xavier* ne manque pas de s'y embarquer, il parcourt toutes les îles du Japon.

Enfin, dit le jéſuite *Bouhours*, ſi on mettait bout à bout toutes les courſes de *Xavier*, il y aurait de quoi faire pluſieurs fois le tour de la terre.

Obſervez qu'il était parti pour ſes voyages en 1542, & qu'il mourut en 1552. S'il eut le temps d'apprendre toutes les langues des nations qu'il parcourut, c'eſt un beau miracle; s'il avait le don des langues, c'eſt un plus grand miracle encore. Mais

malheureufement, dans plufieurs de fes lettres, il dit qu'il eft obligé de fe fervir d'interprète, & dans d'autres il avoue qu'il a une difficulté extrême à apprendre la langue japonaife qu'il ne faurait prononcer.

Le jéfuite *Bouhours*, en rapportant quelques-unes de fes lettres, ne fait aucun doute que *S*[t] *François Xavier n'eût le don des langues;* (*e*) mais il avoue *qu'il ne l'avait pas toujours. Il l'avait*, dit-il, *dans plufieurs occafions; car fans jamais avoir appris la langue chinoife, il prêchait tous les matins en chinois dans Amanguchi*, (qui eft la capitale d'une province du Japon.)

Il faut bien qu'il fût parfaitement toutes les langues de l'Orient, puifqu'il fefait des chanfons dans ces langues, & qu'il mit en chanfon le *Pater*, l'*Ave Maria* & le *Credo*, pour l'inftruction des petits garçons & des petites filles.

Ce qu'il y a de plus beau, c'eft que cet homme, qui avait befoin de truchement, parlait toutes les langues à la fois comme les apôtres; & lorfqu'il parlait portugais, langue dans laquelle *Bouhours* avoue que le faint s'expliquait fort mal, les Indiens, les Chinois, les Japonais, les habitans de Ceilan, de Sumatra l'entendaient parfaitement. (*g*)

Un jour furtout qu'il parlait fur l'immortalité de l'ame, le mouvement des planètes, les éclipfes de foleil & de lune, l'arc-en-ciel, le péché & la grâce, le paradis & l'enfer, il fe fit entendre à vingt perfonnes de nations différentes.

On demande comment un tel homme put faire tant

(*e*) Tom. II, pag. 59.
(*f*) Tom. II, pag. 317.
(*g*) Pag. 56.

de converſions au Japon ? Il faut répondre ſimplement qu'il n'en fit point, mais que d'autres jéſuites, qui reſtèrent long-temps dans le pays, à la faveur des traités entre les rois de Portugal & les empereurs du Japon, convertirent tant de monde, qu'enfin il y eut une guerre civile qui coûta la vie, à ce que l'on prétend, à près de quatre cents mille hommes. C'eſt-là le prodige le plus connu que les miſſionnaires aient opéré au Japon.

Mais ceux de *François Xavier* ne laiſſent pas d'avoir leur mérite.

Nous comptons dans la foule de ſes miracles huit enfans reſſuſcités.

Le plus grand miracle de Xavier, dit le jéſuite *Bouhours*, (*h*) *n'était pas d'avoir reſſuſcité tant de morts; mais de n'être pas mort lui-même de fatigue.*

Mais le plus plaiſant de ſes miracles eſt qu'ayant laiſſé tomber ſon crucifix dans la mer près l'île de Baranura, que je croirais plutôt l'île de Barataria, (*i*) un cancre vint le lui rapporter entre ſes pattes au bout de vingt-quatre heures.

Le plus brillant de tous, & après lequel il ne faut jamais parler d'aucun autre, c'eſt que dans une tempête qui dura trois jours, il fut conſtamment à la fois dans deux vaiſſeaux à cent cinquante lieues l'un de l'autre, (*k*) & ſervit à l'un des deux de pilote; & ce miracle fut avéré par tous les paſſagers qui ne pouvaient être ni trompés ni trompeurs.

C'eſt-là pourtant ce qu'on a écrit ſérieuſement & avec ſuccès dans le ſiècle de *Louis XIV*, dans le ſiècle

(*h*) Tom. II. pag. 313.
(*i*) Pag. 237.
(*k*) Pag. 157.

des *Lettres provinciales*, des tragédies de *Racine*, du dictionnaire de *Bayle*, & de tant d'autres favans ouvrages.

Ce ferait une efpèce de miracle qu'un homme d'efprit tel que *Bouhours* eût fait imprimer tant d'extravagances, fi on ne favait à quel excès l'efprit de corps & furtout l'efprit monacal emportent les hommes. Nous avons plus de deux cents volumes entièrement dans ce goût compilés par des moines; mais ce qu'il y a de funefte, c'eft que les ennemis des moines compilent auffi de leur côté. Ils compilent plus plaifamment, ils fe font lire. C'eft une chofe bien déplorable qu'on n'ait plus pour les moines, dans les dix-neuf vingtièmes parties de l'Europe, ce profond refpect & cette jufte vénération que l'on conferve encore pour eux dans quelques villages de l'Arragon & de la Calabre.

Il ferait très-difficile de juger entre les miracles de *St François Xaxier*, dom *Quichotte*, le roman comique, & les convulfionnaires de St Médard.

Après avoir parlé de *François Xavier*, il ferait inutile de difcuter l'hiftoire des autres *François* : fi vous voulez vous inftruire à fond, lifez les *Conformités de St François d'Affife*.

Depuis la belle hiftoire de *St François Xavier* par le jéfuite *Bouhours*, nous avons eu l'hiftoire de *St François Régis* par le jéfuite d'*Aubenton* confeffeur de *Philippe V* roi d'Efpagne; mais c'eft de la piquette après de l'eau-de-vie : il n'y a pas feulement un mort reffufcité dans l'hiftoire du bienheureux *Régis*. (*)

(*) Voyez *faint Ignace*.

FRAUDE.

S'il faut user de fraudes pieuses avec le peuple? (*)

LE faquir *Bambabef* rencontra un des disciples de *Confutzée*, que nous nommons *Confucius*, & ce disciple s'appelait *Ouang ;* & *Bambabef* soutenait que le peuple a besoin d'être trompé, & *Ouang* prétendait qu'il ne faut jamais tromper personne ; & voici le précis de leur dispute.

BAMBABEF.

Il faut imiter l'Etre suprême qui ne nous montre pas les choses telles qu'elles sont ; il nous fait voir le soleil sous un diamètre de deux ou trois pieds, quoique cet astre soit un million de fois plus gros que la terre ; il nous fait voir la lune & les étoiles attachées sur un même fond bleu, tandis qu'elles sont à des profondeurs différentes. Il veut qu'une tour quarrée nous paraisse ronde de loin ; il veut que le feu nous paraisse chaud, quoiqu'il ne soit ni chaud ni froid ; enfin il nous environne d'erreurs convenables à notre nature.

OUANG.

Ce que vous nommez erreur n'en est point une. Le soleil tel qu'il est placé à des millions de millions de lis (*a*) au-delà de notre globe, n'est pas celui que

(*) On a déjà imprimé plusieurs fois cet article, mais il est ici beaucoup plus correct.

(*a*) Un li est de 124 pas.

nous voyons. Nous n'apercevons réellement, & nous ne pouvons apercevoir que le ſoleil qui ſe peint dans notre rétine, ſous un angle déterminé. Nos yeux ne nous ont point été donnés pour connaître les groſſeurs & les diſtances, il faut d'autres ſecours & d'autres opérations pour les connaître.

Bambabef parut fort étonné de ce propos. *Ouang* qui était très-patient lui expliqua la théorie de l'optique; & *Bambabef* qui avait de la conception ſe rendit aux démonſtrations du diſciple de *Confutzée*, puis il reprit la diſpute en ces termes.

BAMBABEF.

Si DIEU ne nous trompe point par le miniſtère de nos ſens, comme je le croyais, avouez au moins que les médecins trompent toujours les enfans pour leur bien; ils leur diſent qu'ils leur donnent du ſucre, & en effet ils leur donnent de la rhubarbe. Je puis donc, moi faquir, tromper le peuple qui eſt auſſi ignorant que les enfans.

OUANG.

J'ai deux fils, je ne les ai jamais trompés; je leur ai dit quand ils ont été malades, voilà une médecine très-amère, il faut avoir le courage de la prendre; elle vous nuirait ſi elle était douce. Je n'ai jamais ſouffert que leurs gouvernantes & leurs précepteurs leur fiſſent peur des eſprits, des revenans, des lutins, des ſorciers; par-là j'en ai fait de jeunes citoyens courageux & ſages.

BAMBABEF.

Le peuple n'eſt pas né ſi heureuſement que votre famille.

OUANG.

Tous les hommes ſe reſſemblent à peu près ; ils ſont nés avec les mêmes diſpoſitions. Il ne faut pas corrompre la nature des hommes.

BAMBABEF.

Nous leur enſeignons des erreurs, je l'avoue, mais c'eſt pour leur bien. Nous leur feſons accroire que s'ils n'achètent pas nos clous bénis, s'ils n'expient pas leurs péchés en nous donnant de l'argent, ils deviendront dans une autre vie, chevaux de poſte, chiens, ou lézards. Cela les intimide, & ils deviennent gens de bien.

OUANG.

Ne voyez-vous pas que vous pervertiſſez ces pauvres gens ? Il y en a parmi eux bien plus qu'on ne penſe, qui raiſonnent, qui ſe moquent de vos miracles, de vos ſuperſtitions, qui voient fort bien qu'ils ne ſeront changés ni en lézards ni en chevaux de poſte. Qu'arrive-t-il ? ils ont aſſez de bon ſens pour voir que vous leur dites des choſes impertinentes, & ils n'en ont pas aſſez pour s'élever vers une religion pure & dégagée de ſuperſtition, telle que la nôtre. Leurs paſſions leur font croire qu'il n'y a point de religion, parce que la ſeule qu'on leur enſeigne eſt ridicule ; vous devenez coupables de tous les vices dans leſquels ils ſe plongent.

BAMBABEF.

Point du tout, car nous ne leur enſeignons qu'une bonne morale.

OUANG.

Vous vous feriez lapider par le peuple, ſi vous enſeigniez une morale impure. Les hommes ſont faits de façon qu'ils veulent bien commettre le mal, mais ils ne veulent pas qu'on le leur prêche. Il faudrait ſeulement ne point mêler une morale ſage avec des fables abſurdes, parce que vous affaibliſſez par vos impoſtures, dont vous pourriez vous paſſer, cette morale que vous êtes forcés d'enſeigner.

BAMBABEF.

Quoi! vous croyez qu'on peut enſeigner la vérité au peuple ſans la ſoutenir par des fables?

OUANG.

Je le crois fermement. Nos lettrés ſont de la même pâte que nos tailleurs, nos tiſſerands, & nos laboureurs. Ils adorent un DIEU créateur, rémunérateur, & vengeur. Ils ne ſouillent leur culte, ni par des ſyſtèmes abſurdes, ni par des cérémonies extravagantes : il y a bien moins de crimes parmi les lettrés que parmi le peuple. Pourquoi ne pas daigner inſtruire nos ouvriers comme nous inſtruiſons nos lettrés?

BAMBABEF.

Vous feriez une grande ſottiſe; c'eſt comme ſi vous vouliez qu'ils euſſent la même politeſſe, qu'ils fuſſent juriſconſultes; cela n'eſt ni poſſible ni convenable. Il faut du pain blanc pour les maîtres, & du pain bis pour les domeſtiques.

OUANG.

J'avoue que tous les hommes ne doivent pas avoir

la même ſcience; mais il y a des choſes néceſſaires à tous. Il eſt néceſſaire que chacun ſoit juſte; & la plus ſure manière d'inſpirer la juſtice à tous les hommes, c'eſt de leur inſpirer la religion ſans ſuperſtition.

BAMBABEF.

C'eſt un beau projet, mais il eſt impraticable. Penſez-vous qu'il ſuffiſe aux hommes de croire un DIEU qui punit & qui récompenſe? Vous m'avez dit qu'il arrive ſouvent que les plus déliés d'entre le peuple ſe révoltent contre mes fables; ils ſe révolteront de même contre votre vérité. Ils diront : Qui m'aſſurera que DIEU punit & récompenſe? où en eſt la preuve? quelle miſſion avez-vous? quel miracle avez-vous fait pour que je vous croie? Ils ſe moqueront de vous bien plus que de moi.

OUANG.

Voilà où eſt votre erreur. Vous vous imaginez qu'on ſecouera le joug d'une idée honnête, vraiſemblable, utile à tout le monde, d'une idée dont la raiſon humaine eſt d'accord, parce qu'on rejette des choſes malhonnêtes, abſurdes, inutiles, dangereuſes, qui font frémir le bon ſens?

Le peuple eſt très-diſpoſé à croire ſes magiſtrats: quand ſes magiſtrats ne leur propoſent qu'une créance raiſonnable, ils l'embraſſent volontiers. On n'a point beſoin de prodiges pour croire un DIEU juſte, qui lit dans le cœur de l'homme; cette idée eſt trop naturelle, trop néceſſaire pour être combattue. Il n'eſt pas néceſſaire de dire préciſément comment DIEU punira & récompenſera; il ſuffit qu'on croie

à sa justice. Je vous assure que j'ai vu des villes entières qui n'avaient presque point d'autres dogmes, & que ce sont celles où j'ai vu le plus de vertu.

BAMBABEF.

Prenez garde ; vous trouverez dans ces villes des philosophes qui vous nieront & les peines & les récompenses.

OUANG.

Vous m'avouerez que ces philosophes nieront bien plus fortement vos inventions ; ainsi vous ne gagnez rien par-là. Quand il y aurait des philosophes qui ne conviendraient pas de mes principes, ils n'en seraient pas moins gens de bien ; ils n'en cultiveraient pas moins la vertu, qui doit être embrassée par amour, & non par crainte. Mais, de plus, je vous soutiens qu'aucun philosophe ne serait jamais assuré que la Providence ne réserve pas des peines aux méchans & des récompenses aux bons. Car s'ils me demandent qui m'a dit que DIEU punit ? je leur demanderai qui leur a dit que DIEU ne punit pas ? Enfin, je vous soutiens que les philosophes m'aideront, loin de me contredire. Voulez-vous être philosophe ?

BAMBABEF.

Volontiers ; mais ne le dites pas aux faquirs. Songeons surtout qu'un philosophe doit annoncer un DIEU s'il veut être utile à la société humaine.

FRIVOLITÉ.

CE qui me perſuade le plus de la Providence, diſait le profond auteur de *Bacha Billeboquet*, c'eſt que pour nous conſoler de nos innombrables miſères, la nature nous a fait frivoles. Nous ſommes tantôt des bœufs ruminans accablés ſous le joug, tantôt des colombes diſperſées qui fuyons en tremblant la griffe du vautour, dégouttante du ſang de nos compagnes, renards pourſuivis par des chiens, tigres qui nous dévorons les uns les autres. Nous voilà tout d'un coup devenus papillons, & nous oublions en voltigeant toutes les horreurs que nous avons éprouvées.

Si nous n'étions pas frivoles, quel homme pourrait demeurer ſans frémir dans une ville où l'on brûla une maréchale dame d'honneur de la reine, ſous prétexte qu'elle avait fait tuer un coq blanc au clair de la lune? dans cette même ville où le maréchal de *Marillac* fut aſſaſſiné en cérémonie, ſur un arrêt rendu par des meurtriers juridiques, apoſtés par un prêtre dans ſa propre maiſon de campagne, où il careſſait *Marion de Lorme* comme il pouvait, tandis que ces ſcélérats en robe exécutaient ſes ſanguinaires volontés ?

Pourrait-on ſe dire à ſoi-même, ſans trembler dans toutes ſes fibres, & ſans avoir le cœur glacé d'horreur: Me voici dans cette même enceinte où l'on rapportait les corps morts & mourans de deux mille jeunes gentilshommes égorgés près du faubourg St Antoine, parce qu'un homme en ſoutane rouge avait déplu à quelques hommes en ſoutane noire ?

Qui pourrait passer par la rue de la Féronnerie sans verser des larmes, & sans entrer dans des convulsions de fureur contre les principes abominables & sacrés qui plongèrent le couteau dans le cœur du meilleur des hommes & du plus grand des rois?

On ne pourrait faire un pas dans les rues de Paris le jour de la St Barthelemi, sans dire: C'est ici qu'on assassina un de mes ancêtres pour l'amour de DIEU; c'est ici qu'on traîna tout sanglant un des aïeux de ma mère, c'est là que la moitié de mes compatriotes égorgea l'autre.

Heureusement les hommes sont si légers, si frivoles, si frappés du présent, si insensibles au passé, que sur dix mille il n'y en a pas deux ou trois qui fassent ces réflexions.

Combien ai-je vu d'hommes de bonne compagnie, qui ayant perdu leurs enfans, leur maîtresse, une grande partie de leur bien, & par conséquent toute leur considération, & même plusieurs de leurs dents dans l'humiliante opération des frictions réitérées de mercure, ayant été trahis, abandonnés, venaient décider encore d'une pièce nouvelle, & fesaient à souper des contes qu'on croyait plaisans! La solidité consiste dans l'uniformité des idées. Un homme de bon sens, dit-on, doit toujours penser de la même façon: si on en était réduit là, il vaudrait mieux n'être pas né.

Les anciens n'imaginèrent rien de mieux que de faire boire les eaux du fleuve Léthé à ceux qui devaient habiter les champs Elysées.

Mortels, voulez-vous tolérer la vie? oubliez & jouissez.

FROID.

De ce qu'on entend par ce terme dans les belles-lettres & dans les beaux-arts.

ON dit qu'un morceau de poëſie, d'éloquence, de muſique, un tableau même eſt froid, quand on attend dans ces ouvrages une expreſſion animée qu'on n'y trouve pas. Les autres arts ne ſont pas ſi ſuſceptibles de ce défaut. Ainſi l'architecture, la géométrie, la logique, la métaphyſique, tout ce qui a pour unique mérite la juſteſſe, ne peut être ni échauffé, ni refroidi. Le tableau de la famille de *Darius*, peint par *Mignard*, eſt très-froid, en comparaiſon du tableau de *le Brun*, parce qu'on ne trouve point dans les perſonnages de *Mignard*, cette même affliction que *le Brun* a ſi vivement exprimée ſur le viſage, & dans les attitudes des princeſſes perſanes. Une ſtatue même peut être froide. On doit voir la crainte & l'horreur dans les traits d'une *Andromède*, l'effort de tous les muſcles, & une colère mêlée d'audace dans l'attitude & ſur le front d'un *Hercule* qui ſoulève *Anthée.*

Dans la poëſie, dans l'éloquence, les grands mouvemens des paſſions deviennent froids, quand ils ſont exprimés en termes trop communs & dénués d'imagination. C'eſt ce qui fait que l'amour, qui eſt ſi vif dans *Racine*, eſt languiſſant dans *Campiſtron* ſon imitateur.

Les ſentimens qui échappent à une ame qui veut les cacher, demandent au contraire les expreſſions

les plus ſimples. Rien n'eſt ſi vif, ſi animé que ces vers du Cid : *Va, je ne te hais point... tu le dois ... je ne puis*. Ce ſentiment deviendrait froid, s'il était relevé par des termes étudiés.

C'eſt par cette raiſon que rien n'eſt ſi froid que le ſtyle ampoulé. Un héros dans une tragédie dit qu'il a eſſuyé une tempête, qu'il a vu périr ſon ami dans cet orage. Il touche, il intéreſſe, s'il parle avec douleur de ſa perte, s'il eſt plus occupé de ſon ami que de tout le reſte. Il ne touche point, il devient froid, s'il fait une deſcription de la tempête, s'il parle de *ſource de feu bouillonnant ſur les eaux, & de la foudre qui gronde & qui frappe à ſillons redoublés la terre & l'onde*. Ainſi le ſtyle froid vient tantôt de la ſtérilité, tantôt de l'intempérance des idées, ſouvent d'une diction trop commune, quelquefois d'une diction trop recherchée.

L'auteur qui n'eſt froid que parce qu'il eſt vif à contre-temps, peut corriger ce défaut d'une imagination trop abondante. Mais celui qui eſt froid, parce qu'il manque d'ame, n'a pas de quoi ſe corriger. On peut modérer ſon feu ; on ne ſaurait en acquérir.

G.

GALANT.

CE mot vient de *gal*, qui d'abord ſignifia *gaieté* & *réjouiſſance*, ainſi qu'on le voit dans *Alain Chartier* & dans *Froiſſard :* on trouve même dans le roman de la *Roſe*, *galandé*, pour ſignifier *orné*, *paré*.

La belle fut bien atornée,
Et d'un filet d'or galandée.

Il eſt probable que le *gala* des Italiens & le *galan* des Eſpagnols, ſont dérivés du mot *gal*, qui paraît ordinairement celtique; de-là ſe forma inſenſiblement *galant*, qui ſignifie *un homme empreſſé à plaire*. Ce mot reçut une ſignification plus noble dans les temps de chevalerie, où ce déſir de plaire ſe ſignalait par des combats. *Se conduire galamment*, *ſe retirer d'affaire galamment*, veut même encore dire, *ſe conduire en homme de cœur*. Un *galant homme* chez les Anglais, ſignifie un *homme de courage :* en France, il veut dire de plus, *un homme à nobles procédés*. Un *homme galant* eſt tout autre choſe qu'un *galant homme;* celui-ci tient plus de l'honnête homme, celui-là ſe rapproche plus du petit-maître, de l'homme à bonnes fortunes. *Etre galant* en général, c'eſt chercher à plaire par des ſoins agréables, par des empreſſemens flatteurs. *Il a été très-galant avec ces dames*, veut dire ſeulement *il a montré quelque choſe de plus que de la politeſſe :* mais

être le galant d'une dame a une ſignification plus forte; cela ſignifie *être ſon amant :* ce mot n'eſt preſque plus d'uſage que dans les vers familiers. Un *galant* eſt non-ſeulement un homme à bonnes fortunes, mais ce mot porte avec ſoi quelque idée de hardieſſe, & même d'effronterie : c'eſt en ce ſens que *la Fontaine* a dit :

Mais un galant chercheur de pucelage.

Ainſi le même mot ſe prend en pluſieurs ſens. Il en eſt de même de *galanterie*, qui ſignifie tantôt *coquetterie* dans l'eſprit, paroles flatteuſes, tantôt préſent de petits bijoux, tantôt intrigue avec une femme ou pluſieurs ; & même depuis peu il a ſignifié ironiquement *faveurs de Vénus :* ainſi, *dire des galanteries*, *donner des galanteries*, *avoir des galanteries*, *attraper une galanterie*, ſont des choſes toutes différentes. Preſque tous les termes qui entrent fréquemment dans la converſation reçoivent ainſi beaucoup de nuances qu'il eſt difficile de démêler : les mots techniques ont une ſignification plus préciſe & moins arbitraire.

GARANT

GARANT eſt celui qui ſe rend reſponſable de quelque choſe envers quelqu'un, & qui eſt obligé de l'en faire jouir. Le mot *garant* vient du celte & du tudeſque *Warrant*. Nous avons changé en *G* tous les doubles *W* des termes que nous avons conſervés de ces anciens langages. *Warrant* ſignifie encore chez la plupart des nations du Nord *aſſurance*, *garantie ;* & c'eſt en ce ſens qu'il veut dire en anglais *édit du roi*,

comme

comme signifiant *promesse du roi*. Lorsque, dans le moyen âge, les rois fesaient des traites, ils étaient garantis de part & d'autre par plusieurs chevaliers qui juraient de faire observer le traité, & même qui le signaient, lorsque par hasard ils savaient écrire. Quand l'empereur *Fréderic Barberousse* céda tant de droits au pape *Alexandre III*, dans le célèbre congrès de Venise en 1117, l'empereur mit son sceau à l'instrument que le pape & les cardinaux signèrent. Douze princes de l'empire garantirent le traité par un serment sur l'Evangile; mais aucun d'eux ne signa. Il n'est point dit que le doge de Venise garantit cette paix, qui se fit dans son palais.

Lorsque *Philippe-Auguste* conclut la paix en 1200 avec *Jean* roi d'Angleterre, les principaux barons de France & ceux de Normandie en jurèrent l'observation, comme cautions, comme parties garantes. Les Français firent serment de combattre le roi de France, s'il manquait à sa parole, & les Normands de combattre leur souverain, s'il ne tenait pas la sienne.

Un connétable de *Montmorenci* ayant traité avec un comte de *la Marche* en 1227, pendant la minorité de *Louis IX*, jura l'observation du traité sur l'ame du roi.

L'usage de garantir les États d'un tiers était très-ancien sous un nom différent. Les Romains garantirent ainsi les possessions de plusieurs princes d'Asie & d'Afrique, en les prenant sous leur protection, en attendant qu'ils s'emparassent des terres protegées.

On doit regarder comme une garantie réciproque l'alliance ancienne de la France & de la Castille

de roi à roi, de royaume à royaume, & d'homme à homme.

On ne voit guère de traité où la *garantie* des Etats d'un tiers soit expressément stipulée, avant celui que la médiation de *Henri IV* fit conclure entre l'Espagne & les Etats-généraux en 1609. Il obtint que le roi d'Espagne *Philippe III* reconnût les Provinces-Unies pour libres & souveraines. Il signa & fit même signer au roi d'Espagne la garantie de cette souveraineté des sept provinces, & la république reconnut qu'elle lui devait sa liberté. C'est surtout dans nos derniers temps que les traités de garantie ont été plus fréquens. Malheureusement ces garanties ont quelquefois produit des ruptures & des guerres ; & on a reconnu que la force est le meilleur garant qu'on puisse avoir.

GARGANTUA.

S'IL y a jamais eu une réputation bien fondée, c'est celle de *Gargantua*. Cependant il s'est trouvé dans ce siècle philosophique & critique des esprits téméraires qui ont osé nier les prodiges de ce grand-homme, & qui ont poussé le pyrrhonisme jusqu'à douter qu'il ait jamais existé.

Comment se peut-il faire, disent-ils, qu'il y ait eu au seizième siècle un héros dont aucun contemporain, ni *St Ignace*, ni le cardinal *Cajetan*, ni *Galilée*, ni *Guichardin*, n'ont jamais parlé, & sur lequel on n'a jamais trouvé la moindre note dans les registres de la sorbonne ?

Feuilletez les histoires de France, d'Allemagne,

d'Angleterre, d'Efpagne, &c. vous n'y voyez pas un mot de *Gargantua*. Sa vie entière depuis fa naiffance jufqu'à fa mort, n'eft qu'un tiffu de prodiges inconcevables.

Sa mère *Gargamelle* accouche de lui par l'oreille gauche. A peine eft-il né qu'il crie à boire d'une voix terrible, qui eft entendue dans la Beaffue & dans le Vivarais. Il fallut feize aunes de drap pour fa feule braguette, & cent peaux de vaches brunes pour fes fouliers. Il n'avait pas encore douze ans qu'il gagna une grande bataille & fonda l'abbaye de Thélême. On lui donna pour femme Mme *Badebec*, & il eft prouvé que *Badebec* eft un nom fyriaque.

On lui fait avaler fix pélerins dans une falade. On prétend qu'il a piffé la rivière de Seine, & que c'eft à lui feul que les Parifiens doivent ce beau fleuve.

Tout cela paraît contre la nature à nos philofophes qui ne veulent pas même affurer les chofes les plus vraifemblables, à moins qu'elles ne foient bien prouvées.

Ils difent que fi les Parifiens ont toujours cru à *Gargantua*, ce n'eft pas une raifon pour que les autres nations y croient ; que fi *Gargantua* avait fait un feul des prodiges qu'on lui attribue, toute la terre en aurait retenti, toutes les chroniques en auraient parlé, que cent monumens l'auraient attefté. Enfin ils traitent fans façon les Parifiens qui croient à *Gargantua*, de badauds ignorans, de fuperftitieux imbécilles, parmi lefquels il fe gliffe des hypocrites qui feignent de croire à *Gargantua* pour avoir quelque prieuré de l'abbaye de Thélême.

Le révérend père *Viret* cordelier à la grand'manche, confeſſeur de filles, & prédicateur du roi, a répondu à nos pyrrhoniens d'une manière invincible. Il prouve très-doctement que ſi aucun écrivain, excepté *Rabelais* n'a parlé des prodiges de *Gargantua*, aucun hiſtorien auſſi ne les a contredits; que le ſage de *Thou* même qui croit aux ſortiléges, aux prédictions & à l'aſtrologie, n'a jamais nié les miracles de *Gargantua*. Ils n'ont pas même été révoqués en doute par *la Motte-le-Vayer*. *Mézerai* les a reſpectés au point qu'il n'en dit pas un ſeul mot. Ces prodiges ont été opérés à la vue de toute la terre. *Rabelais* en a été témoin; il ne pouvait être ni trompé ni trompeur. Pour peu qu'il ſe fût écarté de la vérité, toutes les nations de l'Europe ſe feraient élevées contre lui; tous les gazetiers, tous les feſeurs de journaux auraient crié à la fraude, à l'impoſture.

En vain les philoſophes qui répondent à tout, diſent qu'il n'y avait ni journaux ni gazettes dans ce temps-là. On leur replique qu'il y avait l'équivalent, & cela ſuffit. Tout eſt impoſſible dans l'hiſtoire de *Gargantua*; & c'eſt par cela même qu'elle eſt d'une vérité inconteſtable. Car ſi elle n'était pas vraie on n'aurait jamais oſé l'imaginer; & la grande preuve qu'il la faut croire, c'eſt qu'elle eſt incroyable.

Ouvrez tous les mercures, tous les journaux de Trévoux, ces ouvrages immortels qui ſont l'inſtruction du genre-humain, vous n'y trouverez pas une ſeule ligne où l'on révoque l'hiſtoire de *Gargantua* en doute. Il était réſervé à notre ſiècle de produire des monſtres qui établiſſent un pyrrhoniſme affreux ſous prétexte qu'ils ſont un peu mathématiciens, &

qu'ils aiment la raifon, la vérité & la juftice. Quelle pitié! je ne veux qu'un argument pour les confondre.

Gargantua fonda l'abbaye de Thélême. On ne trouve point fes titres, il eft vrai, jamais elle n'en eut, mais elle exifte; elle poffède dix mille pièces d'or de rente. La rivière de Seine exifte, elle eft un monument éternel du pouvoir de la veffie de *Gargantua*. De plus, que vous coûte-t-il de le croire? ne faut-il pas embraffer le parti le plus fûr? *Gargantua* peut vous procurer de l'argent, des honneurs & du crédit. La philofophie ne vous donnera jamais que la fatisfaction de l'ame; c'eft bien peu de chofe. Croyez à *Gargantua*, vous dis-je; pour peu que vous foyez avare, ambitieux & fripon, vous vous en trouverez très-bien.

GAZETTE.

RELATION des affaires publiques. Ce fut au commencement du dix-feptième fiècle que cet ufage utile fut inventé à Venife, dans le temps que l'Italie était encore le centre des négociations de l'Europe, & que Venife était toujours l'afile de la liberté. On appela ces feuilles, qu'on donnait une fois par femaine, Gazettes du nom de Gazetta, petite monnaie revenant à un de nos demi-fous, qui avait cours à Venife. Cet exemple fut enfuite imité dans toutes les grandes villes de l'Europe.

De tels journaux étaient établis à la Chine de temps immémorial; on y imprime tous les jours la Gazette de l'empire, par ordre de la cour. Si cette Gazette eft

vraie, il eſt à croire que toutes les vérités n'y ſont pas; auſſi ne doivent-elles pas y être.

Le médecin *Théophraſte Renaudot* donna en France les premières gazettes en 1631, & il en eut le privilége, qui a été long temps un patrimoine de ſa famille. Ce privilege eſt devenu un objet important dans Amſterdam; & la plupart des gazettes des Provinces-Unies ſont encore un revenu pour pluſieurs familles de magiſtrats, qui payent les écrivains. La ſeule ville de Londres a plus de douze Gazettes par ſemaine. On ne peut les imprimer que ſur du papier timbré; ce qui n'eſt pas une taxe indifférente pour l'Etat.

Les Gazettes de la Chine ne regardent que cet empire; celles de l'Europe embraſſent l'univers. Quoiqu'elles ſoient ſouvent remplies de fauſſes nouvelles, elles peuvent cependant fournir de bons matériaux pour l'hiſtoire; parce que d'ordinaire les erreurs d'une gazette ſont rectifiées par les ſuivantes, & qu'on y trouve preſque toutes les pièces authentiques, que les ſouverains mêmes y font inſérer. Les gazettes de France ont toujours été revues par le miniſtère. C'eſt pourquoi les auteurs ont toujours employé certaines formules, qui ne paraiſſent pas être dans la bienſéance de la ſociété, en ne donnant le titre de *Monſieur* qu'à certaines perſonnes, & celui de *Sieur* aux autres; les auteurs ont oublié qu'ils ne parlaient pas au nom du roi. Ces journaux publics n'ont d'ailleurs été jamais ſouillés par la médiſance, & ont été toujours aſſez correctement écrits.

Il n'en eſt pas de même des gazettes étrangères; celles de Londres, excepté celle de la cour, ſont ſouvent remplies de cette indécence que la liberté de

la nation autorise. Les gazettes françaises, faites en ce pays, ont été rarement écrites avec pureté, & n'ont pas peu servi quelquefois à corrompre la langue. Un des grands défauts qui s'y sont glissés, c'est que les auteurs en voyant la teneur des arrêts de France, qui s'expriment suivant les anciennes formules, ont cru que ces formules étaient conformes à notre syntaxe, & ils les ont imitées dans leur narration ; c'est comme si un historien romain eût employé le style de la loi des douze tables. Ce n'est que dans le style des lois qu'il est permis de dire : *le roi aurait reconnu*, *le roi aurait établi une loterie* : mais il faut que le gazetier dise : *nous apprenons que le roi a établi*, & non pas *aurait établi une loterie* &c.... *nous apprenons que les Français ont pris Minorque*, & non pas *auraient pris Minorque*. Le style de ces écrits doit être de la plus grande simplicité ; les épithètes y sont ridicules. Si le parlement a une audience du roi, il ne faut pas dire : *cet auguste corps a eu une audience du roi*, *ces pères de la patrie sont revenus à cinq heures précises*. On ne doit jamais prodiguer ces titres; il ne faut les donner que dans les occasions où ils sont nécessaires. *Son altesse dîna avec sa majesté, & sa majesté mena ensuite son altesse à la comédie ; après quoi son altesse joua avec sa majesté ; & les autres altesses & leurs excellences messieurs les ambassadeurs assistèrent au repas que sa majesté donna à leurs altesses.* C'est une affectation servile qu'il faut éviter. Il n'est pas nécessaire de dire que les termes injurieux ne doivent jamais être employés sous quelque prétexte que ce puisse être.

A l'imitation des gazettes politiques, on commença en France à imprimer des gazettes littéraires en 1665;

car les premiers journaux ne furent en effet que de simples annonces des nouveaux imprimés en Europe; bientôt après on y joignit une critique raisonnée. Elle déplut à plusieurs auteurs, toute modérée qu'elle était. Nous ne parlerons ici que de ces gazettes littéraires, dont on surchargea le public, qui avait déjà de nombreux journaux de tous les pays de l'Europe, où les sciences sont cultivées. Ces gazettes parurent vers l'an 1723 à Paris sous plusieurs noms différens : *Nouvellistes du Parnasse*. *Observations sur les écrits modernes* &c. La plupart ont été faites uniquement pour gagner de l'argent ; & comme on n'en gagne point à louer des auteurs, la satire fit d'ordinaire le fond de ces écrits. On y mêla souvent des personnalités odieuses ; la malignité en procura le débit : mais la raison & le bon goût, qui prévalent toujours à la longue, les firent tomber dans le mépris & dans l'oubli.

GÉNEALOGIE.

SECTION PREMIERE.

LES théologiens ont écrit des volumes pour tâcher de concilier *St Matthieu* avec *St Luc* sur la généalogie de JESUS-CHRIST. Le premier ne compte (*a*) que vingt-sept générations depuis *David* par *Salomon*, tandis que *Luc* (*b*) en met quarante-deux, & l'en fait descendre par *Nathan*. Voici comment le savant *Calmet* résout une difficulté semblable en parlant de *Melchisédech*. Les Orientaux & les Grecs féconds en fables & en inventions, lui ont forgé une généalogie

(*a*) Chap. I. (*b*) Chap. III, v. 23.

dans laquelle ils nous donnent les noms de ses aïeux. Mais, ajoute ce judicieux bénédictin, comme le mensonge se trahit toujours par lui-même, les uns racontent sa généalogie d'une manière, les autres d'une autre. Il y en a qui soutiennent qu'il était d'une race obscure & honteuse, & il s'en est trouvé qui l'ont voulu faire passer pour illégitime.

Tout cela s'applique naturellement à JESUS, dont *Melchisédech* était la figure, suivant l'apôtre. (*c*) En effet l'évangile de *Nicodème* (*d*) dit expressément que les Juifs devant *Pilate* reprochèrent à JESUS qu'il était né de la fornication. Sur quoi le savant *Fabricius* observe qu'on n'est assuré par aucun témoignage digne de foi, que les Juifs aient objecté à JESUS-CHRIST pendant sa vie, ni même aux apôtres, cette calomnie qu'ils répandirent par-tout dans la suite. Cependant les Actes des apôtres (*e*) font foi que les juifs d'Antioche s'opposèrent en blasphémant à ce que *Paul* leur disait de JESUS, & *Origène* (*f*) soutient que ces paroles rapportées dans l'évangile de *St Jean :* Nous ne sommes point nés de fornication ; nous n'avons jamais servi personne, étaient de la part des Juifs un reproche indirect qu'ils fesaient à JESUS sur le défaut de sa naissance, & sur son état de serviteur : car ils prétendaient, comme nous l'apprend ce père, (*g*) que JESUS était originaire d'un petit hameau de la Judée, & avait eu pour mère une pauvre villageoise qui ne vivait que de son travail, laquelle ayant été convaincue

(*c*) Epître aux Hébreux, chap. VII, v. 3.

(*d*) Article 2.

(*e*) Chap. XIII.

(*f*) Sur *saint Jean*, chap. VIII, v. 41.

(*g*) Contre *Celse*, chap. VIII.

d'adultère avec un soldat nommé *Panther*, fut chassée par son fiancé qui était charpentier de profession; qu'après cet affront, errant misérablement de lieu en lieu, elle accoucha secrétement de JESUS, lequel se trouvant dans la nécessité, fut contraint de s'aller louer serviteur en Egypte, où ayant appris quelques-uns de ces secrets que les Egyptiens font tant valoir, il retourna en son pays, & que tout fier des miracles qu'il savait faire, il se proclama lui-même DIEU.

Suivant une tradition très-ancienne, ce nom de *Panther*, qui a donné lieu à la méprise des Juifs, était le surnom du père de *Joseph*, comme l'assure *saint Epiphane*; (*h*) ou plutôt le nom propre de l'aïeul de *Marie*, comme l'affirme *St Jean Damascène*. (*i*)

Quant à l'état de serviteur qu'ils reprochaient à JESUS, il déclare lui-même (*k*) qu'il n'était pas venu pour être servi, mais pour servir. *Zoroastre*, selon les Arabes, avait également été serviteur d'*Esdras*; *Epictète* était même né dans la servitude; aussi *St Cyrille* de Jérusalem a grande raison de dire (*l*) qu'elle ne déshonore personne.

Sur l'article des miracles, nous apprenons à la vérité de *Pline*, que les Egyptiens avaient le secret de teindre des étoffes de diverses couleurs en les plongeant dans la même cuve; & c'est là un des miracles qu'attribue à JESUS l'évangile de l'enfance; (*m*) mais, comme nous l'apprend *St Chrysostome*, (*n*) JESUS ne

(*h*) Hérésie, LXXVIII.

(*i*) Liv. IV, chap. XV, de la Foi.

(*k*) *Matth.* chap. XX, v. 28.

(*l*) Sixième Catéchèse, art. XIV.

(*m*) Art. XXXVII.

(*n*) Homélie XX sur *saint Jean*.

fit aucun miracle avant son baptême, & ceux qu'on lui attribue sont de purs mensonges. La raison qu'en donne ce père, c'est que la sagesse du Seigneur ne lui permettait pas d'en faire pendant son enfance, parce qu'on les aurait regardés comme des prestiges.

C'est en vain que *St Epiphane* (*o*) prétend que de nier les miracles que quelques-uns attribuent à JESUS dans son enfance, ce serait fournir aux hérétiques un prétexte spécieux de dire qu'il ne devint fils de DIEU que par l'effusion du St Esprit, qui descendit sur lui dans son baptême ; ce sont les Juifs que nous combattons ici & non pas les hérétiques.

Monsieur *Wagenseil* nous a donné la traduction latine d'un ouvrage des Juifs, intitulé Toldos Jeschu, dans lequel il est rapporté (*p*) que *Jeschu* étant à Bethléem de Juda lieu de sa naissance, il se mit à crier tout haut : Quels sont ces hommes méchans qui prétendent que je suis bâtard & d'une origine impure ? ce sont eux qui sont des bâtards & des hommes très-impurs. N'est-ce pas une mère vierge qui m'a enfanté ? Et je suis entré en elle par le sommet de la tête.

Ce témoignage a paru d'un si grand poids à M. *Bergier*, que ce savant théologien n'a point fait difficulté de l'employer sans en citer la source. Voici ses propres termes page 23 de *la certitude des preuves du Christianisme :* » JESUS est né d'une vierge par l'opé- » ration du St Esprit ; JESUS lui-même nous l'a ainsi » assuré plusieurs fois de sa propre bouche. Tel est le » récit des apôtres. » Il est certain que ces paroles de JESUS ne se trouvent que dans le Toldos Jeschu, & la certitude de cette preuve de M. *Bergier* subsiste,

(*o*) Hérésie LI, n. 20. (*p*) Pag. 7.

quoique S[t] *Matthieu* (*q*) applique à JESUS ce passage d'*Isaïe* : (*r*) il ne disputera point, il ne criera point, & personne n'entendra sa voix dans les rues.

Selon S[t] *Jérôme*, (*s*) c'est aussi une ancienne tradition parmi les gymnosophistes de l'Inde, que *Buddas* auteur de leur dogme naquit d'une vierge qui l'enfanta par le côté. C'est ainsi que naquirent *Jules César*, *Scipion l'Africain*, *Manlius*, *Edouard VI* roi d'Angleterre & d'autres, au moyen d'une opération que les chirurgiens nomment césarienne, parce qu'elle consiste à tirer un enfant de la matrice par une incision faite à l'abdomen de la mère. *Simon* (*t*) surnommé le *Magicien* & *Manès*, prétendaient aussi tous les deux être nés d'une vierge. Mais cela signifierait seulement que leurs mères étaient vierges lorsqu'elles les conçurent. Or pour se convaincre combien sont incertaines les marques de la virginité, il ne faut que lire la glose du célèbre évêque du Puy en Vélai, M. de *Pompignan*, sur ce passage des Proverbes : (*u*) Trois choses me sont difficiles à comprendre, & la quatrième m'est entièrement inconnue : la voie de l'aigle dans l'air, la voie du serpent sur le rocher, la voie d'un navire au milieu de la mer, & la voie de l'homme dans sa jeunesse. Pour traduire littéralement ces paroles, suivant ce prélat, chap. 3, seconde partie de *l'incrédulité convaincue par les prophéties*, il aurait fallu dire: *viam viri in virgine adolescentula*, la voie de l'homme dans une jeune fille *alma*. La traduction de notre

(*q*) Chap. XII, v. 19.
(*r*) Chap. XLII, v. 2.
(*s*) Liv. I, contre *Jovinien*.
(*t*) Récognitions, liv. II, art. XIV.
(*u*) Chap. XXX, v. 18.

Vulgate, dit-il, fubftitue un autre fens exact & véritable en lui-même, mais moins conforme au texte original. Enfin, il confirme fa curieufe interprétation par l'analogie de ce verfet avec le fuivant : telle eft la voie de la femme adultère, qui après avoir mangé s'effuie la bouche & dit : Je n'ai point fait de mal.

Quoi qu'il en foit, la virginité de *Marie* n'était pas encore généralement reconnue au commencement du troifième fiècle. Plufieurs ont été dans cette opinion & y font encore, difait *St Clément* d'Alexandrie, (*x*) que *Marie* eft accouchée d'un fils fans que fon accouchement ait produit aucun changement dans fa perfonne : car quelques-uns difent qu'une fage-femme l'ayant vifitée après fon enfantement, elle lui trouva toutes les marques de la virginité. On voit que ce père veut parler de l'Evangile de la nativité de *Marie*, où l'ange *Gabriël* lui dit : (*y*) Sans mélange d'homme, vierge vous concevrez, vierge vous enfanterez, vierge vous nourrirez ; & du protévangile de *Jacques* où la fage-femme s'écrie : (*z*) Quelle merveille inouie ! *Marie* vient de mettre un fils au monde & a encore toutes les marques de la virginité. Ces deux Evangiles n'en furent pas moins déclarés apocryphes par la fuite, quoiqu'ils fuffent en ce point conformes au fentiment adopté par l'Eglife ; on écarta les échafauds quand une fois l'édifice fut élevé.

Ce que *Jefchu* ajoute : je fuis entré en elle par le fommet de la tête, a de même été le fentiment de l'Eglife. (*a*) Le bréviaire des Maronites porte que le verbe du père eft entré par l'oreille de la femme bénie.

(*x*) Stromates, liv. VII.
(*y*) Art. IX.
(*z*) Art. XIX.
(*a*) *Affeman*, bibl. orient. tom. I, p. 91.

St Augustin & le pape *Felix* disent expressément que la vierge devint enceinte par l'oreille. *St Ephrem* dit la même chose dans une hymne, & *Voisin* son traducteur observe que cette pensée vient originairement de *Grégoire de Néocésarée* surnommé *Thaumaturge*. *Agobar* (*b*) rapporte que l'Eglise chantait de son temps: le verbe est entré par l'oreille de la vierge, & il en est sorti par la porte dorée. *Antichius* parle aussi d'*Elianus* qui assista au concile de Nicée, & qui disait que le verbe entra par l'oreille de la vierge & qu'il en sortit par la voie de l'enfantement. Cet *Elianus* était un chorévêque dont le nom se trouva dans la liste arabe des peres de Nicée, publiée par *Selden*.

On n'ignore pas que le jésuite *Sanchez* a sérieusement agité la question si la vierge *Marie* a fourni de la semence dans l'incarnation du *Christ*, & qu'il s'est décidé pour l'affirmative d'après d'autres théologiens; mais ces écarts d'une imagination licencieuse doivent être mis au rang de l'opinion de l'*Aretin* qui y fait intervenir le St Esprit sous la forme d'un pigeon, comme la fable dit que *Jupiter* changé en cygne avait visité *Léda*, ou comme les premiers pères de l'Eglise tels que *St Justin*, *Athénagore*, *Tertullien*, *St Clément* d'Alexandrie, *St Cyprien*, *Lactance*, *St Ambroise &* autres, ont cru d'après les juifs *Philon* & *Josephe* l'historien, que les anges avaient connu charnellement les femmes & avaient engendré avec elles. *St Augustin* (*c*) impute même aux manichéens d'enseigner que de belles filles & de beaux garçons apparaissant tous nus

(*b*) Chap. VIII de la Psalmodie.

(*c*) Liv. XX, contre *Fauste*, chap. XLIV, de la nature du bien, & ailleurs.

aux princes des ténèbres qui ſont les mauvais anges, font échapper de leurs membres relâchés par la concupiſcence la ſubſtance vitale, que ce père appelle la nature de DIEU. *Evode* (*d*) tranche le mot en diſant que la majeſté divine trouve moyen de s'échapper par les génitoires des démons.

Il eſt vrai que tous ces pères croyaient les anges corporels, (*e*) mais depuis que les ouvrages de *Platon* eurent donné l'idée de la ſpiritualité, on expliqua cette ancienne opinion d'un commerce charnel des anges avec les femmes en diſant que le même ange qui transformé en femme avait reçu la ſemence d'un homme, ſe ſervait de cette ſemence pour engendrer avec une femme auprès de laquelle il prenait à ſon tour la figure d'un homme. Les théologiens déſignent par les termes d'incube & de ſuccube ces différens rôles qu'ils font jouer aux anges. Les curieux peuvent lire les détails de ces dégoûtantes rêveries, page 225 des variantes de la Genèſe par *Othon Gualterius*, livre II, chap. XV des diſquiſitions magiques par *Delrio*; & chap. XIII du diſcours des ſorciers par *Henri Boguet*.

SECTION II.

AUCUNE généalogie, fût-elle réimprimée dans le Moréri, n'approche de celle de *Mahomet* ou *Mohammed* fils d'*Abdallah*, fils d'*Abd'all Moutaleb*, fils d'*Ashem*; lequel *Mohammed* fut, dans ſon jeune âge, palefrenier de la veuve *Cadisha*, puis ſon facteur, puis ſon mari,

(*d*) Chap. XVII, de la Foi.

(*e*) *Tertullien*, contre *Praxée*, chap. VII.

puis prophète de DIEU, puis condamné à être pendu, puis conquérant & roi d'Arabie, puis mourut de sa belle mort, rassasié de gloire & de femmes.

Les barons allemands ne remontent que jusqu'à *Vitikind*, & nos nouveaux marquis français ne peuvent guère montrer de titres au-delà de *Charlemagne*. Mais la race de *Mahomet* ou *Mohammed*, qui subsiste encore, a toujours fait voir un arbre généalogique, dont le tronc est *Adam*, & dont les branches s'étendent d'*Ismaël* jusqu'aux gentilshommes qui portent aujourd'hui le grand titre de cousin de *Mahomet*.

Nulle difficulté sur cette généalogie, nulle dispute entre les savans, point de faux calculs à rectifier, point de contradiction à pallier, point d'impossibilités qu'on cherche à rendre possibles.

Votre orgueil murmure de l'authenticité de ces titres. Vous me dites que vous descendez d'*Adam*, aussi bien que le grand prophète, si *Adam* est le père commun; mais que cet *Adam* n'a jamais été connu de personne, pas même des anciens Arabes; que ce nom n'a jamais été cité que dans les livres juifs; que par conséquent vous vous inscrivez en faux contre les titres de noblesse de *Mahomet* ou *Mohammed*.

Vous ajoutez qu'en tout cas s'il y a eu un premier homme, quel qu'ait été son nom, vous en descendez tout aussi-bien que l'illustre palefrenier de *Cadisha*; & que s'il n'y a point eu de premier homme, si le genre-humain a toujours existé, comme tant de savans le prétendent, vous êtes gentilhomme de toute éternité.

A cela on vous replique que vous êtes roturier de toute éternité, si vous n'avez pas vos parchemins en bonne forme.

Vous

Vous répondez que les hommes sont égaux ; qu'une race ne peut être plus ancienne qu'une autre ; que les parchemins, auxquels pend un morceau de cire, sont d'une invention nouvelle ; qu'il n'y a aucune raison qui vous oblige de céder à la famille de *Mohammed*, ni à celle de *Confutzée*, ni à celle des empereurs du Japon, ni aux secrétaires du roi du grand collége. Je ne puis combattre votre opinion par des preuves physiques, ou métaphysiques, ou morales. Vous vous croyez égal au daïri du Japon ; & je suis entièrement de votre avis. Tout ce que je vous conseille, quand vous vous trouverez en concurrence avec lui, c'est d'être le plus fort.

GENERATION.

JE dirai comment s'opère la génération, quand on m'aura enseigné comment DIEU s'y est pris pour la création.

Mais toute l'antiquité, me dites-vous, tous les philosophes, tous les cosmogonites sans exception, ont ignoré la création proprement dite. Faire quelque chose de rien a paru une contradiction à tous les penseurs anciens. L'axiome, *rien ne vient de rien*, a été le fondement de toute philosophie. Et nous demandons au contraire comment quelque chose peut en produire une autre?

Je vous réponds qu'il m'est aussi impossible de voir clairement comment un être vient d'un autre être, que de comprendre comment il est arrivé du néant.

Je vois bien qu'une plante, un animal engendre ſon ſemblable; mais telle eſt notre deſtinée, que nous ſavons parfaitement comment on tue un homme, & que nous ignorons comment on le fait naître.

Nul animal, nul végétal ne peut ſe former ſans germe, autrement une carpe pourrait naître ſur un if, & un lapin au fond d'une rivière, ſauf à y périr.

Vous voyez un gland, vous le jetez en terre; il devient chêne. Mais ſavez-vous ce qu'il faudrait pour que vous ſuſſiez comment ce germe ſe développe & ſe change en chêne? Il faudrait que vous fuſſiez DIEU.

Vous cherchez le myſtère de la génération de l'homme; dites-moi d'abord ſeulement le myſtère qui lui donne des cheveux & des ongles; dites-moi comment il remue le petit doigt quand il le veut.

Vous reprochez à mon ſyſtème que c'eſt celui d'un grand ignorant: j'en conviens; mais je vous répondrai ce que dit l'évêque d'Aire *Montmorin* à quelques-uns de ſes confrères. Il avait eu deux enfans de ſon mariage avant d'entrer dans les ordres; il les préſenta, & on rit. *Meſſieurs*, dit-il, *la différence entre nous, c'eſt que j'avoue les miens.*

Si vous voulez quelque choſe de plus ſur la génération & ſur les germes, liſez ou reliſez ce que j'ai lu autrefois dans une de ces petites brochures, (*) qui ſe perdent quand elles ne ſont pas enchâſſées dans des volumes d'une taille un peu plus fournie.

(*) *L'homme aux quarante écus.* Voyez le tome II des *Romans*.

GENESE.

L'ECRIVAIN facré s'étant conformé aux idées reçues, & n'ayant pas dû s'en écarter, puifque fans cette condefcendance il n'aurait pas été entendu, il ne nous refte que quelques remarques à faire fur la phyfique de ces temps reculés; car pour la théologie nous la refpectons; nous y croyons & nous n'y touchons jamais.

Au commencement DIEU *créa le ciel & la terre.*

C'eft ainfi qu'on a traduit; mais la traduction n'eft pas exacte. Il n'y a pas d'homme un peu inftruit qui ne fache que le texte porte : *Au commencement les Dieux firent*, ou *les Dieux fit le ciel & la terre.*. Cette leçon d'ailleurs eft conforme à l'ancienne idée des phéniciens, qui avaient imaginé que DIEU employa des Dieux inférieurs pour débrouiller le chaos, le chautereb. Les Phéniciens étaient depuis long-temps un peuple puiffant, qui avait fa théogonie avant que les Hébreux fe fuffent emparés de quelques cantons vers fon pays. Il eft bien naturel de penfer que quand les Hébreux eurent enfin un petit établiffement vers la Phénicie, ils commencèrent à apprendre la langue. Alors, leurs écrivains purent emprunter l'ancienne phyfique de leurs maîtres; c'eft la marche de l'efprit humain.

Dans le temps où l'on place *Moïfe*, les philofophes phéniciens en favaient-ils affez pour regarder la terre comme un point, en comparaifon de la multitude infinie de globes que DIEU a placés dans l'immenfité de

l'eſpace qu'on nomme *le ciel*? Cette idée ſi ancienne & ſi fauſſe, que le ciel fut fait pour la terre, a preſque toujours prévalu chez le peuple ignorant. C'eſt à peu près comme ſi on diſait que DIEU créa toutes les montagnes & un grain de ſable, & qu'on s'imaginât que ces montagnes ont été faites pour ce grain de ſable. Il n'eſt guère poſſible que les Phéniciens, ſi bons navigateurs, n'euſſent pas quelques bons aſtronomes; mais les vieux préjugés prévalaient, & ces vieux préjugés durent être ménagés par l'auteur de la Genèſe, qui écrivait pour enſeigner les voies de DIEU & non la phyſique.

La terre était tohu bohu & vide; les ténèbres étaient ſur la face de l'abyme, & l'eſprit de DIEU *était porté ſur les eaux.*

Tohu bohu ſignifie préciſément chaos, déſordre; c'eſt un de ces mots imitatifs qu'on trouve dans toutes les langues, comme ſens-deſſus-deſſous, tintamarre, trictrac, tonnerre, bombe. La terre n'était point encore formée telle qu'elle eſt; la matière exiſtait, mais la puiſſance divine ne l'avait point encore arrangée. L'eſprit de DIEU ſignifie à la lettre le *ſouffle*, le *vent* qui agitait les eaux. Cette idée eſt exprimée dans les fragmens de l'auteur phénicien *Sanchoniathon*. Les Phéniciens croyaient comme tous les autres peuples la matière éternelle. Il n'y a pas un ſeul auteur dans l'antiquité qui ait jamais dit qu'on eût tiré quelque choſe du néant. On ne trouve même dans toute la bible aucun paſſage où il ſoit dit que la matière ait été faite de rien. Non que la création de rien ne ſoit très-vraie; mais cette vérité n'était pas connue des Juifs charnels.

Les hommes furent toujours partagés sur la question de l'éternité du monde, mais jamais sur l'éternité de la matière.

Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.

Voilà l'opinion de toute l'antiquité.

DIEU *dit : Que la lumière soit faite, & la lumière fut faite ; & il vit que la lumière était bonne, & il divisa la lumière des ténèbres, & il appela la lumière* jour *& les ténèbres* nuit ; *& le soir & le matin furent un jour. Et* DIEU *dit aussi : Que le firmament soit fait au milieu des eaux, & qu'il sépare les eaux des eaux ; &* DIEU *fit le firmament ; & il divisa les eaux au-dessus du firmament des eaux au-dessous du firmament ; &* DIEU *appela le firmament* ciel ; *& le soir & le matin fit le second jour &c. & il vit que cela était bon.*

Commençons par examiner si l'évêque d'Avranches *Huet, le Clerc* &c. n'ont pas évidemment raison contre ceux qui prétendent trouver ici un tour d'éloquence sublime.

Cette éloquence n'est affectée dans aucune histoire écrite par les Juifs. Le style est ici de la plus grande simplicité, comme dans le reste de l'ouvrage. Si un orateur, pour faire connaître la puissance de DIEU, employait seulement cette expression : *Il dit que la lumière soit, & la lumière fut*, ce serait alors du sublime. Tel est ce passage d'un pseaume, *dixit, & facta sunt.* C'est un trait qui étant unique en cet endroit, & placé pour faire une grande image, frappe l'esprit & l'enlève. Mais ici c'est le narré le plus simple. L'auteur juif ne parle pas de la lumière autrement que des autres objets de la création ; il dit également à chaque

article, & DIEU *vit que cela était bon.* Tout eſt ſublime dans la création ſans doute; mais celle de la lumière ne l'eſt pas plus que celle de l'herbe des champs; le ſublime eſt ce qui s'élève au-deſſus du reſte, & le même tour règne par-tout dans ce chapitre.

C'etait encore une opinion fort ancienne, que la lumière ne venait pas du ſoleil. On la voyait répandue dans l'air avant le lever & après le coucher de cet aſtre; on s'imaginait que le ſoleil ne ſervait qu'à la pouſſer plus fortement: auſſi l'auteur de la Genèſe ſe conforme-t-il à cette erreur populaire, & même il ne fait créer le ſoleil & la lune que quatre jours après la lumière. Il était impoſſible qu'il y eût un matin & un ſoir avant qu'il exiſtât un ſoleil. L'auteur inſpiré daignait deſcendre aux préjugés vagues & groſſiers de la nation. DIEU ne prétendait pas enſeigner la philoſophie aux Juifs. Il pouvait élever leur eſprit juſqu'à la vérité; mais il aimait mieux deſcendre juſqu'à eux. On ne peut trop répéter cette ſolution.

La ſéparation de la lumière & des ténèbres n'eſt pas d'une autre phyſique; il ſemble que la nuit & le jour fuſſent mêlés enſemble comme des grains d'eſpèces différentes que l'on ſépare les uns des autres. On ſait aſſez que les ténèbres ne ſont autre choſe que la privation de la lumière, & qu'il n'y a de lumière en effet qu'autant que nos yeux reçoivent cette ſenſation; mais on était alors bien loin de connaître ces vérités.

L'idée d'un firmament eſt encore de la plus haute antiquité. On s'imaginait que les cieux étaient très-ſolides, parce qu'on y voyait toujours les mêmes

phénomènes. Les cieux roulaient ſur nos têtes ; ils étaient donc d'une matière fort dure. Le moyen de ſupputer combien les exhalaiſons de la terre & des mers pouvaient fournir d'eau aux nuages ? Il n'y avait point de *Halley* qui pût faire ce calcul. On ſe figurait donc des réſervoirs d'eau dans le ciel. Ces réſervoirs ne pouvaient être portés que ſur une bonne voûte ; on voyait à travers cette voûte, elle était donc de criſtal. Pour que les eaux ſupérieures tombaſſent de cette voûte ſur la terre, il était néceſſaire qu'il y eût des portes, des écluſes, des cataractes qui s'ouvriſſent & ſe fermaſſent. Telle était l'aſtronomie d'alors ; & puiſqu'on écrivait pour des Juifs, il fallait bien adopter leurs idées groſſières, empruntées des autres peuples un peu moins groſſiers qu'eux.

DIEU *fit deux grands luminaires, l'un pour préſider au jour, l'autre à la nuit ; il fit auſſi les étoiles.*

C'eſt toujours, il eſt vrai, la même ignorance de la nature. Les Juifs ne ſavaient pas que la lune n'éclaire que par une lumière réfléchie. L'auteur parle ici des étoiles comme de points lumineux, tels qu'on les voit, quoiqu'elles ſoient autant de ſoleils dont chacun a des mondes roulans autour de lui. L'Eſprit ſaint ſe proportionnait donc à l'eſprit du temps. S'il avait dit que le ſoleil eſt un million de fois plus gros que la terre, & la lune cinquante fois plus petite, on ne l'aurait pas compris. Ils nous paraiſſent deux aſtres preſqu'également grands.

DIEU *dit auſſi : Feſons l'homme à notre image, & qu'il préſide aux poiſſons &c.*

Qu'entendaient les Juifs par *fesons l'homme à notre image ?* Ce que toute l'antiquité entendait.

Finxit in effigiem moderantum cuncta Deorum.

On ne fait des images que des corps. Nulle nation n'imagina un Dieu fans corps ; & il eft impoffible de fe le repréfenter autrement. On peut bien dire : DIEU n'eft rien de ce que nous connaiffons ; mais on ne peut avoir aucune idée de ce qu'il eft. Les Juifs crurent DIEU conftamment corporel, comme tous les autres peuples. Tous les premiers pères de l'Eglife crurent auffi DIEU corporel, jufqu'à ce qu'ils euffent embraffé les idées de *Platon*, ou plutôt jufqu'à ce que les lumières du chriftianifme fuffent plus pures.

Il les créa mâle & femelle.

Si DIEU ou les Dieux fécondaires créèrent l'homme mâle & femelle à leur reffemblance, il femble en ce cas que les Juifs croyaient DIEU & les Dieux mâles & femelles. On a recherché fi l'auteur veut dire que l'homme avait d'abord les deux fexes, ou s'il entend que DIEU fit *Adam* & *Eve* le même jour. Le fens le plus naturel eft que DIEU forma *Adam* & *Eve* en même temps ; mais ce fens contredirait abfolument la formation de la femme faite d'une côte de l'homme long-temps après les fept jours.

Et il fe repofa le feptième jour.

Les Pheniciens, les Chaldéens, les Indiens difaient que DIEU avait fait le monde en fix temps, que l'ancien *Zoroaftre* appelle les fix *gahambars* fi célèbres chez les Perfes.

Il eft inconteftable que tous ces peuples avaient

une théologie avant que les Juifs habitassent les déserts d'Oreb & de Sinaï, avant qu'ils pussent avoir des écrivains. Plusieurs savans ont cru vraisemblable que l'allégorie de six jours est imitée de celle des six temps. DIEU peut avoir permis que de grands peuples eussent cette idée, avant qu'il l'eût inspirée au peuple juif. Il avait bien permis que les autres peuples inventassent les arts avant que les Juifs en eussent aucun.

Du lieu de volupté sortait un fleuve qui arrosait le jardin, & de là se partageait en quatre fleuves; l'un s'appelle Phison, qui tourne dans le pays d'Evilath où vient l'or.... Le second s'appelle Gehon qui entoure l'Ethiopie.... Le troisième est le Tygre, & le quatrième l'Euphrate.

Suivant cette version, le paradis terrestre aurait contenu près du tiers de l'Asie & de l'Afrique. L'Euphrate & le Tygre ont leur source à plus de soixante grandes lieues l'un de l'autre, dans des montagnes horribles qui ne ressemblent guère à un jardin. Le fleuve qui borde l'Ethiopie, & qui ne peut être que le Nil, commence à plus de mille lieues des sources du Tygre & de l'Euphrate; & si le Phison est le Phase, il est assez étonnant de mettre au même endroit la source d'un fleuve de Scythie & celle d'un fleuve d'Afrique. Il a donc fallu chercher une autre explication & d'autres fleuves. Chaque commentateur a fait son paradis terrestre.

On a dit que le jardin d'Eden ressemble à ces jardins d'Eden à Saana dans l'Arabie heureuse, fameuse dans toute l'antiquité ; que les Hébreux, peuple très-récent, pouvaient être une horde arabe, & se faire honneur de ce qu'il y avait de plus beau

dans le meilleur canton de l'Arabie ; qu'ils ont toujours employé pour eux les anciennes traditions des grandes nations au milieu desquelles ils étaient enclavés. Mais ils n'en étaient pas moins conduits par le Seigneur.

Le Seigneur prit donc l'homme, & le mit dans le jardin de volupté, afin qu'il le cultivât.

C'est fort bien fait de *cultiver son jardin*, mais il est difficile qu'*Adam* cultivât un jardin de mille lieues de long ; apparemment qu'on lui donna des aides. Il faut donc, encore une fois, que les commentateurs exercent ici leur talent de deviner. Aussi a-t-on donné à ces quatre fleuves trente positions différentes.

Ne mangez point du fruit de la science du bien & du mal.

Il est difficile de concevoir qu'il y ait eu un arbre qui enseignât le bien & le mal, comme il y a des poiriers & des abricotiers. D'ailleurs, on a demandé pourquoi DIEU ne veut pas que l'homme connaisse le bien & le mal ? Le contraire ne paraît-il pas (si on ose le dire) beaucoup plus digne de DIEU, & beaucoup plus nécessaire à l'homme ? Il semble à notre pauvre raison que DIEU devait ordonner de manger beaucoup de ce fruit ; mais on doit soumettre sa raison, & conclure seulement qu'il faut obéir à DIEU.

Dès que vous en aurez mangé vous mourrez.

Cependant *Adam* en mangea & n'en mourut point. Au contraire, on le fait vivre encore neuf cents trente ans. Plusieurs pères ont regardé tout cela comme une allégorie. En effet, on pourrait dire que les autres animaux ne savent pas qu'ils mourront, mais que

l'homme le fait par sa raison. Cette raison est l'arbre de la science qui lui fait prévoir sa fin. Cette explication serait peut-être la plus raisonnable ; mais nous n'osons prononcer.

Le Seigneur dit aussi : Il n'est pas bon que l'homme soit seul, fesons-lui une aide semblable à lui.

On s'attend que le Seigneur va lui donner une femme : mais auparavant il lui amène tous les animaux. Peut-être y a-t-il ici quelque transposition de copiste.

Et le nom qu'Adam donna à chacun des animaux est son véritable nom.

Ce qu'on peut entendre par le véritable nom d'un animal serait un nom qui désignerait toutes les propriétés de son espèce, ou du moins les principales ; mais il n'en est ainsi dans aucune langue. Il y a dans chacune quelques mots imitatifs, comme *coq* & *coucou* en celte, qui désignent un peu le cri du coq & du coucou. *Tintamarre*, *trictrac ; alali* en grec, *loupous* en latin &c. Mais ces mots imitatifs sont en très-petit nombre. De plus, si *Adam* eût ainsi connu toutes les propriétés des animaux, ou il avait déjà mangé du fruit de la science, ou DIEU semblait n'avoir pas besoin de lui interdire ce fruit. Il en savait déjà plus que la société royale de Londres & l'académie des sciences.

Observez que c'est ici la première fois qu'*Adam* est nommé dans la Genèse. Le premier homme, chez les anciens brachmanes, prodigieusement antérieurs aux Juifs, s'appelait *Adimo*, l'enfant de la terre, & sa femme *Procriti*, la vie ; c'est ce que dit le *Védam* dans la seconde formation du monde. *Adam*

& *Eve* ſignifiaient ces mêmes choſes dans la langue phénicienne. Nouvelle preuve que l'Eſprit-ſaint ſe conformait aux idées reçues.

Lorſqu'Adam était endormi, DIEU *prit une de ſes côtes, & mit de la chair à la place; & de la côte qu'il avait tirée d'Adam il bâtit une femme, & il amena la femme à Adam.*

Le Seigneur, un chapitre auparavant, avait déjà créé le mâle & la femelle; pourquoi donc ôter une côte à l'homme pour en faire une femme qui exiſtait déjà? On répond que l'auteur annonce dans un endroit ce qu'il explique dans l'autre. On répond encore que cette allégorie ſoumet la femme à ſon mari, & exprime leur union intime. Bien des gens ont cru ſur ce verſet que les hommes ont une côte de moins que les femmes. Mais c'eſt une héréſie; & l'anatomie nous fait voir qu'une femme n'eſt pas pourvue de plus de côtes que ſon mari.

Or le ſerpent était le plus ruſé de tous les animaux de la terre &c. il dit à la femme &c.

Il n'eſt fait dans tout cet article aucune mention du diable; tout y eſt phyſique. Le ſerpent était regardé non-ſeulement comme le plus ruſé des animaux par toutes les nations orientales, mais encore comme immortel. Les Chaldéens avaient une fable d'une querelle entre DIEU & le ſerpent; & cette fable avait été conſervée par *Phérécide*. *Origène* la cite dans ſon livre VI contre *Celſe*. On portait un ſerpent dans les fêtes de *Bacchus*. Les Egyptiens attachaient une eſpèce de divinité au ſerpent, au rapport d'*Euſèbe* dans ſa *Préparation évangélique*, livre premier, chap. X. Dans l'Arabie & dans les Indes, à la Chine même,

le ſerpent était regardé comme le ſymbole de la vie ; & de-là vint que les empereurs de la Chine, antérieurs à *Moïſe*, portèrent toujours l'image d'un ſerpent ſur la poitrine.

Eve n'eſt point étonnée que le ſerpent lui parle. Les animaux ont parlé dans toutes les anciennes hiſtoires, & c'eſt pourquoi lorſque *Pilpay* & *Lokman* firent parler les animaux, perſonne n'en fut ſurpris.

Toute cette aventure paraît ſi phyſique & ſi dépouillée de toute allégorie, qu'on y rend raiſon pourquoi le ſerpent rampe depuis ce temps-là ſur ſon ventre, pourquoi nous cherchons toujours à l'écraſer, & pourquoi il cherche toujours à nous mordre ; (du moins à ce qu'on croit) préciſément comme on rendait raiſon dans les anciennes métamorphoſes pourquoi le corbeau qui était blanc autrefois eſt noir aujourd'hui, pourquoi le hibou ne ſort de ſon trou que de nuit, pourquoi le loup aime le carnage &c. Mais les pères ont cru que c'eſt une allégorie auſſi manifeſte que reſpectable. Le plus ſûr eſt de les croire.

Je multiplierai vos miſères & vos groſſeſſes, vous enfanterez dans la douleur, vous ſerez ſous la puiſſance de l'homme, & il vous dominera.

On demande pourquoi la multiplication des groſſeſſes eſt une punition ? C'était au contraire, dit-on, une très-grande bénédiction, & ſurtout chez les Juifs. Les douleurs de l'enfantement ne ſont conſidérables que dans les femmes délicates ; celles qui ſont accoutumées au travail accouchent très-aiſément, ſurtout dans les climats chauds. Il y a quelquefois des bêtes qui ſouffrent beaucoup dans leur géſine ; il y en a

même qui en meurent. Et quant à la ſupériorité de l'homme ſur la femme, c'eſt une choſe entièrement naturelle; c'eſt l'effet de la force du corps & même de celle de l'eſprit. Les hommes en général ont des organes plus capables d'une attention ſuivie que les femmes, & ſont plus propres aux travaux de la tête & du bras. Mais quand une femme a le poignet & l'eſprit plus fort que ſon mari, elle en eſt par-tout la maîtreſſe; c'eſt alors le mari qui eſt ſoumis à la femme. Cela eſt vrai; mais il ſe peut très-bien qu'avant le péché originel il n'y eût ni ſujétion ni douleur.

Le Seigneur leur fit des tuniques de peau.

Ce paſſage prouve bien que les Juifs croyaient un DIEU corporel. Un rabin nommé *Elieſer* a écrit que DIEU couvrit *Adam* & *Eve* de la peau même du ſerpent qui les avait tentés; & *Origène* prétend que cette tunique de peau était une nouvelle chair, un nouveau corps que DIEU fit à l'homme. Il vaut mieux s'en tenir au texte avec reſpect.

Et le Seigneur dit: Voilà Adam qui eſt devenu comme l'un de nous.

Il ſemblerait que les Juifs admirent d'abord pluſieurs Dieux. Il eſt plus difficile de ſavoir ce qu'ils entendent par ce mot Dieux *Eloïm*. Quelques commentateurs ont prétendu que ce mot, *l'un de nous*, ſignifie la Trinité; mais il n'eſt pas aſſurément queſtion de la Trinité dans la Bible. La Trinité n'eſt pas un composé de pluſieurs Dieux, c'eſt le même Dieu triple, & jamais les Juifs n'entendirent parler d'un Dieu en trois perſonnes. Par ces mots, *ſemblable à nous*, il eſt vraiſemblable que les Juifs entendaient

les anges *Eloïm*. C'eſt ce qui fit penſer à pluſieurs doctes téméraires que ce livre ne fut écrit que quand ils adoptèrent la créance de ces Dieux inférieurs. Mais c'eſt une opinion condamnée.

Le Seigneur le mit hors du jardin de volupté, afin qu'il cultivât la terre.

Mais le Seigneur, diſent quelques-uns, l'avait mis dans le jardin de volupté, *afin qu'il cultivât ce jardin*. Si *Adam* de jardinier devint laboureur, ils diſent qu'en cela ſon état n'empira pas beaucoup. Un bon laboureur vaut bien un bon jardinier. Cette ſolution nous ſemble trop peu ſérieuſe. Il vaut mieux dire que DIEU punit la déſobéiſſance par le banniſſement du lieu natal.

Toute cette hiſtoire en général ſe rapporte, ſelon des commentateurs trop hardis, à l'idée qu'eurent tous les hommes, & qu'ils ont encore, que les premiers temps valaient mieux que les nouveaux. On a toujours plaint le préſent & vanté le paſſé. Les hommes ſurchargés de travaux ont placé le bonheur dans l'oiſiveté, ne ſongeant pas que le pire des états eſt celui d'un homme qui n'a rien à faire. On ſe vit ſouvent malheureux, & on ſe forgea l'idée d'un temps où tout le monde avait été heureux. C'eſt à peu près comme ſi on diſait, il fut un temps où il ne périſſait aucun arbre, où nulle bête n'était malade, ni faible, ni dévorée par une autre, où jamais les araignées ne prenaient de mouches. De-là l'idée du ſiècle d'or, de l'œuf percé par *Arimane*, du ſerpent qui déroba à l'âne la recette de la vie heureuſe & immortelle que l'homme avait mis ſur ſon bât, de-là ce combat de *Typhon* contre *Oſiris*, d'*Ophionée* contre les Dieux,

& cette fameuse boîte de *Pandore*, & tous ces vieux contes dont quelques-uns sont ingénieux, & dont aucun n'est instructif. Mais nous devons croire que les fables des autres peuples sont des imitations de l'histoire hébraïque, puisque nous avons l'ancienne histoire des Hébreux, & que les premiers livres des autres nations sont presque tous perdus. De plus, les témoignages en faveur de la Genèse sont irréfragables.

Et il mit devant le jardin de volupté un chérubin avec un glaive tournoyant & enflammé pour garder l'entrée de l'arbre de vie.

Le mot *kerub* signifie *bœuf*. Un bœuf armé d'un sabre enflammé, fait, dit-on, une étrange figure à une porte. Mais les Juifs représentèrent depuis des anges en forme de bœufs & d'éperviers, quoiqu'il leur fût défendu de faire aucune figure : ils prirent visiblement ces bœufs & ces éperviers des Egyptiens, dont ils imitèrent tant de choses. Les Egyptiens vénérèrent d'abord le bœuf comme le symbole de l'agriculture, & l'épervier comme celui des vents; mais ils ne firent jamais un portier d'un bœuf. C'est probablement une allégorie; & les Juifs entendaient par *kerub*, la nature. C'était un symbole composé d'une tête de bœuf, d'une tête d'homme, d'un corps d'homme, & d'aîles d'épervier.

Et le Seigneur mit un signe à Caïn.

Quel Seigneur! disent les incrédules. Il accepte l'offrande d'*Abel*, & il rejette celle de *Caïn* son aîné, sans qu'on en rapporte la moindre raison. Par-là le Seigneur devient la cause de l'inimitié entre les deux frères. C'est une instruction morale à la vérité, &

une

une instruction prise dans toutes les fables anciennes, qu'à peine le genre-humain exista, qu'un frère assassine son frère. Mais ce qui paraît aux sages du monde contre toute morale, contre toute justice, contre tous les principes du sens commun, c'est que DIEU ait damné à toute éternité le genre-humain, & ait fait mourir inutilement son propre fils pour une pomme, & qu'il pardonne un fratricide. Que dis-je, pardonner? il prend le coupable sous sa protection. Il déclare que quiconque vengera le meurtre d'*Abel* sera puni sept fois plus que *Caïn* ne l'aurait été. Il lui met un signe qui lui sert de sauve-garde. C'est, disent les impies, une fable aussi exécrable qu'absurde. C'est le délire de quelque malheureux juif, qui écrivit ces infames inepties à l'imitation des contes que les peuples voisins prodiguaient dans la Syrie. Ce juif insensé attribua ces rêveries atroces à *Moïse*, dans un temps où rien n'était plus rare que les livres. La fatalité qui dispose de tout, a fait parvenir ce malheureux livre jusqu'à nous. Des fripons l'ont exalté, & des imbécilles l'ont cru. Ainsi parle une foule de théistes qui, en adorant DIEU, osent condamner le DIEU d'Israël, & qui jugent de la conduite de de l'Etre éternel par les règles de notre morale imparfaite & de notre justice erronée. Ils admettent DIEU pour le soumettre à nos lois. Gardons-nous d'être si hardis, & respectons, encore une fois, ce que nous ne pouvons comprendre. Crions *ô altitudo* de toutes nos forces.

Les Dieux Eloïm, voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour épouses celles qu'ils choisirent.

Cette imagination fut encore celle de tous les

peuples ; il n'y a aucune nation, excepté peut-être la Chine, où quelque Dieu ne ſoit venu faire des enfans à des filles. Ces Dieux corporels deſcendaient ſouvent ſur la terre pour viſiter leurs domaines ; ils voyaient nos filles, ils prenaient pour eux les plus jolies : les enfans nés du commerce de ces Dieux & des mortelles devaient être ſupérieurs aux autres hommes ; auſſi la Genèſe ne manque pas de dire que ces Dieux qui couchèrent avec nos filles produiſirent des géans. C'eſt encore ſe conformer à l'opinion vulgaire.

Et je ferai venir ſur la terre les eaux du déluge. (*)

Je remarquerai ſeulement ici que *St Auguſtin* dans ſa *Cité de Dieu*, nº. 8, dit : *Maximum illud diluvium græca nec latina novit hiſtoria* : ni l'hiſtoire grecque ni la latine ne connaiſſent ce grand déluge. En effet, on n'avait jamais connu que ceux de Deucalion & d'Ogygès en Grèce. Ils ſont regardés comme univerſels dans les fables recueillies par *Ovide*, mais totalement ignorés dans l'Aſie orientale. *St Auguſtin* ne ſe trompe donc pas en diſant que l'hiſtoire n'en parle pas.

DIEU *dit à Noé : Je vais faire alliance avec vous & avec votre ſemence après vous, & avec tous les animaux.*

DIEU faire alliance avec les bêtes ! quelle alliance ! s'écrient les incrédules. Mais s'il s'allie avec l'homme, pourquoi pas avec la bête ? elle a du ſentiment, & il y a quelque choſe d'auſſi divin dans le ſentiment que dans la penſée la plus métaphyſique. D'ailleurs, les animaux ſentent mieux que la plupart des hommes ne penſent. C'eſt apparemment en vertu de ce pacte que *François d'Aſſiſe*, fondateur de l'ordre ſéraphique, diſait aux cigales & aux lièvres : Chantez, ma ſœur

(*) Voyez l'article *Déluge*.

la cigale, broutez, mon frère le levraut. Mais quelles ont été les conditions du traité ? que tous les animaux se dévoreraient les uns les autres, qu'ils se nourriraient de notre chair & nous de la leur, qu'après les avoir mangés, nous nous exterminerions avec rage, & qu'il ne nous manquerait plus que de manger nos semblables égorgés par nos mains. S'il y avait eu un tel pacte, il aurait été fait avec le diable.

Probablement tout ce passage ne veut dire autre chose sinon que DIEU est également le maître absolu de tout ce qui respire. Ce pacte ne peut être qu'un ordre, & le mot d'*alliance* n'est là que par extension. Il ne faut donc pas s'effaroucher des termes, mais adorer l'esprit, & remonter aux temps où l'on écrivait ce livre qui est un scandale aux faibles, & une édification aux forts.

Et je mettrai mon arc dans les nuées, & il sera un signe de mon pacte &c.

Remarquez que l'auteur ne dit pas, j'ai mis mon arc dans les nuées, il dit, je mettrai ; cela suppose évidemment que l'opinion commune était que l'arc-en-ciel n'avait pas toujours existé. C'est un phénomène causé nécessairement par la pluie ; & on le donne ici comme quelque chose de surnaturel qui avertit que la terre ne sera plus inondée. Il est étrange de choisir le signe de la pluie pour assurer qu'on ne sera pas noyé. Mais aussi on peut répondre que dans le danger de l'inondation on est rassuré par l'arc-en-ciel.

Or le Seigneur descendit pour voir la ville & la tour que les enfans d'Adam bâtissaient ; & il dit : Voilà un peuple qui n'a qu'une langue. Ils ont commencé à faire cela ; & ils ne s'en désisteront point jusqu'à ce qu'ils aient

achevé. Venez donc, descendons, confondons leur langue, afin que personne n'entende son voisin. (*)

Observez seulement ici que l'auteur sacré continue toujours à se conformer aux opinions populaires. Il parle toujours de DIEU comme d'un homme qui s'informe de ce qui se passe, qui veut voir par ses yeux ce qu'on fait dans ses domaines, qui appelle les gens de son conseil pour se résoudre avec eux.

Et Abraham ayant partagé ses gens (qui étaient 318,) *tomba sur les cinq rois, les défit & les poursuivit jusqu'à Hoba à la gauche de Damas.*

Du bord méridional du lac Sodome jusqu'à Damas, on compte quatre-vingts lieues ; & encore faut-il franchir le Liban & l'anti-Liban. Les incrédules triomphent d'une telle exagération. Mais puisque le Seigneur favorisait *Abraham*, rien n'est exagéré.

Et sur le soir les deux anges arrivèrent à Sodome &c.

Toute l'histoire des deux anges que les Sodomites voulurent violer, est peut-être la plus extraordinaire que l'antiquité ait rapportée. Mais il faut considérer que presque toute l'Asie croyait qu'il y avait des démons incubes & succubes, que de plus ces deux anges étaient des créatures plus parfaites que les hommes, & qu'ils devaient être plus beaux, & allumer plus de désirs chez un peuple corrompu, que des hommes ordinaires. Il se peut que ce trait d'histoire ne soit qu'une figure de rhétorique pour exprimer les horribles débordemens de Sodome & de Gomorrhe. Nous ne proposons cette solution aux savans qu'avec une extrême défiance de nous-mêmes.

Pour *Loth* qui propose ses deux filles aux Sodomites

(*) Voyez sur ce passage l'article *Babel*.

à la place des deux anges, & la femme de *Loth* changée en ſtatue de ſel, & tout le reſte de cette hiſtoire, qu'oſerons-nous dire? L'ancienne fable arabique de *Cinira* & de *Mirrha* a quelque rapport à l'inceſte de *Loth* & de ſes filles; & l'aventure de *Philemon* & de *Baucis* n'eſt pas ſans reſſemblance avec les deux anges qui apparurent à *Loth* & à ſa femme. Pour la ſtatue de ſel, nous ne ſavons pas à quoi elle reſſemble; eſt-ce à l'hiſtoire d'*Orphée* & d'*Euridice*?

Bien des ſavans penſent, avec le grand *Newton* & le docte *le Clerc*, que le Pentateuque fut écrit par *Samuel* lorſque les Juifs eurent un peu appris à lire & à écrire, & que toutes ces hiſtoires ſont des imitations des fables ſyriennes.

Mais il ſuffit que tout cela ſoit dans l'écriture ſainte pour que nous le révérions, ſans chercher à voir dans ce livre autre choſe que ce qui eſt écrit par l'Eſprit ſaint. Souvenons-nous toujours que ces temps-là ne ſont pas les nôtres, & ne manquons pas de répéter, après tant de grands hommes, que l'ancien Teſtament eſt une hiſtoire véritable, & que tout ce qui a été inventé par le reſte de l'univers eſt fabuleux.

Il s'eſt trouvé quelques ſavans qui ont prétendu qu'on devait retrancher des livres canoniques toutes ces choſes incroyables qui ſcandaliſent les faibles; mais on a dit que ces ſavans étaient des cœurs corrompus, des hommes à brûler, & qu'il eſt impoſſible d'être honnête homme ſi on ne croit pas que les Sodomites voulurent violer deux anges. C'eſt ainſi que raiſonne une eſpèce de monſtre qui veut dominer ſur les eſprits.

Il eſt vrai que pluſieurs célébres pères de l'Egliſe

ont eu la prudence de tourner toutes ces hiſtoires en allégories, à l'exemple des Juifs, & ſurtout de *Philon.* Des papes plus prudens encore voulurent empêcher qu'on ne traduisît ces livres en langue vulgaire, de peur qu'on ne mît les hommes à portée de juger ce qu'on leur propoſait d'adorer.

On doit certainement en conclure que ceux qui entendent parfaitement ce livre doivent tolérer ceux qui ne l'entendent pas. Car ſi ceux-ci n'y entendent rien, ce n'eſt pas leur faute. Mais ceux qui n'y comprennent rien doivent tolérer auſſi ceux qui comprennent tout.

Les ſavans trop remplis de leur ſcience ont prétendu qu'il était impoſſible que *Moïſe* eût écrit la Genèſe. Une de leurs grandes raiſons eſt que dans l'hiſtoire d'*Abraham*, il eſt dit que ce patriarche paya la caverne pour enterrer ſa femme, en *argent monnayé*, & que le roi de Gérar donna mille pièces d'argent à *Sara* lorſqu'il la rendit après l'avoir enlevée pour ſa beauté à l'âge de ſoixante & quinze ans. Ils diſent qu'ils ont conſulté tous les anciens auteurs, & qu'il eſt avéré qu'il n'y avait point d'argent monnayé dans ce temps-là. Mais on voit bien que ce ſont là de pures chicanes, puiſque l'Egliſe a toujours cru fermement que *Moïſe* fut l'auteur du Pentateuque. Ils fortifient tous les doutes élevés par *Aben-Eſra* & par *Baruk Spinoſa.* Le médecin *Aſtruc* beau-père du contrôleur-général *Silhouette*, dans ſon livre, devenu très-rare, intitulé *Conjectures ſur la Genèſe*, ajoute de nouvelles objections inſolubles à la ſcience humaine. Mais elles ne le ſont pas à la piété humble & ſoumiſe. Les ſavans oſent contredire chaque ligne; & les ſimples révèrent chaque

ligne. Craignons de tomber dans le malheur de croire notre raiſon ; ſoyons ſoumis d'eſprit & de cœur. (*)

Et Abraham dit que Sara était ſa ſœur ; & le roi de Gérar la prit pour lui.

Nous avouons, comme nous l'avons dit à l'article *Abraham*, que *Sara* avait alors quatre-vingt-dix ans ; qu'elle avait été déjà enlevée par un roi d'Egypte, & qu'un roi de ce même déſert affreux de Gérar enleva encore depuis la femme d'*Iſaac* fils d'*Abraham*. Nous avons parlé auſſi de la ſervante *Agar* à qui *Abraham* fit un enfant, & de la manière dont ce patriarche renvoya cette ſervante & ſon fils. On ſait à quel point les incrédules triomphent de toutes ces hiſtoires, avec quel ſourire dédaigneux ils en parlent, comme ils mettent fort au-deſſous des Mille & une nuits l'hiſtoire d'un *Abimelec* amoureux de cette même *Sara* qu'*Abraham* avait fait paſſer pour ſa ſœur, & un autre *Abimelec* amoureux de *Rebecca* qu'*Iſaac* fait auſſi paſſer pour ſa ſœur. On ne peut trop redire que le grand défaut de tous ces ſavans critiques eſt de vouloir tout ramener aux principes de notre faible raiſon, & de juger des anciens Arabes comme ils jugent de la cour de France & de celle d'Angleterre.

Et l'ame de Sichem, fils du roi Hemor, fut conglutinée avec l'ame de Dina, & il charma ſa triſteſſe par des careſſes tendres ; & il alla à Hemor ſon père, & lui dit : Donnez-moi cette fille pour femme.

C'eſt ici que les ſavans ſe révoltent plus que jamais. Quoi ! diſent-ils, le fils d'un roi veut bien faire à la fille d'un vagabond l'honneur de l'épouſer ; le mariage ſe conclut, on comble de préſens *Jacob* le père & *Dina*

(*) Voyez *Moïſe*.

la fille ; le roi de Sichem daigne recevoir dans ſa ville ces voleurs errans qu'on appelle *patriarches ;* il a la bonté incroyable, incompréhenſible de ſe faire circoncire, lui, ſon fils, ſa cour & ſon peuple, pour condeſcendre à la ſuperſtition de cette petite horde, qui ne poſſède pas une demi-lieue de terrain en propre ! Et pour prix d'une ſi étonnante bonté, que font nos patriarches ſacrés ? ils attendent le jour où la plaie de la circonciſion donne ordinairement la fièvre. *Siméon* & *Lévi* courent par toute la ville, le poignard à la main ; ils maſſacrent le roi, le prince ſon fils & tous les habitans. L'horreur de cette St Barthelemi n'eſt ſauvée que parce qu'elle eſt impoſſible. C'eſt un roman abominable, mais c'eſt évidemment un roman ridicule. Il eſt impoſſible que deux hommes aient égorgé tranquillement tout un peuple. On a beau ſouffrir un peu de ſon prépuce entamé, on ſe défend contre deux ſcélérats, on s'aſſemble, on les entoure, on les fait périr par les ſupplices qu'ils méritent.

Mais il y a encore une impoſſibilité plus palpable, c'eſt que par la ſupputation exacte des temps, *Dina*, cette fille de *Jacob*, ne pouvait alors être âgée que de trois ans, & que ſi on veut forcer la chronologie, on ne pourra lui en donner que cinq tout au plus : c'eſt ſur quoi on ſe récrie. On dit : Qu'eſt-ce qu'un livre d'un peuple réprouvé, un livre inconnu ſi long-temps de toute la terre, un livre où la droite raiſon & les mœurs ſont outragées à chaque page, & qu'on veut nous donner pour irréfragable, pour ſaint, pour dicté par DIEU même ? n'eſt-ce pas une impiété de le croire ? n'eſt-ce pas une fureur d'anthropophages de perſécuter les hommes ſenſés & modeſtes qui ne le croient pas ?

A cela nous répondons : l'Eglise dit qu'elle le croit. Les copiftes ont pu mêler des abfurdités révoltantes à des hiftoires refpectables. C'eft à la fainte Eglife feule d'en juger. Les profanes doivent fe laiffer conduire par elle. Ces abfurdités, ces horreurs prétendues n'intéreffent point le fond de notre religion. Où en feraient les hommes, fi le culte & la vertu dépendaient de ce qui arriva autrefois à Sichem & à la petite *Dina* ?

Voici les rois qui régnèrent dans le pays d'Edom avant que les enfans d'Ifraël euffent un roi.

C'eft ici le paffage fameux qui a été une des grandes pierres d'achoppement. C'eft ce qui a déterminé le grand *Newton*, le pieux & fage *Samuel Clarke*, le profond philofophe *Bolingbroke*, le docte *le Clerc*, le favant *Fréret* & une foule d'autres favans à foutenir qu'il était impoffible que *Moïfe* fût l'auteur de la Genèfe.

Nous avouons qu'en effet ces mots ne peuvent avoir été écrits que dans le temps où les Juifs eurent des rois.

C'eft pricipalement ce verfet qui détermina *Aftruc* à bouleverfer toute la Genèfe & à fuppofer des mémoires dans lefquels l'auteur avait puifé. Son travail eft ingénieux, il eft exact, mais il eft téméraire. Un concile aurait à peine ofé l'entreprendre. Et de quoi a fervi ce travail ingrat & dangereux d'*Aftruc* ? à redoubler les ténèbres qu'il a voulu éclaircir. C'eft là le fruit de l'arbre de la fcience dont nous voulons tous manger. Pourquoi faut-il que les fruits de l'arbre de l'ignorance foient plus nourriffans & plus aifés à digérer ?

Mais que nous importe après tout que ce verfet, que ce chapitre ait été écrit par *Moïfe* ou par *Samuel*,

ou par le facrificateur qui vint à Samarie, ou par *Efdras*, ou par un autre ? En quoi notre gouvernement, nos lois, nos fortunes, notre morale, notre bien-être peuvent-ils être liés avec les chefs ignorés d'un malheureux pays barbare appelé *Edom* ou *Idumée*, toujours habité par des voleurs ? Hélas ! ces pauvres Arabes qui n'ont pas de chemifes ne s'informent jamais fi nous exiftons ; ils pillent des caravanes & mangent du pain d'orge ; & nous nous tourmentons pour favoir s'il y a eu des roitelets dans ce canton de l'Arabie pétrée avant qu'il y en eût dans un canton voifin à l'occident du lac de Sodome !

O miferas hominum mentes, ô pectora cæca !

GENIE.

SECTION PREMIERE.

GENIE, daimon ; nous en avons déjà parlé à l'article *Ange*. Il n'eft pas aifé de favoir au jufte fi les péris des Perfes furent inventés avant les démons des Grecs. Mais cela eft fort probable.

Il fe peut que les ames des morts appelées *ombres*, *mânes*, (*a*) aient paffé pour des daimons. *Hercule* dans *Héfiode* dit qu'un daimon lui ordonna fes travaux.

Le daimon ou démon de *Socrate* avait tant de réputation, qu'*Apulée* l'auteur de l'*Ane d'or*, qui d'ailleurs était magicien de bonne foi, dit dans fon traité fur ce génie de *Socrate*, qu'il faut être fans *religion pour le*

(*a*) Bouclier d'*Hercule*, vers 94.

nier. Vous voyez qu'*Apulée* raisonnait précisément comme frère *Garasse* & frère *Bertier*. Tu ne crois pas ce que je crois, tu es donc sans religion. Et les jansénistes en ont dit autant à frère *Bertier*, & le reste du monde n'en fait rien. Ces démons, dit le très-religieux & très-ordurier *Apulée*, sont des puissances intermédiaires entre l'æther & notre basse région. Ils vivent dans notre atmosphère, ils portent nos prières & nos mérites aux Dieux. Ils en rapportent les secours & les bienfaits comme des interprètes & des ambassadeurs. C'est par leur ministère, comme dit *Platon*, que s'opèrent les révélations, les présages, les miracles des magiciens.

Cæterum sunt quædam divinæ mediæ potestates, inter summum æthera, & infimas terras, in isto intersitæ aëris spatio, per quas & desideria nostra & merita ad Deos commeant. Hos græco nomine dæmonas nuncupant. Inter terricolas cælicolasque vectores, hinc precum, inde donorum: qui ultrò citròque portant, hinc petitiones, inde suppetias: ceu quidam utriusque interpretes, & salutigeri. Per hos eosdem, ut Plato in symposio autumat, cuncta denuntiata, & magorum varia miracula, omnesque præsagium species reguntur.

S[t] *Augustin* a daigné réfuter *Apulée*; voici ses paroles:

„ (*b*) Nous ne pouvons non plus dire que les „ démons ne sont ni mortels ni éternels, car tout „ ce qui a la vie, ou vit éternellement, ou perd par „ la mort la vie dont il est vivant; & *Apulée* a dit „ que quant au temps, les démons sont éternels.

(*b*) *Cité de* DIEU, liv. IX, chap. XII, pag. 324, traduction de *Giri*.

„ Que reste-t-il donc, sinon que lés démons tenant
„ le milieu, ils aient une chose des deux plus hautes
„ & une chose des deux plus basses. Ils ne sont plus
„ dans le milieu, & ils tombent dans l'une des deux
„ extrémités ; & comme des deux choses qui sont,
„ soit de l'une, soit de l'autre part, il ne se peut
„ faire qu'ils n'en aient pas deux, selon que nous
„ l'avons montré, pour tenir le milieu il faut qu'ils
„ aient une chose de chacune ; & puisque l'éternité
„ ne leur peut venir des plus basses, où elle ne se
„ trouve pas, c'est la seule chose qu'ils ont des plus
„ hautes ; & ainsi pour achever le milieu qui leur
„ appartient, que peuvent-ils avoir des plus basses
„ que la misère?

C'est puissamment raisonner.

Comme je n'ai jamais vu de génies, de démons, de péris, de farfadets, soit bienfesans, soit malfesans, je n'en puis parler en connaissance de cause ; & je m'en rapporte aux gens qui en ont vu.

Chez les Romains on ne se servait point du mot *genius*, pour exprimer, comme nous fesons, un rare talent; c'était *ingenium*. Nous employons indifféremment le mot *génie* quand nous parlons du démon qui avait une ville de l'antiquité sous sa garde, ou d'un machiniste, ou d'un musicien.

Ce terme de *génie* semble devoir désigner, non pas indistinctement les grands talens, mais ceux dans lesquels il entre de l'invention. C'est surtout cette invention qui paraissait un don des Dieux, cet *ingenium quasi ingenitum*, une espèce d'inspiration divine. Or un artiste, quelque parfait qu'il soit dans son genre, s'il n'a point d'invention, s'il n'est point original,

n'eſt point réputé génie ; il ne paſſera pour avoir été inſpiré que par les artiſtes ſes prédéceſſeurs, quand même il les ſurpaſſerait.

Il ſe peut que pluſieurs perſonnes jouent mieux aux échecs que l'inventeur de ce jeu, & qu'ils lui gagnaſſent les grains de blé que le roi des Indes voulait lui donner. Mais cet inventeur était un génie ; & ceux qui le gagneraient peuvent ne pas l'être. *Le Pouſſin*, déjà grand peintre avant d'avoir vu de bons tableaux, avait le génie de la peinture. *Lulli*, qui ne vit aucun bon muſicien en France, avait le génie de la muſique.

Lequel vaut le mieux de poſſéder ſans maître le génie de ſon art, ou d'atteindre à la perfection en imitant & en ſurpaſſant ſes maîtres ?

Si vous faites cette queſtion aux artiſtes, ils ſeront peut-être partagés : ſi vous la faites au public, il n'héſitera pas. Aimez-vous mieux une belle tapiſſerie des Gobelins qu'une tapiſſerie faite en Flandre dans les commencemens de l'art ? préférez-vous les chefs-d'œuvre modernes en eſtampes aux premières gravures en bois ? la muſique d'aujourd'hui aux premiers airs qui reſſemblaient au chant grégorien ? l'artillerie d'aujourd'hui au génie qui inventa les premiers canons ? tout le monde vous répondra : Oui. Tous les acheteurs vous diront : J'avoue que l'inventeur de la navette avait plus de génie que le manufacturier qui a fait mon drap ; mais mon drap vaut mieux que celui de l'inventeur.

Enfin, chacun avouera, pour peu qu'on ait de conſcience, que nous reſpectons les génies qui ont ébauché les arts, & que les eſprits qui les ont perfectionnés ſont plus à notre uſage.

SECTION II.

L'ARTICLE *Génie* a été traité dans le grand dictionnaire par des hommes qui en avaient. On n'oſera donc dire que peu de choſes après eux.

Chaque ville, chaque homme ayant eu autrefois ſon génie, on s'imagina que ceux qui feſaient des choſes extraordinaires étaient inſpirés par ce génie. Les neuf Muſes étaient neuf génies qu'il fallait invoquer, c'eſt pourquoi *Ovide* dit:

Eſt Deus in nobis, agitante caleſcimus illo.
Il eſt un Dieu dans nous, c'eſt lui qui nous anime.

Mais au fond, le génie eſt-il autre choſe que le talent? qu'eſt-ce que le talent, ſinon la diſpoſition à réuſſir dans un art? pourquoi diſons-nous le génie d'une langue? c'eſt que chaque langue par ſes terminaiſons, par ſes articles, ſes participes, ſes mots plus ou moins longs, aura néceſſairement des propriétés que d'autres langues n'auront pas. Le génie de la langue françaiſe ſera plus fait pour la converſation, parce que ſa marche néceſſairement ſimple & régulière ne gênera jamais l'eſprit. Le grec & le latin auront plus de variété. Nous avons remarqué ailleurs que nous ne pouvons dire *Théophile a pris ſoin des affaires de Céſar* que de cette ſeule manière; mais en grec & en latin on peut tranſpoſer les cinq mots qui compoſeront cette phraſe en cent-vingt façons différentes, ſans gêner en rien le ſens.

Le ſtyle lapidaire ſera plus dans le génie de la langue latine que dans celui de la françaiſe & de l'allemande.

On appelle *génie d'une nation* le caractère, les mœurs, les talens principaux, les vices même qui distinguent un peuple d'un autre. Il suffit de voir des Français, des Espagnols & des Anglais pour sentir cette différence.

Nous avons dit que le génie particulier d'un homme dans les arts, n'est autre chose que son talent; mais on ne donne ce nom qu'à un talent très-supérieur. Combien de gens ont eu quelque talent pour la poësie, pour la musique, pour la peinture? cependant il serait ridicule de les appeler des génies.

Le génie conduit par le goût ne fera jamais de faute grossière; aussi *Racine* depuis *Andromaque*, *le Poussin*, *Rameau*, n'en ont jamais fait.

Le génie sans goût en commettra d'énormes; & ce qu'il y a de pis, c'est qu'il ne les sentira pas.

GENIES.

LA doctrine des génies, l'astrologie judiciaire, & la magie, ont rempli toute la terre. Remontez jusqu'à l'ancien *Zoroastre*, vous trouvez les génies établis. Toute l'antiquité est pleine d'astrologues & de magiciens. Ces idées étaient donc bien naturelles. Nous nous moquons aujourd'hui de tant de peuples chez qui elles ont prévalu; si nous étions à leur place, si nous commencions comme eux à cultiver les sciences, nous en ferions tout autant. Imaginons-nous que nous sommes des gens d'esprit qui commençons à raisonner sur notre être, & à observer les astres: la terre est sans doute immobile au milieu du monde;

le ſoleil & les planètes ne tournent que pour elle; & les étoiles ne ſont faites que pour nous ; l'homme eſt donc le grand objet de toute la nature. Que faire de tous ces globes uniquement deſtinés à notre uſage, & de l'immenſité du ciel? Il eſt tout vraiſemblable que l'eſpace & les globes ſont peuplés de ſubſtances, & puiſque nous ſommes les favoris de la nature, placés au centre du monde , & que tout eſt fait pour l'homme, ces ſubſtances ſont évidemment deſtinées à veiller ſur l'homme.

Le premier qui aura cru au moins la choſe poſſible, aura bientôt trouvé des diſciples, perſuadés que la choſe exiſte. On a donc commencé par dire: Il peut exiſter des génies, & perſonne n'a dû affirmer le contraire; car où eſt l'impoſſibilité que les airs, & les planètes ſoient peuplés ? On a dit enſuite : Il y a des génies ; & certainement perſonne ne pouvait prouver qu'il n'y en a point. Bientôt après, quelques ſages virent ces génies, & on n'était pas en droit de leur dire : Vous ne les avez point vus ; ils étaient apparus à des hommes trop conſidérables, trop dignes de foi. L'un avait vu le génie de l'empire, ou de ſa ville , l'autre celui de Mars & de Saturne; les génies des quatre élémens s'étaient manifeſtés à pluſieurs philoſophes; plus d'un ſage avait vu ſon propre génie; tout cela d'abord en ſonge; mais les ſonges étaient les ſymboles de la vérité.

On ſavait poſitivement comment ces génies étaient faits. Pour venir ſur notre globe, il fallait bien qu'ils euſſent des ailes ; ils en avaient donc. Nous ne connaiſſons que des corps; ils avaient donc des corps, mais des corps plus beaux que les nôtres, puiſque c'étaient

c'étaient des génies, & plus légers, puiſquils venaient de ſi loin. Les ſages qui avaient le privilége de converſer avec des génies, inſpiraient aux autres l'eſpérance de jouir du même bonheur. Un ſceptique aurait-il été bien reçu à leur dire: Je n'ai point vu de génie, donc il n'y en a point: on lui aurait répondu: Vous raiſonnez fort mal; il ne ſuit point du tout de ce qu'une choſe ne vous eſt pas connue, qu'elle n'exiſte point; il n'y a nulle contradiction dans la doctrine qui enſeigne la nature de ces puiſſances aëriennes, nulle impoſſibilité qu'elles nous rendent viſite; elles ſe ſont montrées à nos ſages, elles ſe manifeſteront à nous; vous n'êtes pas dignes de voir des génies.

Tout eſt mêlé de bien & de mal ſur la terre; il y a donc inconteſtablement de bons & de mauvais génies. Les Perſes eurent leurs *peris* & leurs *dives*, les Grecs leurs *daimons* & *cacodaimons*, les Latins *bonos & malos genios*. Le bon génie devait être blanc, le mauvais devait être noir, excepté chez les Nègres, où c'eſt eſſentiellement tout le contraire. *Platon* admit ſans difficulté un bon & un mauvais génie pour chaque mortel. Le mauvais génie de *Brutus* lui apparut, & lui annonça la mort avant la bataille de Philippes; de graves hiſtoriens ne l'ont-ils pas dit? & *Plutarque* aurait-il été aſſez mal aviſé pour aſſurer ce fait, s'il n'avait été bien vrai?

Conſidérez encore quelle ſource de fêtes, de divertiſſemens, de bons contes, de bons mots, venait de la créance des génies.

(*a*) *Scit genius natale comes qui temperat astrum.*

(*b*) *Ipse suos adsit genius visurus honores,*
Cui decorent sanctas florea serta comas.

Il y avait des génies mâles & des génies femelles. Les génies des dames s'appelaient chez les Romains des *petites Junons.* On avait encore le plaisir de voir croître son génie. Dans l'enfance, c'était une espèce de Cupidon avec des ailes ; dans la vieillesse de l'homme qu'il protégeait, il portait une longue barbe : quelquefois c'était un serpent. On conserve à Rome un marbre où l'on voit un beau serpent sous un palmier, auquel sont appendues deux couronnes ; & l'inscription porte : *Au génie des Augustes ;* c'était l'emblème de l'immortalité.

Quelle preuve démonstrative avons-nous aujourd'hui que les génies, universellement admis par tant de nations éclairées, ne sont que des fantômes de l'imagination ? Tout ce qu'on peut dire se réduit à ceci : Je n'ai jamais vu de génie ; aucun homme de ma connaissance n'en a vu : *Brutus* n'a point laissé par écrit que son génie lui fût apparu avant la bataille ; ni *Newton*, ni *Locke*, ni même *Descartes* qui se livrait à son imagination, ni aucun roi, ni aucun ministre d'Etat, n'ont jamais été soupçonnés d'avoir parlé à leur génie ; je ne crois donc pas une chose dont il n'y a pas la moindre preuve. Cette chose n'est pas impossible, je l'avoue ; mais la possibilité n'est pas une preuve de la réalité. Il est possible qu'il y ait des satyres avec de petites queues retroussées, & des pieds

(*a*) *Horace* (*b*) *Tibulle.*

de chèvre; cependant j'attendrai que j'en aie vu plusieurs pour y croire : car si je n'en avais vu qu'un, je n'y croirais pas.

GENRE DE STYLE.

COMME le genre d'exécution que doit employer tout artiste dépend de l'objet qu'il traite, comme le genre de *Poussin* n'est point celui de *Teniers*, ni l'architecture d'un temple celle d'une maison commune, ni la musique d'un opéra-tragédie celle d'un opera-bouffon; aussi chaque genre d'écrire a son style propre en prose & en vers. On sait assez que le style de l'histoire n'est pas celui d'une oraison funèbre; qu'une dépêche d'ambassadeur ne doit pas être écrite comme un sermon; que la comédie ne doit point se servir des tours hardis de l'ode, des expressions pathétiques de la tragédie, ni des métaphores & des comparaisons de l'épopée.

Chaque genre a ses nuances différentes : on peut au fond les réduire à deux, le simple & le relevé. Ces deux genres, qui en embrassent tant d'autres, ont des beautés nécessaires qui leur sont également communes : ces beautés sont la justesse des idées, leur convenance, l'élégance, la propriété des expressions, la pureté du langage. Tout écrit, de quelque nature qu'il soit, exige ces qualités; les différences consistent dans les idées propres à chaque sujet, dans les tropes; ainsi un personnage de comédie n'aura ni idées sublimes, ni idées philosophiques; un berger n'aura point les idées d'un conquerant; une épître didactique ne

respirera point la passion ; & dans aucun de ces écrits, on n'emploiera ni métaphores hardies, ni exclamations pathétiques, ni expressions véhémentes.

Entre le simple & le sublime, il y a plusieurs nuances, & c'est l'art de les assortir qui contribue à la perfection de l'éloquence & de la poësie. C'est par cet art que *Virgile* s'est élevé quelquefois dans l'églogue. Ce vers,

Ut vidi ! ut perii ! ut me malus abstulit error !

serait aussi beau dans la bouche de *Didon* que dans celle d'un berger ; parce qu'il est naturel, vrai & élégant, & que le sentiment qu'il renferme convient à toutes sortes d'états. Mais ce vers,

Castaneæque nuces mea quas Amarillis amabat,

ne conviendrait pas à un personnage héroïque, parce qu'il a pour objet une chose trop petite pour un héros.

Nous n'entendons point par petit ce qui est bas & grossier ; car le bas & le grossier n'est point un genre, c'est un défaut.

Ces deux exemples font voir évidemment dans quel cas on doit se permettre le mélange des styles, & quand on doit se le défendre. La tragédie peut s'abaisser, elle le doit même ; la simplicité relève souvent la grandeur, selon le précepte d'*Horace* :

Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri.

Ainsi ces deux beaux vers de *Titus*, si naturels & si tendres,

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois,

ne feraient point du tout déplacés dans le haut comique ; mais ce vers d'*Antiochus*,

Dans l'orient défert quel devint mon ennui!

ne pourrait convenir à un amant dans une comédie, parce que cette belle expreffion figurée dans l'orient défert, eft d'un genre trop relevé pour la fimplicité des brodequins. Nous avons remarqué déjà, au mot *Efprit*, qu'un auteur qui a écrit fur la phyfique, & qui prétend qu'il y a eu un *Hercule* phyficien, ajoute qu'on ne pouvait réfifter à un philofophe de cette force. Un autre qui vient d'écrire un petit livre (lequel il fuppofe être phyfique & moral) contre l'utilité de l'inoculation, dit *que fi on met en ufage la petite vérole artificielle, la mort ferait bien attrapée.*

Ce défaut vient d'une affectation ridicule ; il en eft un autre qui n'eft que l'effet de la négligence, c'eft de mêler au ftyle fimple & noble qu'exige l'hiftoire, ces termes populaires, ces expreffions triviales que la bienféance réprouve. On trouve trop fouvent dans *Mézerai*, & même dans *Daniel* qui, ayant écrit longtemps après lui, devrait être plus correct, *qu'un général fur ces entrefaites fe mit aux trouffes de l'ennemi, qu'il fuivit fa pointe, qu'il le battit à plate couture.* On ne voit point de pareille baffeffe de ftyle dans *Tite-Live*, dans *Tacite*, dans *Guichardin*, dans *Clarendon.*

Remarquons ici qu'un auteur qui s'eft fait un genre de ftyle, peut rarement le changer quand il change d'objet. *La Fontaine* dans fes opéra emploie le même genre qui lui eft fi naturel dans fes contes & dans fes fables. *Benferade* mit dans fa traduction des Métamorphofes d'*Ovide* le genre de plaifanterie qui l'avait fait

réussir dans des madrigaux. La perfection consisterait à savoir assortir toujours son style à la matière qu'on traite ; mais qui peut être le maître de son habitude, & ployer son génie à son gré ?

GENS DE LETTRES.

CE mot répond précisément à celui de *Grammairiens* : chez les Grecs & les Romains, on entendait par grammairien non-seulement un homme versé dans la grammaire proprement dite, qui est la base de toutes les connaissances, mais un homme qui n'était pas étranger dans la géométrie, dans la philosophie, dans l'histoire générale & particulière, qui surtout fesait son étude de la poësie & de l'éloquence ; c'est ce que sont nos gens de lettres d'aujourd'hui. On ne donne point ce nom à un homme qui, avec peu de connaissances, ne cultive qu'un seul genre. Celui qui n'ayant lu que des romans, ne fera que des romans ; celui qui sans aucune littérature aura composé au hasard quelques pièces de théâtre, qui dépourvu de science aura fait quelques sermons, ne sera pas compté parmi les gens de lettres. Ce titre a, de nos jours, encore plus d'étendue que le mot *Grammairien* n'en avait chez les Grecs & chez les Latins. Les Grecs se contentaient de leur langue, les Romains n'apprenaient que le grec ; aujourd'hui l'homme de lettres ajoute souvent à l'étude du grec & du latin, celle de l'italien, de l'espagnol & surtout de l'anglais. La carrière de l'histoire est cent fois plus immense qu'elle ne l'était pour les anciens, & l'histoire naturelle s'est accrue à proportion de celle des peuples.

On n'exige pas qu'un homme de lettres approfondiſſe toutes ces matières ; la ſcience univerſelle n'eſt plus à la portée de l'homme : mais les véritables gens de lettres ſe mettent en état de porter leurs pas dans ces différens terrains, s'ils ne peuvent les cultiver tous.

Autrefois dans le ſeizième ſiècle, & bien avant dans le dix-ſeptième, les littérateurs s'occupaient beaucoup dans la critique grammaticale des auteurs grecs & latins ; & c'eſt à leurs travaux que nous devons les dictionnaires, les éditions correctes, les commentaires des chefs-d'œuvre de l'antiquité ; aujourd'hui cette critique eſt moins néceſſaire, & l'eſprit philoſophique lui a ſuccédé : c'eſt cet eſprit philoſophique qui ſemble conſtituer le caractère des gens de lettres ; & quand il ſe joint au bon goût, il forme un littérateur accompli.

C'eſt un des grands avantages de notre ſiècle, que ce nombre d'hommes inſtruits qui paſſent des épines des mathématiques aux fleurs de la poëſie, & qui jugent également bien d'un livre de métaphyſique & d'une pièce de théâtre. L'eſprit du ſiècle les a rendus pour la plupart auſſi propres pour le monde que pour le cabinet ; & c'eſt en quoi ils ſont fort ſupérieurs à ceux des ſiècles précédens. Ils furent écartés de la ſociété juſqu'au temps de *Balzac* & de *Voiture ;* ils en ont fait depuis une partie devenue néceſſaire. Cette raiſon approfondie & épurée que pluſieurs ont répandue dans leurs converſations, a contribué beaucoup à inſtruire & à polir la nation : leur critique ne s'eſt plus conſumée ſur des mots grecs & latins ; mais appuyée d'une ſaine philoſophie, elle a détruit tous les préjugés dont la ſociété était infectée : prédictions

des aſtrologues, divination des magiciens, ſortiléges de toutes eſpèces, faux preſtiges, faux merveilleux, uſages ſuperſtitieux. Ils ont relégué dans les écoles mille diſputes puériles, qui étaient autrefois dangereuſes, & qu'ils ont rendues mépriſables : par-là ils ont en effet ſervi l'Etat. On eſt quelquefois étonné que ce qui bouleverſait autrefois le monde ne le trouble plus aujourd'hui ; c'eſt aux véritables gens de lettres qu'on en eſt redevable.

Ils ont d'ordinaire plus d'indépendance dans l'eſprit que les autres hommes ; & ceux qui ſont nés ſans fortune trouvent aiſément dans les fondations de *Louis XIV* de quoi affermir en eux cette indépendance. On ne voit point, comme autrefois, de ces épîtres dédicatoires que l'intérêt & la baſſeſſe offraient à la vanité.

Un homme de lettres n'eſt pas ce qu'on appelle un *bel eſprit :* le bel-eſprit ſeul ſuppoſe moins de culture, moins d'étude, & n'exige nulle philoſophie ; il conſiſte principalement dans l'imagination brillante, dans les agrémens de la converſation, aidés d'une lecture commune. Un bel-eſprit peut aiſément ne point mériter le titre d'homme de lettres, & l'homme de lettres peut ne point prétendre au brillant du bel-eſprit.

Il y a beaucoup de gens de lettres qui ne ſont point auteurs, & ce ſont probablement les plus heureux. Ils ſont à l'abri du dégoût que la profeſſion d'auteur entraîne quelquefois, des querelles que la rivalité fait naître, des animoſités de parti, & des faux jugemens ; ils jouiſſent plus de la ſociété ; ils ſont juges, & les autres ſont jugés.

GEOGRAPHIE.

LA géographie eſt une de ces ſciences qu'il faudra toujours perfectionner. Quelque peine qu'on ait priſe, il n'a pas été poſſible juſqu'à préſent d'avoir une deſcription exacte de la terre. Il faudrait que tous les ſouverains s'entendiſſent & ſe prêtaſſent des ſecours mutuels pour ce grand ouvrage. Mais ils ſe ſont preſque toujours plus appliqués à ravager le monde qu'à le meſurer.

Perſonne n'a encore pu faire une carte exacte de la haute Egypte ni des régions baignées par la mer Rouge, ni de la vaſte Arabie.

Nous ne connaiſſons de l'Afrique que ſes côtes; tout l'intérieur eſt auſſi ignoré qu'il l'était du temps d'*Atlas* & d'*Hercule*. Pas une ſeule carte bien détaillée de tout ce que le Turc poſſède en Aſie. Tout y eſt placé au haſard, excepté quelques grandes villes dont les maſures ſubſiſtent encore. Dans les Etats du grand-mogol, la poſition relative d'Agra & de Déli eſt un peu connue; mais de là juſqu'au royaume de Golconde tout eſt placé à l'aventure.

On ſait à peu près que le Japon s'étend en latitude ſeptentrionale, depuis environ le trentième degré juſqu'au quarantième; & ſi l'on ſe trompe, ce n'eſt que de deux degrés, qui font environ cinquante lieues : de ſorte, que ſur la foi de nos meilleures cartes, un pilote riſquerait de s'égarer ou de périr.

A l'égard de la longitude, les premières cartes

des jéfuites la déterminèrent entre le cent cinquante-feptième degré & le cent foixante & quinze ; & aujourd'hui on la détermine entre le cent quarante-fix & le cent foixante.

La Chine eft le feul pays de l'Afie dont on ait une mefure géographique, parce que l'empereur *Cam-hi* employa des jéfuites aftronomes pour dreffer des cartes exactes ; & c'eft ce que les jéfuites ont fait de mieux. S'ils s'étaient bornés à mefurer la terre, il ne feraient pas profcrits fur la terre.

Dans notre Occident, l'Italie, la France, la Ruffie, l'Angleterre, & les principales villes des autres Etats ont été mefurées par la même méthode qu'on a employée à la Chine ; mais ce n'eft que depuis très-peu d'années qu'on a formé en France l'entreprife d'une topographie entière. Une compagnie tirée de l'académie des fciences a envoyé des ingénieurs & des arpenteurs dans toute l'étendue du royaume, pour mettre le moindre hameau, le plus petit ruiffeau, les collines, les buiffons à leur véritable place. Avant ce temps la topographie était fi confufe, que la veille de la bataille de Fontenoi on examina toutes les cartes du pays, & on n'en trouva pas une feule qui ne fût entièrement fautive.

Si on avait donné de Verfailles un ordre pofitif à un général peu expérimenté de livrer la bataille, & de fe pofter en conféquence des cartes géographiques, comme cela eft arrivé quelquefois du temps du miniftre *Chamillart*, la bataille eût été infailliblement perdue.

Un général qui ferait la guerre dans le pays des Ufcoques, des Morlaques, des Montenegrins, &

qui n'aurait pour toute connaiſſance des lieux que les cartes, ſerait auſſi embarraſſé que s'il ſe trouvait au milieu de l'Afrique.

Heureuſement on rectifie ſur les lieux ce que les géographes ont ſouvent tracé de fantaiſie dans leur cabinet.

Il eſt bien difficile en géographie comme en morale de connaître le monde ſans ſortir de chez ſoi.

Le livre de géographie le plus commun en Europe eſt celui d'*Hubner*. On le met entre les mains de tous les enfans depuis Moſcou juſqu'à la ſource du Rhin; les jeunes gens ne ſe forment dans toute l'Allemagne que par la lecture d'*Hubner*.

Vous trouvez d'abord dans ce livre que *Jupiter* devint amoureux d'*Europe* treize cents années juſte avant JESUS-CHRIST.

Selon lui, il n'y a en Europe ni chaleur trop ardente, ni froidure exceſſive. Cependant on a vu dans quelques étés les hommes mourir de l'excès du chaud; & le froid eſt ſouvent ſi terrible dans le nord de la Suède & de la Ruſſie, que le thermomètre y eſt deſcendu juſqu'à trente-quatre degrés au-deſſous de la glace.

Hubner compte en Europe environ trente millions d'habitans; c'eſt ſe tromper de plus de ſoixante & dix millions.

Il dit que l'Europe a trois mères-langues, comme s'il y avait des mères-langues, & comme ſi chaque peuple n'avait pas toujours emprunté mille expreſſions de ſes voiſins.

Il affirme qu'on ne peut trouver en Europe une lieue de terrain qui ne ſoit habitée; mais dans la

Ruffie, il eft encore des déferts de trente à quarante lieues. Le défert des landes de Bordeaux n'eft que trop grand. J'ai devant mes yeux quarante lieues de montagnes couvertes de neige éternelle, fur lefquelles il n'a jamais paffé ni un homme ni même un oifeau.

Il y a encore dans la Pologne des marais de cinquante lieues d'étendue, au milieu defquels font de miférables îles prefqu'inhabitées.

Il dit que le Portugal a du levant au couchant cent lieues de France ; cependant on ne trouve qu'environ cinquante de nos lieues de trois mille pas géométriques.

Si vous en croyez *Hubner*, le roi de France a toujours quarante mille fuiffes à fa folde ; mais le fait eft qu'il n'en a jamais eu qu'environ onze mille.

Le château de Notre-Dame de la Garde, près de Marfeille, lui paraît une fortereffe importante & prefqu'imprenable. Il n'avait pas vu cette belle fortereffe,

> Gouvernement commode & beau,
> A qui fuffit pour toute garde
> Un fuiffe avec fa hallebarde
> Peint fur la porte du château.

Il donne libéralement à la ville de Rouen trois cents belles fontaines publiques. Rome n'en avait que cent cinq du temps d'*Augufte*.

On eft bien étonné quand on voit dans *Hubner* que la rivière de l'Oyfe reçoit les eaux de la Sarre, de la Somme, de l'Authie & de la Canche. L'Oyfe coule à quelques lieues de Paris ; la Sarre eft en

Lorraine près de la basse Alsace, & se jette dans la Moselle au-dessus de Trèves. La Somme prend sa source près de S_t Quentin, & se jette dans la mer au-dessous d'Abbeville. L'Authie & la Canche sont des ruisseaux qui n'ont pas plus de communication avec l'Oyse que n'en ont la Somme & la Sarre. Il faut qu'il y ait là quelque faute de l'éditeur, car il n'est guère possible que l'auteur se soit mépris à ce point.

Il donne la petite principauté de Foix à la maison de *Bouillon* qui ne la possède pas.

L'auteur admet la fable de la royauté d'Yvetot; il copie exactement toutes les fautes de nos anciens ouvrages de géographie, comme on les copie tous les jours à Paris; & c'est ainsi qu'on nous redonne tous les jours d'anciennes erreurs avec des titres nouveaux.

Il ne manque pas de dire que l'on conserve à Rhodès un soulier de la Ste Vierge, comme on conserve dans la ville du Puy en Velai le prépuce de son fils.

Vous ne trouverez pas moins de contes sur les Turcs que sur les chrétiens. Il dit que les Turcs possédaient de son temps quatre îles dans l'Archipel. Ils les possédaient toutes.

Qu'*Amurat II*, à la bataille de Varne, tira de son sein l'hostie consacrée qu'on lui avait donnée en gages, & qu'il demanda vengeance à cette hostie de la perfidie des chrétiens. Un turc, & un turc dévot comme *Amurat II*, faire sa prière à une hostie! il tira le traité de son sein, il demanda vengeance à DIEU, & l'obtint de son sabre.

Il assure que le czar *Pierre I* se fit patriarche. Il abolit le patriarchat, & fit bien; mais se faire prêtre, quelle idée!

Il dit que la principale erreur de l'Eglife grecque eft de croire que le S[t] Efprit ne procède que du père. Mais d'où fait-il que c'eft une erreur? l'Eglife latine ne croit la proceffion du S[t] Efprit par le père & le fils que depuis le neuvième fiècle; la grecque, mère de la latine, date de feize cents ans. Qui les jugera?

Il affirme que l'Eglife grecque ruffe reconnaît pour médiateur, non pas JESUS-CHRIST, mais *S[t] Antoine*. Encore s'il avait attribué la chofe à *S[t] Nicolas*, on aurait pu autrefois excufer cette méprife du petit peuple.

Cependant, malgré tant d'abfurdités, la géographie fe perfectionne fenfiblement dans notre fiècle.

Il n'en eft pas de cette connaiffance comme de l'art des vers, de la mufique, de la peinture. Les derniers ouvrages en ces genres font fouvent les plus mauvais. Mais dans les fciences qui demandent de l'exactitude plutôt que du génie, les derniers font toujours les meilleurs, pourvu qu'ils foient faits avec quelque foin.

Un des plus grands avantages de la géographie eft, à mon gré, celui-ci. Votre fotte voifine, & votre voifin encore plus fot, vous reprochent fans ceffe de ne pas penfer comme on penfe dans la rue S[t] Jacques. Voyez, vous difent-ils, quelle foule de grands hommes a été de notre avis depuis *Pierre Lombard* jufqu'à l'abbé *Petit-pied*. Tout l'univers a reçu nos vérités, elles règnent dans le faubourg S[t] Honoré, à Chaillot & à Etampes, à Rome & chez les Ufcoques. Prenez alors une mappe-monde, montrez-leur l'Afrique entière, les empires du Japon, de la Chine, des Indes, de la Turquie, de la Perfe; celui de la Ruffie,

plus vaste que ne fut l'empire romain. Faites-leur parcourir du bout du doigt toute la Scandinavie, tout le nord de l'Allemagne, les trois royaumes de la Grande-Bretagne, la meilleure partie des Pays-Bas, la meilleure de l'Helvétie ; enfin vous leur ferez remarquer dans les quatre parties du globe, & dans la cinquième qui est encore aussi inconnue qu'immense, ce prodigieux nombre de générations qui n'entendirent jamais parler de ces opinions, ou qui les ont combattues, ou qui les ont en horreur ; vous opposerez l'univers à la rue S[t] Jacques.

Vous leur direz que *Jules-César*, qui étendit son pouvoir bien loin au-delà de cette rue, ne sut pas un mot de ce qu'ils croient si universel ; que leurs ancêtres, à qui *Jules-César* donna les étrivières, n'en surent pas davantage.

Peut-être alors auront-ils quelque honte d'avoir cru que les orgues de la paroisse S[t] Severin donnaient le ton au reste du monde.

GEOMETRIE.

FEU M. *Clairaut* imagina de faire apprendre facilement aux jeunes gens les élémens de la géométrie ; il voulut remonter à la source, & suivre la marche de nos découvertes & des besoins qui les ont produites.

Cette méthode paraît agréable & utile ; mais elle n'a pas été suivie ; elle exige dans le maître une flexibilité d'esprit qui sait se proportionner, & un agrément rare dans ceux qui suivent la routine de leur profession.

Il faut avouer qu'*Euclide* eſt un peu rebutant; un commençant ne peut deviner où il eſt mené. *Euclide* dit au premier livre que *ſi une ligne droite eſt coupée en parties égales & inégales, les quarrés conſtruits ſur les ſegmens inégaux ſont doubles des quarrés conſtruits ſur la moitié de la ligne entière, & ſur la petite ligne qui va de l'extrémité de cette moitié juſqu'au point d'interſection.*

On a beſoin d'une figure pour entendre cet obſcur théorème; & quand il eſt compris, l'étudiant, dit: A quoi peut-il me ſervir, & que m'importe? il ſe dégoûte d'une ſcience dont il ne voit pas aſſez tôt l'utilité.

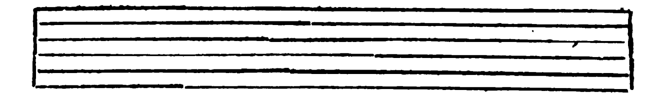
La peinture commença par le déſir de deſſiner groſſièrement ſur un mur les traits d'une perſonne chère. La muſique fut un mélange groſſier de quelques tons qui plaiſaient à l'oreille, avant que l'octave fût trouvée.

On obſerva le coucher des étoiles avant d'être aſtronome. Il paraît qu'on devrait guider ainſi la marche des commençans de la géométrie.

Je ſuppoſe qu'un enfant doué d'une conception facile, entende ſon père dire à ſon jardinier: Vous planterez dans cette plate-bande des tulipes ſur ſix lignes, toutes à un demi-pied l'une de l'autre. L'enfant veut ſavoir combien il y aura de tulipes. Il court à la plate-bande avec ſon précepteur. Le parterre eſt inondé, il n'y a qu'un des longs côtés de la plate-bande qui paraiſſe. Ce côté a trente pieds de long, mais on ne ſait point quelle eſt ſa largeur. Le maître lui fait d'abord aiſément comprendre qu'il faut que ces tulipes bordent ce parterre à ſix pouces de diſtance l'une de l'autre. Ce ſont déjà ſoixante

tulipes

tulipes pour la première rangée de ce côté. Il doit y avoir six lignes. L'enfant voit qu'il y aura six fois soixante, trois cents soixante tulipes. Mais de quelle largeur sera donc cette plate-bande que je ne puis mesurer ? Elle sera évidemment de six fois six pouces, qui font trois pieds.



Il connaît la longueur & la largeur; il veut connaître la superficie. N'est-il pas vrai, lui dit son maître, que si vous fesiez courir une règle de trois pieds de long & d'un pied de large sur cette plate-bande, d'un bout à l'autre, elle l'aurait successivement couverte toute entière? voilà donc la superficie trouvée, elle est de trois fois trente. Ce morceau a quatre-vingt-dix pieds quarrés.

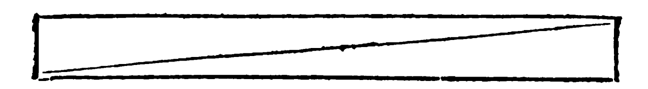
Le jardinier, quelques jours après, tend un cordeau d'un angle à l'autre dans la longueur ; ce cordeau partage le rectangle en deux parties égales. Il est donc, dit le disciple, aussi long qu'un des deux côtés ?

LE MAITRE.

Non, il est plus long.

LE DISCIPLE.

Mais quoi ! si je fais passer des lignes sur cette transversale que vous appelez *diagonale*, il n'y en



aura pas plus pour elle que pour les deux autres ; elle leur eſt donc égale? Quoi ! lorſque je forme la lettre N, ce trait qui lie les deux jambages n'eſt-il pas de la même hauteur qu'eux?

LE MAITRE.

Il eſt de la même hauteur, mais non de la même longueur, cela eſt démontré. Faites deſcendre cette diagonale au niveau du terrain ; vous voyez qu'elle déborde un peu.

LE DISCIPLE.

Et de combien préciſément déborde-t-elle?

LE MAITRE.

Il y a des cas où l'on n'en ſaura jamais rien, de même qu'on ne ſaura point préciſément quelle eſt là racine quarrée de cinq.

LE DISCIPLE.

Mais la racine quarrée de cinq eſt de deux, plus une fraction.

LE MAITRE.

Mais cette fraction ne ſe peut exprimer en chiffre, puiſque le quarré d'un nombre, plus une fraction, ne peut être un nombre entier. Il y a même en géométrie des lignes dont les rapports ne peuvent s'exprimer.

LE DISCIPLE.

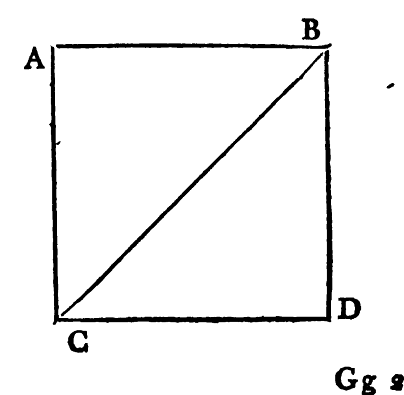
Voilà une difficulté qui m'arrête. Quoi ! je ne ſaurais jamais mon compte? il n'y a donc rien de certain?

LE MAITRE.

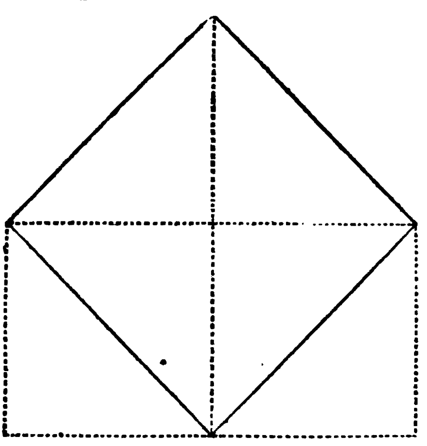
Il eſt certain que cette ligne de biais partage le quadrilatère en deux parties égales. Mais il n'eſt pas plus ſurprenant que ce petit reſte de la ligne diagonale n'ait pas une commune meſure avec les côtés, qu'il n'eſt ſurprenant que vous ne puiſſiez trouver en arithmétique la racine quarrée de cinq.

Vous n'en ſaurez pas moins votre compte; car ſi un arithméticien dit qu'il vous doit la racine quarrée de cinq écus, vous n'avez qu'à transformer ces cinq écus en petites pièces, en liards par exemple, vous en aurez douze cents, dont la racine quarrée eſt entre trente-quatre & trente-cinq, & vous ſaurez votre compte à un liard près. Il ne faut pas qu'il y ait de myſtère ni en arithmétique ni en géométrie.

Ces premières ouvertures aiguillonnent l'eſprit du jeune homme. Son maître lui ayant dit que la diagonale d'un quarré étant incommenſurable, immeſurable aux côtés & aux baſes, lui apprend qu'avec cette ligne, dont on ne ſaura jamais la valeur, il va faire cependant un quarré qui ſera démontré être le double du quarré A, B, C, D.



Pour cela, il lui fait voir premièrement que les deux triangles qui partagent le quarré ſont égaux. Enſuite traçant cette figure, il démontre à l'eſprit & aux yeux, que le quarré formé par ces quatre



lignes noires vaut les deux quarrés pointillés. Et cette propoſition ſervira bientôt à faire comprendre ce fameux théorème que *Pythagore* trouva établi chez les Indiens, & qui était connu des Chinois, que le grand côté d'un triangle rectangle peut porter une figure quelconque, égale aux figures ſemblables établies ſur les deux autres côtés.

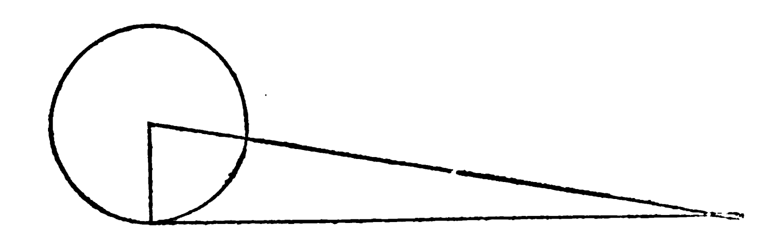
Le jeune homme veut-il meſurer la hauteur d'une tour, la largeur d'une rivière dont il ne peut approcher, chaque théorème a ſur le champ ſon application ; il apprend la géométrie par l'uſage.

Si on s'était contenté de lui dire que le produit des extrêmes eſt égal au produit des moyens, ce n'eût été pour lui qu'un problème ſtérile ; mais il ſait que l'ombre de cette perche eſt à la hauteur de

la perche, comme l'ombre de la tour voiſine eſt à la hauteur de la tour. Si donc la perche a cinq pieds & ſon ombre un pied, & ſi l'ombre de la tour eſt de douze pieds, il dit : comme un eſt à cinq, ainſi douze eſt à la hauteur de la tour ; elle eſt donc de ſoixante pieds.

Il a beſoin de connaître les propriétés d'un cercle ; il ſait qu'on ne peut avoir la meſure exacte de ſa circonférence. Mais cette extrême exactitude eſt inutile pour opérer. Le développement d'un cercle eſt ſa meſure.

Il connaîtra que ce cercle étant une eſpèce de polygone, ſon aire eſt égale à ce triangle dont le petit côté eſt le rayon du cercle, & dont la baſe eſt la meſure de ſa circonférence.



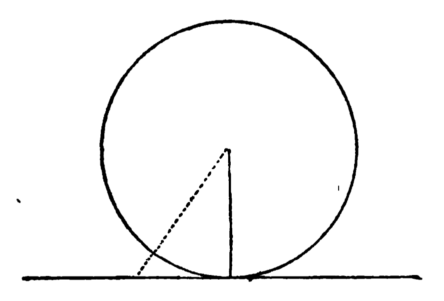
Les circonférences des cercles ſont entr'elles comme leurs rayons.

Les cercles ayant les propriétés générales de toutes les figures rectilignes ſemblables, & ces figures étant entr'elles comme les quarrés de leurs côtés correſpondans, les cercles auront auſſi leurs aires proportionnelles au quarré de leurs rayons.

Ainſi comme le quarré de l'hypothénuſe eſt égal au quarré des deux côtés, le cercle, dont le rayon

ſera cette hypothénuſe, ſera égal à deux cercles qui auront pour rayon les deux autres côtés. Et cette connaiſſance ſervira aiſément pour conſtruire un baſſin d'eau auſſi grand que deux autres baſſins pris enſemble. On double exactement le cercle, ſi on ne le quarre pas exactement.

Accoutumé à ſentir ainſi l'avantage des vérités géométriques, il lit dans quelques élémens de cette ſcience que ſi on tire cette ligne droite appelée *tangente*, qui touchera le cercle en un point, on ne pourra jamais faire paſſer une autre ligne droite entre ce cercle & cette ligne.

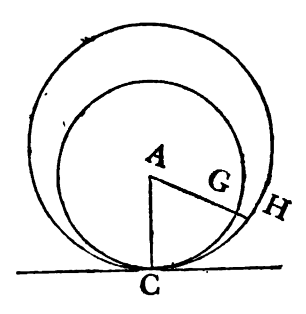


Cela eſt bien évident, & ce n'était pas trop la peine de le dire. Mais on ajoute qu'on peut faire paſſer une infinité de lignes courbes à ce point de contact; cela le ſurprend & ſurprendrait auſſi des hommes faits. Il eſt tenté de croire la matière pénétrable. Les livres lui diſent que ce n'eſt point là de la matière, que ce ſont des lignes ſans largeur. Mais ſi elles ſont ſans largeur, ces lignes droites métaphyſiques paſſeront en foule l'une ſur l'autre ſans rien toucher. Si elles ont de la largeur, aucune

courbe ne paffera. L'enfant ne fait plus où il en eft; il fe voit tranfporté dans un nouveau monde qui n'a rien de commun avec le nôtre.

Comment croire que ce qui eft manifeftement impoffible à la nature foit vrai?

Je conçois bien, dira-t-il à un maître de la géométrie tranfcendante, que tous vos cercles fe rencontreront au point C. Mais voilà tout ce que vous démontrerez. Vous ne pourrez jamais me démontrer que ces lignes circulaires paffent à ce point entre le premier cercle & la tangente.



La fécante AG eft plus courte que la fécante AGH, d'accord; mais il ne fuit point de-là que vos lignes courbes puiffent paffer entre deux lignes qui fe touchent. Elles y peuvent paffer, répondra le maître, parce que G H eft un infiniment petit du fecond ordre.

Je n'entends point ce que c'eft qu'un infiniment petit, dit l'enfant; & le maître eft obligé d'avouer qu'il ne l'entend pas davantage. C'eft-là où *Malezieux* s'extafie dans fes élémens de géométrie. Il dit pofitivement qu'il y a des vérités incompatibles. N'eût-il

pas été plus ſimple de dire que ces lignes n'ont de commun que ce point C, au-delà & en-deçà duquel elles ſe ſéparent.

Je puis toujours diviſer un nombre par la penſée; mais ſuit-il de-là que ce nombre ſoit infini? Auſſi *Newton*, dans ſon calcul intégral & dans ſon différentiel, ne ſe ſert pas de ce grand mot; & *Clairaut* ſe garde bien d'enſeigner, dans ſes élémens de géométrie, qu'on puiſſe faire paſſer des cerceaux entre une boule & la table ſur laquelle cette boule eſt poſée.

Il faut bien diſtinguer entre la géométrie utile & la géométrie curieuſe.

L'utile eſt le compas de proportion inventé par *Galilée*, la meſure des triangles, celle des ſolides, le calcul des forces mouvantes. Preſque tous les autres problèmes peuvent éclairer l'eſprit & le fortifier. Bien peu ſeront d'une utilité ſenſible au genre-humain. Quarrez des courbes tant qu'il vous plaira, vous montrerez une extrême ſagacité. Vous reſſemblez à un arithméticien qui examine les propriétés des nombres au lieu de calculer ſa fortune.

Lorſqu'*Archimède* trouva la peſanteur ſpécifique des corps, il rendit ſervice au genre-humain; mais de quoi vous ſervira de trouver trois nombres tels que la différence des quarrés de deux ajoutée au cube des trois faſſe toujours un quarré, & que la ſomme des trois différences ajoutée au même cube faſſe un autre quarré? *Nugæ difficiles.* (1)

(1) Dans la géométrie comme dans la plupart des ſciences, il eſt très-rare qu'une propoſition iſolée ſoit d'une utilité immédiate. Mais les théories les plus utiles dans la pratique ſont formées de propoſitions que

GLOIRE, GLORIEUX.

SECTION PREMIERE.

LA gloire eſt la réputation jointe à l'eſtime ; elle eſt au comble, quand l'admiration s'y joint. Elle ſuppoſe toujours des choſes éclatantes, en actions, en vertus, en talens, & toujours de grandes difficultés ſurmontées. *Céſar*, *Alexandre* ont eu de la gloire. On ne peut guère dire que *Socrate* en ait eu ; il attire l'eſtime, la vénération, la pitié, l'indignation contre ſes ennemis ; mais le terme de gloire ſerait impropre à ſon égard : ſa mémoire eſt reſpectable plutôt que glorieuſe. *Attila* eut beaucoup d'éclat ; mais il n'a point de gloire, parce que l'hiſtoire, qui peut ſe tromper, ne lui donne point de vertus. *Charles XII* a encore de la gloire, parce que ſa valeur, ſon déſintéreſſement, ſa libéralité ont été extrêmes. Les ſuccès ſuffiſent pour la réputation, mais non pas pour la gloire. Celle de *Henri IV* augmente tous les jours, parce que le temps a fait connaître toutes ſes vertus, qui étaient incomparablement plus grandes que ſes défauts.

La gloire eſt auſſi le partage des inventeurs dans les beaux-arts ; les imitateurs n'ont que des applaudiſſemens. Elle eſt encore accordée aux grands talens, mais dans des arts ſublimes. On dira bien, la gloire de *Virgile*, de *Cicéron*, mais non de *Martial* & d'*Aulu-Gelle*.

la curioſité ſeule a fait découvrir, & qui ſont reſtées long-temps inutiles ſans qu'il fût poſſible de ſoupçonner comment un jour elles ceſſeraient de l'être. C'eſt dans ce ſens qu'on peut dire que dans les ſciences réelles, aucune théorie, aucune recherche n'eſt vraiment inutile.

On a ofé dire la gloire de DIEU ; il travaille pour la gloire de DIEU ; DIEU a créé le monde pour fa gloire : ce n'eft pas que l'Etre fuprême puiffe avoir de la gloire, mais les hommes, n'ayant point d'expreffions qui lui conviennent, emploient pour lui celles dont ils font le plus flattés.

La vaine gloire eft cette petite ambition qui fe contente des apparences, qui s'étale dans le grand fafte, & qui ne s'élève jamais aux grandes chofes. On a vu des fouverains qui, ayant une gloire réelle, ont encore aimé la vaine gloire, en recherchant trop de louanges, en aimant trop l'appareil de la repréfentation.

La fauffe gloire tient fouvent à la vaine, mais fouvent elle porte à des excès ; & la vaine fe renferme plus dans les petiteffes. Un prince qui mettra fon honneur à fe venger cherchera une gloire fauffe, plutôt qu'une gloire vaine.

Faire gloire, faire vanité, fe faire honneur, fe prennent quelquefois dans le même fens, & ont auffi des fens différens. On dit également, il fait gloire, il fait vanité, il fe fait honneur de fon luxe, de fes excès. Alors, gloire fignifie fauffe gloire. Il fait gloire de fouffrir pour la bonne caufe, & non pas, il fait vanité. Il fe fait honneur de fon bien, & non pas, il fait gloire ou vanité de fon bien.

Rendre gloire fignifie reconnaître, attefter. *Rendez gloire à la vérité*, reconnaiffez la vérité.

Au DIEU que vous fervez, Princeffe, rendez gloire.

ATHAL.

Atteftez le DIEU que vous fervez.

La gloire eſt priſe pour le ciel; il eſt au ſéjour de la gloire.

Où le conduiſez-vous?... à la mort... à la gloire.
POLYEUCTE.

On ne ſe ſert de ce mot pour déſigner le ciel que dans notre religion. Il n'eſt pas permis de dire que *Bacchus*, *Hercule*, furent reçus dans la gloire, en parlant de leur apothéoſe.

Glorieux, quand il eſt l'épithète d'une choſe inanimée, eſt toujours une louange ; bataille, paix, affaire glorieuſe. Rang glorieux ſignifie rang élevé, & non pas rang qui donne de la gloire, mais dans lequel on peut en acquérir. Homme glorieux, eſprit glorieux eſt toujours une injure; il ſignifie celui qui ſe donne à lui-même ce qu'il devrait mériter des autres : ainſi on dit, un règne glorieux, & non pas un roi glorieux. Cependant ce ne ſerait pas une faute de dire au pluriel, les plus glorieux conquérans ne valent pas un prince bienfeſant; mais on ne dira pas, les princes glorieux, pour dire les princes illuſtres.

Le glorieux n'eſt pas tout-à-fait le fier, ni l'avantageux, ni l'orgueilleux. Le fier tient de l'arrogant & du dédaigneux, & ſe communique peu. L'avantageux abuſe de la moindre déférence qu'on a pour lui. L'orgueilleux étale l'excès de la bonne opinion qu'il a de lui-même. Le glorieux eſt plus rempli de vanité ; il cherche plus à s'établir dans l'opinion des hommes ; il veut réparer par les dehors ce qui lui manque en effet. L'orgueilleux ſe croit quelque choſe ; le glorieux veut paraître quelque choſe. Les nouveaux parvenus ſont d'ordinaire plus glorieux que les autres. On a

appelé quelquefois les ſaints & les anges, les glorieux, comme habitans du ſéjour de la gloire.

Glorieuſement eſt toujours pris en bonne part ; il règne glorieuſement ; il ſe tira glorieuſement d'un grand danger, d'une mauvaiſe affaire.

Se glorifier eſt tantôt pris en bonne part, tantôt en mauvaiſe, ſelon l'objet dont il s'agit. Il ſe glorifie d'une diſgrace qui eſt le fruit de ſes talens & l'effet de l'envie. On dit des martyrs qu'ils glorifiaient DIEU, c'eſt-à-dire que leur conſtance rendait reſpectable aux hommes le DIEU qu'ils annonçaient.

SECTION II.

QUE *Cicéron* aime la gloire, après avoir étouffé la conſpiration de *Catilina*, on le lui pardonne.

Que le roi de Pruſſe, *Fréderic le grand*, penſe ainſi après Rosbac & Liſſa, & après avoir été le légiſlateur, l'hiſtorien, le poëte & le philoſophe de ſa patrie ; qu'il aime paſſionnément la gloire, & qu'il ſoit aſſez habile pour être modeſte, on l'en glorifiera davantage.

Que l'impératrice *Catherine II* ait été forcée par la brutale inſolence d'un ſultan turc à déployer tout ſon génie ; que du fond du Nord elle ait fait partir quatre eſcadres qui ont effrayé les Dardanelles & l'Aſie mineure, & qu'elle ait en 1770 enlevé quatre provinces à ces turcs qui feſaient trembler l'Europe, on trouvera fort bon qu'elle jouiſſe de ſa gloire ; & on l'admirera de parler de ſes ſuccès avec cet air d'indifférence & de ſupériorité qui fait voir qu'on les mérite.

En un mot, la gloire convient aux génies de cette efpèce, quoiqu'ils foient de la race mortelle très-chétive.

Mais fi au bout de l'Occident, un bourgeois d'une ville nommée Paris près de Goneffe, croit avoir de la gloire quand il eft harangué par un régent de l'univerfité qui lui dit : Monfeigneur, la gloire que vous avez acquife dans l'exercice de votre charge, vos illuftres travaux, dont tout l'univers retentit &c. je demande alors s'il y a dans cet univers affez de fifflets pour célébrer la gloire de mon bourgeois, & l'éloquence du pédant qui eft venu braire cette harangue dans l'hôtel de monfeigneur ?

Nous fommes fi fots que nous avons fait DIEU glorieux comme nous.

Ben-al-bétif, ce digne chef des derviches, leur difait un jour : Mes frères, il eft très-bon que vous vous ferviez fouvent de cette facrée formule de notre Koran, *au nom de Dieu très-miféricordieux ;* car DIEU ufe de miféricorde, & vous apprenez à la faire en répétant fouvent les mots qui recommandent une vertu, fans laquelle il refterait peu d'hommes fur la terre. Mais, mes frères, gardez-vous bien d'imiter des téméraires qui fe vantent à tout propos de travailler à la gloire de DIEU. Si un jeune imbécille foutient une thèfe fur les cathégories, thèfe à laquelle préfide un ignorant en fourrure, il ne manque pas d'écrire en gros caractères à la tête de fa thèfe : *Ek allhà abron doxa : ad majorem Dei gloriam.* Un bon mufulman a-t-il fait blanchir fon fallon, il grave cette fottife fur fa porte ; un faka porte de l'eau pour la plus grande gloire de DIEU. C'eft un ufage

impie qui eſt pieuſement mis en uſage. Que diriez-vous d'un petit chiaoux qui, en vidant la chaiſe percée de notre ſultan, s'écrierait : A la plus grande gloire de notre invincible monarque? Il y a certainement plus loin du ſultan à DIEU que du ſultan au petit chiaoux.

Qu'avez-vous de commun, miſérables vers de terre, appelés *hommes*, avec la gloire de l'Etre infini? Peut-il aimer la gloire? peut-il en recevoir de vous? peut-il en goûter? juſqu'à quand, animaux à deux pieds, ſans plumes, ferez-vous DIEU à votre image? Quoi! parce que vous êtes vains, parce que vous aimez la gloire, vous voulez que DIEU l'aime auſſi! S'il y avait pluſieurs dieux, chacun d'eux peut-être voudrait obtenir les ſuffrages de ſes ſemblables. Ce ſerait-là la gloire d'un Dieu. Si l'on peut comparer la grandeur infinie avec la baſſeſſe extrême, ce Dieu ſerait comme le roi *Alexandre* ou *Scander*, qui ne voulait entrer en lice qu'avec des rois. Mais vous, pauvres gens, quelle gloire pouvez-vous donner à DIEU? Ceſſez de profaner ce nom ſacré. Un empereur, nommé *Octave Auguſte*, défendit qu'on le louât dans les écoles de Rome, de peur que ſon nom ne fût avili. Mais vous ne pouvez ni avilir l'Etre ſuprême, ni l'honorer. Anéantiſſez-vous, adorez & taiſez-vous.

Ainſi parlait *Ben-al-bétif;* & les derviches s'écrièrent : Gloire à DIEU! *Ben-al-bétif* a bien parlé.

SECTION III.

Entretien avec un chinois.

EN 1723 il y avait en Hollande un chinois : ce chinois était lettré & négociant, deux chofes qui ne devraient point du tout être incompatibles, & qui le font devenues chez nous, grâces au refpect extrême qu'on a pour l'argent, & au peu de confidération que l'efpèce humaine a montré & montrera toujours pour le mérite.

Ce chinois, qui parlait un peu hollandais, fe trouva dans une boutique de librairie avec quelques favans : il demanda un livre, on lui propofa l'hiftoire univerfelle de *Boffuet*, mal traduite. A ce beau mot d'*hiftoire univerfelle*, je fuis, dit-il trop heureux ; je vais voir ce qu'on dit de notre grand empire, de notre nation qui fubfifte en corps de peuple depuis plus de cinquante mille ans, de cette fuite d'empereurs qui nous ont gouvernés tant de fiècles ; je vais voir ce qu'on penfe de la religion des lettrés, de ce culte fimple que nous rendons à l'Etre fuprême. Quel plaifir de voir comme on parle en Europe de nos arts, dont plufieurs font plus anciens chez nous que tous les royaumes européens ! Je crois que l'auteur fe fera bien mépris dans l'hiftoire de la guerre que nous eûmes il y a vingt-deux mille cinq cents cinquante-deux ans, contre les peuples belliqueux du Tunquin & du Japon, & fur cette ambaffade folemnelle, par laquelle le puiffant empereur du

Mogol nous envoya demander des lois, l'an du monde 500000000000079123450000. Hélas! lui dit un des ſavans, on ne parle pas ſeulement de vous dans ce livre; vous êtes trop peu de choſe; preſque tout roule ſur la première nation du monde, l'unique nation, le grand peuple juif.

Juif! dit le Chinois, ces peuples-là ſont donc les maîtres des trois quarts de la terre au moins? Ils ſe flattent bien qu'ils le feront un jour, lui répondit-on; mais en attendant ce ſont eux qui ont l'honneur d'être ici marchands fripiers, & de rogner quelquefois les eſpèces. Vous vous moquez, dit le Chinois; ces gens-là ont-ils jamais vu en vaſte empire? Ils ont poſſédé, lui dis-je, en propre, pendant quelques années, un petit pays; mais ce n'eſt point par l'étendue des Etats qu'il faut juger d'un peuple, de même que ce n'eſt point par les richeſſes qu'il faut juger d'un homme.

Mais ne parle-t-on pas de quelqu'autre peuple dans ce livre? demanda le lettré. Sans doute, dit le ſavant qui était auprès de moi, & qui prenait toujours la parole, on y parle beaucoup d'un petit pays de ſoixante lieues de large, nommé l'Egypte, où l'on prétend qu'il y avait un lac de cent cinquante lieues de tour, fait de main d'homme. Tudieu, dit le Chinois, un lac de cent cinquante lieues dans un terrain qui en avait ſoixante de large, cela eſt bien beau! Tout le monde était ſage dans ce pays-là, ajouta le docteur. Oh, le bon temps que c'était! dit le Chinois. Mais eſt-ce là tout? Non, répliqua l'européen; il eſt queſtion encore de ces célébres Grecs. Qui ſont ces Grecs? dit le lettré. Ah, continua l'autre, il s'agit de

cette

cette province, à peu près grande comme la deux-centième partie de la Chine, mais qui a fait tant de bruit dans tout l'univers. Jamais je n'ai ouï parler de ces gens-là, ni au Mogol, ni au Japon, ni dans la grande Tartarie, dit le Chinois, d'un air ingénu.

Ah ignorant! ah barbare! s'écria poliment notre ſavant; vous ne connaiſſez donc point *Epaminondas* le thébain, ni le port de Pirée, ni le nom des deux chevaux d'*Achille*, ni comment ſe nommait l'âne de *Silène*? Vous n'avez entendu parler ni de *Jupiter*, ni de *Diogène*, ni de *Laïs*, ni de *Cybèle*, ni de....

J'ai bien peur, répliqua le lettré, que vous ne ſachiez rien de l'aventure éternellement mémorable du célèbre *Xixofou Concochigramki*, ni des myſtères du grand *Fi pſi hi hi*. Mais, de grâce, quelles ſont encore les choſes inconnues dont traite cette hiſtoire univerſelle? Alors le ſavant parla un quart d'heure de ſuite de la république romaine; & quand il vint à *Jules-Céſar*, le Chinois l'interrompit, & lui dit: Pour celui-là, je crois le connaître, n'était-il pas turc? (*a*)

Comment, dit le ſavant échauffé, eſt-ce que vous ne ſavez pas au moins la différence qui eſt entre les païens, les chrétiens & les muſulmans? eſt-ce que vous ne connaiſſez point *Conſtantin*, & l'hiſtoire des papes? Nous avons entendu parler confuſément, répondit l'aſiatique, d'un certain *Mahomet*.

Il n'eſt pas poſſible, répliqua l'autre, que vous ne connaiſſiez au moins *Luther*, *Zuingle*, *Bellarmin*, *Oecolampade*. Je ne retiendrai jamais ces noms-là, dit

(*a*) Il n'y a pas long-temps que les Chinois prenaient tous les Européens pour des mahometans.

le Chinois; il fortit alors, & alla vendre une partie confidérable de thé peco & de fin grogram, dont il acheta deux belles filles & un mouffe, qu'il ramena dans fa patrie en adorant le *Tien*, & en fe recommandant à *Confucius*.

Pour moi, témoin de cette converfation, je vis clairement ce que c'eft que la gloire; & je dis: Puifque *Céfar* & *Jupiter* font inconnus dans le royaume le plus beau, le plus ancien, le plus vafte, le plus peuplé, le mieux policé de l'univers, il vous fied bien, ô gouverneurs de quelques petits pays! ô prédicateurs d'une petite paroiffe, dans une petite ville! ô docteurs de Salamanque ou de Bourges! ô petits auteurs! ô pefans commentateurs! il vous fied bien de prétendre à la réputation!

GOUT.

SECTION PREMIERE.

LE goût, ce fens, ce don de difcerner nos alimens, a produit dans toutes les langues connues, la métaphore qui exprime, par le mot *goût*, le fentiment des beautés & des défauts dans tous les arts: c'eft un difcernement prompt, comme celui de la langue & du palais, & qui prévient, comme lui, la réflexion; il eft, comme lui, fenfible & voluptueux à l'égard du bon; il rejette, comme lui le mauvais avec foulèvement; il eft fouvent, comme lui, incertain & égaré, ignorant même fi ce qu'on lui préfente doit lui plaire, & ayant quelquefois befoin, comme lui, d'habitude pour fe former.

Il ne ſuffit pas, pour le goût, de voir, de connaître la beauté d'un ouvrage ; il faut la ſentir, en être touché. Il ne ſuffit pas de ſentir, d'être touché d'une manière confuſe, il faut démêler les différentes nuances : rien ne doit échapper à la promptitude du diſcernement ; & c'eſt encore une reſſemblance de ce goût intellectuel, de ce goût des arts, avec le goût ſenſuel ; car le gourmet ſent & reconnaît promptement le mélange de deux liqueurs : l'homme de goût, le connaiſſeur, verra d'un coup d'œil prompt le mélange de deux ſtyles ; il verra un défaut à côté d'un agrément ; il ſera ſaiſi d'enthouſiaſme à ces vers des *Horaces :*

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ? qu'il mourût !

Il ſentira un dégoût involontaire au vers ſuivant :

Ou qu'un beau déſeſpoir alors le ſecourût.

Comme le mauvais goût, au phyſique, conſiſte à n'être flatté que par des aſſaiſonnemens trop piquans & trop recherchés, ainſi le mauvais goût, dans les arts, eſt de ne ſe plaire qu'aux ornemens étudiés, & de ne pas ſentir la belle nature.

Le goût dépravé dans les alimens eſt de choiſir ceux qui dégoûtent les autres hommes ; c'eſt une eſpèce de maladie. Le goût dépravé dans les arts eſt de ſe plaire à des ſujets qui révoltent les eſprits bien faits, de préférer le burleſque au noble, le précieux & l'affecté au beau ſimple & naturel : c'eſt une maladie de l'eſprit. On ſe forme le goût des arts beaucoup plus que le goût ſenſuel ; car dans le goût phyſique, quoiqu'on finiſſe quelquefois par aimer les choſes

pour lefquelles on avait d'abord de la répugnance, cependant la nature n'a pas voulu que les hommes en général, appriffent à fentir ce qui leur eft néceffaire ; mais le goût intellectuel demande plus de temps pour fe former. Un jeune homme fenfible, mais fans aucune connaiffance, ne diftingue point d'abord les parties d'un grand chœur de mufique ; les yeux ne diftinguent point d'abord dans un tableau les gradations, le clair-obfcur, la perfpective, l'accord des couleurs, la correction du deffin ; mais peu à peu fes oreilles apprennent à entendre, & fes yeux à voir : il fera ému à la première repréfentation qu'il verra d'une belle tragédie ; mais il n'y démêlera ni le mérite des unités, ni cet art délicat par lequel aucun perfonnage n'entre ni ne fort fans raifon, ni cet art, encore plus grand, qui concentre des intérêts divers dans un feul, ni enfin les autres difficultés furmontées. Ce n'eft qu'avec de l'habitude & des réflexions qu'il parvient à fentir tout d'un coup avec plaifir ce qu'il ne démêlait pas auparavant. Le goût fe forme infenfiblement dans une nation qui n'en avait pas, parce qu'on y prend peu à peu l'efprit des bons artiftes. On s'accoutume à voir des tableaux avec les yeux de *le Brun*, du *Pouffin*, de *le Sueur ;* on entend la déclamation notée des fcènes de *Quinault*, avec l'oreille de *Lulli*, & les airs & les fymphonies, avec celle de *Rameau*. On lit les livres avec l'efprit des bons auteurs.

Si toute une nation s'eft réunie, dans les premiers temps de la culture des beaux arts, à aimer des auteurs pleins de défauts, & méprifés avec le temps, c'eft que ces auteurs avaient des beautés naturelles

que tout le monde ſentait, & qu'on n'était pas encore à portée de démêler leurs imperfections. Ainſi *Lucilius* fut chéri des Romains avant qu'*Horace* l'eût fait oublier ; *Regnier* fut goûté des Français avant que *Boileau* parût ; & ſi des auteurs anciens, qui bronchent à chaque pas, ont pourtant conſervé leur grande réputation, c'eſt qu'il ne s'eſt point trouvé d'écrivain pur & châtié chez ces nations, qui leur ait deſſillé les yeux, comme il s'eſt trouvé un *Horace* chez les Romains, un *Boileau* chez les Français.

On dit qu'il ne faut point diſputer des goûts, & on a raiſon, quand il n'eſt queſtion que du goût ſenſuel, de la répugnance qu'on a pour une certaine nourriture, de la préférence qu'on donne à une autre : on n'en diſpute point, parce qu'on ne peut corriger un défaut d'organes. Il n'en eſt pas de même dans les arts ; comme ils ont des beautés réelles, il y a un bon goût qui les diſcerne, & un mauvais goût qui les ignore, & on corrige ſouvent le défaut d'eſprit qui donne un goût de travers. Il y a auſſi des ames froides, des eſprits faux, qu'on ne peut ni échauffer ni redreſſer ; c'eſt avec eux qu'il ne faut point diſputer des goûts, parce qu'ils n'en ont point.

Le goût eſt arbitraire dans pluſieurs choſes, comme dans les étoffes, dans les parures, dans les équipages, dans ce qui n'eſt pas au rang des beaux arts ; alors il mérite plutôt le nom de fantaiſie. C'eſt la fantaiſie, plutôt que le goût, qui produit tant de modes nouvelles.

Le goût peut ſe gâter chez une nation ; ce malheur arrive d'ordinaire après les ſiècles de perfection. Les artiſtes, craignant d'être imitateurs, cherchent des

routes écartées ; ils s'éloignent de la belle nature, que leurs prédéceſſeurs ont ſaiſie : il y a du mérite dans leurs efforts ; ce mérite couvre leurs défauts. Le public, amoureux des nouveautés, court après eux ; il s'en dégoûte, & il en paraît d'autres qui ſont de nouveaux efforts pour plaire ; ils s'éloignent de la nature encore plus que les premiers : le goût ſe perd ; on eſt entouré de nouveautés, qui ſont rapidement effacées les unes par les autres ; le public ne ſait plus où il en eſt, & il regrette en vain le ſiècle du bon goût, qui ne peut plus revenir : c'eſt un dépôt que quelques bons eſprits conſervent encore loin de la foule.

Il eſt de vaſtes pays où le goût n'eſt jamais parvenu ; ce ſont ceux où la ſociété ne s'eſt point perfectionnée, où les hommes & les femmes ne ſe raſſemblent point, où certains arts, comme la ſculpture, la peinture des êtres animés, ſont défendus par la religion. Quand il y a peu de ſociété, l'eſprit eſt rétréci, ſa pointe s'émouſſe, il n'a pas de quoi ſe former le goût. Quand pluſieurs beaux arts manquent, les autres ont rarement de quoi ſe ſoutenir, parce que tous ſe tiennent par la main, & dépendent les uns des autres. C'eſt une des raiſons pourquoi les Aſiatiques n'ont jamais eu d'ouvrages bien faits preſque en aucun genre, & que le goût n'a été le partage que de quelques peuples de l'Europe.

SECTION II.

Y a-t-il un bon & un mauvais goût? oui, ſans doute, quoique les hommes diffèrent d'opinions, de mœurs, d'uſages.

Le meilleur goût en tout genre eſt d'imiter la nature avec le plus de fidélité, de force & de grâce.

Mais la grâce n'eſt-elle pas arbitraire? non, puiſqu'elle conſiſte à donner aux objets qu'on repréſente de la vie & de la douceur.

Entre deux hommes dont l'un ſera groſſier, l'autre délicat, on convient aſſez que l'un a plus de goût que l'autre.

Avant que le bon temps fût venu, *Voiture* qui, dans ſa manie de broder des riens, avait quelquefois beaucoup de délicateſſe & d'agrément, écrit au grand *Condé* ſur ſa maladie :

> Commencez, Seigneur, à ſonger
> Qu'il importe d'être & de vivre ;
> Penſez à vous mieux ménager.
> Quel charme a pour vous le danger
> Que vous aimiez tant à le ſuivre ?
> Si vous aviez dans les combats
> D'Amadis l'armure enchantée
> Comme vous en avez le bras
> Et la vaillance tant vantée,
> Seigneur, je ne me plaindrais pas.
> Mais en nos ſiècles où les charmes
> Ne font pas de pareilles armes ;

Qu'on voit que le plus noble ſang,
Fût-il d'Hector ou d'Alexandre,
Eſt auſſi facile à répandre
Que l'eſt celui du plus bas rang;
Que d'une force ſans ſeconde
La mort ſait ſes traits élancer;
Et qu'un peu de plomb peut caſſer.
La plus belle tête du monde; (1)
Qui l'a bonne y doit regarder,
Mais une telle que la vôtre,
Ne ſe doit jamais haſarder.
Pour votre bien & pour le nôtre,
Seigneur, il vous la faut garder.
Quoi que votre eſprit ſe propoſe,
Quand votre courſe ſera cloſe,
On vous abandonnera fort.
Croyez-moi, c'eſt fort peu de choſe
Qu'un demi-dieu quand il eſt mort.

Ces vers paſſent encore aujourd'hui pour être pleins de goût, & pour être les meilleurs de *Voiture*.

Dans le même temps, *l'Etoile* qui paſſait pour un génie, *l'Etoile* l'un des cinq auteurs qui travaillaient aux tragédies du cardinal de *Richelieu*, *l'Etoile*, l'un des juges de *Corneille*, feſait ces vers qui ſont imprimés à la ſuite de *Malherbe* & de *Racan:*

Que j'aime en tout temps la taverne!
Que librement je m'y gouverne!
Elle n'a rien d'égal à ſoi.
J'y vois tout ce que j'y demande,

(1) M de *Voltaire* a imité & embelli cette idée dans une épitre au roi de Pruſſe.

Et les torchons y sont pour moi
De fine toile de Hollande.

Il n'est point de lecteur qui ne convienne que les vers de *Voiture* sont d'un courtisan qui a le bon goût en partage, & ceux de *l'Etoile* d'un homme grossier sans esprit.

C'est dommage qu'on puisse dire de *Voiture :* Il eut du goût cette fois là. Il n'y a certainement qu'un goût détestable dans plus de mille vers pareils à ceux-ci :

Quand nous fûmes dans Etampes
Nous parlâmes fort de vous,
J'en soupirai quatre coups,
Et j'en eus la goutte crampe.
Etampe & crampe vraiment
Riment merveilleusement.
Nous trouvâmes près Sercote,
(Cas étrange & vrai pourtant)
Des bœufs qu'on voyait broutant
Dessus le haut d'une motte.
Et plus bas quelques cochons
Avec nombre de moutons &c.

La fameuse lettre de la carpe au brochet, & qui lui fit tant de réputation, n'est-elle pas une plaisanterie trop poussée, trop longue, & en quelques endroits trop peu naturelle ? n'est-ce pas un mélange de finesse & de grossièreté, de vrai & de faux ? Fallait-il dire au grand *Condé*, nommé le *brochet* dans une société de la cour, qu'à son nom *les baleines du Nord suaient à grosses gouttes*, & que les gens de l'empereur pensaient le frire & le manger avec un grain de sel ?

Eſt-ce un bon goût d'écrire tant de lettres ſeulement pour montrer un peu de cet eſprit qui conſiſte en jeux de mots & en pointes?

N'eſt-on pas révolté quand *Voiture* dit au grand *Condé*, ſur la priſe de Dunkerque : *Je crois que vous prendriez la lune avec les dents?*

Il ſemble que ce faux goût fut inſpiré à *Voiture* par le *Marini* qui était venu en France avec la reine *Marie de Médicis*. *Voiture* & *Coſtar* le citent très-ſouvent dans ſes lettres comme un modèle. Ils admirent ſa deſcription de la roſe fille d'avril, vierge & reine, aſſiſe ſur un trône épineux, tenant majeſtueuſement le ſceptre des fleurs, ayant pour courtiſans & pour miniſtres la famille laſcive des zéphyrs, & portant la couronne d'or & le manteau d'écarlate.

> *Bella figlia d'Aprile*
> *Verginella e reina*
> *Su lo ſpinoſo trono*
> *Del verde ceſpo aſſiſa*
> *De' fior' lo ſcettro in maeſta ſoſtiene;*
> *E corteggiata intorno*
> *Da laſciva famiglia*
> *Di zephiri miniſtri*
> *Porta d'or' la corona e d'oſtro il manto.*

Voiture cite avec complaiſance, dans ſa trente-cinquième lettre à *Coſtar*, l'atome ſonnant du *Marini*, la voix emplumée, le ſouffle vivant vêtu de plumes, la plume ſonore, le chant ailé, le petit eſprit d'harmonie caché dans de petites entrailles, & tout cela pour dire un roſſignol.

Una voce pennuta, un ſuon' volante,
E veſtito di penne, un vivo fiato,
Una piuma canora, un canto alato,
Un ſpirituel che d'armonia compoſto
Vive in anguſte viſcere naſcoto.

Balzac avait un mauvais goût tout contraire ; il écrivait des lettres familières avec une étrange emphaſe. Il écrit au cardinal de *la Valette* que, ni dans les déſerts de la Lybie ni dans les abymes de la mer, il n'y eut jamais un ſi furieux monſtre que la ſciatique, & que ſi les tyrans dont la mémoire nous eſt odieuſe euſſent eu tels inſtrumens de leur cruauté, c'eût été la ſciatique que les martyrs euſſent endurée pour la religion.

Ces exagérations emphatiques, ces longues périodes meſurées, ſi contraires au ſtyle épiſtolaire, ces déclamations faſtidieuſes, hériſſées de grec & de latin au ſujet de deux ſonnets aſſez médiocres qui partageaient la cour & la ville, & ſur la pitoyable tragédie d'Hérode infanticide, tout cela était d'un temps où le goût n'était pas encore formé. Cinna même & les Lettres provinciales, qui étonnèrent la nation, ne la dérouillèrent pas encore.

Les connaiſſeurs diſtinguent ſurtout dans le même homme le temps où ſon goût était formé, celui où il acquit ſa perfection, celui où il tomba en décadence. Quel homme d'un eſprit un peu cultivé ne ſentira pas l'extrême différence des beaux morceaux de Cinna, & de ceux du même auteur dans ſes vingt dernières tragédies ?

Dis-moi donc, lorſqu'Othon s'eſt offert à Camille,
A-t-il été content? a-t-elle été facile ?

Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet?
Comment l'a-t-elle pris? & comment l'a-t-il fait?
(CORNEILLE.)

Eſt-il parmi les gens de lettres quelqu'un qui ne reconnaiſſe le goût perfectionné de *Boileau* dans ſon Art poëtique, & ſon goût non encore rafiné dans ſa ſatire ſur les embarras de Paris, où il peint des chats dans les gouttières?

L'un miaule en grondant comme un tigre en furie,
L'autre roule ſa voix comme un enfant qui crie:
Ce n'eſt pas tout encor, les ſouris & les rats
Semblent pour m'éveiller s'entendre avec les chats.

S'il avait vécu alors dans la bonne compagnie, elle lui aurait conſeillé d'exercer ſon talent ſur des objets plus dignes d'elle que des chats, des rats & des ſouris.

Comme un artiſte forme peu à peu ſon goût, une nation forme auſſi le ſien. Elle croupit des ſiècles entiers dans la barbarie, enſuite il s'élève une faible aurore; enfin le grand jour paraît, après lequel on ne voit plus qu'un long & triſte crépuſcule.

Nous convenons tous depuis long-temps, que, malgré les ſoins de *François I* pour faire naître le goût des beaux arts en France, ce bon goût ne put jamais s'établir que vers le ſiècle de *Louis XIV;* & nous commençons à nous plaindre que le ſiècle préſent dégénère.

Les Grecs du bas empire avouaient que le goût qui régnait du temps de *Periclès* était perdu chez eux. Les Grecs modernes conviennent qu'ils n'en ont aucun.

Quintilien reconnaît que le goût des Romains commençait à ſe corrompre de ſon temps.

Nous avons vu à l'article *Art dramatique* combien *Lopez de Véga* se plaignait du mauvais goût des Espagnols.

Les Italiens s'aperçurent les premiers que tout dégénérait chez eux, quelque temps après leur immortel *Seicento*, & qu'ils voyaient périr la plupart des arts qu'ils avaient fait naître.

Addisson attaque souvent le mauvais goût de ses compatriotes dans plus d'un genre, soit quand il se moque de la statue d'un amiral en perruque quarrée, soit quand il témoigne son mépris pour les jeux de mots employés sérieusement, ou quand il condamne des jongleurs introduits dans les tragédies.

Si donc les meilleurs esprits d'un pays conviennent que le goût a manqué en certains temps à leur patrie, les voisins peuvent le sentir comme les compatriotes; & de même qu'il est évident que parmi nous tel homme a le goût bon & tel autre mauvais, il peut être évident aussi que de deux nations contemporaines l'une a un goût rude & grossier, l'autre fin & naturel.

Le malheur est que quand on prononce cette vérité, on révolte la nation entière dont on parle, comme on cabre un homme de mauvais goût lorsqu'on veut le ramener.

Le mieux est donc d'attendre que le temps & l'exemple instruise une nation qui péche par le goût. C'est ainsi que les Espagnols commencent à réformer leur théâtre, & que les Allemands essayent d'en former un.

Du goût particulier d'une nation.

Il eſt des beautés de tous les temps & de tous les pays, mais il eſt auſſi des beautés locales. L'éloquence doit être par-tout perſuaſive, la douleur touchante, la colère impétueuſe, la ſageſſe tranquille; mais les détails qui pourront plaire à un citoyen de Londres, pourront ne faire aucun effet ſur un habitant de Paris; les Anglais tireront plus heureuſement leurs comparaiſons, leurs métaphores de la marine, que ne feront des pariſiens qui voient rarement des vaiſſeaux. Tout ce qui tiendra de près à la liberté d'un anglais, à ſes droits, à ſes uſages, fera plus d'impreſſion ſur lui que ſur un français.

La température du climat introduira dans un pays froid & humide un goût d'architecture, d'ameublemens, de vêtemens qui ſera fort bon, & qui ne pourra être reçu à Rome, en Sicile.

Théocrite & *Virgile* ont dû vanter l'ombrage & la fraîcheur des eaux dans leurs églogues : *Thomſon*, dans ſa deſcription des ſaiſons, aura dû faire des deſcriptions toutes contraires.

Une nation éclairée, mais peu ſociable, n'aura point les mêmes ridicules qu'une nation auſſi ſpirituelle, mais livrée à la ſociété juſqu'à l'indiſcrétion; & ces deux peuples conſéquemment n'auront pas la même eſpèce de comédie.

La poëſie ſera différente chez le peuple qui renferme les femmes, & chez celui qui leur accorde une liberté ſans bornes.

Mais il ſera toujours vrai de dire que *Virgile* a mieux

peint ſes tableaux que *Thomſon* n'a peint les ſiens, & qu'il y a eu plus de goût ſur les bords du Tibre que ſur ceux de la Tamiſe; que les ſcènes naturelles du *Paſtor fido* ſont incomparablement ſupérieures aux bergeries de *Racan;* que *Racine* & *Molière* ſont des hommes divins à l'égard des auteurs des autres théâtres.

Du goût des connaiſſeurs.

EN général le goût fin & ſûr conſiſte dans le ſentiment prompt d'une beauté parmi des défauts, & d'un défaut parmi des beautés.

Le gourmet eſt celui qui diſcernera le mélange de deux vins, qui ſentira ce qui domine dans un mets, tandis que les autres convives n'auront qu'un ſentiment confus & égaré.

Ne ſe trompe-t-on pas quand on dit que c'eſt un malheur d'avoir le goût trop délicat, d'être trop connaiſſeur? qu'alors on eſt trop choqué des défauts, & trop inſenſible aux beautés? qu'enfin on perd à être trop difficile? n'eſt-il pas vrai au contraire qu'il n'y a véritablement de plaiſir que pour les gens de goût? ils voient, ils entendent, ils ſentent ce qui échappe aux hommes moins ſenſiblement organiſés, & moins exercés.

Le connaiſſeur en muſique, en peinture, en architecture, en poëſie, en médailles &c. éprouve des ſenſations que le vulgaire ne ſoupçonne pas; le plaiſir même de découvrir une faute le flatte, & lui fait ſentir les beautés plus vivement. C'eſt l'avantage des bonnes vues ſur les mauvaiſes. L'homme de goût a d'autres yeux, d'autres oreilles, un autre tact que

l'homme groſſier. Il eſt choqué des draperies meſquines de *Raphaël*, mais il admire la noble correction de ſon deſſin. Il a le plaiſir d'apercevoir que les enfans de *Laocoon* n'ont nulle proportion avec la taille de leur père; mais tout le groupe le fait friſſonner, tandis que d'autres ſpectateurs ſont tranquilles.

Le célébre ſculpteur, homme de lettres & de génie, qui a fait la ſtatue coloſſale de *Pierre I* à Pétersbourg, critique avec raiſon l'attitude du *Moïſe* de *Michel-Ange*, & ſa petite veſte ſerrée qui n'eſt pas même le coſtume oriental; en même temps il s'extaſie en contemplant l'air de tête.

Exemples du bon & du mauvais goût, tirés des tragédies françaiſes & anglaiſes.

JE ne parlerai point ici de quelques auteurs anglais, qui, ayant traduit des pièces de *Molière*, l'ont inſulté dans leurs préfaces, ni de ceux qui de deux tragédies de *Racine* en ont fait une, & qui l'ont encore chargée de nouveaux incidens pour ſe donner le droit de cenſurer la noble & féconde ſimplicité de ce grand-homme.

De tous les auteurs qui ont écrit en Angleterre ſur le goût, ſur l'eſprit & l'imagination, & qui ont prétendu à une critique judicieuſe, *Addiſſon* eſt celui qui a le plus d'autorité : ſes ouvrages ſont très-utiles; on a déſiré ſeulement qu'il n'eût pas trop ſouvent ſacrifié ſon propre goût au déſir de plaire à ſon parti, & de procurer un prompt debit aux feuilles du Spectateur qu'il compoſait avec *Steele*.

Cependant,

Cependant, il a fouvent le courage de donner la préférence au théâtre de Paris fur celui de Londres; il fait fentir les défauts de la fcène anglaife; & quand il écrivit fon Caton, il fe donna bien de garde d'imiter le ftyle de *Shakefpeare*. S'il avait fu traiter les paffions, fi la chaleur de fon ame eût répondu à la dignité de fon ftyle, il aurait réformé fa nation. Sa pièce, étant une affaire de parti, eut un fuccès prodigieux. Mais quand les factions furent éteintes, il ne refta à la tragédie de Caton que de très-beaux vers & de la froideur. Rien n'a plus contribué à l'affermiffement de l'empire de *Shakefpeare*. Le vulgaire en aucun pays ne fe connaît en beaux vers; & le vulgaire anglais aime mieux des princes qui fe difent des injures, des femmes qui fe roulent fur la fcène, des affaffinats, des exécutions criminelles, des revenans qui rempliffent le théâtre en foule, des forciers, que l'éloquence la plus noble & la plus fage.

Colliers a très-bien fenti les défauts du théâtre anglais, mais étant ennemi de cet art par une fuperftition barbare dont il était poffédé, il déplut trop à la nation pour qu'elle daignât s'éclairer par lui; il fut haï & méprifé.

Warburton évêque de Glocefter a commenté *Shakefpeare* de concert avec *Pope :* mais fon commentaire ne roule que fur les mots. L'auteur des trois volumes des Elémens de critique cenfure *Shakefpeare* quelquefois; mais il cenfure beaucoup plus *Racine* & nos auteurs tragiques.

Le grand reproche que tous les critiques anglais nous font, c'eft que tous nos héros font des Français, des perfonnages de roman, des amans tels qu'on en

trouve dans Clélie, dans Aſtrée & dans Zaïde. L'auteur des Elémens de critique reprend ſurtout très-ſévérement *Corneille* d'avoir fait parler ainſi *Céſar* à *Cléopâtre*.

> C'était pour acquérir un droit ſi précieux
> Que combattait par-tout mon bras ambitieux ;
> Et dans Pharſale même il a tiré l'épée
> Plus pour le conſerver que pour vaincre Pompée.
> Je l'ai vaincu, princeſſe, & le Dieu des combats
> M'y favoriſait moins que vos divins appas :
> Ils conduiſaient ma main, ils enflaient mon courage;
> Cette pleine victoire eſt leur dernier ouvrage.

Le critique anglais trouve ces fadeurs ridicules & extravagantes; il a ſans doute raiſon : les Français ſenſés l'avaient dit avant lui. Nous regardons comme une règle inviolable ces préceptes de *Boileau*.

> Qu'Achille aime autrement que Tirſis & Philène;
> N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamène.

Nous ſavons bien que *Céſar* ayant en effet aimé *Cléopâtre*, *Corneille* le devait faire parler autrement, & que ſurtout cet amour eſt très-inſipide dans la tragédie de la Mort de Pompée. Nous ſavons que *Corneille*, qui a mis de l'amour dans toutes ſes pièces, n'a jamais traité convenablement cette paſſion, excepté dans quelques ſcènes du Cid imitées de l'eſpagnol. Mais auſſi toutes les nations conviennent avec nous qu'il a déployé un très-grand génie, un ſens profond, une force d'eſprit ſupérieure dans Cinna, dans pluſieurs ſcènes des Horaces, de Pompée, de Polyeucte, dans la dernière ſcène de Rodogune.

Si l'amour eſt inſipide dans preſque toutes ſes pièces, nous ſommes les premiers à le dire; nous convenons tous que ſes héros ne ſont que des raiſonneurs dans ſes quinze ou ſeize derniers ouvrages. Les vers de ces pièces ſont durs, obſcurs, ſans harmonie, ſans grâce. Mais s'il s'eſt élevé infiniment au-deſſus de *Shakeſpeare* dans les tragédies de ſon bon temps, il n'eſt jamais tombé ſi bas dans les autres; & s'il fait dire malheureuſement à *Céſar*

Qu'il vient ennoblir, par le titre de captif, le titre de vainqueur à préſent effectif, *Céſar* ne dit point chez lui les extravagances qu'il débite dans *Shakeſpeare*. Ses héros ne font point l'amour à *Catau* comme le roi *Henri V*; on ne voit point chez lui de prince s'écrier comme *Richard II*:

» O terre de mon royaume! ne nourris pas mon » ennemi; mais que les araignées qui ſucent ton » venin, & que les lourds crapauds ſoient ſur ſa » route; qu'ils attaquent ſes pieds perfides, qui les » foulent de ſes pas uſurpateurs. Ne produis que » de puans chardons pour eux; & quand ils voudront » cueillir une fleur ſur ton ſein, ne leur préſente » que des ſerpens en embuſcade. »

On ne voit point chez *Corneille* un héritier du trône s'entretenir avec un général d'armée, avec ce beau naturel que *Shakeſpeare* étale dans le prince de Galles, qui fut depuis le roi *Henri IV*. (*a*)

Le général demande au prince quelle heure il eſt. Le prince lui répond; » Tu as l'eſprit ſi gras pour » avoir bu du vin d'Eſpagne, pour t'être débou- » tonné après ſouper, pour avoir dormi ſur un banc

(*a*) Scène II du premier acte de la vie & la mort de *Henri IV*.

„ après dîner, que tu as oublié ce que tu devrais „ ſavoir. Que diable t'importe l'heure qu'il eſt? à „ moins que les heures ne ſoient des taſſes de vin, „ que les minutes ne ſoient des hachis de chapons, „ que les cloches ne ſoient des langues de maque- „ relles, les cadrans des enſeignes de mauvais lieux, „ & le ſoleil lui-même une fille de joie en taffetas „ couleur de feu. „

Comment *Warburton* n'a-t-il pas rougi de commenter ces groſſièretés infames? travaillait-il pour l'honneur du théâtre & de l'Egliſe anglicane?

Rareté des gens de goût.

On eſt affligé quand on conſidère, ſurtout dans les climats froids & humides, cette foule prodigieuſe d'hommes qui n'ont pas la moindre étincelle de goût, qui n'aiment aucun des beaux arts, qui ne liſent jamais, & dont quelques-uns feuillettent tout au plus un journal une fois par mois pour être au courant, & pour ſe mettre en état de parler au hazard des choſes dont ils ne peuvent avoir que des idées confuſes.

Entrez dans une petite ville de province, rarement vous y trouverez un ou deux libraires. Il en eſt qui en ſont entiérement privées. Les juges, les chanoines, l'évêque, le ſubdélégué, l'élu, le receveur du grenier à ſel, le citoyen aiſé, perſonne n'a de livres, perſonne n'a l'eſprit cultivé; on n'eſt pas plus avancé qu'au douzième ſiècle. Dans les capitales des provinces, dans celles mêmes qui ont des académies, que le goût eſt rare!

Il faut la capitale d'un grand royaume pour y établir la demeure du goût ; encore n'eſt-il le partage que du très-petit nombre ; toute la populace en eſt exclue. Il eſt inconnu aux familles bourgeoiſes où l'on eſt continuellement occupé du ſoin de ſa fortune, des détails domeſtiques & d'une groſſière oiſiveté, amuſé par une partie de jeu. Toutes les places qui tiennent à la judicature, à la finance, au commerce, ferment la porte aux beaux arts. C'eſt la honte de l'eſprit humain que le goût, pour l'ordinaire, ne s'introduiſe que chez l'oiſiveté opulente. J'ai connu un commis des bureaux de Verſailles, né avec beaucoup d'eſprit, qui diſait : Je ſuis bien malheureux, je n'ai pas le temps d'avoir du goût.

Dans une ville telle que Paris, peuplée de plus de ſix cents mille perſonnes, je ne crois pas qu'il y en ait trois mille qui aient le goût des beaux arts. Qu'on repréſente un chef-d'œuvre dramatique, ce qui eſt ſi rare, & qui doit l'être, on dit tout Paris eſt enchanté ; mais on en imprime trois mille exemplaires tout au plus.

Parcourez aujourd'hui l'Aſie, l'Afrique, la moitié du Nord, où verrez-vous le goût de l'éloquence, de la poëſie, de la peinture, de la muſique ? preſque tout l'univers eſt barbare.

Le goût eſt donc comme la philoſophie, il appartient à un très-petit nombre d'ames privilégiées.

Le grand bonheur de la France fut d'avoir dans *Louis XIV* un roi qui était né avec du goût.

Pauci, quos æquus amavit
Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
Diis geniti potuere.

C'eſt en vain qu'*Ovide* a dit que DIEU nous créa pour regarder le ciel. *Erectos ad ſydera tollere vultus:* Les hommes ſont preſque tous courbés vers la terre.

Pourquoi jamais une ſtatue informe, un mauvais tableau où les figures ſont eſtropiées, n'ont-ils jamais paſſé pour des chefs-d'œuvre ? Pourquoi jamais une maiſon chétive & ſans aucune proportion n'a-t-elle été regardée comme un beau monument d'architecture ? D'où vient qu'en muſique des ſons aigres & diſcordans n'ont-ils flatté l'oreille de perſonne ? & que cependant de très-mauvaiſes tragédies barbares, écrites dans un ſtyle d'allobroge, ont réuſſi, même après les ſcènes ſublimes qu'on trouve dans *Corneille*, & les tragédies touchantes de *Racine*, & le peu de pièces bien écrites qu'on peut avoir eues depuis cet élégant poëte ? Ce n'eſt qu'au théâtre qu'on voit quelquefois réuſſir des ouvrages déteſtables ſoit tragiques, ſoit comiques.

Quelle en eſt la raiſon ? C'eſt que l'illuſion ne règne qu'au théâtre; c'eſt que le ſuccès y dépend de deux ou trois acteurs, quelquefois d'un ſeul, & ſurtout d'une cabale qui fait tous ſes efforts tandis que les gens de goût n'en ſont aucun. Cette cabale ſubſiſte ſouvent une génération entière. Elle eſt d'autant plus active que ſon but eſt bien moins d'élever un auteur que d'en abaiſſer un autre. Il faut un ſiècle pour mettre aux choſes leur véritable prix dans ce ſeul genre.

Ce ſont les gens de goût ſeuls qui gouvernent à la longue l'empire des arts. Le *Pouſſin* fut obligé de ſortir de France pour laiſſer la place à un mauvais

peintre. *Le Moine* se tua de désespoir. *Vanlo* fut prêt d'aller exercer ailleurs ses talens. Les connaisseurs seuls les ont mis tous trois à leur place. On voit souvent en tout genre les plus mauvais ouvrages avoir un succès prodigieux. Les solécismes, les barbarismes, les sentimens les plus faux, l'ampoulé le plus ridicule ne sont pas sentis pendant un temps, parce que la cabale & le sot enthousiasme du vulgaire causent une ivresse qui ne sent rien. Les connaisseurs seuls ramènent à la longue le public, & c'est la seule différence qui existe entre les nations les plus éclairées & les plus grossières, car le vulgaire de Paris n'a rien au-dessus d'un autre vulgaire; mais il y a dans Paris un nombre assez considérable d'esprits cultivés pour mener la foule. Cette foule se conduit presqu'en un moment dans les mouvemens populaires; mais il faut plusieurs années pour fixer son goût dans les arts.

GOUVERNEMENT.

SECTION PREMIERE.

IL faut que le plaisir de gouverner soit bien grand, puisque tant de gens veulent s'en mêler. Nous avons beaucoup plus de livres sur le gouvernement qu'il n'y a de princes sur la terre. Que DIEU me préserve ici d'enseigner les rois, & messieurs leurs ministres, & messieurs leurs valets de chambre, & messieurs leurs confesseurs, & messieurs leurs fermiers-généraux! Je n'y entends rien, je les révère tous. Il n'appartient qu'à M. *Wilkes* de peser dans sa balance

anglaiſe ceux qui ſont à la tête du genre-humain : de plus, il ſerait bien étrange qu'avec trois ou quatre mille volumes ſur le gouvernement, avec Machiavel & la Politique de l'écriture ſainte par *Boſſuet*, avec le Citoyen financier, le Guidon des finances, le Moyen d'enrichir un Etat &c. il y eût encore quelqu'un qui ne ſût pas parfaitement tous les devoirs des rois & l'art de conduire les hommes.

Le profeſſeur *Puffendorf* (*a*) ou le baron *Puffendorf* dit que le roi *David*, ayant juré de ne jamais attenter à la vie de *Semeï* ſon conſeiller privé, ne trahit point ſon ferment quand il ordonna (ſelon l'hiſtoire juive) à ſon fils *Salomon* de faire aſſaſſiner *Semeï*, *parce que David ne s'était engagé que pour lui ſeul à ne pas tuer Semeï*. Le baron, qui réprouve ſi hautement les reſtrictions mentales des jéſuites, en permet une ici à l'oint *David*, qui ne ſera pas du goût des conſeillers d'Etat.

Peſez les paroles de *Boſſuet* dans ſa Politique de l'écriture ſainte à monſeigneur le dauphin. *Voilà donc la royauté attachée par ſucceſſion à la maiſon de David & de Salomon, & le trône de David eſt affermi à jamais.* (*b*) (quoique ce petit eſcabeau appelé *trône* ait très-peu duré) *En vertu de cette loi l'aîné devait ſuccéder au préjudice de ſes frères : c'eſt pourquoi Adonias, qui était l'aîné, dit à Betzabée mère de Salomon : Vous ſavez que le royaume était à moi, & tout Iſraël m'avait reconnu : mais le Seigneur a transféré le royaume à mon frère Salomon.* Le droit d'*Adonias* était inconteſtable ; *Boſſuet* le dit expreſſément à la fin de cet article. *Le Seigneur a*

(*a*) *Puffendorf*, liv. IV, chap. XI, article XIII.
(*b*) Liv. II, propoſ. IX.

transféré n'eſt qu'une expreſſion ordinaire, qui veut dire, j'ai perdu mon bien, on m'a enlevé mon bien. *Adonias* était né d'une femme légitime ; la naiſſance de ſon cadet n'était que le fruit d'un double crime.

A moins donc, dit *Boſſuet*, *qu'il n'arrivât quelque choſe d'extraordinaire*, *l'aîné devait ſuccéder*. Or cet extraordinaire fut que *Salomon*, né d'un mariage fondé ſur un double adultère & ſur un meurtre, fit aſſaſſiner au pied de l'autel ſon frère aîné, ſon roi légitime, dont les droits étaient ſoutenus par le pontife *Abiathar* & par le général *Joab*. Après cela avouons qu'il eſt plus difficile qu'on ne penſe de prendre des leçons du droit des gens & du gouvernement dans l'écriture ſainte, donnée aux Juifs, & enſuite à nous pour des intérêts plus ſublimes.

Que le ſalut du peuple ſoit la loi ſuprême, telle eſt la maxime fondamentale des nations ; mais on fait conſiſter le ſalut du peuple à égorger une partie des citoyens dans toutes les guerres civiles. Le ſalut d'un peuple eſt de tuer ſes voiſins & de s'emparer de leurs biens dans toutes les guerres étrangères. Il eſt encore difficile de trouver là un droit des gens bien ſalutaire, & un gouvernement bien favorable à l'art de penſer & à la douceur de la ſociété.

Il y a des figures de géométrie très-régulières & parfaites en leur genre ; l'arithmétique eſt parfaite, beaucoup de métiers ſont exercés d'une manière toujours uniforme & toujours bonne ; mais pour le gouvernement des hommes, peut-il jamais en être un bon, quand tous ſont fondés ſur des paſſions qui ſe combattent ?

Il n'y a jamais eu de couvens de moines fans difcorde ; il eft donc impoffible qu'elle ne foit dans les royaumes. Chaque gouvernement eft non-feulement comme les couvens, mais comme les ménages : il n'y en a point fans querelles ; & les querelles de peuple à peuple, de prince à prince, ont toujours été fanglantes ; celles des fujets avec leurs fouverains n'ont pas quelquefois été moins funeftes : comment faut-il faire ? ou rifquer, ou fe cacher.

SECTION II.

PLUS d'un peuple fouhaite une conftitution nouvelle ; les Anglais voudraient changer de miniftres tous les huit jours ; mais ils ne voudraient pas changer la forme de leur gouvernement.

Les Romains modernes font tous fiers de l'églife de S[t] Pierre, & de leurs anciennes ftatues grecques ; mais le peuple voudrait être mieux nourri, mieux vêtu, dût-il être moins riche en bénédictions : les pères de famille fouhaiteraient que l'Eglife eût moins d'or, & qu'il y eût plus de blé dans leurs greniers : ils regrettent le temps où les apôtres allaient à pied, & où les citoyens romains voyageaient de palais en palais en litière.

On ne ceffe de nous vanter les belles républiques de la Grèce : il eft fûr que les Grecs aimeraient mieux le gouvernement des *Périclès* & des *Démofthènes* que celui d'un bacha ; mais dans leurs temps les plus floriffans ils fe plaignaient toujours ; la difcorde, la haine étaient au dehors entre toutes les

villes, & au dedans dans chaque cité. Ils donnaient des lois aux anciens Romains qui n'en avaient pas encore; mais les leurs étaient si mauvaises qu'ils les changèrent continuellement.

Quel gouvernement que celui où le juste *Aristide* était banni, *Phocion* mis à mort, *Socrate* condamné à la ciguë après avoir été berné par *Aristophane;* où l'on voit les *Amphictions* livrer imbécillement la Grèce à *Philippe*, parce que les Phocéens avaient labouré un champ qui était du domaine d'*Apollon!* Mais le gouvernement des monarchies voisines était pire.

Puffendorf promet d'examiner quelle est la meilleure forme de gouvernement: il vous dit (*c*) *que plusieurs prononcent en faveur de la monarchie, & d'autres au contraire se déchaînent furieusement contre les rois, & qu'il est hors de son sujet d'examiner en détail les raisons de ces derniers.*

Si quelque lecteur malin attend ici qu'on lui en dise plus que *Puffendorf*, il se trompera beaucoup.

Un suisse, un hollandais, un noble vénitien, un pair d'Angleterre, un cardinal, un comte de l'empire disputaient un jour en voyage sur la préférence de leurs gouvernemens; personne ne s'entendit, chacun demeura dans son opinion sans en avoir une bien certaine, & ils s'en retournèrent chez eux sans avoir rien conclu, chacun louant sa patrie par vanité, & s'en plaignant par sentiment.

Quelle est donc la destinée du genre-humain? presque nul grand peuple n'est gouverné par lui-même.

Partez de l'Orient pour faire le tour du monde,

(*c*) Liv. VII, chap. V.

le Japon a fermé ses ports aux étrangers, dans la juste crainte d'une révolution affreuse.

La Chine a subi cette révolution ; elle obéit à des tartares moitié mantchoux, moitié huns ; l'Inde a des tartares mogols. L'Euphrate, le Nil, l'Oronte, la Grèce, l'Epire sont encore sous le joug des Turcs. Ce n'est point une race anglaise qui règne en Angleterre ; c'est une famille allemande qui a succédé à un prince hollandais ; & celui-ci à une famille écossaise, laquelle avait succédé à une famille angevine, qui avait remplacé une famille normande, qui avait chassé une famille saxonne & usurpatrice. L'Espagne obéit à une famille française, qui succéda à une race autrichienne ; cette autrichienne à des familles qui se vantaient d'être visigothes ; ces visigoths avaient été chassés long-temps par des arabes, après avoir succédé aux Romains, qui avaient chassé les Carthaginois.

La Gaule obéit à des francs après avoir obéi à des préfets romains.

Les mêmes bords du Danube ont appartenu aux Germains, aux Romains, aux Arabes, aux Slaves, aux Bulgares, aux Huns, à vingt familles différentes, & presque toutes étrangères.

Et qu'a-t-on vu de plus étranger à Rome que tant d'empereurs nés dans des provinces barbares, & tant de papes nés dans des provinces non moins barbares ? Gouverne qui peut. Et quand on est parvenu à être le maître, on gouverne comme on peut. (*)

(*) Voyez *Lois*.

SECTION III.

UN voyageur racontait ce qui ſuit en 1769 : J'ai vu dans mes courſes un pays aſſez grand & aſſez peuplé, dans lequel toutes les places s'achètent; non pas en ſecret & pour frauder la loi comme ailleurs, mais publiquement & pour obéir à la loi. On y met à l'encan le droit de juger ſouverainement de l'honneur, de la fortune & de la vie des citoyens, comme on vend quelques arpens de terre. (*d*) Il y a des commiſſions très-importantes dans les armées, qu'on ne donne qu'au plus offrant. Le principal myſtère de leur religion ſe célèbre pour trois petits ſeſterces; & ſi le célébrant ne trouve point ce ſalaire, il reſte oiſif comme un gagne-denier ſans emploi.

Les fortunes dans ce pays ne ſont point le prix de l'agriculture; elles ſont le réſultat d'un jeu de haſard que pluſieurs jouent en ſignant leurs noms, & en feſant paſſer ces noms de main en main. S'ils perdent, ils rentrent dans la fange dont ils ſont ſortis, ils diſparaiſſent; s'ils gagnent, ils parviennent à entrer de part dans l'adminiſtration publique; ils marient leurs filles à des mandarins, & leurs fils deviennent auſſi eſpèces de mandarins.

Une partie conſidérable des citoyens a toute ſa ſubſiſtance aſſignée ſur une maiſon qui n'a rien; & cent perſonnes ont acheté chacune cent mille écus le droit de recevoir & de payer l'argent dû à ces

(*d*) Si ce voyageur avait paſſé dans ce pays même deux ans après, il aurait vu cette infame coutume abolie, & quatre ans encore après, il l'aurait trouvée rétablie.

citoyens ſur cet hôtel imaginaire ; droit dont ils n'uſent jamais, ignorant profondément ce qui eſt ſenſé paſſer par leurs mains.

Quelquefois on entend crier par les rues une propoſition faite à quiconque a un peu d'or dans ſa caſſette, de s'en deſſaiſir pour acquérir un quarré de papier admirable, qui vous fera paſſer ſans aucun ſoin une vie douce & commode. Le lendemain on vous crie un ordre qui vous force à changer ce papier contre un autre qui ſera bien meilleur. Le ſurlendemain on vous étourdit d'un nouveau papier qui annulle les deux premiers. Vous êtes ruiné ; mais de bonnes têtes vous conſolent, en vous aſſurant que dans quinze jours les colporteurs de la ville vous crieront une propoſition plus engageante.

Vous voyagez dans une province de cet empire & vous y achetez des choſes néceſſaires au vêtir, au manger, au boire, au coucher. Paſſez-vous dans une autre province, on vous fait payer des droits pour toutes ces denrées, comme ſi vous veniez d'Afrique. Vous' en demandez la raiſon, on ne vous répond point ; ou ſi l'on daigne vous parler, on vous répond que vous venez d'une province *réputée étrangère*, & que par conſéquent il faut payer pour la commodité du commerce. Vous cherchez en vain à comprendre comment des provinces du royaume ſont étrangères au royaume.

Il y a quelque temps qu'en changeant de chevaux, & me ſentant affaibli de fatigue, je demandai un verre de vin au maître de la poſte. Je ne ſaurais vous le donner, me dit-il ; les commis à la ſoif qui ſont en très-grand nombre, & tous fort ſobres,

me feraient payer le *trop bu*, ce qui me ruinerait. Ce n'eſt point trop boire, lui dis-je, que de ſe ſuſtenter d'un verre de vin ; & qu'importe que ce ſoit vous ou moi qui ait avalé ce verre ?

Monſieur, repliqua-t-il, nos lois ſur la ſoif ſont bien plus belles que vous ne penſez. Dès que nous avons fait la vendange, les locataires du royaume nous députent des médecins qui viennent viſiter nos caves. Ils mettent à part autant de vin qu'ils jugent à propos de nous en laiſſer boire pour notre ſanté. Ils reviennent au bout de l'année ; & s'ils jugent que nous avons excédé d'une bouteille l'ordonnance, ils nous condamnent à une forte amende ; & pour peu que nous ſoyons récalcitrans on nous envoie à Toulon boire de l'eau de la mer. Si je vous donnais le vin que vous me demandez, on ne manquerait pas de m'accuſer d'avoir trop bu ; vous voyez ce que je riſquerais avec les intendans de notre ſanté.

J'admirai ce régime ; mais je ne fus pas moins ſurpris lorſque je rencontrai un plaideur au déſeſpoir qui m'apprit qu'il venait de perdre au-delà du ruiſſeau le plus prochain le même procès qu'il avait gagné la veille au-deçà. Je ſus par lui qu'il y a dans le pays autant de codes différens que de villes. Sa converſation excita ma curioſité. Notre nation eſt ſi ſage, me dit-il, qu'on n'y a rien réglé. Les lois, les coutumes, les droits des corps, les rangs, les prééminences, tout y eſt arbitraire, tout y eſt abandonné à la prudence de la nation.

J'étais encore dans le pays lorſque ce peuple eut une guerre avec quelques-uns de ſes voiſins. On appelait cette guerre *la ridicule*, parce qu'il y avait

beaucoup à perdre & rien à gagner. J'allai voyager ailleurs, & je ne revins qu'à la paix. La nation, à mon retour, paraiſſait dans la dernière miſère ; elle avait perdu ſon argent, ſes ſoldats, ſes flottes, ſon commerce. Je dis, ſon dernier jour eſt venu, il faut que tout paſſe. Voilà une nation anéantie ; c'eſt dommage, car une grande partie de ce peuple était aimable, induſtrieuſe & fort gaie, après avoir été autrefois groſſière, ſuperſtitieuſe & barbare.

Je fus tout étonné qu'au bout de deux ans ſa capitale & ſes principales villes me parurent plus opulentes que jamais ; le luxe était augmenté, & on ne reſpirait que le plaiſir. Je ne pouvais concevoir ce prodige. Je n'en ai vu enfin la cauſe qu'en examinant le gouvernement de ſes voiſins ; j'ai conçu qu'ils étaient tout auſſi mal gouvernés que cette nation, & qu'elle était plus induſtrieuſe qu'eux tous.

Un provincial de ce pays dont je parle ſe plaignait un jour amérement de toutes les vexations qu'il éprouvait. Il ſavait aſſez bien l'hiſtoire ; on lui demanda s'il ſe ſerait cru plus heureux il y a cent ans, lorſque dans ſon pays alors barbare on condamnait un citoyen à être pendu pour avoir mangé gras en carême ? il ſecoua la tête. Aimeriez-vous les temps des guerres civiles qui commencèrent à la mort de *François II*, ou ceux des défaites de Saint-Quentin & de Pavie, ou les longs déſaſtres des guerres contre les Anglais, ou l'anarchie féodale, & les horreurs de la ſeconde race, & les barbaries de la première ? A chaque queſtion il était ſaiſi d'effroi. Le gouvernement des Romains lui parut le plus intolérable de tous. Il n'y a rien de pis, diſait-il, que d'appartenir à des maîtres étrangers.

étrangers. On en vint enfin aux druides. Ah! s'écria-t-il, je me trompais; il eſt encore plus horrible d'être gouverné par des prêtres ſanguinaires. Il conclut enfin, malgré lui, que le temps où il vivait, était, à tout prendre, le moins odieux.

SECTION IV.

UN aigle gouvernait les oiſeaux de tout le pays d'Oritnie. Il eſt vrai qu'il n'avait d'autre droit que celui de ſon bec, & de ſes ſerres. Mais enfin après avoir pourvu à ſes repas & à ſes plaiſirs, il gouverna auſſi bien qu'aucun autre oiſeau de proie.

Dans ſa vieilleſſe, il fut aſſailli par des vautours affamés qui vinrent du fond du Nord déſoler toutes les provinces de l'aigle. Parut alors un chat-huant, né dans un des plus chétifs buiſſons de l'empire, & qu'on avait long-temps appelé *lucifugax*. Il était ruſé, il s'aſſocia avec des chauve-ſouris; & tandis que les vautours ſe battaient contre l'aigle, notre hibou & ſa troupe entrèrent habilement en qualité de pacificateurs dans l'aire qu'on ſe diſputait.

L'aigle & les vautours, après une aſſez longue guerre, s'en rapportèrent à la fin au hibou, qui avec ſa phyſionomie grave ſut en impoſer aux deux partis.

Il perſuada à l'aigle & aux vautours de ſe laiſſer rogner un peu les ongles, & couper le petit bout du bec pour ſe mieux concilier enſemble. Avant ce temps le hibou avait toujours dit aux oiſeaux, obéiſſez à l'aigle; enſuite il avait dit, obéiſſez aux

vautours. Il dit bientôt, obéissez à moi seul. Les pauvres oiseaux ne surent à qui entendre, ils furent plumés par l'aigle, le vautour, le chat-huant & les chauve-souris. *Qui habet aures audiat.*

SECTION V.

» J'AI un grand nombre de catapultes & de balistes
» des anciens Romains, qui sont à la vérité vermou-
» lues, mais qui pourraient encore servir pour la
» montre. J'ai beaucoup d'horloges d'eau dont la
» moitié sont cassées; des lampes sépulcrales, & le
» vieux modèle en cuivre d'une quinquirême; je
» possède aussi des toges, des prétextes, des laticlaves
» en plomb; & mes prédécesseurs ont établi une
» communauté de tailleurs qui font assez mal des
» robes d'après ces anciens monumens. A ces causes
» à ce nous mouvans, ouï le rapport de notre prin-
» cipal antiquaire, nous ordonnons que tous ces
» vénérables usages soient en vigueur à jamais, &
» qu'un chacun ait à se chausser & à penser dans
» toute l'étendue de nos Etats comme on se chaussait
» & comme on pensait du temps de *Cnidus Rufillus*
» propréteur de la province à nous dévolue par le
» droit de bienséance, &c. »

On représenta au chauffe-cire qui employait son ministère à sceller cet édit, que tous les engins y spécifiés sont devenus inutiles.

Que l'esprit & les arts se perfectionnent de jour en jour, qu'il faut mener les hommes par les brides qu'ils ont aujourd'hui, & non par celles qu'ils avaient autrefois.

Que perſonne ne monterait ſur les quinquirêmes de ſon alteſſe ſéréniſſime.

Que ſes tailleurs auraient beau faire des laticlaves, qu'on n'en achéterait pas un ſeul, & qu'il était digne de ſa ſageſſe de condeſcendre un peu à la manière de penſer actuelle des honnêtes gens de ſon pays.

Le chauffe-cire promit d'en parler à un clerc, qui promit de s'en expliquer au référendaire, qui promit d'en dire un mot à ſon alteſſe ſéréniſſime quand l'occaſion pourrait s'en préſenter.

SECTION VI.

Tableau du gouvernement anglais.

C'EST une choſe curieuſe, de voir comment un gouvernement s'établit. Je ne parlerai pas ici du grand *Tamerlan*, ou *Timurleng*, parce que je ne ſais pas bien préciſément quel eſt le myſtère du gouvernement du grand-mogol. Mais nous pouvons voir plus clair dans l'adminiſtration de l'Angleterre : & j'aime mieux examiner cette adminiſtration que celle de l'Inde, attendu qu'on dit qu'il y a des hommes en Angleterre, & point d'eſclaves ; & que dans l'Inde on trouve, à ce qu'on prétend, beaucoup d'eſclaves, & très-peu d'hommes.

Conſidérons d'abord un bâtard normand qui ſe met en tête d'être roi d'Angleterre. Il y avait autant de droit que *St Louis* en eut depuis ſur le grand Caire. Mais *St Louis* eut le malheur de ne pas commencer par ſe faire adjuger juridiquement l'Egypte

en cour de Rome; & *Guillaume le bâtard* ne manqua pas de rendre sa cause légitime & sacrée, en obtenant du pape *Alexandre II* un arrêt qui assurait son bon droit, sans même avoir entendu la partie adverse, & seulement en vertu de ces paroles : *Tout ce que tu auras lié sur la terre sera lié dans les cieux.* Son concurrent *Harald*, roi très-légitime, étant ainsi lié par un arrêt émané des cieux, *Guillaume* joignit à cette vertu du siége universel, une vertu un peu plus forte; ce fut la victoire d'Hasting. Il régna donc par le droit du plus fort, ainsi qu'avaient régné *Pepin* & *Clovis* en France, les Goths & les Lombards en Italie, les Visigoths, & ensuite les Arabes en Espagne, les Vandales en Afrique, & tous les rois de ce monde les uns après les autres.

Il faut avouer encore que notre bâtard avait un aussi juste titre que les Saxons & les Danois, qui en avaient possédé un aussi juste que celui des Romains. Et le titre de tous ces héros était celui des *voleurs de grand chemin*, ou bien, si vous voulez, celui des renards & des fouines quand ces animaux font des conquêtes dans les basses-cours.

Tous ces grands-hommes étaient si parfaitement voleurs de grand chemin, que depuis *Romulus* jusqu'aux flibustiers, il n'est question que de dépouilles *opimes*, de butin, de pillage, de vaches & de bœufs volés à main armée. Dans la fable *Mercure* vole les vaches d'*Apollon*, & dans l'ancien Testament le prophète *Isaïe* donne le nom de *voleur* au fils que sa femme va mettre au monde, & qui doit être un grand type. Il l'appelle Maher-salal-has-bas, *partagez vite les dépouilles.* Nous avons déjà remarqué que les noms de *soldat* & de *voleur* étaient souvent synonymes.

Voilà bientôt *Guillaume* roi de droit divin. *Guillaume le roux*, qui usurpa la couronne sur son frère aîné, fut aussi roi de droit divin sans difficulté ; & ce même droit divin appartint après lui à *Henri* le troisième usurpateur.

Les barons normands, qui avaient concouru, à leurs dépens, à l'invasion de l'Angleterre, voulaient des récompenses. Il fallut bien leur en donner, les faire grands vassaux, grands officiers de la couronne. Ils eurent les plus belles terres. Il est clair que *Guillaume* aurait mieux aimé garder tout pour lui, & faire de tous ces seigneurs, ses gardes & ses estafiers : mais il aurait trop risqué. Il se vit donc obligé de partager.

A l'égard des seigneurs anglo-saxons, il n'y avait pas moyen de les tuer tous, ni même de les réduire tous à l'esclavage. On leur laissa, chez eux, la dignité de seigneurs châtelains. Ils relevèrent des grands vassaux normands qui relevaient de *Guillaume*.

Par-là tout était contenu dans l'équilibre, jusqu'à la première querelle.

Et le reste de la nation, que devint-il ? ce qu'étaient devenus presque tous les peuples de l'Europe ; des serfs, des villains.

Enfin, après la folie des croisades, les princes ruinés vendent la liberté à des serfs de glèbe, qui avaient gagné quelque argent par le travail & par le commerce. Les villes sont affranchies. Les communes ont des priviléges. Les droits des hommes renaissent de l'anarchie même.

Les barons étaient par-tout en dispute avec leur roi, & entr'eux. La dispute devenait par-tout une petite

guerre inteſtine, compoſée de cent guerres civiles. C'eſt de cet abominable & ténébreux chaos, que ſortit encore une faible lumière, qui éclaira les communes, & qui rendit leur deſtinée meilleure.

Les rois d'Angleterre étant eux-mêmes grands vaſſaux de France pour la Normandie, enſuite pour la Guienne & pour d'autres provinces, prirent aiſément les uſages des rois dont ils relevaient. Les états-généraux furent long-temps compoſés, comme en France, des barons & des évêques.

La cour de chancellerie anglaiſe fut une imitation du conſeil d'Etat auquel le chancelier de France préſide. La cour du banc du roi fut créée ſur le modèle du parlement inſtitué par *Philippe le bel*. Les plaids communs étaient comme la juriſdiction du châtelet. La cour de l'échiquier reſſemblait à celle des généraux des finances, qui eſt devenue en France la cour des aides.

La maxime, que le domaine royal eſt inaliénable, fut encore une imitation viſible du gouvernement français.

Le droit du roi d'Angleterre, de faire payer ſa rançon par ſes ſujets, s'il était priſonnier de guerre; celui d'exiger un ſubſide quand il mariait ſa fille aînée, & quand il feſait ſon fils chevalier; tout cela rappelait les anciens uſages d'un royaume dont *Guillaume* était le premier vaſſal.

A peine *Philippe le bel* a-t-il rappelé les communes aux états-généraux, que le roi d'Angleterre *Edouard* en fait autant pour balancer la grande puiſſance des barons. Car c'eſt ſous le règne de ce prince, que la convocation de la chambre des communes eſt bien conſtatée.

Nous voyons donc, jusqu'à cette époque du quatorzième siècle, le gouvernement anglais suivre pas à pas celui de la France. Les deux Eglises sont entièrement semblables ; même assujettissement à la cour de Rome ; mêmes exactions dont on se plaint, & qu'on finit toujours par payer à cette cour avide ; mêmes querelles, plus ou moins fortes ; mêmes excommunications ; mêmes donations aux moines ; même chaos ; même mélange de rapines sacrées, de superstitions & de barbarie.

La France & l'Angleterre, ayant donc été administrées si long-temps sur les mêmes principes, ou plutôt sans aucun principe, & seulement par des usages tout semblables, d'où vient qu'enfin ces deux gouvernemens sont devenus aussi différens que ceux de Maroc & de Venise ?

N'est-ce point que, l'Angleterre étant une île, le roi n'a pas besoin d'entretenir continuellement une forte armée de terre, qui serait plutôt employée contre la nation que contre les étrangers ?

N'est-ce point qu'en général les Anglais ont dans l'esprit quelque chose de plus ferme, de plus réfléchi, de plus opiniâtre que quelques autres peuples ?

N'est-ce point par cette raison que, s'étant toujours plaints de la cour de Rome, ils en ont entièrement secoué le joug honteux ; tandis qu'un peuple plus léger l'a porté en affectant d'en rire, & en dansant avec ses chaînes ?

La situation de leur pays, qui leur a rendu la navigation nécessaire, ne leur a-t-elle pas donné aussi des mœurs plus dures ?

Cette dureté de mœurs qui a fait, de leur île, le

théâtre de tant de sanglantes tragédies, n'a-t-elle pas contribué aussi à leur inspirer une franchise généreuse ?

N'est-ce pas ce mélange de leurs qualités contraires, qui a fait couler tant de sang royal dans les combats & sur les échafauds, & qui n'a jamais permis qu'ils employassent le poison dans leurs troubles civils, tandis qu'ailleurs, sous un gouvernement sacerdotal, le poison était une arme si commune ?

L'amour de la liberté n'est-il pas devenu leur caractère dominant, à mesure qu'ils ont été plus éclairés & plus riches ? Tous les citoyens ne peuvent être également puissans : mais ils peuvent tous être également libres. Et c'est ce que les Anglais ont obtenu enfin par leur constance.

Etre libre, c'est ne dépendre que des lois. Les Anglais ont donc aimé les lois, comme les pères aiment leurs enfans, parce qu'ils les ont faits, ou qu'ils ont cru les faire.

Un tel gouvernement n'a pu être établi que très-tard ; parce qu'il a fallu long-temps combattre des puissances respectées : la puissance du pape la plus terrible de toutes, puisqu'elle était fondée sur le préjugé & sur l'ignorance ; la puissance royale toujours prête à se déborder, & qu'il fallait contenir dans ses bornes ; la puissance du baronage, qui était une anarchie ; la puissance des évêques, qui mêlant toujours le profane au sacré, voulurent l'emporter sur le baronage & sur les rois.

Peu à peu la chambre des communes est devenue la digue qui arrête tous ces torrens.

La chambre des communes est véritablement la

nation : puifque le roi qui eft le chef, n'agit que pour lui, & pour ce qu'on appelle *fa prérogative ;* puifque les pairs ne font en parlement que pour eux ; puifque les évêques n'y font de même que pour eux. Mais la chambre des communes y eft pour le peuple ; puifque chaque membre eft député du peuple. Or ce peuple eft au roi comme environ huit millions font à l'unité. Il eft aux pairs & aux évêques comme huit millions font à deux cents tout au plus. Et les huit millions de citoyens libres font repréfentés par la chambre baffe.

De cet établiffement, en comparaifon duquel la république de *Platon* n'eft qu'un rêve ridicule, & qui femblerait inventé par *Locke*, par *Newton*, par *Halley*, ou par *Archimède*, il eft né des abus affreux, & qui font frémir la nature humaine. Les frottemens inévitables de cette vafte machine, l'ont prefque détruite du temps de *Fairfax* & de *Cromwell*. Le fanatifme abfurde s'était introduit dans ce grand édifice comme un feu dévorant, qui confume un beau bâtiment, qui n'eft que de bois.

Il a été rebâti de pierres du temps de *Guillaume d'Orange*. La philofophie a détruit le fanatifme, qui ébranle les Etats les plus fermes. Il eft à croire qu'une conftitution qui a réglé les droits du roi, des nobles & du peuple, & dans laquelle chacun trouve fa fureté, durera autant que les chofes humaines peuvent durer.

Il eft à croire auffi que tous les Etats, qui ne font pas fondés fur de tels principes, éprouveront des révolutions.

Voici à quoi la légiflation anglaife eft enfin parvenue ; à remettre chaque homme dans tous les droits de la nature dont ils font dépouillés dans prefque

toutes les monarchies. Ces droits sont, liberté entière de sa personne, de ses biens, de parler à la nation par l'organe de sa plume, de ne pouvoir être jugé en matière criminelle que par un *juré* formé d'hommes indépendans, de ne pouvoir être jugé en aucun cas que suivant les termes précis de la loi, de professer en paix quelque religion qu'on veuille en renonçant aux emplois dont les seuls anglicans peuvent être pourvus. Cela s'appelle des prérogatives. Et en effet, c'est une très-grande & très-heureuse prérogative par-dessus tant de nations, d'être sûr en vous couchant que vous vous réveillerez le lendemain avec la même fortune que vous possédiez la veille; que vous ne serez pas enlevé des bras de votre femme, de vos enfans, au milieu de la nuit, pour être conduit dans un donjon ou dans un désert; que vous aurez en sortant du sommeil le pouvoir de publier tout ce que vous pensez; que si vous êtes accusé, soit pour avoir mal agi ou mal parlé, ou mal écrit, vous ne serez jugé que suivant la loi. Cette prérogative s'étend sur tout ce qui aborde en Angleterre. Un étranger y jouit de la même liberté de ses biens & de sa personne; & s'il est accusé, il peut demander que la moitié des jurés soit composée d'étrangers.

J'ose dire que si on assemblait le genre-humain pour faire des lois, c'est ainsi qu'on les ferait pour sa sureté. Pourquoi donc ne sont-elles pas suivies dans les autres pays? n'est-ce pas demander que les cocos mûrissent aux Indes & ne réussissent point à Rome? Vous répondez que ces cocos n'ont pas toujours mûri en Angleterre, qu'ils n'y ont été cultivés que depuis peu de temps; que la Suède en a élevé à son exemple pendant

quelques années & qu'ils n'ont pas réussi ; que vous pourriez faire venir de ces fruits dans d'autres provinces, par exemple en Bosnie, en Servie. Essayez donc d'en planter.

Et surtout, pauvre homme, si vous êtes bacha effendi ou mollah, ne soyez pas assez imbécillement barbare pour resserrer les chaînes de votre nation. Songez que plus vous appesantirez le joug, plus vos enfans, qui ne seront pas tous bachas, seront esclaves. Quoi ! malheureux, pour le plaisir d'être tyran subalterne pendant quelques jours, vous exposez toute votre postérité à gémir dans les fers ! Oh qu'il est aujourd'hui de distance entre un Anglais & un Bosniaque !

SECTION VII.

CE mélange dans le gouvernement d'Angleterre, ce concert entre les communes, les lords & le roi, n'a pas toujours subsisté. L'Angleterre a été long-temps esclave ; elle l'a été des Romains, des Saxons, des Danois, des Français. *Guillaume le conquérant* la gouverna surtout avec un sceptre de fer. Il disposait des biens, de la vie de ses nouveaux sujets, comme un monarque de l'Orient ; il défendit, sous peine de mort, qu'aucun anglais osât avoir du feu & de la lumière chez lui, passé huit heures du soir ; soit qu'il prétendît par-là prévenir leurs assemblées nocturnes, soit qu'il voulût essayer, par une défense si bizarre, jusqu'où peut aller le pouvoir des hommes sur d'autres hommes. Il est vrai qu'avant & après *Guillaume le conquérant*, les Anglais ont eu des parlemens ; ils s'en vantent, comme si ces assemblées appelées alors *parlemens*,

composées de tyrans ecclésiastiques & de pillards nommés *barons*, avaient été les gardiens de la liberté & de la félicité publique.

Les Barbares, qui des bords de la mer Baltique fondirent dans le reste de l'Europe, apportèrent avec eux l'usage des états ou parlemens, dont on fait tant de bruit, & qu'on connaît si peu. Les rois n'étaient point despotiques, cela est vrai ; & c'est précisément par cette raison que les peuples gémissaient dans une servitude misérable. Les chefs de ces sauvages, qui avaient ravagé la France, l'Italie, l'Espagne & l'Angleterre, se firent monarques. Leurs capitaines partagèrent entr'eux les terres des vaincus : de-là ces margraves, ces lairds, ces barons, ces sous-tyrans, qui disputaient souvent avec des rois mal affermis les dépouilles des peuples. C'étaient des oiseaux de proie combattans contre un aigle pour sucer le sang des colombes. Chaque peuple avait cent tyrans au lieu d'un bon maître. Des prêtres se mirent bientôt de la partie. De tout temps le sort des Gaulois, des Germains, des insulaires d'Angleterre, avait été d'être gouvernés par leurs druides, & par les chefs de leurs villages, ancienne espèce de barons, mais moins tyrans que leurs successeurs. Ces druides se disaient médiateurs entre la Divinité & les hommes ; ils fesaient des lois, ils excommuniaient, ils condamnaient à la mort. Les évêques succédèrent peu à peu à leur autorité temporelle dans le gouvernement goth & vandale. Les papes se mirent à leur tête, & avec des brefs, des bulles & des moines, ils firent trembler les rois, les déposèrent, les firent assassiner, & tirèrent à eux tout l'argent qu'ils purent de l'Europe. L'imbécille *Inas*,

l'un des tyrans de l'heptarchie d'Angleterre, fut le premier, qui dans un pélerinage à Rome se soumit à payer le denier de *St Pierre* (ce qui était environ un écu de notre monnaie) pour chaque maison de son territoire. Toute l'île suivit bientôt cet exemple; l'Angleterre devint petit-à-petit une province du pape; le St Père y envoyait de temps en temps ses légats pour y lever des impôts exorbitans. *Jean sans terre* fit enfin une cession en bonne forme de son royaume à sa sainteté, qui l'avait excommunié; les barons qui n'y trouvèrent pas leur compte chassèrent ce misérable roi, & mirent à sa place *Louis VIII* père de *St Louis* roi de France. Mais ils se dégoûtèrent bientôt de ce nouveau venu, & lui firent repasser la mer.

Tandis que les barons, les évêques, les papes déchiraient tous ainsi l'Angleterre, où tous voulaient commander; le peuple, la plus nombreuse, la plus utile, & même la plus vertueuse partie des hommes, composée de ceux qui étudient les lois & les sciences, des négocians, des artisans, des laboureurs enfin qui exercent la première & la plus méprisée des professions; le peuple, dis-je, était regardé par eux comme des animaux au-dessous de l'homme. Il s'en fallait bien que les communes eussent alors part au gouvernement; c'étaient des villains; leur travail, leur sang appartenaient à leurs maîtres, qui s'appelaient *nobles*. Le plus grand nombre des hommes était en Europe, ce qu'ils sont encore en plusieurs endroits du monde, serfs d'un seigneur, espèce de bétail qu'on vend & qu'on achète avec la terre. Il a fallu des siècles, pour rendre justice à l'humanité, pour sentir qu'il était horrible que le grand nombre semât, &

que le petit recueillît ; & n'eſt-ce pas un bonheur pour les Français, que l'autorité de ces petits brigands ait été éteinte en France par la puiſſance légitime des rois, en Angleterre par celle du roi & de la nation ?

Heureuſement dans les ſecouſſes que les querelles des rois & des grands donnaient aux empires, les fers des nations ſe ſont plus ou moins relâchés : la liberté eſt née en Angleterre des querelles des tyrans. Les barons forcèrent *Jean ſans terre* & *Henri III* à accorder cette fameuſe charte, dont le principal but était à la vérité de mettre les rois dans la dépendance des lords, mais dans laquelle le reſte de la nation fut un peu favoriſé, afin que dans l'occaſion elle ſe rangeât du parti de ſes prétendus protecteurs. Cette grande charte, qui eſt regardée comme l'origine ſacrée des libertés anglaiſes, fait bien voir elle-même, combien peu la liberté était connue ; le titre ſeul prouve que le roi ſe croyait abſolu de droit, & que les barons & le clergé même ne le forçaient à ſe relâcher de ce droit prétendu, que parce qu'ils étaient les plus forts. Voici comme commence la grande charte : » Nous » accordons de notre libre volonté les priviléges » ſuivans aux archevêques, évêques, abbés, prieurs » & barons de notre royaume &c. » Dans les articles de cette charte, il n'eſt pas dit un mot de la chambre des communes ; preuve qu'elle n'exiſtait pas encore, ou qu'elle exiſtait ſans pouvoir. On y ſpécifie les hommes libres d'Angleterre ; triſte démonſtration qu'il y en avait qui ne l'étaient pas ; on voit par l'article XXXII que les hommes prétendus libres devaient le ſervice à leur ſeigneur. Une telle

liberté tenait encore beaucoup de l'esclavage. Par l'article XXI le roi ordonne que ses officiers ne pourront dorénavant prendre de force les chevaux & les charrettes des hommes libres qu'en payant. Ce règlement parut au peuple une vraie liberté, parce qu'il ôtait une plus grande tyrannie. *Henri VII*, conquérant & politique heureux, qui fesait semblant d'aimer les barons, mais qui les haïssait & les craignait, s'avisa de procurer l'aliénation de leurs terres. Par-là les villains, qui dans la suite acquirent du bien par leurs travaux, achetèrent les châteaux des illustres pairs, qui s'étaient ruinés par leurs folies : peu à peu toutes les terres changèrent de maîtres.

La chambre des communes devint de jour en jour plus puissante. Les familles des anciens pairs s'éteignirent avec le temps; & comme il n'y a proprement que les pairs qui soient nobles en Angleterre, dans la rigueur de la loi, il n'y aurait presque plus de noblesse en ce pays-là, si les rois n'avaient pas créé de nouveaux barons de temps en temps, & conservé le corps des pairs, qu'ils avaient tant craint autrefois, pour l'opposer à celui des communes devenu trop redoutable. Tous ces nouveaux pairs, qui composent la chambre haute, reçoivent du roi leur titre, & rien de plus, puisqu'aucun d'eux n'a la terre dont il porte le nom. L'un est duc de *Dorset*, & n'a pas un pouce de terre en Dorsetshire; l'autre est comte d'un village, qui sait à peine où ce village est situé. Ils ont du pouvoir dans le parlement, non ailleurs.

Vous n'entendez point ici parler de haute, moyenne & basse justice, ni du droit de chasser sur

les terres d'un citoyen, lequel n'a pas la liberté de tirer un coup de fusil sur son propre champ. (1)

Un homme, parce qu'il est noble ou prêtre, n'est point exempt de payer certaines taxes : tous les impôts sont réglés par la chambre des communes, qui n'étant que la seconde par son rang, est la première par son crédit. Les seigneurs & les évêques peuvent bien rejeter le bill des communes, lorsqu'il s'agit de lever de l'argent; mais il ne leur est pas permis d'y rien changer; il faut ou qu'ils le reçoivent, ou qu'ils le rejettent sans restriction. Quand le bill est confirmé par les lords & approuvé par le roi, alors tout le monde paye, chacun donne, non selon sa qualité, (ce qui serait absurde) mais selon son revenu. Il n'y a point de taille, ni de capitation arbitraire, mais une taxe réelle sur les terres; elles ont été évaluées toutes sous le fameux roi *Guillaume III*. La taxe subsiste toujours la même, quoique les revenus des terres aient augmenté; ainsi personne n'est foulé, & personne ne se plaint; le paysan n'a point les pieds meurtris par des sabots, il mange du pain blanc, il est bien vêtu, il ne craint point d'augmenter le nombre de ses bestiaux, ni de couvrir son toit de tuiles, de peur que l'on ne hausse ses impôts l'année d'après. On y voit beaucoup de paysans, qui ont environ cinq ou six cents livres sterling de revenu, & qui ne dédaignent pas de continuer à cultiver la terre qui les a enrichis, & dans laquelle ils vivent libres.

(1) La chasse n'est pas absolument libre en Angleterre, & il y subsiste sur cet objet des lois moins tyranniques que celles de quelques autres nations, mais très-peu dignes d'un peuple qui se croit libre.

SECTION

SECTION VIII.

Vous ſavez, mon cher lecteur, qu'en Eſpagne vers les côtes de Malaga, on découvrit du temps de *Philippe II* une petite peuplade juſqu'alors inconnue, cachée au milieu des montagnes de Las Alpuxarras. Vous ſavez que cette chaîne de rochers inacceſſibles eſt entre-coupée de vallées délicieuſes, vous n'ignorez pas que ces vallées ſont cultivées encore aujourd'hui par des deſcendans des Maures qu'on a forcés pour leur bonheur à être chrétiens, ou du moins à le paraître.

Parmi ces Maures, comme je vous le diſais, il y avait ſous *Philippe II* une nation peu nombreuſe qui habitait une vallée à laquelle on ne pouvait parvenir que par des cavernes. Cette vallée eſt entre Pitos & Portugos ; les habitans de ce ſéjour ignoré étaient preſque inconnus des Maures mêmes ; ils parlaient une langue qui n'était ni l'eſpagnole ni l'arabe, & qu'on crut être dérivée de l'ancien carthaginois.

Cette peuplade s'était peu multipliée. On a prétendu que la raiſon en était que les Arabes leurs voiſins, & avant eux les Africains, venaient prendre les filles de ce canton.

Ce peuple chétif, mais heureux, n'avait jamais entendu parler de la religion chrétienne, ni de la juive ; connaiſſait médiocrement celle de *Mahomet* & n'en feſait aucun cas. Il offrait de temps immémorial du lait & des fruits à une ſtatue d'*Hercule*. C'était-là toute ſa religion. Du reſte, ces hommes ignorés vivaient dans l'indolence & dans l'innocence.

Un familier de l'inquifition les découvrit enfin. Le grand-inquifiteur les fit tous brûler; c'eft le feul événement de leur hiftoire.

Les motifs facrés de leur condamnation furent qu'ils n'avaient jamais payé d'impôt, attendu qu'on ne leur en avait jamais demandé, & qu'ils ne connaiffaient point la monnaie, qu'ils n'avaient point de Bible, vu qu'ils n'entendaient point le latin, & que perfonne n'avait pris la peine de les baptifer. On les déclara forciers & hérétiques; ils furent tous revêtus du fanbenito & grillés en cérémonie.

Il eft clair que c'eft ainfi qu'il faut gouverner les hommes : rien ne contribue davantage aux douceurs de la fociété.

GRACE.

DANS les perfonnes, dans les ouvrages, grâce fignifie non-feulement ce qui plaît, mais ce qui plaît avec attrait. C'eft pourquoi les anciens avaient imaginé que la déeffe de la beauté ne devait jamais paraître fans les Grâces. La beauté ne déplaît jamais; mais elle peut être dépourvue de ce charme fecret qui invite à la regarder, qui attire, qui remplit l'ame d'un fentiment doux. Les grâces dans la figure, dans le maintien, dans l'action, dans les difcours, dépendent de ce mérite qui attire. Une belle perfonne n'aura point de grâces dans le vifage, fi la bouche eft fermée fans fourire, fi les yeux font fans douceur. Le férieux n'eft jamais gracieux; il n'attire point; il approche trop du févère, qui rebute.

Un homme bien fait, dont le maintien eft mal

aſſuré ou gêné, la démarche précipitée ou peſante, les geſtes lourds, n'a point de grâce, parce qu'il n'a rien de doux, de liant dans ſon extérieur.

La voix d'un orateur qui manquera d'inflexion & de douceur ſera ſans grâce.

Il en eſt de même dans tous les arts. La proportion, la beauté, peuvent n'être point gracieuſes. On ne peut dire que les pyramides d'Egypte aient des grâces. On ne pourrait le dire du coloſſe de Rhodes comme de la Vénus de Gnide. Tout ce qui eſt uniquement dans le genre fort & vigoureux a un mérite qui n'eſt pas celui des grâces.

Ce ſerait mal connaître *Michel-Ange* & le *Caravage*, que de leur attribuer les grâces de *l'Albane*. Le ſixième livre de l'Enéide eſt ſublime: le quatrième a plus de grâce. Quelques odes galantes d'*Horace* reſpirent les grâces, comme quelques-unes de ſes épîtres enſeignent la raiſon.

Il ſemble qu'en général le petit, le joli en tout genre, ſoit plus ſuſceptible de grâces que le grand. On louerait mal une oraiſon funèbre, une tragédie, un ſermon, ſi on ne leur donnait que l'épithète de *gracieux*.

Ce n'eſt pas qu'il y ait un ſeul genre d'ouvrage qui puiſſe être bon en étant oppoſé aux *grâces;* car leur oppoſé eſt la rudeſſe, le ſauvage, la ſécchereſſe. L'*Hercule Farnèſe* ne devait point avoir les grâces du *Belvedère* & de l'*Antinoüs ;* mais il n'eſt ni rude ni agreſte. L'incendie de Troye, dans *Virgile*, n'eſt point décrit avec les grâces d'une élégie de *Tibulle;* il plaît par des beautés fortes. Un ouvrage peut donc être ſans grâces, ſans que cet ouvrage ait le moindre

déſagrément. Le terrible, l'horrible, la deſcription, la peinture d'un monſtre, exigent qu'on s'éloigne de tout ce qui eſt gracieux, mais non pas qu'on affecte uniquement l'oppoſé. Car ſi un artiſte, en quelque genre que ce ſoit, n'exprime que des choſes affreuſes, s'il ne les adoucit point par des contraſtes agréables, il rebutera.

La grâce, en peinture, en ſculpture, conſiſte dans la molleſſe des contours, dans une expreſſion douce; & la peinture a, par deſſus la ſculpture, la grâce de l'union des parties, celle des figures qui s'animent l'une par l'autre, & qui ſe prêtent des agrémens par leurs attributs & par leurs regards.

Les grâces de la diction, ſoit en éloquence, ſoit en poëſie, dépendent du choix des mots, de l'harmonie des phraſes, & encore plus de la délicateſſe des idées & des deſcriptions riantes. L'abus des grâces eſt l'afféterie, comme l'abus du ſublime eſt l'ampoulé; toute perfection eſt près d'un défaut.

Avoir de la grâce s'entend de la choſe & de la perſonne : *Cet ajuſtement, cet ouvrage, cette femme a de la grâce.* La bonne grâce appartient à la perſonne ſeulement : *Elle ſe préſente de bonne grâce. Il a fait de bonne grâce ce qu'on attendait de lui. Avoir des grâces. Cette femme a des grâces dans ſon maintien, dans ce qu'elle dit, dans ce qu'elle fait.*

Obtenir ſa grâce, c'eſt, par métaphore, obtenir ſon pardon, comme faire grâce eſt pardonner. On fait grâce d'une choſe en s'emparant du reſte. *Les commis lui prirent tous ſes effets, & lui firent grâce de ſon argent. Faire des grâces, répandre des grâces*, eſt le plus bel apanage de la ſouveraineté ; c'eſt faire du bien,

c'eſt plus que juſtice. Avoir les bonnes grâces de quelqu'un ne ſe dit que par rapport à un ſupérieur ; avoir les bonnes grâces d'une dame, c'eſt être ſon amant favoriſé. Etre en grâce ſe dit d'un courtiſan qui a été en diſgrace : on ne doit pas faire dépendre ſon bonheur de l'un, ni ſon malheur de l'autre. On appelle bonnes grâces ces demi-rideaux d'un lit qui ſont aux deux côtés du chevet. Les grâces, en grec *charites*, terme qui ſignifie *aimable*.

Les Grâces, divinités de l'antiquité, ſont une des plus belles allégories de la mythologie des Grecs. Comme cette mythologie varie toujours, tantôt par l'imagination des poëtes qui en furent les théologiens, tantôt par les uſages des peuples, le nombre, les noms, les attributs des Grâces changèrent ſouvent. Mais enfin on s'accorda à les fixer au nombre de trois, & à les nommer *Aglaé*, *Thalie*, *Euphroſine*, c'eſt-à-dire *brillant*, *fleur*, *gaieté*. Elles étaient toujours auprès de *Vénus*. Nul voile ne devait couvrir leurs charmes. Elles préſidaient aux bienfaits, à la concorde, aux réjouiſſances, aux amours, à l'éloquence même ; elles étaient l'emblème ſenſible de tout ce qui peut rendre la vie agréable. On les peignait danſantes, & ſe tenant par la main : on n'entrait dans leurs temples que couronné de fleurs. Ceux qui ont conſulté la mythologie fabuleuſe, devaient au moins avouer le mérite de ces fictions riantes, qui annoncent des vérités dont réſulterait la félicité du genre-humain.

GRACE. (DE LA)

SECTION PREMIERE.

Ce terme qui signifie faveur, privilége, est employé en ce sens par les théologiens. Ils appellent grâce une action de Dieu particulière sur les créatures pour les rendre justes & heureux. Les uns ont admis la grâce universelle que Dieu présente à tous les hommes, quoique le genre-humain, selon eux, soit livré aux flammes éternelles, à l'exception d'un très-petit nombre; les autres n'admettent la grâce que pour les chrétiens de leur communion, les autres enfin que pour les élus de cette communion.

Il est évident qu'une grâce générale qui laisse l'univers dans le vice, dans l'erreur & dans le malheur éternel, n'est point une grâce, une faveur, un privilége, mais que c'est une contradiction dans les termes.

La grâce particulière est, selon les théologiens, ou suffisante, & cependant on y résiste : en ce cas elle ne suffit pas; elle ressemble à un pardon donné par un roi à un criminel qui n'en est pas moins livré au supplice.

Ou efficace à laquelle on ne résiste jamais, quoiqu'on y puisse résister : & en ce cas les justes ressemblent à des convives affamés à qui on présente des mets délicieux dont ils mangeront surement quoiqu'en général ils soient supposés pouvoir n'en point manger.

Ou néceſſitante à laquelle on ne peut ſe ſouſtraire : & ce n'eſt autre choſe que l'enchaînement des décrets éternels & des événemens. On ſe gardera bien d'entrer ici dans le détail immenſe & rebattu de toutes les ſubtilités, & de cet amas de ſophiſmes dont on a embarraſſé ces queſtions. L'objet de ce dictionnaire n'eſt point d'être le vain écho de tant de vaines diſputes.

St Thomas appelle la grâce une forme ſubſtantielle, & le jéſuite *Bouhours* la nomme *un je ne ſais quoi ;* c'eſt peut-être la meilleure définition qu'on en ait jamais donnée.

Si les théologiens avaient eu pour but de jeter du ridicule ſur la Providence, ils ne s'y feraient pas pris autrement qu'ils ont fait : d'un côté les thomiſtes aſſurent que l'homme, en recevant la grâce efficace, n'eſt pas libre dans *le ſens compoſé*, mais qu'il eſt libre dans le ſens *diviſé ;* de l'autre, les moliniſtes inventent la ſcience moyenne de DIEU & le congruiſme ; on imagine des grâces excitantes, des prévenantes, des concomitantes, des coopérantes.

Laiſſons-là toutes ces mauvaiſes plaiſanteries que les théologiens ont faites ſérieuſement. Laiſſons-là tous leurs livres, & que chacun conſulte le ſens commun ; il verra que tous les théologiens ſe ſont trompés avec ſagacité, parce qu'ils ont tous raiſonné d'après un principe évidemment faux. Ils ont ſuppoſé que DIEU agit par des voies particulières. Or un Dieu éternel, ſans lois générales, immuables & éternelles, eſt un être de raiſon, un fantôme, un dieu de la fable.

Pourquoi les théologiens ont-ils été forcés, dans toutes les religions où l'on ſe pique de raiſonner,

d'admettre cette grâce qu'ils ne comprennent pas? c'eſt qu'ils ont voulu que le ſalut ne fût que pour leur ſecte; & ils ont voulu encore que ce ſalut dans leur ſecte ne fût le partage que de ceux qui leur feraient ſoumis. Ce ſont des théologiens particuliers, des chefs de parti diviſés entr'eux. Les docteurs muſulmans ont les mêmes opinions & les mêmes diſputes, parce qu'ils ont le même intérêt; mais le théologien univerſel, c'eſt-à-dire le vrai philoſophe, voit qu'il eſt contradictoire que la nature n'agiſſe pas par les voies les plus ſimples, qu'il eſt ridicule que DIEU s'occupe à forcer un homme de lui obéir en Europe, & qu'il laiſſe tous les Aſiatiques indociles, qu'il lutte contre un autre homme, lequel tantôt lui cède & tantôt briſe ſes armes divines, qu'il préſente à un autre un ſecours toujours inutile. Ainſi la grâce conſidérée dans ſon vrai point de vue eſt une abſurdité. Ce prodigieux amas de livres compoſés ſur cette matière eſt ſouvent l'effort de l'eſprit, & toujours la honte de la raiſon.

SECTION II.

TOUTE la nature, tout ce qui exiſte, eſt une grâce de DIEU; il fait à tous les animaux la grâce de les former & de les nourrir. La grâce de faire croître un arbre de ſoixante & dix pieds eſt accordée au ſapin & refuſée au roſeau. Il donne à l'homme la grâce de penſer, de parler & de le connaître; il m'accorde la grâce de n'entendre pas un mot de tout ce que *Tournéli*, *Molina*, *Soto* &c. ont écrit ſur la grâce.

Le premier qui ait parlé de la grâce efficace & gratuite, c'eſt ſans contredit *Homère.* Cela pourrait étonner un bachelier de théologie qui ne connaîtrait que S[t] *Auguſtin.* Mais qu'il liſe le troiſième livre de l'Iliade, il verra que *Pâris* dit à ſon frère *Hector :* „ Si les dieux vous ont donné la valeur, & s'ils m'ont „ donné la beauté, ne me reprochez pas les préſens „ de la belle *Vénus;* nul don des dieux n'eſt mépri- „ ſable, il ne dépend pas des hommes de les „ obtenir. „

Rien n'eſt plus poſitif que ce paſſage. Si on veut remarquer encore que *Jupiter*, ſelon ſon bon plaiſir, donne la victoire tantôt aux Grecs, tantôt aux Troyens, voilà une nouvelle preuve que tout ſe fait par la grâce d'en-haut.

Sarpédon, & enſuite *Patrocle*, ſont des braves à qui la grâce a manqué tour-à-tour.

Il y a eu des philoſophes qui n'ont pas été de l'avis d'*Homère.* Ils ont prétendu que la providence générale ne ſe mêlait point immédiatement des affaires des particuliers, qu'elle gouvernait tout par des lois univerſelles, que *Therſite* & *Achille* étaient égaux devant elle, & que ni *Calchas*, ni *Thaltibius* n'avaient jamais eu de grâce verſatile ou congrue.

Selon ces philoſophes le chien-dent & le chêne, la mite & l'éléphant, l'homme, les élémens & les aſtres obéiſſent à des lois invariables, que DIEU, immuable, comme elles, établit de toute éternité. (*)

Ces philoſophes n'auraient admis ni la grâce de ſanté de S[t] *Thomas*, ni la grâce médicinale de *Cajetan.*

(*) Voyez *Providence.*

Ils n'auraient pu expliquer l'extérieure, l'intérieure, la coopérante, la suffisante, la congrue, la prévenante &c. Il leur aurait été difficile de se ranger à l'avis de ceux qui prétendent que le maître absolu des hommes donne un pécule à un esclave & refuse la nourriture à l'autre; qu'il ordonne à un manchot de pétrir de la farine, à un muet de lui faire la lecture, à un cul-de-jatte d'être son courrier.

Ils pensent que l'éternel *Demiourgos* qui a donné des lois à tant de millions de mondes gravitans les uns vers les autres, & se prêtant mutuellement la lumière qui émane d'eux, les tient tous sous l'empire de ses lois générales, & qu'il ne va point créer des vents nouveaux pour remuer des brins de paille dans un coin de ce monde.

Ils disent que si un loup trouve dans son chemin un petit chevreau pour son souper, & si un autre loup meurt de faim, DIEU ne s'est point occupé de faire au premier loup une grâce particulière.

Nous ne prenons aucun parti entre ces philosophes & *Homère*, ni entre les jansénistes & les molinistes. Nous félicitons ceux qui croient avoir des grâces prévenantes; nous compatissons de tout notre cœur à ceux qui se plaignent de n'en avoir que de versatiles; & nous n'entendons rien au congruisme.

Si un bergamasque reçoit le samedi une grâce prévenante qui le délecte au point de faire dire une messe pour douze sous chez les carmes, célébrons son bonheur. Si le dimanche il court au cabaret abandonné de la grâce, s'il bat sa femme, s'il vole sur le grand-chemin, qu'on le pende. DIEU nous fasse seulement la grâce de ne déplaire dans nos questions

ni aux bacheliers de l'université de Salamanque, ni à ceux de la sorbonne, ni à ceux de Bourges, qui tous pensent si différemment sur ces matières ardues, & sur tant d'autres; de n'être point condamné par eux, & surtout, de ne jamais lire leurs livres.

SECTION III.

SI quelqu'un venait du fond de l'enfer nous dire de la part du diable : Messieurs, je vous avertis que notre souverain seigneur a pris pour sa part tout le genre-humain, excepté un très-petit nombre de gens qui demeurent vers le Vatican & dans ses dépendances; nous prierions tous ce député de vouloir bien nous inscrire sur la liste des privilégiés ; nous lui demanderions ce qu'il faut faire pour obtenir cette grâce.

S'il nous répondait : „ Vous ne pouvez la mériter ; „ mon maître a fait la liste de tous les temps; il n'a „ écouté que son bon plaisir; il s'occupe continuelle- „ ment à faire une infinité de pots de chambre, & „ quelques douzaines de vases d'or. Si vous êtes pots „ de chambre, tant pis pour vous. „

A ces belles paroles nous renverrions l'ambassadeur à coups de fourches à son maître.

Voilà pourtant ce que nous avons osé imputer à DIEU, à l'être éternel souverainement bon.

On a toujours reproché aux hommes d'avoir fait DIEU à leur image. On a condamné *Homère* d'avoir transporté tous les vices & tous les ridicules de la terre dans le ciel. *Platon* qui lui fait ce juste reproche,

n'a pas héſité à l'appeler *blaſphémateur*. Et nous, cent fois plus inconſéquens, plus téméraires, plus blaſphémateurs que ce grec qui n'y entendait pas fineſſe, nous accuſons DIEU dévotement d'une choſe dont nous n'avons jamais accuſé le dernier des hommes.

Le roi de Maroc *Mulei-Iſmaël* eut, dit-on, cinq cents enfans. Que diriez-vous ſi un marabout du mont Atlas vous racontait que le ſage & bon *Mulei-Iſmaël*, donnant à dîner à toute ſa famille, parla ainſi à la fin du repas ?

Je ſuis *Mulei-Iſmaël* qui vous ai engendrés pour ma gloire ; car je ſuis fort glorieux. Je vous aime tous tendrement ; j'ai ſoin de vous comme une poule couve ſes pouſſins. J'ai décrété qu'un de mes cadets aurait le royaume de Tafilet, qu'un autre poſſéderait à jamais Maroc ; & pour mes autres chers enfans, au nombre de quatre cents quatre-vingt-dix-huit, j'ordonne qu'on en roue la moitié & qu'on brûle l'autre ; car je ſuis le ſeigneur *Mulei-Iſmaël* ?

Vous prendriez aſſurément le marabout pour le plus grand fou que l'Afrique ait jamais produit.

Mais ſi trois ou quatre mille marabouts, entretenus graſſement à vos dépens, venaient vous répéter la même nouvelle, que feriez-vous ? ne feriez-vous pas tenté de les faire jeûner au pain & à l'eau juſqu'à ce qu'ils fuſſent revenus dans leur bon ſens ?

Vous m'alléguez que mon indignation eſt aſſez raiſonnable contre les ſupralapſaires qui croient que le roi de Maroc ne fait ces cinq cents enfans que pour ſa gloire, & qu'il a toujours eu l'intention

de les faire rouer & de les faire brûler, excepté deux qui étaient destinés à régner.

Mais j'ai tort, dites-vous, contre les infralapsaires qui avouent que la première intention de *Mulei-Ismaël* n'était pas de faire périr ses enfans dans les supplices; mais qu'ayant prévu qu'ils ne vaudraient rien, il a jugé à propos en bon père de famille de se défaire d'eux par le feu & par la roue.

Ah! supralapsaires, infralapsaires, gratuits, suffisans, efficaciens, jansénistes, molinistes, devenez enfin hommes, & ne troublez plus la terre pour des sottises si absurdes & si abominables.

SECTION IV.

SACRÉS consulteurs de Rome moderne, illustres & infaillibles théologiens, personne n'a plus de respect que moi pour vos divines décisions; mais si *Paul-Emile*, *Scipion*, *Caton*, *Cicéron*, *César*, *Titus*, *Trajan*, *Marc-Aurèle*, revenaient dans cette Rome qu'ils mirent autrefois en quelque crédit, vous m'avouerez qu'ils seraient un peu étonnés de vos décisions sur la grâce. Que diraient-ils, s'ils entendaient parler de la grâce de santé selon *St Thomas*, & de la grâce médicinale selon *Cajetan*; de la grâce extérieure & intérieure, de la gratuite, de la sanctifiante, de l'actuelle, de l'habituelle, de la coopérante, de l'efficace qui quelquefois est sans effet, de la suffisante qui quelquefois ne suffit pas, de la versatile, & de la congrue? en bonne foi, y comprendraient-ils plus que vous & moi?

Quel besoin auraient ces pauvres gens de vos sublimes instructions ? Il me semble que je les entends dire :

Mes révérends pères, vous êtes de terribles génies : nous pensions sottement que l'être éternel ne se conduit jamais par des lois particulières comme les vils humains, mais par ses lois générales, éternelles comme lui. Personne n'a jamais imaginé parmi nous que DIEU fût semblable à un maître insensé qui donne un pécule à un esclave, & refuse la nourriture à l'autre ; qui ordonne à un manchot de pétrir de la farine, à un muet de lui faire la lecture, à un cul-de-jatte d'être son courrier.

Tout est grâce de la part de DIEU ; il a fait au globe que nous habitons la grâce de le former ; aux arbres, la grâce de les faire croître ; aux animaux celle de les nourrir : mais dira-t-on que si un loup trouve dans son chemin un agneau pour son souper, & qu'un autre loup meure de faim, DIEU a fait à ce premier loup une grâce particulière ? S'est-il occupé par une grâce prévenante à faire croître un chêne, préférablement à un autre chêne à qui la sève a manqué ? Si dans toute la nature, tous les êtres sont soumis aux lois générales, comment une seule espèce d'animaux n'y serait-elle pas soumise ?

Pourquoi le maître absolu de tout aurait-il été plus occupé à diriger l'intérieur d'un seul homme qu'à conduire le reste de la nature entiere ? Par quelle bizarrerie changerait-il quelque chose dans le cœur d'un courlandais ou d'un biscayen, pendant qu'il ne change rien aux lois qu'il a imposées à tous les astres ?

Quelle pitié de ſuppoſer qu'il fait, défait, refait continuellement des ſentimens dans nous! & quelle audace de nous croire exceptés de tous les êtres! Encore n'eſt-ce que pour ceux qui ſe confeſſent, que tous ces changemens ſont imaginés. Un ſavoyard, un bergamaſque aura le lundi la grâce de faire dire une meſſe pour douze ſous; le mardi il ira au cabaret & la grâce lui manquera; le mercredi il aura une grâce coopérante qui le conduira à confeſſe; mais il n'aura point la grâce efficace de la contrition parfaite; le jeudi ce ſera une grâce ſuffiſante qui ne lui ſuffira point, comme on l'a déjà dit. DIEU travaillera continuellement dans la tête de ce bergamaſque, tantôt avec force, tantôt faiblement, & le reſte de la terre ne lui ſera de rien! il ne daignera pas ſe mêler de l'intérieur des Indiens & des Chinois! S'il vous reſte un grain de raiſon, mes révérends pères, ne trouvez-vous pas ce ſyſtème prodigieuſement ridicule?

Malheureux, voyez ce chêne qui porte ſa tête aux nues, & ce roſeau qui rampe à ſes pieds; vous ne dites pas que la grâce efficace a été donnée au chêne, & a manqué au roſeau. Levez les yeux au ciel, voyez l'éternel *Demiourgos* créant des millions de mondes qui gravitent tous les uns vers les autres, par des lois générales & éternelles. Voyez la même lumière ſe réflechir du ſoleil à Saturne, & de Saturne à nous; & dans cet accord de tant d'aſtres emportés par un cours rapide dans cette obéiſſance générale de toute la nature, oſez croire, ſi vous pouvez, que DIEU s'occupe de donner une grâce verſatile à ſœur *Thérèſe*, & une grâce concomitante à ſœur *Agnès*.

Atome, à qui un ſot atome a dit que l'Eternel a des lois particulières pour quelques atomes de ton voiſinage, qu'il donne ſa grâce à celui-là, & la refuſe à celui-ci ; que tel qui n'avait pas la grâce hier, l'aura demain ; ne répète pas cette ſottiſe. DIEU a fait l'univers, & ne va point créer des vents nouveaux pour remuer quelques brins de paille dans un coin de cet univers. Les théologiens ſont comme les combattans chez *Homère*, qui croyaient que les dieux s'armaient tantôt contr'eux, tantôt en leur faveur. Si *Homère* n'était pas conſidéré comme poëte, il le ſerait comme blaſphémateur.

C'eſt *Marc-Aurèle* qui parle, ce n'eſt pas moi ; car DIEU, qui vous inſpire, me fait la grâce de croire tout ce que vous dites, tout ce que vous avez dit, & tout ce que vous direz.

GRACIEUX.

GRACIEUX eſt un terme qui manquait à notre langue, & qu'on doit à *Ménage*. *Bouhours*, en avouant que *Ménage* en eſt l'auteur, prétend qu'il en a fait auſſi l'emploi le plus juſte, en diſant :

> Pour moi, de qui les vers n'ont rien de gracieux.

Le mot de *Ménage* n'en a pas moins réuſſi. Il veut dire plus qu'agréable ; il indique l'envie de plaire, des manières gracieuſes, un air gracieux. *Boileau*, dans ſon ode ſur Namur, ſemble l'avoir employé d'une façon impropre, pour ſignifier moins fier, abaiſſé, modeſte :

Et

Et déformais gracieux,
Allez à Liége, à Bruxelles,
Porter les humbles nouvelles
De Namur pris à vos yeux.

La plupart des peuples du Nord difent : Notre gracieux fouverain ; apparemment qu'ils entendent bienfefant. De gracieux on a fait difgracieux, comme de grâce on a formé difgrace : des paroles difgracieufes, une aventure difgracieufe. On dit difgracié, & on ne dit pas gracié. On commence à fe fervir du mot gracieufer, qui fignifie recevoir, parler obligeamment; mais ce mot n'eft pas employé par les bons écrivains dans le ftyle noble.

GRAND, GRANDEUR.

De ce qu'on entend par ces mots.

GRAND eft un des mots le plus fréquemment employés dans le fens moral, & avec le moins de circonfpection. Grand homme, grand génie, grand efprit, grand capitaine, grand philofophe, grand orateur, grand poëte; on entend par cette expreffion, *quiconque dans fon art paffe de loin les bornes ordinaires*. Mais comme il eft difficile de pofer ces bornes, on donne fouvent le nom de grand au médiocre.

On fe trompe moins dans les fignifications de ce terme au phyfique. On fait ce que c'eft qu'un grand orage, un grand malheur, une grande maladie, de grands biens, une grande mifère.

Quelquefois le terme *gros* eft mis au phyfique pour

grand, mais jamais au moral. On dit de gros biens, poür grandes richeffes, une groffe pluie pour grande pluie; mais non pas gros capitaine pour grand capitaine, gros miniftre pour grand miniftre. Grand financier fignifie un homme très-intelligent dans les finances de l'Etat; gros financier ne veut dire qu'un homme enrichi dans la finance.

Le grand homme eft plus difficile à définir que le grand artifte. Dans un art, dans une profeffion, celui qui a paffé de loin fes rivaux, ou qui a la réputation de les avoir furpaffés, eft appelé grand dans fon art; & femble n'avoir eu befoin que d'un feul mérite; mais le grand homme doit réunir des mérites différens. *Gonfalve* furnommé le *grand capitaine*, qui difait : *La toile d'honneur doit être groffièrement tiffue*, n'a jamais été appelé grand homme. Il eft plus aifé de nommer ceux à qui l'on doit refufer l'épithète de grand homme, que de trouver ceux à qui on doit l'accorder. Il femble que cette dénomination fuppofe quelques grandes vertus. Tout le monde convient que *Cromwell* était le général le plus intrépide de fon temps, le plus profond politique, le plus capable de conduire un parti, un parlement, une armée; nul écrivain cependant ne lui donne le titre de grand homme, parce qu'avec de grandes qualités il n'eut aucune grande vertu.

Il paraît que ce titre n'eft le partage que du petit nombre d'hommes dont les vertus, les travaux & les fuccès ont éclaté. Les fuccès font néceffaires, parce qu'on fuppofe qu'un homme toujours malheureux l'a été par fa faute.

Grand tout court exprime feulement une dignité; c'eft en Efpagne un nom appellatif, honorifique,

diftinctif, que le roi donne aux perfonnes qu'il veut honorer. Les grands fe couvrent devant le roi, ou avant de lui parler, ou après lui avoir parlé, ou feulement en fe mettant en leur rang avec les autres.

Charles-Quint confirma à feize principaux feigneurs les priviléges de la grandeffe. Cet empereur, roi d'Efpagne, accorda les mêmes honneurs à beaucoup d'autres. Ses fucceffeurs en ont toujous augmenté le nombre. Les grands d'Efpagne ont long-temps prétendu être traités comme les électeurs & les princes d'Italie. Ils ont à la cour de France les mêmes honneurs que les pairs.

Le titre de grand a toujours été donné en France à plufieurs premiers officiers de la couronne, comme grand-fénéchal, grand-maître, grand-chambellan, grand-écuyer, grand-échanfon, grand-panetier, grand-veneur, grand-louvetier, grand-fauconier. On leur donna ces titres par prééminence, pour les diftinguer de ceux qui fervaient fous eux. On ne le donna ni au connétable, ni au chancelier, ni aux maréchaux; quoique le connétable fût le premier des grands-officiers, le chancelier le fecond officier de l'Etat, & le maréchal le fecond officier de l'armée. La raifon en eft qu'ils n'avaient point de vice-gérens, de fous-connétables, de fous-maréchaux, de fous-chanceliers, mais des officiers d'une autre dénomination qui exécutaient leurs ordres; au lieu qu'il y avait des maîtres-d'hôtel fous le grand-maître, des chambellans fous le grand-chambellan, des écuyers fous le grand-écuyer, &c.

Grand, qui fignifie grand-feigneur, a une fignification plus étendue & plus incertaine. Nous donnons ce titre au fultan des Turcs, qui prend celui de *Padisha*

auquel grand-ſeigneur ne répond point. On dit un grand, en parlant d'un homme d'une naiſſance diſtinguée, revêtu de dignités; mais il n'y a que les petits qui le diſent. Un homme de quelque naiſſance, ou un peu illuſtré, ne donne ce nom à perſonne. Comme on appelle communément grand ſeigneur celui qui a de la naiſſance, des dignités & des richeſſes, la pauvreté ſemble ôter ce titre. On dit un pauvre gentilhomme, & non pas un pauvre grand ſeigneur.

Grand eſt autre que puiſſant; on peut être l'un & l'autre, mais le puiſſant déſigne une place importante: le grand annonce plus d'extérieur & moins de réalité; le puiſſant commande, le grand a des honneurs.

On a de la grandeur dans l'eſprit, dans les ſentimens, dans les manières, dans la conduite. Cette expreſſion n'eſt point employée pour les hommes d'un rang médiocre, mais pour ceux qui, par leur état, ſont obligés à montrer de l'élévation. Il eſt bien vrai que l'homme le plus obſcur peut avoir plus de grandeur d'ame qu'un monarque; mais l'uſage ne permet pas qu'on diſe : *Ce marchand, ce fermier s'eſt conduit avec grandeur;* à moins que dans une circonſtance ſingulière, & par oppoſition, on ne diſe, par exemple : *Le fameux négociant qui reçut Charles-Quint dans ſa maiſon, & qui alluma un fagot de cannelle avec une obligation de cinquante mille ducats qu'il avait de ce prince, montra plus de grandeur d'ame que l'empereur.*

On donnait autrefois le titre de grandeur aux hommes conſtitués en dignité. Les curés, en écrivant aux évêques, les appelaient encore votre grandeur. Ces titres que la baſſeſſe prodigue, & que la vanité reçoit, ne ſont plus guère en uſage.

La hauteur eſt ſouvent priſe pour la grandeur. Qui étale la grandeur montre la vanité. On s'eſt épuiſé à écrire ſur la grandeur, ſelon ce mot de *Montagne : Nous ne pouvons y atteindre, vengeons-nous par en médire.*

GRAVE, GRAVITÉ.

GRAVE, au ſens moral, tient toujours du phyſique ; il exprime quelque choſe de poids : c'eſt pourquoi on dit, *un homme*, *un auteur*, *des maximes de poids*, pour *homme*, *auteur*, *maximes graves*. Le grave eſt au ſérieux ce que le plaiſant eſt à l'enjoué : il a un degré de plus, & ce degré eſt conſidérable. On peut être ſérieux par humeur, & même faute d'idées. On eſt grave ou par bienſéance, ou par l'importance des idées qui donnent de la gravité. Il y a de la différence entre être grave & être un homme grave. C'eſt un défaut d'être grave hors de propos. Celui qui eſt grave dans la ſociété eſt rarement recherché. Un homme grave eſt celui qui s'eſt concilié de l'autorité, plus par ſa ſageſſe que par ſon maintien.

... *Pietate gravem ac meritis ſi fortè virum quem.*

L'air décent eſt néceſſaire par-tout ; mais l'air grave n'eſt convenable que dans les fonctions d'un miniſtère important, dans un conſeil. Quand la gravité n'eſt que dans le maintien, comme il arrive très-ſouvent, on dit gravement des inepties : cette eſpèce de ridicule inſpire de l'averſion. On ne pardonne pas à qui veut en impoſer par cet air d'autorité & de ſuffiſance.

Le duc de *la Rochefoucauld* a dit que *la gravité est un mystère du corps, inventé pour cacher les défauts de l'esprit.* Sans examiner si cette expression, *mystère du corps*, est naturelle & juste, il suffit de remarquer que la réflexion est vraie pour tous ceux qui affectent de la gravité, mais non pour ceux qui ont dans l'occasion une gravité convenable à la place qu'ils tiennent, au lieu où ils sont, aux matières qu'on traite.

Un auteur grave est celui dont les opinions sont suivies dans les matières contentieuses ; on ne le dit pas d'un auteur qui a écrit sur des choses hors de doute. Il serait ridicule d'appeler *Euclide*, *Archimède*, des auteurs graves.

Il y a de la gravité dans le style. *Tite-Live*, de *Thou* ont écrit avec gravité : on ne peut pas dire la même chose de *Tacite*, qui a recherché la précision, & qui laisse voir de la malignité ; encore moins du cardinal de *Retz*, qui met quelquefois dans ses écrits une gaieté déplacée, & qui s'écarte quelquefois des bienséances.

Le style grave évite les saillies, les plaisanteries ; s'il s'élève quelquefois au sublime, si dans l'occasion il est touchant, il rentre bientôt dans cette sagesse, dans cette simplicité noble qui fait son caractère ; il a de la force, mais peu de hardiesse. Sa plus grande difficulté est de n'être point monotone.

Affaire grave, cas grave, se dit plutôt d'une cause criminelle que d'un procès civil. Maladie grave suppose du danger.

GREC.

Obſervation ſur l'anéantiſſement de la langue grecque à Marſeille.

IL eſt bien étrange qu'une colonie grecque ayant fondé Marſeille, il ne reſte preſque aucun veſtige de la langue grecque en Provence ni en Languedoc, ni en aucun pays de la France ; car il ne faut pas compter pour grecs les termes qui ont été formés très-tard du latin, & que les Romains eux-mêmes avaient reçus des Grecs tant de ſiècles auparavant ; nous ne les avons reçus que de la ſeconde main. Nous n'avons aucun droit de dire que nous avons quitté le mot de *Got* pour celui de *Theos* plutôt que pour celui de *Deus*, dont nous avons fait Dieu par une terminaiſon barbare.

Il eſt évident que les Gaulois ayant reçu la langue latine avec les lois romaines, & depuis ayant encore reçu la religion chrétienne des mêmes Romains, ils prirent d'eux tous les mots qui concernaient cette religion. Ces mêmes Gaulois ne connurent que très-tard les mots grecs qui regardent la médecine, l'anatomie, la chirurgie.

Quand on aura retranché tous ces termes originairement grecs, qui ne nous ſont parvenus que par les Latins, & tous les mots d'anatomie & de médecine connus ſi tard, il ne reſtera preſque rien. N'eſt-il pas ridicule de faire venir abréger de *brakus* plutôt que d'*abreviare ;* acier d'*axi* plutôt que d'*acies ;*

acre d'*agros* plutôt que d'*ager* ; aile d'*ily* plutôt que d'*ala* ?

On a été jusqu'à dire qu'omelette vient d'*ameilaton*, parce que *meli* en grec signifie du miel, & *oon* signifie un œuf. On a fait encore mieux dans le *Jardin des racines grecques* ; on y prétend que dîner vient de *dipnein* qui signifie souper.

Si on veut s'en tenir aux expressions grecques que la colonie de Marseille put introduire dans les Gaules indépendamment des Romains, la liste en sera courte.

Aboyer, peut-être de *bauzein*.
Affre, affreux, d'*afronos*.
Agacer, peut-être d'*anaxein*.
Alali, du cri militaire des Grecs.
Babiller, peut-être de *babazo*.
Balle, de *ballo*.
Bas, de *bathys*.
Blesser, de l'aoriste *blapto*.
Bouteille, de *bouttis*.
Coin, de *gonia*.
Entraille, d'*entera*.
Gargariser, de *gargarizein*.
Ermite, d'*eremos*.
Idiot, d'*idiotes*.
Cuisse, peut-être d'*ischis*.
Tuer, de *thuein*.
Colle, de *colla*.
Colère, de *cholé*.
Bride, de *bryter*.
Brique, de *bryka*.

Couper, de *copto*.
Fier, de *fiaros*.
Orgueil, d'*orge*.
Maraud, de *miaros*.
Moquer, de *mokeuo*.
Page, de *païs*.
Siffler, peut-être de *fiffloo*.
Mouftache, de *muftax*.

Je m'étonne qu'il refte fi peu de mots d'une langue qu'on parlait à Marfeille du temps d'*Augufte* dans toute fa pureté ; & je m'étonne furtout que la plupart des mots grecs confervés en Provence foient des expreffions de chofes inutiles, tandis que les termes qui défignaient les chofes néceffaires font abfolument perdus. Nous n'en avons pas un de ceux qui exprimaient la terre, la mer, le ciel, le foleil, la lune, les fleuves, les principales parties du corps humain, mots qui femblaient devoir fe perpétuer d'âge en âge. Il faut peut-être en attribuer la caufe aux Vifigoths, aux Bourguignons, aux Francs, à l'horrible barbarie de tous les peuples qui dévaftèrent l'empire romain ; barbarie dont il refte encore tant de traces.

GREGOIRE VII.

BAYLE lui-même, en convenant que *Grégoire* fut le boutefeu de l'Europe, (*a*) lui accorde le titre de grand-homme. *Que l'ancienne Rome*, dit-il, *qui ne fe piquait que de conquêtes & de la vertu militaire, ait fubjugué*

(*a*) Voyez *Bayle* à l'article *Grégoire*.

tant d'autres peuples, cela est beau & glorieux selon le monde ; mais on n'en est pas surpris quand on y fait un peu réflexion. C'est bien un autre sujet de surprise quand on voit la nouvelle Rome, ne se piquant que du ministère apostolique, acquérir une autorité sous laquelle les plus grands monarques ont été contraints de plier. Car on peut dire qu'il n'y a presque point d'empereur qui ait tenu tête aux papes, qui ne se soit enfin très-mal trouvé de sa résistance. Encore aujourd'hui les démêlés des plus puissans princes avec la cour de Rome se terminent presque toujours à leur confusion.

Je ne suis en rien de l'avis de *Bayle*. Il pourra se trouver bien des gens qui ne seront pas de mon avis: mais le voici, & le réfutera qui voudra.

1°. Ce n'est pas à la confusion des princes d'Orange & des sept Provinces-Unies que se sont terminés leurs différends avec Rome. Et *Bayle* se moquant de Rome dans Amsterdam, était un assez bel exemple du contraire.

Les triomphes de la reine *Elisabeth*, de *Gustave Vasa* en Suède, des rois de Danemarck, de tous les princes du nord de l'Allemagne, de la plus belle partie de l'Helvétie, de la seule petite ville de Genève, sur la politique de la cour romaine, sont d'assez bons témoignages qu'il est aisé de lui résister en fait de religion & de gouvernement.

2°. Le saccagement de Rome par les troupes de *Charles-Quint*, le pape *Clément VII* prisonnier au château St Ange; *Louis XIV* obligeant le pape *Alexandre VII* à lui demander pardon, & érigeant dans Rome même un monument de la soumission du pape ; & de nos jours les jésuites, cette principale milice papale détruite si aisément en Espagne, en France, à Naples, à Goa

& dans le Paraguai, tout cela prouve aſſez que quand les princes puiſſans ſont mécontens de Rome, ils ne terminent point cette querelle à leur confuſion ; ils pourront ſe laiſſer fléchir, mais ils ne ſeront pas confondus.

3°. Quand les papes ont marché ſur la tête des rois, quand ils ont donné des couronnes avec une bulle, il me paraît qu'ils n'ont fait préciſément, dans ces temps de leur grandeur, que ce que feſaient les califes ſucceſſeurs de *Mahomet* dans le temps de leur décadence. Les uns & les autres en qualité de prêtres donnaient en cérémonie l'inveſtiture des empires aux plus forts.

4°. *Maimbourg* dit, *ce qu'aucun pape n'avait encore jamais fait, Grégoire VII priva Henri IV de ſa dignité d'empereur & de ſes royaumes de Germanie & d'Italie.*

Maimbourg ſe trompe. Le pape *Zacharie* long-temps auparavant avait mis une couronne ſur la tête de l'auſtraſien *Pepin* uſurpateur du royaume des Francs, puis le pape *Léon III* avait déclaré le fils de ce *Pepin* empereur d'Occident & privé par-là l'impératrice *Irène* de tout cet empire ; & depuis ce temps il faut avouer qu'il n'y eut pas un clerc de l'Egliſe romaine qui ne s'imaginât que ſon évêque diſpoſait de toutes les couronnes.

On fit toujours valoir cette maxime quand on le put ; on la regarda comme une arme ſacrée qui repoſait dans la ſacriſtie de St Jean de Latran, & qu'on en tirait en cérémonie dans toutes les occaſions. Cette prérogative eſt ſi belle, elle élève ſi haut la dignité d'un exorciſte né à Velletri ou à Civita-Vecchia, que ſi *Luther*, *Oecolampade*, *Jean Chauvin*, & tous les

prophètes des Cévènes étaient nés dans un misérable village auprès de Rome & y avaient été tonsurés, ils auraient soutenu cette Eglise avec la même rage qu'ils ont déployée pour la détruire.

5°. Tout dépend donc du temps, du lieu où l'on est né, & des circonstances où l'on se trouve. *Grégoire VII* était né dans un siècle de barbarie, d'ignorance & de superstition, & il avait à faire à un empereur jeune, débauché, sans expérience, manquant d'argent, & dont le pouvoir était contesté par tous les grands seigneurs d'Allemagne.

Il ne faut pas croire que depuis l'austrasien *Charlemagne* le peuple romain ait jamais été fort aise d'obéir à des Francs ou à des Teutons; il les haïssait autant que les anciens vrais Romains auraient haï les Cimbres, si les Cimbres avaient dominé en Italie. Les *Othons* n'avaient laissé dans Rome qu'une mémoire exécrable parce qu'ils y avaient été puissans; & depuis les *Othons* on sait que l'Europe fut dans une anarchie affreuse.

Cette anarchie ne fut pas mieux réglée sous les empereurs de la maison de Franconie. La moitié de l'Allemagne était soulevée contre *Henri IV;* la grande duchesse comtesse *Mathilde* sa cousine-germaine, plus puissante que lui en Italie, était son ennemie mortelle. Elle possédait soit comme fiefs de l'empire, soit comme allodiaux tout le duché de Toscane, le Crémonois, le Ferrarois, le Mantouan, le Parmesan, une partie de la Marche d'Ancone, Reggio, Modène, Spolète, Vérone; elle avait des droits, c'est-à-dire des prétentions, sur les deux Bourgognes. La chancellerie impériale revendiquait ces terres, selon son usage de tout revendiquer.

Avouons que *Grégoire VII* aurait été un imbécille s'il n'avait pas employé le profane & le sacré pour gouverner cette princesse, & pour s'en faire un appui contre les Allemands. Il devint son directeur, & de son directeur son héritier.

Je n'examine pas s'il fut en effet son amant, ou s'il feignit de l'être, ou si ses ennemis feignirent qu'il l'était, ou si dans des momens d'oisiveté ce petit homme très-pétulant & très-vif abusa quelquefois de sa pénitente qui était femme, faible & capricieuse: rien n'est plus commun dans l'ordre des choses humaines. Mais comme d'ordinaire on n'en tient point registre, comme on ne prend point de témoins pour ces petites privautés de directeurs & de dirigées, comme ce reproche n'a été fait à *Grégoire* que par ses ennemis, nous ne devons pas prendre ici une accusation pour une preuve. C'est bien assez que *Grégoire* ait prétendu à tous les biens de sa pénitente sans assurer qu'il prétendît encore à sa personne.

6°. La donation qu'il se fit faire en 1077 par la comtesse *Mathilde*, est plus que suspecte. Et une preuve qu'il ne faut pas s'y fier, c'est que non-seulement on ne montra jamais cet acte; mais que dans un second acte on dit que le premier avait été perdu. On prétendit que la donation avait été faite dans la forteresse de Canosse; & dans le second acte on dit qu'elle avait été faite dans Rome. (*) Cela pourrait bien confirmer l'opinion de quelques antiquaires un peu trop scrupuleux, qui prétendent que de mille chartes de ces temps-là, (& ces temps sont bien

(*) Voyez *Donations*.

longs) il y en a plus de neuf cents d'évidemment fauſſes.

Il y eut deux ſortes d'uſurpateurs dans notre Europe, & ſurtout en Italie, les brigands & les fauſſaires.

7°. *Bayle*, en accordant à *Grégoire* le titre de *grand-homme*, avoue pourtant que ce brouillon décrédita fort ſon héroïſme par ſes prophéties. Il eut l'audace de créér un empereur, & en cela il fit bien, puiſque l'empereur *Henri IV* avait créé un pape ; *Henri* le dépoſait, & il dépoſait *Henri*. Juſque-là il n'y a rien à dire, tout eſt égal de part & d'autre. Mais *Grégoire* s'aviſa de faire le prophète ; il prédit la mort d'*Henri IV* pour l'année 1080 ; mais *Henri IV* fut vainqueur ; & le prétendu empereur *Rodolphe* fut défait & tué en Thuringe par le fameux *Godefroi de Bouillon*, plus véritablement grand-homme qu'eux tous.

Cela prouve, à mon avis, que *Grégoire* était encore plus enthouſiaſte qu'habile.

Je ſigne de tout mon cœur ce que dit *Bayle* : *Quand on s'engage à prédire l'avenir on fait proviſion ſur toute choſe d'un front d'airain, & d'un magaſin inépuiſable d'équivoques.* Mais vos ennemis ſe moquent de vos équivoques, leur front eſt d'airain comme le vôtre, & ils vous traitent de fripon inſolent & mal-adroit.

8°. Notre grand-homme finit par voir prendre la ville de Rome d'aſſaut en 1083 ; il fut aſſiégé dans le château nommé depuis St Ange, par ce même empereur *Henri IV* qu'il avait oſé dépoſſéder. Il mourut dans la miſère & dans le mépris à Salerne, ſous la protection du normand *Robert Guiſcard.*

J'en demande pardon à Rome moderne ; mais quand je lis l'hiſtoire des *Scipions*, des *Catons*, des *Pompées*

& des *Césars*, j'ai de la peine à mettre dans leur rang un moine factieux devenu pape sous le nom de *Grégoire VII.*

On a donné depuis un plus beau titre à notre *Grégoire*, on l'a fait saint ; du moins à Rome. Ce fut le fameux cardinal *Coscia* qui fit cette canonisation sous le pape *Benoît XIII.* On imprima même un office de *St Grégoire VII*, dans lequel on dit que ce saint *délivra les fidelles de la fidélité qu'ils avaient jurée à leur empereur.*

Plusieurs parlemens du royaume voulurent faire brûler cette légende par les exécuteurs de leurs hautes justices ; mais le nonce *Bentivoglio* qui avait pour maîtresse une actrice de l'opéra qu'on appelait la *Constitution*, & qui avait de cette actrice une fille qu'on appelait la *Légende*, homme d'ailleurs fort aimable & de la meilleure compagnie, obtint du ministère qu'on se contenterait de condamner la légende de *Grégoire*, de la supprimer, & d'en rire. (*)

GUERRE.

TOUS les animaux sont perpétuellement en guerre ; chaque espèce est née pour en dévorer une autre. Il n'y a pas jusqu'aux moutons & aux colombes qui n'avalent une quantité prodigieuse d'animaux imperceptibles. Les mâles de la même espèce se font la guerre pour des femelles, comme *Menelas* & *Pâris.* L'air, la terre & les eaux sont des champs de destruction.

Il semble que DIEU ayant donné la raison aux

(*) Voyez dans l'*Essai sur les mœurs*, tome II, page 42, la note des éditeurs sur la canonisation de *Grégoire VII.*

hommes, cette raiſon doive les avertir de ne pas s'avilir à imiter les animaux, ſurtout quand la nature ne leur a donné ni armes pour tuer leurs ſemblables, ni inſtinct qui les porte à ſucer leur ſang.

Cependant la guerre meurtriere eſt tellement le partage affreux de l'homme, qu'excepté deux ou trois nations il n'en eſt point que leurs anciennes hiſtoires ne repréſentent armées les unes contre les autres. Vers le Canada *homme* & *guerrier* ſont ſynonymes ; & nous avons vu que dans notre hémiſphère *voleur* & *ſoldat* étaient même choſe. Manichéens ! voilà votre excuſe.

Le plus déterminé des flatteurs conviendra ſans peine que la guerre traîne toujours à ſa ſuite la peſte & la famine, pour peu qu'il ait vu les hôpitaux des armées d'Allemagne, & qu'il ait paſſé dans quelques villages où il ſe ſera fait quelque grand exploit de guerre.

C'eſt ſans doute un très-bel art que celui qui déſole les campagnes, détruit les habitations, & fait périr année commune quarante mille hommes ſur cent mille. Cette invention fut d'abord cultivée par des nations aſſemblées pour leur bien commun ; par exemple, la diète des Grecs déclara, à la diète de la Phrygie & des peuples voiſins, qu'elle allait partir ſur un millier de barques de pêcheurs, pour aller les exterminer ſi elle pouvait.

Le peuple romain aſſemblé jugeait qu'il était de ſon intérêt d'aller ſe battre avant moiſſon, contre le peuple de Veïes, ou contre les Volſques. Et quelques années après, tous les Romains, étant en colère contre tous les Carthaginois, ſe battirent long-temps ſur mer & ſur terre. Il n'en eſt pas de même aujourd'hui.

Un

Un généalogiste prouve à un prince qu'il descend en droite ligne d'un comte, dont les parens avaient fait un pacte de famille il y a trois ou quatre cents ans avec une maison dont la mémoire même ne subsiste plus. Cette maison avait des prétentions éloignées sur une province dont le dernier possesseur est mort d'apoplexie. Le prince & son conseil voient son droit évident. Cette province, qui est à quelques centaines de lieues de lui, a beau protester qu'elle ne le connaît pas, qu'elle n'a nulle envie d'être gouvernée par lui, que, pour donner des lois aux gens, il faut au moins avoir leur consentement; ces discours ne parviennent pas seulement aux oreilles du prince, dont le droit est incontestable. Il trouve incontinent un grand nombre d'hommes qui n'ont rien à perdre; il les habille d'un gros drap bleu à cent dix sous l'aune, borde leurs chapeaux avec du gros fil blanc, les fait tourner à droite & à gauche, & marche à la gloire.

Les autres princes, qui entendent parler de cette équipée, y prennent part, chacun selon son pouvoir, & couvrent une petite étendue de pays de plus de meurtriers mercenaires que *Gengis-kan*, *Tamerlan*, *Bajazet* n'en traînèrent à leur suite.

Des peuples assez éloignés entendent dire qu'on va se battre, & qu'il y a cinq ou six sous par jour à gagner pour eux, s'ils veulent être de la partie; ils se divisent aussitôt en deux bandes comme des moissonneurs, & vont vendre leurs services à quiconque veut les employer.

Ces multitudes s'acharnent les unes contre les autres, non-seulement sans avoir aucun intérêt au

procès, mais ſans ſavoir même de quoi il s'agit.

On voit à la fois cinq ou ſix puiſſances belligérantes, tantôt trois contre trois, tantôt deux contre quatre, tantôt une contre cinq, ſe déteſtant toutes également les unes les autres, s'uniſſant & s'attaquant tour-à-tour; toutes d'accord en un ſeul point, celui de faire tout le mal poſſible.

Le merveilleux de cette entrepriſe infernale, c'eſt que chaque chef des meurtriers fait bénir ſes drapeaux & invoque DIEU ſolemnellement, avant d'aller exterminer ſon prochain. Si un chef n'a eu que le bonheur de faire égorger deux ou trois mille hommes, il n'en remercie point DIEU; mais lorſqu'il y en a eu environ dix mille d'exterminés par le feu & par le fer, & que pour comble de grâce quelque ville a été détruite de fond en comble, alors on chante à quatre parties une chanſon aſſez longue, compoſée dans une langue inconnue à tous ceux qui ont combattu, & de plus toute farcie de barbariſmes. La même chanſon ſert pour les mariages & pour les naiſſances, ainſi que pour les meurtres; ce qui n'eſt pas pardonnable, ſurtout dans la nation la plus renommée pour les chanſons nouvelles.

La religion naturelle a mille fois empêché des citoyens de commettre des crimes. Une ame bien née n'en a pas la volonté, une ame tendre s'en effraie; elle ſe repréſente un DIEU juſte & vengeur. Mais la religion artificielle encourage à toutes les cruautés qu'on exerce de compagnie, conjurations, ſéditions, brigandages, embuſcades, ſurpriſes de villes, pillages, meurtres. Chacun marche gaiement au crime ſous la bannière de ſon ſaint.

On paye par-tout un certain nombre de harangueurs pour célébrer ces journées meurtrières ; les uns sont vêtus d'un long justaucorps noir, chargé d'un manteau écourté ; les autres ont une chemise par-dessus une robe ; quelques-uns portent deux pendans d'étoffe bigarrée, par-dessus leur chemise. Tous parlent long-temps ; ils citent ce qui s'est fait jadis en Palestine, à propos d'un combat en Vétéravie.

Le reste de l'année ces gens-là déclament contre les vices. Ils prouvent en trois points & par antithèses que les dames qui étendent légérement un peu de carmin sur leurs joues fraîches, seront l'objet éternel des vengeances éternelles de l'Eternel; que Polyeucte & Athalie sont les ouvrages du démon ; qu'un homme qui fait servir sur sa table pour deux cents écus de marée un jour de carême, fait immanquablement son salut, & qu'un pauvre homme qui mange pour deux sous & demi de mouton va pour jamais à tous les diables.

De cinq ou six mille déclamations de cette espèce, il y en a trois ou quatre, tout au plus, composées par un gaulois nommé *Massillon*, qu'un honnête homme peut lire sans dégoût ; mais dans tous ces discours, à peine en trouverez-vous deux où l'orateur ose dire quelques mots contre ce fléau & ce crime de la guerre, qui contient tous les fléaux & tous les crimes. Les malheureux harangueurs parlent sans cesse contre l'amour qui est la seule consolation du genre-humain, & la seule manière de le réparer ; ils ne disent rien des efforts abominables que nous fesons pour le détruire.

Vous avez fait un bien mauvais ſermon ſur l'impureté, ô *Bourdaloue* ! mais aucun ſur ces meurtres variés en tant de façons, ſur ces rapines, ſur ces brigandages, ſur cette rage univerſelle qui déſole le monde. Tous les vices réunis de tous les âges & de tous les lieux n'égaleront jamais les maux que produit une ſeule campagne.

Miſérables médecins des ames, vous criez pendant cinq quarts-d'heure ſur quelques piqûres d'épingles, & vous ne dites rien ſur la maladie qui nous déchire en mille morceaux ! Philoſophes moraliſtes, brûlez tous vos livres. Tant que le caprice de quelques hommes fera loyalement égorger des milliers de nos frères, la partie du genre-humain conſacrée à l'héroïſme ſera ce qu'il y a de plus affreux dans la nature entière.

Que deviennent & que m'importent l'humanité, la bienfeſance, la modeſtie, la tempérance, la douceur, la ſageſſe, la piété, tandis qu'une demi-livre de plomb tirée de ſix cents pas me fracaſſe le corps, & que je meurs à vingt ans dans des tourmens inexprimables, au milieu de cinq ou ſix mille mourans, tandis que mes yeux qui s'ouvrent pour la dernière fois voïent la ville où je ſuis né détruite par le fer & par la flamme, & que les derniers ſons qu'entendent mes oreilles ſont les cris des femmes & des enfans expirans ſous des ruines, le tout pour les prétendus intérêts d'un homme que nous ne connaiſſons pas ?

Ce qu'il y a de pis, c'eſt que la guerre eſt un fléau inévitable. Si l'on y prend garde, tous les hommes ont adoré le dieu *Mars* ; *Sabaoth* chez les

Juifs signifie *le Dieu des armes :* mais *Minerve* chez *Homère* appelle *Mars* un dieu furieux, insensé, infernal.

Le célébre *Montesquieu*, qui passait pour humain, a pourtant dit qu'il est juste de porter le fer & la flamme chez ses voisins, dans la crainte qu'ils ne fassent trop bien leurs affaires. Si c'est-là l'esprit des lois, c'est celui des lois de *Borgia* & de *Machiavel.* Si malheureusement il a dit vrai, il faut écrire contre cette vérité, quoiqu'elle soit prouvée par les faits.

Voici ce que dit *Montesquieu.* (*a*)

„ Entre les sociétés le droit de la défense naturelle „ entraîne quelquefois la nécessité d'attaquer, lors- „ qu'un peuple voit qu'une plus longue paix en „ mettrait un autre en état de le détruire, & que „ l'attaque est dans ce moment le seul moyen „ d'empêcher cette destruction. „

Comment l'attaque en pleine paix peut-elle être le seul moyen d'empêcher cette destruction? Il faut donc que vous soyez sûr que ce voisin vous détruira s'il devient puissant. Pour en être sûr, il faut qu'il ait fait déjà des préparatifs de votre perte. En ce cas c'est lui qui commence la guerre, ce n'est pas vous ; votre supposition est fausse & contradictoire.

S'il y eut jamais une guerre évidemment injuste, c'est celle que vous proposez ; c'est d'aller tuer votre prochain, de peur que votre prochain (qui ne vous attaque pas) ne soit en état de vous attaquer : c'est-à-dire qu'il faut que vous hasardiez de ruiner le pays dans l'espérance de ruiner sans raison celui d'un autre ; cela n'est assurément ni honnête ni utile, car on n'est jamais sûr du succès ; vous le savez bien.

(*a*) *Esprit des lois*, liv. X, chap. II.

Si votre voisin devient trop puissant pendant la paix, qui vous empêche de vous rendre puissant comme lui? s'il a fait des alliances, faites-en de votre côté. Si, ayant moins de religieux, il en a plus de manufacturiers & de soldats, imitez-le dans cette sage économie. S'il exerce mieux ses matelots, exercez les vôtres; tout cela est très-juste. Mais d'exposer votre peuple à la plus horrible misère, dans l'idée si souvent chimérique d'accabler votre cher frère le sérénissime prince limitrophe! ce n'était pas à un président honoraire d'une compagnie pacifique à vous donner un tel conseil.

GUEUX, MENDIANT.

TOUT pays où la gueuserie, la mendicité est une profession, est mal gouverné. La gueuserie, ai-je dit autrefois, est une vermine qui s'attache à l'opulence; oui, mais il faut la secouer. Il faut que l'opulence fasse travailler la pauvreté; que les hôpitaux soient pour les maladies & la vieillesse, les atteliers pour la jeunesse saine & vigoureuse.

Voici un extrait d'un sermon qu'un prédicateur fit il y a dix ans pour la paroisse S[t] Leu & S[t] Gilles, qui est la paroisse des gueux & des convulsionnaires:

Pauperes evangelisantur, les pauvres sont évangélisés.

Que veut dire évangile, Gueux, mes chers frères? il signifie *bonne nouvelle*. C'est donc une bonne nouvelle que je viens vous apprendre; & quelle est-elle? c'est que si vous êtes des fainéans, vous mourrez

ſur un fumier. Sachez qu'il y eut autrefois des rois fainéans, du moins on le dit ; & ils finirent par n'avoir pas un aſile. Si vous travaillez, vous ſerez auſſi heureux que les autres hommes.

Meſſieurs les prédicateurs de S^t Euſtache & de St Roch peuvent prêcher aux riches de fort beaux ſermons en ſtyle fleuri, qui procurent aux auditeurs une digeſtion aiſée dans un doux aſſoupiſſement, & mille écus à l'orateur : mais je parle à des gens que la faim éveille. Travaillez pour manger, vous dis-je ; car l'Ecriture a dit : Qui ne travaille pas ne mérite pas de manger. Notre confrère *Job*, qui fut quelque temps dans votre état, dit que l'homme eſt né pour le travail comme l'oiſeau pour voler. Voyez cette ville immenſe, tout le monde eſt occupé. Les juges ſe lèvent à quatres heures du matin pour vous rendre juſtice & pour vous envoyer aux galères, ſi votre fainéantiſe vous porte à voler mal-adroitement.

Le roi travaille ; il aſſiſte tous les jours à ſes conſeils ; il a fait des campagnes. Vous me direz qu'il n'en eſt pas plus riche : d'accord ; mais ce n'eſt pas ſa faute. Les financiers ſavent mieux que vous & moi qu'il n'entre pas dans ſes coffres la moitié de ſon revenu ; il a été obligé de vendre ſa vaiſſelle pour nous défendre contre nos ennemis. Nous devons l'aider à notre tour. L'ami des hommes ne lui accorde que ſoixante & quinze millions par an : un autre ami lui en donne tout-d'un coup ſept cents quarante. Mais de tous ces amis de *Job*, il n'y en a pas un qui lui avance un écu. Il faut qu'on invente mille moyens ingénieux pour prendre dans nos

poches cet écu qui n'arrive dans la ſienne que diminué de moitié.

Travaillez donc, mes chers frères ; agiſſez pour vous ; car je vous avertis que ſi vous n'avez pas ſoin de vous-même, perſonne n'en aura ſoin ; on vous traitera comme dans pluſieurs graves remontrances on a traité le roi. On vous dira : DIEU vous aſſiſte.

Nous irons dans nos provinces, répondez-vous ; nous ſerons nourris par les ſeigneurs des terres, par les fermiers, par les curés. Ne vous attendez pas, mes frères, à manger à leur table ; ils ont pour la plupart aſſez de peine à ſe nourrir eux-mêmes, malgré la *méthode de s'enrichir promptement par l'agriculture*, & cent ouvrages de cette eſpèce qu'on imprime tous les jours à Paris pour l'uſage de la campagne, que les auteurs n'ont jamais cultivée.

Je vois parmi vous des jeunes gens qui ont quelque eſprit ; ils diſent qu'ils feront des vers, qu'ils compoſeront des brochures, comme *Chiniac*, *Nonotte*, *Patouillet* ; qu'ils travailleront pour les nouvelles eccléſiaſtiques ; qu'ils feront des feuilles pour *Fréron*, des oraiſons funèbres pour des évêques, des chanſons pour l'opéra comique. C'eſt du moins une occupation ; on ne vole pas ſur le grand chemin quand on fait l'Année littéraire, on ne vole que ſes créanciers. Mais faites mieux, mes chers frères en JESUS-CHRIST, mes chers gueux, qui riſquez les galères en paſſant votre vie à mendier ; entrez dans l'un des quatre ordres mendians ; vous ſerez riches & honorés.

Fin du tome quatrième.

TABLE

DES ARTICLES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

ENFER. page 3
ENFERS. 14
ENTERREMENT. 17
ENTHOUSIASME. 20
ENVIE. 27
EPIGRAMME. 29
Sur les ſacrifices à Hercule. *ibid.*
Sur Laïs qui remit ſon miroir dans le temple de Vénus. *ibid.*
Sur une ſtatue de Vénus. 30
Sur une ſtatue de Niobé. *ibid.*
Sur des fleurs à une fille grecque, qui paſſait pour être fière. *ibid.*
Sur Léandre qui nageait vers la tour d'Héro pendant une tempête. *ibid.*
EPIPHANIE. *La viſibilité, l'apparition, l'illuſtration, le reluiſant.* 33
EPOPÉE. *Poëme épique.* 36
D'Héſiode. *ibid.*
De l'Iliade. 40
De Virgile. 44
De Lucain. 46

Du Tasse. 47
De l'Arioste. 48
De Milton. 59
Du reproche de plagiat fait à Milton. 74
EPREUVE. 78
EQUIVOQUE. 85
ESCLAVES. SECTION I. 88
SECTION II. 92
SECTION III. 94
SECTION IV. *Serfs de corps, serfs de glèbe, main-morte &c.* 96
ESPACE. 98
ESPRIT. SECTION I. 101
SECTION II. 110
SECTION III. 117
SECTION IV. *Bel esprit, esprit.* 120
SECTION V. 128
SECTION VI. *Esprit faux.* 129
ESSENIENS. 132
ETATS, GOUVERNEMENS. *Quel est le meilleur?* 140
ETATS GENERAUX. 145
ETERNITÉ. 148
EVANGILE. 149
EUCHARISTIE. 152
EVEQUE. 156
EUPHEMIE. 158
EXAGERATION. 159

EXPIATION. 164
EXTREME. 169
EZECHIEL. *De quelques passages singuliers de ce prophète, & de quelques usages anciens.* 173
EZOURVEDAM. 178
FABLE. 180
De quelques fanatiques qui ont voulu proscrire les anciennes fables. 187
FACILE (GRAMMAIRE.) 191
FACTION. *De ce qu'on entend par ce mot.* 193
FACULTÉ. 195
FAIBLE. 197
FANATISME. SECTION I. 198
SECTION II. 205
SECTION III. 210
SECTION IV. 215
SECTION V. 216
FANTAISIE. 219
FASTE. *Des différentes significations de ce mot.* 220
FAVEUR. *De ce qu'on entend par ce mot.* 221
FAVORI ET FAVORITE. *De ce qu'on entend par ces mots.* 223
FAUSSETÉ. 224
Fausseté des vertus humaines. 225
FECOND. 226
FELICITÉ. *Des différens usages de ce terme.* 228
FEMME. *Physique & morale.* 229

Polygamie. 235
De la polygamie permise par quelques papes & par quelques réformateurs. 238
Suite des réflexions sur la polygamie. 240
Réponse de l'Allemand. 242
FERMETÉ. 243
FERRARE. 244
FERTILISATION. SECTION I. 247
SECTION. II. *Pourquoi certaines terres sont mal cultivées.* 255
FETES. SECTION I. 257
FETES DES SAINTS. SECTION II. *Lettre d'un ouvrier de Lyon, à Messeigneurs de la commission établie à Paris pour la réformation des ordres religieux. Imprimée dans les papiers publics en 1766.* 260
SECTION III. 263
FEU. SECTION I. 264
SECTION II. *De ce qu'on entend par cette expression au moral.* 267
FICTION. 268
FIERTÉ. 269
FIEVRE. 271
FIGURE. 274
Figure, ou forme de la terre. 275
Figuré, exprimé en figure. 283
Figure, en théologie. 289
Figures symboliques. 290
Figure, sens figuré, allégorique, mystique, tropologique, typique &c. 292

FIN DU MONDE. 297

FINESSE. *Des différentes significations de ce mot.* 303

FLATTERIE. 305

FLEURI. 308

FLEUVES. 310

FLIBUSTIERS. 313

FOI ou FOY. SECTION I. 316

SECTION II. 319

SECTION III. 321

FOLIE. 322

FONTE. 326

FORCE PHYSIQUE. 335

Force mécanique. 336

FORCE. 340

FORNICATION. 342

FRANC, ou FRANQ; FRANCE, FRANÇOIS, FRANÇAIS. 343

De la nation française. 349

FRANÇOIS. SECTION I. 355

SECTION II. *Langue française.* 360

FRANC ARBITRE. 377

FRANCHISE. 380

FRANÇOIS XAVIER. 382

FRAUDE. *S'il faut user de fraudes pieuses avec le peuple?* 389

FRIVOLITÉ. 395

FROID. *De ce qu'on entend par ce terme dans les belles-lettres & dans les beaux-arts.* 397

GALANT. 399
GARANT. 400
GARGANTUA. 402
GAZETTE. 405
GENEALOGIE. SECTION I. 408
SECTION II. 415
GENERATION. 417
GENESE. 419
GENIE. SECTION I. 442
SECTION II. 446
GENIES. 447
GENRE DE STYLE. 451
GENS DE LETTRES. 454
GEOGRAPHIE. 457
GEOMETRIE. 463
GLOIRE, GLORIEUX. SECTION I. 473
SECTION II. 476
SECTION III. *Entretien avec un chinois.* 479
GOUT. SECTION I. 482
SECTION II. 487
Du goût particulier d'une nation. 494
Du goût des connaiſſeurs. 495
Exemples du bon & du mauvais goût, tirés des tragédies françaiſes & anglaiſes. 496
Rareté des gens de goût. 500
GOUVERNEMENT. SECTION I. 503
SECTION II. 506

SECTION III. 509
SECTION IV. 513
SECTION V. 514
SECTION VI. *Tableau du gouvernement anglais.* 515
SECTION VII. 523
SECTION VIII. 529
GRACE. 530
GRACE. (DE LA) SECTION I. 534
SECTION II. 536
SECTION III. 539
SECTION IV. 541
GRACIEUX. 544
GRAND, GRANDEUR. *De ce qu'on entend par ces mots.* 545
GRAVE, GRAVITÉ. 549
GREC. *Observation sur l'anéantissement de la langue grecque à Marseille.* 551
GREGOIRE VII. 553
GUERRE. 559
GUEUX, MENDIANT. 566

Fin de la Table du quatrième volume.

